QUATRIÈME ANNÉE TOME IV 1er MAI 1902 No 1

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :	ABONNEMENT :	EDITION DE LUXE
16 — RUE DU FORT — 16 BRUXELLES	UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75 *Pour l'étranger le port en plus.* L'abonnement annuel part du 1er mai.	TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

Rétrospection

—

IL y a trois ans déjà, — étions-nous bien une demi-douzaine ? et encore l'un des nôtres devait-il nous être prématurément ravi par la Mort — un groupe de jeunes gens, dans un beau coup d'enthousiasme, fondèrent LE THYRSE. Un 1er mai, à l'époque du renouveau vibrant, alors que, sous l'action de la sève réveillée, tout semble sourire au printemps, à la vie épanouie, LE THYRSE fut offert au public. Bien timide manifestation de notre ardeur, elle passa presque inaperçue; mais notre activité, nos efforts constants, notre persévérance éprouvée à présent attirèrent l'attention sur notre Revue et, aujourd'hui, elle est, pour ainsi dire, l'exclusif organe, courageux, énergique, des aspirations de la jeunesse lettrée et artiste. Le groupe restreint que nous étions au début s'est considérablement augmenté, et nous devons tout particulièrement adresser à nos Aînés nos plus chaleureux remerciements pour la bienveillance qu'ils nous ont témoignée, les encouragements qu'ils nous ont prodigués. Les Jeunes sont venus à nous, séduits par la largesse de nos vues, la sincérité de notre foi dans l'Art, l'impartialité de nos actes, l'accueil fraternel, exempt de tout sectairisme, que nous permet le libre arbitre de notre programme. Et, vaillamment, nous avons publié des essais reflétant toutes les tendances artistiques actuelles. Il en est résulté, dans l'aspect du THYRSE, une variété, soulignée maintes fois par la Critique. Nombre des écrits publiés par nous eurent les honneurs de la reproduction.

Plus spécialement, l'année qui vient de s'écouler a été l'occasion de nombreuses réunions, — *Nos Samedis* — dont la haute tenue artistique nous valut de nombreux éloges de la part d'esthètes les plus autorisés. Conférenciers, musiciens, peintres et sculpteurs suscitèrent par leur collaboration à ces fêtes de l'esprit un courant de sympathies autour de l'œuvre entreprise par notre Revue.

Il manque en Belgique un public qui, non par snobisme, mais par goût et pour sa satisfaction intellectuelle, soit attentif au mouvement artistique national. Nous avons joint nos efforts — dont la continuité a été justement remarquée — à ceux qui visent le même résultat : créer ce public. Mais nos efforts ont un mérite caractéristique que nous revendiquons hautement, c'est leur éloignement absolu de toute pensée mercantile, c'est le désintéressement complet qui préside à l'organisation de *Nos Samedis*.

Nous croyons utile d'insister sur la gratuité intégrale de ces réunions, grâce à l'intervention généreuse de la commune de Saint-Gilles. Celle-ci à compris le but noble et élevé que nous poursuivons ; elle s'est rendu compte de l'importance que l'Art peut et doit avoir dans une société. Il est aussi nécessaire qu'il y figure au même titre que les autres forces sociales qui concourent à l'évolution de la civilisation : le commerce, l'industrie, etc. La commune, appréciant notre programme, nous encourage et nous soutient, dans la mesure où il lui est permis d'intervenir.

Le public sera-t-il aussi avisé ? Nous continuera-t-il et surtout augmentera-t-il sa confiance en nous ? C'est là cependant son devoir impérieux, car il lui appartient de se faire réaliser cette prédiction : « Trois ans pour une Revue ? c'est la vie éternelle ».

Puisse-t-il en être ainsi !

LE THYRSE.

La Puissance des Choses

—

FRAGMENTS

Le Poète parle :

— O Mort ! Le désespoir aigu comme une lance
A brisé la fierté folle de mon front lourd !

Une Voix lui répond :

— O cœur crucifié par un trop grand amour :
Le ciel est le miroir fauve de ta souffrance.

Vois ! Le soleil aussi, comme un grand cœur aimant,
Saigne, dans l'or rougi du flambant crépuscule,
L'heure chaude de sang, épouvantable, brûle
Et sonne dans la voix tyrannique du vent.

La respiration profonde de la terre
Donne le souvenir de quelque jour divin...
Et l'on sent que la main latente du Destin
Désigne à l'horizon le chemin du Calvaire.

L'astre semble cloué sur une croix de feu,
Le lointain s'élargit, le soir s'idéalise
Et dans le ciel que la lumière divinise
On croirait voir souffrir l'âme immense de Dieu.

C'est comme si Jésus allait mourir encore...
Poète ! L'univers comprend l'humanité.
La douleur de chacun revit dans la beauté
Tragique du couchant ou calme de l'aurore.

Vois ! Chacun de tes maux sur les choses s'étend,
Tu dois communier avec l'Ame totale
Car la Mort ne veut pas effleurer ton front pâle :
Si le bonheur t'a fui, la Nature t'attend !

II

Le soir royal, l'ombre divine, le silence...
Une caresse vient du ciel vers mon front clair
Et fait germer, au cœur des choses, la clémence ;
Dieu sourit de la douceur tranquille de l'air.

Dans le recueillement candide de la terre
Des anges portent des baisers à chaque fleur ;
De l'âme qui s'entr'ouvre ainsi qu'un reliquaire
S'exhale lentement la joie ou la douleur.

Le regard attendri des étoiles timides
Eclaire la campagne et les ailes fluides
De la Sérénité s'étendent dans la nuit.

Ah ! j'ai tout oublié des hommes et du bruit,
Je ne sais déjà plus ce que c'est que la gloire ;
J'entends l'éternité chanter dans ma mémoire.

Le monde autour de moi s'efface, le sol fuit
Et, léger comme un dieu, tout entouré de baumes
Je monte vers le ciel en millions d'atomes !

EDOUARD DE TALLENAY.

Le Sang et les Roses (*)

—

Une après-midi, le tram les ramenait d'une visite au pavillon, dans la tristesse plombée d'un jour de février.

Une vieille femme, de grosses clefs à la main, les avait promenés dans l'enclave. C'était madame Amade qui s'était chargée des négociations. Ils savaient par elle qu'on ne voyait jamais les maîtres du domaine, deux êtres étranges, des âmes d'ombres rôdeuses traînant, sous le mystère des frondaisons, la double agonie d'une vie consumée.

Ils avaient trouvé les chambres nues, humides de dégel derrière les contrevents fermés. Mais le verger les avait séduits, un verger en pente molle, aux pommiers amples et noueux, joignant les hêtres et les ormes d'un parc retombé à la sauvagerie d'une silve. Malgré l'hiver spongieux et pourri, étamant le paysage, ils rentraient heureux, conquis au songe d'un été tout entier passé dans les houles vertes de cette solitude.

— Fort Jacko, cria le collecteur à un arrêt.

Par la buée des vitres, ils virent la lisière de la forêt qui sinuait, en retrait des emblavures pastellées d'un vert malade, par delà l'enclos des petites fermes

Jurieu se rappela : Myrrhe, le peintre des légendes de la Vierge, s'était ménagé non loin de là un atelier dans le vaisseau d'une ancienne chapelette désaffectée. Il était venu un jour le prier de lui consacrer une heure, très solitaire, n'aimant recevoir que quelques esthètes qu'il avait en estime. Du temps s'était passé ; Jurieu avait oublié sa promesse Il offrit à Claire de descendre au prochain arrêt.

— Myrrhe ! Un primitif, un évangélique... Mais je veux bien.

Un paysan leur indiqua la route, un chemin tout droit le long du ruisseau, puis à gauche, sous son toit d'ardoise, un petit clocher.

Ils longèrent le rivulet gonflé, jasant à petits bouillons contre les pierres et les racines, dans le silence nu de la campagne. Affaissée, soutenue seulement encore par l'appui massif de deux contreforts, la chapelle, toute petite, avec sa courte abside et la pointe lancéolée de ses verrières, émergeait d'un groupe de maisons basses, échaudées en blanc. Ils cherchèrent la porte, vermoulue, consolidée de ferrures. Jurieu heurta.

Une présence, de l'autre côté des ais, à un bruit étouffé s'attesta : ils crurent voir un œil aux trois ouvertures en triangle qui, dans l'un des vantaux, imitaient l'ajourement grillagé d'un judas.

Jurieu une seconde fois cogna, se nomma. Aussitôt une clef tournait : ils furent devant un homme cour-

(*) A paraître chez Ollendorff, le 15 mai.

taud et râblé, des yeux ingénus et fins dans un masque poupin au nez en petite pomme entre des touffes raides de cheveux jaunes. Une tête de marin hollandais à la fois et de petit vicaire rural, songea tout de suite Claire ; et avec la santé de sa vie sanguine et sensuelle, elle ne put se défendre d'une secrète antipathie.

Myrrhe, en dalmatique brune qui descendait jusqu'à ses chaussons, soutachée de broderies byzantines, témoigna une humilité grave et silencieuse. Il les précédait à reculons, écarta un rideau Ils eurent la vision, sous la coulée de ciel gris cloisonné aux meneaux des verrières, d'un oratoire fleuri, tout au long de la peinture azurée des murs, comme un jardin mystique.

Assise aux cassures d'une robe pâlement lilas, les mains sur les genoux, des mains mi-couvertes par de larges manches en calice, une Vierge flamande aux bandeaux de cheveux de lin ourlant la blancheur rosée des joues, vivait la pose d'une Madone de Memling. Le songe d'une Epiphanie se reflétait dans l'orbe à fleur de tête de deux yeux candides, mollement bovins. Ce fut si imprévu, cette figure de béatitude et d'innocence virginale, que Claire, sans idée, n'osait avancer, demeurait sous le jubé léger de l'entrée, avec la sensation d'un miracle dans la petite chapelle en fleurs, comme aux jours de sa foi enfantine.

— Ma femme ! dit simplement Myrrhe.

La Vierge doucement inclinait la tête sans se lever, comme peinte elle aussi de lumière fraîche et florale, descendue d'un ancien tableau avec l'éternité de son geste d'actions de grâces devant les hautes ailes enflammées de l'Ange annonciateur. Et elle ne disait pas une parole, sa bouche en trèfle scellée dans l'adoration du mystère divin, ses yeux vagues et fluides perdus devant elle.

Claire tout à coup aperçut la rondeur de son ventre dans une courbe de maternité prochaine. La robe, levée à peine par le gonflement jeune de la gorge, les seins étroits et pointus de toutes les Vierges des vieux maîtres de Flandre, ensuite d'une large ligne ondulait sur la promesse des nativités. Et la femme de Myrrhe, très droite, mince et longue de col, avec sa poitrine nouvellement nubile, tenait dans la main droite la tige élancée d'un lys en soie. Une couronne à gros cabochons jouant le feu des joyaux cimait ses cheveux. Des perles garnissaient l'entour de ses manches et le bas de sa robe. Toute l'adorable légende de la conception sans péché, la venue de l'Ange par des chemins fleuris de paradis au devant de la virginité de Marie, s'épanouit.

Myrrhe leur montrait sur le chevalet l'image réalisée, le minutieux portrait à petites touches de la créature d'ivoire et d'émail, comme vernissée dans sa fraîcheur de paysanne flamande. Il avait lustré la chair lisse dans tout son éclat de jeune fruit, sa molle pulpe blonde, duvetée d'un or délicat. Les cheveux, les sourcils, les cils, soie par soie, comme fil à fil une trame au métier, imitaient la petite forêt capillaire. Dans la prunelle, d'une eau de roche cristalline et profonde, miroitée comme les facettes d'un prisme, se reflétaient les vitres, les nervures de la voûte et l'ostensoir posé, parmi des candélabres, sur un simulacre d'autel gothique.

— Ma peinture, disait Myrrhe, est plutôt un acte de foi. Je ne puis peindre qu'à la condition d'être moi-même en état de grâce.

Et il regardait très bas à ses pieds, avec l'air ingénu et humble d'un lévite devant le prodige de la Transsubstantiation. Ils l'écoutèrent dire sa pauvreté, la décoration de la petite chapelle qu'il avait faite lui-même avec le premier argent gagné, leur rêve à tous deux de mériter la vie éternelle par la sainteté du bon labeur quotidien. Il y avait huit ans qu'ils étaient mariés : ils avaient cinq enfants déjà ; l'aîné posait les petits anges en longue robe d'enfant de chœur, parmi la fumée montée des cassolettes. Claire encore une fois le regardait et ne pouvait s'expliquer le pli léger, rusé qui gonflait le dessous de son œil.

Aux murs, dans des cadres de bois incrustés de grosses perles en verre et que Myrrhe sculptait le soir à la lampe, se déroulaient des scènes naïves de l'enfance de la Vierge, sa vie dans le logis rustique d'Anne, le groupe des enfants en sabots blancs et capuchons de laine auxquels elle se mêlait quand elle se rendait à l'école, la petite classe où, un doigt sur le livre, elle épelait, nimbée d'une auréole fine comme un cheveu. Ces peintures, anachroniques et primitives, aux paysages calamistrés des miniatures de livres d'heures, avec de petits jardins de sainteté, des fontaines théologales et des agneaux mystiques, se lapidifiaient d'un aspect de mosaïques.

Jurieu, limité à son goût des rythmes antiques, répugnait à cet archaïsme, mais en louait le sentimental et délicat maniérisme. Discrètement il discourut de l'analogie des mythes païens avec certains épisodes de la légende catholique. Atis Adonis, par exemple, le petit Jésus d'Asie, était aussi pleuré par les saintes femmes. La base des religions est partout la même, la mère et l'enfant, le sens de la durée des races.

Myrrhe écoutait, la tête penchée.

— Il n'y a qu'une mère pourtant, fit-il enfin doucement, c'est la mère des Douleurs, celle qui eut le cœur percé des sept plaies et vit son fils monter sur la croix pour le salut des hommes.

Jurieu le sentit buté dans sa foi et n'insista pas. Claire, remuée par une pensée profonde, regardait palpiter le flanc de la Vierge toujours immobile, son lys à la main. Elle approuva le peintre d'un signe de

tête. Le soir lentement commençait à floconner par les hautes fenêtres, tombait en plumes noires sur ce ménage spirituel d'un autre âge.

— Ma chère, c'est nôtre heure, dit Jurieu en se tournant vers sa femme.

Myrrhe les remerciait avec son humilité de visage ; la Vierge inclinait lentement la tête et ils se retrouvaient près du ruisseau, dans le jour abaissé de la campagne.

Jurieu se mit à rire.

— Tout de même, c'est bien amusant, cette orthodoxie en simili, dit-il Myrrhe me paraît un roublard qui joue en virtuose de son roman de la Vierge. Ses peintures commencent à se vendre bon prix. Il arrivera un moment où on viendra à son atelier comme à un pélerinage.

Claire, un peu pincée, eut son petit claquement de langue.

— Après tout, pourquoi ne serait-il pas sincère? Il a eu une parole très belle, oui, à propos de la Mère des douleurs.

Il haussa les épaules.

— Peuh! Et Demeter, la Mater dolorosa des Grecs?

Le tram, comme ils arrivaient, stoppa à l'arrêt. Ils éprouvèrent une seconde d'aise à la pensée de ne pas l'avoir attendu. D'un mouvement élastique et savonneux, l'électrique ensuite glissa. Quelquefois ils reparlaient de la maison, du vieux verger, du bel été qu'ils passeraient là en pleine nature vierge. Claire, chaudement boutonnée dans son paletot de fourrures, les roses froides de cette après-midi de grand air aux joues, était fraîche, détendue, joyeuse. Ils oublièrent un peu Myrrhe et son paradoxal évangile.

Chez eux la lampe brûlait ; un feu de houille craquait dans la petite salle à manger, allumait de rubis roses les facettes des buires sur l'étagère, d'éclats de topaze brûlée la panse ronde du samovar de cuivre. Elle se déchaussa, passa une robe de chambre, un lainage pelucheux, tombant à plis droits comme une tunique et qui la modelait mollement.

La chaleur de la maison, après la brume glacée des champs, légèrement l'engourdissait. Ils s'assirent en vis-à-vis aux deux bouts de la cheminée. Il dépouilla son courrier du soir. Elle eut tout à coup son petit geste pensif, d'un grattement du bout de l'ongle se chatouilla la nuque.

— Après tout, dit-elle, tu avais raison. C'était drôle, cette madame Myrrhe jouant au sérieux l'Annonciation, avec son lys de soie dans les doigts.

Jurieu haussait les épaules et continuait sa lecture.

CAMILLE LEMONNIER.



L'Angoisse

NOËL EN UN ACTE, EN VERS

(Suite) (*)

—

SCÈNE IV

—

ROSINE, CLAIRE, puis CHRISTINE.

CHRISTINE, sans paraître encore.

Rosine!

ROSINE.

Elle s'éveille... écoute donc!

CHRISTINE.

Rosine!

ROSINE.

Mère, c'est moi...

CHRISTINE.

Comme ils criaient!

Pénétrant dans la chambre, sans l'aide de Rosine qu'elle repousse inconsciemment; elle regarde avec méfiance la pénombre environnante.

Je te devine
Dans cette ombre, la Mort... c'est toi... la Mort! Tes [dents,
Luisantes d'appétits voraces et grondants,
En vain durant l'affût de tes faims éternelles,
Assourdissent les bruits qui les choquent entre elles...
Je les entends... Elle est aux aguets quelque part :
L'ombre est plus ténébreuse où rôde son regard...
Ne vous retroussez plus, paupières obstinées,
Qui saignez dans les trous d'orbites décharnées...
Ne nous menace pas des dents, bouche qui mords!

D'une marche chancelante, elle est arrivée au fauteuil où elle s'abat, la tête dans les mains; les jeunes filles s'empressent autour d'elle.

Mais ton crime éternel ne craint rien du remords...
Ah!

CLAIRE, à mi-voix.

Que dit-elle?

ROSINE, à voix basse.

Une sueur glace sa tempe.
Repose-toi, sous la caresse de la lampe...

CHRISTINE, se parlant comme à elle-même.

Comme ils criaient!

(*) Voir le début aux nos 22 et 23 de la troisième année — qui seront envoyés gratuitement aux abonnés nouveaux du Tome IV.

ROSINE.

Que dans tes yeux, fermés en vain,
Pénètre un peu l'éclat de son nimbe serein...

CHRISTINE.

Ces cris, ces cris...

CLAIRE.

Qu'ont-ils d'affreux, ces cris de joie?

CHRISTINE.

Les vautours sont joyeux?... Dieu, pitié pour la proie!

ROSINE.

Mère, que dis-tu là?... Sans te troubler ainsi
Laisse-moi réchauffer ton pauvre cœur transi.
Ne sens-tu point que ma jeunesse t'environne :
Se fût-elle flétrie, ainsi qu'une couronne,
Elle t'embaume encore avec ses lys défunts,
Et t'imprègne le cœur d'un reste de parfums...
Regarde : C'est la chambre chaude, où la lumière
Clémente t'adoucit sa flamme familière...

CLAIRE.

Montrant tour à tour les cristaux et le vase de vermeil où tremblent les roses blanches.

Dans ces cristaux qu'elle a frôlés, sur ce vermeil,
Sa paisible lueur fait danser du soleil!

ROSINE.

Regarde, je dis vrai... déjà tu te rassures...
C'est en moi que je sens se fermer tes blessures
Et tu vas nous parler, mère, comme autrefois,
Avec le même amour, avec la même voix.

CHRISTINE, revenant à elle.

C'est toi, Rosine?... Et Claire, elle aussi?

CLAIRE.

Je vous aime!

CHRISTINE.

Pardonnez-moi... je vous fais peur...

à Rosine.

Te voilà blême,
Enfant; une terreur vous gagne maintenant...
Point d'épreuve à la fin qui ne rende méchant...

ROSINE, câline.

Méchante es-tu, c'est vrai, de nous dire ces choses...

CHRISTINE, s'animant par degrés.

Il faudrait à notre âge avoir les lèvres closes...
Mais non! nos cœurs sont tous d'infidèles tombeaux :
Nos morts, nos souvenirs s'y dressent, en lambeaux,
Ils renaissent, brisant l'étreinte sépulcrale,
Et nos cris de terreur sont l'écho de leur râle...
Tu crierais comme moi, — des cris, va! plus haineux! —
Si, loin, très loin, au bord de ces flots lumineux
Et dont s'assoupissaient en murmures les houles,
Tu l'avais entendu, ce tumulte de foules!
Sauvagement, il grandissait, il bondissait...
Là-bas, c'était la haine ardente qui passait!
Deux groupes noirs, deux troupes d'hommes, l'une en fuite :
Depuis l'aube s'exaspérait cette poursuite,
Et la mer brusquement devant elle chantait
Un soleil d'or dans les écumes crépitait;
Sur la sérénité de la mer éblouie
La grande paix de Dieu dormait épanouie.
Hélas! hélas! traqueurs, traqués s'étaient rejoints,
Et mes yeux se sont clos pour ne plus voir du moins :
Mais sans rien m'épargner de leurs fureurs profanes
Mes paupières soudain devenaient diaphanes...
Des groupes haletaient en d'âpres corps à corps;
La lèvre en sang, l'écume aux dents et les yeux morts
Oui, devant l'abandon de la mer apaisée,
Ils n'étaient que défis, que haine et que risée!
Des bras se dénouaient et tout au long du sol
Sur les cadavres tournoyait l'ombre d'un vol,
Quand sur eux, au soleil qui dorait la mer glauque,
Un vaste oiseau planait avec un appel rauque!...
Alors j'ai vu se préciser, j'ai vu ..

ROSINE, avec horreur.

Tais-toi,
Mère!

CHRISTINE.

...m'emplir les yeux élargis par l'effroi,
Vu mon fils, qu'entouraient d'un hurlement sonore...
Je me dressai... Cette clameur vibrait encore!
J'ai crié, tu comprends, toute pâle d'horreur...

ROSINE.

Si tu savais! mais elle est vaine, ta terreur...
Ces cris, c'étaient ces cris? Mère, quelle méprise!
Tu souriras tantôt de l'erreur qui te brise...

CLAIRE, qui s'est dirigée vers la fenêtre.

Si vous veniez à la croisée, un seul instant,
Comme la paix, vers vous, reviendrait en chantant!
Ces cris...

ROSINE.

Et que la peur t'en paraisse plus folle...

CLAIRE.

...Ont des élans d'oiseau, mais d'oiseau qui s'envole!
Venez voir, tout paré de lumière, l'hôtel
D'en face .. il brille, éclate, et c'est comme un autel
Profane, dont le Christ — indulgence aux folies! —
Remonte en souriant les lampes apâlies!
On y célèbre aussi le retour de l'exil
Céleste, et là, sans doute, un éphémère avril

D'un geste de printemps illumine l'espace,
Tant l'hôtel resplendit d'allégresse et de grâce!
— Aussi, comme on s'arrête, en passant, pour le voir :
Toute une foule, maintenant, avec l'espoir
De sentir rayonner cette fête sur elle,
Malgré la chair sensible au froid qui la querelle,
S'attarde dans la rue et contemple là-haut
Ce clair printemps en fleurs s'épanouir trop tôt!

ROSINE.

Tu vois! rien n'est moins sombre ..

CLAIRE.

et la foule s'anime
De l'éclat de la fête et de la Nuit sublime;
Ce sont des cris alors...

ROSINE.

Mais loin de nous troubler,
Leur joie est un présage et doit nous consoler!

CHRISTINE.

Pardonne! il est donc vrai?. . la nuit est lumineuse?

Plus morne que jamais.

Plus large chaque jour la tombe en moi se creuse
Où tout ce que j'aimais se couche pour mourir.
Anxieuse, j'épie un suprême soupir,
Et ma chair par instant, mi-morte, mi-vivante,
Ne sait quel souffle noir la cingle d'épouvante

ROSINE.

Que de fois m'efforçai-je à mon tour de prier,
Pâle de tous les cris que je n'osais crier...
Mais Dieu m'apaise...

Une cloche sonne pieusement.

Ecoute, il parle en cette cloche;
Plus la nuit est profonde et plus l'aurore est proche;
L'ombre est sur toi, dis-tu; mais Jésus n'est pas né;
C'est Noël, mais minuit n'a point encor sonné;
Mais le Christ qu'auréole, en sa crèche paisible,
Un doux rayonnement d'étoiles invisibles,
Attend la pleine nuit pour rallumer son Jour
Dans les lampes d'extase et les âmes d'amour...
Oui, tout conseille : « L'heure est salvatrice, espère! »
Et tu vas espérer,... c'est dit...

Le père apparaît au seuil de la porte.

N'est-ce pas, père?

(à suivre) GASTON HEUX.



Nos Samedis

Un théâtre de rêve : Maurice Maeterlinck.

CONFÉRENCE DE M. CHARLES DE SPRIMONT

—

Nous découpons, dans le *Petit Messager de Bruxelles*, sous la signature de Steinfel l, le compte-rendu ci-après de notre *Samedi* du 19 avril :

« Les soirées si délicatement curieuses organisées par la jeune revue littéraire *Le Thyrse*, se sont clôturées par une séance d'un intérêt exceptionnel et qui avait attiré un public beaucoup plus nombreux qu'à l'ordinaire.

» M. Charles de Sprimont y a donné une conférence sur « Un théâtre de rêve; Maurice Maeterlinck ». L'auteur des *Fontaines*, des poèmes wagnériens, de vers d'une si âpre et si fluide magie, devait réussir l'étude de notre prestigieux dramaturge.

» Il a d'abord indiqué les sources des drames de Maeterlinck dans les œuvres du poète et du philosophe dont vient précisément de paraître le nouveau volume, *Le temple enseveli*. Il a caractérisé le théâtre, ce pays merveilleux « où les générations ne passent pas mais se juxtaposent »; il a montré comment, dans ce pays virtuel, Maeterlinck s'est bâti « un manoir où des vies de terreur et d'amour reculent les confins du mystère, les bornes de la sensibilité ». Une véritable trouvaille est de comparer les notes nouvelles que Maeterlinck a su faire vibrer dans le clavier de l'émotion humaine à ces mystérieux rayons ultra violets qui semblent vouloir un au-delà du prisme. Les principaux drames ont été, ensuite, analysés avec une pénétration totale, et leur auteur, qu'un mot déchargea des prétendues ressemblances shakespeariennes, placé dans la gloire qu'il lui faut, dans celle de l'exception, des artistes *uniques* comme Baudelaire ou Mallarmé.

» Cette conférence, d'une langue admirable, somptueuse et fluide, était encadrée d'une partie musicale organisée par l'*Ecole de musique d'Ixelles;* les œuvres de son directeur, M. Henri Thiébaut, y ont donné l'impression d'art sincère et délicat dont elles sont coutumières. Notons les exécutants : M[me] Cousin, professeur de piano; M[lles] Maré et Weiler; MM. Backaert et Swolfs. L'impression d'un milieu artistique se complétait par une exposition où l'on remarquait surtout de très pures sculptures de M. Désiré Weygers; des peintures et dessins de MM. Roidot, Maurice J. Lefebvre, Médard Tytgat, Ruytincx, Leduc, Kessel. Espérons que l'an prochain ces réunions si heureusement curieuses obtiendront un nouveau succès »

Signalons, pour compléter ce compte-rendu, que des petits chœurs (de Sauvrezis et Nazar-Aga et l'*Ange* et *Arrêtez-vous* de Wagner) pour voix de femmes ont été très bien exécutés par un groupe de professeurs et d'élèves de l'école de musique d'Ixelles. Une mention toute spéciale doit être faite pour M[lle] Weiler qui a fait apprécier sa jolie voix et un beau sentiment d'interprétation dans les soli qu'elle a très délicatement chantés.

Cette collaboration féminine nombreuse a d'ailleurs donné a cette réunion un caractère tout particulier de charme. Notons aussi le succès légitime de M. Swolfs qui a été applaudi, longuement.

Ce *Samedi* est le dernier de cette saison. Trois conférences qui avaient été annoncées au début n'ont pas été organisées. Nous devons des explications à nos amis. Les voici : Notre collaborateur Albert Devèze n'a pu donner sa conférence sur la *Poésie et l'Amour* ensuite de la mort inopinée de son père; M. Devogel a demandé à parler, l'hiver prochain, de *Jean Lombard*. Quant à la conférence de M. Albert Giraud sur *Max Waller*, elle a été également remise à la prochaine série de nos *Samedis*. D'accord avec l'orateur, il avait été décidé de faire coïncider notre *Samedi* consacré à Max Waller avec le début d'un mouvement dans le but d'élever un monument au fondateur de la *Jeune Belgique*.

Mais l'approche d'événements politiques agités et bruyants qui ont attiré et retenu l'attention publique nous a incité à remettre notre projet. Dans l'intérêt même de la réussite, nous en avons retardé l'exécution jusqu'à la fin de cette année.

Nous tenons toutefois à faire remarquer, pour notre justification, que deux conférences qui ne se trouvaient pas au programme ont été organisées : *Georges Rodenbach*, par Fernand Urbain, et *Edmond Rostand*, par Emile Laude.

RÉDAC.



Décor d'Eglise

—

A Mademoiselle JEANNE DOUAY.

Un pénétrant parfum de prière et d'encens
S'élève dans la paix mystique de l'église ;
A travers le vitrail, une lumière grise
Tombe sur la splendeur des ors éblouissants.

Le soir vient, et les nefs lentement s'assombrissent ;
Aux coussins des prie-dieu meurt un dernier reflet ;
L'ombre noire se mêle au brouillard violet
Qui flotte dans l'air tiède où les bruits s'assoupissent.

Avec effort, un Christ tend ses bras amaigris,
Et l'on ne voit plus rien de son grand corps livide
Qu'un geste écartelé sur la muraille vide
Et que le sang qui perle à ses membres meurtris.

Les confessionnaux se voilent de mystère
Comme d'une tenture aux plis amples et lourds
De riche draperie et d'onctueux velours ;
Et le silence rend l'église plus austère.

Les vitres, sous la lune, ont des reflets de plomb ;
La couleur s'indécise aux lumières éteintes ;
Les ogives, comme de douces mains de saintes,
Se joignent, pour prier, en un geste très bon.

Aux cierges, crépitants dans un jour illusoire,
Des cuivres çà et là brillent discrètement ;
Et, là-bas, dans le chœur où passe un surplis blanc,
La lampe veille encor devant le Saint-Ciboire.

MAURICE DRAPIER.



CHRONIQUE ARTISTIQUE

—

Au Salon de la Société des Beaux-Arts

Il n'est pas d'un intérêt palpitant, ce présent salon. Choses vues et revues. Parmi les envois de France, des Degas, insignifiants et superficiels, un Moreau, un grand Monet, un petit Meissonier, des Daumier, un Puvis, et deux affreux Bonnat.

Les bonnes œuvres de nos peintres sont aussi très rares. Des Boulenger intéressants, mais inégaux. On eût peut-être mieux fait d'opérer une sélection préalable, et ne montrer que les pages définitives du maître de Tervueren. Après un Struys : la *Dentellière malinoise*, qui contient de bons morceaux, citons les évocations subtilement lumineuses de Mellery : *L'Ame des Choses*. C'est trop intime pour ne point détonner un peu dans une exposition semblable ; cela ne souffre point des coudoiements de toutes sortes. Charles Mertens, dans sa *Famille Zélandaise*, fait preuve d'un grand talent de dessinateur, mais un coloris trop uniforme fait tort à cette œuvre très méritoire. Des Gilsoul, Verheyden, Motte, Dierckx, Luyten, Stacquet, qui ne révèlent rien quant aux talents de leurs auteurs. De mauvais Van Doren, des Asselberghs et des Rosseels insuffisants, des dessins rehaussés d'aquarelle de Ch. Michel, vus à la récente exposition particulière de ce peintre, deux grands portraits de De Lalaing, et c'est tout, je crois. Car le petit tryptique de Léon Frédéric, dont les nuages jouent au glacier, passe à peu près inaperçu. Et la sculpture ? ma foi, j'avoue ne m'en souvenir point !

W.



Livres nouveaux

—

Une voix disait... par EUG. BILSTEIN. — J'aurais voulu autrement qu'en une critique hâtive, présenter au lecteur ce jeune et bon poète. J'aurais voulu faire de son œuvrette une étude sérieuse où j'eus bien dit mon enthousiasme et mes colères, les motiver par des exemples, et affirmer pourquoi il mériterait mes giffles et mes sympathies ; pourquoi, enfin, je le place en dehors « de la bande des poètereaux de notre jeune école ». Mais le printemps naissant, la paresse, et... mes roses, m'en ont interdi le loisir.

Qu'il me suffise, de saluer un jeune bien doué ; de lui dire, en passant, qu'il se garde de Verhaeren ; et de l'inviter, en bonne confraternité, à collaborer au *Thyrse*, où nos amitiés, déjà, lui sont acquises.

C. V.

Je cite, au hasard, ces vers, qui me plaisent :

CHANSON DE JOIE

Je veux dire aussi ma bonne chanson,
Puisque ton amour, mignon échanson,
Dans mon verre a mis la folle boisson
Qui fait qu'on oublie ;
Je saurai, laissant les soucis méchants,
Faire un chant plus doux que ces tristes chants
Où j'ai trop suivi mes mornes penchants
De mélancolie.

Tes yeux m'ont guidé vers d'autres chemins,
Ce sont, maintenant, roses et jasmins,
Que je vais cueillant de mes pauvres mains,
Tremblantes encore
D'avoir effeuillé tant de noirs soucis ;
Je vais racheter tous ces vers transis
En chantant, bien haut, les cieux radoucis
Et la bonne aurore !

Je veux moissonner des gerbes, je veux
En orner encor ton front, tes cheveux,
Ton corps adorable, aux élans nerveux,
Harpe de délire !

Et t'aimer ainsi, farouche et joyeux,
Sceller de baisers ta bouche et tes yeux,
N'ayant d'autre bien sous les vastes cieux
Que ton clair sourire.

Et je chanterai la bonne chanson,
La chanson que scande un ardent frisson,
Le chant célébrant la chère moisson
Des douces caresses,
Et qui saura bien, des corbeaux, vainqueur,
Au vol de ses vers, libérer mon cœur
De son endormante et mièvre langueur
Et de ses tristesses.



Petite Chronique.

—

Malgré l'avis que nous avons publié dans notre précédent numéro, plusieurs de nos abonnés nous ont laissé retourner leur quittance d'abonnement. Une nouvelle représentation par la poste leur sera faite incessamment. Nous prions les intéressés de réserver bon accueil à nos reçus, afin que de nouveaux frais nous soient évités. Merci d'avance.



Nous tenons à la disposition de nos propagandistes des bulletins d'abonnement et des numéros spécimens. Merci d'avance à nos amis qui nous en réclameront et les répandront. On peut aussi simplement nous faire connaître les nom et adresse de gens qu'un abonnement ne rebuterait pas. Nous leur transmettrons avec un nº la formule qu'ils n'auront qu'à signer et à nous retourner.



L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro un article de notre ami Gaston Heux à propos de la suppression de la place de conservateur au musée Wiertz. Un groupe d'artistes s'était rendu au Ministère pour recommander la candidature de notre illustre maître Camille Lemonnier au poste vacant par suite de la mort de Potvin. Le gouvernement a cru très spirituel de supprimer la seule fonction qui pût être accordée, à titre d'hommage, aux littérateurs! Triste, messeigneurs!



Salon de la Société des Beaux-Arts de Bruxelles. Musée Moderne, tous les jours, de 9 à 5 heures. Entrée : 50 centimes; le samedi, 1 franc; cartes permanentes, 5 francs.



Au Cercle artistique. — Le sculpteur Marin, dont nous avons pu à diverses reprises apprécier les œuvres, expose du 28 avril au 10 mai.



Le peintre Lefèvre dont il est question dans notre précédent numéro (article : *Salons et Salonnets*) ne doit pas être confondu avec Maurice J. Lefebvre qui a exposé à notre dernier *Samedi* deux toiles très remarquées.

Académie Royale de Belgique. — Classe des Beaux-Arts. Concours pour l'année 1902. — *Art appliqué.* (Ces concours sont uniquement réservés aux Belges de naissance ou naturalisés, PEINTURE : Un plafond en ovale mesurant 5 mètres sur 3 pour le foyer d'un théâtre, et ayant pour sujet : La Poésie, la Musique et la Danse. L'esquisse peinte devra avoir 75 centimètres sur 45 de dimension. Prix : *huit cents francs.* GRAVURE EN MÉDAILLES : Un médaillon destiné à représenter allégoriquement la naissance du XXe siècle. Les projets en cire ou en plâtre doivent avoir 30 centimètres de diamètre. Prix : *six cents francs.*

Les envois devront être faits, franc de port, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, avant le 1er octobre 1902.



Notre Camarade Sobry fera le lundi 19 mai, à 8 heures du soir, une conférence avec audition musicale sur *Wagner*, à l'Université populaire de Saint-Gilles, chaussée de Waterloo, 193.



Le groupe *Les Rameaux*, que le sculpteur Weygers exposa à notre *Samedi* du 19 avril, a été acquis par le cercle philanthropique *Le Taciturne*, qui le fera figurer parmi les lots de la tombola qu'il organise.



Concerts populaires. — Peu intéressant dans son ensemble le programme du 4e concert populaire, que dirigeait Sylvain Dupuis, nous a cependant révélé une curieuse *Idylle mystique* inédite qui fait le plus grand honneur à son auteur, J. Ryelandt. Mlle Strassy a convenablement chanté l'œuvre.



Hubert Bellis, le peintre apprécié des natures-mortes est décédé.



Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles. — Directeur-Fondateur Henri Thiébaut. Local : Ecole primaire, 53, rue d'Orléans. — Dimanches 4 et 11 Mai, séances consacrées à César Franck, avec le concours de M. Ch. Van der Borren, Avocat, pour la conférence, de Mme Buner, MM. H. Seguin et Mertens, etc. pour la partie musicale.



Nous avons reçu de la Ligue pour l'hygiène du vêtement, une circulaire indiquant son intéressant programme qui vise, tant l'esthétique que l'hygiène. Pour tous renseignements s'adresser à Mlle Valentine André, secrétaire de la Ligue, 15, Square Marguerite, Bruxelles.



Correspondance.

—

Max. C... à M... — Vos *Premiers muguets* n'ont pas pu être acceptés. Cette narration « fictive ou poétique », comme vous dites, serait peut-être passable si elle émanait d'un élève de cinquième.

A. H. a S. G. — Nous préférions votre premier envoi à *Bague antique*; voulez-vous relire cette pièce à haute voix? et notamment ce vers :

Mais le parfum caduc, éclos en l'écrin mat.

Comme c'est dur, n'est-ce pas? — Cordialement.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

QUATRIÈME ANNÉE — TOME IV — 15 MAI 1902 N° 2

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

La Reine de Saba

PAR CHARLES BERNARD (°)

—

ELLE régna sur les plateaux déserts et les côtes fertiles de l'Arabie. On sait qu'elle était riche, que son royaume produisait des aromates et de l'or et qu'elle partit vers Jérusalem en grand cortège de serviteurs, avec tous ses trésors, poser des énigmes à Salomon. Flaubert incarne en elle la tentation lascive de Saint-Antoine, puis l'existence de cette reine s'efface comme un mirage sur le ciel doré de la légende.

L'œuvre de Charles Bernard fixe la fabulation de cette vie en une suite de fresques vivantes et colorées violemment. Son rêve, libre dans l'imprécision de l'histoire, a fait de la mystérieuse reine une créature enfantine parfois au milieu de ses cupidités ardentes de femme.

Orgueilleuse fille des Adites, race de géants remueurs de montagnes, elle vit dans son palais, captive, séparée par d'infranchissables murailles de la ville qui l'attire de son bruit de foule, de ses maisons et de ses temples bariolés.

Sa royauté est dérisoire : des ennemis victorieux gardent le pouvoir réel et la reine, conservée par leur politique, n'est plus qu' « un jouet brillant entre les mains de ses courtisans, » une façon d'idole impuissante comme les simulacres d'airain que le peuple adore toujours, mais d'où la profanation des envahisseurs à chassé l'IL, le Dieu Maître-Suprême.

Elle souffre de cette déchéance et en même temps inquiète d'un Amour qu'elle pressent et qui doit réaliser en elle l'androgynat du dieu Hâthor, elle demande vainement à des esclaves, stimulés pour cette œuvre, l'illusion de ce qu'elle cherche.

Or, dans une basse-fosse de la cour, il existe un juif, Joël, ancien chef de caravane et prisonnier des Sabiens. Convaincu de la supériorité de sa Race et de son Dieu, il veut, tant par vengeance que par fanatisme, annuler ce peuple d'infidèles qui le torturent et jeter aux pieds de son maître les trésors de la Reine. Mené au palais, il hurle à la façon des prophètes la grandeur de Salomon, et ces paroles obsèdent lentement la reine, curieuse d'abord, amoureuse ensuite et que son destin forcera bientôt à fuir près du Prince Hébreu.

En effet, un jour de fête, en dépit de la loi, la reine se mêle à la foule, dans la ville, est reconnue et le peuple se révolte pour avoir contemplé le visage de la Souveraine.

Joël la sauve, car il la veut grande pour ses desseins; fort à propos un chef mercenaire vient la délivrer des mutins qui l'assiègent; mais les rebelles continuent de saccager le pays; et méprisant les dieux qui l'ont trahie, attirée par l'ancienne obsession vers Salomon, rêvant de créer avec lui une lignée impérissable, elle part vers Jérusalem avec tous ses trésors; derrière elle, la ville brûle sous la coulée en flamme des aromates. Salomon accueille la triomphale fugitive comme une épouse et comme une reine. Quand elle a connu son Amour, elle veut tenter sa sagesse et le prince omni-scient lui dit que tout est néant et pâture du vent.

Après cette parole qui aurait dû clôturer l'œuvre, il nous importe peu que la reine aille fonder une patrie nouvelle et que Joël, ayant accompli son destin, soit broyé comme un instrument inutile que l'on dédaigne.

Ce livre me paraît d'un admirable effort. Epris surtout de la couleur des choses, l'auteur a su accumuler, sans alourdir son plan, dans un espace de temps relativement court, une série d'épisodes qui, chacun par lui-même, forment tableau. Il a dressé des décors de temples, dirigé par le désert vers Saba les caravanes

(°) Éditeur : Offenstadt, Paris.

opulentes, érigé une théogonie mi-hindoue, mi-égyptienne, et chacune de ses phrases est un large coup de pinceau. Parfois la pâte a coulé; des contours, un dessin de geste s'imprécisent ou se ralentissent à traîner ce coloris, mais les « ciels » rutilent splendidement, les cuivres flamboient et le jet des pierreries passe avec des étincelles dans un rayon de soleil Au hasard, ce début de chapitre : « L'azur du ciel pâlissait cependant que les choses devenaient plus noires. Il se dilua en un indigo subtil et alors des étoiles parurent au fond. Les marbres, roses et blancs, du palais royal se nuançaient de tonalités violettes. La pourpre, où ne remuait plus un souffle, s'apaisait le long des colonnes... »

Si donc l'œuvre était simplement plastique, je me contenterais de relever certaines impropriétés de termes, ou des minauderies laborieuses de phrases qui ne conviennent pas à la virilité coutumière de son style, mais la longueur d'un chapitre exclusivement psychologique, le caractère même des héros, prouvent une recherche de l'âme, sous son écorce bariolée, et dans ce sens, je crois l'œuvre pas mûre, si longue que fût sa gestation : déjà par ses *Poèmes bibliques*, Charles Bernard proclamait son heureuse préférence pour les sujets tirés d'une source commune : son rêve s'alimente d'un seul livre, mais quelque forte que soit cette nourriture, elle est fade pour le conteur si le pain quotidien de l'observation et de la méditation ne l'accompagne. L'imagination perd de son originalité et, forcée de redire ce qu'elle a lu et pas assez vu, ne réussit à créer que des êtres conventionnels et déjà rencontrés ailleurs. Ils manqueront de ces petits détails, défaillances intimes, fissures légères mais où l'œil s'applique et perçoit, mieux que dans les grands gestes, le mécanisme intérieur d'une âme : c'est Joël, s'irritant davantage d'être frappé d'un coup de spatule sur la bouche, comme le singe de la reine; c'est Balkis craignant de déformer son corps malgré la joie d'enfanter une lignée de Héros Mais ces notations sont rares. Balkis est trop la sœur de Messaline et de Cléopâtre : il fallait l'en différencier nettement ou bien résumer en elle la synthèse de ces types.

L'observation directe l'eut animée. Tout en se vouant à l'antiquité plus décorative, Charles Bernard aurait tort de ne pas étudier la vie moderne : l'une commente l'autre; les sentiments et les gestes persistent à travers l'évolution du temps et son Art les draperait bientôt de la pourpre antique Flaubert avoue qu'il a songé à la Convention française pour créer certains détails du conseil dans *Salammbô* et le tétrarque Hérode-Antipas, dans la citadelle de Machærous n'est qu'un préfet de France.

André Baillon.



Du Rivage

—

Pour Armand Rassenfosse.

Serai-je ici toujours avec mes yeux d'hiver
las enfin de languir sur cette plage nue
à ne plus refléter que le ciel et la mer?

Ah! ne reviendrez-vous, mes Filles attendues?

A l'heure du départ, mon âme, songe encor :
— Déjà sous l'aube blonde un rayon glisse et suit
la lame qui dénoue au loin sa tresse d'or —

« Le matin était doux comme cet aujourd'hui,
tôt je vous éveillai car il soufflait des dunes
une brise propice à votre envol lointain,
et je vous fis monter dans la barque une à une,
soulevant de mes doigts vos tuniques de lin.

» Je vous disais alors :
« Au jonc de vos corbeilles
» rapportez les fruits d'or des beaux jardins rêvés,
» et les gerbes de fleurs que vous y cueillerez
» que toutes soient aux fleurs de mon rêve pareilles. »

« Quand vos mains s'unissaient faibles et inhabiles
pour tendre votre voile au vent qui la gonflait,
je souriais songeant au désir inquiet
qui gonfla vers l'amour vos poitrines nubiles.

» Heureuses de voguer vers cette île inconnue,
vous chantiez balançant vos longues robes blanches
que le zéphir pressait aux courbes de vos hanches
vous montrant sous le ciel diaphanes et nues.

» Une dernière fois je vis vos clairs visages,
puis vous ne fûtes plus qu'une blancheur sur l'eau
aux confins du sentier blanc de votre sillage
où vos reflets semblaient des lis au gré des flots.

» Du rivage brûlé par le soleil montant,
mes regards ont suivi votre fuite de neige,...
et quand je m'en allai, trop seul, depuis longtemps
déjà n'étiez-vous plus et jamais le saurai-je? »

Au jour fixé pourquoi ne me revinrent-elles
sur ma barque fidèle avec tant de trésors
espérés, et pourquoi suis-je seul sur ces bords?

Ma douleur, tu la sais, plage trois fois cruelle!
Chaque soir au reflux j'ai parcouru ta grève
à chercher dans les algues et sous les galets
l'épave qui m'eut dit la fin de mon beau rêve;
et parfois, épiant l'horizon, tu vibrais
et croyais au retour, ô mon âme inquiète,
quand passait sous la brume un vol blanc de mouette.

« Aux étoiles des nuits de silence, souvent
j'ai crié mon exil, collant ma bouche amère

aux lèvres d'une conque, et chanté dans le vent
vos noms mélodieux aux syllabes si chères.

» O, dites : êtes-vous en quelque parc heureux,
oublieuses, jouant dans l'herbe des pelouses,
ou mirant vos beautés au miroir des lacs bleus,
ou fûtes-vous la proie des Syrènes jalouses ?

» Vers vous dois-je partir au clair de ce matin
sur l'océan menteur et sous le ciel muet ?...

» Hélas ! à vous guetter mes yeux se sont éteints,
mes Filles, et jamais ne vous reconnaîtraient ! »

Isi Collin.



La candidature de Camille Lemonnier au prix Nobel.

—

Nos lecteurs se souviennent qu'ensuite de la conférence consacrée par Guillaume Van de Kherckhove à Camille Lemonnier, le 15 mars dernier, le *Thyrse* se fit un devoir de préconiser la candidature de l'auteur des *Charniers* au prix Nobel.

Notre illustre Maître croit devoir décliner cette proposition. Il nous écrit la lettre ci-après :

Je remercie tous mes amis du Thyrse *pour la généreuse pensée que, le premier, dans la conférence qu'il voulut bien me consacrer, émit Guillaume Van de Kherckhove. Mais je ne puis croire que le livre qui vous a paru rentrer dans l'une des catégories de la fondation Nobel, réponde aux conditions d'utilité spéciale visées par le règlement.*

Les Charniers *sont une vision d'artiste et si par leur objet, ils revêtent un caractère d'humanité générale, ils n'apportent nulle efficacité pratique à l'œuvre de la fraternité des peuples. C'est bien là l'intention du fondateur.*

Je demeure profondément touché de la sympathie de mes confrères du Thyrse. *Je les prie d'agréer l'hommage de ma gratitude, de ma vive amitié littéraire.*

Camille Lemonnier.

Nous regrettons bien vivement cette détermination, mais nous ne pouvons que nous incliner. *Les Charniers* n'en restent pas moins une tragique et splendide « vision d'artiste » dont le caractère humanitaire n'échappe pas à ceux qui ont lu ce livre et en ont ressenti la douloureuse commotion que doit produire le spectacle d'un carnage d'hommes.

Le Thyrse.



Dialogue des Morts

—

Par décret du ministre de l'Agriculture et des Beaux-Arts, le poste de M. Charles Potvin, qui formait la seule sinécure qui pût récompenser le talent des littérateurs, en leur fournissant l'occasion d'achever sans souci leur glorification de la patrie, est supprimé.

Une trentaine de candidats de mérite se présentaient, mais le poste revenait, sans aucun doute, au maître Lemonnier, le rude athlète littéraire qui va bientôt publier son cinquantième livre.

(Tous les journaux).

Ténèbres épaisses, que la buée brûlante d'un fleuve incandescent illumine à peine par éclairs. Des mânes errent ; parfois, un furieux tourbillon de formes saignantes s'engouffrent dans la nuit, tandis que deux ombres se portant au-devant d'elles, s'efforcent de les interpeler.

Première ombre. — Holà ! ombres récentes, répondez ! vous qui venez du pays des boues et des pluies...

Les ombres passent, en tendant leurs mains ; on les entend continuer la phrase. — Et du sang ! et du sang !...

Première ombre. — O mânes infortunés ! Que se passe-t-il dans notre ancienne patrie ?... Elles fuient sous le flagellement d'un grand vent de haine et de destruction... *Après un instant de silence.* Ami, comme elles ressemblent à mes propres illusions sanglantes... Ainsi donc, mon heure, toi qui viens de là-haut, n'a pas encore sonné comme je me l'étais prédit ? Et l'œuvre que je croyais bon s'étiole et s'éparpille, cendre de ma vanité !... Mes ateliers puissants, que mes immenses toiles débordaient jusqu'au faîte, et qu'en mon esprit je transformais déjà en un temple du beau, sont pleins de l'immense solitude de l'humaine indifférence ?

Seconde ombre. — Ne t'exagère pas le mal, grande ombre ! on visite toujours ta vaste demeure...

Première ombre. — Oui ! Pour assister au néant d'un vaste effort ! — Ou grave est mon erreur, ou l'on ne refuse de conservateur qu'aux seules choses indignes d'être conservées ! et cet œuvre dont l'idéale vision m'a toute une vie ébloui, est comme un corps trop grand, que ne peut plus emplir l'insuffisance des âmes modernes. Est-ce un tel désaccord qu'a voulu constater ce décret ? Hélas, mon amour de l'Art ne m'est point payé en amour par les générations présentes, et mon lyrisme retombe sans fin comme une pluie d'or sur de froides Danaés !

Une ombre, *qui les as écoutées en s'approchant de leur groupe.* — J'ai entendu tes plaintes et veux te rendre confiance. Reçois-la de ce Héros antique qui le dernier gouverna en roi sur Athènes. Quand j'eus

sacrifié ma vie pour sauver du désastre la jeune Ville des Oliviers, par reconnaissance pour moi, elle spolia ma descendance de son héritage, craignant de ne jamais plus retrouver en elle l'élévation du grand ancêtre!

SECONDE OMBRE, *bas à la première.* — Quel est ce fantôme?

PREMIÈRE OMBRE. — Salue Codrus, le dernier roi d'Athènes!

L'OMBRE, *montrant la seconde ombre* — De même cette ombre nouvelle, qui sur terre, gardait diligemment tes créations, a-t-elle sans doute laissé dans sa patrie ce fort souvenir qui prolonge, après la disparition des êtres, comme l'illusion de leur présence. Indigne, tout autre que lui, de s'imposer là où il s'était montré indispensable; et le décret qui te désole comme une méconnaissance de ton génie, n'est que l'hommage maladroit au talent de ton ami.

SECONDE OMBRE *rapidement, avec embarras.* — Oui, oui! C'est bien cela .. Nous n'avions plus chez nous que méchants écrivains : impuissance, esprit de dénigrement! pas un livre ne reste d'eux. De vrais littérateurs habitent chez nous, qui sont malheureusement étrangers : nos écrivains, à nous, envient sa rouge fougue à Verhaeren le français, sa somptuosité merveilleuse au français Giraud! français que Gilkin, Gille et Séverin! français les Demolder, les Eekhoud! Et pour qui est-ce donc un mystère que Maeterlinck est parisien comme César Franck? Ah! s'il n'avait pas été étranger, ce que l'État se fut fait un honneur de pouvoir élever à la charge vacante le puissant écrivain du *Mâle!* Et quoiqu'une génération de gavroches Jeune-Belgique se soient fait de mon nom une idéale pelote pour leurs pointes railleuses, la vie du maître Potvin en s'éteignant, a consumé la flamme inspirée de toute une nation!

L'ombre de Codrus s'éloigne.

PREMIÈRE OMBRE. — Tes paroles ne concordent guère avec tes précédentes affirmations. Je te croyais oublié dans le souvenir littéraire des hommes.

SECONDE OMBRE. — J'aurais craint de nuire à la considération que j'attends ici. La Vie, fût-ce celle des Ombres, est comme un bal travesti : fin visage n'y compte pour rien, le masque seul fait le profil.

PREMIÈRE OMBRE. — Dès lors, il est donc vrai que l'Etat me désarme?

SECONDE OMBRE. — Il te restera toujours d'accuser le Ministre d'user de mauvais conseillers ..

PREMIÈRE OMBRE. — L'esprit des ministres n'est donc jamais que l'esprit des autres?

SECONDE OMBRE. — ...Ou plutôt d'accuser sa prudence..Il m'est revenu qu'une trentaine de candidats s'arrachaient ma sinécure, quoique le bon sens l'eût déclarée dévolue au plus âpre d'entre les lutteurs littéraires, j'ai nommé un certain Lemonnier. La plupart, pénétrés de leur mérite, s'en faisaient des droits irrécusables. Le moyen pour un ministre de désabuser en eux le littérateur sans exaspérer l'électeur?

PREMIÈRE OMBRE. — Le moyen, cependant, pour un ministre des beaux-arts de diminuer encore le patrimoine des lettres, sans se déclarer dédaigneux de leurs intérêts?

SECONDE OMBRE. — Rassure-toi... Aussi, le décret est-il signé du ministre de l'agriculture?

PREMIÈRE OMBRE. — Par erreur? par vacances?

SECONDE OMBRE. — Non point! par préméditation.

PREMIÈRE OMBRE. — Parle, car les eaux du Léthé ont eu le temps d'agir sur ma mémoire.

SECONDE OMBRE. — Tu sauras donc que le cumul interdit à tous employés, ne l'est point aux premiers d'entre eux, et que crier dans les forêts de Belgique : « ministre des beaux-arts », incite aussitôt l'écho railleur à corriger... : « de l'agriculture... de l'agriculture. »

PREMIÈRE OMBRE. — Un même homme cumule donc ces deux titres?

SECONDE OMBRE. — Oui, comme récemment encore les rois d'Angleterre cumulaient, avec ce titre réel, le titre de roi de France. Le jeu est simple. Monsieur le Ministre à deux ministères possède donc double cabinet, refuges d'un double travail. Un couloir les relie, où l'on installe bain turc, douches, de quoi assainir et parfumer. L'huissier crie : « Monsieur le Ministre des beaux-arts ». Aussitôt le nouveau M. Jacques quitte le sarrau campagnard et ses échantillons de fumier; le couloir le saisit, le lave, le désinfecte, le macère dans le benjoin odorant; et dans le sombre réduit ayant jeté les sabots du faune, le Ministre reparaît, jeune et beau, spirituel et oint de supériorité et dans le cabinet des arts mêle sa diplomatie souriante au grave sourire des Muses. Parfois, s'il ne s'est point suffisamment attardé dans l'alcôve, le Danube ne compense pas assez chez lui le paysan, et les Muses se bouchent le nez. On lui reproche aussi de savoir trop le prix de la terre. Mais plein de conciliation, il s'est adjoint un sous-ordre qui, lui, n'en a aucune notion, de ce prix, et toujours en quête d'ailleurs d'en donner l'éclatante preuve. C'est ainsi que de jeunes artistes, dont de brutales expulsions hors des villas de prix de Rome ont mis à mal les maquettes de glaises, sont tout réconfortés de s'entendre dire, quand ils se hasardent à quelque réclamation : « mais... la terre n'a pas de valeur! » (*) — Monsieur le Ministre a donc deux cabinets. Il a aussi deux conscience. Comme l'escarpolette en se balançant s'élève tour à tour a deux points extrêmes, la vie de Monsieur le Ministre a deux cimes : dont l'une est son cabinet de l'agriculture, l'autre son cabinet de l'art, ce, en pas-

(*). Historique : « M. Verlant à un prix de Rome ».

sant par la douche du couloir Quelque crédit des lettres encombre-t-il le budget : avec complicité de l'huissier, et comme par erreur pour ménager les consciences, le décret de suppression traînaille sur le bureau de l'agriculture, où la main redevenue rustaude de Monsieur le Ministre collabore avec la langue dépassante pour une signature de laboureur matois. S'il osait, pour mieux dégager toute responsabilité, il affecterait plus d'ignorance encore en faisant une petite croix. Et ainsi l'esprit redevenu lourd de Monsieur le Ministre de l'agriculture joue le mauvais tour à l'esprit absent de Monsieur le Ministre des beaux-arts de le déshonorer... avec bénéfice!

Première ombre. — ...Avec bénéfice!... Mais c'est une morale de cocotte!

Seconde ombre. — ...Mettons... de papier, pour ne point l'accabler!

Gaston Heux.



Minuit

—

Minuit! Comme un adieu qui ne sait pas finir
Et dont les derniers mots espacent leur volée,
Se traîne au cœur du soir une cloche accablée
Qui fait trembler au loin l'écho d'un souvenir.

Minuit! Un nouveau jour expire, un jour encore!
Aux ombres de mon cœur meurtri d'un rythme las,
J'écoute agoniser, infiniment, le glas
D'un éternel minuit qui n'aura plus d'aurore.

Minuit... La cloche enfin s'est tue! Et l'on dirait,
Tant est lourd le silence après ce calme drame,
Qu'un cadavre de plus s'est couché dans mon âme
Et m'invite à prier sur son destin secret.

Les cieux tendus de noir et larmés d'astres pâles
Frissonnent de l'adieu toujours inconsolé...
Oh! pas un rêve ancien qui ne soit envolé
Ou ne s'envole encore aux heures sépulcrales.

Minuit, ô criminelle angoisse! Les clochers,
Perdus et prisonniers dans cette ombre assassine,
M'ont étreint de leur voix qui pleure et m'hallucine
Et meurt toujours sans moi vers des lointains cachés.

La solitude exhale un remords qui m'imprègne :
D'autres cœurs ont souffert de mon amour rêveur,
Puisque je n'ai pas pu retenir le bonheur
Quand il me couronnait aux beaux jours de son règne.

Et fou de ce reproche et de ce souvenir,
J'entends, lorsque minuit refroidit l'étendue,
Trembler de loin en loin une cloche éperdue
Comme un adieu meurtri qui ne sait pas finir.

Émile Gérard.

Le marchand Grimur se meurt

(Suite)

La chambre à coucher de Grimur se trouvait derrière la salle où il se tenait le jour, et la gouvernante Maria y couchait également.

Le soir, lorsque Maria déshabilla le vieillard, elle le trouva plus faible encore que le matin.

Ce jour-là, Grimur s'endormit très tard. On aurait dit qu'il ne parvenait pas à fermer les yeux : il laissait errer ses regards tout autour de la chambre et marquait une anxiété épouvantable, se tournant sans cesse d'un côté, puis de l'autre, gémissant continuellement tout bas, murmurant, parfois, entre les dents, des choses incompréhensibles.

Devant le lit de Grimur se trouvait une petite table, où brûlait, chaque nuit, depuis qu'il était malade, une lampe. Maria, pour épargner l'huile, descendait la flamme, si bas qu'elle ne jetait plus qu'une faible lueur. Mais ce soir, il semblait que Grimur trouvât la flamme trop petite : il était sans cesse occupé à rapprocher la lampe et à remonter la mèche. Puis, par instants, comme si cette prodigalité lui pesait, il se mettait à redescendre la flamme, — mais c'était pour y revenir bientôt, à l'improviste, et la relever.

Maria, selon l'habitude, avait voulu rester éveillée tant que Grimur ne dormait pas; mais, ce jour, l'attente était trop longue et elle s'endormait lorsque le vieillard cria :

— Maria! Maria!

— Eh bien?

— Penses-tu que... cette fois,... je vais mourir?

— Vous? Mourir? Oh! non! Il vous va déjà beaucoup mieux! Vous serez bientôt tout à fait rétabli!

— Oui... il me va mieux... Je serai bientôt rétabli .. Je ne mourrai pas.

Puis Grimur se tut et Maria allait se rendormir quand il dit à nouveau :

— Maria! Maria!

— Eh bien?

— Penses-tu que... j'irais en Enfer, si je mourais?

— Vous? Aller en Enfer? Dieu vous pardonne une telle idée! Non, je ne crois pas que vous ayiez à craindre l'Enfer.

— Non... je n'irai pas en Enfer...

Grimur se tut alors, assez longtemps, mais il ne cessait de monter et remonter la flamme.

— Maria! Maria!

— Eh bien?

— Ai-je jamais rien fait de mauvais?... Ai-je commis un seul péché... un gros péché?

— Non! non! non! vieux brave homme, qui n'avez jamais nui à personne! Ce sont les autres qui vous ont fait du mal, les autres qui ont voulu vous dérober votre argent et vous voler de toutes façons!

— Oui... les autres m'ont volé! les damnés fripons!

Il y eut un nouveau silence.

Puis Grimur reprit :

— Ne penses-tu pas que ceux qui m'ont trompé iront en Enfer?

— Ce serait vraiment étrange si personne n'allait en Enfer!

— Oui, cela se comprend, — n'est-ce pas? n'est-ce pas? cela est naturel... Dieu doit me venger... il doit voir que je ne le puis faire moi-même... sinon il n'y aurait plus d'équité!

Alors, Maria se leva et remit Grimur mieux à son aise dans le lit. Elle lui plaça deux oreillers sous les épaules, de façon qu'il fut presque assis et qu'il put voir dans toute la chambre. Puis elle se remit au lit, Grimur ferma les yeux et resta quelque temps fort tranquille, si bien qu'elle le crut endormi

Mais tout à coup il rouvrit les yeux, fixa ses regards effrayés dans un coin de la chambre, du côté de la fenêtre et hurla :

— Qu'y a-t-il dans le coin? de la lumière! de la lumière! allume la lampe! à l'aide!

Maria sauta du lit et alluma une deuxième lampe : il faisait clair, maintenant, comme en plein jour. La sueur coulait en rigoles sur le visage de Grimur. Il essayait de l'essuyer avec le dos de la main et les manches de sa chemise, mais la transpiration renaissait immédiatement à flots. Les regards du malade allaient de tous côtés dans la chambre, à droite, à gauche, en avant, à arrière. Sa chevelure pendait en longues mèches blanches comme la neige, collées au front et sous ses longs sourcils, plaquées par la sueur; les yeux, hagards et inquiets, fuyaient comme devant un fantôme effrayant.

— Maria! Maria!

— Eh bien?

— Penses-tu, après tout,... qu'il y a un Enfer?

— S'il y a un Enfer? Aussi sûr qu'il y a un Dieu!

— Alors, tu y viendras aussi! Maudite sotte! Tout le monde y va! Il n'y a pas moyen d'y échapper... s'il y en a un!

— Après tout! il n'y en a peut-être pas!

— Bien sûr! Il n'y en a pas! il ne peut pas y en avoir!

Grimur se tourna du côté du mur et ferma les yeux.

— Tu resteras éveillée toute la nuit,... dit-il,... tu veilleras à ce que la lampe éclaire... tu la laisseras haute,... très haute.

Le vieux Grimur jeta alors quelques regards autour de lui, se retourna quelques fois, puis, quand il se fut assuré que Maria était debout, que les deux lampes brûlaient à pleine flamme, il se tint de plus en plus tranquille et finalement sommeilla.

Il dormit jusqu'à une heure tardive dans le jour.

A peine était-il levé et assis dans son fauteuil, le médecin arriva.

Il s'enquit de savoir comment Grimur se trouvait, parla alors de ceci et de cela. Mais il semblait que Grimur pensait à autre chose, car il répondait à peine par *oui* et par *non*. L'entretien fut bientôt interrompu en une longue pause. Grimur regardait le médecin, et du côté de la bouche que la paralysie n'avait pas atteinte, il essayait de sourire.

— On dit, fit-il, que vous n'avez nulle croyance.

— Nulle croyance? — Il n'y a personne au monde qui n'ait pas de croyance, mon cher Grimur.

— Je veux dire que... vous ne croyez pas au... au diable.

— Au diable? Non! Je ne crois pas au diable, dit le docteur Thordur, en riant doucement.

— Oui! mais je veux dire... croyez-vous qu'il y en ait un?

— Non, je suis sûr qu'il n'y en a pas!

— Non, il n'y en a pas!... non! il n'existe pas!

Le malade essaya de se redresser dans sa chaise et saisissant le poignet du médecin, assis auprès de lui :

— Je le savais... qu'il n'y a pas de diable, .. mais alors il n'y a pas d'Enfer non plus!

— Non, pas plus d'Enfer que de diable, j'en suis persuadé!

— Oh! vous devez le savoir! vous qui êtes comme chez vous dans les sciences!

— En effet, la science ne dit rien de l'existence d'un diable ou d'un Enfer.

— Si la science parle ainsi... c'est sûrement vrai!

Grimur se laissa glisser à nouveau dans son fauteuil, ferma les yeux et ce fut comme si un tressaillement de joie éclairait son visage ridé. Il murmura, très bas, d'une façon à peine audible :

— Il n'y en a pas! la science l'assure! la science le dit... Il n'y en a pas! il ne peut pas y en avoir!

Il ouvrit les yeux, regarda le médecin d'un air singulièrement dubitatif, tout comme s'il cherchait une idée qui le fuyait et que pour saisir il comptait sur le docteur. Mais Thordur se taisait et regardait Grimur. On eut dit qu'il tâchait à lire, sur ce visage qui ne pouvait pas plus cacher que celui d'un enfant, la trace des pensées qui se pressaient derrière ces yeux candides.

Enfin, la lumière se fit et le vieux Grimur saisissant à nouveau le bras du médecin, lui dit :

— Il n'y a aussi,... naturellement... pas d'autre vie... Que dit la science?

— Oh! la science ne peut rien prouver quant à une seconde vie.. c'est un article de foi, tout simplement.

— Mais vous, Thordur? Croyez-vous à une autre vie?

— Non!

— J'en étais sûr!... il n'y en a pas... la science le dit... il n'y en a pas.

Grimur demeura un instant muet, hochant la tête à droite et à gauche, ouvrant la bouche, comme pour parler, mais la fermant aussitôt. Enfin des traces d'une joie peu ordinaire se montrèrent sur sa face, et le coin de sa bouche se crispa en un sourire avorté.

— Risible!... Sottise ridicule... que le réglement final des comptes.

— Voulez-vous dire que l'homme doit rendre compte de ses actes? Cela ne me semble pas si ridicule. J'ai toujours pensé que cette croyance ressort de la conscience même de l'homme et que tôt ou tard, dans la vie, on règle le compte de ses œuvres.

— Je ne comprends plus... plus un mot.

— Vous devez cependant comprendre ceci : je crois que chaque individu, dans cette vie même, recueille le fruit de ses faits et gestes: Récompense pour les bienfaits, punition pour les méfaits.

— Dans cette vie? — Dans cette vie même?... C'est impossible, ce n'est pas vrai.

Le vieux Grimur semblait hors de lui d'effroi et de craintes inexplicables; il s'accrochait des deux mains aux bras de son fauteuil et dardait sur le docteur des yeux effrayés.

— Non! Non! Vous ne dites pas la vérité!... Vous dites cela pour l'avoir entendu dire par d'autres. . Qu'est-ce que la science en dit?... La science ne peut pas dire de telles insanités! C'est vous qui la faites parler ainsi!

— La science n'a rien à voir à tout ceci. C'est tout simplement ma croyance, fondée sur ma propre expérience de la vie Ainsi parla le docteur Thordur, cherchant à mitiger l'effet de ses paroles. Il était visiblement effrayé de l'émotion suscitée par sa réponse chez son malade: le vieux Grimur s'était affalé dans sa chaise, ses yeux mi-clos laissaient passer des regards pleins de terreur, errants de tous côtés, son visage avait blêmi, ses bras pendaient sans force et sans mouvements.

— Votre croyance!... votre croyance!...

— Oui, c'est mon idée! Mais mon idée seulement, que, dans cette vie, l'homme paye ses actes jusqu'au dernier centime.

Grimur rouvrit largement les yeux, fixant le médecin, comme pour bien s'assurer que c'était cet homme qui parlait ainsi.

— Jusqu'au dernier centime! dernier centime!... affreuse croyance! croyance effrayante!... et le vieillard secouait la tête.

Comprenant que cette conversation n'était pas supportable plus longtemps pour un homme si affaibli, le docteur Thordur se leva et s'apprêta à partir.

— Vous savez, mon cher Grimur, que vous devez éviter toutes les émotions. Vous ne devez penser qu'à ceci que vous allez très bien et que cela ira de mieux en mieux.

— Oui,... oui!...

Le médecin prit congé et s'en alla.

(à suivre) GESTUR PALSSON.

Traduction de E. Le Jeune.



CHRONIQUE ARTISTIQUE

—

Au Cercle Artistique

A propos de l'exposition Van der Hecht, (clôture le 19) il nous a semblé intéressant de reproduire les lignes suivantes que consacre Théo Hannon à ce peintre regretté :

HENRI VAN DER HECHT

Le paysagiste Henri Van der Hecht se classe au premier rang parmi les vaillants qui continuèrent l'œuvre de ces glorieux de la renaissance du paysage en Belgique : les Boulenger, les Dubois, les Artan, les Speekaert, les Verwée et d'autres encore, non moins militants, qui proclamèrent au nez déconfit des Académistes l'indépendance des manifestations artistiques.

Né à Bruxelles, le 26 août 1841, Henri Van der Hecht sentit la vocation s'éveiller de bonne heure en lui C'est chez Portaels, le maître expérimenté qui forma tant d'excellents élèves, qu'il brossa ses toiles de maîtrise.

Sorti très jeune de cet atelier modèle, le courageux paysagiste ne devait plus puiser à d'autres sources qu'à la nature ses conseils, ses inspirations et ses enseignements.

Il promena sa palette infatigable par les vallées de la Meuse et par les coteaux de l'Ardenne,. ne reculant ni devant les ardeurs du soleil ni devant les rigueurs de l'hiver. Il planta son chevalet avec un égal enthousiasme en Hollande aux plats horizons et dans les sites accidentés du pays des Pyrénées, où sa fantaisie errante rayonne du gave de Pau aux rochers de Lourdes, dont il nous exhiba même en un trop éphémère diorama la grotte fameuse!

Ses vibrants paysages trouaient de baies lumineuses les murs de nos salons, semblant ouvrir autant de fenêtres sur la campagne, la grasse et chatoyante campagne!

Ses admirateurs voyaient se dérouler tour à tour ses pays de prédilection : le Polder verdoyant, la Campine toute rose de bruyères et ses marais mélancoliques, les pâturages hollandais mouchetés de vaches multicolores, les noyers de la Meuse faisant défiler leurs troncs pittoresques, renversant au miroir de l'onde leurs larges silhouettes, les moulins vermoulus battant de leurs rames chevronnées les eaux claires...

Or, dans toutes ces toiles, qu'elles soient exécutées en France, en Hollande, en Belgique, leur méritant auteur sut conserver son originalité de peintre essentiellement de terroir, car Van der Hecht représente l'un de nos derniers coloristes de race.

Alors, en effet, que sévissait la maladie du gris, cette manière d'anémie et de chlorose dont faillit un moment s'en aller la belle couleur flamande, sa peinture à lui sut résister à la contagion et demeurer opulente et chaude, robuste et saine, au milieu des productions morbides mises à la mode par quelques artistes exsangues. La plupart de ses tableaux sont peints avec une intarissable verve et comme en se jouant, par un coloriste de race, nous le répétons, aux verts intenses et gais!

Ses ciels sont grands, dramatiques et ne pèsent aucunement sur les sites, qu'ils éclairent et complètent avec un tact très sûr, sans nulle faute d'harmonie. Son pinceau nerveux possède l'esprit de la touche, à la manière d'Hipp. Boulenger, et sa pâte tient du brio de certains maîtres français, avec plus de consistance et de sincérité dans le ton. La présente exposition ne peut que confirmer les éloges que nous faisons de ce talent sincère et primesautier, tout en avivant les regrets causés par la disparition de ce maître qui collabora vaillamment et si brillamment au bon renom de notre art national.

THÉO HANNON.

—

Au Cercle Artistique.

EXPOSITIONS DU SCULPTEUR JACQUES MARIN. — Mlle DEMANET. MM. LAUREYS ET JEAN MAYNÉ.

C'est dans un milieu plutôt pâle que le sculpteur Marin a rassemblé les pages principales de son œuvre.

D'abord, trois petits bronzes au modelé nerveux, aux formes rudes : des *Réprouvés* dont les silhouettes expressives furent vivement remarquées dans nos salons triennaux à l'époque où Marin remporta le prix Godecharle. Depuis lors, son art s'est orienté presqu'exclusivement vers la grâce des figures de femme. Et voici parmi ses œuvres les mieux venues le puissant buste *Iris*, et le superbe groupe *Danaïdes*, dont nous avons dit plusieurs fois les belles qualités. D'autres envois, moins importants, notamment un encrier (bronze) et un charmant petit ivoire intitulé *Réveil*, témoignent d'une jolie compréhension de l'art décoratif en même temps que d'un métier consommé. Enfin, dans l'art du portrait, le succès de Marin nous paraît également assuré, comme nous le prouvent les *Fleurs de Printemps*, groupées avec science, et un profil de femme (bas-relief) ciselé avec précision. Nous citerons encore une tête de jeune fille *Rêverie*, dont les yeux baissés se noient d'une mystérieuse pénombre. Enfin, divers types de hollandaises, jeunes vierges dont l'âme candide est délicieusement évoquée.

De Mlle Demanet, de MM. Laureys et Jean Mayné, des peintures dont le caractère le plus évident est de n'en avoir point. Ce n'est pourtant pas du commerce. Il y a parfois un certain effort ; pochades bien venues, avec une pointe de virtuosité et parfois au contraire, rien que de la patience.

Parmi ces intérieurs, ces études de tête, nous n'avons retenu qu'un petit effet de lumière : Une jeune fille éclairée par une lampe. De qui était-ce ? Car il faut avouer que si c'est simplement le hazard qui a réuni ces trois exposants, il s'y connaît. Comment les distinguer les uns des autres ? Peut-être Mlle Demanet a-t-elle un peu plus de facture et son coloris est-il un peu moins vieillot.

Quant à M Mayné, il exposait il y a environ dix ans : *La petite fille et son chat*. Il nous montre aujourd'hui deux petits garçons et leur chien — et ça n'est pas plus mal. Sa précédente exposition renfermait, à notre avis, des œuvres beaucoup plus intéressantes, entre autres, des paysages frisons.

P. S.

P. S. Un fait bizarre qui nous fut révélé à ce salon : sait-on que, lorsqu'un artiste est admis à faire partie du Cercle, il doit encore avant d'exposer, soumettre ses œuvres à un jury d'admission ? Nous renonçons à croire que pareil examen ait toujours eu lieu... au moins pour les peintures. Ou bien alors est-il de pure formalité et l'on s'explique mal que pour ne pas s'y être conformé en temps, un artiste soit obligé de congédier « son monde » au jour annoncé pour l'ouverture, et de perdre ainsi quasi tout le fruit de son exposition.

Ce Cercle est d'ailleurs fécond en aventures de ce genre : dernièrement, un peintre, peu au courant de la politique, n'a-t-il pas aussi appris à ses dépens que le Cercle artistique est compris dans la zone neutre et que pas un esthète, pas même un garde civique ni un gendarme ne pourrait assister à l'ouverture de son salonnet ?

Petite Chronique.

—

Nos nouveaux abonnés recevront les numéros déjà parus contenant le début de : *Le marchand Grimur se meurt...*

—

S. A. R. Mme la Comtesse de Flandre, vient, en signe de sympathie et d'encouragement, d'adresser au *Thyrse* son abonnement à l'édition de luxe.

Outre que telle faveur nous honore, elle est l'indice de l'intérêt et de l'importance que le *Thyrse*, revue d'art, ne cesse d'acquérir.

Ad Gloriam. — Nous sommes heureux de pouvoir annoncer les premiers que notre ami, François Grossaux, — qui a si brillamment rempli le rôle de Thoas, d'*Iphigénie*, à la Monnaie, et qui chanta souvent au *Thyrse* — vient d'obtenir un superbe engagement à Rouen, comme premier baryton de Grand Opéra. *Le Thyrse* saisit l'occasion de manifester encore à l'ami sa vive sympathie, le félicite, et lui souhaite grands succès !

Une très intéressante exposition de tableaux de feu Louis Artan, le maître mariniste, est ouverte en ce moment à la Galerie artistique, rue Jean Stas (Bruxelles-quartier Louise). Cette exposition réunit une quarantaine d'œuvres dont il serait superflu de faire l'éloge, le nom seul de l'artiste étant un sûr garant de leur haute valeur d'art.

La Conférence que notre ami Sobry devait donner sur Wagner, à l'Université populaire de Saint-Gilles le 19 mai est remise à une date ultérieure ; un repos absolu et prolongé, pour motif de santé, a été prescrit au conférencier.

Cercle du quatuor vocal et instrumental. *Directeur : A. Wilford.* Le concert annoncé pour le 15 avril, et remis à cause des événements politiques a eu lieu le 2 mai, à la Salle Erard. Au programme : Weber, Mendelssohn, Beethoven et Lise Lehmann. Mlle Weiler a obtenu un joli et légitime succès avec des mélodies de Mendelssohn qu'elle a très artistement chantées ; la *Sérénade* pour violon, alto et violoncelle de Beethoven a été vivement applaudie. Mais la partie intéressante du programme consistait en une page : *Dans un jardin persan*, de Lise Lehmann dont le caractère très original a particulièrement été remarqué. Les interprètes de l'œuvre, très difficile a exécuter, l'ont très convenablement présentée. Il y a lieu de les en féliciter.

Londres. — Le quatuor Bruxellois, composé de MM. Franz Schörg, Hans Daucher, Paul Miry et Jacques Gaillard s'est fait entendre il y a quelques jours à Londres, dans un concert organisé par l'Agence Universelle.

C'a été un joli succès qui décidera bien certainement M. Hillier, le directeur de l'Agence Universelle, à persévérer dans son projet de présenter au public londonien nos meilleurs artistes.

Sous peu Mlle Gaetane Britt, M. Horace Britt et Mlle Céleste Paimparé iront également se faire applaudir dans la métropole britannique.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

QUATRIÈME ANNÉE TOME IV 1er JUIN 1902 N° 3

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration : 16 — RUE DU FORT — 16 BRUXELLES

ABONNEMENT : UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

La Jeunesse littéraire

—

IL y a quelques semaines, dans une étude que, bienveillamment, consacrait un écrivain « arrivé » à quelque jeune école littéraire — d'ici ou d'ailleurs, peu importe — une phrase m'arrêta et me rendit pensif. Le critique en question formulait ce reproche singulier : « Ces jeunes — disait-il, ont encore cet âge fertile en illusions où l'on s'imagine faire de la littérature en écrivant *avec son cœur.* »

Il y a là, résumée dans ces deux lignes, toute une esthétique professée et pratiquée depuis fort longtemps. Elle enseigne que l'Art est simplement fait de conventions. Il est affaire de travail, d'application et d'entraînement. Apprenez à manier la brosse ou l'ébauchoir, à aligner des mots sonores selon les bons principes, sachez le métier, puis rendez-vous maître de la convention du moment — car elles sont mutables, ces conventions — et vous serez à peu de frais, si vous avez quelques petites dispositions, peintre, sculpteur ou poète. La chose n'offre point d'extrêmes difficultés, on le voit. Il est compréhensible que cette facilité encombre et surencombre le monde d'artistes de tous genres et de tous formats.

Ainsi, vouloir œuvrer « selon son cœur », c'est réellement s'aiguiller sur des voies sans issue, s'exposer à de longs tâtonnements, se dépenser en d'inutiles prolégomènes. Aussi, le susdit reproche ne m'étonna point par lui-même; ce que j'y découvris de particulier, c'est qu'il me révéla l'existence, quelque part, d'un groupe de jeunes auxquels il put s'adresser. Et l'heureux critique qui les a découverts semble croire que leur défaut est un apanage de leur jeunesse même.

Ici, l'expérience que j'ai de moi-même et des autres m'incline à protester. Non, la plupart des jeunes n'écrivent pas avec leur cœur. Ils n'écrivent ni avec leur cœur ni avec leur cerveau, et ne voyent pas avec leurs yeux; ils exploitent la sentimentalité, l'esprit et les visions d'autrui. Ils possèdent tous une culture littéraire; ils ont laborieusement digéré les œuvres d'avant-hier et celles d'hier, sacrées pinaculaires par la critique. Ils lisent avec ferveur les revues d'avant-garde, et discutent passionnément les questions de principes, car ils ont des principes. Leurs admirations sont vives et exclusives. En un mot, ils ont le culte de la littérature et des maîtres, non le culte de la vie et d'eux-mêmes. C'est pourquoi ils sont impersonnels et gardent une tendance à le rester. Parcourez leurs livres — dix, vingt, cent; c'est toujours, avec quelques différences de style, une impression de déjà lu qu'ils laissent. Dès les premières pages, vous avez satisfait vos curiosités et vous n'allez pas plus loin. Vous avez reconnu que celui-ci vénère Zola et celui-là Jules Renard; que cet autre est entiché de Villiers de l'Isle Adam, de Péladan ou de Poë; que cet autre encore se souvient de Flaubert avec exactitude. Et ce sont encore les suiveurs de *Quo Vadis?*, de *Byzance*, de *Thaïs*, de *Résurrection*, de *Pelléas et Mélisande*... Et vous vous dites : mieux vaut lire ces maîtres dans leurs livres à eux, et vous n'avez point tort.

Ce phénomène d'influence est plus apparent encore dans la poésie. Feuilletez quelques « recueils » juvéniles : dès le troisième vers vous découvrirez aisément le nom de l'initiateur : Verlaine, Baudelaire, Rodenbach, Verhaeren, de Régnier, ou Kahn, et même Musset, et même Coppée. Remarquez aussi que, sur cent volumes de vers, il en est quatre-vingt dix au moins qui s'intitulent *Malaises d'Ame*, *Sanglots du Cœur*, *Chansons tristes*, *Dolences*, etc., avouant, inévitablement, un pessimisme sombre, incurable et

bavard. La jeunesse poétique pleurniche à jets continus; elle porte son cœur en écharpe, et ce beau geste lui plait infiniment. Or, dites-moi, n'est-ce point là une convention, la plus indéracinable des conventions? Aux yeux de tout écrivain de vingt ans, la littérature *doit* être douloureuse; elle doit être l'expression des diverses avaries de la sentimentalité humaine. C'est un principe. Mais où voulez-vous donc qu'un jeune poète aille découvrir tant d'amertume et de tristesse? En lui-même? Non, chez les autres poètes.

Un grand malheur, c'est que les jugements des gens appelés à formuler la critique des œuvres littéraires s'originent eux-mêmes de conventions semblables. Toujours, une critique s'appuie sur une comparaison. Elle est exclusivement littéraire, au sens étroit du mot. Elle cherche l'auteur, non l'homme. C'est pourquoi les débutants reçoivent cent fois plus de mauvais conseils que de bons; et c'est pour eux nécessité de les suivre, sinon, ils se voient refuser l'accès des journaux et revues d'Art et la bienveillance des éditeurs.

* * *

Devant tout jeune, deux chemins s'ouvrent. Le plus aisé à parcourir est celui de la littérature « d'après les maîtres ». Il conduit aux demi-succès, aux palmes académiques, à l'argent parfois, au respect de la critique. L'écrivain arrivé dont je parlai tout à l'heure conseillait sagement de le prendre, ce chemin. Il n'avait point tort entièrement. Car ce n'est point folie d'aimer les distinctions officielles — puisqu'il y a encore des gens à qui cela en impose — ni d'aimer l'argent — nerf de la guerre et d'autres choses encore. Mais à qui embrasse le « métier » littéraire, il est bon de recommander quelque humilité. En telle occasion, rêver la commémoration du bronze, posthumement, est un peu ridicule.

L'autre chemin est difficile et semé d'obstacles. Il est escarpé, car il conduit aux sommets. Celui-là est suivi par les hommes pour lesquels l'Art est un mode supérieur de vie, une manifestation de l'individualité, une expansion débordante du « Moi », une chose sérieuse, vraie, profonde, tirant son prix d'elle-même, non des opinions de la foule. Ces hommes seuls sont vraiment des artistes, car ils possèdent cette qualité primordiale de toute œuvre vraie : la sincérité, la sincérité vis-à-vis de soi-même et des choses. Comme dit Verlaine :

Tout l'art est d'être soi-même...

Mais entendons-nous à ce propos. Sincère, tout le monde prétend l'être. C'est une façon de sincérité que de trahir les influences subies. C'en est une autre que de s'abandonner à ses imaginations. A vingt ans, beaucoup de jeunes croient légitime leur pessimisme, et ces aspirations vers des choses vagues, décorées du nom d'idéal, leur semblent aussi très réelles. Mais la vraie sincérité est une rectitude de vision. Elle demande plus d'un effort pénible, car elle ne consiste point en un abandon paresseux à soi-même Elle exige qu'on se dépouille de toute cette défroque idéologique et sentimentale dont nous revêtent l'éducation et les livres, et qu'on apparaisse, d'esprit et de corps, tout nu devant la Vie.

Et cela suffit-il, cette absolue sincérité? La vie de la plupart d'entre nous, citadins aux destins modestes, gens casaniers, bureaucrates ou ingénieurs ou boutiquiers, est faite de petites choses. Un artiste sincère, s'il s'en vient nous conter par le menu les mœurs de son quartier, les infidélités de sa maîtresse, les ennuis de son ménage, ne deviendra guère intéressant. Certes, les événements les plus minces peuvent contenir un enseignement qui les dépasse en portée, et il est méritoire de l'en tirer. Mais il existe une condition seconde de l'Art vrai : il faut être quelqu'un, posséder une individualité bien accentuée, avoir vécu, matériellement ou intellectuellement, d'une vie belle par elle-même. Tout l'Art moderne a été pourri par cette croyance que l'œuvre est chose distincte de l'existence de l'artiste, qu'elle peut être créée de toutes pièces artificiellement. Cela est faux, archi-faux. C'est là la formule de l'Art-métier, de l'Art bibelot. Or un livre qui trahit une formule est un mauvais livre; sa beauté n'est jamais que du clinquant. L'Art est uniquement — s'il possède un sens vital — une affirmation de personnalité, et il ne vaut que comme tel.

Le grand mal, c'est que l'on écrit avant d'avoir vécu réellement, ou sans se soucier de sa vie. On recherche la Beauté dans l'Art, non dans son existence même. Inconsciemment ou non, on travaille selon une « formule », vieille ou neuve, établie laborieusement par le sens critique. On ne sait pas assez prendre le parti de se taire, lorsque l'on n'a rien à dire. Le bavardage littéraire est devenu maladie chronique. La production contemporaine est énorme; chaque jour voit s'éditer dix ou quinze romans nouveaux. Dans le nombre, il en est beaucoup qui sont brillants, qui dénotent un métier très sûr et un sens très fin de l'actualité. Mais ce vernis ne trompe personne; se devine tout de suite, à la banalité du fond, que l'inspiration fut puisée en quelque « Recettes de cuisine bourgeoise » ou quelque « Art d'accomoder les restes » de la littérature. C'est pourquoi, lorsque paraît un livre d'Art vrai, écrit par « quelqu'un », il tranche violemment sur le reste, s'impose immédiatement avec force, aussi bien au grand public qu'au public lettré. Le succès rencontré en France par les premières traductions des livres russes, en une époque où triomphait l'Art pour l'Art, où la Beauté était cultivée en serres-chaudes, en est un exemple et une preuve. Il s'explique aisément par ce fait que cette

littérature révélait, non des auteurs, mais des hommes de vie intéressante et spéciale. C'étaient Tolstoï, un apôtre, Dostoïevsky, un galérien — et aujourd'hui encore, c'est Gorki, Maxime le Vagabond. Et remarquez bien que ces livres, nous ne les connaissons que par des traductions souvent incomplètes, d'une langue fréquemment malheureuse. La transposition d'une langue en une autre est la pierre de touche des œuvres, et j'en connais énormément qui, en perdant l'attrait du style, apparaîtraient affreusement vides et quelconques.

Il est bon que les jeunes — ceux-là qui œuvrent sans souci de lucre, de distinctions officielles et de toutes ces petites satisfactions à la vanité par lesquelles les cénacles tuent les individualités naissantes — il est bon que ces jeunes se pénètrent de l'idée que l'Art possède une éloquence *vitale* particulière Ils devraient s'imposer de dures disciplines : ne pas écrire un mot, peindre un fait, détailler une passion, établir un caractère, sans avoir, du mot, du fait, de la passion et du caractère, une expérience exacte, précise. Ils découvriraient sans doute, alors, que tout art demande à être profondément vécu avant d'inspirer un poème ou un roman. Et peut-être, au lieu d'entasser, à vingt ans, volumes sur volumes, avec une fébrile impatience de s'imposer à l'attention de leurs contemporains, attendraient-ils l'âge des concepts plus mûrs, de l'esprit plus lucide, du cœur mieux renseigné.

Mais j'y songe : à cet âge où l'on est revenu de bien des choses, peut-être aussi seraient-ils revenus de la littérature. Oh ! la sagesse de garder toute son expérience pour soi et de se fermer jalousement aux autres !

Oh ! la bonne sagesse de n'écrire point ! Et puis, est-elle vraiment si nécessaire à notre vie, la Gloire ? Moi, je la crois plus utile aux autres qu'à nous-mêmes...

LÉON ERY.



Le Jardin des Hespérides

—

De larges fleurs s'abandonnaient aux chauds rayons
D'un éclatant soleil embrasant l'étendue,
Quand le guerrier errant sur la plage inconnue
Vit, au faîte des rocs, surgir les grands lions.

Et par les défilés ouvrant sur des prés calmes
Il aperçut le beau jardin mystérieux
Où s'épanouissaient vers la pourpre des cieux
Les roses et les lys sous l'ombrage des palmes.

Les sources caressaient de leur douce fraîcheur
Le bois mélodieux baisé par la lumière
Et la brise apportait l'arôme des clairières
Sur les lèvres en feu du conquérant songeur.

Écartant les lions d'un éclair de son glaive
Il pénétra dans l'ombre verte des taillis
Et vit se dérouler à ses yeux éblouis
Tout ce qui ravissait jadis son premier rêve.

Des oiseaux lumineux volaient dans la clarté,
L'air sonore était plein d'un murmure de lyres
Et fruits par leur éclat et fleurs par leur sourire
Des femmes traversaient le bocage enchanté...

Mais voici qu'une vaste et superbe prairie
S'étendit aux regards étonnés du Héros,
Tranquille, insidieuse, invitant au repos
Sur son herbe riante étrangement fleurie.

Erigeant sa lourdeur au milieu du décor
Qu'éblouit la beauté de trois déesses blanches,
Vibrant de nids, l'arbre magique étend ses branches
Où pend la floraison royale des fruits d'or.

Et tordant les anneaux écaillés de sa queue
Autour du tronc noueux qu'il garde des périls
Le dragon rutilant et crêté de béryls
Entre les verts rameaux glisse sa tête bleue.

Belles divinement, l'harmonieuse Eglé,
Hypéresthuse grave et l'ardente Aréthuse
Ecoutent le frisson des fontaines confuses
Dans la paix du séjour encore inviolé.

Emerveillé par la splendeur des vierges nues,
Sans crainte du dragon formidable, sans voir
Les fruits voluptueux que rêvait son espoir,
Le Héros salua les reines inconnues :

« O belle que ravit le murmure berceur
De la lyre chantant sous ta main longue et fine,
Je baiserai ton front que la grâce illumine
D'une flamme céleste et tu seras la Sœur !

» Grave aux yeux maternels qui sais d'un main douce
Filer la laine blanche au rythme des fuseaux
Pour en tisser la robe aux fidèles réseaux,
Je baiserai ton sein et tu seras l'Epouse !

» Mais toi, Vierge aux reins forts, superbe fleur de [chair
Qu'enivre le parfum d'une rose brûlante,
Je baiserai ta lèvre et tu seras l'Amante
Consolatrice aux jours où rit le sort amer ! »

Il dit ; et les trois sœurs surgirent en silence
Dans le rayonnement de leur chair ; et voilà
Que le dragon farouche et sombre s'envola.
Un long frisson saisit au loin la terre immense.

Mais le Héros pensif n'entendait pas encor,
— Voix d'un heureux destin dont le cycle s'achève, —
Autour des trois beautés conquises de son rêve,
Mystérieusement tomber les lourds fruits d'or.

CHARLES DE SPRIMONT.

La Reine de Saba

Elle était descendue de sa monture pour franchir une porte. Puis elle avait traversé des cours, des péristyles, des palais entiers. Elle oublia de regarder le ciel à travers les feuilles d'acanthe et de palmistes des chapiteaux. Autour d'elle, les colonnes de cèdre poussaient dru comme les arbres d'une forêt ombreuse. Ses patins s'embarrassaient dans des tissus profonds et son manteau s'accrochait aux angles des marches. Elle en ramena les pans tout contre elle et marcha plus vite. Et alors, ce fut brusquement mais bien loin encore, la vision de quelque chose d'éclatant et d'auguste, à peine entrevu dans un nuage d'encens. Ses paupières très vite battirent et elle s'arrêta une seconde, pour respirer. Devant elle, sous un dais de pourpre orné de clochetons en vermeil, était assis Schélomo, le roi d'Israël.

Balkis, à petits pas précipités s'avança vers lui. Elle était comme un papillon ivre de lumière que la lumière attire. Le frottement de ses cuisses faisait chevroter le caleçon de filigrane, et l'or de ses habits légèrement tinta. Son long manteau derrière elle se mouvait par saccades et les plis froufroutants faisaient le bruit des vagues qui se retirent.

Elle ne savait pas les paroles qu'il faut pour aborder le roi, et elle ignorait les gestes qui signifient l'hommage et le respect. Mais sa bouche offerte, sa bouche merveilleuse qui résumait en elle la volupté d'un peuple, des hommages n'était-il pas le plus précieux?

Maintenant elle vit le roi, très distinctement.

Il était assis sur un trône surélevé de six marches d'ivoire, très larges. Aux extrémités de chaque marche était étendu un lion d'airain. A côté de chaque lion, un trépied de cuivre supportait un vaisseau d'argent où de l'encens fumait. Tout au-dessus était une grande cathèdre d'or massif. Les bras aussi étaient des lions, en émail, qui ouvraient des yeux orfévrés, démesurément. Le dossier marqueté d'ébène et de nacre était haut de six coudées et se terminait en pointe. Au-dessus brillait une pomme de cristal.

Et le roi était assis sur cette cathèdre.

Il était vêtu de l'éphod sacerdotal, sorte de simarre de lin blanc orné de lin violet. Sur sa poitrine scintillait un pectoral orné de pierreries, large comme deux paumes rapprochées. Et cela figurait un oiseau à l'envergure déployée et qui ressemblait à un cœur ailé. La tête du roi, écrasée un peu sous la haute tiare d'or penchait dans la barbe très noire, et Balkis vit à travers éclater la lèvre épaisse et rouge et elle vit aussi les deux yeux du roi, énormes et semblables à des soleils qui incendiaient la face pâle et qui la fixaient.

Alors elle monta. Son large manteau couvrait les marches, balayait les mufles des lions de bronze étendus. Derrière elle il était comme une mer d'or vivant dont les ondes submergeaient le trône d'Israël. Et ainsi les Juifs virent la reine de Schéba monter devant Schélomo, leur roi. D'elle, ils n'apercevaient que le disque éblouissant qu'elle portait sur la tête. Elle était comme un soleil radieux qui se lève du fond de l'océan et voici que la reine, debout, dans le prestigieux déploiement de sa richesse, éclipsa la gloire du roi des Forts.

Et les Forts de Juda, rangés autour du trône, tressaillirent sous leurs vêtures d'airain.

Balkis était tout prêt du roi. En étendant le bras, du bout de son doigt pointu elle eût pu lui toucher le front. Elle ne sut en cette minute suprême ni faire un geste ni parler. Schélomo la regardait toujours. Alors, un peu décontenancée, elle croisa les mains, ramena derrière l'oreille son double poing de façon à darder un peu en avant les coudes, et comme elle avait coutume de le faire, jadis, sa joie issit d'entre ses lèvres écartées en un long rire harmonieux...

Et légèrement, sur ses hanches, se balança la reine de Schéba. Son grand manteau s'était dégrafé et gisait sur les marches. Ses patins s'empêtraient dans les plis de l'étoffe et elle était très grande, plus belle que nue. Alors, sans que bougeassent ses jambes, son buste lentement tourna. Alternativement elle regarda le roi et la foule, les filles radieuses d'Iérouschalaïm dont le teint est mat comme le cèdre des colonnes et dont les yeux sont plus sombres et plus profonds que la volupté.

Et elle dit :

> O! Filles d'Iérouschalaïm,
> Je suis noire mais de bonne grâce
> Comme les tentes de Quédar
> Et comme les courtines de Schélomo. (1).

Et elle dit :

« O Roi! je suis belle...

» Je suis venue d'un grand pays où il croît des bau-
» mes dans les champs et où tout sent bon. Et je suis
» la reine de ce pays.

» La reine... »

Elle se tut un moment. Elle renversa légèrement la tête, en sorte qu'une mince ligne verte stria seulement ses paupières presque closes.

Puis :

» Et j'étais dans un grand palais plein de fleurs et
» d'esclaves Je me suis couchée sur un lit de marbre
» et j'ai reposé ma tête sur un oreiller de jade frais
» car la chaleur était accablante. Et alors j'ai vu en
» songe un trône comme celui-ci. Et il y avait sur ce
» trône un roi. Et tu étais ce roi et tu m'as fait signe.

---

(1) *Cantique des Cantiques*. Traduction de M. Ledrain.

Je suis venue...
Et pourtant c'était très loin,
et je ne reverrai plus ma patrie.

Elle ferma tout à fait les yeux. La ligne verte s'éteignit. Du silence.

CHARLES BERNARD.



Vieux Thème

—

pour ANDRÉ RUYTERS.

Légendes que j'évoque à cette heure ineffable
où le soir qui descend est bleu comme un matin,
Légendes déroulez vos cortèges de fables.

Sous la molle douceur de ce ciel incertain,
avide d'écouter ta voix, ô Shahrazade,
emplir d'un nouveau conte une nouvelle nuit,
je veille et vous attends, fraîches Hamadryades,
Syrènes, pour bercer mon songe et mon ennui.

O Belle-au-bois-dormant, t'éveillerai-je enfin
dans ton palais de marbre et non dans un vain songe?
Ne brise pas ta lampe encor, cher Aladin,
et veuille que je vive un aussi doux mensonge.
Car mes doigts sont trop las de dénouer de l'ombre
et cherchent, Dalila, ta chevelure sombre ;
et mes lèvres que j'offre à mon rêve sont ivres
d'allumer dans ce soir vos yeux de fiancée,
Armide, Yseult et toi, chaste Cymodocée,

avec les mots d'amour cueillis aux plus beaux livres.

ISI COLLIN.



Le marchand Grimur se meurt

(Suite)

—

Le vieux Grimur resta assis dans la chambre, il suivit pendant quelque temps, des yeux, le docteur qui s'éloignait par l'allée, puis il se prit à jeter des regards inquiets tout autour de lui. Il essaya de se placer assez haut, dans sa chaise, pour découvrir tous les coins de la chambre.

Alors entra la gouvernante Maria.

— Appelle Markus, dit-il, je m'ennuie,... m'ennuie.

Maria appela le petit Markus, qui occupait une chambrette à l'étage. L'enfant avait commencé à se préparer à l'école et il essayait de s'initier aux difficultés de la grammaire latine, que le pasteur d'Eyri lui enseignait tous les deux jours.

Markus accourut, chargé de sa grammaire, auprès de l'aïeul et se plaça dans un coin de la salle.

Lorsque Grimur l'aperçut, il parut plus tranquille ; il ferma les yeux et essaya de sommeiller, mais à chaque instant il sursautait et criait :

— Markus! Markus! es-tu là?

— Oui, grand-père, me voilà !

A partir de ce jour, le jeune Markus vint étudier près de son aïeul, dans la grande salle. Le vieux Grimur n'allait pas plus mal, mais le mieux ne s'annonçait non plus. Les jours passèrent.

Le médecin venait faire sa visite quotidienne. Il lui semblait que Grimur se remettait lentement, mais il n'en parlait pas avec lui. Ils ne s'entretenaient pas davantage des questions de croyance. Grimur avait voulu y revenir à différentes reprises, mais le médecin avait chaque fois ramené la conversation sur d'autres sujets.

Grimur restait donc ordinairement assis, très calme, dans sa chaise. De temps à autre, il se rendait en clopinant dans les magasins, par un corridor couvert, mais c'est à peine s'il s'y inquiétait des affaires. Pourtant l'expression ancienne de courroux réapparaissait alors sur son visage, et il semblait croire que ses domestiques pesaient ou mesuraient trop largement les matières qu'ils vendaient. Il étendait alors vers eux une main menaçante, comme au temps où il les rossait, et il criait : « moins que ça ! pesez moins !... moins que ça !... »

Parfois il errait, comme inconscient, par la boutique, ne parlant à personne, mais murmurant, par instant, des paroles non liées : « moins que ça ! moins que ça ! » alors que l'on ne pesait, ou ne mesurait rien.

Mais il ne restait jamais longtemps dans le magasin : il sentait qu'il était mieux à son aise dans la grande salle. Là, il se traînait de la fenêtre au fond de la pièce, couvert d'une vieille houpelande toute luisante aux coutures et aux coudes, son vieux bonnet de nuit sur la tête, des mitaines aux mains, — lorsqu'il ne s'efforçait pas, machinalement, de les fourrer dans ses poches, — d'énormes pantoufles rouges aux pieds, qui faisaient à chaque pas un tapage infernal. Parfois il restait debout au milieu de la salle, balançant des heures entières, d'une jambe sur l'autre, regardant, sans but, par la fenêtre, hochant la tête, se taisant longtemps pour s'interrompre parfois par ces mots murmurés à mi-voix :

— Jusqu'au dernier centime! Jusqu'au dernier centime!

Puis il se rasseyait dans le fauteuil, fermait les yeux et se rendormait.

Il arrivait, alors, qu'il se relevait brusquement, comme frappé d'une angoisse terrible, et il recommençait à se traîner d'une jambe sur l'autre, à regarder à la même fenêtre et à murmurer les éternels mêmes mots.

Souvent, aussi, il était tout autre que bien luné. C'était le plus fréquemment le petit Markus qui devait éprouver la mauvaise humeur du vieux Grimur.

Quand il semblait profondément plongé dans ses pensées, muet ou à peine murmurant, il s'écriait tout à coup :

— Markus! Markus! Où es-tu, coquin?

— Je suis ici, cher grand-père, disait Markus, en sortant de son coin et s'avançant presque tremblant vers le vieillard.

— Fais-tu quelque chose, paresseux?

— J'étudie la grammaire, bon-papa!

— La grammaire! la grammaire!... Qui t'a parlé de cela?... toujours oisif... désœuvré... Pèse du sucre en poudre... » et le vieux Grimur lançait la main du côté de l'enfant comme pour lui donner un soufflet. Mais Markus cachait ses oreilles et la gifle ne portait guère.

Le gamin courait à la boutique et en rapportait une caisse pleine de sucre en poudre et des cornets de papier, qu'il se mettait en devoir de remplir et de peser sur une petite balance qui se trouvait sur la table.

— N'en mets pas trop! brigand!... il faut qu'il y manque un peu... un peu moins que le poids.

— Oui, grand-père!... et la nuit de l'inconscience renaissait dans l'esprit du vieux Grimur.

Mais cela ne durait pas longtemps et il arrivait que le vieillard criait bientôt, à nouveau :

— Un petit baiser, Markus! où es-tu, petit sot?

Markus arrivait en sautillant, mais toujours craintif et cachant ses oreilles :

— Me voici, me voici, bon-papa!...

— Que fais-tu?

— Je pèse du sucre en poudre!...

— Du sucre... du sucre... Qui t'a parlé de cela?... Il faut étudier, gamin!... Où est ta grammaire? damné paresseux!... fais au moins semblant d'étudier! paresseux! rien que de la paresse!

Et le petit Markus reportait rapidement le sucre au magasin et se blottissait dans son coin, se cachant derrière sa grammaire. Ces scènes se répétaient souvent. Pour le vieux Grimur, le petit Markus rappelait continuellement les notions du sucre en poudre et de la grammaire et c'était, dans son esprit, une lutte continuelle, sans raisonnement aucun, et de laquelle tantôt l'une des notions, tantôt l'autre sortait victorieuse.

(à suivre) GESTUR PALSSON.
Traduction de E. Le Jeune.

A PARIS

Le Salon des Artistes français (*)

Parmi seize cents toiles exposées, cent méritent l'attention, — d'entre celles-ci, trente l'examen, quinze à peine l'analyse.

Grâce au choix plus sévère des jurés, bien que pourtant nombre de Hors-concours aient fourni de fort médiocres œuvres, la moyenne semble plutôt bonne. L'élimination ne laissa conserver que des études relatant de réels essais de composition, un souci véritable du dessin précis, des recherches de justes valeurs. On y sent un but poursuivi, une tendance qui s'affirme, et, par là, un travail assidu et sincère. Cela a été vu, fut pensé, est établi.

Des maîtres, au nom dès longtemps en vedette, on a déjà tant parlé, soit en bien soit en mal, qu'il serait inutile et prétentieux de vouloir discuter leur talent ou leur réputation. Ils ne progresseront plus et ne se corrigeront point. Pour de telles raisons il me paraît superflu d'énumérer tous les faiseurs de tableaux, qui, sûrs d'une habileté facilement acquise, ignorant la difficulté vaincue, s'amusent ou ne tentent rien, — pastichent ou se copient eux-mêmes.

Je citerai donc sans longues critiques :

Bonnat, deux portraits énergiquement modelés, — Bouguereau, deux études correctes et veules, — Benjamin Constant, deux portraits, dont l'un, bien vivant, celui d'un chasseur, a haute tenue et franche allure, — un tableau de Gérome, évocation minutieuse et froide d'un cirque romain, — l'exécution est de facture mesquine, — Jules Breton, deux études d'un art consciencieux, — Hébert, deux portraits précieux, — J. Lefebvre, une *Vestale endormie* aux contours nets, mais d'une plastique sans vigueur, — *Mme T. Roosewelt et sa fille*, lumineux portraits de Chartran, dont on ne peut nier la joliesse élégante, affinée à l'excès, — Harpignies, deux paysages aux arbres massifs et d'un puissant relief, — Maignan, *Séduction*, d'un dessin pur mais d'une conception bizarre. — J'en passe, non des meilleurs...

Quatre événements cette année intéressent à la fois les artistes et le public : les deux immenses toiles de Detaille, le panneau décoratif de J.-P. Laurens, le tableau charmeur de Bail et l'envoi de Ziem, curieux par la rareté du fait; mais cette vue de l'escadre à Toulon, que commanda l'Etat, par sa structure niaise et son coloriage enfantin semble n'être qu'une gageure de grotesque illustration.

Detaille : *les Enrôlements volontaires 1792*. — *Réception par la Municipalité de Paris des Troupes revenant de Pologne, 1807*, deux très grandes compositions très intéressantes, amusantes presque, par l'agencement varié des groupes, la diversité des costumes, le pittoresque des attitudes, l'harmonie des couleurs. Ce soin minutieux des contrastes n'a peut-être pas été sans exclure la recherche de l'expression grandiose, que devrait présenter l'ensemble de chaque sujet. Tout est savamment imaginé, mouvementé, typique, exact, vif, plein de verve même, — mais d'un lyrisme factice : On admire, on n'est point ému.

L'élan d'enthousiasme, dont le souffle est absent ici, anime le tableau aux dimensions moindres de J.-P. Laurens, — *la Proclamation de la République en 1848*, qu'alourdissent fâcheusement les valeurs empâtées du premier plan. *La Glorification de Colbert*, projet de tapisserie destiné aux Gobelins, est un vaste panneau de caractère sévère. Dans la symétrie des plans et la juste ordonnance des poses, on reconnaît l'imposante facture des meilleures conceptions du maître. Seules quelques teintes criardes, d'outremer par exemple, choquent; à droite de Colbert, face pâle aux traits graves, presque chagrins, une femme nue, soulevant une draperie, a quelque peu, me semble-t-il, la tournure d'une maritorne, n'entendez pas d'une malitorne, car, amplement callipyge, elle doit faire tressaillir les mânes d'Armand Silvestre.

J. Bail, aucune rutilence de métal, dont aime à se jouer sa virtuosité. Traitées en tons discrets, parfois voilés, un groupe de dentellières travaillant et devisant près d'une croisée. La douceur caressante de la lumière qui tombe, la délicatesse des figures virginales, la simplicité gracieuse des attitudes vraiment naturelles, contribuent à prêter à cette scène familière une poésie de paix et d'intimité qui l'enveloppe et la parfume.

Toudouze. Deux grandes décorations : *le Mariage d'Anne de Bretagne*, de style sèchement archaïque, et *un Cours de Théo-*

(*) Au prochain *Thyrse* un article sur la *Sculpture aux Artistes français* et sur le *Salon de la Société nationale des Beaux-Arts*.

logie au XIVe siècle, de lignes plus souples et d'esprit plus libre, partant plus gai. Tardieu : *Travail;* dans un chantier aux couleurs vives, des ouvriers robustement musclés, campés d'un trait nerveux, s'acharnent au labeur. Charrier, une *Kermesse :* composition confuse et sans unité, perspective fausse, dessin sans relief, tons neutres

Dans la même salle un portrait par Synave. Dans une atmosphère enfumée, qu'attriste un décor d'usines, devant son chevalet le peintre Adler.

Celui-ci, qui sut maintes fois, en ses visions éloquentes de morne misère, étant simple, être vrai, a cette année exagéré sa note terne en deux études, *Au Pays de la Mine,* sombre à l'excès, — *Le Paris d'été*, aux touches sales par endroits. Ces morceaux consistants semblent presque n'être qu'ébauchés. Car, aimant mieux en quelques traits fermes esquisser un geste qu'analyser une expression, cet artiste oublie volontairement de nombreux détails, et son art sincère procède trop par silhouettes, toujours typiques, il est vrai.

De Cagniart, réaliste aussi, mais assurément plus spirituel, deux vues de ce Paris cher à son tempérament artistique et dont il sait, mieux que tout autre, de son pinceau expert interpréter avec autant d'exactitude que de verve, le moderne pittoresque et le charme particulier. La ville endormie sous une nuit claire. Quelques lumières dispersées à l'horizon, quelques étoiles éparses au firmament pointent leur scintillement à travers cette mi-obscurité d'un bleu caractéristique. Fraîche impression de silence et de calme étendue. — La place Pigalle éclairée par un soleil d'hiver : Montmartre allègre narguant Décembre. Des flaques d'eau égayent de leurs reflets les amas de neige boueuse. La preste allure des parisiennes accortes sert d'antithèse au ciel boudeur, de valeurs délicatement ternes.

Guillemet. *La Seine,* — *Falaise d'Equihen*, rapidement brossées d'une main agile autant qu'habile. Debat-Pousan : En une pose de ballet, qui s'efforce d'être crâne, se cambre Mlle Sandrini ; le tracé rude du peintre souligne le maquillage brutal du modèle et réciproquement. Flameng ; *Eylau,* l'élan d'une charge de cavalerie, compacte et pressée : Reconstitution d'un art adroit, trop précise pour une toile trop peu grande, qui paraît ainsi n'être qu'une reproduction en couleurs d'un vaste diorama. Henner, portraits : l'un, celui d'une vieille femme dont le visage exsangue et amaigri, d'un dessin inaperçu et de teintes presque irréelles, a bien ce charme étrange et profond qui est le secret du maître, l'autre : effigie agréable à la Henner. Tattegrain, coloriste au souple talent, — *Pêche du Hareng :* un frétillement de lueurs d'argent sous la clarté crue des lampes.

Humbert deux portraits de femme Celui de la princesse de T., malgré le décor pompeux et la toilette mondaine, reste banal et froid ; le second, d'un goût plus modeste, moins admiré du public, a plus de grâce. Zwiller, *La Muse pleurant le poète,* réminiscence d'Henner. Roybet, un portrait d'homme et *le Vainqueur de Lépante,* fortement enluminés pour la joie des badauds. Wery, *Venise, triptyque :* Dans le panneau principal, de qui les deux autres détournent maladroitement l'attention, l'alignement des palais semble d'une perspective douteuse. Galliac, une composition de style suranné et sans originalité.

Levêque : *Le Repos de Diane,* un des rares tableaux mal placés, mais qui, malgré cette injustice, ne passe pas inaperçu. Par la fermeté du dessin et la franchise de la peinture, cette étude a la saveur voulue de maints chefs-d'œuvre flamands. Mais ce zêle, jaloux de ne pas enfreindre les strictes théories d'une école, me semble exagéré. Je préfère pour ce motif le portrait de maître Edmond Picard, où l'artiste, s'étant moins souvenu de Rubens, obéit mieux à son impulsion personnelle.

Pascau ; en une pause alanguie, quasi somnolente, M. E. Rostand regrette que sa courtoisie l'empêche de bâiller à nos yeux. Dawand, *Dans la Mort, Sébastopol.* Le corps, rigide, enlinceulé dans l'ombre impalpable et bleue de la nuit, le front, livide, illuminé par les lueurs rougeoyantes des cierges, des soldats étendus dorment, côte à côte, de l'éternel sommeil : Vision intense, plus tragique que sinistre et qui émeut. Guillonnet, *La Horde,* d'allure point assez farouche et qu'impressionne désagréablement une fâcheuse tonalité d'ocres. Franc Lamy, *Le Parterre d'eau, Versailles.* Vue de parc déserté, traitée avec concision, indiquant finement la mélancolie nostalgique et le recueillement d'un calme crépuscule et d'une vaste solitude. Fougerat, *Ma Maisonnée,* triple portrait, accusant vigueur de coloris et justesse de coup d'œil. La fixité résignée de la mère, l'étonnement naïf de l'enfant, la stupeur hébétée de la domestique, par leur expression différemment caractéristique et nettement observée, témoignent de la gravité qu'accordent certains esprits, prompts à s'effarer, au sensationnel : « ne bougez plus ».

Gervais, *Les Grâces Florentines,* qu'une sotte affèterie rend peu gracieuses. Zigliara, un portrait de jeune fille de note sombre, et dont les cheveux ténus sont peints avec aisance. Dainville, étude de forêt aux traits précisés avec assurance, mais d'un choix peu restreint de teintes trop vives. Croegaert, un petit portrait d'homme, remarquable seulement par le décor, que nous détaille sans talent aucun la myopie scrupuleuse de l'auteur. J'adresserai ce même reproche de minutie, fatigante pour les yeux des visiteurs, au *Jersey-Blues en éclaireur* de Lybaert.

Séon, une plate effigie, qui ressemble plus à un dessin d'architecte qu'à une fresque de Puvis. Binet, *La Loire à Langeais,* paysage gâté par un premier plan trop accusé. Tanzin. *L'Aurore,* irradiant l'horizon de Paris lointain ; comme précédemment le premier plan en valeurs trop crues. Avy, *Foins rouges*, minuscule toile, qui flamboie sans prétention. Lalire, dit La Lyre, *Cléopâtre à Tarse,* une composition imitant celles de Rochegrosse, mais dont le groupement confus, le ton des chairs d'un éclat excessif et monotone n'en font qu'une grande machine gauche et veule. G. Diéterle, *Le Port de Fécamp*, d'exécution facile. Didier-Pouget, un crépuscule et un matin en Corrèze, un étang qui miroite et des bruyères qui fleurissent. Le brouillard vaporeux, qui poudre d'argent un peu grisâtre le val au jour naissant, est d'un effet plus délicat et plus personnel que celui du premier paysage au sujet si souvent redit et qui, malgré sa large étendue d'eau, donne une impression moins perceptible d'humidité que la première étude de brume matinale.

Georges Le Febvre, *Sous les Pommiers sombres,* étude simple, dénotant une sincère recherche de réalité poétisée et un sentiment bien personnel de la nature finement comprise. D'un pinceau souple aux touches sobres, l'artiste, attentif aux nuances qu'ajoute l'ombre du soir à l'ombre des arbres, a su fixer l'indécision de cette heure trouble et troublante qui, en les voilant, adoucit toutes choses. On sent flotter vaguement en ce sous-bois obscur une poésie familière qui pénètre et l'imprègne et à laquelle on ne demeure pas étranger.

MARCEL BOURCE.

CHRONIQUE THÉATRALE

Monna Vanna

par MAURICE MAETERLINCK

La presse, unanimement, a fait à *Monna Vanna* un accueil des plus sympathiques ; aussi regrettons-nous de devoir jeter la note discordante dans l'harmonie parfaite d'éloges qu'a suscitée la dernière œuvre de Maurice Maeterlinck. Il nous a paru étrange que personne n'ait fait, à propos de ce drame, ces quelques remarques, d'autant plus naturelles, qu'elles surgirent spontanément à notre esprit :

Maeterlinck n'avait-il pas doté le théâtre contemporain d'une nouvelle forme? Théâtre de rêve, si l'on veut, mais surtout *le Théâtre de Maeterlinck! Tintagiles, l'Intruse, les Aveugles*, pour ne citer que celle-là, au hasard de la plume, ne sont-elles pas d'un Art empreint d'une telle personnalité que nul ne s'y tromperait, que personne ne songerait à classer parmi d'autres ces drames que tous, au contraire, s'entendent pour situer exclusivement dans le théâtre actuel ? Ce fut, à leur apparition, une révélation. Leur originalité si spéciale ahurit les cénacles qui en aiguisèrent leur verve dans des charges, des parodies. Les blagues, les venimeux dédains de la critique eunuque, assaillirent l'écrivain et ses productions C'était du Maeterlinck !

Le très beau drame qu'est *Monna Vanna* ne dérangera personne. Plus de cercueils qu'on cloue, ni de petite taupe qui travaille dans la nuit! C'est une très belle pièce écrite en une langue merveilleusement imagée, une très belle pièce où l'amour et le devoir se heurtent et se poursuivent, une très belle pièce où l'on voit aussi *un rôle en relief*, comme dans celles que Mme Sarah Bernhardt se fait confectionner sur mesure.

Mme Georgette Leblanc n'a pu nous faire oublier qu'elle fut une *Carmen*, une *Anita*, une *Thaïs* admirables.

Vanna ne connut ni Dalila, ni la musique de Saint-Saëns. Type de la passionnée, de l'« en dehors » s'il en fut jamais, l'artiste s'était cependant réfrénée autant que possible. Si son tempérament s'est révélé à certain moment, c'est que l'auteur lui a permis de ne plus se souvenir des trente mille braves gens qui meurent de faim dans la ville assiégée, du mari qui subit la plus cruelle des épreuves, lorsque pour délivrer la cité, Elle vient, nue sous son manteau, dans la tente de Prinzivalle, s'intéresser et répondre aux souvenirs de jeunesse qu'il évoque — dans une scène, d'ailleurs, superbe ! Lady Godiva fut plus effrayée, d'après les peintres. Mais Vanna ne fut point souillée — elle s'en consolera — moins cruelle que Judith.

Monna Vanna, nous l'avons dit, est un drame magnifique : c'est celui que nous aimons le moins dans l'œuvre du jeune Maître. Ce n'est pas à dire toutefois que celui-ci ne l'ait pas imprégné par endroits de son intéressante personnalité. L'auteur de *Sagesse et Destinée*, du *Trésor des Humbles*, a émaillé sa pièce de ces pensées qui sont bien à lui, à lui seul. Un rôle de vieillard lui en fournit l'occasion. Et c'est même le caractère particulier de ce truchement qui excuse — indiscutablement — tout ce qui dans ce personnage filandreux paraît « hors de situation ».

Nous préférons Parsifal à Tannhäuser. Nous préférons à ce Maeterlinck, acclamé, qui sait se faire prier avant de venir saluer le public, celui qu'on ne joue pas, celui qu'accablèrent jadis de leurs sarcasmes idiots ces mêmes chroniqueurs qui font aujourd'hui chorus avec le Tout-Paris élégant, le Tout-Bruxelles du Concours hippique.

RÉDAC.



Petite Chronique.

—

L'abondance des matières nous oblige à remettre encore au prochain numéro la scène V de *l'Angoisse*.

—

Nos nouveaux abonnés recevront les numéros du *Thyrse* dans lesquels ont paru le début de *l'Angoisse* et de *Le Marchand Grimur se meurt*.



Flaubert romantique — Dans l'article de tête — ne disons pas de fond — du *Soir*, vendredi 16 mai, un Monsieur Gringoire découvre une chose inattendue : *Madame Bovary*, le célèbre roman de Gustave Flaubert, résume et fixe à jamais... devinez quoi ? Le romantisme !

Voilà, n'est-ce pas, qui change nos concepts historiques! Jusqu'à présent, nous avions cru voir, en Flaubert, le romancier psychologue et « impersonnel » par excellence. N'est-ce pas lui qui défendait à l'artiste de mêler sa personnalité à son œuvre? Et nous avons cru naïvement, jusqu'à ce jour, que le romantisme était une école de rhéteurs, école anti-psychologique, caractérisée surtout par sa « *frénésie du moi* ». Et ce fut aussi l'avis de tous les historiens de la littérature française contemporaine... mais Monsieur Gringoire, dans le *Soir*, vient de changer tout cela.



Il vient de se fonder, sous le haut patronage de S. M. le Roi et de S. A. R. Mme la Comtesse de Flandre, une société qui a pour but de favoriser notre art national et d'étendre l'acquisition de ses produits aussi bien à l'étranger que dans notre pays. Elle a pris le titre d'*Union des Amis de l'Art belge.*



Le Musée de Philadelphie a acquis le portrait du sculpteur Kerfyser par Alfred Bastien (Salon du Champ de Mars à Paris).



Le trente-huitième salon de la Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts s'ouvrira à Gand le 24 août prochain et sera clôturé le 2 novembre.



Mlle Anna Loriaux, qui ne passa pas inaperçue dans la troupe de la Monnaie cette année et qui se fit entendre à « Nos Samedis » sous le nom de Mlle de Tho, est engagée à Liége au Théâtre Royal comme chanteuse légère.

Nos chaleureuses félicitations et nos meilleurs vœux.



Un grand artiste français, Benjamin Constant, vient de mourir. Né à Paris, en 1845, il dut à son affection pour le Midi d'être élu président de la *Cigale*, à la mort de Paul Arène. Il débuta au Salon de 1869 avec une toile intitulée *Hamlet et le Roi*. Il fut tôt remarqué et sa réputation ne fit que s'accroître. Deux portraits dus à son pinceau figurent au Salon de cette année. C'est donc en pleine maturité de talent qu'il disparaît.



École de Musique et de Déclamation d'Ixelles, 53, rue d'Orléans. — La 16e conférence sera donnée le jeudi 5 juin, à 4 1/2 heures, par M. Paul Spaak, avocat.

Sujet : *Un Conservatoire au XVIe siècle.*

—

M. Henri Thiébaut, directeur de l'École de Musique et de Déclamation d'Ixelles, donnera le lundi 2 juin, à la Salle Pleyel, rue Rochechouart, Paris, une audition de ses œuvres.



L'orchestre du Waux-Hall (Cercle Artistique rue de la Loi) a commencé ses auditions symphoniques mardi 27 mai, sous la direction de MM. Sylvain Dupuis et François Rasse. Tous les soirs, concert. Entrée : 1 franc. Abonnement, 20 francs ; pour enfants, 10 francs. S'adresser pour tous renseignements au secrétaire-adjoint, M. Hannot, rue du Gouvernement Provisoire, 39, Bruxelles.



Le Musagète, revue d'art, de sciences et de lettres vient de paraître. — Meilleurs souhaits.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

QUATRIÈME ANNÉE TOME IV 15 JUIN 1902 N° 4

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

L'Homme et l'Œuvre

—



La grande misère de toute chose est de ne point participer au divin.

Les temples mystérieux d'Egypte, les splendeurs babyloniennes, les démences architecturales d'Ellora ou d'Angkor suscitent notre admiration ou l'étonnement parce qu'une permanence de direction idéale, une cause supra-terrestre réside là qui domine les chétives compréhensions.

La Grèce, ses fables, ses dieux et leurs demeures mettent dans l'âme une harmonie paisible et forte : ils interprètent, ils rappellent les multiples mystères du monde et sont les fils du grand Mystère de la Vie : Zeus.

Les mystiques cathédrales et les œuvres de l'art chrétien attestent les rapports de l'homme à l'Abstrait, chantent les douleurs terrestres et la paix que la prière y substituera.

Les gestes des héros et des paladins, les sacrifices épars au long des siècles prouvent la continuelle présence d'une Vérité supérieure aux appétits et à l'inaction.

La Science et son incessante queste démontrent l'existence du Mystère, de l'Inconnu; Plotin dirait l'Incognoscible.

Le Christ répète maintes fois cette parole : qu'ils seront riches, en vérité, ceux qui connaîtront son Père. Vérité, beauté, bonté, subtilité, simplicité, toutes les qualités des choses sont les rayons d'un même foyer. Or, ces qualités assurent aux choses comme aux hommes leur richesse : aux unes l'admiration et la pérennité, aux autres la joie, la paix, la gloire.

Ange aux ailes invisibles, l'intériorité humaine s'efforce vers une sphère d'atmosphère plus pure : là elle se repose et s'éjouit attendant que la sollicite le désir d'une vision supérieure.

Idéaliste, matérialiste, même sceptique, qui donc — cultivé — niera qu'au-dessus de toute chose plane un souci de perfection, souci qui possède plus intensivement la conscience humaine. Cet étalon idéal fixe et repère l'activité humaine. Il est le reflet et — peut-on dire en réprouvant l'errante doctrine que cette image a coutume d'indiquer — la parcelle de divin échue à chacun ou acquise. Notre hauteur se mesure à la sienne et conjointement la noblesse de nos œuvres.

Il est la concrétion de notre désir, l'aliment de notre joie, le justificateur de notre gloire, la chimère fatidique qui dévore si l'on ne la vainc. Il existe pour la foliole des champs et pour l'idée pure; il est l'eurythmie plastique et l'ordre dans les relations sociales, la fraîcheur de l'oasis propice, la fermeté des sentiments et leur douceur aussi : il est l'état radieux où tout être sans excéder atteint l'apogée de sa fonction et consonne à l'économie universelle.

Ainsi se distinguent comme les trois initiales et synthétiques actions humaines : le vouloir ou bonne volonté, l'épanouissement ou joie intérieure, l'expression ou œuvre.

A l'aube d'une existence le premier effort vers une stase meilleure est la bonne volonté. Ferment des jeunes civilisations, premier cri des anges à la naissance du Rédempteur, elle est le premier acte de tout ce qui marche dans la voie droite, l'élan sentimental de l'humanité vers l'infini. Nul s'il ne donne ne recevra et c'est le don le premier possible que celui de soi.

La bonne volonté mérite cette conscience introspective où l'on apercevra la parabole illusoire de ses espérances vivante et potentialisée, où l'âme pénétrera l'heureuse harmonie entre son rêve et l'ordre des choses, où les lois afférentes à chacun seront révélées.

Telle connaissance incite beaucoup d'êtres, oblige tous à donner autant qu'ils reçoivent. Celui que des égrégores éveillèrent doit, juste rançon, devenir en

quelque mode égrégore lui-même. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les désastres et les désespoirs où conduisent les orientations fausses ou disproportionnées aux facultés

L'expansion extériorise la science et trangibilise les conceptions C'est l'œuvre qui révèle une seconde fois ce que l'audace d'un seul déroba au mystère. C'est là aussi un devoir chrétien, car nul ne saurait se soustraire à l'œuvre analogique à celle de Dieu qui nous dévoile par son Fils sa volonté, son être et son esprit.

Obscur, illustre ou modeste, quiconque veut, peut œuvrer dignement : toutes les fonctions de l'homme, spontanées ou artificielles, sont des œuvres.

L'Œuvre c'est l'Acte, l'Acte est un rapport entre la pensée, rudimentaire ou subtile, et le monde extérieur.

Celui qui n'œuvre pas abdique ; il abdique sa puissance, procession divine et Dieu ne souffre pas être répudié, puisque là où il est, il est tout; à qui le rejette il reste rien. Non seulement la présence de Dieu en nous commande l'œuvre, mais encore le monde où nous vivons. Respiration de Dieu, il accepte vraiment comme siens les seuls unis sous quelque espèce à son Créateur.

Le plus grand des Hindous, Krischna, dit au fils de Pritha :

« Je n'ai rien à faire dans les trois mondes, je n'ai là aucun bien nouveau à acquérir et pourtant je suis à l'œuvre. Car si je ne montrais une activité infatigable, tous ces hommes qui suivent ma voie, toutes ces générations périraient ».

Ainsi toutes les doctrines commandent l'œuvre : les religions antiques par l'impériosité absolue de la loi divine et de ses représentants; la science moderne par le système de réversibilité et de nécessité sociale ou cosmique des causes, des effets et des forces ; le christianisme surtout la fait florir par la charité, l'amour et le culte de la vie intérieure.

Son action fut douce et puissante : douce parce qu'il n'ordonne pas, mais captive le cœur et convainc de sa vérité; puissante parce qu'il règne par le sentiment sur la multitude inaccessible aux déterminations abstraites.

Plus que tous, l'enseignement chrétien favorise l'œuvre et présente les règles directrices de son harmonieux développement. S'élevant jusqu'à la synthèse de la nature humaine, il désigne non pas la vocation mais dans chaque vocation la qualité, la *sanctification* de l'activité. Le chrétien n'est pas créé égoïstement pour satisfaire les projets d'une Loi, il n'a pas telle geste spéciale et précise à accomplir : il doit les féconder toutes d'idéal et de charité.

Musulman, l'homme fanatise pour la conquête des harems célestes; il ignore, hors le farouche acte de foi, les innombrables modulations animiques et plastiques qui, en conduisant vers l'Etre sa créature, conservent à la contingence un juste respect. Confucéiste ou taoïste, l'homme officie des rites rationnels; bud-dhiste, il se renonce pour éteindre la douleur; chrétien, il offre au monde le secours de sa personne et par ce sacrifice volontaire acquiert la paix de l'âme en deçà et par delà la mort.

Le Christ ne dit pas : Tu feras cela. Il dit : Tu feras ainsi. De toute œuvre il donne l'orientation idéale. Il faut en agissant. vouloir que tout acte soit pour les anges, le reflet de leurs conceptions, pour les hommes un messager de paix et d'amour, un stimulant à la vie intérieure.

Ces considérations parlent à toutes les activités, hautes ou vulgaires, bien que leur immédiate efficacité aille aux œuvrants d'art et de lettres. Leurs œuvres, par nature plus proches de l'Idéal en sentent plus tôt la présence.

L'abstracteur par ses méditations dirige les pensées, le poète enthousiasme les âmes et unifie les sentiments, le savant précise les lois cosmiques, l'architecte, le sculpteur, le peintre, le musicien suscitent l'émotion des foules et par le sens des formes cultivent le sens moral. C'est le concert des efforts, clef émotive, qui éduque les cœurs et les prépare à recueillir la Parole universelle.

Lorsque leur entour, tout ce qu'ils considèrent comme la joie de leurs sens, le pôle de leurs désirs, sera empreint de l'Idéal ou de ses modes; lorsque les images de la bonté, de la paix, de la pureté, de la joie bonne, auront chassé celles de la haine, de la violence, de la cruauté, des plaisirs pervers; lorsqu'on aura enseigné que ces vertus, bases du bonheur, sont en eux; que seul, le culte absolu de la matière, c'est-à-dire de l'instinct, les efface, que le désir du lucre les obscurcit, que le dérèglement des sens trouble les rapports avec tout et tous, que l'obtention du bonheur et le salut individuel sont sujets de la bonne ou de la mauvaise direction donnée à leur vie; lorsque les *types* de toutes les *situations* humaines leur auront été présentés en essence et conséquences, — alors les hommes, étreints par l'immanence du Mystère, du mystère de leur destinée, les hommes ouvriront leur volonté à la volonté chrétienne.

On leur a dit, appris et expliqué la loi, certes; mais combien pouvaient par les coutumières images s'en pénétrer ?

Ce qui importe, ce n'est pas le nom de « chrétien », ni les formes littérales de la loi chrétienne, mais son essence indiciblement vraie à la méditation comme à la pratique. L'intériorité individuelle, corde de tonalité capricieuse, ne vibre pas harmonieusement à tous les touchers : c'est par l'action extérieure des servants de l'Idéal que se révèlent, proportionnelles

et fécondes, les énonciations dessillatrices des plus aveugles.

Par ce concours de conscients, la multitude sentira autour d'elle flotter tant de certitude que son cœur non seulement mais encore sa plus intime intelligence souhaitera se soumettre à l'invite de la souveraine Perfection.

L'industriel, l'ouvrier, l'agriculteur auront un idéal propre : celui d'accomplir l'œuvre selon les règles de science pour une fin bonne Ainsi ils poursuivront dans la technie comme dans leur cœur la valeur de leur travail et la joie qui en provient. Ils apprendront à sanctifier leurs œuvres et percevront leur récompense tant dans le suffrage des vivants que dans la conscience de la vie future.

C'est le rêve, le rêve irréalisable qui berce les vœux impatients. Néanmoins, toute la connaissance ordonne l'action : par elle l'homme est positif autant que par ailleurs il plonge dans la formidable négativité cosmique. Qu'importe si l'héroïsation dont notre imagination fleurit artisans et ouvriers, n'est pas dans leur entendement? Qu'importe si l'homme ignore que les heurts d'intérêt ou de sentiment, que les luttes, filles de ces heurts, sont impies et évitables; qu'importe sa bêtise, son abrutissement, ses haines, ses vengeances, l'agnosticisme stupide de ses séducteurs, qu'importe l'Instinct; rendons témoignage, nous, à la permanente nécessité du Divin, à son universelle présence! Avec amour, attestons de ces lois, ces harmonieuses causes émanées toutes de l'Idéal-Unité. Elles sont les sublimes inspiratrices de nos mouvements. Elles purifieront par notre entremise les pires impuretés, celles dont la recherche fait couler tant de larmes amères.

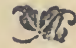
Nul n'osera nier que leur impériosité obligea sa nature intérieure à vaincre les oppositions de la matière et celles des êtres inévolués pour instaurer le bien, le beau, le vrai qu'elles recèlent.

C'est toi, Idéal! l'esprit de notre esprit, le cœur de notre cœur et même le sang de notre sang! le modèle de leurs qualités C'est toi, panacée des vieux livres qui tourmente nos entendements, et, conquise, réjouit! C'est toi l'acquit humain, le fruit de l'effort investigateur, l'Humanisme à incarner dans l'humanité! Tu es plus encor, tu es le superhumain, le Divin, ô Démiurge!

Mais nous ne saurions te contenir et te réserver; tu t'épands à l'Infini, ô Infini! Le Christ, qui vivait de toi, nous enseigne de t'attester, afin d'exhausser progressivement les hommes, afin de lutter sans trêve contre la puissance stagnante des choses imparfaites. Nous lui devons aussi de prouver ta présence en nous par la floraison d'une élite, c'est-à-dire d'être en conscience après avoir été en charité.

Puisse cette élite s'accroître! Pour cette fin, il faut en nos intelligences la persuation profonde de ton existence objective, Abstrait! il faut encor l'autorité irrécusable des œuvres. Elles diront aux hésitants ton pouvoir et ta vérité!

GABRIEL BOISSY.



In Memoriam

—

A AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE ADAM

O poète écrasé sous l'orgueil de ton rêve :
Un reflet des Sommets s'attardait en tes yeux!
Ton œuvre dans ton sein plongée ainsi qu'un glaive
Tu mourus pour avoir connu tes propres Vœux.

Sur cette terre hideuse et tragique, sans trêve,
L'humanité stupide acclame de faux dieux,
Et tu pus dédaigner une gloire trop brève
En écoutant chanter ton âme dans les cieux.

C'est pour cela que l'ombre atteint ta renommée...
Mais tu ne seras pas à l'oubli condamnée,
Lumière appariée aux sillons des couchants,

Car nous te tresserons, en notre cœur immense,
Nous les bardes pensifs qu'ont fait naître tes chants,
Des couronnes d'amour, de songe et de silence!

EDOUARD DE TALLENAY.



L'Epreuve passionnelle (*)

—

Soudain parut Kundry, la belle courtisane savante dans l'art de charmer.

Un manteau lourd et somptueux comme un soir d'automne la vêtait; mais sous ce manteau entr'ouvert transparaissait un printemps de gazes opalines qui voilaient la nudité de son corps harmonieux. Elle se dressait splendidement au soleil. Sa tête rayonnait d'une étrange sérénité; ses yeux, enivrants comme des philtres d'amour, chatoyaient de ces éclats sombres et attirants qui versent le vertige et l'extase ; ses lèvres, rouges comme des pulpes sanglantes, où les baisers devaient éclore spontanément en luxuriantes floraisons, souriaient d'un sourire de velours, languissant et passionné. La souveraine toison de ses cheveux tombait, lascive, sur ses épaules, couvrant d'ombres nacrées sa gorge où dormaient de chauds reflets de lumière. Son corps entier apparaissait dans un rêve de mystère et de magnificence. Ses bras parés d'anneaux sonores, serpents experts en caresses infinies et en irrépressibles enlacements, et ses mains délicates, agiles conductrices des fluides passionnels, semblaient

(*) D'un roman à paraître.

à cet instant, ourdir des traînées de parfums. Ses seins, roses comme l'aurore et brûlants comme de rutilants midis d'été, tendaient de leurs pointes impérieuses les gazes illuminées qui les effleuraient. Sa taille souple s'était cabrée dans l'ivresse pressentie des proches pamoisons. Ses hanches larges et onduleuses saillissaient de son manteau, arrondissant un ventre lourd d'un monde qui jamais ne serait engendré. Puis c'étaient ses cuisses fermes ainsi que celles des statues, dont la ligne se fondait lumineusement dans la pénombre, et ses jambes fines et fortes aux jarrets de gazelle à peine devinés, et ses pieds légers, faits pour fouler les roses.

Autour d'elle de troublants effluves féminins, émanés du plus profond de son être, l'enveloppaient d'une magnétique atmosphère, d'un cercle fatal qu'on ne devait plus quitter après l'avoir franchi.

Telle, elle apparut aux yeux éblouis du Chevalier vierge.

Parsifal s'était arrêté, indécis; mais elle était venue à lui, belle de toute sa radieuse beauté.

Et comme un navire dont la proue étincelante se fût avancée vers lui, et comme un cygne dont la royale blancheur eût frissonné à ses oreilles, il l'avait vue, dans un enchantement, fendre l'onde paisible de sa hautaine solitude. Maintenant son souffle captivant ainsi qu'un capiteux parfum lui caressait les tempes; maintenant ses yeux chargés de fascinations insinuaient en son âme des regards plus tendres que des baisers qui l'enchevêtraient dans une trame merveilleuse. Ses mains avaient touché les siennes : un frisson parcourut tout son corps. Elle se penchait, et ses cheveux balancés par la brise lui frôlaient le visage, plus légers que la brise même; et ses lèvres souriaient d'un sourire de joie et de volupté calmes.

Puis, sa voix s'éveilla, languide, comme un chant de lyres lointaines.

« Te voici enfin, mon bel Attendu! Elle n'était donc point vaine cette délirante espérance qui me parlait de toi ? Ils étaient donc vrais ces chimériques présages frêles comme le vol blanc des colombes, le soir? Viens, mon doux chevalier, ô frère bien-aimé de mes rêves. Cette nuit, — le sais-tu? — je t'ai vu paraître en mon sommeil, gracieux et fier comme tu l'es. Tu passais en une miraculeuse lumière, tout auréolé d'éclairs, tout couronné de fleurs. Une voix bienheureuse alors me le dit : « Celui-là sera le prince de ton amour. » Dis-moi, connais-tu cette voix? Regarde, j'ai tressé pour te parer ces roses et ces lys magiques; mais l'auréole apparue en mon songe, seul mon cœur pourra te l'offrir. »

Kundry lui avait passé les bras autour du cou et lentement l'entraînait. Parsifal la suivait, étonné. Il sentait qu'un feu secret et insolite venait de s'allumer en lui; d'ensorcellants bourdonnements chantaient à ses oreilles, et un charme infini descendait au plus profond de son être.

« Viens, » disait-elle en faisant saillir par instants des éclairs de sa chair opulente.

Elle le conduisit à un banc de mousse, au fond d'une épaisse charmille, s'assit et le fit s'asseoir près d'elle.

« Comment, — demanda-t-elle en se penchant sur lui et en pressant sur sa poitrine ses seins gonflés d'amour, dont il sentit la belle forme, puissante et ferme et l'intime chaleur, tandis que les fluides émanés d'eux le transperçaient, — comment se fait-il que tu te sois tant fait attendre, ô mon aimé?... »

Il ne répondit point. Elle se tut; mais il sentit sa taille protéenne glisser sur lui, s'étendre et l'entourer comme le serpent tentateur. Et son haleine plus chaude lui effleura la face, et ses doigts semèrent et diffusèrent parmi tout son corps des caresses longues et fortes.

Un soudain vertige le prit.

« Es-tu beau! murmurait-elle, et combien je t'aime! Entends-tu battre mon cœur, Parsifal?... Ecoute.... » Et sa voix se faisait langoureuse; mais une lente harmonie montait peu à peu, grandissait ainsi qu'une trombe, pour éclater en fanfare d'amour et de volupté.

« Ecoute, » répétait-elle, et la femme devenait ardente, ses lèvres se crispaient en un sourire de flamme, ses yeux s'embrasaient de mille désirs.

Et comme Parsifal restait figé en son calme éblouissement :

« Ecoute et vois! » dit-elle.

Et ce disant, d'un geste brusque, elle ouvrit son manteau et apparut dans toute sa triomphante nudité à peine voilée.

« Regarde, » dit-elle; et de la gaze déchirée jaillirent deux seins splendides, savoureux comme des fruits mûrs, brûlants comme le feu. Et sa gorge se découpa, délicieusement.

« Regarde, » dit-elle; et ses épaules se découvrirent dans toute leur gracieuse rondeur, et sa taille ondoyante apparut aux yeux ingénus de l'adolescent.

« Regarde, » clamait-elle en un sourd rugissement, tandis que ses yeux se consumaient comme un brasier.

Elle fit tomber son manteau et glisser ses gazes et apparut cette fois dans sa pure et troublante nudité.

« Regarde, dit-elle enfin, se dressant et faisant miroiter devant lui toutes les merveilles de ses formes adorables, regarde et dis-moi : M'aimes-tu? »

Parsifal restait contemplatif, et calme.

Omnia monda mondis. Tout était pur au Pur. Seule, devant ces mirages, une chaste extase montait de son âme.

Le somptueux corps de Kundry érigé à ses yeux comme une statue baignée d'une flamme de vie suprême, était pour lui une révélation.

« Je t'aime, » répondit le fol et le naïf.

Kundry poussa un cri d'impérieux triomphe et s'avança vers lui, toute entourée d'une clarté féerique. Sa chair diaphane parut resplendir d'une intérieure illumination, sa tête rayonna d'un halo d'amour et de mystère. Elle se pencha, lui offrant l'holocauste de son divin corps. Et soudain, concentrant toute sa beauté, toute sa vie et toute sa passion épanouie sur ses lèvres farouches et voraces, elle figea sur les lèvres de Parsifal un baiser foudroyant de vertige et de délire qui éclata comme un astre.

Il en ressentit une commotion à la fois merveilleuse et effroyable; tout l'éden sembla descendre en lui, mais en même temps tout l'enfer était monté dans ce baiser qui semblait unir en un même point toutes les forces occultes de la grande nature. Un instant, un seul, mais un instant d'éternité, il ressentit une ivresse infinie, il sentit le désir de la possession entière et du plaisir sans borne jaillir des lèvres de la Femme. Mais au même instant il éprouva une souffrance inouïe, il eut l'impression d'une chute fulgurale dans les Enfers.

Sous ce fruit éclatant que lui tendait la passion il goûta tout le dégoût et tout le remords inéluctables de la Perte. Et soudain, terrible, les yeux remplis de la lucide révélation qui l'illuminait, rompant d'un coup le charme et s'arrachant des bras de cette femme rouge d'une passion diabolique, il se redressa, hautain et ferme.

« Arrière Sathan ! » clama-t-il.

L'enchantement s'évapora comme une lourde et terrestre buée aux trompeuses évocations, et un grand calme venu du Ciel descendit en l'âme désormais affranchie du jeune Héros.

« Il savait et il était pur ! » A ce moment l'auréole des Forts plana sur son front.

Il « voyait » : la magie infernale était détruite. Cette femme tantôt si prestigieuse lui apparaissait vile et basse; une immense amertume mêlée d'une immense pitié lui montait au cerveau.

La Sphinge était domptée et révélait son éternel Secret.

Nouvel Œdipe, Parsifal terrassait le Monstre et dominait la nature inférieure. Comme il comprenait maintenant le mystique Symbole enchassé dans ce vitrail lointain, où Saint-Michel foule du pied le Dragon !

Ainsi que son Maître il avait vaincu, ainsi que son Patron et Seigneur à qui il avait tenu son premier serment et qui l'avait sacré Chevalier dans la solennité d'une nuit miraculeuse, il avait fait triompher l'esprit sur la matière. Sous sa vaine cuirasse de fer désormais se joindrait l'invisible, mais invulnérable cuirasse des Anges.

. . . .

... La Sphinge était domptée et révélait son éternel secret.

Son âme maculait son corps, la femme se métamorphosait. Cette Beauté que le Génie du Mal emprunta au Ciel avait disparu. Ces formes tantôt si captivantes n'étaient plus qu'une dépouille have où transparaissait sous la peau tombante le squelette. Des traits convulsés succédaient à la souveraine sérénité du visage, des seins pendants tenaient place à ces fruits vermeils de la Vie qui avaient surgi, farouches et durs, et une démoniaque atmosphère entourait cette sorcière qu'avaient imprégnée les parfums les plus rares.

Elle se traînait, suppliante et ardente comme avant sa défaite.

Et c'était pourtant encore ce sourire plein d'étranges floraisons, qui avait emparadisé ses lèvres fraîches et sanglantes, et c'était pourtant encore ce regard plein d'attirances, le même qui avait jailli de ses yeux chatoyants.

« Sois mien, disait-elle de sa voix creuse, de cette voix qui avait résonné si claire et si douce, je t'en conjure, Parsifal ! sois mien pour me sauver de l'enfer intérieur qui me dévore ! Une heure seulement, un instant, sois mien !... »

Une ineffable compassion envahissait l'âme du héros. Et à ce moment plus qu'en l'autre, il se serait donné pour cet Amour plus vaste, pour cet Amour céleste qui se résorbait en l'infinie Charité.

Et son grand cœur s'épanchait en ondes subtiles sur les souffrances de cette femme, de cette sœur malheureuse, et sur les souffrances du monde entier.

Et le Divin Christ s'épanouit en son pur Chevalier.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.



L'Angoisse

NOËL EN UN ACTE, EN VERS

(Suite)

—

SCÈNE V

—

LE PÈRE, EDOUARD, ROSINE, CLAIRE et CHRISTINE.

LE PÈRE.

Certes !... de la tristesse ?

ROSINE.

Oh ! tout est bien fini !

LE PÈRE.

Quel jour à meilleur droit nous semblerait béni ?
Edouard... (après un regard vers la porte).
va-t-il entrer ?... vous apprendra sur l'heure

Que les troubles, là-bas, s'apaisent...

Même jeu.

Que je meure !

Il n'entre point ?

Edouard paraît au seuil de la chambre.

CLAIRE, à part, émue.

Edouard ! C'est lui ?

EDOUARD.

Mademoiselle !

LE PÈRE.

Un convive de plus, louez-moi de mon zèle !

ROSINE, à Claire qui n'a pas quitté des yeux Edouard.

Quand je te le disais, folle, qu'il t'éblouit !

CLAIRE.

Hélas ! à n'en trouver que des « non », que des « oui ».

ROSINE.

C'est l'amour !

Ses hommages offerts à Christine, Edouard se dirige vers les jeunes filles.

CLAIRE, un doigt sur les lèvres, à son approche.

Le voici !

EDOUARD.

Pardon, mais je vous trouble ?

ROSINE.

Il s'agissait ..

CLAIRE, avec une impertinence charmante et désignant d'un geste boudeur leur toilette sans apprêt.

de vous ! et notre humeur redouble
Contre l'intrus qui vous surprend les Cendrillons,
Sans que la fée ait pu pourvoir à leurs paillons !...
Il suffisait, Monsieur, pour sauver notre allure,
D'une fleur se pâmant à notre chevelure !

EDOUARD, en coupable conscient de son crime.

Hélas ! punissez-moi ! tout châtiment est bon...

ROSINE.

Non ! la faute nous plaît, à cause du pardon.

CLAIRE, à Rosine, d'un ton de reproche.

S'il trouve en tes bontés d'indulgentes complices !...

EDOUARD, galamment, pour désarmer Claire.

Des fleurs ! quel grand besoin d'éphémères calices !
C'est en vous que frémit un éternel rosier,
La jeune floraison de ce teint printanier...

CLAIRE, dédaigneuse.

Allez-vous mettre à sac pour vos madrigaux...

EDOUARD, lui soufflant l'épithète.

... tristes,

ROSINE.

Les jardins de Lahor...

CLAIRE

ou l'étal des fleuristes ..

EDOUARD.

Des fleuristes ? oh non ! par cet hiver frileux,
Où cueillir le bouquet digne de vos cheveux ?
Les corolles d'hiver, à mon gré, sont trop blêmes :
Aussi, le don des fleurs, je le cueille en vous-mêmes !

CLAIRE.

Si bien que vos cadeaux se font à nos dépens ?
Ce sont là, j'en conviens, de ruineux présents ..

EDOUARD.

La façon de donner fait valoir ce qu'on donne !

Claire se préparant à lui répondre :

Moqueuse, épargnez-moi ! pitié...

CLAIRE.

Que je pardonne ?

EDOUARD.

Pour quelle épreuve encor m'avez-vous donc choisi ?

à Rosine, en désignant Claire :

Un corsaire farouche... et charmant m'a saisi,
Et dans l'ombre, tandis qu'il cingle à pleines voiles,
Ses yeux phosphorescents allument deux étoiles !

CLAIRE.

Corsaire ! ici ?... vraiment, Léandre sans Scapin !
— Molière est de mon goût, l'auteur est des plus fin :
C'est vous plaindre pourtant par trop de la « galère ; »
Au fait, expliquez-nous,... « que veniez-vous y faire ? »

EDOUARD.

Mon corsaire est aussi... curieux

CLAIRE, piquée.

C'est exact...
En réparant l'oubli vous prouvez votre tact.

ROSINE, à part, à Claire.

Claire, modère-nous le plus fougueux des zèles !
L'amour se reconnaît au carquois comme aux ailes :

Montrant Edouard.

Tu l'accables si bien de flèches et de traits...

CLAIRE, l'interrompant avec une frayeur plaisante.

Le carquois se voit-il ?

ROSINE, la rassurant.

...qu'il se devinerait.

CLAIRE, à haute voix.

Mais le fat! m'apaiser?

EDOUARD.

Je me croirais Orphée?...

CLAIRE.

Oui, ma fauve ironie à vous s'est agriffée...

LE PÈRE, quittant Christine pour se diriger vers la fenêtre.

Quel monde encor! que de lumière! et que d'oisifs!
Quel bruit courait, parmi ces groupes attentifs?...
Que dans l'hôtel d'en face où flambent les croisées,
On devait, ce soir même, allumer des fusées?
A minuit, parmi la pourpre éparse d'un feu
De bengale, on verra des gerbes, or et bleu,
Prendre l'essor, avec les ailes chatoyantes
D'un vol de papillons où d'étoiles fuyantes!

Pendant qu'il retourne auprès de Christine, la conversation des jeunes gens reprend :

EDOUARD.

A minuit? non! la fête a commencé plus tôt :
Il part une fusée à chacun de vos mots,
Et je vois retomber...

CLAIRE, se prêtant au « mot » d'Edouard.

...du ciel de mon caprice...

EDOUARD.

Les cent flammèches d'or de ce feu d'artifice!

CLAIRE.

Demandez grâce, alors.

La conversation continue à voix basse entre les jeunes gens.

LE PÈRE, montrant Edouard et Rosine à Christine.

Voyez-vous ces enfants?
Elle, pensive un peu, — lui, des airs triomphants?
Dès ce soir, leur jeunesse heureuse se fiance...

CHRISTINE, avec un soubresaut.

Rosine?

LE PÈRE.

Edouard! comprenez-vous l'impatience?

CHRISTINE, voulant poser une objection.

Rosine...

LE PÈRE.

...j'en suis sûr, recevra ses aveux,
Sans rester insensible à sa voix, et je veux,
M'éclipsant tout le temps qu'exigent les conquêtes,
Vous prier de veiller sur ces deux folles têtes.

CHRISTINE.

Vous voulez?...

LE PÈRE.

Je désire...

CHRISTINE, acceptant tristement.

Il suffit... je le puis.

LE PÈRE, à haute voix.

J'emmène Claire et cherche à la cave le Nuits :
Un vin plein de chansons dont l'harmonie est l'âme.

Plus bas à Christine

Gageons qu'il y sommeille un chant d'épithalame

Il dit quelques mots, tout bas à Claire, puis :

Claire, viens-tu?

CLAIRE.

J'arrive...

Des cloches tintent.

Déjà le réveillon.
Rit dans la gamme d'or d'un lointain carillon.

A mi-voix à Rosine.

Rosine, il va parler; prends garde, voici l'heure!...

Au père impatient,

Voici! j'arrive.

(à suivre) GASTON HEUX.



A PARIS

—

La Sculpture aux Artistes français (*)

Plus d'effets imaginés que d'impressions traduites; peu de sensations personnelles interprétées avec originalité : trop de reproductions, de compositions scholastiques, de sujets conventionnels. Les modèles se sont rappelé les poses coutumières des ateliers, et, moins par esprit d'imitation que par insouciance, les sculpteurs les ont servilement copiées : ceux-là furent fidèles à l'habitude, ceux-ci à la tradition; bref, point de tentatives neuves. Distinguons cependant :

Frémiet, un *Duguesclin* à cheval, beau morceau d'un puissant relief. Le hardi chef de bande, épais et lippu, de mine gaillarde et d'allure conquérante, estoc au poing, jarrets tendus, a tout à fait, malgré l'inélégance voulue de sa stature, haute et noble figure. Gérôme, *L'Aigle expirant :* Au sommet d'un roc immense l'aigle de Waterloo, frappé à mort, fouette l'air de son aile en lambeaux. En cette minute d'énergie suprême, l'oiseau, farouche à souhait et de large envergure, manque pourtant de nervosité. Conception épique, qui, trahie par l'exécution, ne paraît aux yeux de certains qu'une sorte d'empaillement colossal. Un marbre polychrome, une *Joueuse de boules,* nue et cambrée, lascive et provocante, en une attitude bien vivante, que dut poser sans doute un modèle de Willette.

Lefebvre, un groupe de jeunes aveugles, étude consciencieuse d'un effet sobre et sans banalité. Barrias, *La Nature se dévoilant,* statue aux lignes harmonieuses. Ce n'est point la mère féconde

(*) Voir notre numéro précédent qui contient un article sur la peinture aux *Artistes français.*

que chantent les poètes, mais une vierge songeuse, soulevant avec une grâce pudique, un peu mièvre, le voile qui masque son front et dont le marbre traduit merveilleusement la souplesse de tissu. Mercié, *Monument de Gounod*, sur lequel se dresse une Marguerite au fin profil. Parmi les nombreuses *Républiques* exposées, un buste par Maillard de facture imposante mais de physionomie impassible. Bartholdi, *Les grands soutiens du monde, Travail, Patriotisme, Justice,* portant une sphère sur leurs épaules ; quoiqu'un peu démodé, excellent motif de décoration pour pendule. Larroux, un buste en bois sculpté, habile et séduisante étude.

Bareau, bas-relief qui n'est qu'ébauché : *J'eus un rêve, le mur des siècles m'apparût.* Devant l'effigie classique du poète surgit une vision, qui s'efforce d'être tourmentée : Des névrosés, aux bras vigoureux, qu'une grossière musculature bossèle de saillies, s'étreignent avec plus ou moins de véhémence, selon leur âge et leur sexe. Apparition dont eussent souri Dante et plus encore Hugo. Le sculpteur oublia de lire plus loin : *et ce mur frissonnait.....* Rozet, *Une Muse pastorale* d'un grand charme d'ingénuité et dont les yeux, à peine creusés, sourient avec douceur. Allouard, *Richelieu,* physionomie cavalière aux formes nettement précisées. Berthaud, *Comédienne,* buste marbre et bronze, de style moderne agréable, mais de caractère trop froid. Cappellaro, un portrait de Bertol-Graivil, fort ressemblant. Puech, un portrait expressif du R. P. Didon, au modelage vigoureux ; *La Pensée,* marbre de diverses couleurs, de précieuse plastique mais d'expression trop indécise.

DESSINS, PASTELS, GRAVURES, ETC.

Des esquisses de Chabas, dont les traits manquent de sureté et de vigueur. Clavel, *Soir d'hiver*, photographie qui n'est pas sans intérêt. Boutigny, portrait vivant de femme. Nanny-Adam, un port au soleil couchant, pastel d'aspect agréable. Luigi Loir, deux aquarelles, dont l'une semble une miniature, simplement curieuse par l'abondance des détails coloriés minutieusement. Berthelon, *Gros temps au Tréport*, gouaches ; l'embrun des vagues est trop compact et les franges d'écumes sont trop lourdes. Roussel, un portrait au pastel, de dessin trop sommaire. Une aquarelle de Job, un pastel de Cagniart, deux dessins impeccables de Séon, etc. Parmi les gravures originales, la place me fait ici défaut pour parler des autres, une eau-forte en couleurs de Prost, *Bas-Meudon*, et, à mettre hors de pair, de Charles Houdard, deux crépuscules aux clartés sobres : études dénotant une compréhension bien personnelle de la nature et un sentiment très juste des nuances atténuées du soir.

Le nombre des objets d'art est tel qu'il serait trop long de parler de tous ceux qui attirent l'attention. N'oublions pas cependant les petits bronzes de Mengue, femmes au torse maigre, aux formes anguleuses, aux gestes raides, mais plaisantes à examiner.

MARCEL BOURCE.

Livres nouveaux

Le Sang et les Roses. — Un nouveau roman de CAMILLE LEMONNIER, paraît à la librairie Ollendorff. Ce roman qui étudie un des problèmes les plus troublants de l'amour conjugal est appelé à un très grand succès. Il repose sur ce thème : un mari, qui n'a pu donner à sa femme la joie de la maternité, à la fin s'immole et laisse venir l'amant inconnu. Camille Lemonnier, avec *Le Sang et les Roses*, a écrit une œuvre de beauté humaine et passionnante qui ira au cœur des femmes.

Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'en reparler sous peu, de même que de l'œuvre précédente du Maître : *Les Deux Consciences.*

Petite Chronique.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain THYRSE, un article sur le *Salon de la Société nationale des Beaux-Arts* (à Paris) et un autre sur le *Salon de Liège.*



École de Musique et de Déclamation. — Directeur-Fondateur, Henri Thiébaut. Local, école primaire, rue d'Orléans, 53.

Dimanche 22 juin, à 3 1/2 heures, 17me conférence donnée par M. Paul Spaak, avocat.

Sujet : *Un Conservatoire au XVIe siècle.*



Paris. — Lundi 2 juin, à la Salle Pleyel, Henri Thiébaut, directeur de l'école de Musique d'Ixelles, a fait entendre une partie de ses œuvres devant un nombreux public. Le succès a été complet et a même pris les proportions d'un véritable triomphe avec le *Noël*, la *Passion du Christ*, le *Temps passé*, et les *Mélodies* sur les poèmes de Richepin. *(Le Journal).*



L'Esthétique des villes. — Il n'est rien de plus poétique que les ruines. Mais, d'ordinaire, elles sont un peu loin des villes. C'est pour remédier à cet inconvénient que l'on a décidé d'en doter le centre de Bruxelles. Les bâtiments de la Liste civile sont déjà, par ordre supérieur, dans un état de vétustation avancée. Le temple de la place Royale suivra bientôt.

D'autre part, on nous assure que l'Arcade du Cinquantenaire se revêtira sous peu d'une illusionnante couche de mousse, de fort bel effet. Espérons que le mouvement ne s'arrêtera point en si bonne voie, et que chaque rue de la capitale affirmera dans quelques années, aux étrangers ravis, l'ampleur de nos concepts esthétiques.



Pour paraître prochainement d'Auguste Levêque, un volume de vers : *Au Cours des Ages.*

Correspondance.

A MONSIEUR LEVÊQUE, AUGUSTE.

La *Ligue artistique* accueille, sous votre signature, dans son n° du 3 juin 1902, une poésie qui n'a pas été acceptée chez nous. Et vous faites précéder vos vers d'une notule qui commence par cette phrase dubitative : *Cette hâtive poésie envoyée au Thyrse, M. Léopold Rosy me l'a retournée au nom de la rédaction, dit-il?* Oui, Monsieur, au nom de la Rédaction, qui est souveraine, au *Thyrse*, et je ne vous permets pas de mettre en doute mes affirmations. La notule contient en outre, en termes trop aimables, un éreintement d'une pièce de vers que j'ai publiée et que vous trouvez mauvaise, très mauvaise. C'est *possible.* Mais comme vos observations sont dictées par la mauvaise humeur, plutôt que par le désir de m'être utile, j'attendrai que vous soyez revenu à de meilleurs sentiments à mon égard pour solliciter votre avis. Je vous ferai remarquer, d'ailleurs, que n'ai pas, comme vous, à soutenir une grande réputation : je n'ai pas un bagage artistique aussi considérable que le vôtre, il s'en faut ! Et puisque vous avez de tels désirs de vous voir imprimer, priez donc le Directeur de la *Ligue artistique* d'insérer celles de vos productions littéraires que le *Thyrse*, revue d'art, a déjà refusées !

LÉOPOLD ROSY.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

QUATRIÈME ANNÉE — TOME IV — 1er JUILLET 1902 N° 5

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

Les Deux Consciences

par CAMILLE LEMONNIER.

—



APRÈS mille et mille ans, un jour, l'Etoile qui menait les bergers, s'arrêtait au-dessus d'Eden. Et les bergers, venus des matins du monde, virent Dieu qui leur dit : Ne me reconnaissez-vous pas. J'étais au commencement dans le paradis terrestre, et rien ne finit, tout recommence. Je suis Pan. Je suis la Vie !

Telle est la conclusion de l'œuvre qu'écrit Wildmann. « Ses livres, dans leur libre idéal de vie plénière, » devançaient le temps où les antinomies de l'être » double, physique et psychique, seraient ramenés à » l'éternité des lois organiques. Toute la vie inces- » samment marche vers une expansion totale du » type humain s'égalant finalement aux conceptions » successives du divin. La chair, l'instinct, dans la » beauté religieuse du monde s'apparaîtront sacrés, » inductifs de toute beauté, de toute pureté, de tout » amour. » Wildmann a développé ce thème avec beaucoup de talent et de multiples chefs-d'œuvre sont nés. Mais leur belle franchise a scandalisé un obscur procureur de province qui traîne l'auteur devant la Cour d'assises.

C'est la psychologie particulière de l'écrivain aux prises avec la loi, et quelle loi ! que nous livre *Les Deux Consciences*.

Et le roman de Lemonnier évoque le procès ridicule où il fut l'accusé, heureusement vengé par un verdict intelligent. Nous avons assisté nous, à cette lutte entre l'écrivain et le parquet, ironiques à l'endroit des hommes de loi. tant nous paraissait mesquine et terre à terre cette immixion du Code dans l'Art ! Mais nous ignorions la douleur de l'artiste probe, loyal et grand, attaqué dans sa sincérité ; nous n'avions pas conjecturé l'état d'âme contrite et meurtrie du romancier dont l'œuvre est suspectée par des magistrats.

L'auteur nous dit sa souffrance de voir son intention dénaturée, il nous conte ses doutes, ses chagrins, ses faiblesses, ses espoirs, au cours de cette rencontre entre deux consciences : l'une, guidée par la foi sèche et anguleuse qui lime la vie, la nature et l'élan libre, l'autre, libre, volontaire, personnelle qui s'étale au grand jour dans toute sa nudité, celle de « l'homme » qui vit à la lumière la beauté nue de son âme, de » ses origines et de sa pensée, » et celui-là « est sacré » pour les autres hommes, car il a réalisé une des » formes de la moralité supérieure. »

Ecrivant ce plaidoyer éloquent en faveur de la liberté dans l'Art en même temps que cette protestation contre la malsaine interprétation des œuvres artistiques et humanitaires, Lemonnier est naturellement amené à donner son sentiment sur les causes de l'état d'esprit de ces aboyeurs aux chausses qui voluptueusement essaient de découvrir de la pornographie là où il y a de l'Art :

« Tout le mal du siècle, les mœurs hypocrites et » dissolues, l'avilissement du sentiment de l'Amour » proviennent d'une éducation où les notions de la » vie physique sont méconnues, où une fausse mora- » lité, basée sur un sens erroné de la décence, rend » la secrète licence désirable. »

Cette constatation est à méditer et elle acquiert surtout de l'importance tombant de la plume du Maître qui a chanté, exalté la vie et ses beautés.

Et lorsque l'on se rappelle la dignité calme avec laquelle Lemonnier a traversé cette tourmente, l'effacement voulu de sa personnalité — il s'agissait d'autre chose que de personnes ! — sa belle et courageuse défense, que l'on apprend alors tout ce que cette sérénité cachait d'amertume de se sentir mal compris ou sciemment dénaturé, on admire la fière

réponse qu'il envoie à ses contempteurs. Il s'apitoye même sur leur ignorance, leur inconscience. A quoi bon d'ailleurs récriminer : « Une œuvre logique, » harmonieuse et claire échappe à toute censure. » Peut-être, faut-il se réjouir de l'incident puisqu'il nous vaut une œuvre nouvelle?

Dans tout le bruit que des gens de justice maladroits ont fait autour du nom de Lemonnier, nous avons senti grandir notre admiration pour lui; une palme de plus fut ajoutée à sa gloire; il a grandi, eux se sont écroulés. Bientôt, le monde artistique va célébrer l'apparition du 50e volume du Maître et l'écho des manifestations enthousiastes leur redira l'aberration de leur conduite. Qu'importent leurs dénigrements, leurs sarcasmes :

« Va devant toi sans crainte, par delà la Mort » jusqu'où va la vision de tes yeux. »

LÉOPOLD ROSY.



L'Angoisse

NOËL EN UN ACTE, EN VERS

(Suite)

—

SCÈNE VI

—

EDOUARD et ROSINE, CHRISTINE, puis LE PÈRE et CLAIRE.

Christine, la tête dans les mains, considère de temps en temps le groupe que forment Edouard et Rosine; à d'autres instants elle reste profondément absorbée.

EDOUARD, souriant mélancoliquement comme à quelque lointain souvenir.

Avec quelle grâce elle effleure,
D'un coup d'aile furtif et toujours hésitant,
Les cœurs qui croient fixer ses désirs d'un instant!
Je la pressens...

ROSINE.

Légère?

EDOUARD.

ou du moins oublieuse...
Sa curiosité, toute capricieuse,
N'aura jamais compris le charme d'un retour.
Rien n'est constance en elle...

ROSINE.

Excepté son amour.

EDOUARD, avec un étonnement profond.

Claire aimerait aussi?

ROSINE.

Mieux que toute autre.

EDOUARD, sceptique.

Claire?

ROSINE.

Mais elle-même encor s'en fait tout un mystère.
Son cœur n'est plus qu'un chant, mais c'est comme à [regret
Qu'elle écoute chanter l'adorable secret :
Elle s'éveille.

EDOUARD, presque à part.

Non! Claire... je n'y peux croire.
Non, ces êtres légers sont aussi sans mémoire :
Nul rêve cher ne s'éternise sous leurs cils.

ROSINE.

Pourquoi? Vous connaissez peu ces êtres subtils;
On les pense inconstants, c'est l'erreur familière...
Ce sont des papillons épris d'une lumière :
Ils vont, viennent cent fois, s'éloignent à plaisir;
Ils sont Psyché, leur vol est comme le désir.
Ils épuisent en battements frêles et grêles
La palpitation charmante de leurs ailes;
Mais, oh! les vains efforts! la flamme les guettait
Et brûle en crépitant l'aile qui palpitait.

EDOUARD.

Claire saurait aimer?

ROSINE.

Votre voix devient grave...
Il vous monte du cœur comme un regret suave,
Et j'ai bien deviné qu'autrefois, en passant,
Elle était la clarté de votre amour naissant...

EDOUARD.

Que dites-vous?

ROSINE.

Pardon! j'effleure vos pensées!
Pardon si leurs fiertés en restent offensées;
Mais vous parliez, je l'ai surpris dans votre voix :
Claire depuis longtemps eût fixé votre choix,
Si jadis, elle avait, moins rieuse et moins folle,
Semblé ce qui se pose et non ce qui s'envole...

EDOUARD.

Taisons nous, taisons-nous! ce qui n'est plus, n'est [plus.
Non, non! point de retour à des temps révolus,
Et du passé bien mort, je ne veux rien connaître.
Ai-je aimé Claire? non...

ROSINE.

Et si c'était peut-être?

EDOUARD.

Que m'importe d'ailleurs si j'ai votre pardon.

ROSINE.

Mon pardon?

EDOUARD.

Oui! cette heure est pleine d'abandon!
Et des cœurs élargis et des âmes plus hautes

Descend sur tous, ce soir, le clair pardon des fautes !
Et vous pardonneriez, s'il fallait pardonner,
Au cœur, humble présent, qui n'osait se donner...

Emprisonnant ses mains dans les siennes.

Vos chères mains, un peu, sont captives des miennes...
Mes aveux vont ouvrir...

ROSINE, tristement.

Des blessures anciennes...

EDOUARD, continuant.

Mon âme à vos regards !

ROSINE, dégageant doucement ses mains.

Qu'ils restent, les secrets
De votre amour, sacrés pour mes regards discrets...

EDOUARD.

L'amour ! vous comprenez, ainsi, que je vous aime ;
Il m'est plus doux, ce mot prononcé par vous-même.
Devant vous, de tout temps, mon cœur resta pensif,
Et ce sourire même est presque maladif.
Votre jeunesse grave étonne ma pensée
Et je cherche : « Quelle ombre a-t-elle traversée,
Quelle ombre étioleuse et dont meurt son espoir ?
Elle est comme un matin se souvenant du soir ! »

ROSINE.

Edouard !

EDOUARD.

Mais la douleur, devant l'amour expire !
Quel sourire, mon Dieu ! si vous vouliez sourire !
L'amour est un jardin qui n'a rien d'ombrageux,
Et dans l'air défaillant où les lilas neigeux
Fiancent leur blancheur aux blanches clématites,
Vous frémirez, dans la lumière qui palpite,
Comme la fleur sans prix d'un merveilleux rosier...

ROSINE.

Suis-je la fleur, voyez, qui puisse extasier ?

EDOUARD.

Mais pour épanouir vos divines promesses,
Ils n'ont qu'à vous frôler, les vents pleins de caresses...

ROSINE.

Le vent glacé, parfois, un souffle de douleurs,
Tue au cœur du bouton la promesse des fleurs...

EDOUARD.

Non, non ! ce n'est pas vrai !... bientôt épanouie...

ROSINE.

Eh bien ! quand je serais cette rose éblouie...
Edouard, n'insistez pas, comprenez-moi sans mots ;
Oui, vous respecterez la fierté de mes maux ;
Ne la secouez pas, la rose que je semble :
Hélas ! un souvenir comme une larme y tremble.

Un silence.

EDOUARD.

Pardonnez ! vous pleurez ? vous parlez de douleur !
Non, non... je comprends mal ? non ! ce n'est qu'une
Si vous souffrez aussi... [erreur ?

ROSINE.

Les rêves m'ont pâlie...

EDOUARD.

Je me penche ébloui sur ta mélancolie,
Et j'aime la douleur dont s'attristent tes mots
Autant qu'un soir pensif qui descend sur les flots :
L'ombre à peine s'endort dans l'eau pure de vase,
Qu'alors la nuit discrète et propice à l'extase,
Mêle aux flots attristés l'étoilement des cieux ;
C'est bientôt une fête exquise pour les yeux
Cette onde, où tremble sous les brises rafraîchies,
Un monde lumineux d'étoiles réfléchies !

ROSINE, avec une pitié décidée.

Penchez-vous sur ma vie, Edouard, et cherchez-là,
Dans ce deuil gris des eaux un lumineux éclat...
L'amour n'est pas un deuil, non ! c'est une folie
Charmante... on aime Claire...

EDOUARD.

Et Rosine ?

ROSINE.

On l'oublie.

Le père, rentré depuis un instant en tenant à la main deux bouteilles de vin empoussiérées, affecte de déboucher l'une d'elles, en écoutant la conversation. Claire s'est assise près de Christine.

EDOUARD.

Aimer Claire ?

ROSINE.

Oui, l'aimer... lui rendre son amour...

Surprenant un geste étonné d'Edouard.

Ne croyez point encore à quelque vain détour :
Vous la pensiez trop dédaigneuse, sa jeunesse,
Et votre seul dépit s'éprend de ma tristesse...

CLAIRE.

Elle parle fort bien...

LE PÈRE.

Ai-je les yeux ouverts ?

EDOUARD.

Alors ?

ROSINE.

Vous l'aimerez...

LE PÈRE.

Ah ! ma foi, je m'y perds !

EDOUARD.

Je l'aimerai...

LE PÈRE.

Comment? il quitte la partie?
Je lui veux enseigner l'art de la repartie!

Allant vers Claire autour de laquelle il rôde ostensiblement, et attirant ainsi l'attention générale, il dit à Claire :

Toi, tu me boudes...

CLAIRE, ne sachant ce qu'on lui veut.

Moi?

LE PÈRE.

Tu boudes...

Plus bas, avec un signe d'intelligence.

je le veux.

CLAIRE.

Ah! si vous y tenez, Monsieur, j'entre en aveux!

LE PÈRE.

Eh bien! figure-toi que je veuille te plaire...
Ne fronce pas si tôt ce petit front colère :
Suppose mes cheveux ayant trente ans de moins
Et blonds... comme les tiens... va! je n'insiste point.
On te trouve jolie...

CLAIRE, flattée.

Ah!

LE PÈRE.

Mais plus encor, coquette.

CLAIRE.

Oh!

LE PÈRE.

Tes beaux yeux baissés me refusent leur fête,
Ta lèvre sans sourire a, d'un air dédaigneux,
Accentué pour moi son petit pli... hargneux!

CLAIRE, debout et digne.

De sa douceur, Monsieur, faut-il qu'on se départe?

LE PÈRE, conciliant.

Je commence toujours par où finit le Parthe.
J'en suis à l'épigramme, attends le madrigal.

En parlant il va à la table cueillir une rose blanche et vient se placer devant Claire qui se prête au jeu, sentant qu'une pointe se cache pour Edouard sous ces préparatifs : attention générale; le père déclamant.

« Pour que vos yeux, Philis, me reçoivent moins mal,

Cherchant un instant, avant de réciter.

» J'ai disputé la fleur, blanche sur son calice,
» Au vol matutinal et bleu des papillons.
» Mais des épines dont sa tige se hérisse
» Ma prudence, Philis, brisa les aiguillons.
» Une moindre constance à moins se fût lassée,
» Et sans être fleuri des pétales soyeux,
» D'autres sont revenus, qui sait? la main blessée,
» Portant le cher regret des roses dans les yeux.
» Il n'est jardin si net qui n'ait son coin de ronces!...
» Mais pour moi, qui sais l'art de cueillir une fleur,
» Je n'ai jamais, malgré les sourcils que tu fronces,
» Philis, douté qu'un jour tu n'embaumes mon cœur! »

Tandis que Claire sourit et qu'Edouard et Rosine font voir un instant d'embarras.

La cruelle, autrefois, me l'eût écouté dire...

EDOUARD, avec une sourire forcé.

Bravo! c'est fort galant!

CLAIRE.

Et rien que le sourire
Eût payé de son prix un compliment pareil.

LE PÈRE, bas à Edouard en montrant Rosine.

Et moi, je sais un front qui deviendrait vermeil,
Et dont s'effaceraient bien des rides moroses,
Si l'on faisait pour lui ces dépenses de roses...

Attente d'un instant : Edouard semble hésiter, alors.

ROSINE, allant à son secours.

Je sais tel arbrisseau, père...

EDOUARD, achevant la phrase qu'elle a commencée, en se dirigeant vers la porte, sur le seuil de laquelle il s'arrête un instant.

...où sur chaque fleur,
La rosée a pleuré ses perles de douleur;
On s'en veut de cueillir leur grâce sans défense,
Et la beauté des pleurs leur épargne une offense!

CLAIRE, à Edouard qui sort.

Grand cœur!

(à suivre) Gaston Heux.



Le marchand Grimur se meurt

(Suite et fin)

—

Un jour, que le vieux Grimur se sentait très bien, il chassa le petit Markus et ferma soigneusement la porte. Puis il prit dans sa poche un petit trousseau de clefs : c'étaient les clefs de la cassette d'acajou. Il ne s'en séparait jamais. Si peu de jugement qu'il lui fut resté, il n'avait jamais oublié de les faire mettre, le soir, sous son oreiller. Il ouvrit la cassette, tira les tiroirs, l'un après l'autre. Presque tous étaient vides; dans quelques-uns résonnaient encore quelques pièces d'argent. Il les fouilla tous, et les referma en murmurant :

— Il n'y a plus rien... tout est parti. . tout a disparu!... Enfin, il ouvrit une grande caisse qui formait

le fond : il ne s'y trouvait plus rien qu'un seul et mince bouquin. Le vieillard demeura hésitant, pendant quelques instants, les yeux fixés sur le livre.

Alors, retirant ses mitaines, il le prit précieusement, s'approcha de la fenêtre, enleva son bonnet de nuit qu'il déposa sur la table ; il ouvrit le livre Il ne le fit pas pour y lire, il ne regarda que la page du titre. Cela ne l'aurait d'ailleurs pas avancé à grand'chose. Le livre était le *De Bella Gallico*, de César, dans lequel son fils cadet avait appris à se préparer à l'école supérieure. Non, il ne pouvait rien y comprendre : il souleva la couverture et considéra la première feuille. Il s'y trouvait écrit, en caractères tracés par un commençant : « Jon Grimson ». Le vieillard tint le livre longtemps ouvert, regardant le nom jusqu'au moment où ses yeux ne distinguèrent plus les lettres. Des larmes roulaient, lourdes et brûlantes de ses yeux sur l'écriture et la page, et il les essuyait rapidement du revers brillant de sa manche Enfin il ferma le bouquin et le déposa bien doucement dans la caisse, referma la cassette, recoiffa son bonnet de nuit, reprit ses mitaines et erra, sans but, pendant quelques instants par la chambre, faisant résonner lourdement ses grosses pantoufles rouges Il s'arrêta, à nouveau, devant la fenêtre, se balançant d'un pied sur l'autre, regardant sans voir dans l'espace et murmurant à part lui :

— Jusqu'au dernier centime ! Jusqu'au dernier centime !... C'est peut-être vrai !... peut... être... vrai !...

Et une expression singulière de douleur profonde et sincère se traça sur son visage rude et décomposé.

Un soir, tard dans l'automne, le petit Markus accourut en pleurant auprès de Maria, dans la cuisine, et dit que son grand'père était mort dans sa chaise.

— Pas de crainte qu'il soit mort, la vieille canaille ! dit Maria entre ses dents. Nous aurons encore de longues heures à peiner avec lui...

Cependant le vieux Grimur gisait sur le plancher. Une nouvelle attaque l'avait précipité de sa chaise. Maria comprit de suite qu'il n'était pas mort, elle le fit transporter dans son lit et envoya chercher le médecin. A son arrivée, Grimur était étendu sans connaissance, sur sa couche. les yeux fermés, sans remuer un bras, ni une jambe. Le médecin montra un visage très sévère. et quand Maria lui demanda s'il restait quelque espoir de sauver le vieux Grimur. il ne répondit pas. Il fit mettre des compresses froides sur le front du malade, à qui il fit une saignée. Mais Grimur demeura toute la nuit et toute la journée du lendemain sans un mouvement et sans connaissance.

Le second soir, il commença à ouvrir les yeux très légèrement, à les mouvoir et à regarder autour de lui. Le petit Markus était assis sur une caissette, au pied du lit et regardait, les yeux pleins de larmes, son grand-père couché. Maria était près de la table, devant la fenêtre occupée à nettoyer.

Le vieux Grimur ouvrit la bouche, comme pour parler, et murmura quelques mots ; mais il n'y avait rien d'autre à y comprendre que : « . .centime ! ...dernier centime !... »

Alors, il ferma les yeux et se tint un moment tranquille Mais, tout à coup, il les rouvrit et regardant fixement l'enfant :

— Ma... Ma... Mar... Markus !...

Le petit Markus se leva vivement :

— Me voici, bon-papa !

— Que... que... fais-tu ?

— Rien, bon-papa, je ne fais rien !...

Ce fut comme si les yeux du vieux Grimur allaient lui sortir de la tête, son visage devint d'un brun foncé et il cria, malgré qu'on put à peine le comprendre :

— Sacré... paress... !

Et réunissant ce qui lui restait de forces, il se leva brusquement sur son séant, ouvrit les lèvres comme pour ajouter quelque chose... mais il retomba aussitôt sur le dos.

Maria et Markus s'élancèrent auprès du lit.

— Allons ! dit Maria... maintenant, il est mort !

Le petit Markus se laissa tomber sur la caisse, au pied du lit, cacha son visage dans ses mains et se prit à pleurer très haut, comme s'il allait éclater de douleur.

GESTUR PALSSON.

Traduction de E. Le Jeune.



Crépuscule

—

POUR LISETTE.

Le soleil, triomphal, étend ses derniers feux ;
Il traîne, à l'horizon, sa tunique écarlate
Dans le rouge lointain du décor somptueux
Où, tel un cœur meurtri, le jour mourant éclate.

Aux siècles disparus, les princes fastueux
Ainsi quittaient leur trône et sur le stylobate,
Dans la pourpre, attardaient, fiers et majestueux,
Leur mâle dignité s'embaumant d'aromate.

Comme après le Regret s'éveille en nous l'Espoir,
Sur l'arcade du ciel, les étoiles s'allument.
Dans le pesant silence amené par le soir,

Tandis que, lentement, toutes choses s'embrument,
Un bœuf meugle, lugubre, à l'astre qui décroit ;
Au couchant, un moulin met un signe de croix.

LÉOPOLD ROSY.



A PARIS

—

Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts

L'impression d'ensemble est plutôt défavorable, tant on remarque d'œuvres qui, chacune pour différentes raisons selon l'art, presque toujours individuel, de l'auteur, étonnent et choquent. Du groupe des glorieux révoltés ou indépendants, qui fondèrent la nouvelle société, beaucoup sont morts, Meissonnier, Puvis de Chavannes, Cazin, Sisley — et d'entre les Jeunes accourus à l'appel des aînés nul ne peut ou ne sait les remplacer, quoique presque tous, avant même de savoir dessiner, s'efforcent d'employer les procédés techniques des maîtres.

Ici (en général, cela s'entend) point de conceptions mais des essais; point de compositions, des ébauches : — c'est le salon des *intentionnistes*. Un grand nombre de sujets baclés quinze jours avant le salon, de toiles brossées en hâte en vue d'un effet à sensation ou pis encore d'envois ne décelant en quelque sorte que la signature du peintre et adressés au même titre qu'une carte de visite. Peu d'initiatives, peu d'efforts. Les anciens novateurs se répètent et les derniers ne savent vers quel but orienter leurs tentatives, d'où hésitations. Beaucoup de fougues assagies ou d'audaces devenues excentriques, double résultat des réactions accomplies; repos d'un côté, excès de l'autre. Méprisant les lois de toute école qui étouffe l'essor personnel, plusieurs préfèrent obéir à la fantaisie de leur tempérament.

La conception la plus exotique est née cette année de l'imagination fantaisiste de Besnard. Au premier plan s'avance la pointe d'un îlot tourangeau sur la moire d'un lac italien bordé de hautes sierras. Des Faunes curieux regardent dès Lindors bousculer des soupeuses parmi des carafons renversés. L'une d'elles, debout au cap, tend l'appel de ses bras à des rameurs lointains qui, ce voyant, hâtent vers la rive l'élan de leurs barques.

Cet îlot de fleurs, paradis suspect, s'intitule : *L'Ile heureuse*.

Carolus Duran, — *En famille :* grande toile d'aspect fade, composée sans adresse, dessinée sans fermeté, nuancée sans vigueur; un décor sans atmosphère, des personnages sans vie, des gestes sans naturel. Ceci résumé, quiconque est libre d'en admirer « la somptueuse aisance et la richesse picturale. »

Rixens, — *Le jubilé de Pasteur :* Académies, facultés, étudiants, public acclamant l'auguste vieillard entrant au bras du président Carnot dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Sans omission de détails, quoique sans minutie ni monotonie, ce pénible et ingrat labeur de quatre ans, qui lègue à l'Histoire un document véridique et complet, glorifie, comme il convient, la conscience de l'artiste qui patiemment s'acharna à cette tâche ardue, dont tout autre eût été rebuté.

Dubufe, — *A la mémoire de Gounod :* vaste composition nue d'aspect et pâle de tonalité. Gervex, — *Le banquet des Maires :* l'atonie des teintes blafardes et la sécheresse du dessin font valoir les attitudes raides, les expressions inanimées, les faces mornes, sans relief aucun; le portrait d'apparat du *Prince Napoléon* d'un tracé assez juste mais aux touches neutres, trop impersonnelles.

J. Blanche, — deux robustes portraits à remarquer, aux lignes précises : *Paul Adam et le peintre Cottet* J. Sargent, — *Deux Sœurs*, qu'une prompte technique campa avec entrain. Frappa, — des effigies criardes plates et vulgaires. Anquetin, — une femme laide emmi des fleurs sales aux contours indécis.

Gandora, — des barbouillages de suie qui masquent à moitié un tracé nerveux, s'efforçant trop d'être original; du même peintre : *Le bassin du jardin du Luxembourg*, malpropre et terne, Alaux, — deux portraits, œuvres délicates au modelé franchement déterminé.

Dagnan-Bouveret, — portraits (d'entre eux celui de Gérôme) de composition correcte mais froide, de dessin rigoureux mais pauvre, d'exécution méticuleuse mais mesquine. Bastien, — *Le Sculpteur Kerfyser*. Raffaëlli, — un vigoureux et gracieux portrait de jeune fille. Weerts, — de strictes reproductions photographiques pour l'amusement des bourgeois.

E. Sain, — deux délicats portraits, dont un, celui de *Madame Léo Claretie*, est merveilleux de finesse et d'élégance; toute voisine une jeune femme couchée, étude de nu dont vigueur de dessin et fraîcheur de coloris traduisent allègrement la souplesse des chairs et la fermeté du modelé, mis en valeur par une lumière habilement distribuée. Cottet, — des marines de Bretagne, un peu lourdes de facture: Horizons tourmentés et marées houleuses. E. Boulard, — des marines aussi, solidement établies, interprétées d'un accent sincère et profond. *Les Falaises à Sotteville :* un ciel d'orage et sombre, planant sur l'arc des falaises, qui fuit, s'amincissant, argenté des derniers rayons du soleil. On sent s'appesantir l'air ambiant, qui semble se condenser sous le poids des nuages prêts à crever au large.

Roll, — *Drame de la Terre*, un homme étendu, front contre sol; une vue de cathédrale, deux toiles aux touches simples. David Nillet, — *La Veuve ;* sobre ébauche, mais en laquelle les effets de pénombre sont escamotés. G. Picard, — tableau flou aux lignes négligées, (portrait d'enfant).

G. de Latenay, — des marines d'aspect écrasant, de perspective défectueuse, de coloris parfois pâteux, de valeurs souvent outrées. Lerolle. — *des Baigneuses*, pour ne pas changer: une foule de taches multicolores indiquent de jolis effets de lumière savamment agencés et qu'atténue sur la plastique des gorges et des hanches la clarté de l'atmosphère.

Burnand, — *La Prière sacerdotale*, banale et froide conception d'atelier. Agache, — *La Loi :* expression de physionomie, attitude de la pose, profil des formes et plis du manteau, tout contribue par sa dureté à affirmer le sens de l'allégorie.

Rousseau, — une vache obèse en baudruche, grosseur nature. Duhem, — *La mise au Parc*, de teintes obscures. Lhermitte, — des paysages, de dessin concis et ferme, peuplés de moissonneurs robustes et d'accortes laveuses; décors simples aux nuances discrètes, doucement ternes parfois, légères toujours.

Aman Jean, — *Le Parc*, carton de tapisserie. Binet, — paysages, reproductions véridiques, mais dénuées de sentiment artistique. M[lle] E.-E. Sain deux vues de Capri: l'une *La Montagne de Tibère*, de coloration très pure et de lignes nettement affirmatives, doit être préférée à la seconde, d'expression plus aimable, mais de perspective quelque peu illogique.

Dinet, — Arabes bigarrés de tatouages, études d'Orient, exactes et caractéristiques, mais de facture trop méticuleuse. Iwil, — vues de Venise: ciels si vaguement roses, eaux si confusément opalines, que leurs nuances se confondent et qu'on ne sait laquelle des deux moires reflète l'autre.

Lagarde, — *La Retraite :* composition d'effet intéressant, mais d'impression rendue désagréable par un large pointillé, qui, simulant ici le coloris, crible la toile d'un étrange bariolage. Durst, — *Canards près du moulin*, vue typique de peinture vive, mais ne dénotant aucune sensation de nature, celle-ci, non comprise, n'étant que traduite: bref, art impassible, œuvre impersonnelle.

Le Sydaner, — visions de jardin, le soir : si troubles et si floues qu'on les croirait perçues à travers une vitre voilée de buée.

Tournès, — deux études de femme assise et se peignant devant un miroir : impression délicieuse de grâce et d'intimité; rondeur des épaules, geste familier des bras, mouvement mutin de la nuque, ligne du buste, qu'accentue une savante gradation d'ombre vaporeuse, il n'est rien qui ne soit fête pour les yeux.

P.-A. Laurens, — *Mon père*, un vivant portrait, qui a tout à fait crâne allure. *Proserpine rendue à sa mère* et une partie de raquette, compositions dont le tracé sombre et ferme rappelle

certaines fresques des primitifs. De son frère, — *Portrait de ma mère*, même précision de contours et *Le partage*, vieux matelots hâlés comptant des écus, de caractère vrai, mais d'expression un peu morte, quoique la peinture ne manque point de quelque rudesse

Lucien Simon, — *Sœurs quêteuses* : scène de province, traitée de larges touches prouvant la maîtrise de l'artiste ; *Salle de bal* de tonalité volontairement brutale ; *Causerie du soir* : sensation discrète de simplicité et de quiétude. Le repas fini, les convives devisent paisiblement, cédant insensiblement au charme de sérénité qui épand autour d'eux le soir, qui survient et noie d'ombre bleuissante le décor, malgré la flamme jaune des bougies, qui veille, et le clair de lune, qu'on voit naître et pâlir à travers la baie vitrée de la salle. Smith, — *Rio della guerra :* vue de Venise, aux valeurs éclatantes.

Legout Gérard, — *Sur l'Odet, le lac :* Des ports bretons au soleil couchant, un hérissement de mâts gréés, des femmes aux mantes noires, aux coiffes blanches s'entassant dans des canots, et sur le miroir glauque des nappes, que moire d'or les derniers reflets du crépuscule, des arabesques d'ombre s'échevelant au fil des barques.

J. Weber, six tableaux rutilants de fraîcheur et esbaudissants de verve ; conceptions dont l'ironie bouffonne et la facture burlesque n'empêche point d'admirer la vigueur du dessin et la franchise des justes valeurs.

Carrière. — *Six têtes de songe*, études aux lignes abstraites et de teintes presque monochromes, mais dont l'intensité d'expression sincère et *vécue* provoque un sentiment profond de surprise et d'émoi.

Rosset-Granger. — *l'Accident*, toile terne ; *Portrait du peintre Montenard*. De celui-ci, — *Sortie d'un voilier à Marseille*, de teintes crues. Berton, de goût et d'esprit subtils, — études de nu.

Frédéric, — *L'âge d'or, tryptique, le matin, la nuit, le soir*, composition dans le style des primitifs, d'un dessin précis jusqu'à la sécheresse, d'une tonalité scrupuleuse jusqu'à la monotonie et d'un groupement compact jusqu'à la confusion. La disposition des sujets et l'agencement des personnages, qui grouillent trop nombreux en un cadre trop restreint, par les difficultés inouïes de recherches qu'elles suscitèrent, semble presque être une gageure de jeu de patience. Dans le panneau central huit bergers hommes et femmes demi-nus, entassés pêle-mêle et les membres ramassés, dorment étendus au sommet d'un tertre qui certainement ne doit pas mesurer plus de deux mètres carrés !

Meunier, — *Entrée de village ;* Lempoels, — *Vieux canal ;* Claus, — *Verger en Flandre*, de note juste. Mesdag, Eliot, Breslau, Dauphin, Billote, Villaert, Dumoulin...

Léopold Stevens, — *Notes d'Algérie :* une salle entière est réservée à ces ébauches de petites dimensions, qu'un talent facile brossa grossièrement. Tout peintre à vingt-cinq ans essaie son art naissant en de tels exercices, mais par pudeur n'expose pas, même aux murs de son atelier, des tentatives si rudimentaires et des recherches si neutres d'effets à peine indiqués.

PASTELS, DESSINS, GRAVURES, ETC.

Huet, — portrait de toute jeune fille au pastel. Marcette, — études de houles. Legout-Gérard, — encore des hâvres armoricains, des soirs de cuivre, des bâteaux de pêcheurs. Ruth-Mercier, marécages d'horizon trop éclatant. Jules Chéret, — croquis d'esprit bien parisien. Jeanniot, — paysages d'exécution sommaire. Dauphin, — marines : sur la clarté changeante des remous, des rides d'ombre, pareilles à des algues effilées, s'allongent au caprice ondulant des vagues. Simon, — têtes expressives de paysans. Iwil, — vue de Venise. E. Sain, — un joli visage de jeune fille. J. J. Rousseau, — esquisses de félins à la sanguine. Lerolle, Parabère, Villon, Moraud, Alaux, C. Duran, Roll, Weber, Legrand...

Rivière, — de superbes gravures originales en couleurs : ciel étoilé, plaines endormies, toit de chapelle aux dentelures frangées de neige, bâteaux à l'amarre, flots qui déferlent, lames qui sautent, toutes ces études pittoresques et simples, accusent un souci sincère d'exprimer la réalité et un effort tout à fait individuel d'en dégager une poésie profonde, perceptible à tous. Renouard, *gestes de M. Deschanel :* scrupuleusement observés et notés sans hésitations.

Dans la section des objets d'art, de merveilleuses figurines de Carabin.

SCULPTURE.

Beaucoup de blocs mal dégrossis, de morceaux à moitié taillés, larves informes sinon difformes, vagues indications d'ébauches futures. Bartholomé, — *Fragment pour un Tombeau*. Rodin, — *Buste de Victor Hugo*, d'encolure énorme, rappelant la carrure du fameux Balzac, juché sur un piédestal si haut qu'on distingue à peine les traits de la face et qu'on croirait, placé au loin, apercevoir un gigantesque bilboquet. Charlier, — *Un Timonier à la barre*, de relief vigoureux manquant un peu de désinvolture.

Escoula, — *Nymphe des sources*, aux formes longtemps caressées par le ciseau, mais d'académie malingre. Sujalbert, — une femme nue de plastique délicate, debout près d'un rocher. Dalou, — un paysan, dont l'attitude trahit la fatigue, une sourde et lente lassitude qui déprime son torse et affaisse sa structure. Enfin, témoignages précis d'un très grand art, qui dédommagent des multiples embryons grotesques qui trop souvent offusquent ici la vue, de Constantin Meunier, — *le buste de Camille Lemonnier*, et une *tête d'homme*, bronze : œuvres puissantes, peut-être un peu épaisses d'aspect et lourdes d'allure, mais qui n'en sont pas moins d'un modelage énergique et d'une expression vraie.

MARCEL BOURCE.



UNE EXPOSITION DES BEAUX-ARTS EN WALLONIE

Le Salon de Liége

Ici comme ailleurs les œuvres complètes sont rares, tout à fait absentes. L'impression générale n'est ni meilleure, ni pire, que celle que l'on emporte régulièrement, à l'heure présente, des expositions de ce genre.

Le visiteur perd une bonne partie de son temps à chercher ce qui vaut qu'on s'y arrête, les noms connus, les noms familiers et qu'il aime. Il n'a pas toujours à se féliciter du résultat de ses recherches.

A cet égard l'envoi d'Emile Claus est un exemple à signaler. Il n'est guère cependant en Belgique d'artiste de talent plus personnel, plus sincère, plus novateur, plus heureux dans ses audaces.

Son *Vieux jardinier*, du Musée de Liége, est une des œuvres les plus hardies, les plus vraies, les plus vibrantes que nous ayons rencontrées ici depuis vingt ans. Comparez-lui, non la *Maison rose*, qui reste une bonne toile malgré certains excès, mais la *Route dorée*. Où donc Claus a-t-il bien pu voir cela ? Jamais, en ses plus rutilants automnes, la nature ne nous a rien montré qui approchât d'une débauche pareille.

En revanche il en est d'autres à qui l'on ne s'avisera pas de reprocher qu'ils modifient trop leur manière.

Voyez les deux *Marines* de Bouvier, rapprochez-les de celle que la ville de Liége acheta à l'un de nos derniers salons. C'est la même sureté d'exécution jointe à la même souplesse, c'est la même solidité unie au même charme. Mais qui voit une seule de ces marines les voit toutes trois ; pareilles intentions, pareils procédés, tonalités pareilles ; ensemble elles paraissent n'avoir nécessité que la préparation d'une seule palette.

Voyez aussi *les Taureaux* du très-regretté Alfred Verwée, ils sont admirables de structure et de couleur ; c'est aussi puissant que sobre, aussi grand que sincère. Rappelez-vous *le Taureau* du Musée Liégeois. Celui-là est seul, ceux-ci sont deux, en cela

uniquement les tableaux diffèrent. Pour le surplus ils sont rigoureusement les mêmes et vous procurent rigoureusement les mêmes sensations.

Alors à quoi bon? Que dirait-on de l'écrivain qui se bornerait à nous conter sans cesse la même histoire, fût-elle exceptionnellement intéressante, en changeant quelque peu les termes, ou le titre, ou le nombre de ses héros?

Le succès du Salon va, cette fois, à Henri Luyten dont le *Crépuscule,* qui conserve malheureusement les rudesses et le manque d'unité d'une esquisse, dénote un fier tempérament. A Kernkamp, dont le *Bois de hêtres* est délicat de coloris, charmant de lumière, exquis d'impression. Au *Coin d'étang* de Verdussen, sobre, vrai, captivant autant que la réalité, mais dont les tons discrets sont maltraités par l'or de la bordure. Au *Ruisseau* de Joseph François, d'une pâte généreuse sûrement et largement étalée; au *Crépuscule* du même, placé bien haut et qui valait un meilleur sort.

Succès aussi pour Gabriel Nicolet, avec un portrait de jeune femme, distingué et discret, de coloration bien personnelle, et *La Bénédiction des enfants*, d'une facture plus molle, plus hésitante, mais gracieux d'ensemble et baigné de la lumière qui convient au sujet.

La *Princesse à l'Iris,* de Rochegrosse, au fond ne signifie rien; cela trahit le modèle et sent trop l'atelier. La palette et la sureté d'exécution du remarquable artiste s'y retrouvent, mais rien dans ce morceau ne se prêtait à la mise en œuvre des qualités qui caractérisent surtout sa manière.

De Léon Frédéric: *Cuisine de petite ville;* peu intéressant, avec des détails malheureux: *Le Labourage,* qui enferme en un trop petit cadre de trop vastes horizons.

La *Dame en jaune,* de Vanaise, un gracieux prétexte à de fort belles colorations.

Le *Ruisseau* de Wytsman a bien des qualités, mais il en fait pour plaire avant tout, même aux dépens de la vérité.

Wathelet a envoyé un beau portrait et un tableau de genre: *Mimosas*, qui est une œuvre délicate.

Léo Vanaked expose, — en un lit trop court, — *Le Malade.* Dans la réalité le sujet serait poignant, le tableau nous laisse froid.

Une grande toile de Levêque arrête et retient de façons différentes. Cela *épate* les uns et fait sourire les autres. C'est intitulé: *Hymne d'amour,* et nous n'y verrions pas d'inconvénients si les deux personnages que le peintre nous montre n'étaient aussi muets que profondément endormis. Les nus sont bons, ont de belles lignes, en revanche la tête de l'homme, la seule qu'on voie, est vulgaire et mauvaise. Le paysage, qui a l'importance du reste, est tout de convention, figé, tenant tout à la fois du métal émaillé et du papier peint. Le *Combat de Centaures*, également de Levêque, est moins *fort* peut-être, au sens de l'artiste, nous avons la faiblesse de le préférer.

Enfin *Derniers rayons,* de Frémerie, tranquille, mélancolique, très juste, mais qui souffre singulièrement d'un trop éclatant entourage.

Nous aurions voulu parler de Richir et de son *Ruisseau;* de Rul qui, dans ses *Dunes,* a choisi un sujet rebelle qu'il n'a su vaincre qu'à moitié; de Simons qui, non sans mérite, dans sa *Drève* refait Courtens; de Steppe, dont *La Vague* est puissante et lourde dans la juste mesure; de Mlle de Hem et de son *Bibliophile* trop sacrifié aux accessoires; de Dierckx qui, dans son joli tableau: *A la bouchée de pain,* s'est trop attaché au seul premier plan, aux dépens de tout le reste; de de Greef et de son *Garde forestier* qui semble n'être là que pour le titre et fait tache dans le tableau.

Parmi les rappels, les œuvres d'aspects connus, d'effets émoussés, et qui soutiennent faiblement la réputation de ceux qui les ont envoyées, on peut citer: *Edmée,* de Herbo; les *Bibelots* de Lempoels et *Imitation* du même, qui n'est en réalité qu'une réunion de vides et prétentieux bibelots humains; *l'Avant-port de Dunkerque*, de Robert Cols, plus épais, plus lourd que solide; Un vaste Philippet: *La Fête de la grand-mère,* qui, il y a beau temps déjà, nous avait intéressé à première vue, et que les années semblent plutôt anémier que fortifier; deux Stroobant qu'on voudrait louer, mais qui rapetissent trop d'imposantes réalités par l'excès des détails; un Tijtgadt; trois Van Beers, — que les temps et les avis sont changés! — De Van der Ouderaa: *Le Retour du Calvaire,* d'une émotion factice et le *Cloître aux joyaux,* mou, conventionnel, théâtral; *Gibier d'eau,* de Piet Van Engelen, habile peut-être, sec et froid à coup sûr; *La Bénédiction des chevaux,* de Van Leemputten; le fameux *Ivrogne,* de Laermans. Vu à Paris en 1900, aussi cru, aussi déplaisant, aussi excessif ici que là-bas; une grande *Procession,* de Verhas, qui fait singulièrement regretter sa modeste petite *Fille de pêcheur* de notre Musée; deux Th. Verstraete, sans grande saveur; la *Joyeuse Entrée,* de Bocks, un inoffensif pastiche.

Il y a encore deux Geets, un H. Le Roy, deux Hallaert, et bon nombre d'autres dont nous estimons qu'il vaut mieux ne rien dire.

Aussi bien nous croyons pouvoir terminer, en consacrant sans scrupule à nos concitoyens, à ceux qui vivent et travaillent chez nous, ou sont d'anciens élèves de notre école, les lignes qui nous restent.

Dans *La Mare* et *La Lessive,* de l'excellent maître de notre Académie, nous retrouvons les qualités de la jeunesse et l'expérience de l'âge mûr du bon peintre Evariste Carpentier.

Camille Lambert est un des exposants qui le plus attire et intéresse. S'il emprunte aux primitifs le caractère mystique et la naïveté de la forme, le sentiment général et les expressions, très intenses, sont bien à lui.

Armand Jamar fait décidément sa trouée. *La Mer du Nord* est d'un ensemble très homogène, très harmonieux, dans sa lumière assombrie. Sirtaine aborde le genre avec assez de bonheur. Les tendances du paysagiste s'y retrouvent cependant; il entoure une figure d'ouvrier, un peu courte, de tons charmeurs qui ne seraient pas déplacés dans le boudoir d'une jolie femme. Jérémie Delvaux atteint rarement le but, touche en deça ou au delà. Son groupe de la famille fait un peu sourire, il est plus bourgeois que nature; en revanche ses *Boërs blessés* ne donnent qu'une bien pâle idée des rigides héros. Mme Marguerite Radoux a deux portraits de bonne facture, mais pourquoi donc nous a-t-elle privés de la grande toile qu'elle exposa, l'an passé, au Salon de Paris? L'*Arrivée au champ*, de Loncin, nous procure une agréable surprise. Loncin est jeune et il y a dans son tableau beaucoup plus que des promesses. Emile Berchmans a deux toiles d'inégale valeur. Nous aimons peu *Jeunesse* qui, par l'excès des carnations, est plutôt d'un décorateur. E. Berchmans nous a habitués a plus de distinction et de délicatesse. *Heures lentes*, de Henri Berchmans, est heureux par le choix du sujet, insuffisant d'exécution. Aug. Donnay expose *Terre wallone*, wallone en quoi? La composition et la couleur sont impuissantes à nous répondre. Heureusement le dessinateur des illustrations du théâtre de Maeterlinck, prend singulièrement la revanche du peintre.

Du côté des dames se révèlent une fois de plus, la grâce et la délicatesse des tons qui leur sont coutumières. Mmes Ronner, Ransy-Putzeys, Mottard-Van Marcke, Mlles Pauline Jamar et Drumaux, mettent dans l'ensemble du Salon de fort aimables notes.

La place nous manque pour parler des sculptures, des pastels, des aquarelles, des gravures. Nous voulons toutefois faire une seule exception pour ces dernières, en signalant les illustrations pour les *Fleurs du Mal* de Ch. Baudelaire, d'A. Rassenfosse.

ALFRED KOISTER.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink, rue du Fort, 16.

QUATRIÈME ANNÉE TOME IV 15 JUILLET 1902 N° 6

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

ABONNEMENT :
UN AN. . **5** francs | SIX MOIS fr. **2.75**
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : **10** francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

Sâr Péladan

LA TERRE DU CHRIST (1)

—

ON sait qu'à l'exemple glorieux du vicomte de Chateaubriand, parti vers les campagnes de Jérusalem, en des jours d'ardente et douloureure foi, l'auteur du *Vice suprême* entreprit, voilà presque trois années, un voyage d'étude et de dévotion aux prestigieux paysages de l'Orient classique : Grèce, Palestine, Egypte Ce sont les résultats de son enquête, les conclusions de sa dialectique qu'il publie maintenant en une nouvelle série d'ouvrages : *Les Idées et les Formes,* — et dont voici le second tome : *La Terre du Christ* D'un avertissement liminaire, nous connaissons qu'on ne peint ici « que la Palestine chrétienne et partiellement. Une *Vie de Jésus* complètera le tableau. Quant à la Judée d'Israël, elle sera décrite au tome de *La Terre de Moïse.* » Cette distinction est évidemment due aux idées nouvelles que le Sâr Péladan, exégète illuminé, professe à l'égard des Textes sacrés. La Judée d'Israël, hélas ! c'est l'Ancien Testament, c'est-à-dire une œuvre d'un mysticisme cruel et sectaire à l'extrême où gronde la volonté farouche de Javeh, et dont l'esprit contredit par anticipation celui du Nouveau-Testament, le *Livre du Christ,* le pur poème de renonciation et d'amour, conçu dans les sites mémorables qui vont de Nazareth à la Montagne des Oliviers, et du Cédron au Golgotha A son tour, le Sâr Péladan, l'a parcourue, cette Terre de Jésus, toute pleine et palpitante encore du divin souvenir; il l'a vue de ses yeux de chrétien et d'artiste : car deux hommes étaient en lui, pèlerins également passionnés et subtils Et c'est une relation pathétique et pieuse qu'il nous donne ici de son merveilleux périple.

(1) Flammarion, 1 vol, in-16 jésus, de 465 pages.

Un fait domine le livre, qu'il faut mettre aussitôt en lumière : l'auteur confirme ce que, d'après Langlois, Robinson et Tergusson, nous avions de fortes raisons de supposer : à savoir que le rocher actuellement adoré sous le nom du Saint Sépulcre n'est point l'authentique tombeau où le corps de Jésus fut déposé. Les descriptions du lieu qui nous ont été laissées par quelques anciens auteurs (Antonin le Martyr, Eusèbe, Arculfe, Cathervood) le démontrent péremptoirement L'empereur Adrien éleva, à l'emplacement même du Saint-Sépulcre, un Temple dédié à Vénus. Plus tard, Constantin renversa les constructions d'Adrien, déblaya, retrouva le sombre rocher et l'enchâssa dans un monument nommé Anastasis. En 969, l'Anastasis fut transformée en mosquée par le fatimite Moëz; c'est aujourd'hui, la mosquée d'Omar ou coupole du Rocher, l'unique tombeau du divin Supplicié. « Le clergé de 999 et de 1021, épouvanté de la perte des Lieux Saints, qu'il pouvait croire éternelle, voulut à tout prix sauver la tradition et fit un apocryphe là où et comme il put » Mais lorsque les Croisés furent maîtres de Jérusalem, on ne leur avoua pas — pour quelle raison lamentable ? — la substitution, et c'est à ce faux Saint-Sépulcre que le 15 août 1099, les prêtres conduisirent les sublimes chevaliers de Godefroy, les laissant — imposture inouïe — défaillir là, d'un bonheur que ces rudes et mystiques compagnons ne savaient point imaginaire. — Qu'est-ce donc que l'actuel Saint-Sépulcre ? Un caillou du chemin, grotesque et sans histoire, enfoui dans les caves obscures et puantes d'un bâtisse romane du XIIme siècle et distant de 700 mètres, à vol d'oiseau, du véritable calvaire. Et pour la possession de ceci, quelles luttes atroces, désolantes, entre les enfants du Seigneur !

La *question d'Orient* nous offre ici, peut-être, la plus terrible de ses faces. Les Lieux Saints sont aujourd'hui, plus qu'à nul instant de l'histoire, le théâtre de luttes spirituelles si passionnées qu'elles

dégénèrent aisément en corps à corps. Il est vrai que les prêtres ont ici, derrière eux, de non moins féroces diplomaties et qu'ils sont un peu les âmes damnées des trois Césars diversement laïques, semblablement assassins. L'Eglise du Saint-Sépulcre, les clergés y ont établi une manière de quartier général d'où les prêtres surveillent les tragiques combats que se livrent — *intra muros temple* — les bataillons soumis à leurs disciplines respectives. D'ailleurs une garde turque se tient en permanence, l'arme au pied, autour de la crypte divine, afin d'empêcher que Grecs, Latins, Arméniens ne se massacrent, d'un geste aussi noble qu'unanime. Ah! comme les paroles dernières de Saint-Vincent de Paul. à son lit de mort et de gloire, doivent revenir hanter la mémoire du penseur, motif splendide et désespéré : « Aimez-vous! Aimez-vous les uns les autres, mes petits enfants! » Des Franciscains ont été, l'année du Christ 1854, poignardés en pleine église par des popes. L'adoration et la garde du Tombeau appartiennent alternativement aux Latins et aux Grecs. On a vu récemment un prêtre orthodoxe venir, escorté d'un de ses Kaouas, pour prendre la veillée au Tombeau quelques instants avant l'heure. Et comme le Franciscain refusait de céder la place jusqu'à la minute réglementaire, le kaouas, tirant son revolver, brûla la cervelle au prêtre latin qui tombait mort sur la table même du Saint-Sépulcre et l'éclaboussait de son sang.

Ce n'est donc point, à proprement parler, d'un conflit de nations qu'il s'agit ici, mais bien de religions. « A Jérusalem, il n'y a ni Français, ni Russes, ni Italiens, ni Allemands; il y a des catholiques et des grecs; des chrétiens et des musulmans. C'est la croyance ici, qui fait le drapeau. » Or, dans peu d'années, les Russes seront les maîtres définitifs des Lieux Saints, par la seule évolution de leur formidable puissance, et nous verrons les Latins « virtuellement bannis. » Les Slaves seront les maîtres de l'Orient comme de l'Occident. Sans effort, en conformité à des lois toutes philosophiques, voilà un empire du monde qui se crée. Pourtant nous estimons que cet empire ne sera réellement universel que lorsqu'il sera gouverné par les philosophes. L'avenir est le champ de bataille pacifique des métaphysiciens : il est à eux et rien contre eux ne prévaudra. Platon, cet incomparable voyant, avait dit cela voilà quelque deux mille ans (1). Et voici que va se réaliser sa pensée admirable. Ainsi le sang slave est appelé à régénérer l'Europe. Le temps est proche où l'Est jettera vers nos races décadentes ses millions de moujicks obstinés. « Ils viendront, avec une morale supérieure, le cœur simple et pur, et quand ils seront vainqueurs, ils deviendront vraiment, sincèrement fraternels. Le vieil Occident ne pourra pas garder ses sentiments de vaincu envers des maîtres si magnanimes, et la conquête sera définitive, parce que le fusil de l'envahisseur posé, le moujick partagera son pain avec l'ennemi de tout à l'heure (1) » Voilà donc nos maîtres de demain. Et voici le rôle que nous, Latins, les aïeuls mélancoliques et précieux qui allons mourir, voici le rôle impérial que nous leur enseignerons. Pour l'instant ce sont des barbares, mais d'admirables et pieux barbares. Leur évolution, nous la retarderions sans l'enrayer. Il faudra du moins s'appliquer à l'harmoniser, c'est-à-dire initier progressivement l'esprit russe à l'effort de la pensée occidentale : il devra s'assimiler les conclusions du génie latin, tellement qu'il vienne à s'interdire ces bons intellectuels par lesquels il passera de l'ingénuité évangélique au nihilisme, sans transition. En un mot nous avons à créer, et de la façon la plus complète, la mentalité du Russe Sauf les hautes classes de la société, raffinées et corrompues, le peuple russe tout entier grouille à l'état d'enfance, d'inconscience presque absolue. Tolstoï lui-même, le grand Tolstoï, avec toute sa magnifique sensibilité, lorsqu'il a voulu théoriser en matière d'esthétique, a balbutié déplorablement. Sa philosophie sociale est déraisonnable. Aussi bien, n'est-ce pas peut-être à la mentalité des hommes qu'il nous faudra donner nos premiers soins, mais au contraire, à mon sens, à celle des femmes.

Car en Russie, le cerveau de la nation, quoiqu'il semble y avoir du paradoxe et de la contradiction à l'affirmer, c'est la femme. Douée d'une sensibilité suraiguë et ce qui est plus merveilleux encore, d'une exceptionnelle mentalité, elle est en quelque sorte la rectrice des destinées viriles, l'âme des mouvements sociaux. Pour l'instant et pour longtemps, elle représente une force supérieure à son sexe Je sais, à la vérité, une délicieuse personne, d'ailleurs de la meilleure condition, venue de ce lointain et glacé pays de l'Est et qui, à peine quinze années atteintes, gagna ses brevets sur des réponses admirables, obtint du jury un *perfectissime* unanime et reçut ses plus distinguées félicitations. C'était hier. Mais, le plus étonnant! ce cerveau d'adolescente ayant pris une pleine conscience de lui-même s'est déjà surpris à élaborer des impressions vraiment originales. Et cette enfant aux grands yeux de méditation, se joue d'aborder en cinq ou six langues, au gré de l'heure, de plus pénibles sujets : art, philosophie, histoire, politique, avec une inquiétante autorité, sans que vienne aucune subtilité de doctrine déconcerter le raisonnement, fatiguer la compréhension de la prodigieuse petite fille.

(1) République IV.

(1) Réponse à Tolstoï.

Voilà donc le noble type de la femme slave qu'il nous faudra ravir à ses froides spéculations nationales et dont nous ferons, dans le temps le plus proche, la radieuse messagère de paix et de beauté. Initiée à l'actuel mouvement des philosophies humanistes, ayant acquis au contact de l'œuvre occidentale la logique et la pondération qui manquent sans doute à sa remarquable sensibilité, je ne doute point qu'elle ne sache montrer aux générations successives le chemin des victoires pacifiques et éternelles.

Mais dans la future aventure européenne, une autre grave question sera celle du clergé russe. On sait que le Sâr Péladan, catholique convaincu mais éclairé, a peu d'estime pour le clergé romain. Or il tient le clergé grec pour le plus ridicule, le plus méprisable qui soit. Après l'abbé Pierre qui fut chargé d'une mission auprès du patriarche latin et s'écria : « Monseigneur Meslin *ne sait pas tout encore*, ou comme moi, *il ne peut pas tout dire* La cupidité des Grecs a concédé à prix d'argent *des choses que ma plume ne pourra jamais écrire* et *qui feraient maudire du monde entier* leurs auteurs et *leurs complices* », le Sâr Péladan avoue à son tour : « Auteur de la *Décadence latine* où la derscription du vice est certainement sans ambages moi non plus, je ne peux pas écrire les mystères grecs du Saint-Sépulcre. » Au reste, voici une qualification du clergé orthodoxe : « Ces matassins religieux que la Russie gorge d'or sont les plus ignares, les plus fourbes et littéralement les derniers des hommes. Et ce sont ces hommes qui dirigent les consciences des plus admirables chrétiens qu'on puisse connaître « Ah ! ces moujicks, quel torrent de larmes ils versent, comme leurs genoux sonnent sur les dalles, comme leur voix s'épuise sans se lasser, qu'ils sont beaux de foi et comme leur âme doit réjouir les anges ! »

Loin des tristes spectacles de la foi, loin des réflexions affligeantes, le pèlerin a trouvé des lieux de méditations magnifiques : Gethsemani, Bethanie, la Voie douloureuse, du Cedron à Jérusalem, Tibériade et le lac de Jésus nous valent aujourd'hui de très nobles pages. Je voudrais citer quelques descriptions éblouissantes, celle de la Mer Morte par exemple et d'autres : je me bornerai à celle-ci, pleine d'un souffle très classique : « Les villes meurent comme les hommes : le désert se fait autour d'une Palmyre ou le sol s'effondre sous une Pentapole ; abandon ou cataclisme sont les deux formes de l'effacement. Une autre apparaît ici, plus effrayante encore ; la vie y a fait l'œuvre de la mort. Ce n'est plus le sable qui s'accumule, morne ; la fleur coloriée, odorante ; la broussaille pleine d'insectes ; la frondaison folle ensevelissent la cité et la submergent sous les vagues vertes des herbes et des hautes tiges. L'Inde recèle des villes entières, des villes de temples et de palais que la jungle envahit et couvre, comme la cendre incandescente du Vésuve coula sur Herculanum et Pompéi, et tandis que la cendre conserve même les peintures et ne détruit que par son poids, la liane, ce constrictor gracieux, s'enroule de la colonne à l'architrave et brise le fronton de marbre ; les follicules parasitaires qui nichent aux interstices des blocs, termites végétaux, jettent bas les blocs les plus fiers ; l'œuvre humaine ne résiste pas à l'action dispersive du végétal ; le lierre dévore le mur et le brin d'herbe déséquilibre et précipite le créneau.

J'ai vu le grand sphinx dressé au seuil de la Lybie, sans cesse assailli par la vague de sable qui lui bat la poitrine.

A Tibériade un autre effroi apparut. La végétation cernant, assiégeant la ville, escaladant les murs et, conquérante, pénétrant dans la cité morte et la dévorant de sa vie implacable et sauvage. »

Voici maintenant un tableau tout de grâce attendrie :

« A ce moment du jour, qui meurt où il y a encore de belles couleurs dans le ciel et déjà de l'ombre sur la terre, où les buissons s'épaississent, où le feuillage noircit, tandis que le couchant résout son rouge en orange, et que les bleus qui vont violacer délicatement verdissent, moment splendide où le ciel a les tons de la civilisation et les colorations chères aux femmes, je suis venu à la Fontaine de la Vierge, qui est, je crois, toute l'eau de Nazareth, et sans trop m'approcher, j'ai regardé venir, fortes et lentes, les Galiléennes dans le crépuscule, le vase d'argile antique sur l'épaule ; elles se penchaient sous l'arc très vieux, comme vint et se pencha Madame Marie, drapée peut-être aussi dans le *feredji*, ce long voile blanc qui a une signification si chrétienne.

Alors les cloches ont sonné l'angelus et mes genoux se sont pliés d'eux-mêmes. L'*Ave Maria* a fleuri mon cœur d'une si suave dévotion que je n'ai plus senti le poids des péchés ; j'ai vécu une minute absolument pure, une minute telle que doit être l'heure de l'Ange ; mon âme allégée, je ne pensais plus, j'adorais ; ma prière montait sans effort dans une sérénité indicible, fumée d'encensoir qu'aucun souffle ne contrarie. Ce fut court, mais je devinai la béatitude et la volupté des Saints. L'idée s'épanouit en amour : Comprendre, c'est être violemment attiré par un objet. Et ma chère pieuse minute, l'Immaculée Conception m'apparut un fait et non un mystère. Je reçus là l'apaisement compensatif de ma veillée au Gethsémani. Madame Marie ayant pitié du triste pélerin, permit ce sourire de l'âme quand sonna l'angelus dans le crépuscule.

Je restai là, regardant les Nazaréennes, belles toujours en souvenir de Marie, passer avec leurs longues cruches sur l'épaule et, souriantes, jeter sur moi un regard chrétien comme si elles étaient conscientes du

grand rôle qu'elles venaient de tenir devant un poète.»

J'ai retrouvé en ce livre toutes les qualités, tous les défauts habituels du Sâr Péladan. L'œuvre entière de l'auteur est semblable à ces fresques très puissantes et disproportionnées que le hautain Giotto di Bondone et plus tard le somptueux Véronèse ont léguées à l'admiration un peu étonnée des siècles. L'auteur de la *Décadence latine*, ayant entrepris un travail excessif, obligé de tout subordonner au plan de l'ensemble, n'a pas eu les loisirs de soigner le détail : et ses livres, par ce côté, pêchent singulièrement. D'exceptionnelles qualités de raisonnement, de lyrisme se trouvent perdues dans le plus regrettable désordre d'idées. Mais dès que cet auteur voudra prendre le temps et la peine d'écrire un livre, c'est-à-dire d'en ordonner la forme jusqu'à la plus grande perfection, je crois sincèrement qu'il nous donnera quelque chose de supérieur aux productions de ce temps.

René-Georges Aubrun.



La dernière Promenade

—

Toi plus altière que jamais,
Moi plus pensif et plus malade,
Nous refîmes la promenade
Que nous faisions quand tu m'aimais.

C'était, dans la même vallée,
Le même automne tiède et bleu;
Nous reconnaissions peu à peu
L'étang, la fontaine et l'allée.

Rien ne nous était étranger,
Tout nous rappelait l'autre automne :
Car la Nature monotone
Vit et meurt sans jamais changer.

Et de revoir, à la même heure
Que jadis, ce couple inquiet,
Un vieillard grave souriait
En songeant que l'Amour demeure !...

Les feuilles mortes, dans le vent
Que faisait ta jupe traînante,
Dansaient leur ronde frissonnante
Comme aux beaux soirs d'auparavant.

Rien n'était changé dans la sente
Où chantait l'écho d'autrefois ;
Rien n'était changé que ta voix,
Ta voix naguères caressante :

Car des mots de dédain méchant
Frémissaient sur tes lèvres fraîches,
Avec le bruit des feuilles sèches
Que tu soulevais en marchant !

Franz Ansel.

Le Château des Merveilles (1)

—

Sur le versant oriental d'une colline couverte de tropicales végétations s'élevait le Château des Merveilles.

Ses tours fines et élancées, ses flancs pareils à des hanches gracieuses, ses entrées de marbre rose aux portails garnis de pierreries qui resplendissaient et semblaient se consumer aux brûlants baisers du soleil, lui donnaient l'aspect d'une royale courtisane dressée dans l'apothéose de sa beauté.

C'était un séjour de paresse et d'amour baigné d'une éternelle jeunesse.

Les vices s'y épanouissaient semblables aux fleurs : splendides et luxuriants.

Une lumière distillée par de profonds vitraux zébrait de tamisés rais somptueux les ombreuses galeries circulaires et inondait de chatoyants reflets d'arc-en-ciel les cours de marbre où l'insondable azur filtrait, reflété par les étangs moirés. Là, de blanches formes s'esquissaient dans les ténèbres, ici de limpides jets d'eau, parmi les parfums exhalés des cassolettes d'or, s'épanouissaient, tels des gerbes de rêves en fleurs.

Des luminaires d'albâtre et des coupes de pierres précieuses éclairaient seuls les salles secrètes où dormaient entassées des merveilles sans nombre.

Chaque péché avait son sanctuaire où des messes maudites étaient célébrées à la gloire de l'esprit des trésors et des plaisirs cachés. Au cœur même du palais s'élevait l'autel mystérieux dont nul n'avait franchi le seuil : de là jaillissait le sang qui animait le séjour enchanté d'une vie surnaturelle.

Des femmes charmantes, aux beaux corps mi-voilés, rêvaient sur les marches marmoréennes jonchées de roses vermeilles. Elles aussi apparaissaient pareilles aux fleurs, harmonieusement mêlées. Des chairs pâles et fraîches, des chairs roses comme l'aurore ou brunies par le soleil, des chairs languissantes et fermes se frôlaient ; les magiques toisons des cheveux blonds, fauves et châtains comme les mystérieux reflets des lacs d'automne ou noirs comme la nuit aux lueurs bleues, s'entremêlaient sur les épaules amies Mais aucune splendeur n'égalait le regard de ces princesses de volupté.

A côté d'elles, étendus sur de riches coussins de velours, des chevaliers s'abandonnaient à leurs ravissantes caresses. A leurs pieds languissaient de pâles écuyers charmés par les paroles capiteuses qui, comme une lumière parfumée glissaient de leurs lèvres lascives et brûlantes.

Et du silence solitaire des murs suintaient les soupirs d'amour et de douleur des princes inconnus qui dans

(1) Fragment d'un roman à paraître.

l'attente de l'éternel châtiment savouraient les délices de leur damnation.

Un murmure de lyres s'éveilla, une voluptueuse mélodie atténuée frémit dans les couloirs circulaires du palais et la Reine parut sur l'escalier principal. Elle descendit les marches illuminées par sa présence et traversa la cour, escortée d'enfants blonds et de jeunes vierges, conservées comme des fruits rares pour les futurs festins de la chair.

Des chevaliers et des jeunes filles s'étaient agenouillés et semaient des roses rouges à son passage.

Sa radieuse beauté semblait auréolée de clartés lointaines. C'était bien l'âme visible de ce séjour enchanté qui soudain s'épanouissait, à tous les yeux: en elle dormaient les plus suaves parfums et l'on disait que son baiser était plus enviable que la divine extase La forme de son corps résumait celle du palais : peut-être le bâtisseur de ce manoir étrange avait-il puisé en elle tout le génie de son imagination créatrice. Tel était l'artifice de son amour que les cœurs languissaient à jamais pour l'avoir éprouvé, et aucun jusqu'à ce jour n'avait résisté au prestige de ses yeux qui, ainsi que des vitraux frappés des feux d'un magique crépuscule, resplendissaient de la magnificence secrète de son âme.

Majestueusement elle fendit l'onde des parfums qui affluaient vers elle et qui glissèrent, caressants, le long de ses flancs, passa silencieuse et disparut, tandis que les lyres et les cœurs élevés vers elle éclataient en frissons d'harmonie.

. . . .

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.



L'Angoisse

NOËL EN UN ACTE, EN VERS

(Suite et fin)

—

SCÈNE VII

—

CHRISTINE, ROSINE, LE PÈRE et CLAIRE

LE PÈRE, ne comprenant rien au départ d'Edouard, et en scandant ses paroles.

Le soir se clot comme une question
Par un point fabuleux d'interrogation !

ROSINE, entraînant Claire à part.

Il reviendra vers toi, m'en croiras-tu, méchante ?
Et Rosine n'a rien, désormais, qui l'enchante...

CLAIRE, dédaigneuse pour la forme.

Que j'accepte l'amour qu'il veut en vain t'offrir ?...

ROSINE.

Pardonne-lui sans peine . il en a cru souffrir...
Le triomphe est moins fier dont le vainqueur abuse ;
Que ce deuil passager lui soit comme une excuse :
Je n'ai foi qu'en l'amour fait d'un peu de pitié.

LE PÈRE.

Claire m'expliquera, j'espère...

A son approche, Rosine se dirige vers Christine. Le père entraîne Claire d'un air mystérieux :

L'amitié,...

Et plus loin :

L'amitié, je la sais sœur de la confidence...
Rosine est éloquente et parle d'abondance,
Et j'en étais bien sûr, elle t'avait parlé ..

Signe de dénégation de Claire.

Comment ? pas un petit secret, là, dévoilé ?

CLAIRE, affectant l'étonnement.

Rien, Monsieur !

LE PÈRE, s'éloignant peu convaincu, tandis que Rosine se dirige vers Claire restée seule.

Le bilan de ce soir ?... Rosine aime.
Je saurai m'informer du galant tout de même :
Voyez donc la jeunesse :... on dort, et, tout surpris,
On apprend au réveil que des cœurs sont épris !...
Qu'il soit digne d'amour, c'est la seule réserve...
Ma fille, il faudra bien qu'à table je t'observe !

Sans voir Christine qui pleure silencieusement.

Christine, n'allez point me refuser secours :
Dans le dédale exquis mais troublant des amours
Dirigez-moi, car l'ombre en est peu diaphane :
Vous tresserez pour moi le fil clair d'Ariane.

La voyant brusquement, à part, avec une émotion qu'il s'efforce de se cacher à lui-même.

Eh mais ! qu'a t-elle donc ?... des larmes, en voici !
C'est l'attendrissement général .. elle aussi !
Qui vantait la gaîté des noëls près de l'âtre ?
Pleurs menaçant mon vin, perles de Cléopâtre !

Des cloches s'éveillent au loin.

A table ! Jésus naît ! déjà le réveillon
Rit dans la gamme d'or d'un lointain carillon !

Rumeurs dans la rue, apercevant Claire qui se penche vers la fenêtre.

D'où te viennent, là-bas, ces mines amusées ?

CLAIRE.

Minuit approche, et dans l'attente des fusées
La foule en s'agitant s'exclame... Est-ce charmant !

LE PÈRE.

Dis, Rosine, entre nous, ne t'a-t-elle vraiment ?...
Rien... garde ton secret... Cette place est la tienne.

Le père et Claire vaquent aux derniers préparatifs, tandis que Rosine, aux genoux de Christine, lui parle doucement :

ROSINE.

Mère, écoute : minuit se murmure une antienne.
Ton fils va revenir; songe quel doux accueil!
L'avenir plus clément s'ouvre à nous comme un seuil
Paisible, souriant, où des heures plus calmes
Sur nos fronts éventés agiteront leurs palmes...
Espérons, de l'espoir tout entier de nos cœurs.

CHRISTINE.

Hélas! ce calme même a d'amères douceurs,
Et dans sa paix terrible il semble qu'une étreinte
Crispe sur moi les mains obscures de la crainte.
Je ne sais, je ne sais.. je la sens qui me tient.
N'entends-tu rien, Rosine, autour de moi, qui vient,
Et me parle à mi-mots, détourne le visage.
Et des yeux... pleins des pleurs d'un sinistre présage...
Entends-tu?

ROSINE.

Si j'entends?... de quoi donc s'agit-il?
Le Sauveur fait tinter la fin de son exil...

CHRISTINE, toute retombée en son hallucination de voyante, se dressant à demi comme pour mieux entendre quelqu'un qui lui parle :

Que dis-tu, que dis-tu? spectre doux et terrible...
Un grand malheur, et puis, ce bonheur indicible?
Lèvres pâles de morts se retrouvant ailleurs
Et jointes à jamais en des baisers meilleurs...

ROSINE, s'apprêtant à appeler.

Oh! tais-toi... c'est affreux... mère, c'est du délire!

Christine retombe toute pâle, mais calme; Rosine la regarde un instant et se rassure

LE PÈRE, les préparatifs achevés.

A table maintenant... la table nous attire...

Chacun s'assied; le père montrant les roses :

Un soir surnaturel nous ranime ces fleurs ..
Car ne l'oubliez pas, c'est la fin des douleurs;
L'Holocauste divin de nouveau les assume
Et dans son sacrifice ardent il les consume.

Les fronts s'inclinent, la prière se récite avec un sentiment profond et comme une mélopée pénétrante et grave.

CLAIRE.

Nous prîrons le Seigneur, nous prîrons le Sauveur!

ROSINE.

O Christ, qu'un geste doux vers nous penche rêveur,
Du pain des affligés adoucis la saveur!

CLAIRE.

Nous romprons saintement votre pain délectable...

LE PÈRE.

Les mains cherchent les mains autour de notre table.

CLAIRE.

Nous sommes les brebis de ta divine Etable...

ROSINE.

Nous sommes, ô Pasteur, de tes agneaux élus;

LE PÈRE.

Et dans la grange tiède, où l'hiver n'entre plus,
Un parfum de genêts sort de la paille fraîche,
Et c'est l'âme des champs qui fleure dans nos crèches.

ROSINE.

Devant toi, les plus purs seront-ils innocents?

LE PÈRE.

Ainsi qu'une clarté, sur l'âme, tu descends

CHRISTINE, se dressant à demi, l'air effrayant, s'adressant à la voix mystérieuse qu'elle a déjà entendue. Tous les fronts étant inclinés pour la prière, personne ne s'inquiète d'elle.

Et tu rapprocherais, dis-tu, nos cœurs absents?

Elle retombe, comme brisée.

ROSINE.

Jésus, ton heure est grave...

LE PÈRE.

et cependant sans trouble...
Splendeur! bonté! Jésus, ta grandeur se dédouble :
Quand le parfum des cassolettes fume en paix,
C'est l'encens de l'amour autant que du respect!

CHRISTINE, le corps penché en avant, les bras tendus, les yeux fixés sur un même horizon; dans l'attitude d'une attention suprême.

L'étoile du retour luira-t-elle jamais?
Oui!... mais pour qu'elle épanche, en mon cœur, sa [lumière,
Que faut-il?...

CLAIRE, continuant la prière.

Christ renaît!

CHRISTINE, qui suit le déroulement affreux du martyre de son fils.

Eh quoi! tout ce Calvaire...

ROSINE, continuant la prière.

Christ renaît!

CHRISTINE, tous les yeux se lèvent sur elle.

Quelle main tisserait le suaire?
Quelle main, sur ses yeux, fermerait la paupière?
Sombre voix, sombre voix... pourquoi me tentes-tu?

Comme horriblement tentée.

C'est nous rendre, à jamais, l'un à l'autre, dis-tu?
Mais ce sang? c'est le sien?... lui, d'abord, abattu!
Non, non... je ne veux pas...

Détonations de fusées dans la rue et rumeurs prolongées : Christine se dresse, toute pâle, par une sorte de force surnaturelle; tous sont debout, regardant dans la direction des yeux fixes de Christine.

Ah!

ROSINE.

Christine!

CLAIRE.

Qu'a-t-elle?

ROSINE.

Sur ses tempes, hélas! cette sueur mortelle!...

CHRISTINE.

Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas,
Voix maudite, pour lui, de cet affreux trépas!
Ah! vous l'avez blessé! Mort! il est mort peut-être...

ROSINE.

Mère, que cherchez-vous, là, vers cette fenêtre?

CHRISTINE, *toute droite, les yeux vers les lointains.*

Comme il est pâle, hélas!... c'était un peu mon être...
Un peu ma chair, mon Dieu!

ROSINE.

Mère, qu'as-tu?

Dans la rue, des voix :

Noël!

CHRISTINE.

C'est mon enfant, à moi; je le réclame au ciel,
Et que m'importe encor ma triste chair vivante?
D'une première mort, j'ai vécu l'épouvante!

Détonations sourdes des fusées et rumeurs.

Encor!

ROSINE.

Qu'as-tu, ma mère? ....

CHRISTINE.

Entends... on tire encor...
Ils le tueront, te dis-je. . ils tirent sur un mort!

Elle retombe, les yeux clos, les mains jointes. Durant ce temps, tombe une neige abondante.

LE PÈRE.

Un mort? C'est le délire et déjà l'agonie...

CHRISTINE, *repoussant doucement Rosine qui veut l'étreindre.*

Ma prière, laissez, n'est pas encor finie.

ROSINE, *à ses genoux, et qui ne peut voir la fenêtre, crie à Claire qui s'en est approchée.*

Fais-les se taire dans la rue!... Ils savent bien
Qu'elle se meurt ici... Non! ils ne sentent rien...
Ils chantent tous!... Mais c'est monstrueux!

CLAIRE, *à la croisée.*

Les fusées!

ROSINE.

O Mère, une allégresse entre par les croisées,
Ils chantent ..ils ne sont pas méchants, mais joyeux...
Et cette neige, vois! c'est le pardon des cieux :
Oui, ce soir est choisi par la grande Victime!
Tout redevient candide et blanc, même le crime.
Le monde, s'épurant pour l'accueil du Martyr,
Rejette sa noirceur en un saint repentir!
Toute l'ombre du soir n'est qu'un brouillard de honte
Qui s'exhale du sol et qui monte... et qui monte...
Et puis, tout pénétré de paix par les hauteurs,
O mère, vois la neige! il retombe en blancheurs!
Ah! je baise le front qu'un tourment noir te creuse!
Pouvais-tu croire un seul instant, ô douloureuse,
Que s'ils tuaient ton fils, quelque part, dans le soir,
Le Juste fermerait les yeux pour ne pas voir?
Non! le ciel serait vide, et je plaindrais nos âmes,
Si nos voix...m'entends-tu, mère,...nos voix de femmes
N'allaient pas émouvoir jusqu'aux pleurs, par moments,
Le cœur impénétrable et sourd du firmament!

LE PÈRE, *comprenant la douleur de Rosine.*

Comme elle parle!... et c'est l'absent qu'aime ma fille!

ROSINE.

Mais l'espérance, vois! dans mes regards scintille!

Montrant la nuit, mais sans se retourner

La nuit est blanche, Jésus naît! Mère, crois-tu
Que le monde résiste à sa toute vertu,
Et qu'on puisse, ici-bas, perpétrer un tel crime,
Avec l'accord muet de l'impassible abîme?

La nuit s'allume du feu rouge de bengale.

Il neige... une candeur, des cieux, semble tomber...
La nuit est liliale et ne peut dérober
Rien d'impur, sans l'éveil d'une foudre qui bouge,
Et c'est trop de blancheur, mère. . .

CHRISTINE, *rouvrant les yeux sur la neige rougie par la pourpre de fête; et exhalant son dernier souffle :*

La neige est rouge...

Rosine se retourne avec effroi, Claire et le père sont à genoux, aux pieds de Christine, dont la main inerte se tend, lugubre, dans le vide.

GASTON HEUX.



A la Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes

La Société nationale des Aquarellistes ayant négligé d'inviter *Le Thyrse* à son Salon, nous n'avons pu faire à la salle du musée qu'une courte visite, dans la cohue d'un jour d'ouverture. Bornons-nous donc à signaler, à la faveur de notes hâtivement prises :

Des Allard, d'habileté extrême, d'une sincérité encore un peu trop lointaine; de beaux fusains de François; des Guillaume Delsaux, fougueux, mais pas assez finis; des Rombauts, énergiques, mais qui ne sont pas les pages les plus caractéristiques de cet artiste; *La Sortie de la Procession* de Gailliard est amusante de ton; des Verheyden, peu heureux; des Jacques, Bamps, Elle, Boulvin, Modave, Lugge, Saintenoy, Pioch, Outer, qui n'ajoutent rien à la réputation de leurs auteurs. Puis des fleurs de Mlle Georgette Meunier et de Mme Mottart van Marcke, et un beau portrait de A. Mans, mais tout d'extériorité. W.

Petite Chronique.

Il y aura dimanche 20 juillet, deux ans, que notre pauvre camarade Roman est décédé. Comme l'année dernière, ses amis iront déposer des fleurs sur sa tombe, au cimetière de Koekelberg, en signe d'affectueux et persistant souvenir.

Réunion dimanche 20 juillet, à 8 heures du matin, au *Café Hulstkamp,* boulevard Anspach (Bourse), Bruxelles.



Les numéros 9, 10, 11, 20 et 24 du *Thyrse* Tome I, manquent à nos collections. Nous saurions infiniment gré à ceux de nos amis, qui, voulant disposer de ces numéros, nous les enverraient.

On désire acquérir les numéros suivants de la *Jeune Belgique :* Tome IV, n°s 11 et 12. — Tome VII, n° 10. — Tome III, n° 11. 17e année (2me série, tome II), n°s 6, 43, 44, 45, 48, 49 et 50. Adresser les offres au bureau du *Thyrse,* rue du Fort, 16.



Musée des Beaux-Arts de Gand. — Nous apprenons que le décorateur Paul Cauchie exécute en ce moment en sgraffiti la grande frise du nouveau Musée des Beaux-Arts de Gand d'après les cartons du peintre J. Delvin. Cette frise d'une réelle importance ne mesure pas moins de 300 mètres et tout fait prévoir dès aujourd'hui une œuvre décorative qui fera valoir dignement l'œuvre de l'architecte Van Rysselberghe. Le Musée sera inaugurer par le prince Albert le 20 juillet prochain.



A l'atelier Médard Tytgat. — Nous avons eu récemment l'occasion de visiter l'atelier de M. Médard Tytgat dont nous parlâmes déjà dans les colonnes du *Thyrse* et nous avons pu constater le réel progrès réalisé dans les dernières œuvres de ce jeune et talentueux artiste. Ses tableaux, empreints de l'amour d'une vie riche et luxuriante, étalent l'éclat de la savoureuse peinture flamande ; le dessin en est hardi, correct et d'une belle aisance. Nous voyons un *Prométhée enchaîné,* crispé debout au haut d'un rocher à pic ; au loin s'érigent sous un ciel angoissant les froides et solitaires cîmes caucasiennes. L'atmosphère, les plans, les reliefs et les raccourcis sont savamment étudiés et le tableau nous offre un aspect émouvant. Mais où M. Tytgat affirme le mieux sa personnalité c'est dans sa dernière toile : *la Bacchanale flamande.* Le cortège du joyeux Gambrinus s'est un instant arrêté dans un lieu providentiel d'où débordent des amas de fruits et de fleurs vermeils gonflés de sèves de la terre maternelle. Les treilles auréolent le dieu qui ne dédaigne point de caresser de ses gros doigts les chairs rebondies des riantes bacchantes du pays de Flandre, dont les plus belles semblent s'épanouir à ses pas, telles des fleurs réservées pour son apothéose.

Aux pieds du cortège coule en flots prodigues la blonde bière, qui d'un filet railleur offusque le paon dont l'intruse fatuité n'a que faire parmi tant d'ivresses et d'amours franches. Le moindre détail apparaît plein d'humour, la vigoureuse coloration de l'artiste y éclate arrogante et joyeuse, comme le dieu Gambrinus lui-même.

D'autres toiles intéressantes attirent notre attention : entr'autres les panneaux décoratifs pour les salons de M. Ernest Tock et des portraits d'une adroite facture. En somme l'atelier contient les œuvres d'un sincère et bon artiste dont l'avenir est certes plein de promesses.



Albéric Coppieters, le jeune peintre vient de mourir. C'est un talent plein de promesses qui disparait. A la *Libre Esthétique,* sa toile : *Un dimanche à Saint-Josse* avait été très remarquée, à juste titre, pour l'acuité, la justesse de *vision.*

Nous avons annoncé la manifestation projetée en l'honneur de Camille Lemonnier, qui vient de publier son cinquantième volume. Voici la composition du Comité de la manifestasion :

M. Maurice Maeterlinck, Mlle Marie Mali, MM. Maubel, Constantin Meunier, Octave Maus, Raymond Nyst, Edmond Picard, Mme Blanche Rousseau, MM. Léopold Rosy, Georges Rency, André Ruyters, Victor Reding, Gaston Mouru de la Cotte, Victor Rousseau, Armand Rassenfosse, Joseph Rulot, Léon Souguenet, Maurice Sulzberger, Alfred Stevens, Gustave Max Stevens, Jan Stobbaerts, Emile Verhaeren, Charles Van der Stappen, Charles Van Lerberghe, Emile Van der Velde, Auguste Vierset, Georges Virrés, Guillaume Van de Kerckhove, Isidore Verheyden, Eugène Verdeyen, Rodolphe Wytsmann, Gustave Abel, Baudoux, Emile Claus, Omer Coppens, Eugène De Molder, Auguste Danse, Alfred Delaunois, Léon Dubois, Arthur Daxhelet, Auguste Donnay, Léon Dommartin, Charles de Sprimont, Charles Delchevalerie, Jules Destrée, Doudelet, James Ensor, Georges Eekhoud, Max Elskamp, George Garnir, Valère Gille, Victor Gilsoul, Edmond Glesener, Olympe Gilbart, Paul Germain, Gérard Harry, Gaston Heux, Léon Hennebicq, Fernand Khnopff, Maurice Kufferath, Jef Lambeaux, Eugène Laermans, Léon Legavre, Henry Meunier, Maurice des Ombiaux, Auguste Joly, Louis Dumont-Wilden, Eugène Smits, Jacobs Smits.



A Paris, M. Watelet a obtenu une médaille de 3me classe, M. P. J. Dierckx d'Anvers a reçu une médaille de 2me classe pour ses *Fileuses flamandes* et Auguste Levêque une mention honorable pour son bas-relief : *Le triomphe de la Vigne.*

Le jury de l'Exposition Internationale de Lille a décerné à nos compatriotes les distinctions suivantes :

Diplôme d'Honneur : Le Mayeur, Khnopff, Liévin Herremans, Van der Ouderaa, Lybaert.

Médaille d'or : Charles Vdnden Eycken, Merckaert, Van Aise, Louise de Hem, Hagemans.

2e *Médaille :* Franck, Auguste Musin.

3e *Médaille :* Impens, de Baugnies, Rucloux, Unterberger.



Waux-Hall du Parc, rue de la Loi, Bruxelles. — Tous les soirs concert symphonique par l'orchestre du Théâtre de la Monnaie. Direction : S. Dupuis et F. Rasse.



Correspondance.

M. R. Str. à S. — Vos *Petits Poèmes* nous ont paru insuffisants. Nous n'avons pas compris d'ailleurs que vous y vouliez, comme vous dites, montrer la sympathie existant entre *l'âme* « de l'homme et *celle* des phénomènes naturels » (?).

M. Mor. à S. — *L'Attente* et les *Les Epaves* sont reçus. Paraîtront dans un prochain numéro. Voulez-vous revoir Les *Joueurs d'Echecs* ? Croyez-vous heureuse la licence que vous vous permettez, quant à la quantité syllabique des mots en ieuse ?

M. A. H. à La C. — Vous pouvez mieux que cette *Confidence* qui n'est guère d'un intérêt palpitant. Il y a des chevilles impardonnables.

M. Emm. des H. à S. N. — Les vers que vous nous envoyez sont de la force de ceux que vous avez publiés en volume.

Vous voulez nous mystifier sans doute quand vous nous parlez dans *Un Evangile* d'une femme qui vide « son vase aux parfums enivrants sur les pieds du Seigneur qui relève la tête ».

Si nous publions ça, les lecteurs vont nous demander pourquoi le seigneur relève la tête et vous ne serez pas là pour répondre.

Bruxelles. — Imp. N. De Konink rue du Fort, 16.

QUATRIÈME ANNÉE TOME IV 1er AOUT 1902 N° 7

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

Gerhart Hauptmann

—



Le lecteur qui a parcouru les quelque douze volumes de Gerhart Hauptmann, se recueille, et résumant ses souvenirs, cherche à dégager la personnalité du dramaturge allemand. Après l'analyse sérieuse qu'il vient de faire, il tâche de distinguer des idées incidentelles les idées fondamentales, permanentes, qui sont en quelque sorte la synthèse de l'œuvre. A première vue, ce travail lui paraît impossible, et il se croit en présence d'un poète doué d'une extraordinaire complexité ou d'une incertitude maladive.

Un catalogue bref des principaux drames de Hauptmann suffira à vous justifier cette impression première. — *Avant le Lever du Soleil* et la *Fête de la Paix* témoignent de l'influence d'Ibsen, non toutefois sans offrir d'énormes différences avec les conceptions du maître norvégien ; dans les *Ames solitaires*, cette influence s'accuse davantage, tandis qu'elle est totalement absente des *Tisserands*. Après tant de violence et de douleur farouche, l'*Assomption d'Hannele Mattern* surgit comme un exquis tableau de mélancolie et de tendresse. Un peu plus tard, *La Cloche engloutie* fut acclamée par les symbolistes, qui y virent le manifeste d'une conversion à leur doctrine. — Hauptmann répondait bientôt à cette classification prématurée par le réalisme absolu du *Voiturier Henschel*. — Enfin, il narguait les deux écoles qui se le disputaient, en présentant au public (sans succès, du reste) la fantaisie Shakespearienne de *Slucht et Jau*, sorte de *Songe d'une Nuit d'Eté*. Je ne cite que pour mémoire deux comédies satiriques, *La Pelisse* et le *Coq rouge*, deux études de caractère, *Le Collègue Crampton* et *Michaël Kramer*, et un drame historique, *Florian Geyer*.

On s'explique la déconvenue de l'analyste devant le fouillis de sujets, devant la diversité — l'opposition même — des genres qui ont tenté la verve de l'écrivain. Pourtant, l'originalité de Hauptmann se découvrira vite ; mais elle ne réside point, comme chez la plupart, dans un concept spécial de la vie, dans une vision personnelle du monde. Elle se caractérise par la forme, — par un moule unique dans lequel l'artiste coule tous les matériaux qui peuvent servir son art. Ce moule n'est, à vrai dire, qu'un instrument de travail : mais, plus ou moins perfectionné, il est en relation si étroite avec l'œuvre, qu'il finit par se confondre avec elle, et parfois même par déterminer entièrement sa signification. C'est pourquoi l'examen de cet outil ne me semble pas superflu.

L'abondance des incidents étrangers à l'action proprement dite frappe tout d'abord le spectateur, à l'audition d'une pièce de Gerhart Hauptmann ; dans *Avant le Lever du Soleil*, où il s'agit d'un cas de conscience compliqué d'un problème social, les ouvriers vont et viennent, traversent la cour de la ferme, parlent de choses indifférentes. — Dans l'*Assomption*, les vieux pensionnaires de l'hôpital se querellent longuement au lieu même où va mourir Hannele. Dans la *Cloche engloutie*, le curé, le barbier, le maître d'école, les êtres fantastiques de la montagne se montrent et discourent avec insistance.

Il y a là une faiblesse indéniable. L'unité se trouve des plus compromise par ces hors-d'œuvre de décor ; l'intérêt se détourne du but du poème, l'émotion diminue ou s'anéantit si l'exposé d'une situation poignante s'entoure de trop de détails : procédé contraire au clair-obscur, qui lui, loin de disperser la lumière dans tous les coins de la toile, la concentre à l'endroit capital et jette dans l'ombre tout ce qui doit rester secondaire.

Au point de vue de l'effet à produire (lequel dépend de l'intensité de la synthèse), la supériorité

de la dernière méthode ne fait aucun doute. Et, au théâtre surtout, enserré dans de tyranniques limites de temps et d'espace, le poète, loin de solliciter à tout instant la plus grande attention de l'auditeur, s'efforce de l'attirer là où s'affirme la tendance du drame. La peinture du milieu, comme elle est pratiquée par Hauptmann, exige, cela va sans dire, une quantité de personnages de second plan. Dans une pièce où la passion (au sens le plus large du mot) joue le premier rôle, ces acteurs sans importance — que nul ne pourrait éviter tout-à-fait — ne sont tolérables qu'à la condition de se cantonner dans le vague des inconnus à peine entrevus. Hauptmann n'en use pas ainsi : il prend plaisir, au contraire, à détailler ces êtres furtifs; il emploie sa science impeccable de metteur en scène à les camper en pleine vie. Certains, après une apparition de quelques minutes, nous sont aussi familiers que les véritables héros.

Tels sont donc les qualités et les défauts dominants de Gerhart Hauptmann : ils font comprendre son œuvre et établissent la valeur relative des drames qui le composent. Le poète possède à un degré rare le sens de la réalité et il l'exprime avec une vigueur jamais égalée : mais il abuse de cette faculté, et s'obstine, — sculpteur habile, architecte maladroit — à finir les détails avec virtuosité, au risque de compromettre la solidité de l'édifice.

Lorsqu'il essaiera le réalisme pur (*Voiturier Henschel*, *Michaël Kramer*), il réussira pleinement à donner l'impression de la vie, mais ne parviendra pas à nous intéresser au fond même de l'action.

Avec *Hannele Mattern* et la *Cloche engloutie*, il élèvera un poème étonnant de richesse et de grandeur, mais où la prépondérance du décor parlant étouffera la voix sublime du symbole.

Enfin, ses drames à thèse et à caractères ne sortiront pas des brumes d'une fâcheuse imprécision; il ne pourra mettre au monde l'un de ces types surhumainement beaux, qui appartiennent à l'histoire, plus vivants en leur demi-divinité que les grands hommes réels : les Ulysse, les Hamlet, les Don Juan. Tout au plus esquissera-t-il de lamentables silhouettes de vaincus et de faibles, le Bockerath des *Ames solitaires*, le Loth d'*Avant le Lever du Soleil*.

Un jour cependant, Gerhart Hauptmann choisit pour thème un drame où l'illusion du réel doit être poussée jusqu'à la frénésie; où le moindre détail augmente la pitié, l'horreur, la colère, exprimées en un triomphant cri de douleur et de révolte; où, scène par scène, parole par parole, tout chante fébrilement les angoisses et les espoirs du siècle; où seul plane un invisible héros, terrible âme collective, exhalée par une foule tragique. Et ce jour-là, Gerhart Hauptmann crée un chef-d'œuvre : *Les Tisserands*.

FERNAND VELLUT.

Ce soir, la mer...

Ce soir, la mer plus tendre et plus mélancolique
Et plus câline aussi, comme pour me tenter
Se plaint très doucement et revient m'inviter
A lui faire tout bas quelque aveu nostalgique.

Ce soir, la mer plus tendre et plus mélancolique,
Fait mourir à mes pieds ses flots phosphorescents,
Ses flots vivants où luit l'œil clair de la sirène;
Et pour m'asservir mieux, longuement elle égraine
Le rosaire des mots profonds et carressants.

Se meurent à mes pieds les flots phosphorescents!
Fol vaisseau pavoisé qui chavire et divague,
Cingle au large, là-bas, mon rêve énamouré,
Vers l'invisible ciel, vers l'Eden ignoré
Que lui révèle un chant au lointain... et si vague!

Fol vaisseau pavoisé qui chavire et divague,
Vibrent harmonieux ses mâts éoliens
Aux sommets couronnés d'électriques aigrettes;
Sa voile, fine ainsi que l'aile des mouettes,
S'agite sous le vol d'esprits musiciens.

Mais ils ont disparu, les mâts éoliens,
Les cordages d'argent et la nef symbolique.
Elle a sombré, la nef du Songe méditant!
Et je n'entends plus rien; rien... si ce n'est pourtant
Ce soir, la mer plus tendre et plus mélancolique.

MAURICE-J. LEFEBVRE.



Nofrit (1)

(VI. — L'HEURE DOUCE)

Rhâ passait au zénith dans l'incandescence de l'horizon blanc de lumière.

Aux genoux de Nofrit, Androdius rêvait et seul le vol des colombes claquait dans le silence. L'un des oiseaux s'était posé sur la tête de la jeune fille et ses ailes, comme deux rames doucement agitées battaient le flot de ses cheveux.

Elle ne pensait à rien. Ses yeux lumineux noyés d'un charme étrange erraient sur Androdius, sans le voir, pas plus que ses mains froides ainsi qu'une pierre d'hypogée ne sentaient la pression saccadée de ses doigts.

Androdius le souffle hâché de frissons la fixait insatiablement et ses prunelles s'exorbitaient par la contemplation. Maintenant, l'âpreté de son désir se dissolvait dans un doux hébètement. De tous ses sens morts, les yeux seuls s'exaspéraient. Il l'aimait avec

(1) Roman des temps pharaoniques.

l'esprit, eut voulu l'emporter vers les monts hirsutes et vierges qui ferment les lointains de sa patrie. ou bien, au bercement de sa cange, la regarder infiniment dans la somnolence suave des ondes bondissantes.

Soudain, elle tressauta :

— Androdius?...

— Chère âme?

— A quoi penses-tu?

— A rien... à toi... tu m'as tout pris... Prends maintenant ce qu'on appelle la vie, l'espace de nos joies et de nos douleurs; je suis à toi, Nofrit... à toi...

Elle saisit entre les poings la tête qu'il laissait aller en arrière et l'élevant à hauteur de sa bouche aspira son souffle. Il retomba le front entre ses cuisses, assommé.

— Je l'ai prise ta vie, dit-elle, souriante.

— Je t'aime!... Je t'aime!... râlait-il dans l'étoffe. Je t'aime...

— Tu souffres?...

— Oui..

— C'est vrai alors!...

Il poursuivit, avec des silences entre les mots :
— Une torche m'incendie le crâne. Il y a des fumées et des rayons qui luttent, qui bondissent, qui s'affaissent... Si je devais te perdre, je brûlerais la terre, les astres reculeraient afin de laisser l'espace assez grand pour y crier mes douleurs...

— Parle... parle...

Il tenait les yeux clos et reprit plus bas tandis qu'elle défaillait :

— Tu es pour moi la goutte d'eau qui ranime le fellah assoiffé se traînant dans le soleil du désert. Il croit qu'il dessècherait une mer, il brûle, s'épouvante de ne pas trouver un fleuve assez grand pour le rafraîchir. Des projets se lèvent sous ses cheveux secs, grondent comme un essaim de guerriers dans une bataille, une goutte d'eau le rassasie. Je croyais ne t'avoir jamais assez entière, je te regarde et ne désire rien autre

— Que voudrais-tu encore? Tu as mes mains dans tes mains, mes yeux dans tes yeux, mon souffle dans ton souffle Je ne possède plus rien. Mes bijoux pâlissent à côté de tes richesses, car tu es riche, tu l'as dit, et les agrafes de ta simarre feraient honte aux dieux. Tu as tout. Si tu envies autre chose que j'ignore, prends-la, je suis à toi et tout ce qui me touche.

— Nofrit!. . cria-t-il.

— Je t'aime, dit-elle simplement, et ils se regardèrent

Soudain, elle murmura :

— Je voudrais mourir sous ton baiser... Quand tes lèvres emprisonnent les miennes, je me sens défaillir; un vide me descend jusque dans les jambes, Androdius, c'est comme si tu prenais tout ce que j'ai sous la chair. Sa tête vacillait; elle s'abattit sur l'épaule du Perse. Il sentait son haleine glisser entre les poils de sa barbe et, peu à peu, la tiédeur de sa joue pénétrer son épaule.

Sur la terrasse, une voix cria par-dessus la ville la onzième heure du jour et Nofrit se leva.

— Méri ne revient pas, dit-elle.

— Sans doute, il est à la cella...

— Androdius... j'ai peur. . Va le chercher... te souvient-il de ce qu'il disait ce matin!... Va-t-en!... Va donc!

Elle le brutalisait et il sortit.

Quoique ce fut le moment de la seconde prière le temple demeurait silencieux comme si, couronné du sacrilège nocturne, Rûh Harmahis eut tout pétrifié sous cet amas de granit. Androdius erra longtemps; mais nul prêtre ne parut dans la sonorité des couloirs assombris; alors il marcha vers le quartier des pontifes, bâti à gauche du palais, au milieu d'un bois de sycomores.

Un vaste murmure se prolongeait par toute la cité. Les fellahs consternés faisaient de grands gestes au soleil et leur ombre gigantesque, noire comme l'encre dont l'architecte couvre le papyrus, s'allongeait rampante sur les dalles. Mais les femmes surtout semblaient excitées et devant les étalages les marchands qui causaient, le voyant passer se taisaient tout-à-coup. Il cheminait toujours. Le sang sautait dans sa nuque et les pierres réverbérant l'incandescence du ciel brûlaient au travers de ses sandales.

Le palais était clos. Androdius se trouvait au faubourg des prêtres. Un chemin pavé de cailloux brillant comme de la nacre le traversait suivant sa longueur, bordé par les habitations des pontifes ayant toutes la même façade plate, de marbre blanc, percée de fenêtres régulières garnies à l'intérieur d'une draperie pourpre derrière un grillage de cuivre. Les portes qu'il n'avait pû voir la première fois qu'il était venu chez Méri, une nuit sans lune, étaient de cèdre, incrustées d'un disque éployé, et le toit formait terrasse au bord desquelles de grands lotus bleus se flétrissaient. Au bout de l'allée, il reconnut la maison du grand prêtre. Un large escalier granitique s'enfonçait sous un berceau de jasmin. Au-dessous de la voûte verte régnait un balcon à colonnettes roses et par-dessus une coupole à tuiles de bronze. Androdius monta douze marches et soulevant une peau assouplie, brusquement, il se trouva dans une place vide éclairée par des veilleuses pendues au côté de l'entrée La lumière pâle rampait sur les tapis semés de fleurs peintes, se heurtait aux sièges d'ébène. Il appela :

— Maître!

Nul bruit. On marchait dans la rue et trois voix riaient.

Voyant au fond de la chambre une tenture bleue

piquée d'étoiles à l'image du firmament, il crut trouver derrière une autre pièce. Il souleva l'étoffe, recula.

Sur un lit d'ivoire Méri Ré gisait, la bouche ouverte. Un mince filet noir et puant coulait de ses dents sur le matelas damassé d'or. Comme, épouvanté, Androdius se retournait, trois hommes entrèrent. C'étaient les parenchistes venant quérir le cadavre pour l'emporter dans leur usine. Ils s'approchèrent.

— Qu'allez-vous faire, dit Androdius.

Ils se regardèrent, clignant des yeux. Puis comme il se répétait, celui plus près de la tête du mort posa le pouce sur le ventre du prêtre, fit le geste de l'ouvrir jusqu'aux cotes tandis que les deux autres pinçant leur nez qui blanchissait se dandinaient de rire.

Alors seulement il comprit et s'en revint vers le temple.

Pendant ce temps Nofrit songeait à la précipitation des événements depuis la veille. Toute à l'oubli de son amour après l'avoir été à celui de son orgueil elle avait cru Méri sur parole. Mais à présent, les espérances de son rêve dissipées, elle voulait connaître les motifs qui eussent pû les matérialiser. Les colombes l'énervaient; Tahor les chassa, et face à face avec ses doutes elle cherchait.

Elle ne trouva rien.

Une désillusion lui dilata le cœur, sa vie lui parût plus morne, plus vide encore. Alors elle interrogea Tahor, douta que Méri fût son père. Mais comme elle, la suivante ne pouvait ni expliquer, ni affirmer.

— Le maître peut seul ce qu'il veux, maîtresse. Moi, je ne suis qu'une esclave, j'obéis, je ne sais pas penser et ne dois point le faire...

Cette humilité l'exaspéra et les mots durs lui escaladaient la gorge quand la portière fut froissée.

Elles tournèrent la tête, brusquement, devant l'étoffe ondulante de bas en haut : le dos arqué, Ey les regardait.

Nofrit se dressa les mains en arrière.

— Je t'ai chassé hier!... Que veux-tu?

Pour la première fois devant elle il pencha la tête puis s'avança murmurant:

— Pardonne, mais il le fallait.

— Parle!...

— Courage, aie la volonté d'apprendre une chose pénible dont j'ai peur moi-même...

— Que veux-tu?

Un tremblement la secouait et son gorgerin s'ouvrait.

Il baissa la voix; et le front plus bas encore répliqua:

— Nofrit... Méri...

Elle s'allongea vers lui, hurla:

— Mort?...

Il se tût.

— Mort, répéta-t-elle, le menton dans la poitrine, mort!...

Tahor sanglotait bruyamment.

Livide, Ey la fixait : elle ne pleurait pas Ils se regardèrent.

Enfin elle voulut des explications.

Alors d'une voix accablée où tremblait une douleur, le remords peut-être, il lui conta que Pharaon ayant surpris le complot, Méri s'était sacrifié pour les autres.

— Pour toi aussi, interrompit-elle. Et tu as accepté?... Lâche!...

Les genoux dérobés il vacilla comme un bloc ébranlé à la base. Les yeux phosphorescents, les ongles enfoncés dans les paumes, elle reprit :

— Lâche!... Lâche!...

Il grinçait des dents, si fort que c'était un crissement continu, exaspérant, horrible. Il cracha. Le marbre saignait.

— Tu as eu épouvante de la mort... tu... tu l'as abandonné?...

— Je voulais te sauver, hoqueta-t-il, t'emmener au loin, puis, nous l'aurions vengé.

— Toi!... Toi me sauver?.. Je préférerais mourir, souffrir atrocement que de te devoir quelque chose.

— Grâce... grâce, je t'aime!...

Un grand moment, elle suffoqua; puis, son indignation se déchaîna et, comme une digue trop longtemps pressée, rompt, sa haine, ses appréhensions, ses contraintes furent charriées par ses paroles :

— Oh! tu m'aimes! Tu oses le crier!... Tu m'insultes, misérable. Tu m'outrages, aspic... je te hais, moi, je te hais... tu m'entends, je te hais, lâche!... Ah! tu crains la mort, tu désertes celui à qui tu dois tout, qui t'a créé position, puissance! Tu le laisses partir parce que tu sais que cet homme est loyal, fourbe que tu es ..

Il râlait:

— Tais-toi... tais-toi... et ses genoux craquèrent sur les dalles.

— Me taire?... Tu es livide, tu trembles! .. Broye tes dents, ta rage, frappe si tu oses, frappe donc!... Elle le frôlait, le saisit par les épaules, le secouait.

— Frappe donc! Tue-moi aussi!...

Il hurla quelque chose et comme si le mot évoquait une idée atroce elle fit deux pas en arrière, s'arrêta, béante, soudain elle éclata:

— Oui. Tue-moi comme lui! Oh ne dis pas non! Tu l'as trahi comme tu as trahi ton ancien culte, tes frères, de peur de la douleur.

Vends-moi donc aussi, je te hais, lâche!... Rampe donc, vautre-toi dans la boue de ta salive, vipère! que je t'écrase, que je te...

Elle se ruait sur lui. Il était debout, reculait devant elle qui le poussait, les ongles en avant, vers la porte; sa bouche grande ouverte, tonitruant :

— Assassin! Lâche! Renégat!...

Un hoquet jeta son buste en avant; elle roula sur les dalles, ses bagues sautèrent. Tahor bondit en hurlant, la releva. Son front était rouge. La portière retombait.

Sur la terrasse, Ey se jeta sur le sol dont il broyait à pleine bouche le sable, pleurant convulsivement. Son corps ondulait comme un félin multicolore; sous ses ongles, la poussière s'empourprait. Le vent soufflait dans son manteau, l'enflait et du haut des hypogées, les mineurs cherchaient à savoir quel énorme oiseau rouge ne pouvait se détacher de la terre.

Enfin, il se leva, courut chez les prêtresses. Il eut l'amour si violent que la femme en mourut à la lune suivante, d'abcès dans les seins.

Charles Flarry.



PETITS POÈMES D'AUTOMNE

La Voix

Ta voix profonde est la musique essentielle
Et son rythme subtil pénètre en s'épanchant
L'âme attentive à l'harmonie originelle
Dont le secret perdu jadis guidait son chant.

S'il vibre au ciel un cri d'amour; si les étoiles
Echangent dans l'espace insondable un aveu
Doux comme le frisson des lèvres ou des voiles;
Si les fleurs au soleil pleurent un lent adieu.

Quand son dernier baiser saigne, tremble et s'épuise
A caresser la mer, les jardins et les bois;
S'il est un sens au frêle arpège de la brise:
Toutes ces voix d'amour sont les sœurs de ta voix!

Ah! qu'elle chante encor, longtemps! que sa prière
Plus fraîche qu'une pluie aux jours brûlants d'été
Descende en moi comme un cantique de lumière
Et réveille en mon cœur l'écho d'éternité!

Charles de Sprimont.



HISTOIRES D'ESPAGNE

Antrôpos

PAR

Carlos Maria Ocantos

I

Antrôpos, le vieillard Antrôpos se sentit possédé d'un orgueil immense. Il avait soumis tous les éléments, il avait découvert tous les mystères. Savant, poète, guerrier, législateur, artiste, il avait excellé dans toutes les manifestations de la pensée humaine et brillait comme un soleil. Il était descendu jusqu'au fond des mers, il était monté jusqu'au sein des nuages. Il avait fait de l'électricité son esclave, il avait fixé les dernières limites du son, et éclairé les recoins les plus sombres de la vie et de la mort en leur évolution complète de la cellule et du microbe. Purifiant l'essence même de la Philosophie, combinant les agents chimiques les plus pervers, il avait enseigné aux hommes l'amour de leur prochain et l'art du meurtre raisonné.

Sa lyre, son ciseau, sa palette, avaient dompté la farouche Beauté, et toutes les Muses se pliaient aux désirs de son génie superbe.

Il régnait enfin, en maître absolu, sur le monde. Les lauriers immarcessibles ceignaient son front olympien, et les palmes de la science ombrageaient sa tête blanche.

Et Antrôpos dit:

— Je ne veux plus vivre sur cette plaine où les passions des hommes m'empêchent de penser; leurs voix et leurs querelles me blessent au cœur. Je m'éloignerai d'eux et j'irai bâtir mon palais au faîte d'une montagne. Là, dans la solitude et le silence, libre de toute attache, avec les Sciences et les Arts, je passerai de nombreuses et heureuses années.

Il appela la légion de Génies qui le servaient et en un instant, ils transportèrent son palais de marbre et de jaspe sur la montagne la plus élevée.

Satisfait, Antrôpos s'accouda à une fenêtre de ce palais, et vit les hommes, ses semblables, cheminer dans la plaine ainsi que des fourmis, traînant derrière eux le fardeau de leur vie: les travaux, les ambitions, les vices, les péchés. Et il sourit d'orgueil de se sentir si haut, séparé pour toujours de la misère humaine privée de sa vue — comme d'un Dieu!

Mais il s'aperçut alors que les dômes élancés des arbres défiaient sa demeure, et que l'on entendait encore les cris de guerre et les plaintes d'amour émouvant la forêt; et se tournant vers ses Génies:

— Encore plus haut! dit-il. Je veux que mon palais domine la terre, et que seule, la voûte azurée de l'Atmosphère pèse sur son toit clair.

De nouveau, les Génies emportèrent le palais et le rebâtirent sur la neige éternelle, vierge de vie et de culture.

Et Antrôpos sourit.

Les jours se passaient dans la paix de l'étude. L'Égoïsme, armé de toutes pièces, gardait la porte de cette forteresse inaccessible, et sur son toit, l'Orgueil avait déployé sa bannière de pourpre.

Antrôpos fut heureux.

II

Un après-midi, il entendit un bruit léger, mais qui, dans ce silence, lui parut formidable, et Antrô-

pos aperçut deux condors magnifiques, semblant se rire de lui, les ailes ouvertes au vent.

Furieux, il appela ses Génies pour la troisième fois :

— Je ne veux pas qu'un autre que moi règne dans l'espace! Je construirai une tour que jamais nul n'atteindra — eût-il les ailes d'Icare lui-même.

Et le palais fut détruit de nouveau et de ses décombres sortit une tour plus haute que la tour biblique — son modèle. En une nuit et un jour, l'Architecture, son esclave, l'avait élevée, et si fière était-elle, que les nuages, craintifs, s'amoncelaient à ses pieds.

Alors, Antrôpos regarda et ne vit plus que l'espace désert, l'espace où ne résonnait même pas l'écho du silence éternel.

Enfin, il se crut seul, absolument seul. Son trône de roi de la création avait pour fondements les nuages eux-mêmes; la vie se traînait au loin comme un serpent maudit.

Au-dessus de lui, il n'y avait rien, personne...

Mais, levant les yeux avec un geste d'orgueil suprême, il aperçut des milliers de mondes sillonnés d'étoiles et de soleils.

Oh! rage! Oh! humiliation! Au-dessus de lui, encore plus haut, toujours plus haut, était un être supérieur qui le dominait, qui le vainquait! A quoi donc lui servait sa science et son génie? Mais il monterait plus haut, puisqu'il le fallait! Encore plus haut! Toujours plus haut! Il mettrait les astres à ses pieds.

Comme tout se pliait à ses désirs, les Sciences arrivèrent pour accomplir ses ordres, et, sous sa direction, elles gonflèrent un ballon si énorme — que jamais on n'en avait vu de semblable.

Et Antrôpos s'élança dans les airs avec la rapidité d'une flèche quittant son arc.

Qui donc, maintenant, était plus haut que lui? Les nuages déjà couvraient la tour altière, et la terre disparaissait sous un océan de vapeurs: Antrôpos atteignait déjà les étoiles, ces insolentes ennemies de son pouvoir. Et il montait, il montait, il montait toujours, naviguant sur les ondes de l'Ether, comme sur l'immensité d'une mer d'azur, déserte et silencieuse.

Mais au fur et à mesure qu'il s'éloignait de sa mère, la Terre, et des hommes, ses Frères, la vie animant le corps d'Antrôpos, la chaleur incendiant son sang, et la clarté illuminant son esprit diminuaient peu à peu : ses membres tremblaient, ses oreilles bourdonnaient, ses yeux se couvraient d'un épais nuage.

Sa compagne, la Médecine, voulut lui porter secours, mais elle se sentit impuissante dans cette solennelle majesté de l'Espace, elle, la fille aveugle et rachitique des hommes.

Et le ballon montait, montait toujours.

Antrôpos, couché au fond de la nacelle, ne percevait déjà plus le resplendissement des mondes célestes sur sa tête. Il avait les yeux fermés et ne respirait plus....

Ainsi mourût Antrôpos le Superbe, asphyxié dans le vide.

Léon Wauthy,
traducteur.



Anniversaire

Dimanche, 20 juillet, le *Thyrse* — fidèle à la mémoire du fondateur défunt — a fait à la tombe de Julien Roman, le beau poète, sa visite annuelle. Des amis se sont réunis et, pèlerinage pieux, ont porté des fleurs — et leur cœur — au cher disparu.

Là bas, dans le petit cimetière, à Koekelberg. Par ce matin de pluie, tout gris entre ses quatre murs, plus mélancolique et lamentable encore, le cimetière de banlieue. L'orgue chante en l'église pauvre, des fidèles entrent, un béquilleux près de l'entrée, mendie.

Le petit cimetière, avec ses tombes ridicules et touchantes, arbore des verdures et des fleurs — des fleurs pleurantes de pluie, des verdures en larmes.

Une émotion poigne, un peu.

Très doucement et sans mots, devant une pierre plate et la stèle brisée, les amis se sont découverts.

Très doucement, sans mots, l'un d'eux s'est penché, a déposé la gerbe de lys et de roses ; très doucement, sans mots.

Mais le silence évoque la grande figure, la tête altière de Roman : ils le ressuscitent, tous, en leur âme, cependant que les lèvres syllabent ses vers écris sur la tombe :

L'âme est ressuscitée à l'ardente lumière
Ayant conquis l'éclat de la splendeur première
Par l'accomplissement de son rêve idéal.

Très doucement, très simplement, refermant leur cœur alors, parfumé du souvenir, les amis s'en sont allés.

Sans mots, vers la sortie, avec un dernier regard et cette pensée : « A juillet prochain ! », ils s'en sont allés.

L'orgue se taisait. une messe finissait. des fidèles partaient...

Redac.



Livres nouveaux

Bréviaire d'Amour, par Léon Wauthy. — Je ne veux point suspecter la sincérité de M. Léon Wauthy, mais je ne puis croire qu'il ait vécu, qu'il ait rêvé seulement ce *Bréviaire d'Amour* plus sensuel qu'amoureux, par endroits plus pervers que passionnel. Est-ce à dire que je veuille chicaner ses thèmes favoris et ses inspirations? Dieu m'en garde, puisqu'il est reconnu que l'Art est libre... mais si nous sommes libres de choisir nos sujets, apportons au moins dans la manière de les traiter une austérité capable d'en imposer aux plus prévenus, nous aurons fait beaucoup pour la cause des lettres belges d'expression française, le jour où nous cesserons de pincer sur la guitare de Parny, une série d'élégies zélotypiques pour jeunes névrosées et jadis demi-vierges. Je n'en appellerai pas à la morale, mais à la seule poésie, cette fille des champs et du ciel dont les rires et les pleurs n'iront jamais à ceux qui voudraient la scandaliser.

M. Léon Wauthy ne manque pas de talent, son recueil compte nombre de vers faciles entremêlés de quelques beaux vers, mais suivis d'autres d'une facture trop relâchée. Plus de cinq ans de date doivent s'être écoulés entre l'écriture des différents poèmes, telle pièce est d'une facture serrée, telle autre au contraire décèle les faiblesses du novice; mais qu'il y ait dans l'ensemble promesse d'écrivain, il n'en faut pas douter.

—

1302, par Emile Desprechins. — Ayant vécu longtemps à Bruges et en Flandre, j'ai plus que d'autres sans doute entendu le récit de la Bataille des Eperons d'Or; ma nourrice me l'a contée, ma grand'mère me l'a répétée, mes pions me l'ont imposée, aujourd'hui mes confrères me la font encore subir. Vraiment c'est trop

M. Desprechins ne doit pas avoir grandi dans la cité de Breydel, à l'ombre de son bronze héroïque et la mémoire de De Coninck qui rend ardente l'âme des zélés flamingants, ne doit pas avoir inspiré contre lui une multitude d'imprécations. Mais son jour viendra; les ancêtres se lèveront pour venger l'audacieux qui pense trouver dans l'histoire de Flandre le prétexte de quelques alexandrins français.

En ce temps-là, les Flamands, nos pères, brûlaient d'amour pour la liberté. Philippe-le-Bel, étant roi de France... vous connaissez la suite, je vous en fais grâce.

Quelques évocations de M. Desprechins sont puissantes, il voit des lutteurs du Moyen-Age, il dit leurs coups d'épée, leurs gestes abatteurs de tyrannie, d'insolence, de féodalité. Son vers énergique rugit, mais à force de l'exaspérer, il le rend dur et boîteux; sa langue s'obscurcit pour sombrer dans un oubli complet de la syntaxe, au milieu d'images barbares et sanglantes. Cette bataille de Courtrai fauche bien des lys aux champs baignés de soleil où se complait la poésie française.

J'ai fermé l'opuscule, avec le regret de voir que les brabançonnes et les cantates pourraient nous persécuter encore; les bonshommes d'avant 1880 nous laissent une lignée nombreuse, poètes de circonstance, joueurs de fifre accroupis auprès des événements, ils s'emparent de la Chronique, la servent par quatrains, la mettent en musique; possesseurs en titre du héros, ils le font danser au gré de leur caprice dans le bruit des gammes chromatiques et des arpèges que font leurs prétentieux alexandrins et le héros gambade dans ces exercices de haute voltige intellectuelle. Nos ancêtres méritaient mieux; il leur faut la grande histoire et le grave historien.

Vive l'Art, Monsieur!

Charles Govaert.

—

Les Soirs, par Marcel Bource. (Ollendorff, Paris). — Notre collaborateur a écrit là un des meilleurs recueils de vers qui aient paru depuis longtemps. Rien des niaiseries coutumières aux jeunes; rien des banalités sentimentales; rien de la grandiloquence, du tintamarre des alexandrins pompeux et vides de maint néo-mystique. Ici, de purs bijoux, sertis avec beaucoup d'art. C'est chose assez rare. Combien se laissent aller à publier trop hâtivement, accumulant les rimes, délayant des histoires, — pour faire des pages! M. Marcel Bource, lui, est un artiste; c'est un amant de la perfection: et il y arrive souvent.

Son vers est plein, évocateur, harmonieux et large, souple ou puissant.

Ses sonnets sont exquis: pleins d'esprit original et de pittoresque, de fantaisie coquette et de grâce. Ils feraient songer parfois à cet admirable *Gaspard de la Nuit* s'ils n'étaient d'un talent bien personnel.

Les lecteurs du *Thyrse* se souviennent d'avoir lu: *Les Trabans, Chanson du Potier, Le Castel enchanté*, etc.

Qu'ils me permettent de citer:

Le Potier

Le paysan, les pieds meurtris au dur labour,
Et le pâtre, qui rentre en balançant sa fronde,
Las des rudes travaux, s'en viennent à la ronde
Ouïr chanter au soir le vieux potier du bourg.

Or, lui, l'humble artisan, qui, dans la paix profonde
Egrène ses refrains au rythme de son tour,
Accomplit, pétrissant l'argile avec amour,
Le vœu cher qu'il poursuit et l'œuvre qu'il féconde.

C'est un bon ouvrier, dont l'âme sans regrets
Dort, éternel parfum, entre les flancs des grès.
Puis un jour, fatigué du labeur sans relâche.

Il mourra dans le lit où ses aïeux sont morts,
L'œil calme, le front haut, vierge de tout remords,
Ayant vécu son rêve et terminé sa tâche.

Ce sont là de bons vers, comme on voit: Il est à souhaiter ardemment que M. Marcel Bource nous redonne souvent l'occasion d'encore en lire de semblables.

C. V.

—

Vendanges, — poèmes par M. Emmanuel des Hayes, — (O. Schepens, éditeur).

M. E. des Hayes nous affirme, en maint endroit de son livre, qu'un sang noble coule en ses artères. Il reproduit même, pour notre édification complète, le blason de sa famille, en premiére page. Cela est très intéressant. Ainsi, le lecteur apprend que le dit blason contient deux merles et un « arbre géant ». Sont-ce là des symboles? Moi, à la place de M. des Hayes, je transformerais cet « arbre géant » en saule-pleureur. Ce saule-pleureur caractériserait bien, en effet, les poèmes inclus en ces *Vendanges*. M. des Hayes pleurniche abondamment, avec une aisance tout aristocratique. C'est un jeune homme qui doit être bien embêté. A tout instant, on voit surgir en ses vers des sycomores, des tombeaux, des nostalgies, des remords et autres instruments de torture sentimentale. Et quand le poète (quand je dis poète)... ne pleure point, il « romancifie » avec une absence de distinction que ne faisaient point prévoir ses armoiries. Il a pioché assidument le répertoire des Cafés-Concert de cinquième ordre. On trouve encore dans ses *Vendanges* des *humbles violettes*, un *pays des amours*, plusieurs *troubadours*, des *luths*, *barcaroles* et *pastorales*, et l'inévitable *belle inconnue*.

En voulez-vous un échantillon? Voici une Ballade:

Quand la nuit est venue
Alors que tout se tait
Je descends dans la rue
Pour chanter un sonnet.

Sous ses lambris je chante,
Ma chanson est d'amour
Et la jeune innocente
Sourit au troubadour.

La belle à sa fenêtre
Apparaît doucement
Et le zéphir pénêtre
Dans ses cheveux, tremblant.

Hélas, beau troubadour, tirez donc votre échelle! Et puis, une autre fois, n'intitulez plus vos poèmes: *Vendanges*. C'est un mot malheureux, il suffirait d'y changer une syllabe...

L. E.

—

Les Rêves Crépusculaires, poèmes par M. CH. VAN BLEYENBERGH, (édition de la Revue *Le Musagète*).

Penseurs prétentieux d'existence incertaine,
Graves savants bouffis d'une science vaine
Qui fouille la matière au fond d'un noir creuset...

Voilà certes des vers fort maladroits, et la pensée qu'ils expriment est aussi malheureuse que la langue. Il en est beaucoup de ce genre dans le recueil de M. Van Bleyenbergh.

Ce jeune poète revêt ses idées d'une forme imprécise et pénible sans compter qu'il donne parfois des crocs-en-jambe aux règles de la versification. Il serait malaisé de citer un seul de ses poèmes qui fut sans faiblesses. Cependant, il faut signaler sa préoccupation de s'élever au-dessus des petits badinages poétiques, des sujets vétustes et de sentimentalité bébête si chère aux jeunes écrivains. Il semble que certaines strophes s'inspirent quelque peu des *Élévations* de notre regretté Julien Roman. Mais la philosophie qu'elles laissent deviner est encore bien creuse, et faite de mots « littéraires » plutôt que d'idées.

L. E.

Petite Chronique.

Erratum. Dans la prose : *Le Château des Merveilles* de notre collaborateur Maurice Boué de Villiers, parue dans notre dernier numéro, le lecteur voudra lire, à la 14e ligne : *Une lumière tamisée par de profonds vitraux zébrait de rais somptueux les galeries circulaires....* au lieu de : Une lumière distillée par de profonds vitraux zébrait de tamisés rais etc.

Nécrologie. Notre ami Maurice J. Lefebvre vient d'avoir la douleur de perdre son père. Nous présentons à notre excellent collaborateur nos meilleurs compliments de condoléances.

Waux-Hall du Parc, rue de la Loi, Bruxelles. — Tous les soirs concert symphonique par l'orchestre du Théâtre de la Monnaie. Direction : S. Dupuis et F. Rasse.

Le Congrès des Poètes à Lille, le 13 juillet, n'a guère réuni plus d'une cinquantaine de participants. Peu de notoriétés y assistaient. M. J. Charles Brun, secrétaire de la Fédération régionaliste française s'y est montré brillant orateur, plein de verve et d'à-propos. Il a prêché la décentralisation intellectuelle et condamné les déracinés qui sont, selon lui, des égarés. On a discuté également du rôle social du poète, d'un monument à élever à Albert Samain, de l'Art en Lorraine, de l'Art et de la Poésie dans le Nord, du vers libéré.

L'importance du congrès est très relative et nous n'en parlons que pour mémoire.

Paris. *Concours dit de Rome.* M. Alph. Terroir obtient le premier grand prix pour la sculpture, M. Lucien Brasseur, élève de Barrias, le premier second grand prix et M. Alexandre Descatoire le deuxième second grand prix.

Pour la peinture, un élève de MM. Gérôme et Meignan : M. Paul Siéfert s'est vu accordé le grand prix. M. Victor Guétin a reçu un second grand prix institué cette année par suite de la mort d'un pensionnaire de l'état, grand prix l'année dernière.

Cercle artistique de Tournai. Du 14 septembre au 6 octobre, XVIIIe exposition des Beaux-Arts. Secrétariat du Cercle : rue des Clarisses, à Tournai. Dernier délai d'envoi : 31 août.

José Strada, philosophe, auteur de l'*Epopée humaine,* vient de mourir, à Passy, âgé de 81 ans. Absolument inconnu de la foule, il se consacra, en une retraite volontaire et farouche, à la *Philosophie du fait*, seul critérium de l'humanité. Son œuvre est colossale par sa portée philosophique, scientifique et sociale. Sa philosophie du fait est exposée dans l'*Ultinum organum, la méthode générale et le point de départ de la pensée. L'Epopée humaine*, poème. nous expose les misères de l'humanité. Parmi les 40 volumes qui le composent, citons : *Le Premier Roi. Sardanapale, le Saint Roi David, l'Inquisition, Borgia, Danton, Robespierre.* Le dernier poème paru : *Altior*, est la biographie de l'illustre vieillard.

Strada laisse aussi une galerie de tableaux fixant l'histoire de l'humanité.

Le peintre Gustave Vanaise est mort inopinément dimanche 20 juillet, à Bruxelles. Il avait 48 ans. Né à Gand, où il fit ses études, il voyagea beaucoup et se fixa un certain temps à Paris, en compagnie d'autres artistes belges : Van Beers, Lambeaux.

Vanaise était pour ainsi dire le seul peintre qui, à notre époque, persévéra dans la voie des Gallait, des Wappers. Tandis que, parmi ses compagnons d'études, Lambeaux se cabrait hors les rangs, où la férule académique ne parvint jamais à le réintégrer, Vanaise, comme Van Beers, suivit la « tradition ».

L'un peignit des poupées en miniature, l'autre composa des toiles de grandes proportions. Et dans cet art suranné, il déploya une extraordinaire activité. Ses énormes compositions *Van Artevelde* et *Pierre l'Ermite* sont encore à la mémoire de tous. Si dans l'ensemble, trop d'attitudes « figées » peuvent être critiquées, l'on s'accorde pour reconnaître que, dans les premiers plans, figure en général plus d'un morceau de très belle allure. Car sans être révolutionnaire, Vanaise avait pourtant « aéré » le coloris « mil huit cent trente », ou était parvenu à le dorer, à le patiner comme en ce « dos de femme (esquisse) » du musée d'Anvers, œuvre de valeur très réelle.

Vanaise fut un sincère et un infatigable et son bel enthousiasme fit éclore plus d'un jeune talent. Ses œuvres marqueront une intéressante étape dans l'évolution de notre art national.

Le 2 août prochain, s'ouvre à la Maison du Peuple de Bruxelles, sous les auspices du journal le *Peuple,* une grande Exposition artistique répartie entre plusieurs salles : peinture, sculpture, aquarelles, dessins, eaux-fortes, etc.

La cérémonie inaugurale, pour laquelle il est perçu un droit d'entrée de un franc, a lieu de 2 à 5 heures de l'après-midi.

Les autres jours (l'Exposition se prolongeant du 2 au 9 août) le prix d'entrée est de 20 centimes par personne.

Ce Salon, qui promet d'être fort brillant, comprend des œuvres de sculpteurs, peintres, aquarellistes, qui occupent les places le plus en vue dans le monde des arts.

Pendant toute la durée de l'Exposition, des offres pourront être faites par les visiteurs pour l'acquisition des œuvres exposées. Le dernier jour, une vente aux enchères sera organisée.

C'est dimanche passé qu'on a inauguré au coin des rues Rempart-des-Moines et de l'Education, à Bruxelles, le monument dédié à l'ancien ministre Van Humbeeck.

Ce bas-relief, en pierre bleue, œuvre de M. Samuel, n'ajoute rien à la réputation de l'auteur.

A propos de travaux officiels du genre de celui-ci, il est regrettable de constater le favoritisme qui sévit et bénéficie à quelques privilégiés, toujours les mêmes.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink rue du Fort, 16.

QUATRIÈME ANNÉE TOME IV 1er SEPTEMBRE 1902 Nos 8 & 9

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

La vie du Littérateur en Belgique

—

NOTRE confrère Éthérel, qui cache sous ce pseudonyme un délicat poète, a ouvert, dans le *Messager de Bruxelles*, une enquête en ces termes :

Le MESSAGER DE BRUXELLES, soucieux d'accorder à l'art et aux artistes une place si largement départie à l'ordinaire par le journalisme au sport, aux faits-divers et à la politique, me charge de faire une enquête sur la VIE DU LITTÉRATEUR EN BELGIQUE.

L'émigration fréquente de nos écrivains, leurs plaintes, leurs récriminations parfois ont fait supposer qu'il existe dans ce pays des obstacles au développement matériel et intellectuel de l' « homme de lettres ».

Êtes-vous de cet avis ?

Si oui, quels remèdes suggérez-vous à un mal qui stérilise une des forces vives, une des manifestations les plus importantes de la Belgique ?

PRIMO VIVERE. — Dans l'état actuel des choses, comment conseillez-vous à l'artiste-écrivain (qui, presque par définition, n'est pas riche) d'assurer sa vie ? Lui tolérez-vous certains métiers très accessoires à l'art ? Le journalisme ? Les carrières administratives ? Préférez-vous le voir cultiver un lopin de terre ? Quel est enfin l'état que vous substitueriez à l' « état actuel des choses » ?

DEINDE PHILOSOPHARI. — Quel régime intellectuel lui conseillez-vous ?

Le renvoyez-vous « à la nature » ? Voulez-vous qu'il aille « vers le peuple » ou le colloquez-vous dans une tour d'ivoire ? Doit-il collaborer à des revues de France ou de Belgique ? Prendra-t-il contact avec ses pairs (s'il s'en reconnaît) et comment faciliter ce contact ?

Enfin, comme des conseils, une règle de vie, un cadre, un modèle fixe seraient sans doute mal reçus par les écrivains-artistes, qui sont par essence individuels, indépendants, souvent instinctifs, je vous demanderai de me répondre en me décrivant l'homme de lettres en Belgique, de nos jours, tel que vous, vous le concevez.

Répondre non à la question liminaire, c'est s'interdire de répondre aux questions suivantes ; mais nul, qui suit le mouvement littéraire en notre pays, ne manquera d'affirmer, sans hésitation aucune, qu'il existe en Belgique des obstacles au développement matériel de l'homme de lettres. En pourrait-il être autrement, d'ailleurs ?

S'il faut en croire Ivan Gilkin — et je suis tenté de penser comme lui, — tout au plus cinq à six cents personnes peuvent s'émouvoir du mouvement littéraire belge d'expression française

D'un côté, les Flamands, influencés par les flamingants, groupe très actif et bien en cour ; de l'autre, les Wallons, qui, souvent par esprit de représailles envers leurs détracteurs du Nord, wallonisent avec entrain. Que devient, entre ces deux courants, l'homme de lettres belge d'expression française ? S'il veut, en écrivant, s'assurer l'existence, il faut, fatalement, qu'il émigre vers une contrée plus hospitalière.

Mais est-il bien nécessaire que l'écrivain confie à son art le soin de lui procurer la « matérielle » ? C'est au moins contestable et l'on pourrait citer bien des auteurs chez qui l'obligation de s'en rapporter à leurs écrits pour vivre anémie, déprécie le talent, sans conteste Il faudrait voir donc, à mon sens, dans l'impossibilité où l'écrivain belge se trouve de monnayer son art, une circonstance propice à dégager

cet art d'une des influences funestes et polluantes de nature à frelater et altérer le caractère de l'œuvre à créer. Ce n'est pas là un paradoxe et j'imagine penser comme les bons esprits.

On m'objectera que l'artiste, à défaut de consécration mercantile, ne produira plus. Injure ou erreur! S'il se sent réellement une âme de poète, d'écrivain, l'absence de récompense pécuniaire ne l'immobilisera pas et l'œuvre s'avivera, se magnifiera en beauté, en pureté, de toute l'indépendance de pensée dans laquelle elle aura été conçue et créée!

Les données de l'enquête poursuivie par Éthérel présentent, presque par définition, l'artiste écrivain peu riche. Dès lors, il doit embrasser, pour vivre, une carrière quelconque. Évidemment, cette issue est indispensable, inéluctable. Laquelle des carrières va-t-il choisir? Hé! faut-il s'en préoccuper vraiment? Ceux qui pourront fixer leur choix, le feront d'après leur tempérament, leurs aptitudes, leurs préférences, tandis que d'autres, jouets des circonstances, se soumettront aux exigences de celles-ci et subiront le métier qu'elles leur imposeront. Et quelle joie, quel bonheur, quels délices, la besogne accomplie et le pain quotidien conquis, d'occuper ses loisirs avec les aspirations élevées de sa conscience, de son cœur, de son esprit! Dégagés de toutes préoccupations lucratives, quel essort vont pouvoir prendre l'inspiration, le travail intellectuel.

Faut-il craindre que pareille situation n'enlève au producteur tout stimulant? En définitive, l'artiste, qui n'est bien souvent qu'un grand enfant, a-t-il besoin d'une sanction à ses efforts? Peut-être, et je crois, en m'expliquant sur ce point, aborder la *deinde philosophari* de l'enquête.

J'en conviens il faut un stimulant; mais puisqu'en Belgique il ne peut se traduire en écus sonnants, — et, qu'en somme, il vaut mieux qu'il en soit de la sorte, — quel sera-t-il? Il sera l'approbation, ou pour mieux dire, la critique des cinq à six cents personnes intéressées aux œuvres littéraires belges d'expression française. Si à ce groupe restreint viennent s'adjoindre quelques groupes d'étrangers, tant mieux! Et puisque pour être discuté, apprécié, il faut publier, voici où le rôle des revues devient efficace. Elles se chargent, elles, de la publication, d'abord d'œuvres partielles, d'esquisses, d'études, si l'on veut, ensuite d'œuvres complètes. Dans les réunions, dans les échanges de vues qu'elles provoquent, les enthousiasmes et les ardeurs grandissent, les courages défaillants se relèvent. De la coopération des bonnes volontés doit naître assez de force pour le soutien mutuel. Cependant la mission des revues est souvent mal comprise d'elles-mêmes : elles se créent, non dans un but d'étayer *tous* les talents, mais ordinairement, pour, dans les limites étroites d'un programme exclusif, restreindre leur activité aux seules productions chères aux idées personnelles, nées de penchants et de goûts particuliers.

Cette manière de procéder, divisant aussi bien les écrivains que les lecteurs, est néfaste dans notre pays, où la densité du public littéraire auquel nous nous adressons est si minime. Je n'ignore pas qu'il est malaisé de faire montre d'un éclectisme parfait et nous le savons d'expérience au *Thyrse*, où tous nos efforts tendent à la réalisation de notre programme de libre arbitre.

Des erreurs se peuvent commettre, des intransigeances, maintes fois inconscientes, se peuvent faire jour, mais il y a déjà quelque mérite à se donner cette règle de conduite, s'inspirant de la situation exceptionnelle de notre pays au point de vue que nous examinons aujourd'hui.

Je conclus donc à l'obligation pour les littérateurs belges d'expression française de coopérer au développement des revues bien comprises qui sont le centre de ralliement de leurs énergies et le réceptacle de leurs écrits.

Incidemment, il y a quelques jours, mon très distingué confrère, Gabriel Boissy, m'adressait ces lignes :

« Si tous les penseurs oubliaient leurs opinions
» propres pour développer leur action générale, nous
» aurions une puissance autre dans le mouvement du
» monde. Nous aurions des joies réelles et de nou-
» velles beautés. »

On ne saurait mieux dire et surtout en Belgique devrait-on s'inspirer de cette opinion qui est celle que j'ai exposée.

D'autre part on me fera observer que cinq à six cents lecteurs constituent un noyau peu étendu et que l'effort à produire mérite mieux que l'intérêt fort louable et fort encourageant d'un groupe aussi réduit, et c'est mon impression. Aussi, j'ajoute immédiatement : l'artiste écrivain a, en Belgique, une mission à laquelle il ne devrait pas faillir : augmenter ce groupe. La tâche est-elle si difficile et si ardue? D'aucuns s'en désintéresseront par principe, parce qu'ils estiment que l'éducation littéraire du public ne leur incombe pas.

Personnellement, je pense qu'il y a lieu de tenir compte de l'indifférence et de l'indolence de nos compatriotes pour tout ce qui touche de près ou de loin au choses littéraires. Pourquoi le littérateur ne se ferait-il pas éducateur?

Le *Thyrse* a créé ses *Samedis*. Il serait présomptueux de tirer de notre initiative des conclusions favorables à ma thèse. On peut, toutefois, multiplier l'expérience. Les résultats, s'il y en a, se feront attendre, dit-on. Qu'importe! L'*Ecole de Musique*

d'Ixelles, dirigée avec sagacité par M. Thiébaut, a produit, dans ce sens, d'une manière plus générale, une très belle tentative; les matinées littéraires des théâtres du *Parc* et *Molière,* d'une façon moins exclusive encore, ont œuvré vers ce but.

A voir le succès de ces nombreuses réunions, il n'est pas téméraire d'induire que le public bruxellois, — pour s'en tenir à la capitale — n'est pas entièrement réfractaire au beau littéraire.

On peut faire plus.

Nous assistons, depuis un an, à une intéressante éclosion d'*Universités populaires*, et dans les nombreuses conférences et causeries qu'elles ont organisées, on a pu remarquer la pénurie de sujets littéraires. Nos écrivains, surtout les jeunes, ne pourraient-ils mettre à profit les séances de ces centres d'activité intellectuelle? Je suis persuadé qu'ils seraient bien reçus partout et en aidant les propagandistes des *Universités Populaires,* ils pourraient révéler nos écrivains nationaux aux auditeurs de leurs réunions. Il est évident que ceux-ci sont animés des meilleures intentions; leur culture littéraire est probablement très incomplète. Il leur serait infiniment attrayant et utile de s'intéresser à nos littérateurs : Lemonnier, Maeterlinck, Delattre ou Demolder, Giraud, Gilkin, Gille ou Verhaeren, et tant d'autres.

C'est en Belgique que l'on connaît le moins le mouvement littéraire belge d'expression française, et si l'on se donne la peine de signaler les véritables talents qui s'y sont déjà produits, notre public, peu à peu, s'en viendra à lire et honorer, comme il convient, nos écrivains nationaux.

LÉOPOLD ROSY.



PETITS POÈMES D'AUTOMNE

Nocturne

—

De fuyantes clartés glissent dans la nuit douce,
La langueur des flots bleus reluit dans l'ombre au loin,
La brise mollement caresse les pelouses,
L'hymne infini du soir s'exhale aux cieux divins.

Viens cueillir avec moi la floraison nocturne
Que cette heure d'oubli fit naître pour nos cœurs;
Viens : la rose perverse et le lys taciturne
Se diront à mi-voix leurs hautaines rancœurs.

Si nous étions encor tels qu'aux heures passées
Où mes rêves d'orgueil et de virilité
Au rythme harmonieux des lyres cadencées
Bâtissaient un palais magique à ta beauté,

Je voudrais t'enlacer de mon étreinte immense,
Te jeter dans la gloire afin de t'aimer mieux!
Mais l'ombre vient à nous, mère du grand silence,
La splendeur du soleil n'éblouit plus nos yeux.



Sonatine d'Octobre

—

J'ai revu la demeure où je l'ai tant aimée
Quand le Printemps joyeux riait dans les couleurs
Et contait un poème à la brise charmée;
Le parc en deuil n'a plus de fleurs.

Le capiteux parfum des roses défaillantes
N'alourdit plus l'air tiède autour de la maison;
La robe de l'Automne a traîné par les sentes,
Ses pas ont jauni le gazon.

La charmille rustique au détour de l'allée,
Le taillis que parait la grâce des lilas
Ont oublié le chant de sa parole ailée,
La brise froide y sonne un glas...

Mais au bord de l'étang où nos lèvres unies
Pâlirent d'exprimer en un dernier effort
L'amère volupté des amours tôt finies,
Un grand lys d'eau s'incline encor.

CHARLES DE SPRIMONT.



L'Art aux Pays-Bas

(Extrait d'une étude à paraître sur le peintre HENRY DE GROUX)

—

Nous sommes loin de ces jeunes époques aimées des Dieux où les plus immédiates formes consonnaient à quelque tout-puissant et synthétique idéal et dépendaient si parfaitement des plus hautes connaissances que Protogène à la vue d'un unique trait, témoignait de la présence d'Apelles Les lignes signifiaient, avec une canonique précision, comme un langage, et le dessin était vraiment alors l'écriture linéaire. Ceux qui avaient affronté les épreuves de l'enseignement traditionnel trahissaient, par leurs œuvres, d'une manière fatale, cette initiation.

Il est, peut-être, inutile et surtout perfide de s'éplorer à l'évocation du Passé au seuil d'un commentaire sur les travaux actuels. Ce passé n'est-il pas, en effet, le grand et — en la matière — l'indiscutable censeur de nos plus méritoires efforts esthétiques? Il connut les vigoureuses similitudes de toute velléité aux sentiments intenses et l'exacte observance des règles fécondes. Il vit surgir et durer des effervescences d'art tellement étonnantes que, las d'en chercher l'occulte cause, nous les tenons pour miraculeuses.

Le monument a sa base, l'activité son principe, et toutes les entreprises empruntent leur force à quelque céleste Norme. Ce n'est pas en nous-même que git le levain des panacées heureuses et la culture personnelle même se repère incessamment sur un modèle objectif. Mais, que ces principes aient une existence purement spirituelle ou bien s'incarnent en quelque génie, revêtant ainsi de séductions temporelles leur originelle splendeur, toujours nous les retrouvons au sein des œuvres, signes à la fois de notre gloire et de notre vanité.

Vous souvenez-vous, au cours de quelque visite au Louvre, d'avoir suspendu votre marche entre le divin *Précurseur* et le *Dyonisos assis?* Avez-vous remarqué parmi les autres rapports de ces Vinci ce sceptre que l'un et l'autre ils tiennent : Saint-Jean la croix et Bacchos le thyrse? Si vous avez soupçonné le sens ineffable de cette croix, origine des victoires humaines, vous êtes-vous aussi interrogé sur le symbolisme de ce thyrse, attribut d'une divinité de la sage Hellénie? Si la croix décèle les destinées du monde, le thyrse n'en figure-t-il pas quelque essentielle loi? ce thyrse où s'enroulent les énergies, où s'appuient les défaillances, ce thyrse brandi par les enthousiastes.

En ces périodes propices aux arts s'élèvent les thyrses vigoureux mariés aux pampres luxuriants. La rigide doctrine des collèges initiatiques, la foi passionnée et féconde des communautés, ou bien le génie d'un Giotto, d'un Raphaël, d'un Vinci inspirait et dirigeait des générations d'artistes et d'artisans. Dans le sillage de ces daïmons, dans l'ombre silencieuse des cloîtres visitée de visions extatiques, comme jadis dans l'obscurité des temples florissaient les embellisseurs du monde.

Si je les invoquais ici, quelle longue et lamentable théorie formeraient les erreurs qui ont conduit notre temps à sa misérabilité artistique!

L'artiste contemporain, en son premier essor, n'est accueilli par aucun mouvement d'art où il puisse — humble ou glorieux — faire sa partie. Sans style, sans doctrine et sans maîtres, comme un luth sans poète, il doit se sustanter de lui-même ou se créer — singulière puissance — un monde familier dans le rêve ou la retrospectivité. Or, l'individualisme est une voie où seuls les forts s'aventurent heureusement; les talents vulgaires tantôt avortent, tantôt blasphèment leur vocation en exaltant au nom de l'Art — ce culte du beau — le métier servile, le laid, la fausse nature, l'irréelle nature, celle qu'ont pervertie les maléfices d'une utilitaire civilisation.

Parmi ces nombreuses illusions qui distraient les artistes, l'influence locale est des plus déplorables : lourd manteau d'habitudes, elle enlise de splendides facultés et restreint à l'horizon de *Vondervotteimittiss* un regard d'aigle. Rien, dans le caractère de certains peintres, ne prévaut contre l'empreinte qu'y laissèrent les gesticulations vaines de leurs contemporains et les mœurs de leur village. Ils oublient que l'éducation du génie est une laborieuse marche à l'étoile et sa plénitude l'asservissement glorieux de l'accidentel à l'esprit.

Certes, les spectacles familiers à l'enfance, à l'adolescence des plus hautains artistes, influèrent considérablement sur l'éveil de leur pensée et de leur sens des formes. Non seulement l'observation mais encore le sang des races différencie les caractères.

Chez les plus purs hellènes, chez les aristes de la Renaissance, dans toutes les floraisons artistiques s'affirment la race, les lieux et les mœurs ambiantes. Mais si Phidias est grec, si Léonard est florentin et Dürer allemand, ils plient cette prime nature au joug de leur volonté, d'une volonté orientée vers la queste du beau. Pour conquérir ce lointain trésor, comme d'armes et de caravelles, ils usent de leurs souvenirs et de leurs penchants.

Ils ne perdent pas les minutes précieuses à copier l'accessoire pour lui-même, à chercher l'inexistant intérêt de scènes vides ou frivoles. Un autre monde les sollicitent : ils ne croient pas que dans les campagnes romaines passent les madones de Raphaël, ils savent que les vallées florentines ne s'illustrent pas des vieillards du Vinci, ni des éphèbes de Mantegna; ils savent qu'une lutte longue et tenace, seule, dissout les lourdeurs noyant les galbes heureux, que seule une science rare ou la plus rare inspiration découvrent au travers de ses difformités l'harmonie de la nature; ils savent que le document n'est pas la belle ordonnance des *Vies* de Plutarque, ni le bloc les Propylées. Ils cultivent l'idée, l'exécution pour l'idée et vivent de cette sublime parole platonicienne, échappée aux lèvres d'or de Diotime la Mantinéenne : « La seule chose qui donne quelque prix à la vie humaine, c'est la contemplation de la Beauté éternelle! »

Les artistes de Belgique et de Hollande ne sûrent jamais se soustraire à l'influence de ces erreurs ethniques. Leurs œuvres ne parvinrent jamais à l'harmonieuse tenue, à l'eurythmie suave qui caractérisent l'art de Grèce, d'Italie et parfois celui de France. Elles empruntent leur valeur à quelque excessif et exclusif développement d'un élément unique.

La verticale chez les primitifs, la satire chez les hollandais, ailleurs la chair et ici l'anecdote deviennent matière aux plus pénétrantes analyses, mais aussi interdisent les puissantes synthèses où l'idée, le sentiment et le plasticisme, paisibles, se fondent, et, conciliés, s'épousent.

Tous s'imposent par un motif d'étonnement et non de sérénité.

Rembrandt lui-même, en dépit des dits célèbres, n'offre pas une synthèse de la lumière: le propre affectif de la synthèse est de satisfaire; elle apaise les violences et dissipe les indécisions. L'âme inquiète suspend l'aventureuse course de ses désirs, charmée par le favorable écho des formes répondant à la voix du rêve et aux chants des espoirs secrets. Or, Rembrandt, simplement, surprend, sollicite et suggère: il provoque d'imprécises méditations; il accroît l'inquiétude des consciences ou leur curiosité.

Naturel aux peuples septentrionaux ce penchant fut encor accusé et comme dogmatisé par une singulière aventure. Quand la Renaissance déclinait en Italie et s'épanouissait en France, les Pays-Bas s'éveillaient à la haute civilisation: elle se présenta sous les espèces luthériennes. Soudainement les contrées transrhénanes embrassèrent la Réforme et furent aussitôt contraintes par cette hérésie qui se plaisait à la destruction des verrières éblouissantes et multicolores.

La Réforme institua l'iconoclastie Rigide et froide, perdue en des ratiocinations mystiques ou satisfaite par l'exact accomplissement des vulgaires devoirs, la conscience protestante isola du monde sa vie intérieure.

Elle nia la splendeur du soleil parce qu'il provoque des putréfactions, la beauté des corps et la divine éloquence des formes parceque des gouges impudiques balançaient leurs chairs sous les regards romains. Elle nia ce qu'elle ne savait comprendre, elle nia les puissances qu'elle n'osait affronter. Ces mirages de l'art, facettes où se reflètent et se jouent les lumières célestes, ces mirages cessèrent de bercer les imaginations ardentes; ils cessèrent de soutenir par de merveilleuses réalisations les intelligences confuses, de conduire de sommet en sommet vers la sérénité les âmes timides; ils cessèrent enfin d'absorber l'activité des caractères prompts à fomenter des aventures subversives.

Les artistes qui, disciplinairement, ne se soumirent pas à l'injonction de la nouvelle foi, ceux-là même durent renoncer à un art délaissé. Ils s'appliquèrent alors aux sujets vulgaires et locaux: l'amour du sol paternel suppléa à l'inspiration religieuse.

Ainsi le *genre* et la peinture descriptive naquirent sous un parrainage étrange. Ce n'était point une propension naturelle, ni un rapport nouveau, apparu à l'investigation, qui les suscitait. Ils naissaient, en réalité, de la fantaisie criminelle d'une confession, dont l'étroit esprit ne saisissait pas la légitimité et le charme des efflorescences plastiques.

Depuis lors des gens diserts mais de sensibilité inculte favorisèrent un art qui flattait leurs basses appétences. Les paysages instantanés, les natures mortes, le banal sujet de conversation, l'habileté à enlever un blanc sur noir, un reflet sur métal, tous ces *exercices* mineurs de peinture extasièrent la multitude des esprits futiles; ils devinrent l'objet d'une école.

Dégagée de ses causes initiales, vivante d'une vie propre, elle a partout étendu son influence. Elle prétend à la même considération, aux mêmes droits sur la direction du goût que les écoles exprimées par la *Madone de la Victoire*, l'*Ecole d'Athènes* ou l'*Entrée des Croisés*.

La fatale tendance qui, intellectuellement produisit le XVIIIe siècle, socialement la Révolution française et qui, dans l'espoir de le libérer, précipitait le peuple vers de plus grandes erreurs, cette tendance imprimait désormais à l'art une direction caricaturale de lui-même. L'étalon n'est plus à Fièsole, à Orvièto, à la Sixtine ni aux Loges. On dédaigne la noble hiérarchie que la sagesse et la norme imposent à nos actes et aux choses.

En toute attitude on se croit toujours homme; on imagine que la fleur d'humanité sur les fumiers fleurit. On souille ses regards d'images honteuses à la narration, répugnantes au souvenir. On assiste enfin à cette hypocrisie, périlleuse et perverse, d'admirer ici l'image de la laideur ou du vice et d'en réprouver ailleurs la réalité. Comme dans les décadences la beauté et la vigueur du geste excusent les plus ignobles actes; de même les spectacles sans pensée, sans âme, sans plastique enthousiasment si l'exécution est habile, si les couleurs chatoient, si la technique surprend. Quels initiateurs à la vie! Quels éducateurs du goût! Quels nobles incitateurs avinés de Hals, clichés de Goyen, lupanars de Steen et d'Ostade, «magots» de Teniers, ruminants de Potter! Les jeunes hommes frémissants d'ardents désirs soutiendront-ils par de telles contemplations leurs natives générosités! Les jeunes filles sentiront-elles leur sein se soulever à ces motifs d'émotions! Et les vieillards, pour les accompagner au tombeau touveront-ils en ces œuvres la mémoire de leurs grandes actions?

Ironie sanglante! L'homme dédaigne sa dignité dans l'art, cet unique créateur d'immortalité. Par quelle aberration oublie-t-il que tableau, sculpture ou symphonie ne sont pas seulement des actes mais en suscitent? Les cœurs jamais, ne devraient s'habituer à se satisfaire des finesses analytiques, des factures délicates. Ils peuvent les rencontrer, non pas s'y complaire et les poursuivre comme un but. Le devoir est de maintenir en perpétuelle émulation l'idéal et les pratiques: car l'époque qui prise également l'acrostiche et l'épopée, cette époque en présage une prochaine au seul acrostiche

Ces lois se sont vérifiées. L'ouvrier au prestigieux métier s'est imposé à l'admiration et ils ont disparu les hiérarques du dessin qui, usant eux aussi de la

science des détails agitent les problèmes de la conscience et combinent les plus complexes lois de la symétrie et de l'harmonie.

L'individuelle vanité, une science abondante, des sophismes agréablement spécieux, la dépravation progressive du goût soutinrent les talents médiocres.

Ironiquement, tant de pédants mais naïfs efforts s'évertuèrent à systématiser une esthétique factice dont l'origine était une double négation de l'Esthétique : l'interdiction huguenote et l'infériorité notoire des races septentrionales aux arts plastiques.

Les sujets religieux, confessionnellement et mercantilement impossibles, les peintres ne connurent plus que d'insipides trames. Les thèmes symboliques empruntés aux antiques légendes, ceux de pure imagination leur étaient en tel temps et tel pays, interdits : les tentatives des Bloemaert et des Honthorst échouèrent.

Vers 1631 Descartes écrivait d'Amsterdam à Guez de Balzac : « En cette grande ville où je suis, n'y ayant aucun homme, excepté moi qui n'exerce la marchandise, chacun y est tellement attentif à son profit que j'y pourrais demeurer toute ma vie sans être jamais vu de personne ». Il se réjouissait « d'être perdu parmi la foule de ce grand peuple fort actif et plus soigneux de ses propres affaires que curieux de celles d'autrui »; il y vivait plus « solitaire que dans les déserts les plus reculés ». De telles observations précisent les mœurs hollandaises : elles retirent à cette hospitalière contrée l'admiration que les penseurs lui avait voué.

Les Pays-Bas furent l'asile de la pensée libre, mais ils ne pensèrent jamais; leur accueil n'était pas une délibération mais une indifférence. Ils laissèrent s'exprimer toutes les opinions n'en ayant aucune. Aucune passion idéale ne les soulevait; celle du gain seule épuisait leur âme. Sans aspiration collective, sans vie intellectuelle, les hommes de pouvoir se moquaient de théories qui ne contrariaient pas leurs trafics. Le penseur parlait dans un désert; quand, les frontières franchies, sa voie s'épandait sur l'Europe, sur des populations attentives et vibrantes, alors seulement quelque écho répondait. Mais la multitude hollandaise, absorbée aux affaires, incapable de spéculation, vide d'enthousiasme, recherchait avidement les triomphes commerciaux. C'était là le plus sublime de ses rêves. Ce peuple aux aptitudes nombreuses et précises, d'une ténacité proverbiale, a négligé les plus merveilleuses occasions de s'ériger en grande nation par l'utilitarisme égoïste et forcené de chaque ville et même de chaque citoyen. Un seul jour, l'instinct de conservation nationale transmua en patriotisme efficace l'ingéniosité de race — et ce jour, la France en fut ébranlée!

Quel art convenait à ces marchands enrichis, sans idéal natif ni pensée traditionnelle? Le pays dont la suprême littérature s'exprime par un Vondel ou un Cats, ne connaîtra jamais les mouvements d'âme qui poussaient la population de Sienne ou d'Orvieto à vivre pour l'érection de sa cathédrale.

L'art, pour ces cerveaux agioteurs, était un corollaire de luxe et une preuve de leur opulence. C'était aussi un agrément; mais ils le voulaient de compréhension facile. Esprits lourds et incapables de méditation, cœurs fermés aux émotions poignantes, ils exigèrent des peintres la « bonne, simcple et jouijeuse vie », afin d'avoir sous les yeux le miroir de leur misérable personne. Pour la première fois, l'emprise du bourgeoisisme s'appesantissait sur l'art : l'artiste n'inspirait plus, il obéissait : le Homais frison avait muselé la Chimère !

Ces influences ont pesé sur la destinée de cette école entière. Les plus admirables dons y servirent surtout à de pauvres usages.

L'artiste belge, issu d'une contrée mitoyenne de races, interland de mœurs, fertile en personnalités hybrides, est exposé à l'excès. Il témoigne d'une extrême ténacité pour se libérer et se déterminer malgré les incessantes contradictions de l'ambiance. La tradition gréco-latine, mère de toute harmonie, le sollicite; l'imagination abondante et nébuleuse des races germaines le séduit souvent. Il disperse son attention et épuise ses facultés en de perpétuelles hésitations.

Le regard affecté par la contemplation d'une nature disgracieuse et inculte, privés de la patricienne distinction habituelle aux sociétés aristocratiques d'Italie et de France, ces artistes abordent péniblement le grand Art : les heurts intérieurs de leur conscience s'ajoutent aux difficultés techniques.

Les plus illustres d'entre eux, les triomphateurs, éclairent ces observations. Par quelles persévérantes réactions Van Dyck n'a-t-il conservé de sa patrie que les resplendissements du satin, les verdoyants paysages, les généreuses carnations? Quel providentiel bonheur eut son génie de s'appliquer à styliser la royale allure des lords et des gentilshommes français! Si la lumière ne nous éblouissait pas par son originelle beauté et sa magie expressive subirions-nous certains gnômes de Rembrandt? Rubens le puissant, s'impose aux regards, mais tôt les déçoit : il demeure aux rangs inférieurs parce qu'il se souvint à l'excès des grotesques kermesses.

Parmi les contemporains le peintre Henry de Groux présente le plus vibrant exemple de ces multiples conflits. C'est un grand honneur pour cet aventureux artiste que ses travaux et la psychologie de son caractère nous induisent à penser aux morts illustres et à apparenter son labeur à leurs augustes labeurs.....

GABRIEL BOISSY.

Les Chercheurs d'Or

—

A l'Ami Emile Le Jeune
en toute sympathie.

Vers le mirage en or des merveilleuses roches
Nourrissant leur granit du fabuleux métal,
Les hardis pionniers, dans leur espoir total,
Sont partis librement, n'ayant que leurs pioches.

Suant du sang d'orgueil, sûrs des richesses proches,
Ils ont cassé le roc d'un effort triomphal!
— Mais le Destin obscur dictant leur sort fatal
Ils sont morts, ignorés, des trésors plein les poches.

— Tels que ceux-là, vous tous qui scrutez l'Inconnu,
Vous pavoisez vos cœurs de ce rêve ingénu
D'extraire du Néant des blocs d'or grandioses;

Mais l'avenir saura votre sublimité:
Vous entrerez, grandis par vos apothéoses
Et pareils à des dieux, dans votre Eternité!

Charles Viane.



A Cœur ouvert

—

Les millions n'ayant pas élevé son âme de la sentimentalité bébête où dangereusement elle vagissait encore,

Marnille, le vieux Marnille était en proie au passé ce jour-là, et c'est en tremblant qu'il prit sa dernière lettre d'amour : il l'avait laissée expressément de côté, après les avoir toutes relues... Elle était longue et de papier fin, écrite sèchement avec de grandes majuscules. Il ne la lut pas tout de suite, son regard errant au loin, voilé par une grosse larme retenue.

Cette détresse morne, sans geste et sans parole avec, au fond de soi, le besoin impuissant et bizarre de pleurer, de crier sans raison pour se perdre dans ses sanglots exaspérés et dans ses larmes, que de fois ne l'avait-il eue, de même que l'envie hystérique de serrer dans la main un révolver, petit comme un joujou et, le canon de l'arme mignonne dirigé vers la tempe, de crisper l'index, de toutes ses forces, sur la gâchette froide et polie!... Oh! la volupté de se tuer ainsi, par détente des nerfs, comme une femme le rêverait!... Ce serait près d'un massif de roses blanches, par un soir de juin, dans un jardin tranquille : toutes les fleurs seraient atteintes par son sang qui tremperait sous un ciel doux, leur beau cœur parfumé. Comme après la bataille, le soldat qui chercherait curieusement dans le champ des blessés l'endroit où, blême d'horreur, il s'est senti mourir en courant au feu, Marnille revenait à cette sensation spéciale qui l'avait souvent accablé durant sa jeunesse malheureuse, durant sa jeunesse frénétiquement lancée à la conquête de l'argent.

Sous le balcon où, paresseusement, il se balançait dans un grand fauteuil clair, l'eau du lac bruissait miroitante, renouvelant incessamment, jusques à l'horizon, le caprice de ses flots bleus que les oiseaux effleuraient, par instants, de leurs ailes. Avec les arbrisseaux fleuris de l'île, que la brise du lac éventait, cette solitude avait je ne sais quelle grâce apaisante et légère où la mort eût été belle à paraître invincible et fascinatrice. Indolemment, Marnille l'envisageait en rêve, avec un regret vague, car elle eût sied à la détresse volontiers vive de son âme.

Plus calme, il se pencha vers la lettre. Son visage, au fur et à mesure qu'il lisait, prenait cette contraction souriante avec laquelle les joueurs entêtés narguent, en pontant, la guigne victorieuse.

« Je n'irai pas au rendez-vous et vous ne me verrez plus, pour le motif bien simple que vous me fuirez et que je ne voudrai plus, je ne pourrai plus vous voir. Je sais que je vous manque de parole et c'est bien la plus misérable chose qui pût m'advenir. Croyez que j'en souffre au delà de tout, en pensant à la certitude que vous vous ferez sur ma lâcheté et mon hypocrisie, quoique ni l'une, ni l'autre n'attardât jamais son ombre hideuse sur mon cœur.

» De grâce, ne jetez pas encore ma lettre, lisez-la jusqu'au bout, voyez.

» Je vous en supplie, ne me rendez donc pas plus malheureuse en ne m'écoutant point. Je vous dois une explication, non une excuse, car malgré tout, vis-à-vis de ce que j'ai décidé, vous n'avez droit à aucun ressentiment. Je n'ai rien à vous dire que ma vie que vous connaissez peu, sinon qu'elle est hautaine : Aussi bien le saviez-vous déjà, lorsque vous me fûtes présenté à une partie champêtre par mon fiancé Jacques, qui reste votre ami et qui me délaissa pour épouser ma sœur.

» Imposé tacitement à nos jeux par Jacques, nous nous revîmes dans de semblables conditions. Vous m'aimâtes de suite, je crois, du moins, ni votre parler ni votre air ne démentirent la vivacité de vos sentiments à mon égard et vous restâtes assez adroit pour que je fusse la seule à m'en apercevoir.

» Mais comme c'est notre façon à nous, une façon de timides mélancoliques, de vaincre par des paroles irrémédiables et malignes, les mots caressants et tendres qui nous débordent, vous eûtes à souffrir de mon dédain. J'imagine pourtant que vous êtes tel que vous étiez, c'est-à-dire bon, spirituel, portant beau sans assurance, car votre infériorité sociale vous mettait au rancart de notre monde, dût cet aveu nécessaire mais indélicat me rejeter à jamais de votre infatigable estime.

» Après les circonstances que vous savez, restée riche mais orpheline, mais inconsolée, mais vieille (j'aurai trente ans demain) et seule, toute seule avec l'insurmontable orgueil qui m'éloigna de vous, ce me fut un étonnement de nous entendre parler à notre dernière rencontre, sans courroux, comme jadis et pourtant mieux que vous ne le fîtes jamais. Mon cœur n'a pas été chéri dans son adolescence, et quoique plus expressif que tout autre, il a dû se fermer sur la torture qu'une froide indifférence lui imposait et maintenant qu'il n'a pu communément avoir sa passion, il a besoin pour se libérer et satisfaire sa vanité, d'une tendresse meurtrie comme la sienne, que sais-je, d'une tendresse très libertine, peut-être, avec des yeux plombés par la douleur et la luxure. Aussi votre proposition romanesque rencontra-t-elle en moi un assentiment spontané et je consentis sans réflexion à cette folle et suprême aventure de mourir avec vous.

» Dans vos bras, mon agonie eût été l'unique beauté de mon existence, s'il se pouvait que cette beauté restât sans mélange. C'est impossible! Pourquoi? Parce que... Laissez-moi me ressaisir un instant avant de continuer à me frayer un chemin de salut dans le domaine hardi des mots que je griffonne sans que la pudeur permette que je les prononce de ma vie. C'est qu'entraînée dans le feu de cette psychologie, je vous dévoile mes pensées les plus intimes au milieu de l'abomination des phrases interdites où je les commets de sang froid!

» Voici. Nous voulons mourir ensemble. L'évocation se lève impérieuse dans un décor enchanteur et complice. Mais nous connaissons-nous? Après avoir proféré devant vous et sur vous, les plus sottes railleries, mes lèvres pourraient-elles se suspendre d'un coup à vos lèvres et si ardemment qu'elles y chercheraient un délice inévitablement mortel? Que de reproches, vous-même n'auriez-vous à me faire avant de vous donner sans m'absoudre au trépas tentateur! Dans ces conditions mieux vaut cent fois raisonner froidement, car loin de mourir bellement ensemble, nous péririons plus désunis que nos désirs, loin de nous posséder l'un et l'autre, nous nous forcerions avec ténacité, sans joie, ni confidence, désespérément.

» Comme nous aurions, sans doute, les pires audaces, dois-je parler du ridicule qu'apporterait l'achèvement solennel de notre nudité? Dois-je aussi détailler tout ce qui .. mais je ne continue cette analyse affreuse. —... Non! je raterais ma mort, vous dis-je et m'en irais fondue de honte, à moins que vous ne me tuiez. Quel suicide ironique que cet assassinat! Mais vous-même me laisseriez partir et je me vois, me rhabillant comme une fille dans une chambre anonyme .. Pouah!

» Avec cette hantise, à quoi voulez-vous que je me résolve, sinon à me raviser? Je me dédis donc, ne sachant non plus quel droit m'autoriserait à disparaître de mon gré. alors que je puis prévenir autour de moi des misères morales aussi accablantes que celle dont je garderai le remords et je retourne, toute brisée, à la douleur de vivre. Faites comme moi, je vous en conjure: qu'il faille à cette fin, plus amère que celle de notre amour, être exécrée de vous, j'y acquièsce. Vivez! je vous ai aimé bizarrement, je le concède, mais assez pour vous écrire ceci où le manque de tact et l'incohérence laissent encore place à la sincérité la plus absolue exprimée avec une frénésie, une exaltation que vous me pardonnerez. Soyez sûr qu'il est plus grave pour une vraie femme d'épingler ainsi son cœur saignant aux quatre coins d'une lettre, que d'être possédée par tous ceux qui la désirent. Je vous laisse cet orgueil dérisoire sans signature, ni regret. C'est fini. De m'avoir poussée à cet avortement de volupté et de mort, je ne vous en veux en rien. Vous non plus, n'est-ce pas?

» Quittons-nous donc pour toujours. Gentiment, même avec élégance, comme des gens bien élevés. Frisez de vos doigts blancs votre moustache blonde et me dites adieu, de cette main, là comme vous savez le faire avec enfantillage... Bien, ça me suffit.»

Marnille lâcha débilement cette lettre mordante et désolée qui tomba comme une aile. Le meurtrissaient-elles encore, les affres qui l'avaient déchiré lorsqu'il avait lu ces lignes pour la première fois? Qui sait? Une tristesse lointaine lui venait, faite d'une rancœur très fine, dépouillée par les ans et comme des souvenirs serrés ravivaient sa mémoire, il s'accouda sur l'appui du balcon, se complaisant à leur mélancolique défilé.

La lumière sur l'eau mourait soyeusement. Les arbres du bord du lac y trempaient, immobiles, leurs branches violettes. Au milieu d'elles, un reflet du soleil couchant traînait son rose déteint et sombrait doucement pareil au manteau de soie qu'une belle eût laissé impatiemment glisser en touchant à la rive.

Le crépuscule s'étendait, invincible et charmeur, dans l'azur où passaient des gazes légères, la lune virginale et caduque montait. Bientôt, à la pointe d'une vaguelette, sa clarté apparut défaillante comme une clarté que trop de veilles auraient usée. L'heure était adorable. Marnille s'y amollissait dans une contemplation passive qui dévoyait ses souvenirs Le charme du soir printanier et de cette eau bleue si douce à l'œil, émoussait en lui l'acuité d'un inévitable chagrin. Devant la magie du spectacle, il se surprit à dire, à mi-voix, tout-à-coup :

— « Quelle grâce dernière. »

Plusieurs fois, il répéta machinalement : dernière...

dernière... Et toute sa douleur ancienne s'en allait, s'évaporait, se diffusait, à son insu, sous la caresse de ce beau mot fatal et féminin.

GABRIEL DE SART.



Communion.

—

To my friend Adrian-J.-F. COLLINS.

Au ciel oriental s'ouvre la haute chambre,
pleine d'Amour, oasis de parfums étouffants.

Alors, en ce matin si tendre de septembre,
blanche parmi sa chevelure en fleurs, l'enfant
regarde au beau jardin les rayons et les ombres
se jouer comme le soleil dans ses yeux sombres.
Or Elle ne sait point le symbole affligeant,
et voici qu'Elle évoque, accoudée et songeant,
les robes de triomphe en l'or vivant des cierges;
le Pain clair resplendit sur le céleste Vin,
l'extase du passé scelle ses lèvres vierges —

mais son rêve, en secret, mêle à l'Epoux divin
l'Amant prestigieux et qu'elle appelle en vain.

RENÉ-GEORGES AUBRUN.



Nofrit (1)

VI. — L'HEURE DOUCE *(suite)*

Quand Androdius entra déteneur de l'horrible certitude, livide, Nofrit s'allongeait sur son lit, le crâne serré dans une bandelette de lin, comme une momie, les lèvres blêmes à peine visibles dans la contraction de la face.

Tahor affalée contre la colonnade pleurait dans ses mains.

Il chancela, la crût morte aussi et un vide se creusa dans son corps, tout d'un coup. Il voulut parler et sanglota. Mais quand il sut que Nofrit connaissait la mort du prêtre il respira plus librement. C'était comme un cable de palan que l'on dessérait d'alentour de son torse. Puis il s'assit au chevet de la jeune fille et les joues dans les poings, le col tendu il la regarda. Un pli douloureux tirait les coins de sa bouche et ses pommettes saignaient car ses larmes sourdrant de ses paupières descendaient lentes balayant le fard rouge. Il pensa qu'il la verrait morte un jour, sans doute, et dans un âpre désir de jouissances douloureuses il s'acharna sur cette idée, s'en imprégnit, suffoca de douleur.

Elle ne remua pas longuement. Puis, peu à peu, son visage se détendit et une grande sérénité y passa.

Tout-à-coup, il eût une épouvante. Elle mourait.

Dressé, il cria :

— Non! non! je ne veux pas!

Il voulait chercher Gildon pour la soigner. Tahor s'y opposa, ayant mis sur la plaie du front une macération de feuilles de palmier dans l'huile douce, souveraine contre la douleur; et parlante, elle déchiquetait à coups de dents blanches le bas de sa robe et tendait le cou en avant comme une chienne qui hurle.

Il n'insista point et se rassit. Maintenant, dans son évocation, elle était morte; on allait l'emporter.

Il revit le geste obscène des embaumeurs, là-bas, chez le mort et leur rire. Un dégoût le secoua, il eut la lucidité rapide de la femme et de ses imperfections naturelles; — puis, il chercha à savoir ce que le temps ferait de la splendeur de ce corps qu'il devinait sous la simare, de la lumière de ces prunelles mi-visibles, — sans doute, une horreur, une chose si épouvantable dont la seule vue tuait.

A ce moment, elle s'agita, gémissante, éleva les mains jusqu'au bandeau, puis se dressa toute droite sur les poignets.

Il la prit dans ses bras et d'une voix tremblante, lui dit des paroles douces. Elle frémissait contre lui, les yeux grands ouverts et la tête vacillante sur son épaule.

Enfin, elle dit :

— Androdius il faut le venger.

— Je le tuerai, l'autre.

— Non pas ça. Il faut qu'il souffre longtemps avant de mourir. Ecoute, je voudrais le déchirer avec mes ongles, lentement et qu'il crachât ses dents, sa langue avec tout ce qu'il a dans la poitrine, qu'il hurla des jours et des nuits comme un chacal. Oh je serais heureuse!

Elle riait, les dents nues et lui stupéfait de son raffinement la considérait.

— Tu m'aideras Androdius?

Il articula :

— Nofrit tu me fais peur!

— Oui, tu le tiendras allongé, tu le verras se tordre, ramper, rugir de soif et il boira de l'eau bouillante avec des épices!. .

Ils se turent, songèrent, lui à la vengeance, elle à son amour, et bientôt le serrant avec emportement elle cria comme lui à l'aube :

— Je t'aime... je t'aime! ..

A la nuit, ils descendirent vers le fleuve. Elle avait jeté sur son corps une grande étoffe sombre et pour qu'il ne fut point reconnu, elle exigea qu'il s'enveloppa d'un manteau d'esclave emprunté à l'un des Lybiens.

Ils cheminaient dans les rues silencieuses, pleines de lune grise, s'éloignèrent vers Etell, dont les îles

(1) Roman à paraître.

sombres masquaient la bourgade. A l'est, des lumières rampaient avec des saccades et des arrêts au flanc sombre de la montagne Il s'en étonnait; elle lui dit que c'étaient les mineurs revenant des hypogées.

Il voulait l'entraîner vers un cange, la serrait plus fort contre lui en cherchant sa bouche pour y river la sienne Mais elle se dégagea et comme sachant ce qu'il voulait, dit :

— Non plus tard, quand il sera mort.

Alors lentement dans la fraîcheur humide soufflée par la terre, tout le long du fleuve où oscillaient des nappes d'or et de nuit cassées de temps à autre par un crocodile gagnant les roseaux de la rive ils revinrent. Les herbes alors se frôlaient, crissaient, l'eau clapottaient dans le noir.

Elle demanda :

— Est-ce vrai que ça vous coupe en deux et que nul ne peut lui échapper tant cela court vite?

— Je ne sais pas.

Ils traversaient le quartier des prêtres. Sur certaines terrasses des feux se consumaient derrière des ombres assises qui ne bougeaient pas. C'étaient les prêtres en méditation.

Quand ils passèrent près du môle où ils s'étaient rencontrés la première fois il dit la gorge frémissante :

— Ce fût là! ..

Elle lui pressa la main fortement et il se tût, plongea jusqu'au fond du sien son regard de fièvre. Plus loin, comme elle souriait, il crût voir dans ses yeux une lueur affolante par sa tendresse, comme un reflet de lune dans une perle bleuetée et longtemps, elle s'abandonna contre sa poitrine, les deux bras jetés autour de son cou. Puis, lentement, sans secousse, elle éleva ses lèvres jusqu'aux siennes et leur baiser leur fit mal, tandis qu'ils fermaient les paupières tous deux. Il frissonnait de désir, la gorge et la langue desséchées.

Elle avait de grandes houles de tiédeur dans les cuisses et cela montait vers ses poumons, les dilatait.

Il lui mordillait les lèvres qu'elle serrait dans son inconsciente révolte de vierge. C'était une lutte silencieuse entre sa fringale âpre de possession et son innocence, entre leur deux instincts, où elle haletait, succombait progressivement avec une angoisse d'inconnu de tout son être, quand une masse énorme se leva entre les roseaux qui se brisaient. Elle s'écarta un peu, dit très bas :

— Ne nous défend pas, remets ta bouche contre la mienne et laissons-nous mourir.

Mais la bête restait tapie dans les herbes. Alors, apeurée, elle le tira vers le temple où ils s'assirent sur la terrasse l'un près de l'autre, regardant la brume laiteuse monter du Nil, et ne causèrent plus.

Il lui tenait les mains, tremblait d'amour par instant, si fort qu'il ne pouvait respirer.

Comme elle glissait abandonnée avec une crispation des doigts, il crût qu'elle cédait. D'une voix sourde, empâtée de silences, dure, malgré la tendresse qu'il voulait y mettre, il murmura .

-- Nofrit!... Nofrit!...

Elle ne répondit point, s'appuya plus fort contre lui.

Il chercha à l'entraîner vers la chambre : elle ne se leva point et comme il l'enlaçait pour la porter, la tête retomba lourdement, les cheveux dénoués dégoulinèrent jusqu'aux dalles avec la sonnerie précipitée des perles.

Elle dormait.

Doucement, très doucement, pour ne point la réveiller, il appela Tahor et jusqu'à l'aube, il la regarda dormir, la face convulsée de la honte de ses amours faciles.

CHARLES FLARRY.



L'Attente

—

— Il faudrait, en chemin, quelquefois s'arrêter,
Et cueillir les Fleurs de la Joie à peine écloses...
Ne nous hâtons pas trop vers la Réalité :
Le Bonheur est en nous, et non pas dans les Choses.

Pourquoi heurter toujours de notre cœur meurtri
La fallacieuse et banale Certitude !
Comme un papillon frêle atteint par la main rude
Le charme profané du mystère est flétri...

— ...Un peu d'azur, un peu de rose, un peu de mauve...
Est-ce le Jour qui vient ou bien lui qui se sauve ?
C'était l'Aurore !... Hélas ! le Soleil va venir !

— Nous aussi, le Réel lourd et brutal nous tente.
Préférons-lui, mon cœur, l'extase du Désir
Et la voluptueuse angoisse de l'Attente.



Les Epaves

—

Vous est-il apparu, quelquefois, hors des rêves,
Ces spectres, — inconnus et pourtant familiers —
Sons, couleurs, parfums — qui soudainement se lèvent
Semblables à d'anciens souvenirs oubliés ?...

Est-ce un tressaillement obscur de nos mémoires ?
Quelque Pensée errante, et qui nous prend au cou ?
— Ou l'occulte Passé resurgi tout à coup
Aux mots évocateurs des ténébreux grimoires ?...

— N'est-ce peut-être pas le fil mystérieux
Rattachant notre cœur aux cœurs de nos Aïeux
Qui fleurit nos cerveaux de sa magique trame?

Ou quelque vieux tableau, soudain, réapparu
Comme une Epave, sur l'Océan de notre âme
Du fond des Temps lointains où nous avons vécu?

LÉON MOREAU.



HISTOIRES D'ESPAGNE

L'Invalide

PAR

LUIS LOPEZ BALLESTEROS

I

Tous les soirs, au moment où le soleil incendiant les montagnes les enveloppait comme d'une ceinture de feu, le domestique du notaire ouvrait la petite porte de la maison, située sur la place, à droite de l'Eglise : d'un geste large arrosait la poussière de la route sur un carré de quatre mètres, puis rangeait en cercle, à l'entrée du vestibule, une demi douzaine de chaises de Murcie.

Presqu'aussitôt, M. Melquiadès, le notaire, apparaissait dans le cadre de la porte, en manches de chemises, le gilet déboutonné, suant, soufflant, suffocant, congestionné par sa terrible obésité qui le faisait ressembler à une énorme boule.

Deux ou trois minutes après, le cercle coutumier était au grand complet.

C'était, d'abord, le médecin et le juge; et puis le cacique escorté du maire et du secrétaire communal, ses fidèles alliés; et puis encore, le curé, les cheveux en désordre, achevant son bréviaire, et troublant d'un *Dominus vobiscum !* les conversations déjà commencées. Et voici, enfin, M. Martin qui vient de manger ses deux lieues de grand'route — comme a l'habitude de le dire un des familiers de l'Etude.

En effet, M. Martin arrivait tout en nage, essoufflé, couvert de poussière, faisant, de la main droite, tournoyer une énorme canne, cependant que du moignon rigide qui lui tombe de l'épaule gauche il scande la cadence de sa marche. « Présent ! » s'écrie-t-il, de sa grosse voix; puis, saluant à la ronde, il s'assied brusquement.

Il complète, à cette heure, le petit groupe des principaux du village.

Cependant, il manque encore quelqu'un, mais personne n'ose le nommer devant M. Martin : à cause de son caractère irritable, chacun garde, à ce sujet, un très respectueux silence. L'absent, c'est M. Fidèle, le pharmacien ; Fidelito, comme on l'appelait dans le cercle de M. Melquiades parce qu'il était l'élégant de la réunion. Au surplus c'était un petit jeune homme d'un esprit excellent, de très bonnes manières, et fort habile dans l'art d'empoisonner les gens. Le terrible invalide lui avait voué une haine africaine, et l'inoffensif Fidelito s'était vu forcé d'abandonner les congrès notariaux.

Mais, avant de poursuivre cette véridique histoire, disons d'abord quel était ce Monsieur Martin que nous savons seulement, jusqu'ici, capable de faire une paire de lieues sous un brûlant soleil d'août.

Monsieur Martin Canizares, capitaine retraité d'infanterie, était un septuagénaire au long corps sec et maigre, mais dur comme une pierre. Sur ses petits yeux bruns, des sourcils épais et broussailleux se hérissaient en un désordre terrible, et il avait gardé de son ancienne profession un air de caserne et de bravoure que rehaussaient encore sa moustache rude et ses cheveux raides. C'avait été, du reste, un soldat d'aventures, arrivé à son grade à force d'audace et de grands coups d'épée. A Somorrostro, la mitraille lui avait enlevé un bras. En échange, la Patrie lui offrit la croix, et avec la croix, une pension de quelques centaines de francs. Rentré à Valdehonda, son village natal, invalide et presque vieux, il s'y était établi définitivement, mangeant en paix et grâce de Dieu, la petite rente qu'il devait à la générosité du gouvernement. Quelques années plus tard, Dieu laissait veuf son humble serviteur, avec pour toute famille, une jeune fille de vingt ans.

On l'appelait Augusta. Jolie et brune, avec deux yeux rêveurs et une bouche fraîche et rouge comme une grenade, il n'est pas besoin, pensons-nous, d'assurer que les prétendants à sa blanche main ne firent pas défaut. Mais — c'est ici que je vous attends vaillants garçons ! — l'héroïque don Martin, ainsi qu'un épouvantail effarouchant les moineaux avides mettait les amoureux en fuite, à une lieu à la ronde. Caramba ! Des œillades ? Des déclarations à sa fille ? Massue et mille massues ! Jamais le glorieux manchot de Somorrostro n'y consentirait tant qu'il aurait les yeux ouverts ! Et, comme il ne paraissait pas encore devoir les fermer bientôt, il tenait Augusta enfermée, veillant jalousement sur elle, menaçant de rompre les os au premier qui s'en approcherait pour un mauvais motif.

— Mais, vieux panier ! — avait coutume de dire le médecin qui seul de tout le cercle osait aborder ce sujet pointilleux — comment, diable ! voulez-vous savoir si c'est pour le bon motif... ou pour un autre ? puisque vous défendez si bien qu'on l'approche !

C'était aussi d'ailleurs la pensée d'Augusta ; mais elle se gardait bien de l'avouer.

Mais le capitaine ne se laissait pas demonter et répondait invariablement par l'antienne suivante :

— Ecoutez, paltoquet ! Pour se marier comme Dieu nous l'ordonne, il ne faut pas faire attention à la beauté des femmes, ni à leurs colifichets, ni aux tendres compliments; car les femmes, à ce point de vue, sont encore plus folles que les hommes.

« Et je vous le dis, vraiment ! moi je me suis marié selon l'ordre de Dieu et ma fille en fera autant, quand cela me plaira ! »

Augusta vivait donc presque résignée au célibat; mais elle avait aussi de tels désirs secrets pour la vocation contraire — désirs encore accrus par les obstacles que son père y mettait — qu'elle avait toujours dans les yeux comme le reflet de l'intime tristesse rendant sa vie amère.

II

Augusta, cependant, eût un amoureux, un amoureux plus téméraire et plus enflammé que les autres, ce fut le pharmacien, Fidelito lui-même. Le secret de cette grande audace qui émerveillait tous les indigènes de Valdenhonda consistait simplement en ce que M. Fidèle venait seulement de s'établir dans le petit village et ignorait encore le jaloux entêtement du féroce capitaine.

Aux réunions de l'Etude qu'il avait fréquentées dès les premiers jours de son arrivée, ses compagnons étaient restés muets comme des morts sur ce sujet, pensant bien qu'il s'apercevrait lui-même sans tarder du caractère de son futur beau-père. Certes, le curé n'aurait jamais consenti à semblable raffinement de cruauté; mais, outre qu'il ne s'occupait pas des affaires de jupons de ses paroissiens, il ignorait complètement cette espèce de complot. Aussi, ne put il empêcher la fatale catastrophe.

M. Martin, bien convaincu maintenant que personne n'oserait approcher de sa vigne, — Dieu ! quel châtiment il réservait à l'audacieux ! — commençait à croire qu'il était enfin à l'abri de toute perfide embûche. Aussi ne se gêna-t-il plus pour laisser sa fille complètement seule à la maison, pendant les deux ou trois heures qu'il passait en promenades et sur le seuil de l'étude de Me Melquiadès, le notaire. C'est ce qui donna à Fidelito l'idée d'un plan fort simple et fort sensé. Tandis que son bouillant beau-père usait les semelles de ses souliers en enragé promeneur qu'il était, lui, de son côté, courrait retrouver Augusta, et, adorant le piédestal pour posséder le saint, il se rendait ensuite ponctuellement à la réunion coutumière mettant tout en œuvre pour gagner les bonnes grâces du peu commode capitaine. Or, il advint ce qu'il avait pensé. La jolie brunette, l'inquiète Augusta, avait des craintes atroces chaque fois que Fidèle venait lui parler au grillage de sa fenêtre. Car, si la pauvre était lasse de se sacrifier, son cœur sensible redoutait cependant les cruautés dont son père pourrait accabler son ami.

Mais alors, le repoussait-elle ? Lui disait-elle de cheminer son chemin ? — Non, vraiment ! Vraiment, non !

Malheureusement, dès le premier jour où il avait assisté à la réunion du petit cénacle, la mauvaise étoile de M Fidèle l'avait rendu profondément antipathique à M. Martin. Sa voix douce, sa moustache frisée, son aspect de petit maître et le parfum de son mouchoir lui avaient déplu dès l'abord. Aussi, lorsque M. Melquiadès le lui présenta, ce fut à peine s'il voulût bien pousser comme un petit grognement que l'on put prendre pour un mot de bienvenue, et demanda-t-il au notaire :

— Mais d'où vient donc cette odeur qui empeste ?... Ne l'avez-vous pas encore remarquée ?

... Oh éternels contrastes de la vie ! Ce parfum qui chatouillait si désagréablement les narines de l'invalide, était celui que chaque soir Augusta respirait avec délices, la figure aux barreaux de sa fenêtre et les yeux dans les yeux de son cher Fidèle !

La gentille et passionnée petite brune avait senti son cœur s'épanouir à l'amour de l'audacieux pharmacien, comme s'ouvrent aux rayons du soleil matinal les corolles des petites fleurs des bois. Mais ce n'était pas seulement le parfum qui s'exhalait de toute la personne de Fidèle qui plaisait à la jeune fille, c'était aussi, dans son imagination un peu exaltée par une continuelle solitude et une réclusion quasi monacale, la figure de son fiancé qui prenait des proportions colossales, et elle le comparait volontiers au Cid Campeador, lui, le seul homme qui osa venir lui parler à sa fenêtre !

Mais hélas ! ces épiques hardiesses pharmaceutiques précipitèrent la catastrophe que le cercle du notaire espérait avec une impatience mal dissimulée. Et quelle catastrophe, grand Dieu ! Un jour, le capitaine eût la malencontreuse idée de rentrer chez lui, sa promenade faite, avant d'aller à la réunion coutumière sur le pas de la porte de M. Melquiadès. Tournant le coin de la rue, il pénétra au pas de charge dans sa maison, tout en sueurs, les pans de sa redingote grise volant au vent, faisant tournoyer fièrement son énorme gourdin.

Colère de Dieu ! Massue et mille massues ! qu'aperçoit-il ? La stupeur et l'indignation le clouent sur place; il sent un nœud se faire dans sa gorge ! Enfin, il respire, il écarquille les yeux comme un homme qui ne se rend point compte de ce qu'il voit; mais, il n'y a pas de doute, ce qu'il voit est plus clair que le jour ! Sa fille collée au grillage de la fenêtre, les yeux pâmés, écoutant les doux propos du joli pharmacien — comme une colombe énamourée, et

Fidèle, transporté au cinquième ciel, lui glissant dans l'oreille des madrigaux exquis!. .

C'en était trop! M. Martin s'élança vers la fenêtre, on entendit un cri de femme, et puis... Et puis, ce qui se passa après n'est pas facile à décrire. Une main énorme, velue, s'abattit sur le cou du malheureux Fidèle, et l'on ouï par toute la rue, par tout le village, une voix furieuse, apocalyptique, qui répétait sans cesse :

— Ah! Infâme! Ah! Misérable! Ah! Bandit! Tu pensais donc toujours te rire de moi?

Le soir suivant M. Martin déclarait au cénacle qu'il ne répondait pas de ce qui pouvait arriver, si ce pharmacien du diable avait l'audace de venir. Naturellement, il ne vint pas. L'unique bras du féroce capitaine l'avait cloué sur un lit de douleurs. Le médecin osa protester :

— Eh! M. Martin, savez-vous que la colère détruit l'intelligence?... Somme toute ce jeune homme ne vous a point manqué de respect. Voulez-vous donc, vieux panier que vous êtes, que votre fille meure vierge ou martyre?

— Allez au feu, médecin du diable! riposta le furibond M. Martin. Si elle meurt vierge ou martyre je l'enterrerai avec une palme et je suivrai son corbillard, en uniforme la croix sur ma poitrine... et nous serons contents tous deux!

— Si contents?

— Oui, Monsieur... Et honorés!

— Quelle cruauté! s'exclama le curé en se signant dévotement.

Sur ce, M. Martin salua et partit.

III

Trois mois s'étaient écoulés depuis la tragique aventure survenue à M. Fidèle, et rien de nouveau n'était venu troublé Valdehonda. Toutefois, l'automne avoir succédé à l'été; le cercle de M. Melquiadès avait transféré son local de la place au vestibule; et M. Martin, avant de prendre sa canne pour sortir. enfermait maintenant sa fille à clef dans une des chambres du premier étage de sa maison. La pauvre Augusta se consumait donc dans sa prison, et toute prête à mourir de chagrin en attendant la guérison de son cher Fidèle, elle commençait à être rongée de tant de mélancolie amoureuse, que les paysans de Valdehonda s'imaginaient revoir en elle la romantique morte des amours fameuses de Ecrésel. Peu à peu, il s'éleva du peuple un tolle général contre ce bourreau de M. Martin, et ses amis eux-mêmes — le médecin en tête — le déclaraient plus fou qu'une chèvre. Mais lui, sans se laisser intimider, continuait à enfermer sa fille, et à menacer le pharmacien de sa haine.

Or, un soir — soir mémorable dans les annales de Valdehonda! — M. Martin, alors qu'il y avait à peine cinq minutes qu'il venait d'en sortir, tomba comme une bombe chez le notaire, tête nue, hors d'haleine, congestionné :

— Ecoutez, paltoquet! rugit-il en toisant furieusement le médecin. N'avez-vous pas un poison qui me tua d'un coup? Ne pourriez-vous me saigner à mort?

— Mais, Monsieur Martin, devenez-vous fou?

Un surprise intense régnait dans l'assemblée.

Le front du capitaine se plissait nerveusement; ses yeux se remplissaient de larmes; et tout à coup, comme si leur tiède chaleur affaiblissait enfin sa terrible colère, il se jeta dans les bras du curé, et la voix hoquetante de sanglots, il se mit à murmurer :

— Elle s'est enfuie, Monsieur le Curé, elle s'est enfuie!... Je ne peux résister à ce coup, je vous dis que je veux mourir!... J'entre dans ma maison, et je ne vois personne! Personne, entendez-vous?... Le cœur me saute dans la poitrine; le sang me bouillonne aux tempes... J'entre dans la chambre de ma fille... Personne non plus!. . Le lit non défait, les meubles à leur place, le portrait de sa mère sur la table... Tout à coup, je vois un papier sur une chaise... Deux lignes seulement, Monsieur le Curé, deux lignes!... N'importe! C'étaient deux poignards qui m'entraient dans le cœur .. Ma fille, mon Augusta m'a abandonné... m'a déshonoré... me tue!

Toute cette histoire que le vieil invalide balbutiait d'une voix heurtée. était en ces deux lignes : Augusta dans un moment de folie, s'était sauvée avec son amoureux Fidèle. Ceci n'avait rien de bien extraordinaire; mais ce qui donnait un caractère tragique à la banalité de cet enlèvement, c'était qu'Augusta était la fille du terrible manchot.

Mais comment Fidélito avait-il eu cette suprême audace après la mésaventure qui lui était déjà arrivée?

Nous le saurons plus tard : N'anticipons pas sur les événements — comme disent les romanciers.

Monsieur Martin, accablé par son malheur; l'ecclésiastique, chagrin; le juge et le notaire, silencieux et très inquiets; tous s'acheminèrent, en un funèbre cortège, vers la demeure du capitaine.

— Vous le voyez, personne! fit-il en poussant la porte de la chambre de sa fille Et il se remit à pleurer comme un enfant.

Mais, tout à coup, il s'arrêta au milieu de la salle. Ses yeux étaient secs. Les assistants comprirent qu'il venait de prendre une décision irrévocable L'invalide sortit de l'appartement de sa fille et entra dans le sien, qui était contigu, puis sans dire un mot, avec la majesté auguste de ceux qui savent se plier aux cruels coups du sort, il se tourna vers la fenêtre.

Il avait mis sa croix, et pressait dans sa main fébrile un pistolet de bataille. Etonnés, Monsieur Melquiadès

et ses compagnons se rangèrent contre le mur. Alors, rompant le silence lugubre qui planait sur la chambre, le capitaine leur dit :

— Messieurs vous êtes témoins de ce que Monsieur Martin Cânizares, capitaine retraité d'infanterie, chevalier de l'ordre de Saint Fernand. ne pouvant vivre déshonoré s'est brûlé la cervelle !

Tous se précipitèrent sur lui, lui retenant le bras, cet unique bras avec lequel il voulait consommer cette atrocité sublime.

Mais le manchot agitait en l'air son moignon rigide et avait déjà repoussé le notaire et le curé, le juge et le médecin quand Augusta apparut au bras de la femme du médecin, les yeux pleins de larmes. Derrière elle s'avançait Monsieur Fidèle.

L'invalide braqua son arme sur eux :

— Ah ! misérable ! qui m'avez déshonoré ! hurla-t-il.

— Mais il n'y a pas eu de déshonneur, Monsieur Martin ! Votre fille est encore aussi pure que les onze mille vierges, au ciel !

Et la femme du médecin s'approchant de l'intraitable invalide lui expliqua qu'elle était du complot, car c'était elle qui avait dicté le billet trouvé, et que c'était chez elle que sa fille avait passé le temps de son feint enlèvement Monsieur Fidèle, d'ailleurs, n'avait pas même franchi le seuil de sa maison.

— Allez au diable ! rugit le capitaine, le visage en feu. Mais voudrez-vous du moins m'expliquer ce que signifie ce mensonge ?

— Cela veut dire, mon cher Monsieur Martin, que c'est moi qui ai imaginé cette comédie pour vous punir d'ainsi faire languir votre fille, et que vous aviez bien mérité ce qui a failli se passer... Comprenez-vous ?

— Au diable soient les femmes, grogna le capitaine : De sorte que ?...

— De sorte que, interrompit le médecin, si vous voulez encore poursuivre votre idée, il est grand temps d'enterrer la petite avec votre fameuse palme !

Mais Augusta se jeta sur la poitrine de son père, et le vieillard sentit sur ses joues la tiède caresse de deux belles lèvres. Alors, essuyant rapidement une larme, il prit une voix qu'il voulait rendre terrible, et se tournant vers le prêtre en lui montrant les deux jeunes gens :

— Fusillez-les ! Monsieur le curé.

— Que je les fusille ? bégaya le pauvre ecclésiastique, se méfiant d'une nouvelle cruauté.

— Parbleu ! Mariez-les ! .. Cela ne revient-il pas au même ?...

Et le curé, à peine remis de son émotion, murmura à l'oreille d'Augusta :

— Ma fille, quand tu seras mariée, tu broderas une palme à ton père qui l'a si bien gagnée ; mais si tu le peux,... laisse là le pistolet !

Léon Wauthy,
traducteur



Dyptique

—

I

Non Serviam !

Saint-Meen chante :

Je trame obscurément de tortueux desseins ;
Et, comme une perfide et farouche maîtresse,
Je voudrais m'enfouir aux rituels malsains,
Et forcer la Nature aux gestes de traîtresse.

Je voudrais, mésusant du méchant et du Saint,
Glorifier toute Mort, tout Mal, toute Faiblesse,
Le Péché septiforme et l'utile assassin,
Si mon cœur, à ces jeux, oubliait sa détresse !

Le spectre qui troublait le calme d'Elseneur
Vainement rôde autour de mes projets funèbres :
Je garde, impénétrable au céleste Veneur,

L'infernale forêt où brâment mes ennuis !
Et je veux, dédaigneux des obsécrants célèbres,
M'ensevelir dans l'ombre immense de ma nuit !

II

Le Golgotha

Certain jour, vers l'heure d'octave, tandis qu'elle célébrait les rites pieux, une théorie de jeunes filles lydiennes s'arrêta soudain, interdite et émue, saisie d'une horreur sacrée, comme si s'était dressée au devant d'elle quelque fatidique fantôme...

Conteur antique (33 ap. J.-C.)

O femmes ! qui pleurez sous les cèdres touffus
Vous ne saurez jamais le secret du Mystère ;
Les versets médités au long du promptuaire
Accroîtront la douleur de vos désirs confus.

Les femmes de Byblos, comme aux jours de naguère,
Sur la grève sacrée ont vainement gémi !
Pan est mort ; Adonis sous les flots endormi
Ne se réveillera aux voix les plus amères.

Dévêtez votre deuil, suspendez vos souffrances!
Cueillez l'olivier vert et les myrtes fleuris!
Echo vibre,...indistinct : la Nature s'élance

Vers l'amant Rédempteur des cœurs endoloris.
Ne palpitez-vous pas d'un émoi précurseur?
Une Douleur divine emporte les douleurs!

GABRIEL BOISSY.



Le Salon du Vrije-Kunst

Le voyageur antique, qu'une hésitation livrait au sphynx mortellement énigmatique, se fût senti moins d'inquiétude qu'il ne m'en vint au cœur, à bien considérer la gracieuse figure de M. BLICK, l'*Écho :* — Au seuil du vaste salon, sa jeune forme se soulève à demi de son socle, regard fixe, attention en éveil, la main repliée se portant à l'oreille comme pour y retenir les sons lointains révélés par le vent. Quelque symbole avertisseur, sans doute, d'un art d'influences et d'échos affaiblis, et qui, au seuil de la grande salle, autant vaut dire de la grande épreuve, conseillait au seul visiteur sagace le salut dans la fuite.

Je ne veux plus croire aux présages. Le *Vrije-Kunst* ne m'a point fait repentir de ma visite.

Il est vrai que M. DUBOIS s'est fait tort à lui-même en ne variant point son envoi : sous-bois, où l'on en trouve d'habiles; qu'un manque de relief dépare les toiles présentes de M HALKETT, qui a mis pourtant la vie d'un charmant sourire dans les yeux de *L'Enfant à l'orange*. Que manque-t-il encore aux toiles de MM. ABATUCCI, *(Le Portrait)* et PROSPER BOSS, à M. J. DEMEYER dans son *Vieux Castel* pour qu'ils s'affirment pleinement des peintres de silence et de solitude? Les intentions de M. EYCKELBOSCH sont trahies parfois par une absence de distinction, voire certaine lourdeur. M. DOUHAERDT peut n'être pas bien personnel dans ses fines aquarelles, son *Marais de Staffer* rêve mélancoliquement sous les nuages légers. M. BAYART, avec des notations exactes, manque peut-être de vigueur.

Mais il est impossible de ne pas louer M. BILLIET pour ce qu'il a mis de gravité intelligente et mâle dans un *Portrait* Les coins d'écuries et d'étables de M. RULLENS n'ont pas non plus pour se faire valoir entre eux, la diversité des sujets ni la gaie fantaisie des couleurs. Mais n'est-ce pas un mérite que leur sobriété, un peu grisaille sans doute, encore qu'elle contraste avec l'*Étable de Jacques* où M. VAN DEN BOSCH fait gaiement pétiller le soleil parmi la paille. Même éclaboussement de joie, — tons riches, rouges violents dans son beau *Charron,* — tons reposants de verdure du *Berger au repos*. On devine le charme de peindre gras dans ces recoins d'intimités laborieuses qui font songer parfois aux intérieurs de Dierckx, l'Anversois. Et puisque nous en sommes aux bons peintres, pourquoi ne pas dire à M. TAVERNE que nous admirons sa *Route campinoise* pour tout ce qu'elle évoque d'indifférence et d'abandon. Figurez-vous un chemin fait de heurts et de fondrières, bosselé comme s'il avait passé là quelque charrue maudite, à travers des landes d'herbe lepreuse, et qui, moins sinistre encore que désolé, fait croire à la résignation des choses. Et cela s'enfonce dans le soir. Une même fuite d'horizon, mais du soleil dans le brouillard, et c'est le *Troupeau :* Heymans a parfois de ces bruyères pâlement lumineuses, mais ce n'en est qu'un lointain rappel. A côté, *Le Beffroi,* dominant de toute sa masse le tohu-bohu réaliste d'une rue pauvre et inquiétante, juste ce qu'il faut pour opposer cette vérité sans fard au très beau BIJTEBIER : *Soir de pluie en hiver.* Ici, caressé d'une belle coloration brune, un chemin se hasarde dans l'ombre, puis, brusquement, sous la tâche jaune d'un unique réverbère. Intense poésie, simplement comprise par un cœur simple.

Tandis que l'inspiration de M. FRANZ GAILLIARD, emportée par les quatre vents de l'esprit, se disperse aux quatre coins de la salle dans des œuvres très différentes. Allez attribuer au même artiste cet *Orphée*, charmeur de fauves, sur qui se joue une clarté d'or, et la grise lumière qui écrase les miséreux du *Pélerinage de Hal.* Par exemple, c'est le même notateur de tâches claires et d'impitoyable soleil qui s'arrête devant les *Tailleurs de pierre* (déjà vus aux Pastellistes) et les raffinements des plages élégantes. Quel triomphe de lumière violente, implacable et crue que le : *Au Soleil!* « *Emaux et Camées* » nous parlaient, je crois, d'une symphonie en *blanc majeur*. Ainsi caractériserai-je la gaîté oisive de cette plage sous l'uniforme blancheur du midi A côté, *La Dame au bibelot* attire l'œil par une harmonie savante de couleurs claires et chaudes. Une joie!

Et puis, auprès de ces noms dès longtemps connus, une trinité de jeunes : MM. ROIDOT, NAVEZ et EM. C-R BAES : tous trois s'affirment différemment coloristes. M. ROIDOT, nature saine, sans complication. Vive la vraie campagne! Il faut voir dans ce vallon qui s'élargit, au fond, en larges et bleues échappées, le frémissement de vie qui suspend, accroche, enlève presque d'un élan; sa *Ferme de Jef Van den Boer,* sur le flanc du coteau montant : fouillis de tuiles et d'auvents écarlates, arbres débordants de sève, canards animés, soleil qui grimpe, s'étire et mange l'ombre! De la vie, consciente ou non, à l'assaut des hauteurs... C'est large, plein d'air. . et de promesses. Chez MM. NAVEZ et BAES, autre chanson.

Si l'on peut reprocher à ce dernier un manque de métier qui fige encore les physionomies en attitudes raides et sans onction; si quelque incertitude de tendance fait paraître le métier du premier très différent de toile en toile, tous deux nous promettent de volontaires coloristes : M. NAVEZ étale pour la joie des yeux un fouillis des nuances et des tons francs : *Accessoires d'Atelier;* ou dans une gamme habile, harmonieuse, fondue et habilement dégradée, efféminé la chair rayonnante d'une *Odette*, sous l'écrasement de riches bandeaux bruns et souples, et les noirs d'une coiffure excentrique. Quelque sécheresse à mon sens dans l'étude de nu : *Jeune fille à sa toilette;* de la vulgarité — intentionnelle, je sais, — dans l'*Ébauche de portrait,* rachetée par la distinction d'une *Circé* voluptueuse, un peu Gustave Moreau. M. BAES a pour son compte, une *Esquisse pour soumission à Charlemagne*, qui lui fait honneur. Ce n'est point là amour de l'histoire pour ce qu'elle peut offrir au peintre psychologue d'attitudes humiliées avec révolte, de gestes de colère achevés en soumission; mais, griserie de couleurs vives à la fois et fondues, que seules lui permettent les soiries qui sont des fleurs épanouies, les bannières éclatantes, luxe oriental qui triomphe encore devant le vainqueur et qui étale devant Charlemagne un orgueil plus fort que la défaite.

C'est à l'Orient encore que Mlle THÉRÉSA RUCLOUX doit les beaux rouges de ses *Pavots;* il y a là toute une floraison gracieuse qui embaume un panneau.

M. de Valeriola donne à ses Eves une grâce simple et frêle : Eves, que déjà le pressentiment d'une faute possible oblige à baisser la tête et dont l'attitude, modestie ou pudeur, a désormais perdu le calme originel. Plus loin, une exquise *Tête d'enfant* vient confirmer d'excellentes impressions.

G. H.



Lied

—

Au bord d'un abîme effrayant,
Plein des noirs débris d'un naufrage,
Une fleur, dans les vents d'orage,
S'épanouit en souriant.

Tel est mon cœur, mon cœur qui souffre
Mais qui sourit dans sa douleur,
Et dont le sourire est la fleur
Epanouie au bord du gouffre.

FRANZ ANSEL.



Livres nouveaux

—

Les Victimes, par M. GEORGES RENS. — Ce que je trouve de grand et de superbe dans l'homme, ce n'est point l'esprit et ce n'est point le cœur; c'est la Bête. Nous, hommes policés, intellectualisés, moralisés à outrance, nous qui nous croyons volontiers des petits dieux, nous ne sommes vraiment que des animaux humains déformés, domestiqués, gâtés et absurdes. Nous avons honte de nous avouer notre propre nature, et nous nous travestissons ridiculement l'esprit et le corps pour la dérober le plus possible à nos yeux. Nous jouons, sérieux et moroses, les rôles de fantaisie délirante qu'écrivit l'Eternel narquois dont nous sommes les bouffons. Mais parfois, à la lumière de notre inconscient, nous avons le sentiment vague qu'on se moque de nous, et qu'on se rit là-Haut de nos contorsions, et, avec un plaisir délicieux, les marionnettes que nous sommes brisent le fil qui les meut des cintres de la vie; et elles s'abandonnent, voluptueusement, aux inspirations de la Bête, bonne et joyeuse, qui ressuscite en elles. Nous adorons, à certaines heures, la Bête, et c'est cet amour de la Bête qui nous fait sympathiser avec le Primitif, avec la brute nue, qui promène librement sa hargne et ses ruts au cœur des forêts. Et c'est cet amour de l'aïeul lointain qui fait éclore, en notre civilisation mesquine et monotone, et emb.... comme un discours de M. Hector Denis, des livres comme le *Vamireh* des Rosny, l'*Adam et Eve* de Lemonnier, la *Forêt Nuptiale* de Ray Nist, et tant d'autres d'un naturisme aussi fervent. Et parmi ces œuvres, je pourrais citer les *Victimes* de M. Georges Rens, si M. Georges Rens n'avait, détourné par je ne sais quelle préoccupation, fait oublier le début de son œuvre par une partie seconde fort malheureuse. Son livre fait une chute, et cause une déception, et décevoir, c'est pis qu'être monotonément mauvais du premier au dernier chapître. Quel besoin M. Rens avait-il donc d'imaginer cette intrigue de roman-feuilleton? Quel besoin avait-il donc de faire intervenir dame morale, cette vieille gâteuse maniaque, là où elle n'avait que faire? Pour trouver matière à plus de cinquante pages, peut-être? Hélas! tout Artiste porte en son cœur un auteur! Ou bien, M. Rens a-t-il voulu se payer une tranche de thèse? Si ce fut là sa pensée, j'avoue ne pas l'avoir aperçue fort clairement. Sa thèse est vague, et je ne sais pas encore, après avoir fermé *Les Victimes* à quoi m'en tenir sur sa signification exacte, psychologique ou sociale.

L. E.



L'Hôtellerie

—

Cris d'espoirs, longs appels, vaillants coups de flam-
[berge,
Rien ne pourra jamais fléchir le sort rugueux!
...Des pauvres entraînant d'encor plus pauvres qu'eux
Cherchent le Toit où l'on vous loge et vous héberge.

Le long des chemins blancs, des sentes et des berges
Ils vont sous la rafale et sous le vent fougueux
Mais une maison s'ouvre au cortège des gueux :
C'est la Bonne Demeure et c'est l'exquise Auberge.

Comme ces pèlerins et ces infortunés,
Le corps las de souffrir, l'âme vile et meurtrie,
Mes chagrins, mes remords, mes vœux passionnés,

Tous ces traîne-misère et tous ces sans-patrie,
Ont trouvé le Refuge — eux, les abandonnés! —
Dans ton cœur, cette exquise et bonne Hôtellerie.

EUG. DE BOCCARD.



Petite Chronique.

—

Le Salon de Gand, dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro, s'est ouvert dimanche 24 août, à 10 heures du matin. L'exposition est installée dans les bâtiments du nouveau Musée, au Parc de la Citadelle, non loin de la gare de Gand Saint Pierre.



Musée Moderne. *Bruxelles, rue du Musée*. Du 28 août au 28 septembre, de 2 à 5 heures, quatrième exposition annuelle du Cercle d'Art: *Vrije Kunst*. Entré: 50 centimes.



Choses de Théâtres. La Monnaie rouvrira jeudi 4 septembre, avec *Tannhauser*. Jusqu'à cette date si le temps le permet — et il n'a guère favorisé les artistes cet été, — l'orchestre sous la direction de MM. Dupuis et Rasse, continuera à se faire entendre au Waux Hall.

Mlle Friché, après un procès retentissant a réintégré notre première scène lyrique où elle créera, cet hiver, *l'Etranger*, de Vincent d'Indy.

Au Parc, la pièce de début sera le *Détour*, d'Henri Benstein avec Mme Le Bargy dans le rôle principal.

La *La Fille Sauvage*, de Curel servira de spectacle de réouverture au Molière.

Les Galeries, en ce moment, héberge la Tounée Moncharmont, en représentations avec *Yvette*, la pièce tirée malheureusement de l'œuvre de Maupassant et qu'interprète très bien Mlle Fontaine.

Enfin on annonce, au Parc, des représentations de Mme Charlotte Wiche, l'étoile danoise.



Bruxelles. — Imp. N. Dekonink rue du Fort, 16.

QUATRIÈME ANNÉE TOME IV 1er OCTOBRE 1902 Nos 10 & 11

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

Au Salon de Gand

—

J'ADMETS tous les émerveillements devant la sculpture grecque, devant les peintres italiens, devant tous les Anciens — disait l'un des nôtres pendant que, autour du tapis vert de la rédaction, on agitait toutes les graves questions dont dépend la destinée du *Thyrse*, — mais on n'a pas le droit de comparer le Salon de Gand à l'exposition des Primitifs: un ensemble d'œuvres produites en l'espace de deux ou trois ans et une sélection faite par les siècles et qui embrasse quatre ou cinq générations d'artistes.» Fatals, cependant, des rapprochements, des comparaisons entre ces deux expositions voisines; fatals surtout, en cette époque de voyages, lorsque, après avoir visité quelqu'illustre musée, on arrive à Gand, à Bruges même, l'œil encore ébloui par les splendeurs vénitiennes, ombriennes ou toscanes. A côté de ces soleils, bien des primitifs flamands eux-mêmes pâlissent, et seuls, quelques chefs-d'œuvre déjà connus gardent encore leur miraculeux prestige.

Combien excusables donc seront maints visiteurs, s'il n'ont pu prendre au Salon de Gand tout l'intérêt qu'il mérite et que chacun lui eut reconnu, si, au lieu d'ouvrir la saison, il eût succédé aux nombreuses expositions partielles dont les œuvres forment notre horizon esthétique pendant tout l'hiver.

A ces miroirs de piété, au recueillement, à la somptuosité d'aspect des salles tapissées des œuvres gothiques, voici que succède la verve tapageuse, criarde — et aussi peu mystique que possible — du salon moderne; au parfum de l'encens, une odeur de plâtre frais. Décontenancé, on avise, avant d'aller plus loin, ces excellents sofas de peluche verte, qui incitent supérieurement aux spéculations assises, et là, en face du très grand et très vilain tableau de Claus, le *Verger en Flandre*, on cherche à bien se pénétrer de l'idée que ceux-ci, nos peintres, sont les continuateurs de ceux-là, les primitifs.

«Mais mon cher (dit en se rengorgeant un Monsieur à qui vous donnerez un ventre et une chaîne d'or de la grosseur qu'il vous plaira) ce n'est pas un tableau à placer dans un salon; je n'ai chez moi aucune pièce qui possède le recul suffisant pour...» — Ah! le recul, mais ici, le recul dans le temps! Voilà encore une excellente raison pour infirmer tout parallèle. Défunt Wiertz, jadis a dit que «les siècles sont les seuls juges des arts» sans pressentir, lui-même, dans quel sens son œuvre confirmerait cette excellente prophétie. Il est évident que le temps, aidé souvent d'un bizarre concours de circonstances étrangères à l'art, modifie plus ou moins les idées qu'un contemporain se faisait de son époque. Mais de là, à interdire d'exprimer des impressions ressenties en face de ces diverses œuvres, mieux vaudrait décréter que dorénavant, les Salons ne s'ouvriront que deux cents ans après la mort des exposants, de façon à ce que chaque œuvre puisse être appréciée à sa juste valeur.

Ce recul est-il nécessaire, par exemple, pour concevoir que lorsque des siècles de fumée, d'huile et de vernis auront « culotté » les trompe-l'œil des impressionnistes — pour qui la gloire d'un artiste est en raison directe de son aversion pour le bitume — on s'enquerra alors, non plus de cette vérité violente et crue, séduisante comme un beau vice, mais de leur harmonie, de leur beauté profonde, de ce qu'enfin nous admirons chez Patinir, chez Ruysdael? Combien plus

superficiels, plus loin de la Nature, moins réalistes que le Lorrain, ceux-là dont le pointillé parvient à nous faire fermer les yeux, à nous aveugler, mais ne nous révèle rien de la grandeur, du mystère du ciel infini ! Ruysdael, voici tes collègues : MM Heymans, Verheyden, Buysse, Frans Hens, Farasyn, Gaillard. Roidot... et le maître Claus, dont *Le vieux Sapin ensoleillé* est l'œuvre la plus forte, croyons-nous, que cette tactique puisse produire. Nous lui opposerons les paysages, *Au Pays monastique*, de Delaunois, et surtout la *Vision antique* de René Ménard. Là aussi nous voyons un dernier rayon de soleil jouant au Rembrandt avec le crépuscule Mais combien il y a plus, pour nous émouvoir, que l'exacte observation du phénomène !

Plus que jamais, l'impressionnisme, — réaction violente contre une école de purs poncifs — nous apparaît comme une aberration du goût semblable — mais dirigée en sens inverse — à cette autre aberration qui produisit les Lancret, les Boucher et autres sucreries.

Aussi, quel apaisement pour l'œil de retrouver, en d'autres salles, le reflet de cette belle lumière dorée des hollandais, des flamands de la Renaissance : les portraits des peintres du *Sillon* Peut-être le retrouvons-nous trop exactement même, ce rutilant coloris, et, en se reportant à l'éternel argument du recul, pourrait-on objecter qu'au lieu d'évoluer ils n'ont fait que piétiner sur place. En effet, cette appréciation a quelque vérité lorsqu'ils s'en tiennent, comme ici, à de simples morceaux de virtuosité. Mais ils peuvent faire plus : la Composition leur offre un vaste champ à creuser, tandis que l'impressionnisme pataugera dans l'inextricable « cul de sac de la peinture atmosphérique ».

C'est la couleur encore qui nous attire vers les œuvres des artistes écossais, vers Delvin, vers Brangwijn pour qui les sujets orientaux n'importent que comme prétextes à étaler la gamme somptueuse de sa palette vénitienne. N'y allez pas chercher l'idée : les inquiétudes du métier et du coloris ont emporté cet antique préjugé...

Pieux Metsys, quel sourire incrédule eut passé sur tes lèvres, si quelqu'un de ton temps eut prophétisé la venue d'un art où l'idée à exprimer fût quantité négligeable ! Cet art est né cependant ; tu en vois les nombreux avatars. Il n'ont que faire de tes joies célestes : les yeux sans cesse tournés vers les misères immédiates ils demandent à la terre ses joies problématiques et ne trouvent à peindre que des désespoirs. Et tandis que tes martyrs, dans l'huile des fournaises sourient au ciel qui leur répond, les paysans de Laermans, moins martyrs et si peu chrétiens, traînent vers d'improbables Chanaans leur être de désespérance vague et d'animalité. Comme toi pourtant, O Metsys, Laermans fait œuvre d'amour ; l'objectif seul a changé ...et le positivisme de l'époque concrétisant la vision des choses, le laid est devenu partout la paradoxale expression de la Beauté. Certes elle y gît comme la parcelle de vérité dans l'erreur, mais on peut préférer la vérité nue et la Beauté pure aux défilés d'enterrements, aux trognes de buveurs et aux disputes de ménages, piètre régal, menu systématique dont la lourdeur nous navre et nous étouffe.

Comme contraste, voici pour nous rasséréner *Le Repos de Diane*, de Levêque, la seule œuvre qui sorte de l'ambiance. Dans ce tableau, comme dans *Le Triomphe de la Mort*, dans la *Circé*, n'y a-t-il pas tout ce que contient un Laermans, et de la Beauté, par surcroît ? Je ne parlerai pas du bas-relief : *Le Triomphe de la Vigne* qui me déplait foncièrement. Je préfère la *Chute de Sodome*, que l'on connaît.

De même, on a vu ailleurs presque tout ce que contient le hall des sculptures, les seules œuvres du Salon qui sacrifient peu à l'art de laideur sociale On y retrouve les Boncquet, les Marin, les Lagae, les Dehaen et de superbes Rousseau. Voici, en revanche, quelques banalités inédites . .

Mais il me semble que, peu à peu, les primitifs, les italiens, et tous ces beaux souvenirs que je m'étais promis de conserver religieusement s'effacent, submergés par ce flot d'images modernes. Je vais en arriver aux concessions pratiques et prudentes. Si j'avais à recommencer cet article, j'irais bravement rechercher les bons vieux clichés, rouillés depuis l'année passée. Je parlerais du nouveau local ; je n'oublierais pas les camarades : « habilement enlevé » à l'un, « largement brossé » à l'autre Je chercherais les lignes émues que mérite la belle exposition rétrospective de Paul Devigne et de Coppieters, mais surtout, je dirais combien nettement on voit que le jury était composé de jeunes et courageux artistes : ils n'ont pas craint d'exclure tous *les producteurs d'un travail soigné* dont l'*Art moderne* a reproduit — ironiquement d'ailleurs — l'épître protestataire. Je remarquerais que M. Herbo a été *admis* grâce à un petit *Intérieur*, qui ne date pas d'hier, mais qui n'est pas mauvais du tout. Enfin, oubliant totalement Bruges et ses joyaux, pourrais-je clotûrer par cette bonne phrase, qui devient meilleure chaque fois qu'on s'en sert :

« On peut dire que cette exposition est réussie en tous points et qu'elle comptera parmi les manifestations artistiques les plus intéressantes de la saison ».

Pol Stiévenart.



La Forêt des Fées

(FRAGMENT)

—

Une allée dans la forêt. A droite et à gauche, taillis ensoleillés, vibrants de chants d'oiseaux. Au fond, l'allée de chênes se prolonge, très droite, conduisant au château de Kamelot qu'on aperçoit au loin, élancé, flanqué de ses cinq tours, le rayonnement de l'aurore frappant ses fenêtres ogivales.

Merlin, cuirassé d'acier bruni, casqué de même, drapé d'un long manteau violet, est appuyé contre un chêne, comme perdu en quelque lointaine songerie.

Des harpes accompagnent un lai, chanté par une voix éloignée, dont le timbre atténué arrive à travers les buissons.

Bon chevalier, blessé d'amour
Chanta tant et si bien qu'un jour
Baisa les lèvres de la Fée...

D'icel jour perdit sans retour
Son nom, sa gloire et son épée.
Ainsi tu fis, Amour, Amour!

La voix se perd dans le lointain.

MERLIN.

Un jour naît dans les fleurs qui finira de même
Et mon front seulement demeurera plus blême
Pour s'être plus courbé sous l'éternel ennui,
Car mon jour taciturne et lent serait la nuit
Si la nuit ne m'offrait l'heure d'oubli des rêves.

Ah! je suis las enfin des gloires et des glaives!
Las du pouvoir fatal que le ciel mensonger
Semblable au tentateur de l'antique verger
Me départit jadis pour dominer le monde!
Ah! sentir sur mon cœur l'or d'une tête blonde
Dans la paix d'un beau soir doucement reposer
Et m'embaumer la lèvre à la fleur d'un baiser!

Car je te hais, science vaine, vain mensonge!
Gouffre d'incertitude où mon esprit se plonge,
O mer, dont la rumeur montante me fit sourd
A la musique exquise et frêle de l'Amour!
Car mes lèvres, d'avoir divulgué les problèmes,
Ont désappris, hélas, les paroles suprêmes!
Car mes yeux, fous de te chercher, ô Vérité,
N'ont plus vu dans la chair tangible la beauté
Luire comme un rayon de soleil sur les branches!

— Durant ce qui suit, Viviane, en longue robe rouge, apparue au fond de l'allée, se dirige lentement vers Merlin qui ne la voit pas.

Et pourtant quel flot blond de lumière s'épanche
De cette aube d'été sur mon âme qui dort!
Alors que d'un pas lourd je marche vers la mort,
Mon enfance revient, radieuse et ravie,
M'éblouir des splendeurs joyeuses de la vie
Et me montrer à l'heure où pâlit mon front las
Le bienheureux pays où je n'entrerai pas!

Ardent hymne d'amour que la brise m'apporte
Eveille ton écho dans mon âme! Qu'importe
Que le cycle des jours soit prêt à se fermer!
La jeunesse renaît au cœur qui veut aimer.

VIVIANE.

Au cœur qui veut aimer renaîtra la jeunesse...

MERLIN.

O douce, ô tendre voix! frisson, baiser, caresse!
Rythme léger, subtil et frais qui viens charmer
Mon cœur longtemps sevré des musiques qu'il aime,
De quelle source d'or jaillis-tu?

VIVIANE.

De toi-même!
Tel l'hymne du Printemps, resplendissant et pur,
Fait du chant des oiseaux, des brises, des fontaines,
De la forêt profonde a fusé vers l'azur
Par les arceaux géants des frondaisons lointaines;
Telle, de ta jeunesse endormie, en ton cœur
La chanson du passé renaît, vibrante et fière...

MERLIN.

Et voici près de moi qu'elle s'incarne en fleur
Et sous mes yeux ravis éblouit la clairière
Viviane, parfum, rythme, lumière et fleur!

CHARLES DE SPRIMONT.



Le Traité des Antinomies. (1)

Métaphysique
par
LE SAR PÉLADAN.

—

Voici bientôt vingt ans que parut *Le Vice suprême*, le premier roman du Maître. Comme devait le confirmer dans la suite toute une série d'œuvres philosophiques, la forme belle cachait une idée vraie : sous l'éthopoète transparaissait déjà le haut penseur. Mais chaque entité incarnée dans les héros de « la Décadence latine » devait révéler son sens occulte; c'est alors que parut l'*Amphithéâtre des Sciences mortes*. Ce fut d'abord le *Comment on devient Mage* qui nous initiait à la forte levée d'orgueil, nécessaire au début de l'ascèse pour secouer les torpeurs et réagir contre l'envoûtement du siècle. Cet orgueil devait se résoudre en humilité chrétienne dans *L'Occulte catholique*, comme le faisait judicieusement remarquer en ces mêmes colonnes du *Thyrse* mon éminent frère Gabriel Boissy.

Puis vinrent après cette éthique et cette mystique, l'érotique *Comment on devient Fée*, l'esthétique *Comment on devient Ariste* et un traité de politique intitulé : *Le Livre du Sceptre*.

(1) 1 vol. gr. in 8° 268 p. chez Chacornac, 11, Quai St-Michel, Paris.

Aujourd'hui le Sar nous donne une métaphysique: *Le Traité des Antinomies,* qui forme la suite logique des parties antérieures de l'*Amphithéâtre des Sciences mortes.*

L'espace me manque pour parler méritoirement de cet ouvrage, tout de subtiles distinctions, l'un des plus importants de l'œuvre péladane. Toutefois vais-je tenter d'en esquisser les grandes lignes de la façon la plus précise et la plus brève possible.

L'Antinomie, nous apprend sommairement tout livre de philosophie, est la contradiction de deux lois rationnelles, de deux principes philosophiques.

Pourquoi les Antinomies sont-elles la structure même des phénomènes de la spéculation et pourquoi, par ce fait, l'Antinomie peut-elle servir de base à la Métaphysique?

1° Parce que l'esprit humain conçoit tout en double relativité, relativité à l'objet conçu et relativité à lui, concepteur.

2° Parce que le précédent procédé nous induit, par la suite, en tous nos raisonnements, à tout considérer en son rapport: ainsi, l'infini se présente à l'idée de limite, l'éternité à celle de temps.

Dans le monde physique, cette vérité est plus évidente encore: tout se précise par contraste: la lumière et l'ombre, le plein et le vide, etc.

Aussi l'Antinomie de tous temps fut-elle l'objet de l'investigation humaine. Tous les philosophes dans leurs théories, et dans les méthodes diverses employées pour les établir, ont usé de l'Antinomie sous des noms différents.

« L'Occident et l'Orient ont chacun des doctrines qu'ils n'échangeront jamais, dit le Sar Péladan, et si les savants métaphysiciens parviennent à comprendre les systèmes étrangers, ils ne pratiqueront que la foi de leur race.

» Kant a vu juste, en éprouvant que l'Antinomie est la forme initiale de l'intelligence: nous avons deux yeux et notre entendement ne perçoit rien que par dualisme; aucune thèse sans son antithèse simultanée. Mais l'erreur a été grande de constituer en propositions doctrinales un phénomène intellectuel, typique de l'espèce connue de tous, dit ségrégation par Aristote et distinction par les autres.

» Cette condition de notre pensée a tant de rigueur que nous avons créé une épithète qui ne désigne rien, incompréhensible: le non-être ou néant, c'est-à-dire l'ombre totale de la lumière. Or le néant, le rien, que nous employons aux dits familiers, en métaphysique ne se définit pas: l'esprit ignore le néant si profondément, que ce mot n'a qu'une valeur d'antithèse en face de l'Absolu. *Si nous envisageons l'être en nous, Dieu sera le non-être; si au contraire nous envisageons l'Etre en soi, c'est la création qui sera l'opposition radicale du Créateur:* car il n'y a point de terme intermédiaire entre l'Absolu et le relatif; et la séparation du Créateur au créé demeure sans limite.»

Péladan étudie et nous montre les méthodes employées par les différents philosophes, depuis les plus anciens jusqu'aux modernes. Il parvient ainsi à la plus récente manifestation de la science dans le domaine philosophique: Hoeckel.

Si Kant a donné son nom à l'Antinomie, il ne l'a pas découverte, pas plus qu'il n'a étudié les vrais exemples; et ses Antinomies sont propres à son entendement personnel. L'auteur nous donne, à ce sujet, la réduction des Antinomies kantiennes; puis il étudie l'Antinomie elle-même.

Qu'est l'Antinomie ? Si l'homme ne raisonne que *par* elle, est-il licite de ne raisonner que *sur* elle ? A-t-elle en absolu une existence réelle ou n'est-elle pas une illusion? Sa nature ne tient-elle pas de notre nature et ne tombera-t-elle pas d'elle-même si nous scrutons l'Etre en faisant abstraction de nos idiosyncrasies?

Voici sur ce point quelques-unes des considérations du Sar Péladan :

« L'Antinomie est la contradiction des lois de la raison entre elles; ou mieux, l'Antinomie est la marque d'un rapport exact entre deux lois rationnelles : en ce cas, l'antinomie dépend du philosophe et non de la philosophie. L'Antinomie a un caractère idiosyncrasique, car là où elle apparaît elle s'incarne.

» Elle se produit à la limite de l'expérience, quand nous voulons savoir de l'univers quelque chose d absolu: car notre intelligence n'atteint que le phénomène.

» Le phénoménisme animique ou cérébral a une réalité égale à celle du Kosmos.

» Les quatre Antinomies sont faciles à résoudre:

» 1° Le monde éternel et infini ou le monde transitoire et limité?

» L'homme est à la fois éternel par l'esprit et transitoire par le corps: car l'homme est l'abrégé du monde, le microcosme. Donc le monde comme l'homme est à la fois éternel en puissance et limité en fait: son esprit est éternel, son organisme passible.

» 2° Le monde est composé de substance simple ou bien il n'y a que des substances composées?

» Il y a unité principielle, au point initial de la vie et la composition est à proprement parler une simple modalisation.

» La vie se montre sensation dans les organes, âme dans le sensible, esprit dans l'intelligible.

» L'homme est donc composé et simple à la fois.

» 3° Au-dessus des phénomènes, une cause libre ou bien les lois aveugles de la nature.

» En quoi le pouvoir central infirme-t-il les délégations locales ? Une cause esclave ou libre? Une cause étant à la fois nécessitée et nécessitante n'est point

libre, elle est causante. Une cause n'est qu'une loi-mère, synthétique et permanente. Je ne comprends point l'aveuglement d'une loi : une loi n'est pas susceptible de délibérer, de discerner, de choisir. C'est le législateur qui a discerné, choisi : la loi est, dans la nature, simplement exécutive.

» 4° Il y a un être suprême nécessaire, ou bien il n'y a que des êtres phénoménaux ?

» En quoi l'Etre suprême gêne-t-il la conception des autres êtres, quelle qu'en soit l'épithète ? Il y a dans l'homme un être philosophant qui s'étudie à la sagesse ; un être conscient qui résiste à ses passions ou les juge ; et un animal qui boit et mange. En quoi la pensée de Platon est-elle antinomique à la faim et la soif que pouvait éprouver ce philosophe ? »

L'auteur développe ses conclusions et expose la méthode qui les nécessite et les justifie. « Ni l'instinct, ni la sensibilité, dit-il, n'apportent rien à la logique : car raisonner c'est s'abstraire, c'est-à-dire dégager une idée de la contingence, l'isoler et surtout l'écarter de soi ». Mais la valeur du raisonnement dépend de sa rectitude : de fatales confusions entre l'abstraction pure et le fait idéal induisent en erreur les philosophes. Péladan « établit, comme l'observait récemment le critique d'une grande revue, une différence subtile et judicieuse entre l'*idée* et l'*idéal* et donne la loi de leur union féconde. »

« Lulle, Descartes, Kant, Hoeckel, figurent les quatre derniers cycles de l'entendement occidental. Aucun n'est à mépriser, mais chacun a perdu son importance de date. Lulle a trouvé en Lacuria plus qu'un émule. Descartes n'a rien engendré que des régents d'humanité ; Kant a réagi contre la polissonnerie du XVIIIe siècle et Hoeckel enfin, par le scandale de l'infatuation, a ruiné les chances de l'usurpation philosophique.

» Toute méthode tirée des sciences est fausse, la seule méthode reste celle de Delphes : « Connais-toi toi-même » ; l'homme est le seul commentaire du Cosmos.

» Quel dogme plus mystérieux que la génération spontanée, et l'*a priori* n'existant pas, quelle science que la mathématique qui s'élève sur le point, terme d'une abstraction transcendantale !

» Révélation ne signifie que le revêtement, approprié au temps, d'un antique dogme ; et en cela les religions sont plus sages que les philosophies qui veulent faire original dans une matière où l'individualisme incarne l'erreur »

Souvent l'Antinomie est plus encore qu'une illusion en ce qu'elle naît du manque d'envergure des cerveaux investigateurs non évolués sur tous les plans de l'être humain Les uns comprennent seulement les faits tangibles, d'autres ceux de la conscience animique, d'autres enfin ceux de la spiritualité ; en sorte qu'ils veulent ériger en loi leur mode personnel de perception.

La vérité est la constatation de l'existence corrélative des divers degrés de notre nature qui va de l'élémentaire participation au mouvement universel jusqu'à l'illumination, en passant par l'obéissance passive, la passionnalité, le bon sens, la foi simple, etc.

Nous voudrions, à ce sujet, insister sur la suprême méthode, indiquée par le Sar, qui est le *Nosce te ipsum* d'ailleurs déjà cité plus haut.

Le *Nosce te ipsum*, indication d'ascétique et de morale, contient toute une méthode ; celle qui a servi à l'antiquité et qui servira à la prochaine Renaissance : il ne s'agit pas pour l'homme de se connaître, mais de baser sa connaissance du monde sur celle qu'il a de lui-même,

« Le Cosmos est corps, âme et esprit comme l'homme, sauf l'individualisation. »

Il y a donc trois causes secondes : la physique que tous ont connue, l'animique dont Crookes et de Rochas ont étudié un aspect, l'intellectuelle qui a sa figure dans les Egrégores.

Nous voudrions insister aussi sur le fait absolu, précis, de l'existence et du témoignage irréfutable de la *Triplicité humaine* que le lecteur pourrait trouver dans les chapitres intitulés : *La Notion métaphysique* et *La Science et la Foi* ; mais cela nous entraînerait à trop long développement.

Il faut accepter pour vrai tout ce que l'évidence impose et ne pas nier ce que l'humanité affirme et qui constitue le criterium de l'assentiment œcuménique.

Les Antinomies ne sont donc pas de résolution aussi impossible qu'elles le paraissent, puisque toutes résident non en elles-mêmes, mais dans la forme. Le Sar étudie successivement les Antinomies de la Logique, de la Morale, de la Métaphysique et de la Théodicée, dans leur essence et leurs exemples historiques, artistiques ou cosmiques.

Par ces examens se démontrent les propositions premières.

Les conclusions de la Théodicée sont : universalité de la notion : Dieu ; fatalité et légitimité des divers modes compréhensifs de cette divinité.

La trame du raisonnement et des déductions se poursuit, rigoureuse et continue sous l'étude des faits traduisant dans l'expérience la vérité des formules abstraites. Par ce moyen l'auteur élucide les diverses faces du problème et agrémente sans les rabaisser ces sujets transcendants.

Mais aussi, par le jeu d'une pensée incessamment tendue vers la pénétration abstraite, il exige une application soutenue et des facultés éprouvées pour suivre l'enchaînement ésotérique des raisonnements.

Je présenterai cependant l'objection suivante : peut-être eût-il été nécessaire, pour les esprits d'école,

d'entrer dans une plus rigoureuse réfutation du Monisme. Certes, en quelques phrases définitives l'auteur place en toute lumière les absurdes propositions de cette doctrine, condamnée d'ailleurs par tout penseur sain et traditionnel ; mais l'appétit moderne de discussions, le goût de l'appareil scientifique se seraient plû à de complaisantes démonstrations

Telle est cette œuvre. Nous y retrouvons l'habituelle splendeur du style, la précision du terme, la concision de la phrase, l'ampleur dans les périodes. Les plus traditionnelles vérités apparaissent renouvelées par la magie d'une énonciation vibrante et sûre, éclairée par une abondance de mots imaginés, lourde de pensées condensées comme de fruits un arbre généreux. Chez Péladan jamais l'artiste ne quitte le philosophe, ni le philosophe l'artiste : c'est là, d'ailleurs, le propre des génies

Ceci nous vaut des paroles décisives et puissantes comme des apophtegmes. J'en cite quelques-unes :

« *Les guerres de l'idée sont des guerres de mille ans,* dit-il dans sa dédicace à Gabriel Boissy, et l'office du chevalier paraît aussi bien à une longue garde qu'au combat. — Et plus loin : Un peuple, un homme, ne sont qu'une idée vivante. — Le doute n'a de sens qu'en opposition au dogme religieux — Les facultés classent les êtres comme caste, les actes les désigneront ensuite. — La civilisation ne montre pas moins de barbarie que l'état sauvage, mais elle donne toujours un motif idéal à ses crimes. »

Le Traité des Antinomies et les dernières productions de cette année : *Pereat, Les Sept types planétaires de la Femme, Modestie et Vanité* — quatre ouvrages de natures différentes mais de tendances convergeantes — marquent, qu'on le veuille ou non, une éclatante étape dans l'histoire de la France intellectuelle. Seize romans de l'Etopée : « La Décadence latine », vingt-huit études d'Esthétique, huit pièces de théâtre, deux « Itinéraires » à la Chateaubriand, six traités philosophiques, au total soixante volumes au moins, ont paru dans un espace de temps inférieur à vingt ans. Quel témoignage plus prestigieux de labeur et de volonté ! Quel sceau plus fulgurant pourrait mieux affirmer la suprématie d'un Sar ? Qui donc en ces temps derniers embrassa avec une égale maîtrise l'Art et la Philosophie ? Qui donc, en outre, joignit à un tel travail la création d'un mouvement d'Art analogue au Pré-raphaélisme anglais, qui donc, enfin, au théâtre, selon l'enthousiaste approbation d'illustres personnalités, de nos jours s'éleva plus haut ?

Et c'est sur cette Œuvre, ô révélatrice ironie ! que des journaleux sans science ni conscience et des nullités sans lecture — ceux-là mêmes, en effet, qui hier encore sifflaient le Héros de Bayreuth — ont osé apposer l'épithète de « fumiste !... »

Fabre d'Olivet, Eliphas Lévi et le sublime Lacuria morts, les hautains génies littéraires que furent Balzac, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, disparus, qui donc est digne encore de succéder à la double royauté spirituelle de la Latinité, si ce n'est Péladan ?

S'il est permis aux matérialistes et aux béotiens modernes d'aduler un Zola ou un Rostand, qu'il nous soit permis à nous, très indignes mais très fervents chevaliers de l'Idéal, de saluer le Maître qui se dresse comme le Wagner des Lettres-Françaises et comme le dernier Proférateur de la glorieuse Tradition greco-latine.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.



LES SAISONS MYSTIQUES

Fête-Dieu

Depuis que l'aube sainte a sonné le réveil,
La plaine se fleurit, les forêts se pavoisent,
Dans l'air monte un encens de menthe et de framboise,
L'aurore annonce aux monts la fête du Soleil.

Une foule aux habits de moire et de lumière
Précède dans l'azur le Père ardent des jours.
Lévites rayonnants de l'immortel séjour
Le vent vivant du ciel souffle dans vos bannières.

Ebranlez-vous ! l'aurore éclipse les étoiles.
Le lin que vous vêtez est clair comme vos cœurs.
Impatients d'escorter la gloire du vainqueur
Vos drapeaux radieux s'enflent, telles des voiles

Déjà les yeux des fleurs dans l'ogive des arbres
Cherchent à l'orient son visage de feu.
Le voici ! — Tout en or sur le ciel tout en bleu,
Il dore les parvis des nuages de marbres.

Le voici. Hosannah ! chantez dans les montagnes,
Innombrables oiseaux qu'éblouit sa Beauté.
Chantez dans les vallons et les ravins, chantez
L'Ostensoir qui s'élève au-dessus des campagnes

— « Nous te louons, Soleil, et te reconnaissons
Pour le Maître sacré des Mystiques Saisons.

La Terre du Printemps révère en Toi le Père
Des jours de gloire et d'or en qui la Vie espère.

Saint, saint, saint, le Soleil, le Seigneur des ramées.
Ta lumière éternelle est partout acclamée.

La Terre et le ciel bleu sont clairs de ta splendeur,
Et tu les a marqués du sceau de ta grandeur.

Par tes nuages d'or qui furent tes Prophètes,
Par tes nuages blancs qui bravent les tempêtes
Afin d'éclairer l'ombre et de la convertir,
Par ceux pourprés des soirs, qui furent tes Martyrs,
Ta Lumière adorable est à jamais bénie
Père majestueux de la Vie infinie! »



Neiges d'Avril

—

L'Eau féconde a jailli des neiges éternelles,
L'Eau des névés nacrés, où le doux Matin blond
Vient mirer son Visage — et les lys des vallons
Naîtront près des ruisseaux qu'Il a formés par elle.

Avril, comme un enfant, s'éveille à la Lumière
Que le Matin répand sur les sommets neigeux.
Le Matin paternel vient sourire à tes jeux
Avril, fils premier-né de ses amours trémières.

Dans tes jeunes jardins que leurs ondes arrosent
Les neiges des sommets, songeant au chaste Hiver,
Qui fit sous leurs flocons naître les gazons verts,
Les neiges des sommets ont enfanté les roses.

Et ton bonheur découvre à chacun de tes pas
L'image dans la fleur de celle qui l'enfante,
Avril, et tes vergers sont la neige vivante
Que la neige d'En-Haut fait fleurir Ici Bas.

GEORGES RAMAEKERS.



L'Art par la Photographie.

—

Une foule de préjugés ont persisté longtemps dans la mentalité des critiques et des dilettanti, et ce sont eux, pour la plupart, qui ont enrayé les progrès de la Photographie jusqu'en ces derniers temps. Aujourd'hui même, nous les voyons, fréquemment encore, s'exprimer chaque fois que le degré d'esthétisme de cet art est remis en question. Les arguments anciens se reproduisent invariablement, puisant une apparence de rationalité dans les principes d'une philosophie vieillotte et usée. Car, chose curieuse, alors que les définitions de la Beauté n'ont pu être données, jusqu'à présent, que d'une façon approximative, et en exigeant une science psychologique et physiologique très complète, nous avons vu les contempteurs de l'objectif et de la chambre noire prononcer des arrêts catégoriques avec un dogmatisme tel, qu'une absolue certitude en ces matières pourrait seule les justifier.

Aux prétentions des amants du gélatino-bromure de faire œuvre de beauté, il est répondu ordinairement que la finalité de l'art n'est point la représentation exacte de la nature, mais bien son interprétation. Un paysage — leur répète-t-on, est un coin de nature aperçu à travers un tempérament Ce coin de nature ne vaut point par lui-même, mais par cette part de sentiment ou d'intellectualité que l'artiste y ajoute en le transposant Il n'acquiert son éloquence émotive qu'en suite d'un travail d'idéalisation. Ainsi la photographie ne serait pas un art, son asservissement à l'exactitude l'empêchant d'offrir cette interprétation et cette idéalisation.

Tel est l'un des arguments, devenus classiques, par lesquels, chaque fois qu'elle en trouve l'occasion, la critique ne manque point d'humilier les efforts des amateurs photographes. Et telle est la foi que l'on possède en sa rationalité que ceux-ci, eux-mêmes, l'admettent comme indiscutable. Toute leur défense consiste à démontrer qu'il n'y a point lieu de l'opposer à leur procédé de dilection. « Nous aussi, disent-ils, jouissons de la faculté d'interpréter. Nous ne sommes pas esclaves de notre objectif. »

C'est là, je crois, prendre un détour pour justifier les préoccupations artistiques de la photographie. Le principe de la nécessité d'idéalisation n'a rien d'absolu. Car, s'il possédait un semblable caractère, il ne serait point seulement la condamnation de l'art de Daguerre et de Niepce, mais encore de tout une école picturale nombreuse. Au nom d'une telle doctrine, il ne faudrait rien moins que rejeter, comme ne pouvant être du domaine de l'art, toutes les productions réalistes et naturistes.

Est-ce à dire que l'on n'ait point raison de proclamer que l'art n'a pas pour but de copier la nature? Non, mais il est illogique de renverser cette proposition et de prétendre que la copie de la nature ne puisse servir les fins de l'Art. Si un paysage nous émeut par ses lumières où ses couleurs, le peintre qui, exactement, fixera celles-ci sur sa toile fera œuvre de beauté sans qu'il soit nécessaire d'ajouter ou de transformer quoi que ce soit. De même, quelque site nous agréant par les combinaisons de lignes qu'il réalise, le rendu exact que pourra nous en donner la plaque sensible gardera la même faculté de nous plaire Il n'est donc nullement utile qu'apparaisse toujours dans l'œuvre la marque de la personnalité. Ruskin prétend même — ce qui est évidemment contestable — que cette personnalité doit se dérober le plus possible, et que l'attitude de l'artiste en face de la nature doit être d'adoration et d'oubli de

soi-même. Ainsi, on peut défendre cette idée que, fut-elle maladroitement obtenue et témoignant d'une science très incomplète, une photographie est déjà un produit artistique, si le sujet qu'elle reproduit possède une certaine beauté. Car une faculté esthétique aura intervenu dans le choix de ce sujet. La photographie est toujours un art, à tous les degrés, au même titre que la peinture ou la sculpture Le fait que le procédé de cet art a été longtemps employé par des gens totalement dépourvus de goût n'en diminue point la valeur. La peinture n'a-t-elle donc point produit, elle aussi, nombre de croûtes, et la sculpture nombre de monstruosités?

Le principe d'idéalisation est un principe relatif. Il n'y aurait aucune nécessité à l'appliquer si l'artiste avait une entière liberté de choix Il est bon précisément parce que cette liberté n'est pas entière, parce qu'elle est limitée, souvent, par l'insuffisance même de la nature. Celle-ci n'est point complètement belle en tous ses aspects; elle a ses faiblesses et ses avortements; elle disperse ses beautés. On raconte que certain peintre ancien, pour créer une déesse en tous points parfaite, fit défiler devant lui les plus beaux modèles de son temps, copiant la tête de l'un, la main de l'autre, le sein d'un troisième. Ce peintre idéalisait; mais, remarquons-le, l'idéalisation ne peut rien créer; elle assemble, uniquement; elle compose, sans s'élever au-dessus des réalités, des formes susceptibles d'une action profonde sur les sensibilités. Ces formes, la nature *peut* les offrir, en ses manifestations les plus heureuses, aussi parfaites que l'art même.

Il est évident que les exigences particulières de son procédé ne permettront jamais au photographe d'imiter la manière de ce peintre antique. Mais il pourra toujours compenser ce défaut d'impossibilité de complète interprétation que l'on reproche à son art par un choix plus sévère et plus patient de ses modèles. Pour arriver au même résultat que le peintre, il prendra une voie différente, mais témoignera d'un sens esthétique égal au sien. Il faut ajouter du reste, que ce genre seul d'idéalisation totale lui reste étranger forcément. Les ressources nombreuses de la retouche lui laissent la liberté, dans une très large mesure, de corriger et de transformer l'image fournie par l'objectif, de façon à la rendre conforme à sa vision et à l'adapter à l'idée qu'il veut exprimer. Il a donc la faculté — d'abord par le choix de son sujet, ensuite par ce travail de correction et de transformation — de révéler par son œuvre sa personnalité de sentiment et de compréhension. Ainsi tombe l'objection faite fréquemment à l'art photographique d'être, par sa nature même, impersonnel.

*
* *

Mieux que les théories que l'on peut invoquer, les résultats obtenus par beaucoup de photographes-artistes montrent que l'on est en présence d'un art au domaine très étendu, capable de rivaliser avec le fusain, le lavis et l'eau-forte, et d'en simuler même avec une extrême habileté les productions les plus remarquables. Et cet art de la photo-tinte n'est point monotone, comme on pouvait le craindre autrefois. Au contraire, il se diversifie à l'infini, prend des aspects imprévus, ne craint point de recourir à la polychromie, parfois, pour augmenter encore ses ressources d'expression. Il est incontestable qu'une fois entrée dans les mœurs artistiques, et pratiquée avec l'esprit sérieux qu'elle nécessite, la photographie ne puisse s'élever très haut, elle aussi, et offrir des expressions de beauté d'un ordre supérieur.

Mais il est un préjugé qu'elle devra vaincre avant d'acquérir à tout jamais son droit de cité. Déjà, maintes fois, on lui a fait ce reproche d'être, en grande partie, mécanique. L'emploi de l'objectif, dit-on, donnera sans doute des résultats comparables à ceux d'autres arts graphiques, mais une distinction subsistera toujours. De deux œuvres de mérites esthétiques égaux, celle là conservera une valeur plus grande qui sera création libre et entière de l'artiste. L'une témoignera uniquement d'un goût sûr et d'une certaine science de manipulations chimiques; l'autre affirmera toute une vie d'efforts et d'études. Pour nombre de critiques, en effet, beauté est souvent synonyme de *difficulté*. Un artiste croirait déchoir en ne prenant point, pour parvenir au but qu'il se propose, le chemin le plus pénible. Accusez un sculpteur de mouler ses modèles ou un peintre d'agrandir une photographie par projection sur sa toile, et vous verrez quelle mésestime cela suscitera aussitôt envers eux et envers l'œuvre, qui cependant ne perdra aucune de ses qualités! Il semblerait que, par définition, la beauté soit « ce qui se produit difficilement ! ».

Ce préjugé serait incompréhensible, si l'on ne songeait qu'il est de nature à maintenir les prérogatives matérielles de la classe des artistes. Car l'apprentissage du *métier* réduit et simplifié, l'expression de la beauté libérée de ses plus lourdes entraves, c'est la concurrence intensifiée considérablement. Car ce qui est rare, et fait actuellement la valeur des œuvres, c'est la rencontre de la science du procédé et d'une faculté esthétique très développée. Du jour où celle-ci suffira seule, où les créations de l'esprit et de la sensibilité pourront s'extérioriser aisément et tourner les obstacles matériels qu'accumulent les moyens expressifs, le nombre des œuvres bonnes croîtra en de sensibles proportions. Car il est, par le monde, beaucoup de grands artistes *d'intentions*, capables de reconnaître la beauté d'une ligne ou d'un geste, de percevoir l'éloquence d'un corps ou d'un paysage, d'imaginer des harmonies subtiles de tons, de créer des beautés émouvantes et hautes. Or, l'Art *tout entier* est en

cette capacité ; il n'est pas et ne peut être dans l'exécution.

Il est utile de le répéter, car c'est là une conception des plus grossières. Le mérite n'est point dans la difficulté vaincue, mais uniquement dans la Beauté révélée. Si l'emploi d'une simple combinaison de lentilles peut tenir lieu de vingt années d'études patientes, et procurer un résultat identique, ne serait-ce point folie que de le dédaigner, pour une raison de *mécanisme ?* L'éducation de la main et de l'œil est-elle elle-même autre chose, pour la physiologie, que l'acquisition par les organes d'une vertu d'exactitude automatique ? que l'incorporation d'un mécanisme ? Et celui-ci, le croit-on supérieur à l'autre ?

Chaque fois que l'expression sera rendue plus aisée par un progrès nouveau des Sciences, l'Art en bénéficiera largement ; tout une foule d'originalités s'affirmeront, qui seraient restées ignorées, ou qui n'auraient fait, toute leur vie durant, que bégayer des mots incompris. Le chemin de l'Idée à l'Œuvre s'étant aplani, plus d'esprits se passionneront pour les choses de l'Art, plus de sensibilités s'éduqueront par une communion plus fréquente, plus de beauté fleurira, ingénument, par le Monde.

JEAN LEBLANC.



Baiser suprême

—

Les heures meurent dans la nuit,
Les baisers éclos sur nos lèvres
S'effeuillent dans les heures mièvres,
Les heures meurent, le temps fuit.

Encore un baiser, Desdémone !
Un tout dernier baiser d'adieu !
O ce dernier baiser de feu
A l'amertume de l'automne !

O ce baiser qui fait frémir !
O la glace de cette flamme
Où se crispe toute notre âme,
Où se meurt tout notre désir !

Adieu, ma chimère bénie,
Je meurs vainqueur, je meurs vaincu,
Car étrangement j'ai vécu
Vivant de mort, mourant de vie.

Mais dans l'ombre du seuil mortel
Je veux entrer vibrant encore
De ton baiser, avec l'aurore
De tout notre amour éternel.

Je veux franchir, triste et farouche,
Le sombre seuil mystérieux
Avec ton regard dans mes yeux
Et ton sourire sur ma bouche !

LÉON GASSET.



NOFRIT (*)

VIII. — Un Amour

—

Depuis trois nuits, Pharaon ne dormait pas.

Vainement il avait absorbé les philtres somnifères, préparés avec le cœur des aspics, dont la chair rend l'homme de pierre ; les négresses nubiennes enduites de graisse d'ours du Liban avaient dansé autour de lui leur ronde échevelée, perçant au moyen de longues aiguilles blanchies au feu des statuettes de cire dont chaque blessure devait être mortelle à l'esprit mauvais possédant le Maître : il demeurait nerveux, inquiet, plus acariâtre que de coutume et s'oubliait jusqu'à frapper lui-même du poing le chef des esclaves. Il fit venir Andolin.

Le vieux le fascina longuement. Des flammes envahirent ses prunelles pâles, et Pharaon ferma les paupières.

— Tu souffres, mon fils ? demanda le devin.

— Oui... je ne sais quel malaise me hante ; une pensée confuse me possède. Mes femmes m'ennuient... je les trouve hideuses....

— C'est bien cela...

— Qu'en sais-tu ?

— Hier, j'interrogeai les astres ; tu aimes.

En-Kou-En-Eten tressauta. L'autre, la main levée, poursuivait d'une voix plus basse et fatidique :

— J'ai vu son étoile approcher de la tienne, un instant. Une brume a passé : c'était dans un deuil. Puis, l'astre s'est écarté et le tien l'a suivi.... Alors...

— Alors ?...

— Je n'ai plus su lire. L'aube pointait. A toi de savoir quelle est cette femme. et d'aider le destin !...

Pharaon baissa le front. L'image de Nofrit s'évoqua nettement, et, tout au fond de son torse, il ressentit le creux inconnu plus énergique qu'au moment où les regards de la jeune fille croisèrent les siens. Il frissonna, et considérant les lunules de ses ongles, que nulle préparation ne pouvait détruire, il demanda :

— C'est de l'amour ?... Tu crois ?... Andolin !...

— Oui.

— Je n'ai jamais aimé. J'ai possédé des femmes comme un enfant l'oiseau qu'il étouffe et déplume, mes sens seuls exigeaient. Je n'ai jamais vu aimer. L'amour est un mythe...

(*) Roman des temps pharaoniques.

— C'est une loi. Tu la subis.

Soudain, dominé par la voix grave et puissante du vieillard, devant cet inconnu qui le torturait depuis trois jours et trois nuits sans qu'il l'eut pu préciser, Pharaon, le Maître du soleil et de l'empire, se sentit misérable, et murmura :

— Cette femme m'est étrangère. Vainement je l'ai cherchée, nul ne l'a vue ici....

— L'étoile fuyait vers le nord ; la brume est fille des eaux : cherche sur le fleuve...

— Sur le fleuve ?...

— ... Vers la mer. L'aube qui paraît ainsi dans nos lectures qu'elle éloigne, c'est l'espace des ondes...

— Tu crois que...

— Que sais-je de plus ?... je suis vieux, je lis dans les étoiles les destins. . je regarde les hommes jeunes se dissoudre dans les voluptés... j'interprête les signes.... Mon fils, ce soir je chercherai encore. — J'ai dit

Le choc de ses sandales faiblit. Silence. Un lotus s'ouvrit en craquant près de la porte. Le pharaon secoua la tête avec lenteur et dit :

— Tu mens, vieillard, tu mens comme l'amour, car ce mot est un mensonge.

Un esclave passait. Il l'appela.

— Soki, as-tu déjà aimé ?

— Oui, Puissance.

— Comment t'es-tu guéri ?

— Maî m'a cédé, Maître, j'en ai eu deux fils et une fille. La femelle fut jetée à tes poissons d'Asie — et j'ai vendu Maî....

— Misérable !... Vendue.... Le fouet !... Vendue !...

Amohse entrait vivement :

— Maître, j'ai trouvé.

— Parle...

— La femme a été vue en naos sur le Nil vers Gildë. Elle regagnait une galère amarrée là.

— Seule ?

— Non, un Perse l'accompagnait. Mais un soldat est parti aux îles : j'attends.

Soki affolé se tordait sur les marches.

— Que l'on emporte cet homme. Vingt coups de lanières durcies au feu.... J'assisterai au supplice.

— Maître, c'est un homme utile. Nous l'avons payé vingt mille sesters à Régi.

— Et c'est lui qui te déforme ainsi les hanches... ricana Pharaon. Il n'a plus de lèvres, en effet....

Il se leva et passa au jardin.

Au tronc d'un palmier on avait ligotté l'esclave, les bras en avant embrassant l'écorce, les jambes serrées. Il était nu, complètement ; le soleil luisait sur sa peau brunie et il se taisait, tué d'épouvante.

A côté, un réchaud flambait. Des lanières d'airain flexible y rougissaient. Deux noirs vinrent les retirer. La pointe éclatait de lumière comme une perle de cristal au soleil. Ils attendaient.

— Allez ! fit Pharaon.

Deux sifflements Soki ouvrit les mâchoires énormes pour hurler, se tût. La chair du dos grésillait. Un instant.

— Retirez ! fit encore Pharaon.

Les lames furent arrachées. Les plaies parurent, noirâtres et puantes. La tête de l'homme vacillait.

— Il est mort, dit l'un des bourreaux. J'ai cassé l'os du dos, près des reins.

Pharaon le jeta sur le sable d'un coup de poing dans les yeux, et hurla : « Frappe ! » à l'autre qui reculait.

— Frappe !...

Mais un oeris se présenta, courut s'agenouiller devant le Maître. La sueur dégoulinait entre ses épaules, ses yeux exorbités étaient rouges. Il haletait, la langue entre les dents comme un chien de Syné.

— Que sais-tu ? demanda Amohse.

— La cange est partie...

— Il faudra donc que je les tue tous ! hurla Pharaon levant son poing crispé.

— Attends ! fit Amohse.

Et il interrogeait l'homme.

« Un esclave oublié à terre dans la hâte du départ déclarait que le Perse retournait dans sa patrie avec sa femme. »

— Sa femme ! Pharaon rugissait comme un taureau devant le victimaire.

— Oui, Puissance.

— Viens, Amohse !

— Et l'homme ?

— Je fais grâce... non, qu'on le fouette, comme l'autre !...

Quelques instants plus tard le char d'airain, le char de guerre invincible, envoyé par les villes du sud, roulait vertigineusement le long des rives, à la poursuite d'une femme.

Sur le haut du palais, Andolin guettait les étoiles. Il entendit la course, reconnut sur la pourpre envahissante du ciel Pharaon, ombre énorme et gesticulante. Puis, quand l'attelage disparut, il caressa lentement sa barbe blanche — et descendit chercher les tables à incantation.

Dans l'escalier Ey titubait, le souffle aigu. Andolin le secoua par l'épaule :

— Misérable ! . tes blessures... tu vas te tuer.... Pourquoi as-tu quitté le lit ?

— Est-ce le Maître qui vient de partir ?

— Oui

— Sais-tu où il va ?

— Peut-être...

Et tristement il ajouta :

— Jadis les rois faisaient la guerre, les hommes soudaient le monde, maintenant tout fait l'amour.

— Que veux-tu dire ? hoqueta Ey.

— Ils volent les femmes des étrangers... des Perses....

— C'est impossible!... cette femme, c'est sa...

— Qu'importe! fut-elle sa fille comme l'indiquent les astres, il la retrouvera. Tì sera répudiée, elle sera reine . .

— Non, non!... Nofrit...

— Nofrit, dis-tu? Je le savais par la combinaison de la marche des planètes.

L'autre ouvrit la bouche, éructa un râle rogue et, sans le bras d'Andolin, il s'éclatait le crâne sur les marches

* * *

Nofrit se dressa sur son séant; les cheveux dénoués inondèrent sa gorge et la nudité de ses seins.

Où est-elle ?

Pourquoi sent-elle sur sa poitrine comme la morsure d'un étau ?

Cette salle immense jonchée de lotus, avec ses bassins creusés dans le stuc où dorment les ibis roses la tête enfuie dans le jabot, une patte dans les plumes, — elle ne la connaît pas.

Elle regarde.

De grosses colonnes bleues et trapues coupent la lumière rosée qui danse sur les paillettes d'or sablant le sol. Les lotus coupés soufflent leur âme soporifiante qu'elle aspire largement.

Elle écoute.

Seul le murmure étouffé de l'eau contre les marches du bassin, le craquement d'une fleur qui s'ouvre et se fane bientôt.

Elle appelle d'une voix étranglée qui explose de sa gorge, roule, grossit sous les colonnes, formidablement.

Une tenture se froisse; une femme est là.

— Où suis-je? fait Nofrit.

Souriante, l'esclave réplique :

— Maîtresse, as-tu bien reposé ?

— Je ne te connais pas... Va-t-en!... Non, réponds, où suis-je?

Soudain, ses bras craquent, sa bouche hurle; elle est prisonnière.

C'était la nuit. Androdius et elle s'aimaient. Tout à coup il y eut des cris, un tumulte. On l'a frappée sur le front... plus rien.

Elle s'est réveillée nue, au milieu d'un tonnerre continu. Elle a vu, penché sur son visage, Pharaon qui souriait. Le vent lui cinglait les yeux; des arbres fuyaient à ses côtés; elle recevait dans les reins des heurts épouvantables qui la cassaient. Elle a voulu se dégager, l'homme l'a pressée plus fort, — c'est ce qui maintenant lui fait mal dans les épaules et les bras; elle a voulu crier, elle l'a fait dans la bouche de l'autre qui souriait toujours, la broyant lentement contre son gorgerin dont les pierres froides lui pénétraient la peau. C'était horrible.

Mais non, elle rêve.

Ses regards errent sur les choses. Les ibis battent des ailes joyeusement, claquent du bec, tournés vers la porte. Elle se retourne aussi, se rejette en arrière, crie, assommée de terreur: En-Kou-en-Eten est devant elle.

Il lui prend les mains doucement; elle les secoue, tire; mais il les presse plus tendre, sans mot dire

Enfin lasse, apeurée, elle articule :

— Où suis-je ?

D'une voix harmonieuse comme les vents dans les tamaris il répond :

— Dans ton palais.

— Je n'ai point de palais.

— Tu peux en avoir! Tu seras reine d'Egypte et Pharaon ton esclave!

Il s'est agenouillé près du lit. Mais elle oscille la tête avec lenteur et, dardant sur lui la fièvre de ses prunelles embuées d'angoisse, répète un râle :

— Non... non....

— Alors, que veux-tu ?

— Ma liberté....

Il a un geste las. Elle pense à Tahor et Androdius. Où sont-ils ?

— C'est impossible ! dit-il enfin.

— Je t'aimerai comme un père, comme un sauveur.. Laisse-moi partir... Tu es beau, tu dois être bon. Laisse-moi partir... J'oublierai tout!... Je ne puis rester ici... Laisse-moi partir...

— Partir, repète-t-il accablé. Partir?... et soudain brutal :

— Non! Tu demandes trop. Demande-moi de faire saigner le soleil à coup de flèche, mais ne pars pas!... Je te veux puissante, heureuse, je te tiendrai. Tu es belle, je t'aime!... j'ai compris que cette chose chantée par les poètes, l'amour n'est pas un mot vain... Non, Nofrit reste... je t'aime!...

Il ouvre les bras pour l'enlacer, ses sanglots grondent, précipités; elle secoue la tête violemment, pousse les mains contre son visage convulsé, dans ses prunelles noires d'homme âpre, râle :

— Non... Ne me touche pas... je te hais... qu'ont-ils donc tous à me vouloir?... J'en aime un autre, je suis à lui .. tout mon corps, toute mon âme; je suis à lui, regarde :

Elle montre du doigt ses cuisses sanglantes.

— Tu l'oublieras.

— Jamais!

— Quant tu seras puissante, crainte de tous...

— Jamais!...

— Tu possèderas des palais, des esclaves, l'Egypte, le monde, s'il faut que je le conquierre!

— Non!...

— Je serai soumis à tes caprices comme un père....

Elle crie d'une voix stridente :

— Non! non! non!

Il serre les poings, se dresse, le souffle aigu.

— Ah! tu me résistes!... Je n'implore plus, je veux, j'exige! Tu m'aimeras!... Je tuerai l'autre, je tuerai son souvenir...

— Non!... non!... souffle-t-elle, faiblissante.

— Tu seras à moi, rien qu'à moi; le palais te défend contre l'amour, je suis le Maître!

— Androdius me vengera!

— Lui!

Il ricane. Sa barbe semée de perles s'ouvre comme une queue de paon.

— Lui! te venger?... Suis-moi! Tu vas voir ton Androdius... celui de ta nuit d'amour!... Viens donc! mais viens donc!...

Il la traîne par le poignet; elle ne voit rien, trébuche, les yeux clos. Des tentures battent, la frôlent; des souffles glissent sur la nudité de son corps. Elle ne pense plus, ne résiste plus....

Une porte tourne, il gronde :

— Regarde ton Androdius! Regarde-le! On va le juger, il appartient aux prêtres, au peuple! Je ne peux plus le sauver! Ah! il a voulu renverser Râh! Il t'a aimée des nuits et des nuits! Mais regarde ton amour, regarde!...

Elle détourne ses pauvres yeux brûlants et enfin regarde :

Dans une cage à gypaète, accroupi, il est là, et la fixe avec des prunelles de feu qu'elle distingue au travers de la buée de ses larmes comme deux soleils lointains.

Soudain elle se jette à genoux, enfonce les bras entre les barreaux, vers sa tête, crie:

— Androdius!... Androdius...

Mais il la considère étrangement, puis détourne le front.

— Androdius... Androdius... je t'aime... Mon Androdius réponds...

— Va-t-en!

Des chaînes remuent derrière lui.

— Je t'aime, crie-t-elle.

— Si tu m'aimais tu serais morte, dit-il très bas... tu te serais tuée, entends-tu, morte!...

Elle tremble. Il poursuit:

— Mais non... tu vis... tu es comme ta mère... va-t-en.

Il s'enfonce dans la nuit où seuls ses yeux luisent. Pharaon cause avec les oeris. Alors elle dit très vite:

— Tu m'as dit que ta bague était empoisonnée, donne-la moi. . je n'avais point d'arme, rien.

— On ne meurt qu'après deux jours de souffrances.

— Donne.

Elle meurtrit ses mains contre les barreaux, et enfin arrache le cercle d'or.

— Ecoute, je mourrai en même temps que toi. Nous nous reverrons ce jour-là.

Elle s'écartait vivement. Il dit:

— Gildon te remettra un bracelet: porte-le dès cette heure. Tu entends?

— Oui.

— Nous serons vengés si Pharaon le voit.

— Et Tahor.

— Morte.

— Gildon?

— Je l'ai fait fuir. Il connaît le secret de ta naissance... et quand tu le verras...

— Venez! fit la voix brève d'En-Kou-En-Eten.

— Adieu, Androdius.

Docile elle suivit le pharaon, sans se retourner malgré le cri de douleur et de rage du Perse. En-Kou-En-Eten épiait avec une jouissance âpre ses sanglots et ses réticences. Elle paraissait heureuse de s'éloigner.

CHARLES FLARRY.



Virgile.

« Per amica silentia Lunæ. »

Pour Gaston Heux, cordialement.

Ta gloire austère et calme au seuil des soirs païens
ô poète olympien erre encor sur les mondes,
car la sonorité de tes rythmes anciens
peuple l'Exil nouveau de nos fois infécondes.

Et tandis que la nuit dissipant sa beauté
pareille au deuil immense de l'éternité,
enlise lentement aux urnes du silence
les tonalités d'or et l'envol des Essences;

Quand notre rêve inquiet s'égare en son remords
et qu'en songe apparaît la grandeur fabuleuse
de ta gloire d'airain à jamais lumineuse
au bord mystérieux de l'impossible Mort;

Les êtres à mi-voix dans l'ombre des jetées
comme on entend parler des lointains disparus,
écoulent les sanglots que ton verbe à connus,
et qui donnent un peu ta fièvre inégalée.

Lors ta Beauté sereine émergeant sur les ans
s'auréole au halo tiède de chaque étoile
et l'esprit de ton vers comme un lent chant des voiles
descend dans la clarté pâle des océans.

Stances d'Automne.

Pour Arlette.

I

En effeuillant des roses claires
pétales à pétales blancs,
j'ai senti mon rêve sommaire
renaître en mon jardin d'enfant.

II

Musique évasive et diffuse,
voix lointaine qu'on n'entend plus,
air long de violon qui muse
dans le gris des jours révolus.

III

Et le regret de t'avoir vue
refleurit et résiste en moi,
et pas un pétale ne mue
au toucher frôleur de mes doigts.

IV

Tu sais, les fleurs sont éternelles
et les printemps sont alternés,
quand vient l'automne un rien révèle
des visions du temps passé.

V

Souvent quand d'autres clartés mauves
par delà l'or des jardins blonds
fianceront leurs teintes fauves
à l'âme errante des saisons;

VI

J'effeuillerai toute mon âme
pour sentir encor le regret
qui m'est cher comme le dictame
des souveraines voluptés.

FERNAND URBAIN.



LITTÉRATURE FINLANDAISE

Mon Compagnon de Voyage

par

PIETARI PAIVARINTA

—

Pietari Päivärinta est né le 18 septembre 1827, de parents très pauvres, dans le diocèse d'Ylavieska. Il était l'aîné de quatre enfants; aussi apprit-il à peine à lire et quelque peu à écrire. Son éducation fut plutôt rude, la moindre faute étant sévèrement punie, suivant la coutume du pays. Vint un jour où la maladie frappa père et mère et le petit Pietari dut mendier le pain de toute la famille; ce qu'il fit, comme il le raconte, « les larmes aux yeux et la mort dans le cœur». A dix ans Pietari gagnait son pain au service des étrangers. A vingt-deux ans il épousa la fille de paysans sans fortune et il acheta, dans une colonie forestière, une petite étendue de terrain qu'il se mit à défricher. Il y demeura quatre ans. Or sa voix était belle, et il se vit appelé aux fonctions de clerc-assistant à Ylavieska. Quelques années après il subit à Wasa l'examen de clerc et fut enfin envoyé en cette qualité dans son village natal, où il vit encore. En 1882 le parti des paysans le députait à la Diète de Finlande.

De tous temps, depuis son enfance, Pietari Päivärinta avait montré une inclination remarquable pour la lecture et l'étude. Les luttes pour le maintien de la nationalité finnoise le trouvèrent toujours prêt à les soutenir en chaud partisan, et il en a suivi les moindres progrès avec le plus vif intérêt, le plus patriotique souci.

Déjà il avait entretenu une correspondance considérable avec les journaux lorsque, pendant l'été 1867, tandis qu'il labourait son champ, lui vint l'idée d'écrire, lui aussi, des livres. La même année il publiait à Uleaborg son premier grand travail : *Les Episodes de la Grande Guerre*. En même temps il s'occupait à rassembler et à éditer ses *Lettres pastorales du guide mystique à ses ouailles*. En 1876, à la suite d'un accident qui le força à garder le lit plusieurs semaines, il dicta l'œuvre qui devait lui attirer l'attention et les sympathies de tous ses concitoyens. Cette œuvre intitulée : *Ma vie, tableau de la vie de famille*, fut éditée par les soins de la « Société Finnoise pour la culture de l'esprit du peuple. » Depuis son activité littéraire n'a cessé d'être très vivace et il a livré à la presse une série de nouvelles parmi lesquelles nous avons choisi l' « *Histoire du Compagnon de Voyage*.»

Les nouvelles de Pietari Päivärinta appartiennent aux productions les plus remarquables de la littérature finlandaise moderne. Elles se distinguent par la finesse de leur psychologie, la chaleur et l'intensité de leur vitalité, par la façon simple et attachante dont le sujet est présenté. Ces qualités les placent à côté des meilleures descriptions de la vie paysanne de la littérature mondiale. L'auteur possède l'art de son grand concitoyen, le poète Runeberg, d'esquisser en quelques mots ses personnages qui, dès lors, nous apparaissent comme des types vivants et agissants, comme des êtres rencontrés déjà. Les scènes de la nature, aussi bien que le dur combat pour la vie, Päivärinta les décrit à grands traits hardis, et la personnalité si puissante de l'auteur, — qui entre dans l'action comme conteur de ses propres aventures, — rassemble et réfléchit comme un miroir toutes les émotions de cette vie.

Son talent de créer des caractères est réellement surprenant. Quel être typique par exemple que ce Matti dans le « compagnon de voyage », combien il est troublant dans sa philosophie simple, et qu'il est sublime dans son insignifiance. Dans ce cas comme dans tant d'autres, Päivärinta, d'une main de maître, a saisi le portrait au plus intime de l'âme populaire.

Ce qui distingue en outre ces nouvelles et en rend la lecture si bienfaisante, c'est l'élévation et la pureté qui, presque dans chaque pensée, dans chaque sentiment exprimé, dans chaque ligne, apparaissent sans effort, dues en partie à l'air que respirent les personnages de ces contes, au milieu où ils vivent; mais c'est aussi l'indestructible amour de la vérité, joint à un ton épique assez fréquent; et enfin c'est le sujet noble et moral, si rare de nos jours.

Aussi faisons-nous nôtres ces paroles du savant critique Gustav Lichtenstein :

« Je voudrais voir les travaux de cet écrivain populaire et original se répandre à l'étranger — Nul lecteur ne regrettera le peu de temps employé à le connaître et chacun fermera le livre avec la sensation qu'il y règne une atmosphère d'air pur, clair, et réconfortant. »

Dans la traduction, parfois ardue, d'un texte dont l'esprit est si différent du nôtre, nous nous sommes attaché à garder sauve l'originalité de l'auteur, parfois même au prix de tournures peu élégantes et de répétitions que l'on nous pardonnera. E. L.

Mon Compagnon de Voyage

—

C'était vers la fin du mois de mars. Le temps était clair et, deci, delà, on apercevait déjà les signes précurseurs du printemps prochain. Dans les branchages, les oiseaux babillaient. Les routes pour les traîneaux étaient sinon bouleversées, du moins si mauvaises, que l'assise de neige en était toute tourmentée et fangeuse et qu'à certains endroits la terre apparaissait. Les ruisseaux et les rivières étaient remplis de neige durcie, de boue et d'eau, et les gelées de la nuit empêchaient seules ces masses d'une débacle épouvantable. Aux endroits escarpés, elles se penchaient, comme des rampes, au-dessus des précipices, semblant scruter les profondeurs et choisir la direction de leur prochaine chûte, tout en attendant là-haut que la chaude brise du printemps leur donnât le dernier signe et les délivrât de leur longue et étroite captivité d'hiver. A d'autres places, maint ruisselet s'était frayé une voie libre et, sautillant sur les pentes contrariées, courait, murmurant et frémissant, là-bas, par le chemin connu depuis longtemps, s'enfouir au giron maternel, à la mer.

Telle était la saison et l'état des routes, lorsque je me vis forcé, pour des affaires pressantes, de faire un voyage au dehors de mon district.

De bonne heure, un matin, je rencontrai un homme qui s'était mis en route, comme moi. Il semblait conduire une maigre rosse tirant une lourde charge, lui-même poussait au traîneau. Lorsque je l'eus rejoint, je sautai de mon siège et m'approchai pour faire la connaissance de mon compagnon de voyage.

— Bon jour, mon vieux! lui dis-je.

— Bon jour, répondit l'homme, sans même tourner la tête.

L'occasion m'était donnée, à présent, d'examiner de plus près l'équipage. Le cheval était en vérité d'une maigreur squelettique et le chargement se composait de deux lourdes tonnes de brai.

De tout l'attelage ce qui frappait le plus les regards, c'étaient les liens d'osiers, qui attachaient les traits aux timons, et les rênes raccommodées un très grand nombre de fois.

Dans le traîneau, l'on remarquait du foin de marais mêlé de roseaux, provisions pour le cheval, auquel paraissait aussi destiné un sac long et bien rempli, placé sur les tonnes, et contenant de la paille hâchée.

On y voyait, en outre, un petit panier d'écorce de bouleau, recélant vraisemblablement la pitance de l'homme.

Ce dernier était vêtu d'un vieux costume usé et déchiré, serré fortement aux hanches à l'aide des restes d'une vieille bride. L'habit était dépourvu de boutons et la corde tournée autour des reins ne parvenait pas à étendre son action contentive jusqu'en haut; aussi ces guenilles étaient-elles ouvertes sur la poitrine qui apparaissait presque nue.

Les souliers du voyageur semblaient aussi très vieux et avaient été souvent rapiécés. Maintenant encore ils étaient déchirés et des bouchons de paille faisaient saillie aux talons. Si j'ajoute qu'il portait aux mains des mouffles de laine, souvent ravaudées, et sur la tête une vieille calotte de peau pelée, on imaginera le croquis assez exact de l'aspect de cet homme.

Comme je l'ai déjà dit, le vieux marchait derrière la voiture, où d'ailleurs il n'eût pû prendre place, car les deux tonnes de goudron formaient un fardeau déjà trop pesant pour la maigre cavale, surtout par d'aussi mauvais chemins. Lorsque nous arrivions aux endroits d'où la neige avait été enlevée par le vent, le paysan poussait au traîneau de toutes ses forces, aidant ainsi son cheval fatigué. Des trous profonds défoncés dans la route et les ornières laissées par d'autres traîneaux étaient remplis d'eau et cette eau froide envahissait les souliers du bonhomme par les trous mal bouchés.

— Où conduisez-vous cette charge? demandai-je, pour engager l'entretien, après avoir fait toutes ces remarques.

— En ville! fut la réponse brève et découragée.

— Vous avez entrepris votre voyage par un temps où les routes sont bien peu propices.

— C'est vrai, le chemin est mauvais, mais je n'avais pas le temps d'attendre qu'il fut meilleur.

— Quelle peut être cette raison si pressante qu'elle vous force à partir dans d'aussi détestables conditions?

— La saisie nous menace et elle ne s'enquiert point du temps qu'il fait, dit tristement le vieux, et pour la première fois il jeta sur moi un regard farouche et troublé.

Je vis alors son visage. Il était ridé, amaigri, et semblait vieilli avant le temps, car les attitudes du corps dénotaient un âge moindre.

— Quel est donc ce créancier rigoureux?

— Le Pasteur! répondit tout court le vieil homme.

— Le Pasteur? Vous lui redevez donc beaucoup? demandai-je étonné.

— Pas tant, rien que la dîme de l'an passé!

— Rien que la dîme de l'an passé! Mais n'avez-vous pas été le trouver, ne l'avez-vous pas prié d'attendre?

— Oui! J'y suis allé une fois.

— Et qu'a-t il dit?

— Il s'est mis en colère et il m'a dit: «Vous me volez, vous autres, rustauds!» Il n'a pas montré de compassion, et je le priais les larmes aux yeux. Et le paysan me regarda rapidement d'un air sombre.

— Je dois avouer que vous avez un pasteur impitoyable. Il aurait pu attendre, sans danger, que les chemins fussent meilleurs, dis-je, dans mon dépit, sans trop savoir, moi-même, ce que je disais.

— Je crois aussi qu'il aurait pu attendre. Mais je suis si bête, je ne comprends rien à ces choses-là ; le Pasteur s'y entend sans doute mieux Il a probablement un dur labeur et une grande responsabilité pour le salut de nos âmes et c'est pour cela qu'il doit recevoir toutes les dîmes régulièrement. C'est un bon prédicateur et il administre tout d'une façon extraordinairement bonne Je ne critique pas le Pasteur,... mais je ne pouvais parvenir à payer, malgré que je l'eusse fait si volontiers. Il y en a bien qui disent que le prêtre est trop attaché à son propre profit, mais comment pourrait-il vivre avec une pareille responsabilité, s'il ne recevait pas ce qui lui revient ? dit le rustre tout innocemment.

Ce discours naïf éclairait vivement son état d'âme. Sûrement, il avait été fortement éprouvé par les difficultés de la vie, plus durement sans doute que le prêtre, pour l'intérêt terrestre duquel il montrait un si grave souci. Une vie toute entière il avait lutté avec la nature avare, et visiblement aussi avec la disette et la misère et voici qu'il considérait comme un devoir de donner aux autres ce qui leur revenait, dût-il ne rien rester pour lui et ses affaires dussent-elles s'arranger comme elles le pourraient. Il ne souffrait que de l'impossibilité où il s'était trouvé de remplir toutes ses obligations Sans y penser, j'avais taxé le Pasteur de manque de compassion : mais le paysan n'était pas de mon avis, il ne voulait pas aller jusqu'à médire de celui pour lequel, à mon avis, il devait supporter de si lourdes fatigues.

— Le prêtre n'a tort que lorsqu'il dit que je le vole ! Je ne veux pas voler, mais je ne puis pas payer, dit le vieux.

Cette expression partait d'un cœur honnête, bien qu'à demi anéanti.

— Si j'arrive à conduire ces deux tonnes de goudron à la ville, je pourrai payer le Pasteur et j'échapperai à la saisie, continua le vieux qui devenait plus communicatif.

Je désirais en savoir davantage sur les circonstances de la vie de mon compagnon et je lui dis d'un ton indifférent :

— Vous avez là une bien maigre cavale. Comment pourra-t-elle traîner les deux tonnes si loin ?

— Oui, c'est vrai ! Le cheval est maigre. Comment le pauvre animal serait-il gras ? Je ne puis lui donner que du mauvais foin et de l'eau ? repartit le paysan.

— Mais le cheval doit toujours être le premier à recevoir sa pitance, fis-je remarquer.

— C'est peut-être ainsi lorsque l'on voit la chose de loin. Mais celui à qui la gelée fait perdre toute sa récolte, fourre volontiers tout ce qui rappelle, si peu que ce soit, la marmite, dans sa bouche et celle des siens et encore, alors, il n'y a pas grande différence entre la nourriture de la famille et celle de l'animal. Lorsqu'on en est arrivé là, je pense que c'est la famille qui doit prendre la place que vous voulez assigner au cheval, et le vieux me regarda encore une fois, comme étonné de ma façon de considérer les choses.

— Au moins vous auriez pu faire raccommoder vos souliers, ajoutai-je encore, tant par curiosité d'apprendre davantage, que par manque de confiance en ce que me disait cet homme que je soupçonnais à présent de manquer d'ordre.

— Sans doute, chacun pensera de même qui ne connaît pas l'affaire. Mais celui qui voit autour de lui une femme et six enfants presque nus et mourants de faim, celui-là n'a pas beaucoup le temps de penser à ses habits, ni à ses souliers. D'ailleurs, ces souliers ont été recousus en temps opportun, mais ce temps est loin. Je voudrais aussi pouvoir aller mieux habillé, mais je ne peux pas ! s'écria le vieux dans une expression de découragement.

— Où habitez-vous ?

— Dans un village à la limite de cette paroisse.

— Comment vous nomme-t-on ?

— Svältbacka (*) Matti et j'ai du souffrir de la faim toute ma vie là-bas sur mon « champ de la faim. »

— Comment ça ?

— Eh bien ! c'est ainsi. Notre cabane se trouve tout au bout d'un village perdu entre les marécages et les bourbiers, en un terrain qui n'était bon pour personne autre que nous. Mon père avait labouré cette terre jadis avec succès, mais aujourd'hui, la gelée nous y poursuit presque tous les ans.

— Ne pourriez-vous pas quitter un endroit aussi peu sûr ? Vous trouverez certainement ailleurs beaucoup mieux.

— Ce n'est pas si facile que l'on croit. Si nous abandonnions Svältbacka, personne ne voudrait en donner quoi que ce soit et alors, comment pourrions-nous acheter une autre terre ? Nous devons demeurer là et il vaut beaucoup mieux y rester que d'errer en mendiant par le monde. Si seulement je pouvais échapper à la saisie !

— Est-ce du goudron de l'an dernier que vous conduisez là ?

— Non ! Comment aurais-je pu le garder si longtemps ? Le goudron aussi va directement de la main à la bouche. Il a été brûlé récemment, et à peine l'avais-je mis en tonnes que j'ai dû prendre le chemin de la ville.

Tout en parlant, nous étions arrivés à une cabane

(*) Svältbacka = champ de la faim.

de paysans. C'était une halte et le vieux avait l'intention d'y donner à manger à son cheval. C'était aussi mon but, et quoique je n'en eusse nulle envie, il y avait déjà si longtemps que je marchais, que le cheval avait besoin de nourriture et de repos. Nous entrâmes dans la cour. Le traîneau du vieux grinçait fortement sur le sol nu et détrempé au voisinage de la masure et nous aidâmes à deux le maigre cheval qui tirait de toutes ses forces.

Quand nous eûmes dételé les chevaux et leur jeté du foin, nous prîmes nos marendes et nous rendîmes dans la cabane. Mon compagnon prit son sac d'écorce de bouleau, y chercha quelque chose et s'assit sur un banc au coin de l'âtre.

Je m'approchai, comme pour attiser le feu, curieux de savoir de quoi se composait le déjeuner du gueux. Maigre et pauvre était sa pitance, noir le croûton de pain qu'il cassait, âcre et amer le condiment dont il l'assaisonnait : quelques grains de sel où il trempait son pain sans goût et sans force.

Je me détournai de ce spectacle et ouvris mon sac de voyage. J'essayai de paraître aussi tranquille et indifférent que possible, quoique les sentiments les plus étonnants agitassent mon cœur. Lorsque j'eus repris mon sangfroid je dis au vieux : « Venez ici et partagez mes provisions! »

Mais il me regarda alors en plein visage et ne répondit pas Peut-être n'avait-il pas entendu, peut-être etait-il retenu par le désir de se consenter de sa propre ration.

— Venez! Venez ici et mangez! lui dis-je à nouveau.

— Pourquoi êtes-vous si bon pour moi, demanda-t-il en remettant son croûton dans son panier. Puis il vint à pas lents, me fixant d'un regard hésitant, comme s'il eût douté que mon offre fût faite sérieusement.

— Nous nous connaissons assez, lui dis-je, pour être bon l'un envers l'autre. Asseyez-vous et mangez.

Le pauvre homme s'assit et je dois avouer qu'il avait encore très bon appétit.

(A suivre) EMILE LE JEUNE.



Petite Chronique.

Brutalement, stupidement, la mort a atteint Emile Zola. Le Maître du Naturalisme meurt, laissant derrière lui une œuvre colossale. Celle-ci a été critiquée, discutée avec passion, mais le puissant écrivain n'en occupait pas moins dans la littérature française une place prépondérante et légitimée par son incontestable talent, ses remarquables conceptions artistiques et son travail probe et opiniâtre : c'est l'un des formidables ouvriers de l'édifice littéraire du siècle qui disparaît — et rentre dans l'immortelle Gloire.

La 5e Exposition du cercle d'Art *Labeur* s'ouvre samedi 4 octobre à 2 heures, au Musée Moderne. Des conférences et un concert consacré aux compositeurs belges contemporains seront organisés pendant la durée de ce salon.



A Thuin. — Une quarantaine d'œuvres du peintre Jules Cran ont été réunies dans les salons de l'Hôtel de Ville. On a revu avec plaisir à cette exposition, la grande toile, déjà remarquée lors du concours Godecharles : *Caïn.*

Parmi les autres peintures intéressantes, citons la *Femme au manchon,* d'une mise en page distinguée; des portraits et particulièrement celui de la mère du jeune artiste; l'*Étang,* la *Drève d'Overyssche,* la *Ferme ensoleillée,* paysages harmonieux.



A Spa. — Le quarante et unième salon ouvert à Spa, a réuni, comme les années précédentes de très nombreuses œuvres. Le nombre (260) ne serait pas un mal si la qualité faisait moins défaut. Il est cependant à noter que le salon de cette année marque un effort vers un mieux et que l'exposition actuelle est en progrès sur celle des années précédentes. Ceci est une remarque générale, car des artistes de talent réel, exposent : Desenfans, Levêque, Staquet, Uytterschaut, Knoppf.

Parmi les envois des dames, très nombreuses, notons ceux de Mlles De Bièvre, Rucloux, G. Meunier.



L'Exposition, à Bruges, des Primitifs Flamands est prolongée jusqu'au 6 octobre.



Le Salon de Gand est installé dans les bâtiments du nouveau Musée, au Parc de la Citadelle, non loin de la gare de Gand Saint-Pierre.



Les quatre Concerts populaires de la saison auront lieu au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, aux dates ci-après :

6-7 décembre, premier concert, avec le concours de M. F. Busoni, pianiste; 10-11 janvier, deuxième concert, avec le concours de M. Fritz Kreisler, violoniste; 7-8 février, troisième concert, avec le concours de M. Henri Marteau, violoniste; 28-29 mars, quatrième concert, consacré à l'exécution *intégrale* du deuxième acte de *Parsifal* de Richard Wagner, non encore exécuté en Belgique. Les prix seront surélevés pour cette dernière audition, en vue de laquelle seront engagés des artistes de tout premier ordre.

Le bureau d'abonnement, pour les quatre concerts, est dès à présent ouvert, chez Schott, 56, montagne de la Cour, jusqu'au 15 novembre.



Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles, 53, rue d'Orléans, Directeur Fondateur : Henri Thiébaut. La réouverture des cours aura lieu le jeudi 16 octobre. L'enseignement comprend : *Le Solfège* (tous les degrés) *le chant d'ensemble, le chant individuel, l'interprétation vocale, l'harmonie et la composition, l'histoire de la musique et haute théorie musicale, l'histoire de la littérature, la diction et la déclamation, le piano,* (tous les degrés), *le piano d'ensemble* et *la lecture à vue* à 2, 4, 6, et 8 mains.

Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser au local le Dimanche de 9 à 12 heures et le jeudi de 2 à 4 heures.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink rue du Fort, 16.

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

Emile Zola

—



EMILE ZOLA est mort. Voilà deux semaines qu'un accident stupide nous l'a ravi. Il a quitté la vie comme un Rougon-Macquart, enlevé par un événement dont la banalité même étonne. A la tristesse suscitée par la nouvelle fatale une stupéfaction profonde se mêla ; tout jusqu'à la fin, devait être douloureux, contrarié, inattendu, dans la destinée de ce formidable travailleur.

Mais voilà que tout à coup ce mort, déjà si glorieux, se met à grandir, à grandir tellement que tout ce que nous pensions de lui, tout ce que nous croyions savoir de lui, se trouve bouleversé. Comme Henri III, regardant, par la porte entrebâillée de son cabinet, le cadavre du duc de Guise assassiné par ses quarante-cinq Gascons, nous nous écrions : Mon Dieu, qu'il est grand !

Certes, on savait que l'œuvre était considérable, on l'avait vu s'élever, mais on ne regardait que chacune des pierres qui s'ajoutaient à l'édifice et l'on ne parlait que de l'une d'elles à la fois ; on chicanait, on disputait, on ergotait, mais on ne s'apercevait pas que l'on discutait une méthode et non des livres.

On ne peut avoir la prétention de caractériser dès maintenant où la confusion est encore dans tous les esprits, l'immense labeur de cet écrivain, mais je crois que, pour y voir clair, il ne faudra plus s'égarer en ces longues dissertations sur le plan qu'il s'était tracé d'avance.



L'idéal scientifique du maître sur lequel les critiques insistaient trop, faussait le point de départ de leur argumentation. La postérité ergotera-t-elle sur des théories d'hérédité si elle se trouve en présence de quelques chefs-d'œuvre? Attachera-t-elle au plan initial une importance que ne lui attribua pas l'écrivain lui-même, puisqu'il en sortit délibérément quand il s'y sentit mal à l'aise? Non. Elle ne se souciera guère de l'arbre généalogique des Rougon-Macquart qui figure en tête d'une *Page d'Amour*. Que restera-t-il de lui ? Il est des écrivains qui sont considérés comme les pères de la littérature et de la pensée, non point tant à cause de tel ou tel livre, mais pour l'ensemble de leur œuvre, de leur vie, de l'influence qu'ils ont exercée sur leur temps; Diderot est un de ceux-là. Et vraiment Emile Zola mérite une telle gloire, car malgré ses romans admirables, on le sent toujours supérieur à son art.

Malgré qu'on ait oublié devant des œuvres plus violentes et plus âpres la grâce et la tendresse qui ornent ses premiers romans, lierre verdoyant qui s'enroule autour du tronc d'un chêne, nous ne nous

attarderons pas à les rappeler plus longuement; son étrange destinée nous requiert davantage, car elle atteste son génie.

Sous son effort, le cadre de la tradition française craqua de toutes parts. Bien que les révolutions littéraires de la première moitié du XIXme siècle eussent déjà habitué les esprits à s'étonner moins de nouveaux bouleversements, il fit hurler. On ne se comprit plus à son sujet, ce fut la tour de Babel, les mots revêtirent soudain les sens les plus différents.

Zola combattait, au nom de la vérité, toutes les erreurs et les hypocrisies, il arrachait le masque aux mensonges. Toute une jeunesse ardente l'acclama, ce fut un dieu.

Mais lui qui était toute bonté, lui qui accueillit toujours les jeunes avec une cordialité de grand frère, les reconforta, les aida, fut bruyamment renié par beaucoup d'entre eux.

On se souvient du fameux manifeste des cinq. Il leur fallut se mettre à cinq, ces renégats, pour accomplir une lâcheté envers celui qui, littérairement, les avait couvés. Ils se firent une réclame de leur mauvaise action.

Zola en avait vu bien d'autres. Car rien n'est mesuré dans les appréciations qu'il suscite. Les uns l'accusent d'être le plus immonde des pornographes, d'autres le considèrent comme le plus implacable des moralistes. Une atmosphère d'émeute environne chacune de ses manifestations, chacune de ses productions. A peine a-t-il parlé que la bataille est déchaînée.

C'est que jusqu'à sa dernière heure, on le vit agir selon le cri de guerre qu'il poussait il y a vingt cinq ans : « *Ah! se sentir la continuelle et irrésistible nécessité de crier tout haut ce qu'on pense, surtout lorsqu'on est seul à le penser et quitte à gâter les joies de sa vie!* »

Zola est un évangéliste!

Mais voilà, il n'avait pas, disait-on, l'esprit français (lequel?); ce n'était ni un sceptique ni un dillettante. Son âme passionnée hurlait ses amours et ses haines avec une intransigeance farouche. Il eut des violences sombres de vieux peintre espagnol.

Dirais-je ici tout ce que, le premier, il a apporté dans la littérature française, tout ce qu'il a innové? Ce serait trop long et j'ai hâte d'arriver au dernier acte de sa vie.

L'ombre et la honte règnaient sur la France et ceux qui avaient toujours vécu de la vie intellectuelle et morale de cette grande nation voyaient avec une inquiétude navrée s'éteindre le flambeau de la justice et de l'honneur qu'elle brandissait si vaillamment autrefois. D'un grand geste, Zola déchira les ténèbres, répandit la clarté de son âme généreuse, ardente, passionnée et « le jour sortit de la nuit comme d'une victoire. »

Il y a vingt ans que l'on parle de « l'insuccès des prétentions de Zola » « de ses défaites », etc.

Il fut vaincu une dernière fois au Palais de Justice de Paris, là où le droit moderne fut édifié par des magistrats intègres et illustres. Il fut vaincu dans la rue où l'on tenta de l'assommer et de le jeter en Seine. Jamais il ne remporta de plus grande victoire.

Comme Gaspard de Coligny, toujours vaincu lui aussi, mais plus redoutable après chaque défaite, comme Guillaume le Taciturne toujours battu, toujours traqué, mais toujours debout, toujours plus terrible, Zola sort plus grand et plus fort de chaque combat que ses adversaires se vantaient d'avoir gagné.

Il sortit si grand du dernier qu'il nous apparut comme l'incarnation même de la conscience humaine.

Devant cette conscience, devant cette lumière divine qu'il nous fut donné de contempler, nous sommes saisis d'un tremblement sacré, nous balbutions comme des enfants.

Novus rerum nascitur ordo!

La Vérité a triomphé et comme si le Destin jugeait qu'une telle victoire suffit à un homme, si grand qu'il soit, il a brisé la plume qui allait écrire *Justice*. Mais la justice est dans son œuvre; il peut dire comme Socrate à Hippias qui lui reprochait de n'avoir jamais défini nettement la justice : « Tu ne sais donc pas, Hippias, que je ne cesse de montrer ce que je pense de la justice? — Comment la définis-tu? — Je la définis, sinon par des paroles, du moins par des actions. Ne trouves-tu pas les actions plus convaincantes que les paroles? — Beaucoup plus; car bien des gens disent des choses fort justes et commettent de grandes injustices; mais en conformant à la justice toutes ses actions, il est impossible d'être injuste. »

MAURICE DES OMBIAUX.



LA PUISSANCE DES CHOSES

(Extraits)

L'imperceptible Chant

—

Un oiseau chante sur la branche,
Un oiseau chante dans le vent
Et tout s'arrête et tout se penche
Pour écouter chanter ce chant.

Ne songe plus, ô vierge blanche,
Aux rêves de ton cœur fervent...
Qu'un peu de ta douleur s'épanche
En écoutant chanter ce chant.

Car c'est l'ombre même qui chante,
Sur les branches et dans le vent,
Si doucement et d'une voix si lente
Qu'elle semble écouter son chant !

II. La Chanson vague

—

Des cloches mornes sonnent l'heure...
Longuement, sous le ciel bénin,
Une voix d'or, là-bas, s'éteint.
On ne sait pas si quelqu'un pleure...

La brise fine s'assouplit
Et se faufile entre les choses...
Ses chansons ne sont point moroses.
On ne sait pas si quelqu'un rit...

Les Amants quittent leur demeure
Et la lumière s'attendrit...
On ne sait pas si quelqu'un rit,
On ne sait pas si quelqu'un pleure....

III. La Chanson gaie

—

L'âme sautillante du Rire
Sous chaque chose se tapit.
On n'oserait pas se le dire
Mais on entend que quelqu'un rit.

Frôlis du vent, clarine claire,
Sourcelinette dans les bois,
Tout se fait musique légère
Pour accompagner cette voix.

Tout est violon, tout est lyre,
Fine dentelle de chansons
Et l'on saisit dans tous ces sons
L'âme sautillante du Rire !

EDOUARD DE TALLENAY.



La Barque funèbre (°)

—

au Dr DEPERMENTIER, très sympathiquement.

Comme le soleil s'engloutissait derrière les nuages de l'horizon, la barque funèbre parut.

Silencieuse, elle passait sur l'onde recueillie qui comme un vaste miroir d'or reflètait les splendeurs du crépuscule.

La théorie des elfes avait paré de fleurs le corps de Lancelot que des sirènes avaient trouvé, inanimé, sur la berge, aux premiers feux de l'aube Le Chevalier reposait, étendu parmi les étoffes précieuses, le brocart et le satin, dont les flots débordants en se baignant dans le lac se confondaient aux flots lumineux des eaux.

A ses côtés, quatre de ses frères d'armes, tout vêtus d'apparâts, se tenaient debout, figés dans leur pose de pierre, les poings appuyés à la garde de leurs glaives. Derrière lui veillait Viviane, la Dame du Lac, vêtue de blanc, le front ceint de son féerique diadème aux mille clartés.

Par instants, des vagues émergeaient les corps des sirènes qui dirigeaient l'esquif vers la grotte des Ombres; mais leur chair était si pure qu'elle se perdait parmi les lys que le vent faisait glisser sur l'onde.

Un douloureux chant de harpes invisibles monta, apportant l'adieu des séjours sous-marins... Aux sons de cette musique, Lancelot crut voir surgir devant lui le merveilleux palais de cristal où sa calme jeunesse s'était épanouie. Comme aux jours d'antan, il revit Viviane, toute blonde dans la lumière irisée qui se jouait au travers des algues : ses yeux brillaient, concentrant en eux le mystère et les trésors cachés de l'élément liquide, sur ses lèvres errait son sourire incantateur des aubes, et ses cheveux tombaient comme une caresse sur ses épaules vierges, enlaçant son beau corps diaphane. Il la revoyait siégeant au milieu des voluptueuses ondines et des nymphes pensives, évoquant à chacun de ses gestes tout un monde de rêves ineffables. Il la revoyait enfin lui enseignant, de sa voix douce, les secrets infinis de la nature et lui confiant les mots magiques qui commandent aux esprits de l'eau, de l'air et du feu.

Ne devait-il pas tout à cette seconde mère, si jeune et si belle ? Que ne pouvait-elle lui reprocher, aujourd'hui, à lui le prédestiné qui n'avait point su vaincre ?

Il entendit sa voix qui disait :

« Lancelot ! Lancelot ! pauvre enfant, sens-tu ce chant d'adieu qui monte : que puis-je encore pour toi ? Ne t'avais-je pas tout donné, la force et le savoir ? Tu pouvais conquérir la couronne spirituelle des Purs ; tu ne l'as pas voulu. Tu pouvais lutter invinciblement sous l'égide enchantée que tu as quittée pour redescendre vers les vains mirages d'ici-bas. Le désir que tu devais étouffer en tes poings experts, tu l'as nourri et fortifié ; aujourd'hui le monstre te dévore. Tu voyais et tu savais : le Destin pèsera sur toi doublement. Aucune force, hélas ! n'éviterait le Châtiment : je peux tout sur l'avenir, je ne puis rien sur le passé.

Et c'est pourquoi, Lancelot, ô mon fils bien aimé, je pleure sur toi comme on pleure sur un mort... »

La voix se tût. L'ombre descendait lentement, semblable à un voile de deuil. Lancelot entrouvrit

(°) D'un roman à paraître sous le titre : *Les Chevaliers du Saint-Graal.*

ses paupières alourdies. Un pétale de rose emporté par le vent lui effleura le visage : ses quatre compagnons d'armes frémirent, immobiles, les yeux fixés sur l'horizon.

La barque approchait de la grotte.

Lancelot voulut parler, mais en vain. Viviane comprit que la fin était proche ; maternelle, elle se pencha et lui murmura les paroles consolatrices, tandis que ses larmes en tombant sur le front du guerrier semblaient le ceindre d'une frêle couronne de diamant.

Soudain les nuages de l'horizon s'ouvrirent, le soleil apparut, pareil au flambeau qui se meurt, un unique rayon en jaillit qui baigna de son sacre funèbre le front du héros vaincu.

Sur la rive, une blancheur dorée fondue dans la brume bleuâtre du soir, si pure qu'on eut dit un lys épanoui pour boire l'or dernier des voûtes sacrées, s'esquissa, puis disparut comme un rêve...

Lancelot frissonna de tout son être : à travers ses prunelles élargies qu'illuminait un suprême embrasement d'amour, il avait cru voir surgir l'âme de Geneviève.

Il étendit les mains dans le geste d'une désespérante étreinte, ses lèvres se convulsèrent en un baiser d'éternel adieu : ses yeux virent le ciel pour la dernière fois.

Un souffle parfumé qui venait de l'Est passa sur la barque et caressa le Chevalier qui s'en allait vers la Mort, parmi les fleurs et la lumière...

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.



Primavera

—

à ADOLPHE LAMBERT.

L'aube d'or souriait dans le bois enchanté
Lorsque tu m'apparus, ô ma blonde Myrielle,
Le front ceint de candeur et de sérénité,
Les yeux illuminés d'une extase éternelle.

De longs parfums montaient des lacs pleins de soleil
Où des cygnes miraient la grâce de leurs lignes,
Et telle tu passais en mon rêve vermeil,
Plus douce qu'un parfum, plus blanche que les cygnes.

Je crus, du clair séjour, voir la fée immortelle
Qui soudain concentrait tout le printemps en elle :
L'azur vierge brillait dans tes regards songeurs,

Tout l'univers chantait dans ton âme éphémère
Et tu passais, parmi les fleurs et la lumière,
Lumière en la lumière et fleur parmi les fleurs.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.

La protection littéraire en Belgique

—

Au cours de l'enquête du *Messager de Bruxelles* sur la situation de l'homme de lettres en Belgique, il fut quelque peu parlé de protection gouvernementale. Certains écrivains consultés posèrent ce principe absolu que l'Art n'a rien à démêler avec l'Etat; d'autres défendirent cette idée que, la littérature rencontrant en notre pays des conditions de vie défavorables, il était du devoir du Trésor public d'intervenir pour compenser, dans une certaine mesure, l'hostilité manifestée par le milieu même. Ces derniers critiquèrent, amèrement, la façon dont sont répartis actuellement les subsides alloués par le Budget de l'Intérieur aux Lettres belges d'expression française. Ce faisant, ils n'attaquèrent point, que je sache, les opinions du gouvernement, et ne rendirent point son attitude politique responsable de tout le mal. Ils se bornèrent simplement à exprimer quelques critiques d'un système dont l'inefficacité est démontrée depuis longtemps. Cela n'a pas empêché *Le Patriote* de prendre feu, à ce propos, et de distiller contre les gens de lettres belges une de ces proses aimables dont il a le secret. D'après lui, la littérature serait largement subsidiée chez nous « Nous ne voudrions pas citer des noms — dit-il — mais si l'on veut s'enquérir soit au Ministère de l'Intérieur, soit à la Cour des Comptes, on y verra que les littérateurs belges reçoivent, *très discrètement* il est vrai, des subsides parfois très importants, quand on ne leur reprend pas tout le stock de leurs ouvrages invendus pour les envoyer aux bibliothèques populaires... ou au pilon. »

Le Patriote ment, et nous le mettons bien au défi de citer, parmi les écrivains subsidiés par l'Etat, plus de quatre ou cinq noms connus dans le monde des lettres belges. Tandis que l'on dépense des sommes considérables, prélevées sur le budget de l'Agriculture, pour encourager certains élèves de nos académies de peinture et de musique, rien n'est fait pour la jeunesse littéraire. Aucune revue jeune, aucun cercle de propagande artistique ne reçoit l'aide de l'Etat. Quand celui-ci consent à acheter quelque œuvre d'auteur national, c'est après l'avoir fait soumettre à la critique étroite et surtout « morale » de ses ronds-de-cuir. Il n'est pas étonnant que les *cinq ou six* livres auxquels cette critique est annuellement favorable soient dignes tout au plus du pilon !

Du reste, il suffit de lire l'article 45 du Budget du Ministère de l'Intérieur pour s'apercevoir que l'hostilité du gouvernement, vis-à-vis de la littérature d'expression française, est *systématique*. Le dit article 45, par son texte abracadabrant, permet au Département de l'Intérieur d'*escamoter* les subsides votés pour les écrivains belges, sans que l'on puisse le moins du monde taxer la chose d'illégalité. Son étonnante

rédaction entremêle d'une façon inextricable les lettres les sciences, l'archéologie, les bibliothèques populaires, les frais de jury pour la lecture des ouvrages dramatiques flamands, wallons et français, et cent mille choses qui n'ont pas la moindre parenté entre elles. De sorte que les allocations votées par les Chambres, d'une façon globale, sont réparties par le Service des Sciences et des Lettres d'une façon tout à fait arbitraire. La loi oblige celui-ci à faire très large la part des littératures dramatiques wallone et flamande, mais il peut ne pas consacrer le moindre liard à l'encouragement de la littérature française. (*)

Voici, du reste, le texte de cet article 45 du budget de l'Intérieur. Il permettra à chacun d'éclairer amplement sa religion :

Subsides et encouragements littéraires et scientifiques ; publication d'une *Bibliographie nationale (de 1830 à 1880);* voyages et missions littéraires, scientifiques ou archéologiques; fouilles et travaux dans l'intérêt de la science et de l'archéologie nationale; location d'une table d'études à la station zoologique de Naples; part contributive de la Belgique dans les frais de publication du *Woordenboek der Nederlandsche Taal* (dictionnaire de la langue néerlandaise). Secours à des littérateurs ou savants qui sont dans le besoin, ou aux familles de littérateurs ou savants décédés. Sociétés littéraires et scientifiques. Prix quinquennaux et décennaux fondés par les arrêtés royaux du 1er décembre 1845, du 6 juillet 1851, du 20 décembre 1882 et du 30 avril 1895. Souscriptions; acquisition d'ouvrages destinés aux bibliothèques populaires; acquisition et reliure d'ouvrages scientifiques ou littéraires pour le service spécial de l'administration des sciences et des lettres. Publication de la *Bibliographie de Belgique.* Frais du bureau de l'Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques; frais d'impression et autres dépenses relatives à l'exécution de la loi du 30 septembre 1887; dépenses diverses. Encouragements à la littérature et à l'art dramatique (littéraire et musical) Publication de la *Bibliotheca belgica,* Office international de bibliographie : rédaction et administration.

* * *

Si nous critiquons ici le mode de répartition des subsides divers qu'alloue le budget de l'Intérieur, nous n'en rendons pas, faut-il le dire, responsable le gouvernement actuel. Ce n'est point lui qui a déterminé le texte de ce bel article 45; ce n'est point lui qui a créé la situation dont souffrent les lettres belges. *Le Patriote,* en prétendant le défendre lorsqu'il n'était pas attaqué, a laissé passer une nouvelle occasion de se taire. Son hostilité envers les gens de lettres le fait divaguer d'une façon assez plaisante. Il va jusqu'à citer les paroles de Joseph II : « C'est dans le débit des ouvrages lorsqu'ils sont bons que les auteurs doivent trouver leur encouragement. » C'est là une très grosse malice que *Le Soir* n'a point manqué de répéter. Pour ces bons confrères, le débit d'une œuvre est le signe de sa valeur. « La bonne marchandise, disent-ils, est celle qui se vend bien ». On comprend, maintenant, pourquoi ils ont, ces bons journaux, une sainte défiance de la littérature belge : ça ne se vend guère! Ce critérium de boutiquier, on s'étonnerait fort de ne le voir point admettre par la bonne Presse de Belgique.

JEAN LEBLANC.

(*) Le remède à ceci serait la subdivision de l'article 45 en plusieurs autres articles homogènes; ainsi serait fixée nettement la part des lettres dans le crédit global. Nous espérons bien qu'un de nos députés proposera cette légère modification lors de la prochaine discussion des budgets.



LITTÉRATURE FINLANDAISE

Mon Compagnon de Voyage

par

PIETARI PAIVARINTA

(Suite)

Il fallut nous quitter. Matti continua sa route vers la ville, tandis que je poursuivais, de mon côté, le but de mon voyage

En cheminant, désormais tout seul, je ne pouvais éloigner de mon esprit l'image du singulier vieillard. Sa maigre cavale, la misérable nourriture destinée aussi bien au maître qu'au cheval, ces habits déchirés, cette face vieillie de misère, tout cela repassait obstinément devant mes yeux Et il me semblait toujours entendre résonner à mes oreilles ces mots : « Sans doute, ainsi penserait chacun qui ne connaît pas l'affaire ! »

Occupé de ces pensées, je voyageai un jour, deux jours. Et maintenant devant moi je vis s'élever une paroisse, vaste et bien bâtie. Le village était très étendu, immenses étaient les prairies et les jardins, au milieu desquels les maisons, rivalisant de grandeur, s'élevaient en files compactes. On ne voyait là aucune colonie nouvelle, mais toutes anciennes fermes et de lointaine date. En ces lieux, il s'était livré maint combat, maintes vies s'y étaient consumées ; — en ces lieux, on avait lutté et vécu, déjà dans l'antiquité rude, en longues et lentes générations, — et l'époque présente se réjouissait et jouissait des fruits sortis de tant de plaintes, de sanglots, de souffrances et des difficultés opprimantes des temps passés.

Peut-être, aucun de tous les paysans de ce village n'avait négligé de payer sa dîme au Pasteur, — oui, peut-être !...

La magnifique église se dressait sur une haute colline, au bord d'un beau lac immensément allongé; une épaisse forêt de pins entourait le temple de toutes autres parts. Un peu plus loin, sur une langue de terre profondément avancée dans le lac, était bâti le presbytère, enveloppé d'un parc au feuillage touffu.

Les affaires, pour lesquelles je m'étais mis en route, devaient m'y conduire. La demeure était belle, autant au dedans que d'aspect extérieur. On y voyait tout ce que la civilisation moderne procure de confort.

Le Pasteur était assis dans un large fauteuil rembourré. C'était un homme de haute taille, plein d'embonpoint, d'une noble prestance. On n'aurait pu dire de lui qu'il avait vieilli avant l'âge. Il administrait la paroisse dont dépendait le « champ de la faim » de Matti. C'était à cause de ses revenus que Matti se traînait péniblement sur la route de la ville, lui qui aurait payé si volontiers sa dîme, s'il avait pu.

Lorsque j'entrai auprès du Pasteur, le clerc s'y trouvait déjà et recevait une remontrance sévère.

— Et tu agis comme un honnête homme à ta façon : pas une seule fois encore tu ne m'as dit combien de vaches chacun des paysans possède... et cependant je sais très bien que tu as constaté récemment le nombre des vaches dans la plupart des fermes !...

— Qui ? Moi ? repartit le clerc.

— Certainement, toi ! fit l'autre en fixant sur lui des regards courroucés.

— Comment pourrais-je savoir combien de vaches possède chacun ? dit le clerc docilement.

Il était visible qu'il désirait échapper au plus vite à un échange de vues aussi violent.

— Tu le sais très bien, j'en suis sûr, mais tu ne veux pas me le communiquer. Les coquins me volent tant qu'ils peuvent, et celui qui est avec eux est complice de leur péché ! Sais-tu, clerc, quelle est la récompense des voleurs ? cria très haut le prêtre.

Le clerc n'avait pas l'air d'être un dadais. La rougeur de l'amour-propre blessé et de l'honneur atteint lui monta au visage et, à cette accusation que le Pasteur, — à cause de ma présence — avait poussée, me semblait-il, trop loin, il répondit :

— Je ne pense pas que ce soit mon devoir de circuler par le village, pour y compter les vaches des gens et en rapporter ensuite le nombre au Pasteur. Je ne pense pas davantage que je sois responsable devant Dieu, ni devant les hommes, pour quelques bêtes de plus ou de moins. Il est vrai qu'il y a, sur terre, deux sortes d'hommes : les uns cherchent à augmenter le plus possible leurs revenus, les autres à diminuer leurs dépenses ; néanmoins, je ne me crois pas obligé de porter, en aucune façon, la responsabilité des actes des uns ni des autres. Celui qui a pénétré souvent sous le chaume des pauvres et les a fréquentés, celui-là sait très bien pourquoi il en est ainsi. — Le Pasteur, suivant ma façon de voir, a dit plus qu'il n'était juste et raisonnable !

Ce fut alors au tour du curé de rougir. Et marchant sur son clerc avec toute la force de sa dignité ecclésiastique :

— Sais-tu, clerc, dit-il, à qui tu parles ?

— Je le sais très bien. Je parle à Monseigneur le Pasteur... Je regrette de ne pouvoir dire « au très clément Pasteur », ajouta le clerc, — et il s'en fût, sans prendre congé de son interlocuteur.

J'eus alors l'occasion d'exposer le but de ma visite. Le pieux homme était très irrité, le discours du clerc l'avait exaspéré.

— Ce rustre tient la tête et le verbe hauts, et n'a pas honte d'affronter ceux qui valent mieux que lui. Il s'est montré souvent si obstiné, que maintes fois d'autres prêtres m'ont dit : « Si c'était mon clerc, je l'aurais vite apprivoisé ! » Mais essayez donc !... Vous venez de voir à quoi cela aboutit ! gémit le Pasteur amèrement.

Je ne pouvais rien lui répondre, car il me semblait que lui-même avait créé les principaux motifs de cette dispute.

Je me fis très humble, comme il convenait, et j'exposai l'affaire qui m'amenait. Ce jeu fit son effet ordinaire et le Pasteur se montra bienveillant et encourageant. Bientôt l'entretien s'engagea, vif et familier, à propos de tout. Le peuple, ses usages et ses coutumes, le prêtre paraissait les connaître parfaitement. Au moins le croyait-il, ainsi qu'il ressortait de ses exposés. Il professait cette opinion, — sur laquelle il s'étendit longuement, — que les hommes, ou plutôt le peuple, n'a pas assez d'intelligence pour comprendre la reconnaissance qu'il doit à son plus grand bienfaiteur. Le Pasteur ne désignait pas, il est vrai, ce « plus grand bienfaiteur », mais ses paroles et son argumentation donnaient clairement à entendre qu'il s'agissait de Monseigneur lui-même. Et son discours ressemblait beaucoup, à mon avis, à un prêche pour les martyrs.

Après avoir rempli ma mission selon mes vœux, je me remis en route.

Mais Svältbacka Matti et sa provision de goudron me revenaient opiniâtrement à l'idée. Je comparais, involontairement, la situation et le sort des hommes sur cette terre ; j'opposais Matti au Pasteur et m'étonnais de la différence énorme qui régnait entre leurs vies :

Ce dernier, sans souci ni peine, sans crainte, lui, de la saisie, vit entouré de tout ce que nécessite l'existence, dans une habitation superbe et commode, au sein du luxe et du bien-être.

L'autre, au contraire, traîne ses ennuis et ses labeurs dans la misère et le froid, au milieu d'une perpétuelle tristesse, entouré de ses enfants mi-nus, criant de faim ; en combat continu avec une nature avare et misérable, il tend toutes ses forces sous l'empire d'une angoisse constante, pour remplir ses devoirs privés et sociaux, — et finit, quand même, par succomber sous le pesant fardeau de la vie.

...Telles étaient les images qui s'animaient en mon esprit, telles les oppositions entre le Pasteur et SväItbacka Matti. Voilà comment me les faisait apparaître leur vie extérieure, et, cependant, comme êtres humains, je ne voyais entre eux aucune différence....

(A suivre.) EMILE LE JEUNE.

A BRUGES

A propos des Primitifs

Pour Alfred Bastien.

Ici aurait dû se trouver un article sur l'Exposition des Primitifs flamands.

Répondant à l'aimable invitation du *Thyrse*, nous avions projeté d'établir une nomenclature exacte des tableaux réunis par un zèle pieux. Nous eussions décrit, pour la centième fois, maint précieux chef-d'œuvre et — puisqu'il ne faut point dédaigner l'érudition vraie ou apparente — débaptisé et rebaptisé à tort et à travers. Comme un bon critique officiel, il ne nous eut pas déplu de donner quelques conseils sagement bienveillants, aux artistes exposants : Un peu moins de raideur dans les attitudes serait à recommander à M. Jean Van Eyck, lequel possède, d'ailleurs, de belles qualités de coloriste. Que M. Hans Memlinc craigne la mièvrerie...

Il y a de belles promesses dans les œuvres de M. David (Gérard) qu'il ne faut pas confondre avec le fameux conventionnel. M. Jérôme Bosch s'inspire visiblement d'Ensor, mais son dessin est plus serré. Quant à M. Breughel, il manque tout à fait de tenue.

Nous eussions, brodant sur ce thème facile, envoyé un petit salut plein d'encouragement à Pourbus, une grimace à Rogier de la Pasture, un gracieux sourire à droite, un coup de griffe à gauche ; etc., etc...

Très haut juché sur notre piédestal, nous faisions et défaisions les réputations — passez muscade! — avec une prédilection marquée pour ce dernier exercice, agréable entre tous. Nous occupant d'artistes défunts, notre Haute Compétence n'avait nullement à craindre les représailles grossières, dont les plus méprisables sont encore les giffles qui vous tombent au seuil des cabinets de rédaction ou le soir, à la sortie des théâtres.

Mais voilà : Nous comptions sans l'émotion qui peu à peu nous envahit en arrivant dans cette vieille ville de Bruges et nous fit oublier notre sacerdoce improvisé. Et c'est plein d'une angoisse religieuse que nous pénétrâmes dans les salles où régnaient les œuvres des bons maîtres-ouvriers de Saint-Luc.

Là, s'affirmait, au-dessus de nos vaines rhétoriques, la puissance du labeur sévère, du métier savant, mis au service d'une inspiration naïve et souriante.

Les graves portraits au faire large et minutieux ; les saintes angéliques, incorporées dans les calmes flamandes du XVe siècle ; les bourreaux mystiques et candides qui semblent — fournisseurs de bienheureux pour les chœurs célestes — accomplir quelque besogne évangélique ; les paysages clairs et les ciels limpides... tout cela chantait le culte de la Vie de l'âme joint au respect de la Vie temporelle. C'était la glorification profonde de l'esprit pénétrant la matière et cristallisé dans la représentation des choses tangibles.

A côté de la sérénité souveraine de Van Eyck — la force — et de Memlinc — la grâce confiante — combien d'inquiétudes pourtant, exprimées ailleurs!

Ainsi, nous parcourions le cycle des sentiments humains, magnifiés hautement et simplement.

Cantique de la couleur et de la ligne, cette réunion de chefs-d'œuvre célébrait si éloquemment la Beauté, comme autrement le firent la Grèce et la Renaissance, que nous nous sommes demandés ce que devenait dans une aussi parfaite harmonie, la personnalité de chacun des artistes divins qui en formèrent les éléments.

Une froide et scientifique analyse nous sembla dès lors impossible.

Et quand, à regret, nous sortîmes de cette atmosphère recueillie, nous ne pûmes que formuler, très humblement, notre reconnaissance infinie pour les vieux maîtres béatifiés.

M. J. Lefebvre.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le Labeur

—

Sans avoir à recourir aux bons offices du « bénissoir » instrument d'un maniement dangereux et toujours ingrat, on peut hautement et sincèrement louer ce bel élan d'enthousiasme : la cinquième exposition du cercle *Labeur*, qui, par l'effort opiniâtre de chacun de ses membres affirme nettement sa vitalité croissante. Chaque œuvre est, pour ainsi dire, une étape gagnée, quelle qu'en soit la direction, et maint exposant qui déjà avait trouvé la voie « monayable » pour ses œuvres, ne s'est pas contenté de refaire une fois de plus ce qui lui réussit l'an passé : il a continué sa tâche.

Beaudrenghien exposa jadis des figures néo-romanes qui, au point de vue réalisation étaient plus complètes que ce que nous voyons aujourd'hui. Mais il abandonne ce qui serait devenu une recette et voici mieux, son groupe *Douleur*, dont la composition, d'une statique solide nous émut profondément. Ailleurs, dans son *Homme roulant une pierre*, combien plus il pénètre dans la vie en étudiant la rythmique de ce mouvement, que lorsqu'il se bornait à l'expression — quasi toute décorative — qu'il excellait à donner par son habile jeu de draperies!

Une sorte de parenté mystique relie Beaudrenghien à Delaunois Tous deux tendent vers un Idéal semblable, si différents que soient les sujets qui les attirent.

Après le réel succès de ses paysages *Au pays monastique*, Delaunois continue, mais sans se répéter, l'évocation de ces oasis de prière, de calme, de béatitude, par une série d'*Intérieurs*. *Le Cloître* nous est d'expression connue et nous remémore celui que possède le musée. Mais ses autres œuvres sont une nouvelle source d'émotions : *Monastère, chez la Nonnette, l'Ame qui monte*, etc. Du Jansens, du Verhaeren et du Sidaner à la fois! La couleur de Verhaeren, sans que le souci d'être coloriste domine et nuise à l'expression ; le « silence » du Sidaner, sans cette facture uniforme qui apparaît impérieuse, agaçante chez ce peintre français ; enfin, plus encore que chez Jansens, le côté documentaire, anecdotique disparaît et c'est l'âme même des choses qui devient visible, sous le mystérieux pinceau de Delaunois.

De même, c'est toute une vie d'humble douleur, résignée et pourtant toujours inquiète, que nous révèle la *Femme de pêcheur*, d'Oleffe. A peine pensons-nous que cette émouvante figure est peut-être un portrait. C'est moins encore un morceau ficelé avec roublardise. Aussi, le public qu'un engoûment passager et fou entraîne vers les seules préoccupations en vue : soleil, métier, etc., est-il d'autant plus indifférent à ces œuvres qu'elles s'écartent davantage de l'objectivité immédiate. Ceux-là qui pardonneront à Vanzevenberghen des atrocités de la forme, pour vanter un coloris qu'il s'est habilement assimilé, prendront cette adresse de métier à témoin pour expliquer leur hostilité envers les toiles de Vandenhouten. Les qualités qu'elles possèdent diffèrent, il est vrai, des désiderata réalistes. Nous leur abandonnons volontiers la *Sirène endormie*, que nous intitulerons nous-mêmes : étude appropriée aux fins d'exposition. Mais nous revendiquons pour le *Portrait de jeune fille*, la seule trace de style que renferme pour ainsi dire toute la peinture du *Labeur*. Certes, l'expérience donnera à ces figures, comme à celles d'Oleffe, plus de stabilité : une volonté patiente précisera des intentions encore diffuses, mais, dès maintenant, nous y voyons poindre un reflet de cette beauté sereine et irréelle que des maîtres du Passé ont notée en d'éternels poèmes.

C'est précisément cette qualité, ce style, qui fait totalement défaut au *Neptune* signé Orphéus. Ah! non, Orphéus ne nous charme pas! Il joue faux, ses accords hurlent : successions de quintes que sa connaissance de l'harmonie n'a pas su masquer.

Et, dans un ton très antipathique, c'est un thème, qu'avant lui, un autre a beaucoup mieux chanté. Comme cet aîné, pourtant, il possède un vaste savoir, un sérieux talent de compositeur, et ce n'est pas à dire qu'il ne pourra modifier sa vision quand il en admettra la laideur. Cette crudité, cette vulgarité, sont évidemment préméditées, nous le savons : elles appartiennent en propre au réalisme dont les adeptes foisonnent un peu partout.

Ici, nous remarquons surtout M. Melsen qui se complait et se repaît à rendre l'animalité graveleuse des rustauds du terroir. Il acquiert, dans son domaine, une remarquable force d'expression, il a plus d'acuité qu'auparavant ; aussi son art aura-t-il suffisamment d'admirateurs pour que nous lui préférions celui de Nykerk, qu'un sentimentalisme toujours fin anime, sans jamais l'amener au « larme-à-l'œil », à la trivialité où tombe Collin dans *Journée perdue,* dans *Oh! jeunesse, printemps de la vie.*

D'autres loueront MM. Merkaert, De Baugnies et Werleman. Ils diront — avec raison — les progrès qu'ils ont accomplis l'an passé. Avouons que leurs paysages nous ont puissamment aidé à comprendre la portée exacte d'un article de Jean Leblanc, paru récemment dans le *Thyrse.*

D'autres aussi, pour féliciter M. Ottman le compareront à Cesanne. En effet, un rapprochement s'impose : il n'est pas deux peintres dont les nature-morte nous laissent aussi indifférents.

Si nous avions à faire un choix entre ces diverses variantes d'un même art, sans doute nos préférences iraient-elles à feu Coppieters, non seulement pour la justesse, la précision de son œil, mais pour l'aspect particulier de ses paysages, brossés suivant une conviction personnelle, cette idée de supprimer par des tons plats, les demi-teintes, les reflets, les effets d'opposition, et, puisque — disait-il — ils se produiront fatalement sur la toile. En plus, ses dessins et ses eaux-fortes révèlent une merveilleuse sureté de main, une admirable promptitude à noter un effet, à saisir un caractère, un geste, dans ses taches principales.

Nous aimerions à parler des paysages de Baümer, généralement très intéressants : un éclairage désastreux nous a empêchés de les apercevoir. Passons donc à ceux de Cambier, qui paraît vouloir se départir de la peinture commercialement baclée à laquelle il nous avait habitués. En dehors de quelques toiles dont la lourdeur de l'empâtement est insupportable, voici *Un soir de lune*, très enveloppé : un bout de barque sur l'étang qui sommeille, œuvre nullement dépourvue de charme, de poésie.

Ce sont les soirs aussi qui séduisent M. Binard, un nouvel exposant. La fantasmagorie subtile du miroitement des eaux le requiert tout particulièrement : il en a surpris plus d'un secret

Que MM. Thevenet et Thysebaert veuillent nous excuser : nous n'avons conservé de leurs envois qu'un souvenir absolument imprécis.

Vanderstraeten, acerbe critique de l'œuvre de Poelaert, intitule *Le Mastodonte*, une étude du Palais de Justice, fusanée avec une volonté tenace. Enfin, Madiol, que nous aurions dû citer beaucoup plus tôt, a fait un très beau paysage et un portrait excellent, vis-à-vis duquel même « des amis » font de flatteuses comparaisons avec certaines œuvres du Musée moderne.

Nous hésitons vraiment à reconnaître aux sculpteurs — à part Beaudrenghien dont nous avons parlé — un enthousiasme égal à celui qui anime tous les peintres de ce cercle. Ils paraissent avoir piétiné sur place.

M. Herbays n'est ni plus, ni moins intéressant que précédemment. Peut-être sa figure *La Terre* annonce-t-elle un effort vers l'indépendance? On le souhaiterait. Et Grandmoulin? Divers morceaux bien venus, une figure de *Négrillonne* bien calée ne sont pas tout ce que l'on doit attendre de lui. Et vous donc, Schirren, accepteriez-vous sérieusement des éloges pour le grand talent, qu'en prodigue, vous dépensez à faire des *vases* et des *petits balayeurs de neige* ? Leurs belles qualités de plastique siéraient si bien à de grandes et nobles figures, sœurs de celles que vous fîtes jadis.

En somme, oublions plutôt ces sculptures, pour conserver l'excellente impression de progrès, de résultats acquis que donne cette vivante exposition. Oublions « ce qui n'est qu'aussi bien que l'an passé ». A des jeunes, on doit demander plus. C'est ce que les Peintres du *Labeur* ont compris : leur salonnet glorifie fièrement la belle devise qu'ils ont choisie.

P. S.

Au Cercle Artistique

Le Salon d'Art photographique ouvert actuellement au Cercle Artistique est de nature à prouver, d'éclatante façon, les mérites esthétiques de l'Art nouveau. Les œuvres nombreuses qui garnissent les deux salles du Waux-hall renseignent abondamment sur les progrès réalisés de jour en jour par les amants de la chambre noire. Elles feront, croyons-nous, tomber plus d'une prévention et plus d'un préjugé, car il est encore des esthètes irréductibles que mettent en grand mal les « prétentions » de la photographie.

Nous conseillons vivement à nos lecteurs une visite à cette exposition de très grand intérêt. J. L.



Petite Chronique.

NOS SAMEDIS. — Nous donnerons dans notre prochain numéro un aperçu du programme pour cet hiver de *Nos Samedis.*



La Manifestation Lemonnier. — Le comité de la manifestation Lemonnier vient d'adopter le programme définitif de celle-ci.

Les cinquante volumes du Maître, reliés chacun différemment et illustrés de dessins et de dédicaces de nos peintres et littérateurs seront remis à Lemonnier au cours de la cérémonie. Le Théâtre du Parc consacrera trois matinées littéraires au talentueux jubilaire. Au cours de chacune d'elles, M. Edmond Picard fera une conférence sur l'écrivain, de qui on représentera *Le Mort.* Enfin, un banquet sera offert par ses admirateurs, au héros de la manifestation. Les artistes français qui de leur côté célèbrent la publication du 50e volume de notre compatriote, seront invités au banquet.



La rue Camille Lemonnier. — *Le Thyrse* a soumis à M. l'Echevin des Beaux-Arts d'Ixelles l'idée de donner le nom de Camille Lemonnier à une rue nouvelle de ce faubourg, où réside le grand romancier.



Musée moderne, Ve exposition du Cercle d'Art : *Labeur.*



Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles. Nous apprenons avec plaisir la nomination de Mme Miry-Merck, comme professeur de chant à l'Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles.

On ne peut que féliciter M. Thiébaut de s'être assuré le concours de cette collaboratrice de talent, car nombreuses, sans aucun doute, seront les élèves qui voudront profiter de son enseignement.



Errata. — Nos lecteurs sont priés de faire les rectifications suivantes dans l'article de notre collaborateur Maurice Boué de Villiers, sur *le Traité des Antinomies*, paru dans le no 8-9 page 76, 1re colonne, dernière ligne, lire *au* Créateur au lieu de : du Créateur ; même page, 2e colonne, ligne 24, lire le *manque*, au lieu de la marque et enfin page 78, 1re colonne, ligne 13 lire *imagés* au lieu de imaginés.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink rue du Fort, 16.

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration : 16 — RUE DU FORT — 16 BRUXELLES	ABONNEMENT : Un An. . 5 francs | Six Mois fr. 2.75 *Pour l'étranger le port en plus.* L'abonnement annuel part du 1er mai.	EDITION DE LUXE TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER PAR AN : 10 francs

Hommage à Camille Lemonnier

—

M. Fernand Cocq, Echevin des Beaux Arts à Ixelles a agréé l'idée que le Thyrse *lui avait soumise de donner le nom de Camille Lemonnier à une rue de ce faubourg. L'Administration communale d'Ixelles a accueilli favorablement une proposition dans ce sens de l'honorable Echevin.*

A la suite de cette décision, l'illustre écrivain nous adresse la lettre ci-après :

« *Mon cher confrère et ami. Votre amitié, cette fois encore, vous a inspiré une idée qui m'a touché dans mes fibres profondes. Il semble que nous mourons un peu moins dans ce qui nous donne l'illusion de nous survivre, même spirituellement. Je suis né à Ixelles : j'y ai vécu, souffert, rêvé, écrit, aimé. C'est, avec mon nom, comme une partie de mon cœur et de ma vie qui, grâce à vous, à votre admirable initiative, va demeurer attachée à une des rues de mon vieux faubourg, où d'autres à leur tour connaîtront la vie triste ou heureuse. Un écrivain comme moi, passionné d'humanité et qui finit, à travers ce qui reste d'un homme dans un nom, par devenir la rumeur d'humanité qu'un coin de la terre natale fait après lui, je ne crois pas qu'il y ait une chose plus émouvante.*

Je vous remercie, je remercie mes amis du Thyrse *fraternellement.*

25 octobre 1902 CAMILLE LEMONNIER.

Nous félicitons vivement Camille Lemonnier de l'honneur qui lui échoit, et nous remercions l'édilité ixelloise d'avoir rendu au Maître un hommage éclatant, de s'être associée, ainsi, aux nombreuses manifestations de sympathie qui se produisent à son adresse.

LE THYRSE.

La Lumière de l'Asie.

—



C'EST sur le décor peut-être assez mal approprié du *Labeur* que M. Vanden Houten nous a parlé du beau poème, si simple et si doux, et si vaste, d'Edwin Arnold (*). Au feu de la parole du conférencier, nous avons vu surgir la silhouette du grand Initié qui fut jadis le très noble prince Gautama — nommé sur la terre Siddârtha — le Bouddha, la Lumière de l'Asie !

C'est en un clair mirage de ce pays de féerie et de clartés qu'est l'Inde que M. Vanden Houten nous montra d'abord la jeunesse du Sauveur du monde s'écoulant lentement, calme et magnifique. Dès son enfance une lumière plane sur lui ; à sa naissance nous voyons le grand arbre palsa qui sachant que le temps était proche — car toute chose savait cela — courber consciemment ses branches flexibles pour entourer d'un bosquet fleuri la majesté de la reine-mère Maya et le prince Siddârtha paraître dans le sourire infini de la nature recueillie et extasiée. Puis c'est l'adolescence du divin envoyé, qui s'allume tout entourée de délices et de rêves et de réalités aussi belles que ces rêves. Sa grande compassion se manifeste enfin : un jour un cygne blessé à la chasse se réfugie dans les bras protecteurs du prince qui le sauve et le défend des mains cruelles du chasseur par la Loi de l'Amour. N'est-ce point là toujours le même Bouddha dont la Bonté ne s'arrête pas à l'Amour des hommes mais s'étend à l'Amour total de tous les êtres vivants, n'est-ce point toujours ce même Bouddha d'une antérieure incarnation qui, voyant dans un désert aride une panthère mourante, gémissant de la douleur maternelle de ne pouvoir allaiter

(*) *La Lumière de l'Asie.* 1 vol. in 8°, Ed. CHACORNAC, Paris, quai St-Michel, 11.

ses petits, donne son corps en pâture à la bête et meurt — lui le Maître qui doit renaître pour sauver le monde — dans l'extase du sacrifice et de la compassion infinis ?

Vient l'âge nubile : le roi son père, voulant retenir le fils bien-aimé qu'une céleste mission appelle loin de son royaume, le marie à la douce Yasôdhara, car, comme l'a dit un sage, « les pensées qu'on ne peut arrêter avec des chaînes d'airain, un cheveu de jeune fille les attache facilement. » Des jours de bonheur exquis s'écoulent comme un calme fleuve bordé de fleurs délicates ; tout porte à croire que Bouddha a renoncé à sa vie de sacrifice, lorsqu'un jour la voix du vent voyageur, en pleurant sur les cordes d'argent d'une gourde exposée au seuil du palais princier, lui révèle tout un monde de souffrances inconnues, quoiqu'entr'aperçues déjà à de courts intervalles. Siddârtha sent se réveiller en lui sa grande compassion, il renonce aux vaines joies terrestres, quitte sa chère épouse, les larmes aux yeux, et part pour sauver ses frères. C'est alors que commence pour lui l'âpre et rude vie de l'ascète, qui dure jusqu'au moment où les quatre grandes Vérités salvatrices attendues par les peuples lui sont révélées. Et Bouddha réapparaît parmi ses frères sous le manteau jaune — le manteau solaire ! — des mendiants de l'Inde et prêche la Bonne Nouvelle.

Le conférencier insista ensuite avec une grande science et une profonde lucidité sur les quatre Vérités majeures qui sont toute la base du Bouddhisme, sur « quatre mots qui contiennent toute la sagesse comme les rivages enferment tout l'océan. »

La première de ces vérités est celle de la *Douleur*, la seconde est la *Cause de la Douleur*, la troisième la *Cessation de la Douleur*, la quatrième est la *Voie*.

Bouddha, fit remarquer M. Vanden Houten, observa et étudia d'abord la Douleur à laquelle nul être vivant de la vie relative ne peut se soustraire, ensuite il rechercha la cause de la Douleur qui est le *Désir*, lequel à son tour est l'effet de l'*Ignorance*. Pour faire cesser la Douleur il faut donc que l'homme anéantisse en lui le Désir, puis l'Ignorance, par le Renoncement total aux choses *éphémères*, œuvres de la Roue subversive du Temps, par le Renoncement à soi-même, par la Sagesse. Arrivé à ce stade, l'Adepte entre enfin dans la Voie divine, dans le noble *Sentier octuple* — qui est la Vérité mère et contient tout l'Esotérisme du Bouddhisme — dans le chemin qui va droit au séjour de la paix et du refuge éternels, au *Nirvana*, à ce Nirvana si mal compris des Occidentaux, qui est en quelque sorte, si j'ose dire, la négativité absolue de toutes les réalités illusoires, de tous les mensonges et de tous les maux transitoires d'ici-bas et qui partant est la positivité absolue des réalités supérieures, vraies, immuables de là-haut.

M. Vanden Houten, il faut le dire, à son plus grand éloge, avait habilement établi au début même de sa conférence un lien subtil entre le haut savoir oriental et la méthode de compréhension propre aux occidentaux, et l'Art lui avait fourni à la fois un prétexte et une base excellents. Parfaitement imbu de son sujet, il a parlé en beau penseur et sur ce point sa conférence contenait ce qui fait totalement défaut dans la plupart : l'Idée. Mais par cela même, s'étant trop attaché à l'essence et à la grande ligne de son sujet, il semblait en avoir négligé des détails. Et sincèrement qu'il nous soit permis de dire que plus de soin et de pondération dans la forme eussent été nécessaires, et peut-être même eussions-nous préféré une lecture — comme cela est coutumier pour l'élaboration de sujets aussi abscons — à l'improvisation très méritoire de M. Vanden Houten.

Une trop grande absorption dans l'Idée ne doit pas laisser oublier que nous vivons à une époque où le grand nombre ne s'attache qu'à la forme — tolérée même lorsqu'elle est vide — et qu'une pensée très haute et très belle peut perdre toute puissance sur son champ d'action par la façon dont elle est formulée. Il est très vrai que c'est le propre des théories hindoues de se libérer de toute forme purement extérieure ; mais ce n'est point, hélas ! celui des peu compréhensifs cerveaux occidentaux.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.



Crépuscule dans les Bois.

Les lueurs s'éteignaient dans les ternes rosées...

« O toutes mes douleurs, larmes cristallisées !
Voici, discrètement, autour de vous, les bois...
Leur nocturne douceur vous parle d'autrefois ;
Il plane autour de vous d'adorables présages,
Et le silence apporte en son muet langage
Dont le sens ineffable au cœur seul se traduit,
La consolation pensive de la nuit. »

La jeunesse de l'ombre émerveillait les sentes...
Quel souvenir épars de clartés presque absentes
Sur les lèvres du soir faisait errer encor,
Lumières en exil, votre sourire d'or !
Un clair-obscur divin argentait les érables,
Et vous, bruissement des forêts vénérables,
Voluptueux appels tombés au loin d'un nid,
Aile immense du vent flagellant l'infini,
Des fleuves de la vie enveloppant murmure,
Vos rires s'exaltaient dans la jeune nature,
Comme frémit sous bois, en milliers de rumeurs,
L'avril des sources d'or sur les cailloux chanteurs !

GASTON HEUX.

NOFRIT (*)

VIII. — Un Amour

(Suite)

Rentrée dans ses appartements Nofrit se jeta sur le lit de repos et, les yeux béants, insoucieuse de la présence du pharaon qui la fixait avec une tendresse terrible, elle songea. Les paroles d'Androdius : « il connaît le secret de ta naissance » dès ce moment la hantaient. Elle n'eut plus qu'une pensée : Voir l'intendant.

Mais comment?

Elle ne pouvait quitter le palais! Corrompre les esclaves? Elle ne possédait rien.

Alors?

Un grand pli ondulait sur son front douloureux. Fuir, il fallait fuir!...

A cet instant Pharaon dit d'une voix grave où passait quelque chose de tendre malgré la rudesse :

— Vous ne pouvez fuir, vous êtes prisonnière — ne l'oubliez pas — jusqu'au jour où vous serez reine.

— Il n'est pas dans mon intention de fuir, répliqua-t-elle doucement sans remuer.

Un long silence, il la scruta. Elle était étendue, comme si elle s'offrait, sur les peaux blanches, les bras mollement allongés aux côtés, les cheveux noirs épendus sur le coussin brodé d'arabesques capricieuses, et sous la transparence de la robe modelant la jeunesse de son corps il distinguait en tremblant la matteur rosée de sa peau, l'incurvation souple des hanches, et tout au bout, sous un coin relevé de la simarre, sa petite pantoufle en peau de serpent d'où émergeaient les ongles polis.

Enfin il dit :

— Au revoir, ma reine!

Et s'éloigna le front bas, rugissant de désir mais n'osant lui faire violence. Il avait attendu qu'elle lui parlât d'Androdius.

Cet espoir le ramena les jours suivants; peu à peu elle lui répondait avec plus d'abandon, formulait des désirs au sujet de ses colliers, de ses fards, mais d'Androdius pas un mot.

Il interrogea Sounro.

Jamais elle ne lui en avait parlé; tout le jour elle s'occupait de ses parfums, jouait avec les ibis du bassin, où courait sous la colonnade derrière les colombes.

Parfois elle chantait quelques mots dans une langue inconnue qu'elle même semblait ne pas comprendre car elle s'arrêtait tout d'un coup, pour reprendre bientôt les mêmes sons.

Enfin, au bout du trente unième jour il hasarda :

— Ce sera pour le mois prochain.

— Quoi ? fit-elle.

— Le supplice.

— Ah, vous avez livré cet homme ?

Elle avait dit cela d'un ton indifférent.

Les paupières immobiles sur les prunelles luisantes. Il pensa :

— Elle l'oublie!

Non, elle n'oubliait pas. Ses nuits étaient terribles; elle ne pouvait reposer, cherchant moyen de fuir, mais elle ne connaissait pas le palais qui devait être immense, car elle n'entendait bruit humain autre que le pas de Sounro dans les couloirs obscurs, fermés par une porte massive dont En-Kou-en-Eten et l'esclave seuls avaient une clef.

Elle décida de ruser.

Dès ce moment elle s'abandonna presque auprès de lui. — Quand il entrait elle affectait de la joie, une coquetterie exubérante et si sa visite tardait il la trouvait les yeux tristes.

Un matin elle voulut voir les appartements. Ils parcoururent d'immenses colonnades basses où le jour parvenait tamisé au travers d'une plaque de talc sertie dans le haut de l'entrecolonnement; des chambres vastes, si hautes que le plafond eut sombré dans l'obscurité si des torches n'y eussent versé une lumière odorante, constamment.

Puis il lui montra les jardins plantés de cyprès taillés en cône, si bien qu'on eut dit de loin des obélisques de jade verte; à gauche elle vit une série de constructions basses, en briques nues : les cuisines.

Il lui fit voir les salles aux outres, aux argenteries, aux armes; puis ils passèrent aux magasins, larges hangars allongés où des tailleurs brodaient des manteaux, des chausseurs taillaient des pantoufles dans des peaux retirées de grandes cuves d'airain, sous lesquelles grondait un feu invisible.

Il lui détaillait chaque chose, heureux de l'éblouir de ses richesses, de sa puissance surtout, car lorsqu'ils approchaient, tous se prosternaient comme devant un icône. Brusquement, dans l'orfèvrerie il lui proposa de répudier Tî, de l'épouser ensuite.

Elle répondit :

— Peut-être.

Mais le fixa de façon si étrange qu'il n'osa l'enlacer.

Après de nombreux détours ils s'enfoncèrent dans la nuit d'un couloir — comme sa marche ralentie trébuchait il lui prit la main pour la guider; elle entendait le glissement de leurs sandales les précéder dans l'éloignement obscur. — Il avait dans les doigts des crispations rudes qui la blessaient. Ils tournèrent plusieurs fois; brusquement, un mur bascula : c'était la pleine lumière.

Une salle carrée dégorgeait de richesses — on se heurtait à des carapaces pleines de perles, bleues, blanches, roses, qui lançaient leurs bluettes en tous

(*) Roman des temps pharaoniques.

sens, d'améthystes doucement luisantes dans la pénombre ; de rubis, de saphirs rangés par grosseurs sur des plateaux de basalte noir. Il y en avait de toutes dimensions et de toutes couleurs, depuis les petits comme un grain de blé, jusqu'aux formes allongées et régulières des œufs de pigeon.

Un bruit de chaîne la fit tressauter. A ce moment elle pensait à Gildon. Où était-il ? Elle se retourna et le long des mûrs vit des esclaves affalés sur le sol qui se traînaient péniblement vers Pharaon, les bras levés, suppliant à voix basse :

— Laisse-moi le jour, une heure.... Maître....

— Enlève ma chaine, je veillerai en te bénissant.

— Mon collier est trop lourd, j'ai le dos en feu...

D'autres, mornes, montraient les dents, les ongles démesurés rentrés dans les paumes.

Ils passèrent dans une seconde salle plus grande encore où s'entassaient des lingots destinés à l'échange, en tas inégaux, de toutes valeurs, de formes variées, ronds, plats, épais comme un galet roulé par le fleuve, ou bien en anneau.

Le gardien s'avançait, obséquieux, la face jaune, les yeux glauques, clignotants.

Elle sursauta, reconnaissant sous la couleur, Gildon.

Il se prosterna, attendit.

— Qu'y a-t-il, Manro ?

— Satouch est malade, Maître.

— C'est tout ?

— Oui.

Pharaon marcha rapidement vers un coin de la pièce. Gildon le suivait. Du geste il l'arrêta.

Nofrit sentit les prunelles de Manro chercher les siennes, elle se fit violence pour parler.

— J'ai vu ton maître, dit-elle sans remuer les lèvres. Le bracelet ?

Il le lui tendit brusquement, sans une parole, et comme il lui faisait signe d'écouter, Pharaon revint.

— Tu le feras porter au dehors, tu les surmènes ces esclaves.

— Maître, en Asie on leur laisse plus de liberté.

— Tu agiras à ta guise Manro, mais tu restes responsable du trésor.

— Je puis les détacher ?

— Oui.

Alors En-Kou-en-Eten expliqua à Nofrit qui tremblait toujours, que cet homme remplaçait son ancien intendant Huy, trouvé mort, étouffé par les esclaves, un matin.

— Celui-ci, c'est un homme capable, dit-il.

— Oh oui, bien capable, il a l'air si bon !

— Trop pour eux.

Et du geste il montrait les misérables délivrés de leurs chaînes. Certains s'étaient à demi soulevés, sur leurs jambes tordues, avec un ricanement hideux, de fauve ; d'autres se dressaient, vacillaient sur leurs genoux proéminents, atrophiés, et, les mains en avant, avec un sanglot, s'abattaient sur les dalles.

Il y en eut un qui refusa de laisser enlever les ferrailles :

— Le maître le veut, reprit la voix douce de Manro.

— Mais tu vas m'arracher tout ce que j'ai dans le ventre, mes fers y sont collés.

Autour de lui les fers cassés sonnaient sur les pierres.

Enfin l'un d'eux, un grand nègre, réussit à marcher.

Il riait tout haut, les dents à nu, et battait des mains, tandis que son voisin, un vieillard déjà, disait tristement, d'une voix fluette, à Manro qui le soulevait par les bras :

— Je ne peux pas !... Je ne peux pas...

— Pourquoi ?

— Mes os sont arrondis !

On le dressa et la misère de sa personne apparut : ses jambes n'étaient plus que deux os, tordus en arc vers l'intérieur, et le gauche était resoudé sur lui-même. Il y avait dix ans qu'il ne s'était plus levé.

Nofrit vaincue de douleur saisit la main de Pharaon :

— Merci pour eux, fit-elle, merci.

En-Kou-en-Eten lui détaillait la richesse des colliers ouvragés de cornalines, avec des agrafes d'or, lui montra des perles grosses comme des œufs de colombes, limpides et pleines d'une lumière aussi douce qu'un rayon de lune prisonnier sous la transparence.

Puis il prit sur une table, un lourd gorgerin fait de diamants enfilés sur un fil d'or, et le lui posa sur les épaules nues, qui frisonnèrent du froid des pierres.

Dans le couloir il lui chuchotait des paroles d'amour.

Elle murmura :

— Tout ce que tu voudras, le soir de sa mort.

— De sa mort ?...

— Mais oui, à.... Androdius.

Elle y pensait donc encore ?

Cependant il reprit d'un ton mal assuré :

— Tu seras reine de Pharaon, reine d'Egypte, la fille du Soleil. — Comprends-tu ce qu'est ta puissance ? Le monde tremble devant toi, à ton nom, baise la poussière de tes sandales, se prosterne devant tes images, à l'égal d'un dieu. Tu parles, tout t'obéit, t'est asservi. Nofrit tu seras ma reine ! La reine de mon peuple. Au-dessus d'En-Kou-en-Eten nulle puissance ! — (Elle sourit, les prunelles ouvertes au vide, étrangement). — Nulle puissance humaine ! Je brise tout, je suis aussi fort qu'Harmahis mon frère, je vaincs tout ! Oui, tout.

— Sauf la mort ! dit-elle d'une voix lente.

Et comme assommé, les yeux figés, scandant

chaque syllabe avec un tremblement d'impuissance dans la gorge, penchant le front, il répéta plus lentement qu'elle :

— Tout, sauf la mort, c'est vrai !

CHARLES FLARRY.



Les Rosiers de l'Hiver

—

Les rosiers de l'hiver ont fleuri dans le ciel,
Et les pétales blancs tombant des roses blanches
Nous éblouissent de l'Avril artificiel
Qui ruisselle en colliers de gemmes dans les branches.

L'hiver en blanc, candide et blanc, nous est venu
Dans l'air émerveillé de sa blanche lumière
Ainsi que la clarté d'un printemps ingénu,
Ainsi que la blancheur d'une enfance première.

Et je rêve, en la nuit, d'anges vêtus de lin
Qui rempliraient le ciel de leurs frissons de cygnes,
Je rêve d'enfants clairs au sourire calin
Qui joueraient dans la neige et me feraient des signes.

Me voici ! je reviens vers vous, enfants joyeux,
Vers vous, anges de paix, de calme et d'innocence,
Pour noyer mes chagrins aux rires de vos yeux
Et de votre candeur vêtir ma suffisance.

O douceur de l'hiver enfant, de l'hiver blanc
Qui joue en des jardins de neige fraîche éclose,
Simple, soignant ses fleurs si frêles, et tremblant
Qu'un rayon de soleil lui cueille quelque rose.

Et voici que mon cœur sanglote dans mes vers.
Et je prie humblement le Dieu de mon enfance
Qu'il revête mon cœur du lin blanc des hivers,
Qu'il revête mon cœur du lin blanc d'innocence.

EDOUARD NED.



LITTÉRATURE FINLANDAISE

Mon Compagnon de Voyage

par

PIETARI PAIVARINTA

(Suite et fin)

Ma mission accomplie, je me remis en marche, afin de continuer mes visites plus avant dans le pays. Le but poursuivi me conduisait dans des contrées presque désertes, et les chemins étaient si bouleversés et si peu distincts, que je dus prendre un guide pour m'y accompagner

Profondément absorbé par mes projets, je m'étais blotti dans le traîneau ; mon guide dirigeait le cheval et chantait doucement ses chansons favorites. C'était un homme tout jeune encore et qui semblait complètement étranger aux soucis de ce monde. — Cet âge est le plus beau temps de la vie

Nous avions parcouru dix kilomètres environ, quand nous aperçûmes dans le lointain une petite ferme, où s'étaient rassemblés plus de gens que l'on n'en voit d'ordinaire dans ces métairies isolées.

— Quelle est cette ferme ? demandai-je.

— C'est Svältbacka, répondit le jeune homme d'un air indifférent

Je tressaillis et, perplexe, je repris :

— Pourquoi cette foule en pareil endroit ?

— On vient d'y exécuter une saisie pour les dîmes dues au Pasteur.

— Le propriétaire de la ferme s'appelle-t-il Matti ?

— Il s'appelle Matti, reprit le gars, dont l'indifférence paraissait croître.

— Je l'ai rencontré en allant à votre village. Il se rendait en ville et je l'ai accompagné pendant une moitié du voyage. Comment est-il possible que nous ne l'ayions pas rencontré ?

— C'est facile à comprendre : Matti aura pris un autre chemin ; par cette route-ci, il aurait fait un détour.

— Peut-être n'est il pas revenu, puisque la saisie a eu lieu, maintenant !...

— Sans doute, il en sera ainsi !

En cet endroit, la route faisait un coude du côté de Svältbacka.

— Allons à la ferme ! dis je.

Le guide obéit.

Quand nous arrivâmes, je compris que l'événement était entièrement accompli.

On n'avait pas trouvé beaucoup à vendre, à part quelques vaches maigres. En cherchant bien, on aurait pu trouver autre chose : c'était une bande de petits enfants nus et affamés, et leur mère, vieillie précocement ; mais le plus dur des créanciers n'a pas le cœur de prendre de tels objets, — surtout de bons chrétiens comme était le Pasteur.

Les vaches étaient déjà dans la cour ; les nouveaux propriétaires les maintenaient, liées à de longues baguettes de saule. Elles allaient quitter la cabane.

Très pâle, la femme de Matti se tenait debout au milieu de la troupe d'enfants déguenillés. Elle ne pleurait pas, sans doute elle avait épuisé la source des larmes : ses yeux mats et rougis semblaient le prouver.

Je m'approchai et lui dis :

— Votre homme n'est donc pas revenu de la ville, que l'on vous a tout saisi ?

— Comment savez-vous que Matti est allé à la ville ? répliqua-t-elle, en fixant sur moi ses regards interrogateurs.

— Je l'ai rencontré en route, dis-je.

— Il n'est pas encore revenu, bien que ce fut son intention de se hâter tant que possible. Je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur. Les chemins sont si mauvais et le cheval est si faible. Et même si Matti revenait, à présent, cela ne nous aiderait guère, puisque la seule chance de sortir d'embarras nous est enlevée. Si nous ne retirions pas grand bénéfice de nos vaches, encore donnaient-elles une goutte de lait pour les enfants. Voilà qu'on vient de les vendre à un prix ridicule! Mais, qui donnerait beaucoup pour d'aussi maigres bêtes? Elles ont à peine produit de quoi payer la dîme au Pasteur et les frais de la saisie! Et nous les perdons au printemps, et c'est précisément au printemps qu'elles nous sont du plus grand secours.

Ainsi parlait la pauvre femme. Eh! oui! le malheur l'avait frappée, tout était fini et personne n'aurait pu dire que quelque chose de contraire au droit s'était passé, car la loi est inflexible et le droit de dîme est sacré. Mais, il y a cependant une loi qui considère de tels faits comme délictueux,... c'est la loi d'Amour.

J'en avais assez vu! Je cherchai mon guide dans la foule et me remis en route. Des sentiments étranges me remuaient et, de toute cette chevauchée à travers des contrées presque inhabitées, nous parlâmes très peu.

— Quel homme est-ce donc votre Pasteur? Que pense-t-on de lui par la paroisse? demandai-je au conducteur, après un long silence.

— Le Pasteur est un bon prêcheur, mais si âpre au gain, qu'il enlève lui-même la poussière au troupeau, dit le jeune homme, indifféremment, et il commença à chanter ses chansons.

Le même jour j'arrivai au but de mon voyage. Je demeurai là quelque temps pour y accomplir la tâche dont je m'étais chargé. Dès lors, un samedi, je pris le chemin du retour, toujours accompagné de mon guide, qui m'avait attendu. Le dimanche matin je rentrai dans la grande paroisse. Je mis mon cheval dans une ferme et décidai d'aller à la messe, puisque l'occasion s'en présentait.

Les cloches de l'église sonnaient d'un tel air de fête, elles appelaient le peuple à entendre le message de paix et d'amour, le message que l'Amour éternel a lui-même proclamé parmi les hommes.

Comme j'arrivais à l'église, on apportait un cadavre sur une civière; les porteurs déposèrent leur fardeau sur le sol, attendant l'arrivée du Prêtre et du Clerc. Ils apparurent bientôt, — c'étaient pour moi, de vieilles connaissances; — il semblait encore que le Pasteur boudait au Clerc et lui disait: « Les chenapans me volent tant qu'ils peuvent!... »

— Qui enterre-t-on? demandai-je à l'un des assistants.

— Svältbacka Matti; il est mort en venant à la ville.

Je compris tout, l'explication n'était pas loin. Un frisson glacé parcourut tout mon corps. Mon vieux camarade était mort, mort à la peine sans doute, dans ce terrible voyage à la ville, sans avoir eu le temps d'empêcher la saisie.

Le Clerc lisait le psaume:

Grande misère,
Grandes souffrances
Règnent dans cette vallée en pleurs.

Probablement c'était le Pasteur lui-même, le Pasteur de Svältbacka Matti, qui avait choisi le psaume. Ses yeux vivaces, son instinct naturel lui avaient fait comprendre que la vie de Matti n'avait été que misère et souffrances.

Lorsque la lecture fut finie, le cortège se mit en marche et je m'y joignis, sans y être invité, mais il me semblait que je n'aurais pu faire autrement.

Plusieurs cadavres devaient être remis à la terre, ce jour-là, et l'assistance était nombreuse.

Lorsque l'on fut arrivé devant les fosses, les corps y furent descendus et le Pasteur se mit à bénir les lieux de repos des en-allés.

Il prit alors une bêche, l'enfonça dans le sol et jeta sur chacun des cercueils trois pelletées de terre. D'un air pathétique il s'écriait, à chaque fosse:

« Venu de la terre, tu dois retourner à la terre!... »

La fraîcheur des nuits de printemps avait transformé la glèbe en mottes dures, qui résonnaient sourdement lorsque le Pasteur les laissait tomber sur les bières.

Lorsqu'il jeta la glaise gelée sur le cercueil de Matti, il me sembla, à travers le bruit sourd effrayant, entendre une voix qui disait:

« C'est un bon prêcheur, il administre tout de très bonne façon. Je ne flatte pas le Pasteur... je ne veux pas voler, mais je n'ai pu payer... »

Mes regards cherchèrent, parmi les gens en deuil, la femme de Matti. Effrayante de pâleur était la pauvre, que tant de soucis avaient accablée. Elle se tenait là, au milieu de ses enfants demi-nus et tremblants de froid, elle se tenait au bord de la tombe de son homme, les yeux rougis, sans larmes, les joues creuses, et son regard s'obstinait, fixé sur un point, un seul, — le cercueil de Matti.

Je ne m'avançai pas vers elle pour lui parler, tout, pour elle, était encore de fraîche mémoire et je n'aurais rien pu lui rappeler.

La cérémonie achevée, je demandai à connaître les dernières misères de Matti: Il avait, avant d'arriver à la ville, été atteint de pneumonie, due sans doute à ses misérables vêtures. Il s'alita et, après trois jours de maladie, son esprit avait quitté sa dépouille fatiguée.

On sonnait, à présent, pour la messe, et je me rendis avec les autres à l'église.

Après les psaumes et le service de l'autel, le Pasteur monta en chaire.

Tu dois aimer ton prochain comme toi-même. — L'amour est l'accomplissement de la loi.

Tel était le thème du prêche.

Ce commandement sacré, le Pasteur l'exposa devant ses ouailles, avec une grande force, un pathétique énergique, une véritable maitrise. Je ne sais pas s'il parvint à implanter dans l'âme de ses auditeurs, par la seule force de l'esprit, ce noble devoir des hommes, mais on me l'a assuré.

Pendant la partie la plus animée de son prêche, j'entendis encore ces mots : « c'est un bon prêcheur. » Et son discours ne paraissait d'ailleurs pas sans effet, car, deci, delà, on entendait quelques vieilles femmes pleurer.

Après le prêche, le Pasteur récita les prières des trépassés :

« Il a plu à Dieu, dans sa grâce éternelle, d'appeler à lui, de cette vallée de soucis et de peines, le fermier Matti Antinpoika de Svältbacka, à l'âge de 42 ans, 3 mois et 8 jours.

Qu'est-ce que la richesse, qu'est-ce que l'argent?
Vaine bagatelle qui tombe facilement en poussière.
Tourments et douleurs portent également
Sur cette terre, les riches et pauvres. »

C'est de cette façon que le Pasteur rendit à Matti les derniers devoirs, et il ne le fit pas comme un Pasteur payé pour cet office, car il ne ménagea ni ses forces ni sa mimique déclamatoire.

Lorsqu'il lut les vers ci-dessus, on eut dit qu'il n'attribuait aucune valeur aux richesses et qu'il se donnait comme l'égal de Matti dans l'humaine souffrance.

Mais durant toute cette solennelle célébration des mérites des morts, il me sembla toujours entendre une voix qui disait :

« Je suis si bête, je ne comprends rien à ces choses ; le Pasteur les entend sans doute beaucoup mieux ! »

EMILE LE JEUNE.



CHRONIQUE ARTISTIQUE

Exposition Jules Merckaert

—

Il existe un culte des agonies comme il existe une religion de la mort. La disparition lente de la vie qui délaisse êtres et choses resserre autour d'eux je ne sais quelle gravité assidue, quelle attention réfléchie et de tous les instants. On épie chaque geste comme une chose sacrée, on se penche sur ces manifestations d'existence défaillante. La survie du souvenir spiritualise dans l'esprit cette vie matérielle qui se dérobe, et la pensée retrouve en elle comme un prêtre qui suit d'un rite ce qui se meurt.

M. Merckaert s'est laissé retenir à l'agonie d'un coin de campagne ; il en est le captif et le scrutateur habiles. Alertement, pieusement, en artiste, il a saisi et noté parfois des colorations heurtées et brutales, comme cette carmination inquiétante qui rosit la joue des mourants, plus vive s'ils sont plus proches de la mort ; et tantôt son pinceau a les teintes sombres et lasses qui siéent aux atmosphères mouillées d'un jour pluvieux : tout ruisselle, un gris morne noie les pavés, enveloppe d'un spleen le vieux *Cabaret de la Rose Blanche ;* un peu d'or d'une flamme crève les vitres des maisons. Ah ! l'on vit, certes, une autre vie de plaisir, là-bas, dans la montée, *Petite rue aux Bois,* où, parmi les talus verts et les maisons capricieuses qui semblent à la fois se chercher et se fuir, les bébés dans la pourpre tapageuse des vêtements d'été, mettent une joie de coquelicots !

Et l'on est obligé de reconnaître que l'art de M. Merckaert n'a rien évidemment des hautes envolées de la peinture *littéraire*, (c'est l'expression reçue ?) et que pourtant rien n'est plus évocateur que cet autre recoin de la *Rue aux Bois,* où le soir éparpille à l'horizon un rose vague, qui s'étale parmi les nuages et se reflète sur le chemin, en ombres tendres et mourantes.

M. Merckaert compte parmi les jeunes artistes, sinon les plus penseurs, du moins les plus coloristes... et tant mieux. L'extension des faubourgs peut dévorer ces coins charmants de Schaerbeek ; un peu de leur animation aura vécu sous son pinceau. — Etait-ce là son ambition ?

G. H.



Petite Chronique.

—

NOS SAMEDIS. — Parmi les orateurs qui prendront la parole à *Nos Samedis*, nous pouvons déjà citer : Albert Giraud, Victor Devogel, Charles Bernard, Gaston Heux, Albert Devèze, Fernand Urbain. Plusieurs parties musicales seront consacrées à l'exécution d'œuvres d'auteurs belges, notamment d'H. Henge.

La première séance aura lieu fin novembre. Nous donnerons, dans notre prochain numéro, pour autant que possible, le programme de ces réunions.



Cours public et gratuit de Littérature générale. — Sous les auspices de l'Administration communale de Saint-Gilles, M. Georges Eekhoud, l'écrivain bien connu, donnera le lundi et le jeudi, à 8 heures du soir, à l'école primaire n° 5, rue de la Croix de pierre, n° 73, *un cours public et gratuit de Littérature générale.* Leçon d'ouverture : lundi, 3 novembre, à 8 heures du soir.



Notre ami François Grossaux, engagé récemment au Théâtre de Rouen, vient d'y débuter de brillante façon, sous le pseudonyme de *Roselly*, désormais son nom de guerre !

On se souvient du beau baryton que le *Thyrse* révéla en somme au public, lors de ses premiers *Samedis*.

Sa voix ample, colorée, riche, s'est encore, si l'on peut dire, anoblie davantage ; sa diction s'est épurée : l'expression s'est raffinée : sous la direction du merveilleux artiste qu'est H. Seguin, le comédien s'est dégagé, s'est assoupli, s'est affranchi de toute contrainte : il a su s'imposer.. et triompher.

Avant tout, faut-il en féliciter le Maître, celui qui avait nom Hans Sachs ou Wotan — et que bientôt, espérons-nous, nous aurons le plaisir de voir arriver à la direction de notre première scène belge.

Pour l'ami Grossaux, les quotidiens bruxellois l'ayant suffisamment loué, nous nous contenterons de citer le *Nouvelliste de Rouen* relatant ses débuts :

(*Hérodiade*, rôle d'Hérode) : « ... Quant à M. Roselly, baryton de grand opéra, il a tout de suite conquis le public, après le fameux air: *Vision fugitive*, qu'il a chanté d'une façon parfaite. Ce jeune artiste possède une voix magnifique dont il se sert avec goût et sentiment .. »

(A propos d'*Hamlet*) : « M. Roselly nous a donné une très belle interprétation du rôle d'Hamlet. Grand, bien fait, portant le costume noir avec élégance, notre baryton de grand opéra s'est révélé en mettant au service d'une réelle science du chant, une voix chaude et sympathique. Pour un débutant, le comédien a joué avec aisance et tout porte à croire que M. Roselly a une belle carrière devant lui. »

Ajoutons que notre ami a réussi de même dans les *Huguenots* et *Sigurd* — et qu'il a été admis par acclamations enthousiastes de la part du public rouennais, pourtant si difficile, paraît-il.

On voit que Grossaux ne s'est pas arrêté au succès qu'il remporta l'an dernier, à la Monnaie, dans *Iphigénie*. Il a marché depuis — et, certes, MM. Kufferath et Guidé ont déjà dû regretter de l'avoir perdu.

Toutes nos félicitations encore à Roselly, avec l'espoir de le réentendre l'année prochaine à *Nos Samedis*, — et nos vœux sincères qu'il continue fièrement ainsi !

Inauguration du monument de Baudelaire. — Par une triste, froide et brumeuse journée d'octobre, sous un de ces ciels gris d'automne que dépeint le poète :

O blafarde saison, reine de nos climats !

on a inauguré, au cimetière Montparnasse, le monument de Charles Baudelaire. Il est élevé sur le tombeau où il repose depuis 1867, dans le caveau familial du général Anspach, son beau-père. Ce monument était bien dû au poète délicat et troublant des *Fleurs du Mal*, à l'écrivain subtil, ingénieux, savant et compliqué des *Aventures de sir Gordon Pyrn*, au traducteur des contes extraordinaires d'Edgar Poe. Nul cadre, certes, ne convenait mieux qu'un cimetière pour le monument du poète dont l'esprit hanté de visions funèbres se plaisait à dépeindre les vues nocturnes des nécropoles, où brillent, derrière les ifs sombres et parmi la blancheur des tombes, les prunelles nyctalopes des hiboux.

Le monument est vraiment d'une belle allure et d'une grande originalité. Le sculpteur, M. J. de Charmoy, a représenté avec beaucoup de talent Charles Baudelaire étendu dans son linceul sur la pierre tombale, tandis qu'à l'arrière et au-dessus s'élève une stèle de granit supportant une figure allégorique: *Le Penseur*.

Monsieur Emile Engel, le grand maître du chant, donnait le 21 octobre, en la salle Kevers, sa première séance-cours; il était secondé, on ne saurait mieux, par Mme Barthory, qui joint à un talent supérieur de cantatrice celui de pianiste remarquable.

La matinée était consacrée à C. Franck et Massenet, et, après une intéressante causerie sur ces deux compositeurs, dite par M. Engel, il nous a été permis d'apprécier quelques-uns de leurs lieds et duos choisis, dans de rares conditions.

La prochaine séance-cours se donnera le 11 novembre et sera consacrée aux maîtres classiques.

Musée moderne. — 5e salon annuel du Cercle d'Art : *Labeur*.

Au « Labeur », et consacré aux œuvres belges, un concert mondain, si mondain que l'on ne savait trop, quand un sourire entr'ouvrait des lèvres charmantes, s'il allait dans l'auditoire saluer quelque visage connu, ou faire accueil sur les tremblants escaliers des gammes, à quelque pimpante et facile mélodie, reconnue familière sous de nouveaux atours. Les rythmes nobles et las, après les pirouettes savantes des menuets, les jeunes talents de MM. Rasse et Delune, consacrés par le coudoiement des maîtres Gilson et Dubois, les finesses de Van Dam, Samuel, Agniez, comment tout cela, mon Dieu ! n'a-t-il laissé qu'une impression de talent, de métier, sans plus? Pourquoi tout cela fut-il charmant et monotone comme du soleil dans du brouillard ?

La Section des Beaux-Arts du Conseil communal de Saint-Gilles a arrêté une première liste d'artistes qui seront chargés de l'exécution des sculptures destinées à l'ornementation extérieure du nouvel hôtel de ville de cette commune. Ces artistes sont : MM. Dillens, De Tombay, Rousseau, Samuel, Dubois, Weygers, Braeke, Grandmoulin, De Rudder, Lagae, De Vreese, De Lalaing, Baudrenghien.

M. Dillens aura la direction du travail qui ne sera exécuté qu'à la condition où le gouvernement intervienne pour la moitié de la dépense.

A l'Académie libre de Belgique, une discussion à laquelle prirent part MM. Eckhoud, Des Ombiaux, Sander Pierron, Hennebicq, Maus, Paul de Franchemont, plus spécialement pour le théâtre, a fait adopter, d'après le vœu qu'exprimait une lettre de M. G. Rency, l'idée d'organiser une fédération des *littérateurs belges*, qui se chargerait de la défense de leurs droits moraux et matériels. Une séance ultérieure est destinée à préciser son organisation intérieure. Outre cela, d'excellentes idées ont été émises sur la modification des jurys littéraires et l'intervention subsidiaire de l'Etat: un succès est allé à l'article de Leblanc, paru dans le *Thyrse*; la lecture en apporta dans la discussion des éléments neufs, précis, et presque humoristiques.

La Glorification du Travail. — L'exposition des œuvres de Constantin Meunier, au Cercle Artistique, provoque un véritable enthousiasme et une liste de souscription, qui se couvre de signatures, a été ouverte au Cercle, afin de recueillir les fonds nécessaires à l'érection du monument: *La Glorification du Travail*. Voilà qui est certes très louable, mais nous pensons qu'il faut plus et que le Gouvernement doit — enfin — demander les crédits nécessaires pour l'exécution du projet, dont la réalisation est si impatiemment attendue et si ardemment désirée. Il y a urgence, car un Mécène étranger se dispose à acquérir cette œuvre maîtresse de la statuaire belge, pour en doter la capitale d'un des Etats du Nord. Il serait déplorable que cet exil se produisît.

Notre éminent collaborateur Valère Gille fera paraître sous peu un nouveau volume de vers : *La Corbeille d'octobre*, chez l'éditeur Lamertin. Le Théâtre du Parc représentera, du même auteur, une comédie féerie en un acte et en vers : *Ce n'était qu'un rêve*, avec commentaire musical d'Emile Agniez. Nous sommes impatients de connaître ces œuvres nouvelles du délicat poète qu'est Valère Gille.

Ecole professionnelle d'Art appliqué à la Bijouterie et à la Ciselure, à Bruxelles. — Cours public d'Histoire des Styles et du Bijou, donné au Palais du Midi (Salle 23, escalier à gauche) à partir du vendredi 24 octobre 1902, à 8 1/4 du soir, par M. Titz.

SUJETS : 1° L'Art chez les Sauvages; 2° L'Art égyptien; 3° L'Art grec; 4° L'Art romain; 5° L'Art en Gaule; 6° Le Roman 7° et 8° Le Gothique; 9° La Renaissance; 10° Les styles Louis XIII et XIV; 11° Le style Louis XV; 12° Le style Louis XVI et l'Empire; 13° Visite au Musée; 14° et 15° Le style moderne.

Les séances ont lieu les vendredis de 15 en 15 jours.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink rue du Fort, 16

QUATRIÈME ANNÉE TOME IV 15 NOVEMBRE 1902 N° 14

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration : 16 — RUE DU FORT — 16 BRUXELLES	ABONNEMENT : UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75 Pour l'étranger le port en plus. L'abonnement annuel part du 1er mai.	EDITION DE LUXE TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

La Légende des trois Compagnons

—

ARNOLD GOFFIN — le subtil écrivain d'*Hélène* et de maintes pages pénétrantes sur les glorieux Peintres-Mystiques, agrandit sa contribution à la rénovation du culte séraphique, si brillamment inaugurée par sa traduction des *Fioretti,* (1) par celle, non moins heureuse et non moins harmonieuse, de l'authentique et céleste *Légende des trois Compagnons* (2) du « Paverello », selon qu'elle fut reconstituée dans son intégrité véritable par les RR. PP. Marcellino da Guiezza et Teofilo Domenichelli, d'après les données excellentes de M. Paul Sabatier.

Quel voisinage inattendu que celui d'Arnold Goffin, littérateur catholique et de ces deux frères mineurs, fils spirituels du Petit Pauvre et témoins actuels de la vitalité de son action géante, avec M. Paul Sabatier, ce protestant, autour de l'inépuisable trésor artistique, poétique et moral, nous légué par la Pauvreté franciscaine. A ces noms déjà consacrés par d'antérieures études sur le grand souffle séraphique, qui — tel le vent de Pentecôte — rafraîchit l'âme enfiévrée de l'Occident du XIIIe siècle, — il convient d'accoler ceux non moins autorisés sans doute de M. l'abbé Monnier, auteur d'une *Histoire de St-François d'Assise,* du Dr Lemps, qui nous donna la *Vie* (mouvementée !) *du Frère Elie de Cortone,* et celui d'Arvède Barine sur le livre qui nous occupe, sans oublier enfin Frédéric Ozanam, qui bien avant Paul Sabatier fut l'initiateur des nouvelles études franciscaines et dont tout le monde intellectuel a lu et doit relire le livre admirable sur les *Poètes franciscains,* tout comme il a lu cet autre ouvrage du fondateur des *Sociétés de St-Vincent de Paule,* sur le plus grand d'entre ces Poètes franciscains et d'entre tous les Poètes, sur l'Elève immortel du Bienheureux-Poète *Jacopone da Todi : Dante Alighieri,* testiaire de Saint-François...

(1) Scheppens, édit. Bruxelles. — (2) Lamertin, édit. Bruxelles.

La qualité et la quantité des esprits, qui dans la seule élite de langue française, s'intéressent et contribuent d'aussi active façon à la rénovation de l'idéal franciscain dans notre société pourrie, — fleur de l'Amour divin sur le fumier de Job — cette qualité et cette quantité doivent arrêter l'attention de tous les intellectuels à quelque erreur qu'ils appartiennent, d'autant plus qu'en Italie et en Allemagne simultanément se constate un engoûment pareil.

Grâce à cet engoûment, dont l'efficace s'avère depuis quelque dix ans par des travaux judicieux, parmi lesquels ceux de Paul Sabatier ne sont certes pas les moindres, Arnold Goffin put affirmer dans sa préface à la *Légendes des trois Compagnons :* « Sans négliger ce qu'il y a de vérité significative dans la légende, la réalité s'est dégagée, peu à peu, de celle-ci, plus rayonnante encore. La simple beauté des faits authentiques a été débarrassée des redondances lourdement merveilleuses, de tout l'artificiel dont la dévotion ignorante et la crédulité séculaire l'avaient défigurée. On aurait dit d'un bas-relief aux arêtes vives, aux lignes éloquentes, tout frisonnant d'inspiration heureuse; une de ces images de sainteté, à la fois rudes et délicates, taillées sous le porche d'une cathédrale par quelque artisan laborieux et génial du moyen-âge, et noyée, depuis, sous le badigeon stupide de la propreté ou sous le plâtre insolent des restaurations Mais voici que des mains adroites et respectueuses ont nettoyé l'œuvre originale et elle nous est révélée dans tout l'éclat puissant et ingénu de sa robustesse primitive. »

Venant ensuite à parler en sa remarquable préface des suspicions, des menées sourdes, des hostilités furtives ou déclarées auxquelles fut providentiellement en butte l'œuvre rénovatrice et surhumaine de frère

François, « petite brebis de Dieu » Arnold Goffin exprime cette vérité, consolante et à la fois terrible :

« Les saints sont dans l'église comme les hommes de génie dans le siècle : leurs idées sont controversées; leur action discutée, parce que l'on en aperçoit d'abord plutôt les dangers immédiats que les conséquences fructueuses. »

Et le préfacier ajoute :

« L'idéal de St-François était trop haut et ne pouvait soulever dans le cœur des hommes que la risée — ou le plus ardent enthousiasme. » Sublime affinité des Saints et des Poètes !

C'est d'elle que je parlais le jour où je disais, naguère :

Toute véritable charité est un renoncement, car l'Amour est un sacrifice. Voilà pourquoi la foi en l'infinie Bonté conduit au renoncement le Saint, voilà pourquoi la Foi en l'infinie Beauté conduit au renoncement le Poète.

Comme le Saint, le Poète, en effet, est prêt à renoncer à toutes les joies que peut procurer l'or des hommes, à s'immoler tout entier pour cette Beauté qu'il glorifie et qu'il veut que la foule adore.

Ce mépris de l'argent, Démon-Dieu du Bourgeois, est partagé par tous les vrais artistes est c'est aussi l'apanage premier des vrais Enfants mystiques du Poète d'Assise.

Que la foule, disais-je encore, ne les comprenne pas et les traite de « fous », ces deux hommes (le Saint et le Poète) dont les regards, toujours, sont levés vers le ciel, cela n'a rien, vraiment, qui nous étonne.

La foule en effet veut jouir, la foule qui ne connaît de supérieure joie à celle de ses appétits satisfaits.

La foule qui rit du Saint, se rira aussi du Poète, car le commun mépris du Saint et du Poète à l'égard de ce que la foule aime, leur rend — souvent ! — la foule hostile.

Ce qui apparaît plus étrange, c'est qu'il se rencontre à présent des poètes qui n'admirent plus — trop de péchés ayant obnubilé leurs âmes — la Beauté céleste de la vie des Saints.

Que ceux-là, mes tristes frères d'Art que je voudrais mes frères en St-François, prennent la traduction parfaite que nous donne à présent l'un d'entre nos aînés de la Vie ardente et suave, comme une fleur de feu du pays du soleil, du stigmatisé de l'Arverne.

Qu'il lise cette épopée de la Simplicité, cette apothéose de l'Humilité, ce triomphe du Renoncement qui est la Charité vivante, cette exaltation naïve et magnifique de « Notre-Dame la Pauvreté », mystique épouse de St-François.

Mais avant d'entamer la lecture de cette vie de force et de douceur dont l'œuvre au dire de M. Sabatier fut « une des tentatives les plus énergiques accomplies par l'humanité pour conquérir sa virilité spirituelle », qu'il n'oublie pas, afin de pouvoir comparer, selon le Texte évangélique, l'arbre à ses fruits, cette ironique, profonde et juste parole d'Arnold Goffin :

« François savait bien que l'intransigeance était une condition essentielle du succès. Il avait la foi, et allait jusqu'au bout de sa foi : force ou faiblesse? Il avait des convictions et qui ne tourbillonnaient pas en lui, à tous les vents, comme les sables stériles du désert : Pourquoi de pas l'avouer ? c'était ce que nous appellerions aujourd'hui « un fanatique » !

Il verront ensuite que les fruits de ce « fanatisme » très chrétien furent la Douceur incomparable de celui qui depuis le drame du Golgotha ressemble le mieux à l'Agneau divin.

En vérité François fut la Douceur et la Mansuétude comme Dominique fut la Vigueur de Dieu.

L'un fut tout séraphique d'ardeur,
L'autre, par sa sagesse, sur la terre
Resplendit de la lumière des chérubins.
Je ne parlerai que d'un seul, parce que —
Quel que soit celui que l'on célèbre, c'est les exalter
Puisqu'ils travaillèrent à une même fin. [*tous deux,*

Immortellement ainsi les a loué le Dante, perpétuant en ses poèmes le baiser éternisé par Lucca della Robbia

Et déjà retentit de nouveau vers Assise la louange pieuse des Poètes nouveaux...

GEORGES RAMAEKERS.



Les Quais

—

A Mademoiselle SONIA FEINBERG,
en souvenir.

L'eau noire du canal reflète longuement
La clarté vacillante et morne des lanternes;
Et l'on entend, plus loin, dans la cour des casernes,
Le couvre-feu sonner mélancoliquement.

Un brouillard hachuré de mâts et de cordages
S'élève, gris et froid, sur les quais encombrés
Estompant les bateaux côte à côte amarrés
Qui dorment, fatigués de leurs derniers voyages.

L'odeur de l'eau mêlée à l'odeur du goudron
Evoque des départs pour des mers incertaines,
Et l'on voit scintiller dans les brumes lointaines
Le cadran d'une horloge ainsi qu'un grand œil rond...

MAURICE DRAPIER.

La Veillée

—

La maison, close. Défiants des yeux cachés dans la nuit, les volets, rabattus comme des paupières rigides, s'opposaient aux curiosités indiscrètes. Seule à l'angle du premier étage, une fenêtre entr'ouverte, éclairée, laissait apercevoir le sommet d'un candélabre dont les flammes vacillantes illuminaient, d'en dessous, un baldaquin à rideaux de dentelles et projetaient dehors, à travers le jardin, au-delà de la grille de clôture, une mince entaille de lumière. La lune, invisible, filtrait parmi les nuées de vagues lueurs blanches qui imprégnaient la façade de la maison, et là, contre cette façade, une ombre se décalquait, énorme. D'un mouvement mécanique, elle ouvrait, fermait une gueule démesurée d'où semblait jaillir la plainte qui, incessamment, depuis des heures, retentissait, traînait dans l'air, perpétuel cri, toujours le même, strident et navré.

De bien loin déjà, de la gare où il venait de quitter le train, l'homme, maintenant posté devant l'enclos, l'avait entendu flageller l'atmosphère sonore de la petite ville assoupie. Dirigé alors, tel un automate, vers l'endroit où le désespoir se condensait le plus sauvagement, il était arrivé, suivant cet appel rythmique, à travers de désertes ruelles — entrevues une seule fois, jadis, — jusqu'à l'habitation, muette, elle, comme une tombe scellée.

Là, brusque arrêt instinctif dans un silence subit.

L'ombre avait disparu sur le mur; à présent, une brune tête laineuse, dressée de l'autre côté de l'enceinte, effleurait les doigts crispés aux barreaux du grillage.

Puis, comme l'homme, l'ayant tout à coup reconnue, se penchait en l'appelant, l'ombre avait repris sa place et son gémissement

Et le temps s'écoulait.

La lune avait franchi son rempart de nuages, versait une clarté solennelle sur les ardoises des toits inertes, sur tout le cercle fermé des logis pleins de sommeil.

Le passant arrêté, le front posé entre deux barres de fer, ne quittait pas du regard l'appartement éclairé.

Engourdi, quoique très lucide, il contemplait avec une morne fixité le bois du lit, les draperies que le vent ondulait de vibrations et où s'évanouissaient, graduellement, parmi les plis des guipures, les spirales de fumée émanées des bougies. Son corps se raidissait dans l'immobilité de l'attitude, mais, dans son âme, quel soulèvement de pensées, d'images, de sensations, toutes convergeant à la vision unique!

Un repos miraculeux était posé sur les choses. De temps à autre, les accords fervents des cloches d'une église voisine propageaient au loin la douceur religieuse de l'heure, et la nef — comme si les ténèbres eussent fait corps avec elle — semblait un socle colossal d'où le clocher, jet gothique, frêle et fin, s'élevait, seul lumineux au-dessus de la terre sombre. Les sons de la prière alternaient avec ceux de la douleur et la sérénité du bronze profond se purifiait encore au contraste de la voix déchirante, toujours plus rauque, de cette voix de bête qui se sentait trahie et qui confiait sa souffrance à la nuit.

Soudain, la porte de la maison s'ouvrit, violemment. Un valet parut, noir, sur le seuil éblouissant.

— Couche, sale rosse! gronda-t-il.

Et comme la misérable créature fidèle ne se taisait pas, il descendit, ramassa un caillou et le lança dans la direction de l'informe silhouette. D'un bond le chien fut à la grille et, dressé sur les pattes de derrière, il lèchait les mains de l'ami reconnu tantôt, lui demandant sa protection par petits jappements pressés.

— Qui est là? cria le valet aussitôt mis en défiance.

L'intrus, machinalement, avança jusqu'au rayon qui inclinait sa ligne de clarté de la fenêtre de l'étage au trottoir extérieur et resta là, de nouveau immobile. Son esprit, égaré, avait seulement obéi à la rupture de l'enchaînement harmonique des sons. De l'autre côté, au jardin, l'animal l'avait suivi, en pleurant très doucement.

— Répondez donc, sacrebleu! lança, du perron, le domestique, furieux. Que faites-vous, à c't'heure, à reluquer l'entour des honnêtes gens? Filez, allons!

— C'est moi, Jean.

— Oh, pardon! A présent que je vois Monsieur dans la lumière, je le remets bien... J'espère que Monsieur ne m'en voudra pas? Monsieur veut-il entrer?

— Il est tard...

— Oh, pour ça, pas d'embarras! N'y a plus d'horloge ici... Tout va comme ça peut depuis hier! Il est venu beaucoup de monde dans la journée et le pauv' Maître, qui est *là*, les a pas seulement vus ni entendus...

— Oui, je veux entrer.

Sans s'apercevoir de la fièvre, du ton de détermination farouche qui avaient marqué cette phrase, obséquieux, empressé, le laquais se hâta de laisser tomber la chaîne qui retenait les vantaux du portail.

— Couche donc, Tom! dit-il, en les refermant. Monsieur croirait-il bien que cette bête n'a pas cessé de hurler à la mort depuis la nuit dernière? Coups et caresses, rien n'y fait. Y crie tout de même!

— Vieux Tom! murmura l'inconnu en posant la main sur le cou tendu vers lui.

Mais, presque aussitôt, l'évocation d'une autre main, longue, nerveuse, qui, si souvent, avait arraché la sienne de cette même place — dans le joli jeu des menues jalousies, autrefois... — le fit tressaillir d'une telle secousse, qu'à son tour il repoussa le douloureux être qui s'accrochait à lui, avec violence.

En deux enjambées il franchit les marches qui conduisaient au vestibule, vaste hall de forme ovale, aux murailles revêtues de marbre, étincelant sous l'éclat prodigué du gaz. Dans le fond apparaissait l'escalier, le velours de pourpre qui couvrait les degrés, le chêne sculpté de la rampe.

— Dois-je avertir Monsieur ? questionna Jean, comme l'étranger, appuyé du bras à la balustrade, demeurait sans bouger, les paupières rouges et clignotantes, la face blême, visiblement en proie à une anxiété inapaisable contre laquelle, pourtant, il réagissait de toute l'énergie d'une volonté puissante.

« On dirait qu'y a quelque chose de cassé en dedans ? » songeait le larbin sans cacher l'indiscrète investigation qu'éveillaient. dans son âme de rustre, les changements extraordinaires dont témoignait toute la personne de cet homme écrasé de douleur et comparé au visiteur à la fois hautain et affable de jadis.

— Non, je monterai seul.

— Monsieur est auprès de Madame. C'est à l'étage, la première porte, à gauche.

— C'est bien.

Lourdement, il gravit les degrés. Sa poitrine haletait, ses lèvres se crispaient ; un effroi indicible retenait chacun de ses pas...

Il va *la* voir, la revoir. Il va, de nouveau, s'emplir les yeux de cette forme adorée, de ces lignes de chair, qui lui ont assuré, dans leur mystérieux langage — si éphémère, si péremptoire ! — la possession consciente, définitive, absolue, d'un bien éternellement invariable à travers les successives phases de l'Enigme terrestre comme au-delà des étapes d'existences à venir. Il va la voir, la revoir. Mais... comment ? — Et à mesure qu'il monte, toujours plus impérieuse s'impose l'Image inflexible. Il la sent peser, terrifiante, sur ses tempes qui se mouillent, sur ses pensées qui s'égarent, sur son cœur dont les spasmes l'étouffent.

— Oh, non ! non ! supplie-t-il tout haut, comme un enfant effrayé. Et il monte pourtant, lourdement.

Un large couloir vide, illuminé; des portes fermées. Ses regards se fixent sur la première, à gauche... Ouvrir cette porte ? Mais maintenant son trouble était trop intense pour pouvoir passer inaperçu... Et en dépit de ce trouble même, tandis que son être intérieur fléchissait sous l'afflux de sensations exaspérées et contraires, d'élans et de chutes, de désirs et d'angoisses, à travers ce chaos de batailles profondes, il raisonna l'attitude à garder, reconnut l'obligation de se contrôler, — et alors, sans rien voir, il se mit à errer, machinalement, le long du corridor, dans l'atmosphère tranquille qui remplissait toute la maison d'une caresse de paix. Sa mémoire seule restait vivante. Conduit par elle, il retournait au jour de l'unique visite, à cette après-midi enchantée, marquée entre toutes, que les deux amants, dans leur beau langage, avaient nommée : « La Fête du Soleil et des Roses ». Les traits brillants d'allégresse, la tête fléchie un peu par le refuge de tout elle-même dans sa passion, retournée vers lui, parfois. pour l'éblouir de l'éclat tendre d'une expression de suprême abandon, il revoyait l'Aimée, vêtue, telle qu'alors, de claires draperies. Ils avaient parcouru, ensemble, l'installation nouvelle de Marie, puis la villette paisible, son vieux parc majestueux avec l'étang bercelé de frondaisons, sa cathédrale d'un autre âge et la fraîche campagne ensommeillée. Du haut d'une colline, longtemps, dans une intimité grave. pour eux-mêmes inusitée, ils avaient contemplé le monarque des cieux descendre sur son œuvre divine. Du Soleil et des Roses ! De la lumière, des parfums ! Aux massifs du parc, en riant, elle avait cueilli les roses ; un peu plus tard, à la crête du coteau, il l'avait admirée. debout sur l'immense fond d'or du ciel, gracieuse et glorieuse, statue de Victoire attendrie...

Un râle brusque troue le silence, parvient du dehors en intonations d'une détresse affreuse.

— Le chien !

Un sursaut. Tout lui revient en une seconde. Il se retourne, son regard de nouveau heurte à la porte tantôt dépassée.

— Je vais entrer.

Mais au seuil même, une odeur subtile, délicieuse, la familière odeur d'autrefois, l'arrêta. C'était comme une présence invinciblement sensible. Oh ! que cette vaste habitation lumineuse était tout entière pleine du beau fantôme et de partout l'exhalait ! Et il parlait, de quelle voix nette ! « Tout ceci n'est que mensonge, mon aimé. C'est en toi que je suis, en toi seulement, et pour toujours... » Et le beau fantôme s'inclinait avec la si singulière grâce pensive des dernières semaines avant la séparation...

Au carillon, l'heure sonne.

— O Marie, Marie, Marie !

Atterré, le malheureux s'éloigna encore, alla poser son front contre la vitre d'une croisée. Au dehors, le silence, le désert, partout. Des vapeurs, tulles soyeux roulant leurs grâces légères, entouraient la lune de cercles ondoyants, s'escaladaient de proche en proche, comme pour se disputer l'émoi de servir de linceul à son prochain ensevelissement. Des toits, çà et là, miroitaient, métalliques, avec une limpidité froide. L'église se tassait dans l'ombre. Sans cesse plus approfondie, plus triste toujours, une voix inarticulée n'arrêtait de crier la douleur.

Oh, pouvoir hurler aussi, hurler, comme un chien !

Enfantinement, l'esprit en dérive, le visiteur contemplait Tom. Il était à la même place du jardin, assis au milieu d'une allée que les clartés lunaires

scintillaient de givre, tout noir, tout raide, distinctement sculpté en une pose de souffrance. Sa gueule, d'où sortait la mélopée lamentable qui battait l'air sans interruption, paraissait bandée dans l'écart par l'obstination de sa clameur Oh, oui! Crier ainsi, crier sans fin! Jeter à l'attention solennelle de toutes parts ouverte pour la recueillir et en épandre au loin les sanglots, la tempête qui gronde au fond de soi-même!

Des minutes passèrent. Oppressé, frissonnant, l'étranger examinait, tour à tour, longuement, l'animal patient, la nuit sublime, cette détresse inconsciente, cette impassibilité; puis, sans penser, ne sachant ni pourquoi, ni comment, sinon qu'il était entraîné là par une force irrésistible, il revint à *la* porte, saisit le loquet, voulut le tourner... Mais une angoisse colossale, tyrannique, de nouveau montait, montait, ainsi que d'un dépôt indéfini, et c'était un froid qui surgissait de toutes parts, une couche de glace collée à lui.

« Ma main tremble trop! » songea-t-il en considérant sa main avec une étrange impression de surprise, comme si elle eut appartenu à un autre, comme s'il eut vu, en elle, un obstacle imprévu.

— Il faut que j'entre! Il faut! Il faut!

Et secouant avec colère cette main rebelle pour y faire affluer son sang et sa volonté, péniblement il manœuvra la clichette, poussa le battant....

II

Si paisible, la chambre! Elle était toute âme et toute sérénité. Des ténèbres douces, teintées de bleu, l'emplissaient, s'agglomeraient en couronne au-dessus du lit que la flamme des cierges, au chevet, isolait en relief d'or de leurs plis nocturnes.

Les jambes molles, le pouls tumultueux, l'homme restait immobile sur le seuil, paralysé par la véhémence de ses pensées, au point de n'éprouver *aucune* réelle émotion. Ses artères charriaient des coulées de sensations qui s'arrêtaient, se nouaient à la gorge, aux tempes... Rappeler à lui ses facultés éparses, les précipiter toutes, en masse palpitante, dans le sentiment de la Présence, il l'essaya, violemment, inutilement!... Sa sensibilité, aux abîmes de l'Inconscient, était tout à fait enfouie et il demeurait comme absent de lui-même...

A quelques pas de lui, pourtant, l'Aimée était là, saintement endormie sous le voile glacé des paupières closes. La Mort était descendue, et maintenant étendait sur elle, en touches puissantes et tendres, son empreinte souveraine. Caresse de l'Invisible, signature de l'Infini, elle sacrait ce front d'où les cheveux s'écartaient pour mieux découvrir le siége de la pensée. Elle magnifiait de superbe pâleur ces traits que le conflit des passions avait tant tourmentés. Aux épaules, autrefois frissonnantes, aux bras, desquels l'enlacement avait été vainqueur, à la bouche d'orgueil et de volupté, génératrice du sens de la vie, elle jetait son emprise d'immobilité grandiose Des profondeurs cosmiques, l'effluve immortel avait jailli et avec l'harmonie totale et l'intime ardeur des choses complètes, il s'appropriait la créature passagère, la transfigurait déjà en merveille d'éternité.

Elle reposait, la noble forme, dans un cercle de clarté et, à ses pieds, la tête inclinée sur le bord de la couche, moins blanche que sa blanche chevelure, en une infinie stupeur, s'affaissait, se prosternait le mari. Par la fenêtre entr'ouverte, le vent de la nuit entrait, soulevait la dentelle des rideaux qui semblaient, en s'inclinant sur le lit puis en s'en éloignant, à d'invisibles éthers emporter chaque fois un peu plus de l'existence dont ils avaient longtemps protégé les rythmes.

« C'est par cette fenêtre que filtre le rayon de lumière qui va, dehors, jusqu'au trottoir », se dit l'intrus avec une sorte d'hébétude; et il compta exactement les bouquets de bluets peints sur les tapisseries; parfois, des figures lui apparaissaient dans les combinaisons des lignes, alors il recommençait son calcul. Puis son regard se fixa sur les cinq petites flammes du candélabre, au-dessus du verre d'eau où trempait un rameau de buis bénit... « Quelle énergie douloureuse elles mettent à brûler ainsi, chacune pour elle seule! » se dit-il.

Brusquement, avec un effort farouche, se ressaisissant : « C'est Marie qui est là, morte » Et il se répétait : « Marie, Marie »... Mais bientôt le nom cher et l'Image s'atténuaient, se dispersaient dans son esprit sollicité par une infinie succession d'aperceptions vagues, qui éparpillaient son attention, éblouissaient sa volonté.

Enfin, *quelque chose* se précisa, remua : une forme vivante s'était levée devant lui Un instant, il considéra encore, sans comprendre. Puis, suffoqué, il recula.

Le vieil époux, livide sous ses cheveux blancs, s'était dressé, et, tout près, le regardait en face, une lueur de démente fureur aux yeux.

— Tuez-moi! souffla l'amant.

L'autre ne bougea pas. Une longue minute durant, les deux hommes s'entreregardèrent... Et si paisible, la chambre, si paisible! L'ombre fluide et discrète, l'Enigme en gestation dans son atmosphère de ferveur, la Vie qui émanait, indicible, de l'être étendu sous le dais aux languissantes mousselines, tout s'imprégnait de l'incantation divine du Secret.

— Tuez-moi ! Oh, tuez-moi ! répéta l'amant, ardemment.

Les traits du vieillard frémirent, mais il ne remua point. Son regard, seulement, s'appesantit, avec plus de fixité

— Parlez ! Mais parlez donc!... Ou agissez!

Agissez selon votre désir!... Voici *ce qu'il faut*. Prenez!

L'arme passa à la main ennemie, qui se referma sur elle, fortement, tranquillement, comme sur une propriété légitime, puis, lentement, se leva...

Les deux hommes se contemplèrent, éperdus. Ensemble, obéissant, d'un commun accord, à la même irrésistible impulsion, ils se détournèrent vers le lit, vers la solitude de l'abandonnée — et le bras levé pour le meurtre, s'abaissa. D'un pas mal assuré, le vieillard se rapprocha de ce lit funèbre, se pencha sur le corps, scruta avec instance la Révélation contenue sous la sévère ordonnance de la belle face rigide, l'interrogea : car, *elle savait*, *elle*, la Morte! Monde éteint, déjà renaissant, d'un degré plus proche du foyer des Mystères, *elle savait!*

— Venez! fit-il alors, sans se retourner.

Et quand l'autre fut auprès de lui, attendant qu'à cette inertie succédassent l'ivresse de la folie, la détente véhémente de la vengeance, le mari, simplement, d'un geste cassé, posa le révolver entre les mains jointes du cadavre. Puis il se releva.

Son visage était surhumainement beau de désolation infinie et de naturel, de divin héroïsme. Il souriait, et, sans crispation, des larmes, une à une, intarissablement, coulaient sur ses joues creusées.

— Venez! répéta-t-il.

Et ouvrant ses bras à celui que sa femme avait aimé, il le serra sur sa poitrine frémissante, et comme l'autre, d'un humble recul effaré, s'échappait en sanglotant :

— Restez ! dit-il encore. Restez près d'elle... C'est vous qu'elle aimait!

Et tout de suite, il s'éloigna.

J. de Tallenay.



Le Bêcheur

—

Le geste lent qu'illustre la bêchée,
Ployant le torse et la sueur au front,
Trop simple pour mener le coutre au manche rond
N'ayant ni bœufs, ni mâles aoûterons,
Sitôt que le matin lance sa claironnée
Le bêcheur crève le sol.
Ainsi qu'un bât moulant sa rude échine,
La tâche assujettit le rustre qui s'incline,
Fatidique géant, au large col,
Comme un Samson tournant la meule dérisoire.

Ses sens n'ont point perçu les vains bruits énervants
Que le vent
Fait languir, comme un écho de foire.
Ses yeux n'atteignent pas les cimes colossales,
Il n'entend pas les sirènes de fer
Ni les bourdons discords des cathédrales;
Et les parfums impurs des androgynes,
Les nauséeux relents de luxure et d'enfer
Ne viennent point tenter ses épaisses narines.

Ses yeux sont rivés à la terre friable,
Sa lèvre aspire l'âpre et mordante saveur
Des givres matinaux et des soleils dardeurs;
Il devine le cours des sèves inlassables,
Et l'immanente volupté
Qui roule en sa nature,
Se module et s'épure
A l'éternel aspect de la fécondité.

Esclave de la glèbe, et maître et potentat,
Il fouille, sans compter les sueurs et les peines,
Et, safre d'un trésor qu'il engraisse en un tas,
Comme l'avare en rut au mirage de l'or,
Il gorge l'emblavure, il l'empiffre de graine,
Et n'a de trêve, alors,
Qu'il n'ait, roi de l'usure évangélique et saine,
Reconquis le centuple et palpé le trésor...

Hardi! l'échine au vent, le soleil dans la nuque,
Sans trêve au rythmique labeur,
Fatidique bêcheur
Dont le geste qui troue et ramène la glèbe
Est tel qu'un symbole d'éphèbe
Marquant au cadran des guérêts,
A coups précis de bêche et de jarrêt,
Les heures toujours mêmes.

Au loin, comme un appel de vestale, un son clair
Et mystique, en les airs
Eclate et saute, ainsi que sur un van, la graine.

Au loin, le campanile égraine l'angelus,
Comme des gouttes de silence.
Et l'ondée qui bénit la terre et la semence
Fait germer le repos dans les corps abattus.
Ayant levé les yeux vers la lumière,
Le bêcheur essuie son front,
Plante la bêche au sillon,
Et joint les mains pour la prière....

Léon Golder.



CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le Sillon

—

Des expositions de Cercles qui se succèdent au Musée moderne, celle du *Sillon* est toujours l'une des plus intéressantes car on peut y suivre, outre l'évolution des artistes, l'évolution d'une tendance.

Peut-être pourra-t-on trouver que cette évolution est plutôt négative : même souci constant de la couleur, même recherche de sensations purement picturales. Et cependant, malgré toujours, certes, un air de famille, de plus en plus les originalités se font jour, les personnalités se précisent et s'affirment.

L'ouverture, cette fois, fut particulièrement tumultueuse; l'attention avait été attirée par les récents succès du *Sillon* à Gand. Telle en fut même l'obsession que maints critiques, à coup sûr perspicaces, ont remarqué... des portraits de Bastien!

Combien nous regrettons qu'ils se soient trompés et quel dommage que nous n'ayons pu voir ici, ni le portrait de sa mère si admirable de tendresse émue ni les superbes paysages auxquels il nous a accoutumés. Mais espérons que bientôt il se fera pardonner cette absence.

Le Cercle a fait, cette année, deux excellentes acquisitions : Bulens, qui montre un beau sentiment dans ses intérieurs d'église et surtout Laudy dont les portraits révèlent un réel tempérament d'artiste; sans doute on lui reprochera surtout pour son portrait de vieux, de s'inspirer trop directement de Lenbach, mais son portrait à lui et sa tête de jeune fille prouvent qu'il saura se dégager bientôt de toute influence étrangère et se montrer lui, simplement et bellement.

Viennent ensuite les habitués : Wagemans, avec la très mondaine *Dame en gris* et son vieux *Rador* si remarqués à Gand. A cela s'ajoutent d'autres portraits, plusieurs bons paysages et une nature-morte. Toutes ces toiles dénotent un beau talent de peintre, mais pourquoi donc semble-t-il craindre de nous y faire voir plus que son métier? Son *Fond des Vaux* montre pourtant qu'il pourrait y mettre autre chose. Pour lui et pour nous, espérons qu'il le voudra.

De Swynkop, quelques portraits extrêmement habiles, de belles poteries flamandes et une composition, *La Musique des Pauvres* dont l'effort nous plaît infiniment mieux que l'inspiration. En possession comme il l'est de sa technique, nous pouvons croire qu'il s'orientera vers ce genre, désormais avec plein succès. Cet espoir d'ailleurs, nous comptons bien le voir se réaliser pour plusieurs des exposants. Fascinés, jusqu'ici par le seul « morceau », ils semblent avoir confondu la virtuosité avec le but à atteindre. C'est là, à notre avis, une erreur. La virtuosité est évidemment un élément important d'une œuvre d'art, mais ce n'est pas *tout* l'art.

En même temps que des études et qu'un portrait *La Dame en rose*, où transparaît un sentiment délicat, Smeers nous donne *L'Anecdote*, dont l'exécution ne répond aucunement au titre.

Van den Brugge expose de très peu mystiques intérieurs d'église et une très sensuelle *Impasse de la Providence*.

Le groupe des paysagistes est très bien représenté.

Nous ne parlerons pas de Bouy dont les paysages et les pastels sont tout à fait insignifiants. Alors...

Deglume, très en progrès, nous montre d'excellents paysages, entre autres, une superbe *Matinée de Septembre*.

De Degreef, une très belle allée de peupliers; et la *Journée pâle* de Dewit se baigne d'une bonne lumière.

Admirablement, Tordeur a saisi le charme des crépuscules et des soirs, des fenêtres qui s'allument au loin, toute la délicieuse attirance de l'ombre.

Le sous bois d'automne et une mare en forêt d'Apol montrent d'heureuses qualités, infiniment plus heureuses que son incursion dans le domaine du portrait. De même, pour Haustraete, qui a pourtant de bons paysages.

L'Impasse St-Jean, entre de nombreuses autres, de Detilleux, est très pittoresque.

Combien charmantes les marines de Pinot, combien fraîches ses fleurs, et comme est adorable le bonne intimité qu'il a su mettre dans son portrait!

Quant à Maurice J. Lefebvre, il s'est fait une place bien à part. On se rappelle les esquisses et les dessins si fouillés qu'il exposa l'année dernière. Cette fois, il nous montre un fin profil qui se découpe sur un fond d'une couleur délicate et traduit tout une pimpante psychologie féminine. Et comme il a bien rendu dans son *Après-midi* le calme soleil d'octobre, la douce mélancolie et la somptuosité des journées d'automne. Ces mêmes qualités de poésie un peu triste, nous les retrouvons encore dans son autre paysage.

Doublé d'un délicieux poète, ce peintre est, du *Sillon*, l'un de ceux dont on peut attendre le plus et nous aimons à croire que, pour sa prochaine exposition, il tiendra complètement les promesses de cette année.

La sculpture de Kemmerich a beaucoup attiré l'attention et sa figure tombale *L'homme de Douleur* dont s'exprime magistralement la poignante concentration vers le souvenir a été l'un des clous du Salon. Il semble toutefois négliger la forme pour l'expression; son anatomie est un peu inquiétante et s'il parvient par ce procédé à nous donner parfois une impression très forte, il lui arrive de faire fausse route comme dans la *Nuée* dont la bizarrerie fait oublier l'intention. Son très beau et très vigoureux buste de Swynkop montre bien que c'est voulu et qu'il pourra faire mieux. A signaler en outre, du même un dessin très serré et un très curieux paysage.

Gilbert a un Beethoven bien sculpté mais un peu matériel, et un buste qui a du mérite.

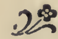
Des portraits également de Mascré, dont le *Venusberg* est assez malheureux, et de Dehaen.

Quelques bustes, un groupe charmant et un beau fragment d'un projet décoratif de Marin.

Enfin, de Noquet, la *Femme qui bâille*, très nature mais sans importance, simple carte de visite, juste assez pour se faire regretter; et de très jolis bijoux de Matton.

Bref, exposition intéressante d'un groupe de jeunes artistes pleins d'avenir.

M. D.



CHRONIQUE DES REVUES

Octobre

La catholique **Durendal** doit à M. Arnold Goffin, outre la traduction des *Fioretti*, qui s'achève, quelques notes sur Bruges et les Primitifs. De purs vers de M. Séverin, *Nuit pastorale*, restent beaux, d'une beauté trop peu renouvelée peut-être. — **L'Idée libre** : début des *Orties*, comédie dramatique de M. Sander Pierron; de M. Gabriel de Sart, on connait des contes d'une langue souple, riche en recherches, rarement défaillante, où la psychologie du timide est âprement pénétrée. *Un peu d'Ombre* pourrait être le couronnement du livre qui réunirait ces écrits : il est comme la conclusion navrée d'une de ces vies hésitantes. Plus loin, les *Pantoufles en Chroniqueur* de M. Vandeputte nous parlent des livres récents de MM. Georges de Bouhélier, Mockel, André Gide — Les petites Revues de provinces luttent vaillamment, utilement, sinon toujours avec éclat, à la diffusion de l'esprit littéraire : citons **La Revue**, de Charleroi, **La Verveine**, de Mons, (de H. Fleischmann, un curieux *Eloge du Roi Henri III*, qui fait songer à du Giraud maladroit). — **La libre Critique** (un beau portrait de Constantin Meunier) accueille le lyrisme, intéressant mais sans mesure, de Mme Coralie Casteleix. Au nº 44, un amusant compte-rendu de la séance publique de l'Académie Picard. — **L'Art moderne** reste notre principale Revue de critique : de Marie Mali, ces notes sur le Théâtre de Maubel, récemment paru : « Les liens familiaux l'enserrent plus étroitement que les liens sociaux. Il les étudie dans des scènes où un rien, un silence, des mots très simples, des actions

toutes banales rendent admirablement une minute de vie intense, un doute, un recul ou un virement d'idée, un élan de la volonté. A petites touches de réalité vécue, il dépeint simplement, presque douloureusement, la puissance de ces attaches *(les Racines)*, l'importance vitale de ces choses : traditions, hérédité, habitudes, qu'on ne peut briser sans faire souffrir, sans perdre soi-même de la force ». D'intéressantes notes musicales sur Vincent d'Indy, la *Fiancée de la Mer* et le collaborateur de Zola, le profond compositeur Bruneau. De M. G. Rency, cette appréciation du *Jéricho*, de Picard, qui est presque synthétique de l'œuvre du maître : « Ce qui intéresse si puissamment, c'est la forme frémissante, nerveuse, dont il habille ses idées. Quant aux sujets eux-mêmes, aux thèses de ses ouvrages,—j'allais dire aux causes qu'il y défend — elles ne seront pas plus capables, dans quelques années, de passionner un lecteur que le *Meurtre de Clodius* ou les *Intrigues de Philippe de Macédoine* »... « Chacun de ses livres est un pamphlet ou une confession ». C'est bien cela ! —

Des notes d'Art intéressantes dans la **Fédération artistique,** où se relève cette juste observation à propos de notre grand sculpteur : « La sculpture de Rodin est dynamique; celle de Meunier essentiellement statique. Rodin est plastique, sensuel. Il aime les mouvements hardis, les rythmes sauvages, les caresses frénétiques. C'est un impressionniste de la statuaire. Meunier, lui, plus moral, aime les eurythmies sévères, les intellectualités profondes, les lignes graves, les synthèses nobles, la suprématie du caractère sur la beauté : c'est un styliste, un classique de la statuaire, dans le sens large et moderne du mot. » — **La Ligue Artistique,** accueillante aux petits potins comme aux luttes homériques, donne l'amusant spectacle de M. Lucien Solvay, critique d'art et journaliste, aux prises avec le bon peintre Bastien, sur le rôle, la nécessité et le mérite de la critique. Qu'en retenir? Que le peintre, quand il a nom Bastien, manie suffisamment la plume que pour écrire un petit chef-d'œuvre de lettre ironique et digne; que M. Solvay n'a pas tort en soupirant : « Les artistes veulent la vérité, la vérité toute nue; ils la réclament, ils l'exigent. Mais encore faut-il que cette vérité soit belle, qu'elle soit agréable à voir, à entendre ; » qu'il faut enfin distinguer avec M. Levêque et bien d'autres, que la critique à la façon des Zola, des Gautier, des Lemonnier est la Critique; que l'autre est reportage presque vain et sitôt oublié que créé. Jules Janin ajoutait : « Tout homme qui se mêle de critique sans avoir rien produit lui-même, est un malhonnête homme ! » —

Et voici de France un courrier qui apporte l'admirable revue : **L'Occident** : Goûtez ces lignes, c'est du Mithouard : « L'homme, à l'heure où il ferme les yeux, apparaît subitement sur son lit d'agonie comme une sublime effigie de lui-même. Sa figure s'apaise, son front s'agrandit, ses traits s'affinent et se précisent, sa chair s'endort gravement dans une blancheur... Il ressemble alors singulièrement à soi : on dirait qu'il se recueille pour se résumer et qu'il repose pour se fixer. » De curieuses pages de Claudel, du Gide, du Vielé-Griffin; une étude illustrée du peintre *Auguste Ravier* par Alph. Germain. Retenons encore de M. de Souza cette déclaration : « Il était bon d'assister en silencieux, ces récentes années, à tous les essais d'arrangements pour satisfaire à la fois un irrésistible désir de formes actives, c'est-à-dire, neuves, et un souci peut-être plus ardent des suffrages académiques ou des populaires. On sait qu'en certains cas cela nous a donné le vers libéré, une forme qui, avec quelques pauvres facilités harmoniques, a banalisé, efféminé, amoindri d'une égale redondance les conquêtes de Hugo. En d'autres cas, on sait que cela nous a valu ce que l'on pourrait appeler la prose d'alexandrins, une sorte de prose à cadence unie où l'oreille pêche à coup sûr, bien qu'au hasard, le sempiternel ronron du vieux temps. Il est aisé de juger par les œuvres produites selon ces compromis, fussent-elles tapageuses ou abondantes, combien leurs auteurs ont méconnu toute tradition active à ne pas vouloir ou pouvoir tirer du « vers libre » la *composition rythmique* personnelle sans laquelle la poésie française ne saurait plus être un art vivant. »

La Tradition et **La Province** (du Havre) sont deux Revues spéciales, l'une de folklore (*Maria Mâtre, Les Volcans et les Traditions*) l'autre surtout sociologique et historique (*Les accidents de travail et la question des demi-salaires* de Ch. de Lauwereyns, *Hommes de Guerre Byzantins, Georges Maniakès* de Louis Bréhier). L'*Exposition de Bruges* entraîne M. E. Gavelle de la **Revue septentrionale** dans des considérations éthnographiques et critiques curieuses. — Quant à la **Lorraine** de luxueuse apparence, nous lui sommes reconnaissants de nous faire connaître les œuvres du peintre Prouvé qui, d'après elle, apparaît clairement devoir occuper la place laissée vide par Puvis de Chavannes : « Puvis était un idéaliste. Prouvé est un naturaliste, — ou, pour parler avec plus de révérence, un panthéiste matérialiste, d'une sincérité et d'une puissance incomparables. »

G. H.



Petite Chronique.

NOS SAMEDIS. — Notre premier *Samedi* est fixé au 6 décembre prochain. Nos lecteurs trouveront dans notre numéro du 1er décembre des détails complets sur le programme de cette réunion.



Musée moderne. *Place du Musée, Bruxelles.* — Exposition du Cercle *Le Sillon*, ouverte tous les jours.



Cercle artistique. — L'exposition des œuvres de Constantin Meunier sera clôturée le 18 novembre. Nous rappelons à ce propos que notre collaborateur Léon Ery a publié sur l'œuvre du Maître une étude très complète, dans le *Thyrse* du 1er juin 1901.



A la Salle Kevers, la deuxième séance du cours organisé par M. Engel et Mme Bathori a obtenu un succès bien mérité. Le programme comportait l'histoire de la musique de Schütz à Haendel. Successivement les distingués professeurs ont interprété, avec le rare talent qu'on leur connaît, Schütz, Bach, Torpora, Scarlatti, Luigi Rossi, Haendel. Une courte notice précédait chaque exécution et ce fut un véritable régal que cette présentation intelligente de primitifs de la musique par les deux professeurs. Notons que Mme Bathori joint, à une voix claire et agréable, une science du chant et un talent de pianiste remarquables. Elle a pu faire valoir cette dernière qualité dans *Pastorale* et *Caprice*, de Scarlatti, morceau qu'elle a détaillé avec beaucoup d'art.

La prochaine séance sera consacrée à Saint-Saëns et à Chabrier.



Chronique des Revues. — Sous ce titre paraîtra mensuellement dans le *Thyrse*, un compte-rendu des Revues qui nous parviennent. Nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré de l'introduction de cette nouvelle rubrique, intéressante preuve de l'intensité du mouvement littéraire et de la vitalité des publications qui luttent, avec nous, contre l'indifférence du public — courageusement !

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink rue du Fort, 16.

QUATRIÈME ANNÉE TOME IV 1er DÉCEMBRE 1902 N° 15

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

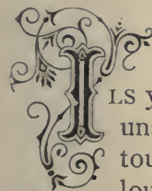
ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

Le Piège (°)

—



ILS y sont tombés presque tous, à la file, les uns avec férocité en retroussant les lèvres, toutes griffes dehors, les autres benoîtement, lourdement, le front bas à la façon du bétail que l'on mène. Quelques considérations embroussaillées et vagues en dérobaient la profondeur : on y parlait de la situation du littérateur belge, même on y avait piqué une fleur latine, innocemment plate que l'érudition de plusieurs pût brouter tout à l'aise, puis on s'embusqua, les journalistes pour compter les pièces, le public prêt à rire et les pauvres victimes commencèrent les culbutes.

Sous prétexte qu'il est doué d'estomac autant que de cerveau, l'homme de lettres a remué les questions de subsides, d'éditions, de tirages et de ventes.

Non content, comme certains, d'amoindrir l'Art au service d'une cause sociale — ce qui avait au moins l'excuse de la bonté — il voulut le premier en tirer un palpable intérêt; sa charité trop bien ordonnée pour être artistique commença par lui-même et, la recette n'égalant pas ses désirs, comme un simple banqueroutier, il a pleuré dans le gilet des chroniqueurs, il a montré ses coffres vides et son « Avoir » en déficit.

— Les peintres et les sculpteurs accaparent tout, réclamaient noblement les uns,

— Le peuple belge ne veut pas de notre marchandise, il lui faut la marque française, larmoyaient les autres;

(°) Voir *Art moderne*, nos du 14 septembre et 2 novembre 1902.

...fort peu protestèrent contre ces discours par trop commerciaux et il se fit que l'*Enquête* destinée à éclairer la situation matérielle de l'écrivain illumina de façon inattendue sa déchéance spirituelle.

Cependant on pouvait espérer encore que nées dans le journal et purement théoriques ces récriminations ne s'étaleraient pas au-delà de leur source et que le moindre événement d'actualité les refoulerait à l'orgueilleux silence d'où elles n'auraient pas dû sortir. Mais voici que tout un groupe — d'artistes, paraît-il, — se forma et que l'un d'eux émit les vœux de tous dans l'immensité de leur complainte :

Ils ne veulent plus être des ilotes; ils souhaitent la gloire, et quelle gloire? puisque la décoration au rond de cuir, le coup de chapeau au lieutenant de garde-civique les font loucher d'envie; il faut qu'on lise leur chef-d'œuvre! et comme la hauteur de leur conception ne parvient pas à les imposer au public, ils rêvent de se liguer, de réunir tous les hommes de lettres, romanciers, poètes et critiques, en un mot : tous ceux qui font le MÉTIER d'écrire en une fédération « comme les tireurs à l'arc ou les amateurs de pigeons en créent tous les jours. »

Un métier! Des amateurs de pigeons! Quel aveu et quel rapprochement! Sans doute ils eussent révolté toute la gent de lettres si aussitôt pour la calmer le noble métaphoriste ne l'eût alléchée par les avantages de ses projets. D'abord — chose éminemment opportune — on aurait une société de plus, avec un poste de trésorier qui récolterait les petites cotisations. Ainsi confédérés, en orphéons de bouches et d'appétits, les hommes de lettres hurleront en chœur, non des proses sonores ou de romantiques mélopées, mais les souffrances de leur estomac et les borborygmes de leur faim. Comme au jour des plus nobles festivals, les plus bruyants décrocheront la timbale et ce ne sera

plus au drapeau des sociétés dramatiques de 36e ordre mais à l'étendard littéraire, qu'au retour, tintera la médaille des encouragements officiels.

Du reste d'autres moyens que les cotisations et les subsides viendront remplir la caisse du trésorier : « la fédération obtiendrait aisément la personnification civile, ce qui — insinue l'auteur — lui permettrait de recevoir des dons, des héritages ». O poète, égrenant tes vers, fidèle client de l'auberge de la Grande-Ourse, jadis,

Rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, tu tirais les élastiques
De tes souliers blessés, un pied contre ton cœur.

Maintenant tu as honte de ton manteau troué; accroupi au bord de la route, baveux, envieux et... pratique tu sculptes de tes mains la honteuse sébile où quelque Mécène du négoce laissera s'égarer la pièce d'or d'un héritage.

Que te répondre quand te voilà si raisonnable? Insinuer peut-être que l'écrivain, comme écrivain, n'a pas besoin de pain; que l'homme social, sa doublure, est libre d'en trouver ou non sans que le premier puisse s'en plaindre ailleurs qu'en un chef-d'œuvre? Ou bien, considérant l'indifférence littéraire comme un humus rare, précieux à l'éclosion d'un Art *désintéressé,* ne pourrait-on déplorer qu'on en veuille changer la nature? Mais les réponses seraient vaines : comme tu l'assures, ils sont fous ou plaisants ceux qui pensent à rebours de ta sagesse et tes projets judicieux battent si haut le rappel du sens pratique, que parlant peut-être comme ces fous, j'ose à peine y mêler le grelot de ma marotte. Il était beau pourtant le travailleur de jadis cloîtrant sa vie dans la réalisation de son œuvre. Elle lui était apparue un jour, idéale, parfaite dans l'illumination d'un Rêve : la *Victoire* s'était dressée harmonieuse, ailes ouvertes sur l'azur, dans la projection lyrique de ses formes; la Joconde avait souri, Hamlet douté, puis la vision s'étant fondue, l'artiste nostalgique d'un songe, mal guidé vers lui par l'imprécision croissante du souvenir, avait pris la matière pour y mouler son idéal. Qu'elle fût la recherche inconsciente d'une universelle présence divine comme chez les païens, un magnifique acte de foi vers Dieu comme chez les Gothiques, ou le rejet vers la mignardise après les colosses de la Renaissance, l'œuvre d'Art trahissait à travers ses changements les mêmes inquiétudes vers la Réalisation d'une vision, le même et pénible reploiement d'un Rêve qui se veut concréter. Apre labeur, où l'artiste pêle-mêle jetait sa pensée, ses sentiments et sa chair. Toute la vie devenait un moyen pour l'artiste : un spectacle, une parole, un geste par une mystérieuse correspondance se rapportaient à sa création et regardant les autres se mouvoir ou palpiter son propre cœur, il enviait d'y prendre l'étincelle vitale pour l'insuffler dans l'œuvre Rêvée. Qu'importaient alors les accidents de la pauvreté ou de la richesse? *Primum philosophari!* C'était l'époque où Villiers dédaigneusement prêtait son corps à la réclame d'un médecin-aliéniste, où Baudelaire bénissait Dieu d'avoir donné la souffrance, où, transformées par leur génie, les tortures de Goethe, de Wagner devinrent *Werther* ou *Tristan.*

Mais aussi, après ce labeur, avec quel respectueux amour, l'artiste ne considérait-il pas sa conception réalisée? Nourrie de lui, elle vivait désormais de sa vie propre, entière, indépendante; c'est vers elle, non vers lui que montait la gloire; une élite savante, compréhensive en conservait dans ses musées et ses bibliothèques de précieux exemplaires et, par cette rareté même, par sa forme et la hauteur de sa pensée, l'œuvre tout entière trônait dans une façon d'aristocratie loin des contingences de critique ou de monnaie.

Comme un 89 de l'Art, l'industrialisme moderne vint démocratiser tout cela Brutalement la photographie ravit au Louvre ses Joconde pour les jeter aux gémonies des vitrines entre les bandeaux d'une courtisane et la trogne d'un assassin; le livre en sarrau jaune, vulgarisé en livraisons, s'appareilla aux journaux, et on décréta l'Art partout, même dans la Rue. Il y eut un style esthétique! En même temps, par la force des temps, le bourgeois, tout armé de ses vices et de sa bêtise, se cala dans l'œuvre d'Art; accoutumé aux héros fastueusement drapés, le lecteur ne reconnut pas sous la redingote le type d'humanité éternel, et il se fit que l'œuvre, déjà moins lointaine par la multiplicité de ses exemplaires et *paraissant* en outre s'amoindrir à la mesure de son modèle, sembla moins respectable. Peu à peu on se détourna d'elle pour en considérer l'ambiance; on en voulut connaître la technique et l'auteur, caché jusqu'alors par l'éblouissement même de sa création; fort à propos, la critique vint servir cette nouvelle curiosité et l'artiste, qui œuvrait jadis comme on prie, complaisamment pour un bravo démonta le mécanisme de ses agenouillements et la facture de ses prières.

Dès ce moment, l'Art changea d'essence : on confondit le métier et l'Art, le moyen et le but; l'Art se suffisait à lui-même, il dût bourgeoisement « servir à quelque chose »; il produisait des œuvres, on lui demanda du bruit; il était l'Art et on le tira de l'Absolu où il était en suspens, on lui coupa les ailes et, vêtu d'épithètes, grimé, lourd, méconnaissable, il fut roulé avec la populace dans toutes les mascarades; il provoqua des meetings, parla de « protectionnisme littéraire » et, du premier coup, fit de sa tribune un comptoir. La boutique suivra.

André Baillon.

Ode

—

Ma joie, est-ce de suivre une ligne trop vaine
Née au creux des pipeaux sous des doigts virtuoses,
Ou de guetter la voix lascive des sirènes
Qui râlent leur amour sous les lames encloses,

D'attarder mes regards aux lueurs des topazes,
Aux veines des silex et des nacres marines,
Ou de les allonger aux flancs ornés d'un vase
Et, vers les lointains bleus, aux courbes des collines?

Comme d'autres, irai-je, aux jardins que fleurissent
Un avril fugitif et le trop court été,
M'enivrer du parfum futile des calices,
Voir les roses fleurir et les fruits se gonfler?

Les fausses voluptés en des philtres captives,
Je ne les boirai pas dans le creux de mes mains,
Et je ne m'étendrai sur les mousses des rives
Pour goûter la fraîcheur des fleuves léthéens.

Car tes yeux sont plus clairs que toutes pierreries,
Où se mire un désir chastement ingénu,
Et tes mots ont le rythme et la douce harmonie
Des fluides accords en songes entendus.

Quelle sera la conque arrachée à la mer,
Le corail rose éclos en corolle plus frêle
Que l'ineffable fleur de mystère que cèle
La mousse d'or qui poind au secret de ta chair?

Et selon ton corps souple et sa courbe idéale,
Quel artiste pourra modeler sur sa roue
L'amphore aux flancs bombés, ou ravir à ta joue
L'aurore dont parer un albâtre trop pâle?

Quand je noue à mes doigts leurs bagues adorantes,
Je sens en moi la vie au long de tes cheveux
Glisser tiède et couler comme aux tiges des plantes
Sous le fauve soleil un suc luxurieux.

Mais pardonne à ton fils dédaigneux, ô Nature,
S'il a cherché l'oubli des champs et des forêts,
S'il a bu loin de tout une ivresse plus pure,
O Maîtres, que votre art n'en rêvera jamais!

ISI COLLIN.



L'idéal Amour

CONFESSION D'UN INQUIET

—

> Nous ne voyons que nos propres idées, la réalité nous échappe ; nous créons nous-mêmes tous les événements auxquels nous croyons assister.
>
> KANT.

Je ne suis ni fou, ni halluciné; je ne suis pas crédule; durant longtemps je ne voulus rien admettre des phénomènes du surnaturel — divins ou occultes, — affirmés par d'autres. J'ai horreur de l'inexplicable et ma complexion physique, mon éducation, le tour particulier de mon esprit, mon instinct.., oui, mon instinct lui-même m'orienteraient plutôt vers le positivisme. Ma famille se compose d'individus sains et vigoureux, indemnes de toute maladie de la pensée, de toute lésion du cerveau; mes ascendants avaient le tempérament sanguin et, de quelque façon que je l'étudie, à n'importe quel étage de ses branches ou de ses rameaux je l'interroge, mon arbre généalogique ne me renseigne aucun cas de lymphatisme ou de névropathie. On est normal, on jouit d'un équilibre parfait aussi bien dans ma parenté maternelle que paternelle, et c'est mon aïeul, vieillard de tous points admirable, sage et fort, qui m'a élevé...; enfin, je ne suis plus à l'âge de l'imagination déréglée et tumultueuse, puisque j'ai quarante-cinq ans, et il n'est pas de raison pour que j'aie jamais eu besoin de me créer des chimères : je me porte bien et je possède de la fortune : conditions sinon suffisantes à assurer l'aplomb moral et le bonheur d'un homme, très propres cependant à contribuer à cette assurance. Légèrement égoïste, peu ambitieux, nullement sentimental, je suis aussi dépourvu de préjugés que de superstitions.

Et pourtant, voilà dix ans que ma vie se trouve dominée par le plus inouï, le plus incroyable, le plus déconcertant des mystères. C'est d'un amour qu'il s'agit et, je m'empresse d'en convenir, rien ne saurait être plus délicieux que ce que j'en retirai. Je voudrais vous en raconter les épisodes et ce n'est pas facile car cet amour intéresse exclusivement mon *moi* immatériel; il fut d'un idéalisme subtil, bien éloigné de mes habitudes et, pour tout dire, garda cette forme du sentiment pour laquelle les vocables de notre langage trop exact semblent indiscrets ou sont impropres. Toutefois, et pour si peu terrestre que soit l'événement dont j'essaye de vous faire saisir l'insaisissable nuance, je conserve de ses prémices et de ses péripéties un souvenir d'une précision absolue : après une période déjà longue, les moindres détails de ce qui en fut le charme rare et précieux demeurent en ma mémoire, frais, vivaces, inaltérablement jeunes, avec cette fidélité de contours, cette vigueur de dessin affectées par les images en l'immédiate réflexion d'un miroir.

Je sais bien, et je le reconnais, que cela commença par un rêve : un rêve n'ayant du rêve que la douceur et la surnaturelle félicité qu'il m'apporta, sans rien du vague, du décousu, de l'incohérent produits sous nos crânes durant le sommeil par la course aveugle de nos esprits fouettés inopinément par la pensée trop active. C'était la nuit; j'étais couché, je dormais. Soudain, une figure féminine se leva devant moi, haute, fine et flexible comme ces roseaux frissonnants dans les

oseraies, qu'un vol de libellule effare. Avec elle, un violent parfum de jacinthes entra dans la chambre. Ma visiteuse était vêtue d'une étoffe légère et souple, de ce ton spécial où des reflets roses donnent au mauve comme une gaîté d'aurore ; elle était blonde; son teint était nacré, délicat, transparent, et des jacinthes violettes ornaient sa ceinture.

Elle se tenait debout à mon chevet, immobile ; ne parlait pas, mais souriait, d'un sourire venu plus encore des yeux que des lèvres, et elle avait des yeux incomparables. Je n'oserais prétendre qu'ils fussent strictement ni bleus, ni gris, ni verts: plutôt étaient-ils tour à tour de l'une de ces trois couleurs et, parfois, — celles-ci se confondant — parfois ils étaient pers: gris, verts et bleus tout ensemble. Ils me regardaient; et c'étaient un bonheur immense, une allégresse inexprimable que répandait en moi leur regard de mystère à la fois bleu, du bleu candide de la fleur de lin, gris comme le brouillard, et vert, du vert perfide des vagues sur la mer démontée. Je joignis les mains en la contemplant.

Qui dire comment il arrive que la rencontre de deux regards, à une certaine minute, puisse faire d'âme masculine à âme féminine, et si brusquement! des attractions irrésistibles, comme pour les sphères entre elles dans l'espace ? Tout de suite, je songeai que j'aimerais à aimer ces yeux-là ; j'allais le leur déclarer quand, tout d'un coup, l'apparition s'effaça.

Et je me réveillai, mal assuré d'avoir dormi tellement j'étais certain de ce que j'avais vu, tellement l'image disparue conservait de vigueur en ma mémoire. Le matin rosait les vitres.

Cette fantasmagorie me hanta tout le jour. Tout le jour, je fus poursuivi par le regard de ces yeux découverts comme en le sortilège d'une hallucination. Ils m'avaient conquis et je leur appartenais, en jouissant étrangement de m'en convaincre. Dans l'après-dîner, un ami vint me voir, qui m'engagea à passer avec lui la soirée à notre club où quelque chose de particulièrement intéressant pour nous devait avoir lieu. A quoi je répondis fermement, bien qu'aucun dessein préconçu ne m'eût, à la vérité, fait disposer encore de ma soirée et que ce que j'allais avancer d'une manière si catégorique me vînt spontanément aux lèvres, sans que ma volonté y fît pour rien :

— Impossible ; je vais au théâtre... à la Monnaie.

Et, en effet, j'allai à ce théâtre. Pourtant, remarquez-le, je n'y pénétrai qu'à un moment déterminé et personne n'eût réussi à m'y entraîner ni plus tôt, ni plus tard. On jouait l'*Orphée* de Gluck et l'on en était à l'acte des Champs-Elysées : les ombres heureuses, lentement errantes sur les gazons, pâlis par un rayon de lune, disaient la douceur du séjour de la félicité quand je m'installai à ma place habituelle, au cinquième rang des fauteuils d'orchestre, sur la gauche de la scène. A la même minute, une loge de première s'ouvrait du côté opposé. Un couple s'y assit qu'il me *fallut* regarder, que je regardai.

L'homme... le vis-je seulement? — je vis qu'il était là et cela devait suffire à m'infliger une éternité de souffrance... car la femme était celle de mon rêve : elle était vêtue de la même étoffe mauve à reflets rosâtres ; les mêmes thyrses de jacinthes paraient sa ceinture ; elle avait les mêmes cheveux blonds flambants au-dessus de ses yeux énigmatiques, tantôt ingénus comme les puériles fleurettes des prés, tantôt inquiétants comme l'onde meurtrière.

Sans doute, la fascination — aussi inconsciente chez elle que chez moi — agissait sur tous deux avec une égale puissance, en ayant sur nos systèmes nerveux un retentissement simultané, car le mouvement ébauché par moi en la reconnaissant, elle le fit elle-même dès qu'elle m'aperçut et ce fut aussitôt son entrée dans sa loge. Je pus croire qu'elle m'avait vu en songe comme il m'était arrivé de la voir, elle, la nuit précédente. Mais je ne pus douter qu'elle me reconnût. Et j'eus la sensation de l'irréel fait vérité, de l'impossible accompli.

Nos regards s'étaient trouvés et devant cette foule peuplant le théâtre, ils se prirent, ils se rivèrent l'un à l'autre, ils s'isolèrent. Ce fut aux accords de la plus suave musique du monde, la plus intime, la plus entière, la plus parfaite communion d'âmes qu'aient jamais souhaitée deux amants passionnément épris. Nous nous disions, par les yeux, de ces choses émues, ailées, délirantes, expression de sentiments surhumains que l'amour inspire, que la parole ne saurait exprimer ; et nul baiser physique n'est à opposer à ce que nous fit ressentir celui échangé là, sous la lumière éclatante des lustres, à la face de mille personnes, par l'ineffable moyen de nos regards unis, pendant que les *ombres heureuses* continuaient à vanter les joies du ciel.

La toile tombée sur le cri admirable d'*Orphée* entraînant son Eurydice, et l'entr'acte commençant dans un grossier brouhaha de causeries, de sièges remués et de portes claquant, je n'eus pas même l'élémentaire curiosité d'aller dans les loges amies m'informer de renseignements sur cette belle personne, qu'il me semblait voir à la Monnaie pour la première fois. Elle était mienne ; je l'adorais et elle m'aimait aussi ; cela était indubitable. Le reste, pour moi, perdait toute valeur. Bien mieux, j'en venais à redouter l'intelligence ou l'enseignement des autres, le moindre fait tangible qui eût pu désenchanter ce qui enivrait mon cœur en exaltant si joliment mon esprit.

Je quittai la salle ; dans le vestibule de la Monnaie,

je croisai le couple, se retirant comme moi. Je n'en fus pas surpris ; une entente si étroite, une telle concordance de mouvements, de gestes et, certainement aussi, de pensée, s'était établie entre la dame aux yeux pers et moi qu'il me paraissait tout naturel que nous eussions eu la même intention de départ, à la même minute, pour l'accomplir à l'unisson. Pouvions-nous demeurer davantage après l'incomparable moment qui venait de nous élever au plus haut, au plus délicat, au plus radieux de la sensation morale ? Nous venions de comprendre et nous nous étions avoués à la muette l'urgence de la séparation car c'est tenter le Destin que de prétendre se maintenir longtemps aux sommets : trop périlleuse devient alors la descente. Une dernière fois nos regards se fondirent en un baiser suprême. Or, comme je gagnai la porte du péristyle par laquelle, tous deux, il nous fallait sortir, j'avisai, sur la mosaïque du dallage, à mes pieds, son bouquet de corsage qui, l'eût-elle ou non voulu, y était tombé. Je le ramassai, tandis qu'un frou-frou de soies glissantes, porté sur un ardent parfum de jacinthes, m'avertissait du passage de l'inconnue devant moi.

II

Ces fleurs, que je gardai, dont, au moment où j'écris, les squelettes sont devant moi pour me démontrer que je n'ai pas rêvé tout cela, que je ne suis pas fou, que je n'étais sous l'empire d'aucun accès de somnambulisme lorsque je les pris sous les pas de cette femme, — ces fleurs et un autre document, plus fragile encore, dont je parlerai plus loin, voilà toute la réalité qui persiste d'une relation de plusieurs années. Car n'allez pas croire que notre roman finit là ! Ce n'était que son prologue et, dès lors, je fus tout entier à l'inconnue, je lui appartins de la façon la plus étroite, la plus fervente, la plus profonde.

Le souvenir de l'homme dont elle était accompagnée au spectacle me fut plus douloureux que la présence effective de celui-ci et, rentré chez moi, je me mis à réfléchir sur ce qu'il pouvait être dans la vie de cette femme : son mari ou son amant ? Certes, il ne pouvait être que l'un ou l'autre ; trop jeune pour être son père, ses allures n'avaient rien ni d'un frère ni d'un simple ami, mais le plus probable était qu'il fût son époux car tout aspect de celle qui, dans mes aveux à moi-même, j'appelais déjà « ma » Douce Aimée, était d'une personne distinguée et qui n'eût point ainsi affiché un amant. Je m'arrêtai donc à l'idée que c'était son mari que j'avais vu. J'en éprouvai une tristesse aigüe, véhémente, furieuse et j'imaginais ce qui avait dû se passer entre eux quand, assis côte à côte, dans le coupé qui les attendait devant le théâtre, ils s'étaient retrouvés seuls. Sans doute, l'homme avait voulu engager quelque conversation ; sans doute il était amoureux de cette belle créature et il avait été tendre. Mais elle, glaciale, répondait à peine à ses paroles, échappait à ses effusions et, retirée dans le fond de la voiture, c'est à moi qu'elle pensait, c'est moi qu'elle évoquait. D'y songer me la rendait, de nouveau, vivante et présente ; encore une fois, elle était là, immobile devant mon regard comblé ; ses lèvres, sans paroles, me confirmaient son amour et, bien qu'elle restât muette, j'entendais son aveu. J'étais à ses genoux, je baisais le bas de sa robe vaporeuse et elle eut un mouvement pour me relever... Mon Dieu, mon Dieu, imaginais-je cela, rêvais-je..., ou bien, positivement, était-elle là ? — Certes, elle était là. Elle était devant moi, dans mon cabinet de travail et je la voyais comme je vois encore aujourd'hui les divers meubles de cette pièce, que je touche du doigt l'un après l'autre. Si elle n'y eut pas été, c'est que je serais, c'est que j'aurais été, dès lors, halluciné, maniaque, fou... Elle y était vous dis-je, celle que j'appelle *ma Douce Aimée*, elle y était. Son souvenir, à jamais, y demeure.

Je la nommai de cette tendre désinence, je prononçai :

— Ma douce aimée !

Aussitôt elle vint vers le fauteuil où je m'étais assis, et elle me permit de lui parler selon mon cœur, et elle accueillit mes nouveaux serments d'amour sans révolte, mais d'un front mélancolique, avec sur toute ma personne, un regard à la fois de ravissement et de pitié.

Puis, ce fut encore le départ brusque, la fuite glissante, silencieuse, féerique, dans le mystère. J'étais seul avec son parfum, avec sa pensée ineffable, avec le souvenir de sa forme svelte et souple.

Dès lors, jalousie, luttes, espérances, désespoirs affreux, ivresses délirantes, extases, mon amour parcourut toutes les phases normales de la passion. L'inconnue m'a visité souvent. J'ai eu avec elle, dans la rue, au spectacle, dans le monde, en voyage, chez moi, d'autres, beaucoup d'autres rencontres, mais où elle resta pour moi aussi immatérielle, aussi insaisissable que la nuit de mon rêve, quand elle me visita pour la première fois. Une espèce de pressentiment, d'avertissement télépathique m'instruit toujours des lieux où elle sera et où je pourrai l'apercevoir. Cependant, que j'essaye de la joindre, que je tente de me rapprocher d'elle, de la toucher,... aussitôt, la miraculeuse figure sa déforme, s'anéantit, disparaît dans l'impénétrable.

Une nuit qu'elle était survenue chez moi, répondant à une déchirante supplication de mon esprit en détresse, le hasard voulut qu'elle passât devant une grande toile dressée sur un chassis, préparée pour des projections lumineuses et derrière laquelle des lampes brûlaient. La silhouette de l'inconnue se profila nette-

ment en noir sur ce fond éclairé et j'eus le temps, avec un morceau de fusain qui était-là, de dessiner rapidement les contours de son ombre. J'ai fait photographier ce croquis en le réduisant au huitième et cela m'a donné un portrait qui, avec les fleurs déjà recueillies et conservées, suffirait à démontrer, sinon la virtualité de cet amour d'exception, au moins la réalité physique des apparitions dont je fus témoin.

Aux heures culminantes de ma vie, pendant ces derniers dix ans, celle que j'aime fut toujours auprès de moi : quand je faillis mourir de la fièvre, à Rome, où j'étais de passage ; quand j'eus la vive satisfaction de revoir mon pays et ma famille après cette alerte..., enfin, tout récemment, quand la mort de ma mère me plongea dans le désespoir, la Mystérieuse fut à mes côtés, invisible pour tous, présente et bienfaisante pour moi seul et je compris qu'elle partageait ma peine comme mon bonheur, riait de mon rire, pleurait de mon chagrin. Elle fut à mon égard, parfois capricieuse et fantasque ; parfois d'une surhumaine bonté. Après des scènes que j'osai lui faire parce que ma passion, exaspérée d'être trop chaste, lui reprochait des fautes imaginaires, elle montra une divine indulgence et je vis bien qu'elle était, spirituellement, toute à moi ; que son constant souci était de me plaire et, en vérité, elle m'a toujours entouré de tendresse, de cette atmosphère de tiède sollicitude que, seule, une présence féminine peut maintenir autour d'un célibataire.

III

Le temps, hélas ! l'a marquée comme moi-même : elle a vieilli ; ses cheveux, aujourd'hui, sont tout blancs. Elle a, dans la physionomie, ce quelque chose d'amer, de lassé, de désenchanté que la pratique de la vie grave au front de chacun de nous dès l'âge mûr.

Je l'aime ainsi plus encore peut-être qu'au temps de sa triomphante jeunesse. Mais — et c'est ce qui m'incite à écrire et à publier ces pages — voilà des mois et des mois qu'elle a cessé ses visites ; j'ai beau l'appeler, la réclamer de tout mon désir et de toute ma passion, devenue une habitude, la supplier de m'être secourable, de me revenir, de ne point m'abandonner ainsi justement à l'heure où la vieillesse va faire de moi, qui ai, pour elle, renoncé au mariage, un si misérable solitaire !... Elle reste sourde à ma prière, indifférente à ma détresse. Quel accident, quelle catastrophe la tient loin de moi et à quelle fatalité dois-je imputer l'abomination de ne pouvoir, à mon tour, courir vers elle, comme, si souvent, elle même vint ici ? — Mon Dieu, serait-elle morte ?

Perdu, comme je le suis, sur la mer sans rivages des suppositions, cette hypothèse, victorieuse de toutes les autres, m'a poigné jusqu'au supplice. Oh ! si elle est morte, que je meure, moi aussi... ; ou, en vérité, exista-t-elle jamais ?... Si jamais elle n'exista — et je le croirais presque, sans les fleurs desséchées qui sont sous ma main, sans le portrait exécuté d'après l'ombre de la Mystérieuse — si jamais elle n'exista... eh bien ! je dois la pleurer encore comme l'illusion la meilleure dont mon âme ait eu la félicité.

Mais s'il y eut dans notre rencontre autre chose que le fruit d'une imagination malade, soumise, en dépit des apparences contraires, aux délires insanes, aux visions décevantes, aux hallucinations, à la démence... Si je ne suis qu'un « sujet » de clinique, qu'un misérable détraqué à qui quelque hypnotiseur ingénieux aurait, par dilettantisme expérimental, imposé une suggestion de plusieurs années, et si cette femme — dont on se serait joué comme de moi-même en la soumettant à l'obligation de certaines pensées transmissibles, de certaines apparences trompeuses de sa forme surgissant à son insu à tel endroit fixé d'avance et pour y accomplir certains gestes voulus, avec une expression de physionomie déterminée, — si cette femme existe en ayant quelque conscience de mon existence à moi, qu'elle sache que la rupture du charme me tue. Qu'elle sache aussi combien m'était chère sa présence idéale ; cette douce présence, que certaines odeurs de fleurs, que certaines phrases de musique : des odeurs de jacinthes et des phrases d'*Orphée*, évoquent infailliblement en ma mémoire, a une sérénité si profonde, une grâce si prenante, une séduction, enfin, si aigüe et si délicieuse, qu'aucune autre présence, plus effective, ne saurait lui être comparée.

Je suis sûr de n'avoir jamais aimé une femme, je suis sûr de ne plus jamais en aimer aucune autre comme j'aimai celle-ci dont je ne touchai pas seulement le bout des doigts, que je ne vis qu'à distance ou en rêve, que je ne connais point, dont je ne sais rien, sinon que, surnaturelle, artificielle, imaginaire ou véritable, elle m'aima plus que nulle autre ne m'aima ou ne doit m'aimer. Et, en somme, n'est-ce pas tout l'amour, ceci, que nous eûmes, qui en put contenir les pures délices et les résuma : la fusion de nos deux âmes dans la communion de nos regards ?

Aussi, mourrais-je sans regrets si je ne dois plus la voir. Privé de l'idéal bonheur que me donnait l'assurance d'une rencontre de nos yeux à de certains instants, fugitifs et d'autant plus exquis, la vie m'est à charge.

MARGUERITE VAN DE WIELE.



Les Complaintes de notre Sœur Gudule à Dieghem en Brabant

—

Ainsi elles m'ont été contées, ces sept complaintes comme les sept plaies de Notre-Dame-Marie, par ma sœur Gudule, un soir de printemps, frais et triste, dans une ville du Brabant fleuri, à

Vilvorde, une ville de casernes et de peines, d'où on peut voir dans le lointain Dieghem et son église et son Christ et son cimetière, où — Christ honni et glorifié m'exauce! — mes os reposeront, après avoir marché mes jours et après avoir travaillé de mes mains de durs métiers flamands, sculpté des sabots et transcrit des prières pour dire Jésus — crucifié et sanctifié — dans ma ville de casernes et de canaux où, dans mes vieux dimanches, chantent les soldats. Là aussi reposera ma sœur Gudule-la-Simple qu'aiment les gens des villages pour sa pauvre petite robe grise et sa grande bonté.

Que, des soirs, des voix d'enfants sages et doux chantent ces complaintes pour dire le las-d'aller que je fus, et qu'au jour † des Morts, novembre étant et les feuilles mortes, pour le repos éternel dans la paix du Seigneur de ma sœur Gudule-la-Simple, enterrée à Dieghem sous une croix noire où on a sculpté le symbolique R. I. P., un matin dans les Brabants fleuris.

* * *

Petite Complainte du XVI Mars

Jour de Pélerinage à Dieghem.

Madame la Vierge soyez saluée, et que votre nom
orne cette page en naïf et doux fleuron.

Que le jardin de mon cœur soit embaumé
des roses symboliques de votre pureté,

et que s'éjouisse mon âme encore neuve
de l'abandon de vos toujours voiles de veuve,

pour que tout notre cœur soit de printemps
à aller vous prier à Dieghem, en Brabant!

* * *

Dans les soirs où votre oreille écoute
avons, en pélerinant, chanté par les routes,

pour vous dire Tour d'Ivoire et Rose d'Amour,
Consolatrice des Affligés, tour à tour.

Et voici que plaintifs par la campagne
les douloureux malades nous accompagnent

pour que d'eux vous ayez pitié
en souvenir de vos sept plaies,

et qu'aux prières enfin propices
le miracle divin et béni s'accomplisse,

et que, Notre-Dame, votre nom glorifié
embaume de son parfum notre pauvreté!

* * *

Voici la chanson qu'au long des chemins,
clos les yeux, jointes les mains,
chante ma sœur Gudule aux pèlerins.

II

Oraison des Pèlerins

quand ils virent le clocher gris de Dieghem dans le ciel

Notre-Dame des plaies et des miracles
il ne faut pas nous en vouloir,
si nous saluons indignement le tabernacle
de notre cœur où monte le soir!

Que nous disions si pauvrement,
nous, ceux des fermes et des villages,
des kermesses et des gros tapages,
votre nom, ô Reine des firmaments!

Voici les cierges de six livres
et les ex-voto d'argent très vrai,
et votre histoire lue dans les livres,
Notre-Dame-des-Sept-Plaies!

Et voici Flandre et le Brabant
par les gens chantant aux routes,
où, Marie, votre oreille écoute
ce pélerinage fleuri de chants.

Vilvorde-la-Triste et ses casernes
sont, dans le soir déjà lointain,
des ombres étoilées de lanternes
dans la nuit proche de nos chemins.

Marie-aux-Grâces, voici déjà
la croix, l'église et le cimetière
où, des jours, votre bonté rayonna
dans les heures fleuries de prières,

où nous vous saluons tous aussi,
les malades et les bien portants,
de sanglots, de prières et de cris,
Vierge Marie, clarté des Brabants!

Hector Fleischmann.



Livres nouveaux

—

Clartés par Albert Mockel (Edition du *Mercure de France*). — Cruauté de se dire: « Voici un nom qui a mon estime littéraire, et dont les *Clartés* me laissent le cœur sombre! » — N'est-il pas vrai pourtant que voici plus qu'il ne le faudrait un livre fluide, mais de ce flou regrettable qui est l'inconsistance même, de cette subtilité qui est contournement ou contorsion de verbe ou de pensée. — à moins que dans une vaine recherche d'énergie ou de grandeur il n'atteigne à l'échec lamentable de la *Dédicace*, ou de l'*Homme à la Lyre!* Pas une fois, mettons rarement, l'expression définitive qui sûrement, sobrement, enserre la pensée vague dans une ferme phrase; *à peu près* anémique d'un vocabulaire d'indigence brillante par endroit, et tantôt de richesse intempestive:

Une double clarté de jour
unie à cette onde sans ride
enivre et déçoit tour à tour
sa fragilité pellucide!

(Vitre).

Déclarons franchement, que si parfois sa subtilité se trouve mieux servie, ce livre nous semble un erreur d'un original écrivain.

—

M. Hector de la Bretonne Rétive ..et mordante, si l'on en juge par ce conte: **Le petit Manuel du parfait Malfaiteur,** dont l'Ubu-roi, toujours féroce, permet la publication par privilège spécial: les conseils d'un maître à un « jeune » qui le con-

sulte à ses débuts : « pornographie, cabotinisme, calomnie », arrosés ou non de talent, recette infaillible qui fait une réputation, d'après l'auteur bien pessimiste!

—

La Chanson des Sabotiers *pour célébrer la semaine-sainte à Nieuwkerke, en Flandre,* par Hector Fleischmann. (1) — Des notations à la façon d'Elskamp, qui présentent leur auteur sous un jour tout autre que tel de ses poèmes. Dans ces derniers, amour de l'éclat, jeu de lumières dans les soies et les pierreries; ici, au contraire, l'artificialité naïve des chansons populaires : Des sabotiers chantent le Christ aux Oliviers, Christ sous la croix, et l'agonie de l'Homme. — C'est simple, trop simple, et devait l'être.

Gaston Heux.

(1) La Chronique des Revues d'octobre, prête à M. Fleischmann, un *Eloge du Roi Henri III* qui n'est en réalité qu'un *Eloge de Roi* tout imaginatif.

Petite Chronique.

NOS SAMEDIS. — C'est Mademoiselle A. de Rothmaler qui inaugurera la série de *Nos Samedis* de cet hiver. Notre distingué conférencier parlera d'*André Chénier.* Comme à nos précédentes réunions, il y aura une partie musicale et la salle sera ornée de tableaux et de sculptures. Contrairement à ce que nous avons annoncé dans notre numéro du 15 novembre, la conférence aura lieu le *13 décembre,* à 8 heures du soir, rue de la Victoire, 1,

Le Monument Max Waller. — Immédiatement après la manifestation Lemonnier, le *Thyrse* ouvrira une campagne dans le but de recueillir les fonds nécessaires à l'érection d'un monument à Max Waller, le fondateur de la *Jeune Belgique,* et ceci pour mettre à exécution l'idée que nous avons déjà, précédemment, exposée à nos lecteurs. Dès aujourd'hui, il a été décidé de porter des fleurs à la tombe de l'écrivain, en mars prochain, à la date anniversaire de sa mort. Une conférence d'Albert Giraud sur Max Waller suivra immédiatement et sera le début de la campagne que le *Thyrse* compte poursuivre avec activité, d'accord avec les aînés de la *Jeune* qui ont conservé de leur Directeur un souvenir touchant et cordial.

Manifestation Lemonnier. — A l'occasion de la manifestation Lemonnier, le *Thyrse* éditera un numéro spécial entièrement consacré au Maître.

Association des Ecrivains belges. — Dans une réunion tenue lundi 17 novembre, à l'Hôtel Ravenstein, a été constituée l'Association des Ecrivains belges, à laquelle les fondateurs ont donné la forme de société coopérative. Un comité a été élu. Il se compose de MM. Octave Maus, président; Robert Sand, secrétaire-général; Maurice des Ombiaux, Louis Dumont-Wilden, Iwan Gilkin, Sander Pierron, Gustave Van Zype, membres; Paul André et Edmond Glesener, commissaires.

La Littérature belge d'Expression française. — Notre ami Paul André s'est assigné la tâche d'intervenir auprès des directeurs des journaux quotidiens pour que ceux-ci acceptent la collaboration des écrivains belges aux suppléments littéraires de leurs organes. C'est là une initiative dont il convient de féliciter l'auteur qui apporte à la solution de la question qui nous préoccupe une idée pratique. Mais il faut qu'il soit secondé. Aussi convions-nous tous nos collaborateurs à transmettre à M. P. André, boulevard d'Omalius, 7, à Namur, les proses qu'ils seraient désireux de voir publier — en autorisant notre confrère à en disposer en vue d'une insertion (à titre gracieux, pour commencer) dans des suppléments de grands quotidiens.

Quatuor Wilford. — Un programme intéressant, où l'école allemande, en sa gravité de style habituelle, se diversifie dans les talents de Carl Reineke, Robert Franz, — le premier avec une *sonate en mi mineur* par endroits fougueuse, le second un exquis créateur de Lieder; la grâce un peu passée de Mendelsshon dans *l'octuor (op. 20)* éclipsée par la vie du Schumann de *Spanisches Liederspiel,* — tout cela mis en valeur par les talents consciencieux de M. et Mme Wilford, excellents pianistes, de M. Baroen à qui ne manque peut-être que plus de moëlleux dans le coup d'archet; les sympathiques voix de Mlles Ceuppens et Franssens, de M T'Sjoen; voilà plus qu'il n'en faut pour conserver au quatuor vocal et instrumental de M. Wilford la sympathie non avare d'applaudissements, du public familier à la salle Erard.

Récital Engel-Bathori. — La séance du 25 novembre était consacrée à Saint-Saëns. Après une notice biographique sur le grand compositeur, lue par M. Engel, celui-ci, puissamment secondé par Mme Bathori a interprêté d'une manière bien personnelle diverses œuvres du maître et Mme Bathori a fait apprécier à nouveau ses belles qualités de pianiste dans l'exécution vraiment remarquable de quelques morceaux pour piano. Mais le plus grand succès de la séance est allé à la *Nuit persane* que M. Engel et Mme Bathori ont rendue avec un art de diction et de chant d'une délicatesse rare. On a applaudi longuement les deux artistes pour la manière intelligente avec laquelle ils ont présenté l'œuvre au public.

La prochaine séance aura lieu à la salle Kevers, rue du Parchemin, 14, où l'on peut se procurer des abonnements, ainsi que chez les éditeurs Schott et Katto.

Un projet de loi. — On discute en ce moment à la Chambre un projet de loi dont le prétexte est de sauvegarder les bonnes mœurs, mais dont le mobile est d'atteindre certains écrivains.

Maubel dans le *Messager de Bruxelles* a publié à ce propos un article dont nous tenons à citer le passage ci-après :

« Les articles 383 et 384 du Code pénal punissent les vendeurs, distributeurs et auteurs d'images ou d'écrits « contraires aux bonnes mœurs ». L'article 385 punit l'outrage aux mœurs par les actes. En résultat, cela se confond sous la même qualification infâmante, et tel inoffensif bourgeois pressé un soir par la nécessité, comme tel artiste admirable peuvent en être frappés. C'est la bêtise et l'hypocrisie de la loi : on veut y ajouter, en développant l'article 385 de telle manière que vous ou moi, si nous nous avisions de lire demain, dans un lieu public, certaines pages de Camille Lemonnier, de Georges Eekhoud, de Flaubert ou de Baudelaire — mais oui ! — nous puissions être traduits, non pas devant les jurés d'assises que la loi laisserait libres de considérer les mobiles purs de notre acte, mais devant des juges sourds, par devoir professionnel, à nos raisons plus nobles qu'une loi mal faite. »

Nous protestons de toutes nos forces contre pareille proposition et nous espérons que nos législateurs sauront établir une distinction entre ceux dont le but est de spéculer sur la pornographie et ceux, à la pensée libre et élevée, affranchis des vains préjugés, dont la seule ambition est d'éclairer les intelligences. Pour ceux-ci, la suspicion qu'on essaie de jeter sur eux constitue une injure contre laquelle nous nous élevons avec indignation.

Commune de Saint-Gilles, rue de la Croix-de-Pierre, 73, tous les lundis et jeudis, à 8 heures du soir, cours public et gratuit de littérature générale par M. Georges Eekhoud.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink rue du Fort, 16.

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

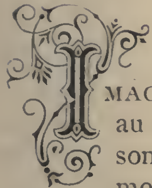
EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

Le Monument Baudelaire

La servante au grand cœur, dont vous étiez jalouse,
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.

—



IMAGINER son corps rigide et froid, à l'étroit, au fond du caveau obscur, pressentir la consomption et la morsure des vers, rêver à la mortelle solitude, à l'inactivité, au silence, à l'insensibilité absolue de cette chair qui vibra, aima et fut aimée pour les illusions qu'elle dispensait parfois, telles furent les primordiales terreurs du grand Baudelaire. Ce n'était pas qu'il doutât de la vanité de son cadavre : sa conscience avait parcouru les mondes de l'âme et ceux de l'esprit et il connaissait les véritables valeurs de l'homme. Mais son génie s'orientait à la fois sur deux pôles : il voulait donner à la matière la forme de son rêve. Cette matière c'était le monde extérieur, c'étaient ses sens avides, son cœur frémissant qu'il voulait instituer valets de Dieu. Tout le secret de son caractère et de ses œuvres réside dans cette bataille entre une pensée mystique et la matière qui ne renonce jamais toutes ses hontes. Ces effrois physiques le hantaient non pas comme des appréhensions mais comme des démons familiers.

« La gloire est le soleil des morts » a dit Honoré de Balzac. Parole où l'image atteint au symbole, parole qui répond au tourment du poète et l'apaise. Il ne fut jamais seul là-bas au cimetière Montparnasse; certaines passions pieuses et secrètes dissipèrent la solitude et entretinrent des relations posthumes.

Maintenant il ne connaîtra plus ni le froid ni la consomption. Le soleil de la gloire s'est levé pour le poète au sourire méprisant ; le ver cessera son œuvre, effaré par des bruits.

Un monument sans harmonie ni proportion s'élève sous des arbustes grêles; les branches dépouillées de feuillage ont des gestes de squelette. Au chevet d'une dalle tumulaire s'érige une stèle de granit. Le cadavre ceint de bandelettes, l'oiseau de nuit aux grandes ailes soutenant le socle dressé contre la stèle qui supporte une figure méditative et sombre, évoquent littéralement l'œuvre de Baudelaire. L'intention est saillante, mais l'art d'intention — aujourd'hui en haute faveur — n'est pas du grand art. Il perdrait toute valeur et toute signification si le souvenir du fait qu'il commémore s'effaçait. Le grand art signifie par lui-même. Il n'emprunte pas son langage à l'imagination du spectateur, il parle éloquemment, il suggère des sentiments et des idées inconnus ou obscurs. Dans l'avenir ignorant des faits qui le causèrent, il répondra à l'archéologue interrogateur. Il doit, enfin, dégager de l'objet qu'il glorifie le motif d'éternité.

Ici, les bandelettes enveloppent un cadavre sans fermeté, sans raideur ni hiératisme ; les plis sont multipliés et étroits, dans le mode flou, imprécis, pâteux, des fluences vermiculaires du *modern style*. La physionomie, peut-être exacte, ne pense pas les poèmes que, vivante, elle enfanta. Quant à la tête d'expression qui domine, on l'a diversement désignée : Douleur les uns, Pensée les autres. Je crois que le sculpteur a voulu figurer la contention spirituelle. C'est l'expression la plus évidente de ce micorps; le front est remarquable, le mouvement général expressif, mais c'est un mouvement de bête, un mouvement de gargouille, non une attitude de méditation, où la forme renonce à l'agitation.

Néanmoins il vaut mieux cet effort d'un artiste jeune et ardent que la froide académie de quelque Puech. L'inauguration fut sans éclat ; ces gens offi-

ciels, privés des braseros de Longchamps, avaient froid : avaient-ils un brasier au cœur ? Incompréhensifs ou sensibles aux seuls détails que louèrent leurs discours, indifférents ils se hâtèrent vers d'autres fêtes d'aise et de rires faciles. Ils firent bien. Lorsqu'ils eurent libéré l'atmosphère de leur présence, l'impression de cette journée se dégagea. Le silence, père des oraisons et des émotions profondes, reprit possession du cimetière. L'air opacisé, était cotonneux, comme à Bruges, il tamisait une pauvre clarté d'automne, le ciel était gris, du gris attristant des choses sans vie et à la ligne d'horizon les ors mats des feuilles mortes laissaient leur note de soleil éteint. La nature entière s'inclinait vers la mort et l'âme du visiteur s'emplissait d'effroi parmi tant de témoignages de l'immanente destinée. Cimetière aux blancs sépulcres, croix implorantes, jour pluvieux et terne, quel décor émouvant et cruel, quel navrant décor pour rendre honneur au poète des tortures spirituelles !

Lorsque je voulus murmurer au mort couché dans le caveau quelques-uns des vers où frémit à jamais l'âme des saisons « blafardes » une émotion trop forte me saisit la gorge. J'entendais les pas lourds du Temps et le sanglot de toute cette agonisante nature me gagnait. O mort immortel ! n'était-ce pas le plus bel et le plus poignant hommage que venir mêler nos douleurs à la tienne, venir revivre les souffrances de jadis, venir de nos larmes sacrifier sur la pierre de ton tombeau, venir aussi chanter l'hymne d'adoration que tu répètes aujourd'hui parmi les anges ?

Ces vers désolés, qui cinglent le cœur comme une vibration brève de chanterelle rompue, épuisèrent-ils l'entier désespoir de ce daïmôn, de l'« albatros » impuissant toujours à battre des ailes pour l'essor rédempteur ? Il faut les écouter en notre cœur retentir, par une semblable journée, pour en pénétrer les harmonies indéfinies et pour percevoir les longues lamentations qui y sommeillent comme mille reflets dans une gemme Pourtant, malgré la gloire, malgré les consécrations, Baudelaire l'immense, l'un des cinq fleurons de la couronne poétique du XIXme siècle français, Baudelaire demeure maudit. Les journaux qui embourgeoisent les nouvelles d'art, les revues même qui s'adressent aux lettrés ont divagué sur cet immensurable génie. Ils ont épilogué sur sa perversité, vieux thème d'époque pusillanime ; ils ont conté ses complaisances pour le mal et pour les vices. En l'occurence on peut lancer à tous le « philistin ». Ils ont appelé diabolique et satanique celui qui fut *luciférien*. Ils n'ont pas vu la lutte âpre, le féroce corps à corps que mena ce titan, sa vie entière, contre la maléficieuse fatalité. Ils n'ont pas vu le duel formidable entre Prospéro et Sycorax. Ils n'ont pas entendu le cantique de joie ruisselante, le cantique de délivrance qui jaillissait de cette âme lorsque, céleste élection ou salutaire effort, y fleurissait la rose de pureté. Ils n'ont pas compris que Baudelaire, incessamment, allait par le monde, heurtant son front aux rocs de l'existence, combattant toujours malgré le sang qui coulait sur sa face et égarait ses regards. Il ne parvenait pas à vaincre sa bête ; des nuées d'automne — lassitude — ou d'orage — passions — lui voilaient l'azur, l'azur sa seule adoration. Alors Satan s'insurgeait, alors il martyrisait l'animal dépravé, l'invincible tarasque ; alors il la contraignait à pousser les plus ardentes clameurs d'angoisse. Ainsi se renouait le fil sacré. Scrutant les vains désirs inassouvissables, poussant l'erreur jusqu'au crime, jusqu'à la preuve de sa maléficité, il fouillait si avant dans le mal qu'il retrouvait Dieu. Dans la femme, décevante mais en qui l'infini se mire, dans l'amour élevé à l'union mystique, dans l'inutile insatiabilité des voyages aventureux et lointains, dans les paysages compagnons de détresse, dans les spectacles hideux, dans les vices blasphématoires, en tout, toujours il retrouvait la Norme et l'indiquait. Que ce ne soit pas là l'état harmonieux de la poésie, j'en conviens ; mais lorsque tout est putréfié, béni soit celui qui manie les matières impures s'il les transmue !

Or, Baudelaire dresse toujours, en figure essentielle, la terrible calamité qui saccagea son âme comme un simoun les caravanes ; toujours il insiste sur les ravages causés par les pensers diaboliques et par les noirs instincts Cette insistance domine aux pages communes comme aux pages secrètes. Ainsi il donne à ses poèmes leur puissance menaçante et sombre ; par là ses vers s'incrustent dans la mémoire, cruels et implacables comme la hantise de Caïn.

Honni vivant, blasphémé mort, Baudelaire recueille l'immarcescible gloire, souveraine entre toutes, d'être trop grand pour être par le nombre compris. Il rayonne d'une clarté trop éclatante ; elle n'éclaire pas mais éblouit. Seuls les regards aquilins en soutiennent l'éclat.

GABRIEL BOISSY.



Les Perles

—

Fleurs de nacre, gemmes de l'onde,
Joyaux très purs des eaux profondes,
Marguerites des prés amers ;

Gloires des colliers et des bagues,
Quels yeux vous cherchent sous les vagues,
Au fond des jardins de la mer ?

Tes pêcheurs, ô mer qui déferles,
Emergeront riches des perles
Dont ton abîme est le séjour.

Seigneur, que leurs mains tutélaires
Fassent connaître aux perles claires
La lumière de votre Jour.

Que la splendeur du ciel solaire
Avive vos candeurs polaires,
Etoiles de la nuit des eaux ;

Perles tristes, perles des âmes
Larmoyantes des saintes femmes
Qui mirent le Christ au tombeau.

Perles vierges comme les vierges
Dont les corps chastes sont des cierges
Où brillent les langues de feu ;

Perles dont les anges candides,
Là-haut, dans la cité splendide,
Adornent l'or de leurs cheveux ;

Perles fines du front des anges,
Somme des suprêmes louanges,
Angélique perfection ;

Perles vives des portes saintes,
Par où l'âme franchit l'enceinte
De l'indestructible Sion ;

Grêlons de la céleste manne,
Graines d'où la lumière émane,
Comme la clarté du Levant

Emane, joyeuse, irisée,
Hors des perles de la rosée,
Qui tremblent au baiser du Vent !...

. . . .

Mon âme a découvert une perle excellente,
Une perle royale et céleste et qui luit
D'une candeur plus vive et plus étincelante
Que toutes les candeurs des perles de la nuit.

Mon âme a découvert — ô mes vers que je perle
Afin de mériter une couronne aux cieux, —
Pour que vous l'exaltiez, perle parmi les perles,
La gemme qui fleurit dans l'abime de Dieu.

Amour des flots brillants comme des pierreries,
Dans l'océan sans fond du Cœur de l'Eternel,
La Gemme est une fleur au regard maternel,
La Perle est une femme et son nom est : Marie !

GEORGES RAMAEKERS.



Le petit Homme de Dieu

FRAGMENT INÉDIT

—

. . . .

. . . .

Toute la ville eut l'air de vivre au temps du roi Hérodes, non loin de la mer, en Judée. C'était curieux d'entendre les apôtres s'entretenir des bergers qui avaient vu l'Etoile, des édits, de la fuite en Egypte, en allant se fournir de cannelle chez l'épicier et de rhubarbe chez le pharmacien. On avait plaisir à voir les petites Saintes Maries passer si fraîches, pareilles à des jardins de lys et de roses, les yeux baissés sur le mystère de leur virginité. Et il y avait la Marie du brasseur, fuyant au désert sur l'âne; il y avait la Marie du peintre-vitrier qui, celle-là, long-voilée, suivait le portement de croix et se lamentait avec saint Jean.

C'était le vicaire lui-même qui, une fois la semaine, allait chez elles leur donner une leçon de mémoire. Son activité était incessante, multiple, enflammée. Une foi sauvage et militante lui brûlait le cœur Avec le vieil archiviste Sturbout, il passait des heures à compulser les anciens recueils d'estampes, cherchant le détail rigoureux des costumes. En tous sens sa soutane battait comme une bannière. C'était encore lui qui, après l'école, réunissait les anges à la sacristie : ils étaient quinze et allaient par rangs de tailles, comme au paradis ; tous annonçaient les événements qui se rapportaient à la vie de Notre Seigneur. Cependant les anges adultes proclamaient plutôt les douleurs de la Passion ; les plus petits, avec leurs têtes frisées qui les faisaient ressembler aux petits saints Jeans bouclés des tableaux, mémoraient les heures bénignes et glorieuses. Les sœurs, elles, fournissaient un lot d'anges tout élevés qui étaient les fillettes des écoles chrétiennes. Maternellement, elles les couvaient comme des œufs rares, pour le grand dimanche de la Procession.

La ville ainsi se trempait de sainteté à tous ses bouts. A *La Gerbe de Blé* se réunissaient les huit Prophètes. Isaïas, Jérémias, Zacharias, Malachias, Daniel et Osée avaient seize vers à dire ; Moïse, le plus vieux de tous, n'en disait que douze : il n'aurait pu aller plus loin. Mais le roi David, un homme encore jeune, facilement arrivait à ses vingt vers.

Les seigneurs de la cour d'Hérodes siègeaient au cabaret de *La noble Rose* : bien qu'ils ne fussent que cinq, ils déclamaient pour dix ; on savait ainsi que c'étaient des princes. Hérodes d'abord tremblait pour sa couronne et faisait appel à leur fidélité. Il fallait toujours lui souffler les six premiers vers : les autres ensuite venaient en leur temps. Tout le monde dans la ville savait ce qu'il en coûtait à ce lourd et puissant

roi Hérodes pour apprendre ses couplets. Deux fois le jour, le matin et le soir, après avoir dit ses prières, il les répétait, soit avec sa femme, soit avec son fils, un enfant de douze ans à l'esprit éveillé. Vers par vers, ils les lui enfonçaient dans l'esprit comme de la chair à saucisses dans de la vessie. Il y avait dix ans qu'il était le roi et c'était toujours la même chose : il n'avait pas plus de mémoire que s'il était resté simplement boucher. Son orgueil seul était royal.

Les rois mages et les quatre bergers discouraient dans un cabaret du Marché-aux-Pommes. Les bergers étaient des garçons des écoles : ils avaient des mémoires jeunes et fraîches. C'était toujours une émotion quand, tout en tête du cortège, après la Guerre, la Peste et la Famine, on les voyait apparaître, en collants et sayons, leur face ronde capuchonnée de peau de lapin, et que, d'une voix jeune et grêle qui sonnait comme des notes d'harmonica, ils se mettaient à parler naïvement entre eux du prodige. Et l'un, dans le vieux texte, s'appelait Coridon, le second Menalcas, les deux autres Orpheus et Titus...

Coridon si joliment commençait :

— Quelle nuit délicieuse nous est apparue aujourd'hui !... Il me paraît que ma douleur s'est totalement dissipée.... Je me sens si joyeux et la cause de cette joie m'est inconnue.

Titus aussitôt disait :

— Je me sens joyeux aussi parce que, partout où je vais, est notre Dieu et Seigneur.

C'était sur le chemin de Jérusalem : ils partaient offrir au Sauveur un cœur plein d'amour. Leur chant était doux comme un cantique dans une grande plaine.

Ivo Mabbe, le petit marchand de cordes, n'était pas content et se plaignait de n'avoir rien à dire : c'était un Christ muet, un vrai Christ de pauvre monde.

Il évita les réunions de la *Noble Rose*, des *Trois Rois* et du *Ciel*. Il n'alla plus qu'au sermon du vicaire à la Sodalité, les dimanches. Sa piété avait encore grandi. Quand, à la tombée du soir, il entrait à Sainte-Walburge, c'était d'une âme si profonde qu'il s'arrêtait devant la niche et dédiait à Jésus entre les soldats, son modeste calvaire ! Entre l'image et lui, une vieille solidarité s'était établie : le beau Christ en bois, en lui montrant son corps brutalisé par les lansquenets, semblait l'exhorter à la patience et au pardon.

Ivo, la tête un peu sur le côté, mentalement répondait :

— C'est que voilà, Seigneur, moi, je ne suis que le pauvre petit marchand de cordes.

Comme, une après-midi, il lisait l'Evangile aux petits pêcheurs des ruelles, une femme fut surprise en état d'adultère. En un instant les vitres de la maison volèrent en éclats : un homme monté sur le toit démontait les tuiles. On courut chercher Christus qui arriva aussitôt. Il leva la main et comme Notre-Seigneur, il disait :

— Que celui qui n'a pas pêché lui jette la première pierre.

Mais cette plèbe ironique et cruelle ne l'entendait pas ainsi ; un caillou siffla à l'oreille d'Ivo : une égratignure lui griffa la joue. Et puis, l'homme qui avait jeté le caillou poussait un cri. De son poing mordu il désignait Ilje, dont la bouche était encore rouge de sang. Il y avait deux jours qu'elle se remettait à traîner par la ville. Le grand Brad, son père, n'était pas là. On disait que, pour rébellion envers la police, il faisait quelque part ses six jours de cachot.

Christus s'avoua que sans Ilje, il eût été lapidé. Son apostolat ne lui réussissait pas. Il était détesté des riches et cette racaille le molestait. Le feu de charité fraternelle dont il brûlait n'avait servi qu'à allumer l'incendie chez ces êtres forcenés. Qu'avait-il fait cependant, encore une fois, que de dire la parole de bonté et de justice que Christ avait dite avant lui ?

— Ilje ! petite sœur ! songeait-il étrangement.

Si seulement elle n'avait pas eu toujours cette dégoûtante odeur de poisson dans ses loques ! La Madeleine elle, sentait bon le froment, la lessive fraîche ou la pomme, selon la saison.

Sa vie continua à ressembler à un petit ouvrage de piété, à un collier de saintes médailles, à un chapelet enfilé de perles bénites. Elle était régulière comme une pendule, partagée entre les offices, la boutique, la lecture de l'Evangile, un petit tour de promenade dans l'après-midi. Il longeait les jardins, contournait les anciens remparts, croisant en chemin de petits bourgeois comme lui qui allaient faire leur partie de boules sous la tonnelle, et des religieuses aux capes pareilles à de grands pavots blancs, des soutanes d'ecclésiastiques lisant leur bréviaire et qu'il saluait avec humilité. Une roue vermeille d'abeilles et de mouches ronflait ; les oiseaux pépiaient ; des enfants jouaient à la marelle en sortant de l'école.

A peine on entendait de là les bruits de la ville. Quelquefois tout haut il se parlait ; son ombre faisait un geste devant lui ; il aimait sucer à sa bouche le petit vent salé de la mer. A la coupée des rues, une enfilade de maisons basses, vieillottes, rechignées, plongeait en une coulée de soleil oblique. Une chaleur vaporeuse et moite, azurée de fumées de cheminées, émoussait les contours. Le haut pilier rose de Saint-Nicolas, l'arche immense de Sainte-Walburge dominaient la cité. Ivo prenait une rue qui le ramenait au cœur de la ville. Instinctivement il refaisait le tour que décrivait la Procession ; il ne s'apercevait pas toujours qu'il s'arrêtait aux endroits où le petit âne s'arrêtait aussi.

CAMILLE LEMONNIER.



Reste ici, puisque l'heure...

—

Reste ici, puisque l'heure est triste et qu'il bruine,
Ma sœur, penche ton front vers ma bouche et que rien
Ne vienne te troubler, toi que seule chagrine
La crainte de la pluie et de l'hiver qui vient.

Par ma maison d'exil, au gré de ton regard
Laisse errer ta pensée, emplis-la de ton âme,
Que j'y retrouve un peu, même après ton départ,
Et tes désirs d'enfant et tes rêves de femme.

Reste afin que j'entende — ainsi qu'un moissonneur
Ecouterait aux champs parmi la solitude
Germer les blés nouveaux — dans l'Avril de ton cœur
Eclore doucement la douce inquiétude.

Puis va, la vie est vaste et ma maison petite,
Dorer au grand soleil les fruits blancs de tes seins,
Ma sœur, poursuis ta route et jamais ne reviens

Vers mon toit qu'attrista la joie de ta visite.

Isi Collin.



Au Pays

Le bel Automne

—

Elle est blanche la route, elle fuit, bordée de chênes d'Amérique aux feuilles carminées, entre les prairies vaporeuses. Le ciel est bleu, léger, très lointain derrière les brouillards ténus. Une échappée de soleil : et le ciel mouvant se gonfle d'or dans les hauteurs, et sur l'herbe palpitent des flots argentés. La route passe au-dessus du Démer. La rivière se perd aussitôt dans les vapeurs à ras des pâturages.

Je quitte la route blanche, je suis ce chemin aux terres brunes défoncées par les charrettes, et j'arrive près d'un petit enclos borné de genêts. Un chapeau de paille noir, une soutane surgissent derrière la haie que perle la rosée.

— Monsieur l'abbé !...

— Mon ami...

Mais aussitôt l'abbé se détourne, il porte rapidement aux lèvres un sifflet d'appeau. Nous nous bais sons, nous nous rapetissons, nous nous mouillons la soutane et la culotte. L'abbé se relève, il tire vivement à la longue corde qui rejoint les filets large ouverts de sa tenderie. Les mues crient, une bande d'oiseaux cingle le brouillard et paraît semer des flocons d'ouate.

Les deux filets se sont refermés. Le vicaire est déjà penché au-dessus des victimes; il ramasse une alouette, deux alouettes, trois, quatre, sept, huit bestioles. Elles saignent, lui-même a les mains rouges. « Comme un prêtre de l'ancien testament ! » me dit-il, en riant Et je ris aussi, ces morts innocentes ne me répugnent pas ce matin. Sans doute, allaient-elles, les alouettes légères, enivrées de grand air, sentant par-dessus leurs têtes, la fête que le soleil préparait pour le coup de midi. Elles étaient saoules, elles sont tombées, elles sont mortes les yeux pleins du beau rêve que la mort réalise pour toujours. Car, depuis Francis Jammes, nous connaissons le Paradis des Bêtes, n'est-ce pas ?

Un épervier plane, il remue à peine ses ailes ; l'azur luit, les gazes blanches se défont ; l'épervier est parti soudain, d'un grand vol horizontal Et c'est maintenant une coulée d'or, jusqu'au bout de l'horizon. Devant nous, la colline se dégage ; sous les bois qui l'escaladent, flottent les dernières buées. La chapelle de la Vierge apparaît très claire, au bord du sentier sinueux, dont le ruban jaune brille entre les bruyères rousses et les genêts verdoyants Plus près, à l'entour de nous, les prés sont une merveilleuse émeraude que l'aiguail avive, qui miroite, qui crépite, plus verte d'instant en instant Cependant, inattentives à la beauté du matin, les vaches plongent dans l'herbe leurs mufles roux, blancs ou noirs.

Ah ! Verheyden, beau peintre patrial, pourquoi être parti si tôt, cette année !

Lummen, le pays de Campine qui s'étend vers le nord, joint à l'opulence furtive de l'automne l'éternité des arbres que les froidures frappent vainement. Là, s'élancent les bouleaux, sveltes, d'un jet clair, entre les ramilles semées de vermeil ; les myrtes embaument d'odeurs de procession le chemin qui côtoie les étangs ; des fougères s'affaissent, allongent leurs palmes lumineuses sur la mousse, près des sapinières toujours pareilles sous les ciels d'été et les nuées tragiques de l'hiver.

Là-bas, tout là-bas, il faut voir et revoir maintenant Terlamen. Terlamen ! Terlamen ! Vous souvenez-vous, Firmin Vanden Bosch, Franz Ansel ? Vous souvenez-vous du cirque immense boisé de pins, des marais glauques, de la brousse ardente, du Bolderberg montant contre le ciel, à l'assaut de la joie qu'un rayon de soleil épandait autour de l'autel votif, érigé jadis, à l'époque propice aux miracles ? Devant un prêtre portant le ciboire, s'agenouillèrent, en cet endroit, les moutons qu'un berger dolent ramenait vers le village. Et le drame heurte l'idylle. L'hostie avait été profanée par des marchands juifs chez le malade, d'où revenait ce prêtre, et l'hostie avait saigné, comme le corps véritable du Christ. Terlamen ! Terlamen ! L'automne ne fleurit point ton enceinte sombre et taciturne. Tu ne t'émeus pas de l'éclat passager des chênes, dont se détachent quelques feuilles qui tombent lentement au fond de tes abîmes de silence.

Et le pays se résume en ces oppositions. Je regagne le logis. Le ciel déborde de clartés fines; des nuages blancs voguent dans l'azur, ourlés de dorures. Tout est lumière, paix, abandon de la nature aux heures suprêmes de la saison. (J'ai quitté l'abbé; il demeure dans la prairie, attentif aux dernières passes des alouettes.) Des paysans rentrent à Lummen. Je pousse la barrière de mon jardin, j'approche du logis; le sable de l'allée mêle ses tons ambrés aux feuilles rouge des hêtres, à l'ocre pâle des feuilles de marronniers. Je coudoie Henke, qui sort du potager. Henke, le vieux jardinier fidèle, dont les cinquante neuf ans ignorent un autre emploi pour l'eau que celui d'arroser choux-fleurs, tomates ou cardons. Henke, dont le visage et les mains — perpétuellement malpropres — sont de bronze. Henke qui apparaît, sous le ciel en fête, comme un bel objet d'art, une trouvaille précieuse sortie du sol et encore mi couverte de terre.

— Vous savez des nouvelles, Henke?

— Il va plus mal, Monsieur...

... *Il* va plus mal?...

Ah! je me souviens. Mais comment se souvenir tout de suite de ces choses, aujourd'hui. Oui... il s'agit de l'habitant du village, qui resta jusqu'à la nuit close au hameau. On l'assomma! Pourquoi? Les gens vous répondront: Il ne faut pas qu'un paysan d'ici traîne là-bas, quand le soleil s'est couché. Il ne faut pas qu'un paysan du hameau s'aventure le soir dans nos parages!

Ces colères sont mystérieuses. La cause initiale des animosités est inconnue, mais les effets persisteront toujours.

* * *

Singulier pays! Tes rustres semblent si doux... Tes hommes et tes femmes se ploient au dur labeur, à la vie misérable, d'un cœur résigné et confiant. Tes gens sont pieux. Je les vois, le dimanche, après la grand'messe, faire le chemin de croix, leurs visages transfigurés par l'onction, et ils prient, les bras étendus, comme les Saints Jean et les Vierges des antiques calvaires. Vienne le soir, viennent les heures où les cabarets fascinent l'ombre de leurs yeux sanglants, et les instincts réfractaires s'allument. Les blousiers sauvages dressent leur haine, guettent l'occasion favorable aux ressentiments, retroussent leurs manches et soufflent et crachent insolemment.

* * *

Au mois de juillet, nous nous étions rendus à la kermesse de Loxbergen. Le village et son curé (le bon et cher poète flamand, Auguste Cuppens) nous avaient reçus avec cette cordialité profonde, don des âmes frustes, où un regard, un geste, en dit plus que les paroles melliflues et savantes. Nous revenions par une nuit merveilleuse. Les étoiles frissonnaient; la terre dormait sous le regard de Dieu. A mi-route, nous entrons dans un cabaret de Linkhout. A peine attablés, les gars de l'endroit, assis devant ceux de Lummen, engagent la partie en leur allongeant des coups de pieds sous la table! C'était encore une rancune, vieille comme le monde, devenue inexplicable aujourdhui, qui se réveillait ce soir-là.

* * *

Jamais un homme de cette contrée n'a volé. Jamais le meurtre n'a rougi des mains infâmes. Jamais la vraie Justice n'a trouvé d'auxiliaires plus fidèles que chez ces simples.

Dans une agglomération paysanne, près des landes de Genck, les anciens racontent avec orgueil comment fut empêchée la mise en adjudication des biens villageois de vaine pâture. Dans leurs traditionnels souvenirs, depuis des temps et des temps, tous conduisaient leurs vaches sur le pré que des hommes rapaces voulurent leur enlever. A la première journée de location, le notaire dut s'enfuir devant les menaces. Pendant une nouvelle tentative, au cours de laquelle la force armée avait été requise, des femmes s'étaient glissées au premier rang de la foule, derrière les gendarmes. Ceux-ci hurlèrent soudain de douleur, ils gambadèrent la bouche tordue, et ils se couvrirent le derrière de leurs mains, et parvenus à se tirer enfin de la cohue, ils s'enfuirent, hués par les paysannes qui levaient victorieusement leurs grosses poignes armées de longues épingles!

* * *

Cependant, je me souviens de la procession d'août. . Parmi les oriflammes bleues, les bannières de pourpre, que le violent soleil allume, fillettes blanches, paysannes en jupes voyantes et paysans dans leurs sarraus luisants précèdent l'ostensoir, et les prières unanimes montent vers le ciel, aussi ferventes que les implorations des premiers chrétiens.

* * *

Automne, bel automne, je ressortirai cet après-midi. Je verrai les lointains disparaître dans la brouée, le ciel s'approfondir... Je sentirai l'atmosphère plus humide, je respirerai l'odeur plus pénétrante des feuilles. J'étreindrai, comme une femme aimée, le paysage, à la dernière heure du jour; je chercherai et je trouverai sur d'invisibles lèvres la saveur de ma terre et ses gens, et je rentrerai lentement chez moi... loin de la ville, loin de la ville!

GEORGES VIRRÈS.

Ramène ton manteau...

—

Ramène ton manteau sur ta gorge frileuse,
Presse tes lourds cheveux sur ta joue, il fait froid,
Et la bise siffleuse attache dans le bois
Une mousse de givre aux branches des yeuses.

Elle orne d'un réseau de gel silencieux
La fontaine aux frissons immobiles et rudes
Qui chantait douce aux jours où j'y mirais mes yeux
Pour me trouver moins seul dans cette solitude.

Arrêtons-nous malgré le soir, malgré la bise
En ce jardin d'oubli, je vois s'épanouir
Du sol où le brumeux crépuscule agonise,
A chaque ronce, à chaque pierre un souvenir.

Ici, près du chemin, je m'attardai parfois
— C'était le triste automne et c'est le doux hiver —
A cueillir à la vigne et presser dans mes doigts
Les raisins blonds et bleus dont je bus le sang clair.

Ici je devinai, par mes nuits de printemps,
Ton ombre fugitive entre les tiges frêles,
Et je laissai s'enfuir les Heures s'attristant
De passer pour moi seul si lentes et si belles...

Mais notre double joie en face de l'hiver
Reste identique et pleine, arrêtons-nous et laisse
Mon âme se pencher vers ces sentiers déserts
Et fleurir d'un regret ma défunte tristesse.

ISI COLLIN.



CHRONIQUE DES REVUES

NOVEMBRE

—

Les Revues de novembre, — en général — sont incolores, impuissantes et quelconques. Et l'on attend, vainement, dans le nombre des publications littéraires, que se révèle l'indice d'un mouvement ou d'une tendance nouvelle, une orientation vers un but franchement défini, le départ, au moins original quoique fol, d'une croisade vers des Jérusalem, fort paisibles. Chacun œuvre isolément dans son coin, révérant les saints qu'il s'est choisis. Cependant, le morceau d'Art pur, d'Art sain, la belle page de bonne et forte littérature, même, sont rares — parmi le fouillis des faits-divers de la sentimentalité et la banalité des nouvelles et des contes, si souvent lus, déjà. Vraiment, la nécessité de « paraître », de publier *quand même*, atrophie combien de jeunes talents, les anémie dans l'œuf, abaisse le niveau artistique des Revues à tel point que beaucoup d'entre elles s'embourbent et ne se relèvent plus qu'avec peine. On se contente de choses faciles, d'à-peu-près, et c'est ainsi qu'un beau vers, parfois, traine à sa suite comme un mendiant lépreux un vers infirme, un hémistiche bête malheureux ou grottesque ; une phrase large et cadencée s'embarrasse tout à coup d'un adverbe boiteux et lourd ou s'égare en des détails diffus et mièvres, rompant l'harmonie, disséminant l'idée, restreignant la grandeur de l'image, en des défaillances de concept et des négligences de métier. On n'a plus assez l'orgueil de son Art, la fierté intransigeante de ses convictions, le souci de sa propre valeur. Et l'on n'ose plus être sévère pour les autres, n'ayant pas le courage de l'être pour soi.

Pareillement, les chroniques d'art, les études et les critiques reflètent cette lâcheté malade de la plupart des écrivains, ce manque de hardiesse dans les appréciations ou les reproches. On espère ainsi, peut-être, se faire pardonner ses personnelles fautes et ses menus péchés !

Et cela est évident pour toutes les Revues, tout le long de leurs pages, monotonément, — et cette banalité, avec, seulement, de très loin en très loin, une chose fine et jolie, qui éclaire et repose l'esprit, telle un petit autel fleuri au cours d'un calvaire.

Je citerai néanmoins des quelques publications de novembre qui se haussent un tantet au-dessus du commun. **L'Idée libre**, avec un conte de Isi Collin ; **Durendal**, qui va entrer dans sa dixième année déjà, et qui publie une belle étude sur le délicieux Demolder, par F. Vanden Bosch, et des vers exquis et fluides, des vers dans la manière grise, de mélancolie délicate, par Georges Marlow : *Chanson...*

Comme si le retour à l'antique demeure
Faisait frémir le pur esprit ressuscité,
Tour à tour la chanson sourit, soupire et pleure,
Historiant la fuite inflexible de l'heure
A la fois d'un peu d'ombre et d'un peu de clarté.

L'**Art moderne** s'occupe assez peu de littérature pure, y lire pourtant une bonne critique consacrée à *La Cité des Eaux* de Régnier, par M. Gilbert de Voisins. A la **Ligue artistique** sévissent toujours Levêque et Nocquet. Plus intéressante, la **Fédération artistique** donne, sur l'*Art et l'Artiste*, un court article de E. Baes où s'épinglent quelques judicieuses pensées. **Wallonia** est remarquable au point de vue folklore, ainsi que diverses publications françaises : **La Revue septentrionale, La Tradition, La Picardie**, etc.

La belle Revue parisienne, **L'Occident**, insère un discours assez curieux de Barrès sur Leconte de l'Isle, après des vers plutôt médiocres de M. Lebey. A ne pas lire, dans la **Revue du Bien** (Paris) « organe littéraire de toutes les belles et bonnes œuvres » ! *A S. M. la Reine Amélie de Portugal*, poésie par M. Marc Legrand. Par contre, dans la **Revue franco-italienne** (Naples) de bonnes strophes : *Venise*, par M. Edw. Montier ; dans **La Lorraine** (Nancy) des vers pâles de M. Cornille.

Et puis, parmi les journaux de province, la toujours remuante **Revue** (Charleroi) qui publie une *Vision*, très colorée et d'allure large de Ch Govaert. M E. Baes est un laborieux : non content d'écrire à la *Libre Critique* et à la *Fédération* il donne à la **Verveine** (Mons) une page sur l'*Epopée moderne*.

Et bien d'autres Revues de Navarre et d'ailleurs, qu'il me semble inutile de citer, même, et le **Thyrse**, aussi, où, ma foi, — dans le *far niente* du succès matériel, maintenant — manque un peu cet enthousiasme, cette énergie et cette franchise, cette intransigeance orgueilleuse, qui firent de lui, jadis, au temps du sincère et franc camarade Julien Roman, une Revue d'Art indépendant et nerveux, d'Art jeune et fier, d'Art — simplement — dans le beau dédain des philistins et de la foule...

CHARLES VIANE.

Livres nouveaux

—

Théâtre de Maubel

> *L'Eau et le Vin* et *les Racines* ne démontrent rien. Qu'il y ait une idée sur chacun de ces drames où se meuvent des gens qui pensent et s'inquiètent mentalement, c'est probable; mais, cette idée, l'action représentée la laisse intacte. Mes personnages pensent comme ils sont et comme ils sentent, et de leur aventure morale, je ne prétends rien retenir que des aspirations, des doutes, des souffrances.
>
> HENRY MAUBEL.

Théâtre du Nord! triomphe des nuances, toutes spirituelles! corps implorant sans fin de l'esprit le prétexte qui justifie son inaction! tout effort de la pensée se résolvant en ce mot *impossible!* dont telle langue latine se vante de s'affranchir! Théâtre d'énergies passives, d'harmonie détruite entre gestes qui se compassent et cerveaux qui se débrident! Pantins à raison, penseurs automates, dont l'intense vie interne se refroidit à mesure qu'elle affleure, comme glacée au gel du Nord!

Exclamations, enfin, qu'une fois de plus m'arrachent *l'Eau et le Vin* ou *les Racines,* du « Théâtre » de Maubel. Un genre ainsi conçu me rappelle un peu les poèmes que mirent en honneur ces dernières années de *décadence :* formés de mots des plus clairs en eux-mêmes et qu'une épuration artiste avait choisis toute plastique, toute sonorité, ils se noyaient dans leur ensemble dans une indécision inquiétante, et comme les grosses perles d'un collier brisé, éparpillaient et perdaient dans l'ombre des esprits les trésors de leur scintillement. Ainsi de ces drames : faits de phrases limpides et, par instants, profondes, ils laissent pourtant, au cœur comme à la pensée, — au cœur plus qu'à la pensée, dès seconde lecture, — une inquiétude, un malaise, très artiste sans doute, et des plus agaçant.

LES RACINES? nul doute que le thème ne soit exposé en ces passages. « Nous avons tous notre raison d'être sur la terre... mais pas à toutes les places de la terre. » Mille liens sentimentaux, mille obligations tenaces attachent chaque vie au sol natal, à la demeure familiale, en font la prisonnière des *racines.* L'angoissante impression qui émane de *Lève-Dieu,* la petite ville du Nord, où tous les êtres ne sentent que confusément au début, — pour en mieux souffrir, — la puissance des attaches! Une mort seule, une souffrance profonde pourtant, y devient comme procréatrice de convalescence morale et,de calme renaissant. Autrefois, Jacques a entendu son père, qu'affolait la perte récente de sa femme, sangloter: « J'ai peur, j'ai peur de l'abandon! » Pendant des années, « il a mûri ces paroles en lui » songeant: « S'imagine-t-on à notre âge ce que ce doit être pour eux... ce que se sera pour nous, plus tard. On a élevé des enfants, on les a fait croitre depuis la chair jusqu'à l'esprit à force d'amour; on s'est enchaîné à la corvée, à la peine, à l'effort; on s'est fondu en eux et chaque parcelle d'énergie, chaque goutte de sang qu'on dépensait enrichissait leur âme... et leur corps. On est vieux, blanc, faible; on s'est dépouillé; on n'a plus rien que le rayonnement de l'âme qu'on leur a faite; faut-il qu'ils l'emportent, cette âme, en nous laissant grelotter de froid?» — En vain dès ce jour « lui sembla-t-il qu'une partie de son être l'attendait ailleurs, » il a résisté au désir de partir, et cette longue lutte victorieuse contre le désir, lui fait croire qu'il lui eût été impossible « de contrevenir tant d'années à sa nature, » si elle ne l'y eût prédestiné. Règne de la nuance, vous dis-je! Prisonnier d'un quelque chose réel au début: le devoir moral, maintenant que la présence d'Ella, laissant le père moins seul, lui permet le départ, il n'est plus le captif que d'une *abstraction :* sa volonté de résister à son désir; à moins qu'aveugle encore à demi sur lui-même, il ne s'aperçoive point qu'une nouvelle *racine* a poussé pour lui: la beauté attachante d'Ella? — Le père meurt brusquement, affaibli qu'il était par l'étude excessive... et voici les *racines* sapées... Jacques renaît, d'être moins à la contrainte; Ella, qui devrait rester à Lève-Dieu, puisque déjà un amour deviné la fiance logiquement à Jacques, — ô règne de l'imprévu! ô règne de l'incertitude! — se prépare à partir... peut-être!

L'EAU ET LE VIN a mes préférences. Comme le *Rosmersholm* d'Ibsen il met en scène le prêtre qui s'arrache à l'église et le conflit intérieur qui le rend à l'humanité. Mais, le dirais-je? à l'irritante hésitation du Rosmer norwégien qui confond si bien mondes de réflexion et d'irrationnel qu'une catastrophe sentimentale le réconcilie avec des idées qu'il a sacrifiées en lui comme erronées; à cette sorte de fantoche qui ne sait pas combattre, combien me semble supérieur ce Jacquelin chez qui l'humanité est synonyme d'autre chose que de faiblesse : de sacrifice, d'esprit de lutte et d'accord avec la nature: « Il faut le sacrifice réel, affirme-t-il, et après le Christ c'est aux prêtres de se sacrifier : il est temps qu'un message nouveau envoie des prêtres participer de leurs mains bénites aux besognes humaines. — Il faut qu'hommes et prêtres aillent désormais dans les mêmes chemins : « il doit agir, c'est dans la vie qu'on puise la foi, et la grâce n'est que l'harmonieuse résolution de la souffrance. » — En vain son frère le détourne-t-il du scandale à craindre, au nom de la religion si belle qu'il enseigne : « Je n'en vois plus que la beauté; c'est pourquoi je me trouve sacrilège...» ou encore « la vie me dictait la mienne à chaque instant; la tienne était une forme de ta discipline et tu l'imposais à ta vie... »

Tout cela est fort beau, et de tels mots abondent. Qui sait? et Lugné-Poë avait peut-être raison, qui avait cru ces actes viables à la scène et les destinait à l'*Œuvre.*

GASTON HEUX.



Petite Chronique.

NOS SAMEDIS. — Le 17 janvier 1903, par M. A. Devèze, deuxième conférence. Sujet: *La Poésie et l'Amour.*



La Glorification du travail. — Les principaux cercles d'art du pays ont signé la pétition suivante, qui a été adressée à M. le Ministre des Beaux Arts :

« Déterminés par la profonde sensation que vient de provo- » quer unanimement l'exposition du projet de *Monument au* » *Travail* de Constantin Meunier, les soussignés expriment le » vœu que le Gouvernement fasse ériger ce chef-d'œuvre à » Bruxelles.

« Ils estiment que ce monument, dont divers fragments ont reçu » dans nombre d'expositions belges et étrangères un accueil » enthousiaste, est de nature à honorer le pays et à consacrer » la renommée de l'Art statuaire belge. »

Il paraît que le gouvernement n'est pas décidé à faire exécuter le monument, mais il acquerrait les bas-reliefs et la statue du *Semeur,* qui seront disposés dans une salle de musée consacrée aux œuvres de Meunier. D'aucuns disent que cette demi-solution satisferait le Maître.



Musée moderne. — De 10 à 4 heures. Tous les jours, Exposition de la *Société royale des Aquarellistes.*



Cercle d'Art *Le Lierre.* — Deuxième exposition, chaussée de Wavre 28, Ixelles, du 13 au 28 décembre, de 10 à 5 heures.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink rue du Fort, 16.

QUATRIÈME ANNÉE TOME IV 1er JANVIER 1903 N° 17

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration : 16 — RUE DU FORT — 16 BRUXELLES	ABONNEMENT : UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75 *Pour l'étranger le port en plus.* L'abonnement annuel part du 1er mai.	EDITION DE LUXE TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

L'Art et les Moralistes

LES bonnes gens que l'âge, la santé chancelante, l'atrophie de volonté, l'humilité de naissance ou de position, les avaries diverses, sentimentales et mentales, éloignent d'un culte trop fervent de la Vie, de l'Amour, de la Fortune, ou de la Gloire, ces bonnes gens érigent volontiers en très méritoire sagesse leur beau dédain des raisins trop verts dont parle le fabuliste. Leurs dépits et leurs regrets, leurs impuissances, leurs rancunes contre la vie, leurs aigres jalousies envers les jeunes et les virils, tout ce qu'il y a en eux de mesquin, d'incomplet, de châtré, d'avorté, leur mentalité le transforme magiquement en beauté et en vertu, en force et en supériorité, en sainteté et en génie. Cela devient une nécessité de leur organisation de nier et ridiculiser tout ce qui est expansion libre des forces humaines, tant physiques qu'intellectuelles, et d'exalter très haut la grandeur de leurs attitudes d'affaissements et de leurs gestes lassés d'anémiés. Ils évitent ainsi de devoir reconnaître les vérités dures qu'imposerait la logique à des esprits moins troublés et d'une puissance plus grande de rectitude. Leur faiblesse corporelle gagne leur cerveau et en corrompt la vision. C'est, en quelque sorte, par une loi de totale harmonie qu'ils deviennent dupes d'eux-mêmes et trouvent en leur conscience une facile justification de leur soumission aux fatalités mauvaises du Destin

La nature, en son indulgence, à leur égard, a rendu cette duperie complète et presque irrémédiable. Elle leur laisse une dernière illusion, crée pour eux un but de vie artificiel et, afin qu'ils n'en aperçoivent point toute la dérision, elle ferme leurs yeux et ancre profondément cette illusion en leur cœur. Mais sa bonté providentielle se retourne contre elle-même. Elle suscite le *Moralisme*. L'illusion bienfaisante se grandit jusqu'à prendre les apparences d'une divine révélation; sa résistance à toute force de dissolution fait croire à quelque foi résumant en sa tendance de primordiales nécessités d'humanité. Et cette foi a la prétention de se répandre, de manifester universellement des principes dont la valeur est toute relative.

L'impuissance s'érige en doctrine. Les règles de vie dictées brutalement par la nécessité à toute cette part d'humanité qui est le résidu d'une sélection de signification supérieure, veulent étendre leur influence en dehors de la sphère leur assignée. Le *moralisme* travaille à abattre les forts, à gangrener les sains, à enchaîner les libres. Il est la revanche opiniâtre des malades et des faibles; jamais il ne se lasse, ne s'humilie, ne réprime ses propansions à l'excès. Aucun moyen ne répugne à son esprit de conquête. Il prend tous les masques qui peuvent dérober sa face blême et son rictus. Et parfois il s'enivre de la force qu'il trouve en l'accumulation d'innombrables énergies fragmentaires toujours prêtes à de tyranniques associations, et grâce à la solitude dédaigneuse des forts, il règne, orgueilleusement, pompeusement et grandiloquemment despotique.

Nous l'avons vu, ce Moralisme, s'emparer des religions, en transformer la science et la métaphysique à son profit, en détruire la signification première. Nous l'avons vu, au nom des nécessités sociales, des aspirations de la grande foule anonyme, s'introduire dans la Loi. Nous le voyons tous les jours livrer assaut aux sentimentalités et aux entendements chaque fois que s'offre propice l'occasion, et le précepteur, le prêtre et le législateur se prêter main-forte pour cette tâche.

Et parfois, l'artiste lui-même, trompé par d'habiles équivoques, affaibli par les influences d'un milieu en perpétuelle conspiration contre lui, s'est prêté complaisamment à des besognes de ce genre. Mais l'avortement perpétuel des œuvres hybrides conçues dans un tel esprit lui firent presque toujours rejeter aussitôt après cette défroque, tunique de Nessus de son talent. Il comprit, à la suite de tentatives malheureuses, que la Beauté est au-dessus de ces règles édictées par les humaines mesquineries, et que c'est la défigurer et la tuer que la rendre complice de toutes les faiblesses et de toutes les déchéances.

En tous les temps, la liberté morale de l'Art fut garantie comme une condition de son existence. Quelque étroitement despotique que fut la loi des « bonnes mœurs », on eut toujours l'intuition que les lois de la Beauté étaient plus absolues qu'elle, parce que plus primitives et naturelles. Et ce que, dans la vie même, on condamnait, à grandes clameurs de scandale et d'impudicité, on le permit dans l'Œuvre. On le permit non seulement, mais on l'admira. Le fanatisme moraliste seul protesta, accroupi obstinément dans son adoration de la maladie et de la mort. Lui-même, le Christianisme, après les fureurs iconoclastiques des premiers âges, adoucit son zèle. Il laissa se développer les germes de paganisme qu'il portait en lui. Malgré l'orthodoxie de certains théologiens, il fit beaux ses dieux, beaux d'une beauté tout humaine. Il ne craignit point de souiller les basiliques par des statues, des bas-reliefs et des peintures où s'étalaient des nudités complaisantes. Et les Renaissants accordaient, eux aussi, leur foi vivace avec le culte d'une nature qui la contredisait. Leur croyance ne diminua jamais en rien leur enthousiasme pour une antiquité dont la religion fut faite de respect pour la nature sensible et de soumission à ses puissances.

Cette attitude du moralisme modéré fut-elle, toujours, une concession ? Fut-elle une tolérance, fruit de la crainte de voir, en poussant les doctrines de renoncement et d'ascétisme et de pudeur jusqu'à leurs extrêmes conséquences, leur écroulement lamentable devant la revanche brutale de la vie ? Non. Ce ne fut ni concession ni tolérance, mais manifestation, à côté d'un moralisme imposé par les dégénérescences et les misères de toutes espèces, d'une religion plus haute et plus forte que lui, dont la séduction assurait la pérennité. Et cette religion de la Beauté était une nécessité. Elle laissait dériver vers elle tous les espoirs contenus de santé, de liberté et de virilité qui naissent aux cœurs des humbles et des déchus aux heures où se ressaisit leur humanité. Moins asservissables que les gestes et les actes, les mentalités sentirent toujours le besoin de se mouvoir dans un domaine plus vaste, sous des clartés plus pures, et, en toute liberté, de dépenser toute leur frénésie et d'écouler leur passion de vie supérieure. Ainsi, l'Art correspondit aux instants précieux et suprêmes de l'existence ; il traduisit la tendance constante d'une société en détresse vers la sérénité et la force. Il fut impudique, superbement, glorieusement ; il peignit le libre et bel épanouissement de l'animal comme celui de l'esprit humains. Il permit à la vie de s'épandre en tous les sens, sans souci des règles étroites et des préoccupations des esprits moralistes.

Ainsi, c'est mutiler la Beauté que la soumettre aux lois des mœurs ; c'est la tuer que prétendre la courber devant des principes fragiles, violant jusqu'aux plus absolues nécessités physiques et morales, et dont l'orientation est à la merci constante des sectes et des partis philosophiques ou politiques. En face de toutes les tentatives d'oppression, l'artiste est en droit de protester hautement, non en invoquant, comme il le fait trop fréquemment par crainte de froisser les préjugés, des raisons de tolérance et de non-opportunité, mais en avouant en toute franchise son culte de la nature et son indifférence envers les doctrines de résignation, d'affaissement et de restrictions vitales. Qu'importe donc qu'on lui jette à la tête les mots de pornographie et de licence ? Qu'importe, que sous prétexte d'épuration et d'hygiène sociales, on ameute contre lui tous les fanatismes et toutes les hypocrisies ? Et l'opinion des foules lui fut-elle même hostile, ce n'est point son affaire de s'en inquiéter ; les sots et les incompréhensifs forment partout une écrasante majorité et ce sont eux qui créent les opinions publiques au niveau de leur dérisoire mentalité.

La Beauté a sa moralité à elle, une moralité sans mesquineries, sans étroitesses, une moralité de la force, de la santé, de l'intelligence librement épanouie, une moralité qui puise sa sanction dans la nature humaine et son obligation dans sa seule rationalité. Elle est la loi de vie d'une humanité consciente d'elle-même, et qui possède cette dignité de ne point dérober sa face sous tous les masques que tolèrent aujourd'hui les hypocrisies sociales. Et c'est d'un tel principe qu'en sa défense doit se réclamer l'artiste ; il est utile qu'il mette en évidence que, sous les prétextes avoués de réprimer la licence des mœurs, les lois morales que les législateurs des modernes Béotie votent si complaisamment à toute occasion sont réellement, en leur esprit sournois, le viol brutal d'une Conscience, d'une Conscience fière et haute, dont la noblesse offusque leur mentalité sophistiquée, et qu'ils éprouvent le besoin impérieux d'opprimer et d'avilir, tels les chenilles promenant leur bave gluante jusqu'au cœur des roses.

Léon Ery.

LA CORBEILLE D'OCTOBRE

Apaisement

Sur ma douleur enfin voici le soir qui tombe ;
Il apporte à mon cœur la fraîcheur de la nuit,
Il semble que sur lui se pose une colombe
Dont les ailes d'amour se referment sans bruit.

Parfois pourtant, comme un dernier éclair d'orage,
S'allume brusquement un souvenir lointain ;
Mais elle est là, penchant sur moi son clair visage,
Et ses yeux sont pareils aux roses du matin.

Son amour m'enveloppe ainsi qu'une lumière ;
Mais je sens le péril encor mal conjuré.
Je tremble, je l'appelle, et comme une prière
Je prononce à mi-voix son nom tant adoré.

Comme nous paraît beau ce qui n'est plus qu'un songe !
Souvenirs, souvenirs trop aimés, ah ! pourquoi
Réveiller des désirs que la chimère ronge ?
Hélas ! combien de morts on porte au fond de soi.

VALÈRE GILLE.



X L'Esthétique de Mozart

—

« Qu'y a-t-il, se demande quelque part Balzac, qu'y a-t-il de plus près de Dieu que le génie dans un cœur d'enfant ?... » Cette interrogation du grand romancier, dans sa monographie de Louis Lambert, revient naturellement à l'esprit lorsque l'on songe à l'enfant sublime que fut Mozart, et je l'inscris au frontispice de cette étude, parcequ'elle me paraît résumer tout ce qui a été et sera jamais dit sur ce sujet. En effet, si l'on comprend que le sentiment de l'art germe et se développe peu à peu chez un individu, qu'il s'épanouisse et porte ses fruits à l'âge viril, que doit-on penser, lorsque l'on trouve ce sentiment éclos et presque formé déjà chez un tout jeune enfant, c'est-à-dire chez un être qui vient à peine de jeter un premier regard sur le monde, et par conséquent n'a pu en recevoir que des impressions vagues et indéfinies, une influence pour ainsi dire nulle ? Les physiologistes, je le sais, n'y verront qu'un phénomène d'atavisme, un dépôt ancestral, et n'ont peut-être pas tort... Mais le monde, sans chercher à l'expliquer, en saisit toute la portée et l'étonnante grandeur ; il crie au prodige. Il a raison de voir surtout dans ce phénomène, le côté touchant et pathétique, et sans croire « à l'aérolithe du génie » selon le mot spirituel de Barbey d'Aurevilly, il a raison de l'interpréter comme une faveur providentielle ; car après tout le hasard n'est qu'un vain mot dont se drape l'ignorance, et qui sert à cacher l'impuissance où nous sommes de démêler des causes des événements ; et la Providence, qu'est-elle autre chose que cet ensemble de lois naturelles qui pourvoit à l'existence du monde ?

Quoiqu'il en soit, l'auréole du génie chez l'enfance est un fait prodigieux et rare dans les annales de l'humanité ; un phénomène qui, considéré en dehors des temps, atteste et proclame l'origine immortelle et divine de l'Art ; et le génie, au milieu de la candeur et de la naïveté, ajoute à la gloire quelque chose d'attendrissant jusqu'au sublime.

Or, en l'an 1756, à Salzsbourg, un enfant est venu au monde, qui était déjà un artiste ; et nouveau Messie, se sentait prédestiné... Il semble que la Providence ait rassemblé tant de faveurs sur ceux qu'elle prédestine à accomplir ses desseins, qu'elle les a faits grands dès le berceau, et que ceux qui meurent si jeunes soient vraiment, comme le croyaient les anciens, les enfants chéris des dieux...

C'est ainsi qu'au seuil du XVIIe siècle, l'Italie vit naître Raphaël, et qu'au milieu du XVIIIe, apparaît celui qui fut appelé le Raphaël de la musique : *Wolfgang-Amédée Mozart.*

II

S'il existe, comme on le prétend, de certaines parentés entre les âmes d'artistes, il n'est point né, à si grande distance l'une de l'autre, d'âmes plus sœurs que Mozart et Raphaël, et pour admettre ceci, pour comprendre ce qui les rapproche l'un de l'autre, il suffirait de comparer, non point la musique à la peinture, d'une façon générale, non plus que le choix des sujets, mais leur manière, leur esprit, leurs tendances, tout ce qui fait la beauté *intime* d'une œuvre d'art, et définit son caractère esthétique.

Sérénité du cœur, ingénuité du sentiment, amour et confiance absolue dans l'Infini, en un mot, conception optimiste de la Vie, voilà ce qui distingue leurs écoles et associe à jamais ces deux noms dans un élan fraternel vers la Beauté.

Avec Raphaël, l'idéal violent du moyen-âge se tempère et s'adoucit..., la manière raide et attristée des primitifs fait place à un souci d'élégance dans la forme. C'est un raffinement de sensation, moins d'exactitude et de réalisme, mais plus de synthèse et de beauté pure, une observation moins fidèle de la nature, mais plus recherchée ; une vie nouvelle et ignorée jusque-là, qui semble se dégager de la pénombre des esprits, comme si la douceur incomparable des Madones avait répandu sur la terreur des dogmes la clarté de l'amour. La pureté des contours, la grâce pensive de l'attitude et du profil, l'enchantement de la forme où l'on retrouve quelque chose du génie grec, tel est le caractère esthétique des œuvres de la Renaissance italienne, commencée par Giotto et dont Raphaël est resté la plus haute incarnation...

Ainsi trouvons-nous dans Mozart, à deux siècles de là, la personnification de la renaissance musicale du XVIIIe siècle...

Depuis longtemps les chants inspirés des bardes, des minnesingers et des anciens troubadours étaient oubliés; on avait cru pouvoir enserrer l'œuvre d'art dans le rigorisme étroit des formules, et la science étouffait l'inspiration. Un long antagonisme existait entre la musique à l'état de nature et à l'état d'art, tel, par exemple, que Wagner l'a décrit dans les *Maîtres Chanteurs* Déjà Philippe-Emmanuel Bach et Joseph Haydn avaient tenté de secouer le joug, mais c'est surtout sous l'influence du génie de Mozart, que la musique, après avoir cherché sa voie, tâtonné longtemps dans les ténèbres de la scolastique, et s'être égarée dans le labyrinthe du contrepoint et de la fugue à outrance, cessa un jour d'être uniquement une science pour devenir un art, et se retrouver elle-même dans la mélodie expressive et naturelle qui en est l'âme, le principe et l'essence.

Et non seulement Mozart et Raphaël, apparentés l'un à l'autre par la nature féminine et exquise de leur génie, résument tout un monde d'aspirations, synthétisent un fonds d'idées latentes; mais ils semblent doués pour accomplir leur destinée, d'une force créatrice surnaturelle. Le travail n'existe pas pour eux : une œuvre sitôt conçue, est enfantée. Le catalogue des compositions de Mozart comprend près de 800 chiffres d'œuvres, et si l'on songe que beaucoup sont d'un enfant et d'un adolescent, et que, dans toutes ces productions, accomplies en l'espace de trente années à peine, tout est correct et achevé, tout est d'une perfection et d'une science qui déroute les vieux maîtres, on pourra se faire à peu près l'idée de la maîtrise précoce et des libéralités prodigieuses d'un tel artiste. Je ne veux pas vous faire, après tant d'autres, le récit de la jeunesse extraordinaire de Mozart; je ne veux pas vous parler du jeune virtuose de 5 1/2 ans qui parcourait l'Europe en triomphateur, si petit et si débile que la reine de France le mettait debout sur sa table pour mieux le voir; ce qui nous occupe, ce n'est pas l'enfant prédestiné accomplissant des prodiges d'exécution, d'improvisation et de lecture à vue; mais bien l'homme qui a réalisé les promesses de l'enfant, de l'artiste immortel et pur, qui a passé sur le monde et l'a ébloui un instant comme un météore, puis est rentré dans l'Infini après avoir laissé le souvenir d'une vision radieuse, et apporté une révolution complète dans l'art musical. Lisez sa correspondance et ses biographes, vous comprendrez alors le cri d'enthousiasme par lequel l'Italie l'accueillit : « *Evivat el Maëstrino!* » et peut-être alors saurez-vous aussi *pourquoi* Balzac se demandait ce qu'il y a de plus près de Dieu que le génie dans un cœur d'enfant?...

III

On l'a dit souvent, et on ne l'a pas dit assez : Mozart n'est pas un musicien, il est la Musique même. Il vient au monde, et il chante, comme si sa destinée n'était que de chanter. De même que cette amie des laboureurs, l'alouette matinale qui, à l'aube s'élance du sillon pour être la première à saluer l'aurore, ainsi Mozart a de ces élans spontanés, s'échappant d'un seul jet dans une montée vers la lumière, et par les clairs matins d'été, quand « l'air est gai » comme disent les paysans, je plaindrais bien sincèrement celui qui n'aurait pas senti un peu de Mozart en lui-même, qui n'aurait pas eu un instant d'abandon et de confiance en la Bonté universelle, et n'aurait point partagé, dans un moment d'ivresse absolue des sens, ce sentiment si vrai et si profondément humain de l'éternité du Bonheur!

Et ce lyrisme ingénu emprunte à l'Infini quelque chose de son immensité et de sa profondeur, parce-qu'il est tout entier dans la candeur et dans la sainte naïveté. et je me hâte de dire que j'entends ici par « naïveté » cet état d'âme connue des seuls poètes, qui leur permet de se sentir eux-mêmes et par un retour aux sens réels de la vie, d'éprouver les sensations et de les traduire dans leur simplicité et leur vérité primitive. Ainsi les enfants ont des profondeurs naïves, mais qu'ils ignorent et ne soupçonnent même point, car ils n'ont pas ce sens réfléchi qui est en quelque sorte un dédoublement psychique de l'Etre

Mozart a écrit pour ceux-là qui n'ont pas dénaturé l'existence et ont conservé la notion intégrale de la vie; pour ceux dont la raison n'a pas desséché le cœur; pour ces « simples d'esprit » dont parle l'Evangile, ceux qui ont su faire en eux-mêmes la part du Rêve, et qui vivant selon la nature, sont aussi plus près des sources de l'Idéal.

Voilà pourquoi la mélodie mozarienne est d'une expression riante et sereine, passionnée mais tendre, vraiment raphaëlique, en un mot, détaillant, dans le calme de la noblesse et de la grandeur, les nuances les plus délicates du sentiment, les sensations à la fois les plus pures et les plus raffinées.

Qui ne connaît l'air de *Chérubin*, expression du trouble délicieux de l'amour chez l'adolescent? Et la Prière, des *Noces de Figaro*, cette mélodie séraphique, d'une ténuité miraculeuse, d'une expression virginale si suppliante, qu'elle semble monter tout droit aux étoiles comme le soupir d'une sainte, comme un vol de colombe dans la transparence immaculée de l'azur... Mozart est le seul qui ait écrit de telles pages; qui ait eu ces moments de détachement absolu et supra-terrestre... De tels accents ne tiennent plus à la terre; cela fait partie de l'Inconnu et de l'Infini; et pourtant, quel homme oserait

dire qu'il ne s'agit là que d'une beauté artificielle et factice, et que de tels sentiments ne soient point vrais et sentis? Car ceci est passionnant dans l'étude de Mozart, c'est que son art, basé sur le Réel, aboutit à l'Idéal; tout en exprimant le rêve, c'est-à dire ce qu'il y a de plus troublant dans la vie et de plus insaisissable dans la pensée, il en a fait sentir la réalité; en nous transportant dans une sphère d'harmonie supérieure et d'idéale félicité, il a su rester vrai et profondément humain.

IV

Si la nature véritable de l'homme est de se posséder dans l'équilibre des facultés et de trouver sa raison d'être dans le bonheur, seul état dans lequel il puisse goûter la vie dans sa plénitude, Mozart, en poète optimiste, nous donne la formule de ce parfait état d'âme. Je crois, avec Veuillot, que Mozart est l' « *homme vrai* » c'est-à-dire l'*homme sage et pondéré*. De là, cette surabondance de joie dont son cœur déborde. Il suffirait de lire sa correspondance pour s'en convaincre. Son point de départ est toujours une sympathie vive et lumineuse pour tout ce qui l'entoure. Ses compositions, dont plusieurs sont de véritables « odes à la Joie » sont parsemées d'épisodes brillants, de pointes de gaieté douce et intime, lueurs de satisfaction, et même de traits d'espièglerie, traductions et interprétations musicales de ses pensées journalières. Ce sont de ravissants babillages, (1) cachant sous une apparence frivole, un sens profond des choses; ou bien une badinerie légère et sautillante qui rappelle les inspirations naïves de Joseph Haydn. (2) Mais là où Haydn avait mis de l'esprit, lui, génie plus amoureux et plus abstrait, apportait surtout de la grâce.

C'est là le côté séduisant de son caractère Nature fine et sensible à l'excès, il a possédé ce don si rare de plaire, et cette qualité indéfinissable qui est le goût, la devination instinctive du Beau, le sentiment inné de la forme, de la mesure et de la proportion. Rappelez-vous cette célèbre symphonie en *sol* mineur, dont le thème, ravissant de délicatesse et de grâce, semble courir, comme une broderie légère, sur le velours des harmonies. « Œuvre gracieuse, » passionnée, mélancolique, dit M. Deldevez, dans » ses *Curiosités musicales*; c'est l'expression la plus » vraie, la plus sentie et la plus complète du mode » mineur. La tonalité y est traitée d'une manière des » plus rigoureuses,... à l'audition, c'est une œuvre » inspirée; à la lecture, une œuvre savante... » Ceci corrobore le jugement de Rossini, qui frappé de l'ordre et du goût admirable des compositions de Mozart, disait qu'il était le seul des musiciens qui ait eu autant de science que de génie.

VICTOR HALLUT.

(à suivre)

(1) Presto du *Quatuor* en *sol* mineur.

(2) *Sonate*, piano et violon, en *si* bémol (allegretto) et en *fa* (rondo).



Les deux Aigles

—

Près du chalet alpestre, au coin d'un val sauvage,
Qu'enferment les monts nus de neige couronnés,
Voyez, — mornes captifs du paisible pacage —
Sur d'infâmes poteaux deux aigles enchaînés.

Ils perchent là, muets, l'aile tombante et lasse
Du vain ressouvenir des Alpes et des cieux,
L'œil trouble et presque éteint sous la chape de glace
Que font au cœur meurtri les maux silencieux.

Rêvent-ils? dorment-ils? — La pluie et la bruine
Tombent sur l'aigle noir, tombent sur l'aigle d'or.
Le chien de garde aboie et recule... il devine
Que ce bec dédaigneux et si fier n'est pas mort.

Mais sur les pics aigus s'écartent les nuages,
La lumière s'épanche en effluve vermeil,
Et, sentant tout à coup frissonner leurs plumages,
Les deux aigles se sont dressés vers le soleil.

De leurs yeux flamboyants dans l'astre qui fulgure,
Ils repuisent la vie, et la force et l'espoir;
L'aile ouverte, essorés d'une large envergure,
Ils ont brisé leur chaîne et fuient le vallon noir.

Ah! déjà vous buvez la liberté sylvestre,
Vous planez sur les monts, ivres, d'un vol ardent.
Quel désir vous emporte à la splendeur alpestre
Vers l'Orient de flamme et le pâle Occident?

— Je veux, dit l'aigle d'or, par-dessus l'avalanche,
Loin des vaines terreurs et des vaines pitiés,
Poser ma griffe sur la grande cime blanche,
Voir le ciel sur ma tête et le monde à mes pieds!

— Et moi, dit l'aigle noir, j'aspire et je m'élance
Vers un frère tombé parmi les flots amers.
Son cri de désespoir franchit l'espace immense,
Je vole à son secours, loin... par delà les mers!

— Malheureux, qui bravez l'éclair et la tempête...
Toi, la foudre te guette à ton sommet géant,
Et toi, que ni le vent ni la vague n'arrête,
Tu noieras ta fatigue au fond de l'Océan....

Aigle des profondeurs, aigle des altitudes,
Téméraires!... pour vous plus d'amis désormais;
Amants maudits des éternelles solitudes,
Qui vous donne le cœur d'être seuls à jamais?

— Oui, profond est le Gouffre et terrible est la Cime,
Dirent-ils, reste donc en ton calme séjour.
Dieu seul est avec nous dans le Ciel ou l'Abîme...
Moi, je suis le Génie... et moi, je suis l'Amour!

EDOUARD SCHURÉ.



NOFRIT (*)

Le Prêtre

—

A l'entrée de l'hypostile, les deux Lybiens de Nofrit attendaient, tenant les cylindres de filigrane, où brûlaient des mèches de coton imprégnées d'huile.

Dans la lumière gris-perle de la lune, Méri-Ré parut.

Muets, les esclaves marchèrent devant lui vers l'autel flanqué d'une double rampe latérale en cèdre incrusté d'ivoire, au pied duquel s'alignaient en demi-ovale, sur trois rangs, des escabeaux d'ébène. Derrière chacun d'eux se dressait un candélabre de bronze, posé sur trois griffons la gueule tendue vers la coquille d'or où flottaient des boules de coton tissé. Les hommes en approchèrent une brindille de sycomore enflammée. Le liquide crépita, puis, dans un tourbillon de fumée odorante, les lueurs jaillirent.

La clarté progressive se réfléchissait dans les émaux des colonnes, sur le manteau bleu des osiris, qui semblait enduit d'une patine d'or phosphorescent, dans les prunelles arrondies des éperviers, luisantes comme celles de fauves à l'affût.

Mais seule la partie centrale s'éclairait. La nuit dissolvait le plafond, les parois extrêmes et les faces de Dieux. Cependant, tout au fond, par une trouée latérale, la lune faisait sur le granit une large tache indéfinie et pâle.

Les noirs gravirent l'escalier et, peu à peu, le faîte de l'autel s'illumina. Un siège sortit de l'ombre. Ils se placèrent de chaque côté, un peu en arrière; fichèrent le manche de leur flambeau dans un anneau fixé à la cheville droite et, le bras tendu de côté, se tinrent impassibles.

Les flammes vacillèrent, le disque emblématique suspendu au nombril d'une osiris géante, lança des éclairs, des traînées lumineuses rampèrent dans toutes les directions vers les parties insondables, puis tout redevint immobile.

(*) Roman des temps pharaoniques.

Au loin on entendait le clapotis des eaux sur les quais, le grincement des amarres contre les pieux, et ce bruit imprécis qui court, la nuit, quand la terre est baignée de la clarté du ciel étoilé.

Alors, Méri frappa trois fois dans les mains. Les coups secs firent, sous les voûtes, un grand écho.

Des portes claquèrent. Les prêtres s'avançèrent entre les sièges, suivis des étrangers portant la canne d'ivoire et le bouclier rond d'embassadeur.

Au centre du premier ovale, prirent place les envoyés des villes égyptiennes: Memphis, Thèbes, Tanack, Assouan, d'autres dont on ne connaissait pas le nom et situées au loin vers les cataractes, sous la brume éternelle qui cache leurs portes.

Ils portaient, enroulée sur la poitrine, une plume blanche d'autruche, symbole de vérité et de loyauté.

Sur les côtés, se placèrent les représentants des rois asiatiques, puis ceux des villes libres Sidon et Tyr, et trois Nubiens. Enfin, les prêtres d'Atonon remplirent les derniers rangs.

Les yeux mi-clos, du haut de son siège, sans qu'ils eussent pu voir sa face obscure, Méri les regardait. Il lui semblait que, les candélabres apâlissant leurs visages calmes, couverts de fard, ils étaient des étoiles écrasées sur les dalles.

Les Syriaques drapaient autour d'eux une grande étoffe rouge, oscellée d'ovales jaunes et bleus; ils baissaient la tête, tandis qu'à leur côté les Chaldéens ayant ramené dans leurs larges manches blanches leurs mains croisées, considéraient, en parlant à voix basse, leur longue barbe tressée, ornée de pierreries scintillantes et tombant raide jusqu'à leurs genoux. Androdius portait une robe fauve. Deux poignards à lames nues et courtes pendaient à sa ceinture. Il les faisait sauter dans ses mains tout en levant vers Méri, dressé là-haut, ses yeux luisants ainsi que deux boules d'ivoire humide.

Quant aux Nubiens ils s'étaient reculés à l'extrémité gauche et, tous trois penchés, causaient avec de grands gestes ralentis, secouant leurs gros colliers de perles bleues et blanches et les pointes de javelots sortant de derrière leurs oreilles.

Les petits boucliers ronds brillaient à leurs pieds, laissant, selon les contorsions des flammes, ramper sur le stuc des flaques ou des traînées jaunes.

Sans bruit des esclaves vinrent entre les sièges jeter une poudre parfumée sur les mèches. De grandes torsades de lueurs roses s'élevèrent pendant que les prêtres, debouts, entonnaient un hymne à la divinité. — Méri tirant de sa poitrine la statuette de Maï, l'embrassait, puis la déposait devant lui.

Bientôt les clartés jaunirent, les prêtres se turent tout d'un coup, et longtemps, leur voix se traîna dans l'éloignement des colonnes.

Enfin le grand pontife parla:

Il jura de dire la vérité et, tous, par leurs dieux respectifs, les Tyriens et Sidoniens par Moloc, les Nubiens par Osiris, les Chaldéens par Baal, les prêtres par Atonon jurèrent de taire ce qu'ils allaient entendre jusqu'à ce que Méri les libéra de leur serment.

Un par un, ils s'étaient levés, et, quand ils furent tous assis de nouveau, Méri commença :

L'Egypte murmurait contre le Pharaon et menaçait de se soulever en masse, car, malgré tout, les prêtres d'Amon maintenaient leur pouvoir sur les esprits, et les persécutions, les mutilations d'images exaspéraient la colère des croyants. Il signala les villes mécontentes, refusant de payer tributs, dans le nord Thèbes, Memphis, Tanack, puis toutes celles du Sud, et une grande partie de celles de l'empire-moyen. Ensuite, il parla longuement de l'appui promis par l'Asie; il dénombra les armées, les machines, les chars, le montant des soldes. On ne pouvait plus hésiter.

Il attendit un instant, ferma les paupières; puis, reprit du souffle, car il fallait maintenant les convaincre. Mais une voix cria :

— Que faut-il faire? Lutter encore?

Calme il répondit :

— Oui, pour rétablir Amon!

Ce fut un tumulte. Les prêtres debout frappaient le sol de leurs cannes pour montrer l'horreur de ses paroles. Ils criaient tous à la fois. Des sièges furent renversés, puis des candélabres et, avec des exclamations rogues, amplifiées par le temple, ils s'agitaient, levant les bras, ce qui donnait à leur manteau un battement d'aile ralenti.

Méri s'était assis, souriant.

(à suivre) CHARLES FLARRY.

Ascèse

Aux rivages déserts de ce minuit aride
Où le fétide ennui exhale sa marée,
L'Ascète, indifférent à l'horreur du ciel vide,
Arpente le néant de son âme châtrée :

Il attend. Et, mépris des fades convoitises,
Il mêle aux vanités des choses abjurées
— La Vie, de turbulence morne et de bêtise, —
Ces indigents plaisirs que les livres procréent :

Il attend. — Rédempteur des solitudes âcres,
Enfin! le lent sommeil ouvre ses tabernacles
Où veille le harem des songes familiers;

Et voici, souriant du fond de son désir,
Pâles, et nues sous leurs ceintures déliées,
Les corps silencieux des frêles Hétaïres.

THÉO VARLET.

Livres nouveaux

La Corbeille d'Octobre par M. VALÈRE GILLE. — Quelle évolution de son art semble vouloir abstraire le talent de M. Valère Gille, si l'on en croit cette plaquette nouvelle : *La Corbeille d'Octobre?* — Non que ses œuvres précédentes redoutassent précisément de ployer la poésie à l'expression logique de la pensée : une philosophie, et, mieux, une morale inspirées d'Epicure, ont caractérisé mainte fois sa personnalité d'antan; mais, alors même, il ne faisait encore qu'adopter les résultats les plus superficiels d'une doctrine réfléchie du bonheur, sans revivre par lui-même les graves spéculations qui durent mainte fois rider le front du grand penseur antique. Il est des façons si différentes de se réclamer d'Epicure que l'on est à son choix Lucrèce ou bien Horace, — pourvu, bien entendu, qu'on se sente grand poète! On vient à lui par mainte voie; le mal qu'éprouvent certains à se hausser jusqu'à ce maître, M. Valère Gille l'esquiva en *naissant* Epicurien. Que dis-je? on l'eût même à bon droit soupçonné d'être né à Cyrène : car, dans les fameux jardins d'Athènes. aux hautes leçons du Maître de Samos, la voix d'Aristippe, éparse dans son sang, semblait parfois opposer les conseils souverains de la volupté. Le livre présent, plein de l'effort d'une âme qui voudrait se vaincre, souffre par sa conscience qui perçoit le bonheur au-delà des satisfactions immédiates de ses désirs.

L'Amant revient à l'Amante : les ardeurs mauvaises de sa jeunesse ont renié autrefois son infatigable dévouement. Il la retrouve attentive à l'aveu des fautes passées, dont elle se fait, pour apaiser ses remords, la douloureuse confidente. Elle veille cette âme malade qui souffre d'avoir à mériter sa pitié, qui méconnaît sa douceur, et n'y voit qu'une prévoyance qui lui veut éviter l'imminente rechute.

Le dialogue angoissé se poursuit de l'un à l'autre, comme un chant alterné que se renvoient deux égales désolations, — jusqu'à l'heure apaisée où ils franchissent à deux la *Maison du Bonheur*.

Reprocherai-je à M. Gille cette incursion de sa poésie dans la vie psychologique; autant vaudrait lui faire un reproche d'avoir humanisé davantage son art. Si j'avais à regretter quelque chose, c'est qu'il ne s'y soit essayé qu'au mépris de son abondance naturelle; il semble que par endroits son vocabulaire, essentiellement concret, ait fait un premier pas embarrassé dans une langue inconnue. Certes on y retrouve souvent la maîtrise qu'il a prouvée dans un autre genre; mais peut-être avons-nous été gâtés à l'excès par ce maître de la psychologie abstraite et en demi-teinte : Fernand Séverin. Rappelons au poète, et bien vite, qu'il est *lui-même*, c'est-à-dire abondance, charme, grâce, au besoin mièvrerie; qu'il parle naturellement en mots colorés, et qu'il compte parmi les plus français et les plus purs des écrivains d'ici; qu'il a peut-être tort de préférer un art de transparence à l'art de coloration qui est sûrement le sien; les vers charmants qui naissent de sa volonté valent moins dans ce recueil que les beaux vers nés de son inspiration. Heureusement, — j'emploie l'image encore qu'elle ne s'accorde point avec la gravité du sujet, — qu'il y a là maint vers, de la race des clowns légers, qui traverse, d'un bond splendide, vos vains cerceaux de papier, Volonté, Volonté! tyrannique Volonté!

—

Sur Champ d'Or par HECTOR FLEISCHMANN. — Le vers a beau n'être point conforme, le rythme reste sauf, dans ces poèmes qu'inspirent trois tragédiens, « reines et rois de l'attitude ». A traits sommaires, pas toujours originaux mais brillants, s'érige, *sur champ d'or et d'orgueil*, l'appareil évocateur des Byzances

de décadende, — flammes et meurtres, haines et débauches; tout l'appareil magnifique de ce qui paraîtra sous peu conventions et pauvretés, à cette époque de mode reconstitutrice à outrance. M. Fleischmann fait bien augurer de son talent : le mot s'affirme dans son œuvre, vie, couleur, sonorité; qu'il y soit un jour la chose suprême : le vêtement absolu de l'idée juste, ferme, originale.

GASTON HEUX.



Nos Samedis

—

CONFÉRENCE DE Mlle A. DE ROTHMALER
SUR
André CHÉNIER.

C'est devant un public attentif et nombreux que s'est inaugurée le 13 décembre la quatrième série de nos *Samedis* et nous avons eu la bonne fortune d'entendre une femme charmante : Mlle A. de Rothmaler. Notre distinguée collaboratrice a lu sur Chénier une étude très documentée et très bien ordonnée retraçant la vie mouvementée du poète et analysant l'œuvre qu'il a laissée, considérable si l'on tient compte du nombre restreint d'années pendant lesquelles il put produire. Mlle de Rothmaler a entrecoupé son étude de lectures de poèmes de Chénier, faisant ainsi mieux apprécier la pureté et la beauté des vers de l'écrivain. Traduite en une langue agréable et sans sécheresse, lue avec beaucoup de conviction, cette conférence a été particulièrement goûtée du public qui ne lui a pas ménagé son approbation.

La partie musicale qui complétait cette soirée réunissait MM. Splingaire, pianiste; Jonnard, hautboïste; David, ténor; Van der Meulen, pianiste. M. Rosy a dit des vers.

La salle était ornée d'œuvres de MM. Werlemann, Taverne, Madiol, Schirren et Grandmoulin. Les sculptures de ces deux derniers ont été particulièrement remarquées de même que les dessins, d'une belle venue, d'un joli sentiment de M. Werlemann Quant aux peintres Madiol et Taverne, ce n'est pas la première fois qu'ils exposent à nos *Samedis* et l'on a revu avec plaisir de leurs œuvres garnir les panneaux de notre salle de fêtes.

RÉDAC.



Petite Chronique.

—

Notre ami Léon Ecrepont vient d'épouser à Bruxelles Mademoiselle Sylva Bouton. Nous présentons aux jeunes époux nos vives félicitations et nos meilleurs vœux.



NOS SAMEDIS. — Nous rappelons que notre deuxième *Samedi* de cette saison aura lieu le 17 janvier, à 8 heures du soir, rue de la Victoire nº 1. M. Albert Devèze conférenciera. Sujet : *La Poésie et l'Amour*. Partie musicale consacrée aux œuvres de Henri Henge.



Concert Henri Henge. — C'est dans l'atmosphère intime et comme consacrée de la Salle Ravenstein que le compositeur Henri Henge donna, le samedi 13 décembre, l'audition de ses œuvres. Disons tout d'abord que la musique de Henri Henge — sans prétentions quoiqu'elle pourrait en avoir de réelles et de fondées — est originale et personnelle.

Il y a, palpitante sous la forme mélodique, une âme simple et solitaire qui chante ses délicates impressions, douces et attristées parfois comme les silences crépusculaires, ingénues et joyeuses d'autrefois comme des éveils d'aubes. Car c'est une musique d'âme pieuse et recueillie qui s'étudie à l'harmonieuse méditation et écoute vibrer profondément en elle les divines voix de la vie intérieure.

C'est la vie calme et ascétique que Henri Henge semble vouloir traduire le plus souvent en notes de clartés qui tantôt ont des candeurs d'enfants ingénus, tantôt des profondeurs lucides et mystérieuses, à peine effleurées !

Ce sont ces deux qualités majeures qui dominent et se retrouvent diversement formulées surtout dans sa pure et sereine *Elévation*, dans le caractéristique *Chant rustique* ainsi que dans l'*Allegro* du *Poème pour piano et violon*.

Parfois cependant sa musique se complique et s'enflamme comme dans *Idylle*, ou se diffuse et se disperse, se métamorphose en multiples accents d'émoi, de douleur et de joie pour se recondenser et monter en gerbe de lumière comme dans *Récit*.

Mais toujours la grande simplicité domine dans la trame générale de l'œuvre. Cette simplicité, tonalité fondamentale de la palette harmonique du compositeur, se décèle surtout dans le *Chant funèbre à Beethoven* et dans *Et tu viendras !* dont les périodes découlent d'elles-mêmes, amplement. Citons pour finir l'original et délicat *Impromptu en sol majeur* et le gracieux cycle en quatre chants intitulé *Les Saisons du Cœur*.

Quant aux exécutants ils se sont hautement acquittés de leur tâche. Mme Henge-Crickboom a chanté avec une grand émotion, accompagnée par l'excellente pianiste Mlle Tayenne. M. Lavarenne par sa belle voix de ténor racheta les défauts d'une émotion, par moments même absente, il faut le dire. M. Delfosse de son côté fut d'une exécution très consciencieuse et très remarquable.

Citons enfin et surtout le jeune et talentueux violoniste Monnier Harper — dont le présent peut certes bien se passer des promesses de l'avenir — qui joua avec un grand sentiment et une aisance parfaite et dont franchement l'exécution fut en tous points irréprochable.



Le sculpteur Désiré Weygers vient d'être chargé par le Gouvernement d'exécuter le buste de feu M. Pinchart, chef de section aux Archives du Royaume.



A Liège a eu lieu une intéressante exposition de dessins et d'aquarelles de Georges Koister. A ce propos notre collaborateur Claude Genval nous écrit :

« A côté de quelques fusains — fantaisies, études, portraits — » enlevés avec un singulier brio et une ampleur enviable, il y » avait là des aquarelles et des pastels d'une facture très châtiée, » dans la gamme juste, baignés de la lumière chaude et claire, » sourde ou éclatante convenant au sujet.

» Bon nombre de ces œuvres nous montrent des jeunes fem- » mes, des jeunes filles, de beautés, de caractères très différents, » posées en des attitudes simples et gracieuses, sans recherche » apparente de l'effet, et rendues avec toute la fraîcheur, tout le » charme, on pourrait dire toute la jeunesse des modèles.

» Certes nous sommes en droit d'exiger davantage en des ten- » tatives de plus d'envergure, mais les années sont là, et Georges » Koister ne nous a pas dit son dernier mot. »



Acquisition. — La commune d'Anderlecht, d'accord avec le Gouvernement, a fait l'acquisition d'une toile de Benoni Vander Gheynst.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink rue du Fort, 16.

QUATRIÈME ANNÉE TOME IV 15 JANVIER 1903 N° 18

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

Georges Virrès (°)

—

Que nos âmes s'imprègnent donc des ambiances admirables.
GEORGES VIRRÈS *(En pleine Terre).*

CE souhait si noblement, si chrétiennement occidental de nous imprégner l'âme des ambiances, qui, pour le regard franciscain sont toutes et toujours admirables, ce souhait qu'il a plus impérieusement formulé dès les premières pages de son premier livre, par cette lapidaire apostrophe : « Crois donc aux choses, mon frère ! » Georges Virrès, dans trois œuvres déjà, pour notre joie, a commencé de l'exaucer.

D'emblée il nous mène *En pleine Terre.*

Mais cette terre au cœur de laquelle il nous mène n'est pas une terre imprécise, où croît, selon tous les canons classiques, une nature conventionnelle et contrefaite, stéréotypée, architecturalisée, banalisée ; non plus une campagne quelconque, dont les qualificatifs généraux pourraient s'appliquer vaguement à toutes les contrées, et précisément à aucune, mais une glèbe vive et véritable, une garigue violette aux alluvions blondes, cuivrées, une lande où, sur l'arrête des coteaux chevelus de bruyères, court et s'infléchit le serpenti noir des pépinières, où s'érigent des bois de sapins fleurant bon la résine à l'entour des mares livides.

Comprenant combien plus poignante, car plus vraie, étant plus aimée, plus intime, plus caractéristique ainsi, nous sera sa Terre à lui, celle où il est né, où ses aïeux sont morts, où s'est épanouie la fleur de son enfance, cette lande au cœur de laquelle il habite, tout palpitant d'amour pour sa beauté sauvage, là-bas, en son bourg de Lummen, entre Diest et Tongres, proche le Hageland brabançon, — c'est bien dans sa Campine aux vastes horizons, terre pauvre et majestueuse, que nous mène dès ses débuts Georges Virrès-le-Campinaire.

Par cet amour très haut de son sol patrial — amour sans nul exclusivisme — et par, aussi, une similaire violence verbale de réaliste, Virrès en ce premier livre fait songer à Georges Eekhoud. Surtout dans la dernière partie d'*En pleine Terre,* où sous le titre : *La Glèbe héroïque,* à l'instar de l'auteur des *Fusillés de Malines,* il s'essaye et parvient à nous évoquer avec force tels épisodes synthétiques de l'épopée campinoise de 1798-1799, chère à toutes les mémoires flamandes sous le nom clairdisant et immortalisé de *Guerre des Paysans.*

Par son vocabulaire d'abord enclin avec recherche à trop de néologismes, notamment dans les nombreux passages descriptifs de son œuvre rustique, Virrès nous fit, quoique moins précisément, songer aussi à Lemonnier.

Son originalité pourtant s'affirma de suite et de plus en plus se dégage.

De même que ces maitres : Eekhoud, Lemonnier, qu'à son propos il était loyal de citer, Virrès, comme eux flamand, voit en plastique.

Mais deux caractéristiques propres différencieront toute son œuvre et l'atmosphère et l'expression de toute son œuvre de l'œuvre de ses deux aînés :

D'abord le terroir qu'il décrit et que nul avant lui

(°) Œuvres de GEORGES VIRRÈS : *En pleine Terre* (1 volume) 3.50. Vromant, éditeur, 3, rue de la Chapelle, Bruxelles et 4, rue de Beaune, Paris. — *La Bruyère ardente,* roman, id. — *Les Gens de Tiest,* roman, id.

ne s'était appliqué à décrire en français avec cette ferveur émue, qui donne au sol, au moindre objet, à la moindre bruyère une valeur de témoignage, et confère à toute chose, en l'identifiant à l'âme patriale, une amoureuse éternité.

Ensuite, — et telle n'est pas la moindre caractéristique de Virrès, — c'est en croyant, c'est en chrétien qu'il a vu, compris et chanté la nature selon les aspects familiers et très chers qu'elle offrait à ses yeux dans sa terre natale.

« Et Dieu lui-même se mire en la Terre, et sa voix s'étend dans le bruit de sa création » écrira-t-il dans *La Bruyère ardente.*

Sa vision catholique de l'être et de la vie exclut de son œuvre écrite toute bassesse qui n'appelle aussitôt, soit par sa laideur même, soit formulé, le blâme. Chez lui point de turpitude étalée avec complaisance.

Et si son réalisme rustique n'a pas peur du mot fort, n'étant pas — heureusement ! — janséniste, il bannit de sa pensée, donc *à fortiori* de ses livres, toute bestialité « intellectuelle. »

Son verbe franc n'en sera que plus beau et demeurera ainsi plus pur.

Et quand il vient à nous parler de ces élans mystiques qui sont, avec une violence exhaussée mais égale, la contre-partie des fièvres charnelles de sa race, Virrès aura ces paroles prenantes, que seul, pour traduire de tels états d'âmes, un chrétien fervent peut avoir.

C'est à sa Foi, non moins qu'à son culte racique que lui et nous sommes redevables de ces pages fières et vibrantes qui campèrent leur jeune auteur, dès ses débuts, « en pleine terre » d'art.

Pages où passe un souffle de croisade sur la Campine ensanglantée, sur la sainte Campine profanée, sur la glorieuse Vendée flamande en proie aux fureurs païennes du sans-culottisme et dont les blousiers cuirassés de Foi se sont levés héros pour retomber martyrs.

Et ce fut *La Glèbe héroïque.*

Il y a là notamment dans « la Journée de Gheel » l'épisode inoubliablement farouche du « Régiment des Fous », qui vaut assurément par son ampleur tragique le meilleur Desbarbès et qui par sa plasticité tumultueusement puissante ne le cède le moindrement aux ébranlements de foules où excella sans contredit l'école de Médan.

Avec *La Bruyère ardente* Virrès débute dans le roman. Ce second livre, s'il pèche encore comme certains le prétendent par trop d'évidente recherche verbale, par excès d'écriture artiste, n'en demeurera pas moins l'affirmation robuste et vraiment remarquable d'un tempérament d'écrivain.

Sur la rivalité âpre, sourde, tenace, bien paysanne et surtout trop flamande, de Roek village de Campine et de Botsem gros hameau hanté par le démon orgueilleux du séparatisme, Virrès a greffé l'intrigue amoureuse qui fait à Manus Vliebers, fils unique du bourgmestre de Roek, délaisser Mina sa fiancée, Mina la vierge tutélaire, pour la passion farouche et animale, deux fois traîtresse, qu'allume en ses instincts de remueur de terre, Julie fille du bourg ennemi et la propre sœur de Derbat, l'étranger abhorré de tous et l'âme pleine de perfidie de la discorde opiniâtre qui pèse sur les consciences chrétiennes et qui trouble, par des rixes où luisent les couteaux sanglants, les plus jordaenesques joies paysannes.

De suite, sous la plume étonnamment habile de ce débutant plein de métier, avec les traits physiques les traits du visage moral parallèlement se précisent.

Manus Vliebers l'amoureux infidèle et traître à la cause de Roek, non moins qu'à la foi de ses accordailles, résume les ardeurs passionnelles, instinctives, qu'inspire à ses fils au sang abondant la bruyère ardente.

Mina la Délaissée, Mina que le haineux Derbat tuera d'un coup de fusil croyant viser Manus Vliebers dont il a surpris les relations clandestines avec sa sœur, Mina dont la mort sonnera l'heure des réconciliations chrétiennes, Mina synthétise idéalement et sans aucune invraisemblance parmi un réalisme aussi haut en couleur, la mysticité médiévale ataviquement perpétuée en cette terre campinoise avec l'héroïcité calme et la sérénité sublime des Vertus primitives.

« Dans ce pays, où les teintes du sable rougeoient sur les têtes hâlées, où les gestes s'exonèrent dans de brutales franchises, elle était une créature aux divins privilèges, en la grâce de son maintien et de ses pudeurs natives ; presque cet ange gardien accordé par Dieu ici-bas. »

En Manus s'incarnent et se combattent les deux tendances si violemment tranchées de la race : Celle, dominatrice maintenant et depuis la mortelle « Renaissance », qui la fait se ruer aux soirs des kermesses sauvages, en pleine tourmente charnelle, et celle que la céleste présence de Mina, petite vierge paysanne, dont l'âme a les parfums des bruyères mystiques, réveille quelquefois, comme un cri impérieux qui monte en lui du fond des âges, au plein milieu des tentations fétides. Nénuphars de candeur affleurant vers le ciel, hors des vases marécageuses de l'animalité stagnante, tels les désirs de noble et chaste amour qui étoilent parfois de leurs neiges fleuries la dormante surface de l'âme de Manus, âme des rustres campinaires, âme pareille à ces marais tout le jour flavesçant au cœur de la bruyère ardente, et qui, vers les soirs, quand le sol surchauffé par l'Eté braséant crépite, reflètent dans leurs eaux à demi ténébreuses les fauves tentations des couchants incendiaires.

De cet antagonisme de l'âme et du sang, de la Foi et de l'instinct en ce qu'il revêt de spécialement brutal au fond des landes campinoises, Georges Virrès lui-même s'étonna dans *Le Thyrse* « Singulier pays ! s'écrie-t-il. Tes rustres semblent doux... Tes hommes et tes femmes se ploient au dur labeur, à la vie misérable, d'un cœur résigné et confiant. Tes gens sont pieux. Je les vois, le dimanche, après la grand'messe, faire le chemin de la Croix, leurs visages transfigurés par l'onction, et ils prient, les bras étendus, comme le Saint-Jean et les Vierges des antiques calvaires. Vienne le soir, viennent les heures où les cabarets fascinent l'ombre de leurs yeux sanglants, et les instincts réfractaires s'allument. Les blousiers sauvages dressent leur haine, guettant l'occasion favorable aux ressentiments, retroussent leurs manches et soufflent et crachent insolemment. »

Outre Manus et Mina les personnages secondaires du premier roman de Virrès accusent tous les traits qui se retiennent. La qualité d'observation est déjà grande qui permet aussi à l'auteur de la *Bruyère ardente* d'imprimer en nos mémoires la face strabique de Derbat, l'étranger; celle infatuée et finaude du sacristain de Deput, forte tête de village, correspondant de journaux, organisateur émérite de festivités sans pareilles capables d'enrager jusqu'à la jaunisse les rivaux grinçant de Botsem, et la face grimacante, bouffonne et luronne enfin, de Fons-le-rousseau, pître rabelaisien et qui incarne le côté gaudrioleur et, ma foi, plus méridional beaucoup qu'on ne le pourrait soupçonner, de nombreux gars des landes du Limbourg.

Dans l'ensemble le roman tient et s'avère bâti selon une ordonnance adéquate, parfaite.

Tels épisodes : celui burlesque de la grimpée au mât de cocagne et du charivari des femmes de Botsem troublant la Kermesse de Roek, celui, sournois et cauteleux, celui âprement haineux de l'approche de Derbat, celui tragique farouchement de l'équipée de Manus l'infidèle dans la *Bruyère ardente*, celui enfin, celui surtout, majestueusement ému, des funérailles de Mina, victime offerte au ciel de Flandre pour l'expiation de haines fratricides de la Terre ensorceleuse, où les jalousies s'héritent et s'exaspèrent, inconcientes et âpres comme la terre qu'elles ensanglantent. Derrière sa dépouille mortelle se cèlent, sous le ciel de Dieu, les réconciliations durables :

Les paysans de Roek mêlés à ceux de Botsem, aussi à des garçons qui habitaient jusque près du Brabant ou des limites anversoises, venaient ensuite. Ils répondaient tous ensemble aux prières dites par un villageois égrenant son chapelet. Maintenant leur foi serrait les attaches pour une constante affection. Ils communiaient avec une même ferveur, sous l'espèce du même holocauste. Maintenant il y en avait qui eussent voulu parler, qui se regardaient, les paupières mouillées. Leurs bras se frôlaient, souvent cet attouchement se prolongeait. Leurs âmes étaient pareilles. Ils comprenaient cela, sans se le dire. La foi divine et partiale les baisait au cœur. Ils traversaient cette matinée de printemps avec une douleur douce en eux. Jamais le jour ne révéla une telle splendeur ; la terre ne fut jamais si chère...

... Les paysans commémoraient la mort de Mina, avec des implorations qui prenaient des envolées de cantiques et d'hymnes. Elle était déjà la sainte, celle que la contrée vénérerait dans la suite des temps. Elle souriait, là-haut, parmi les palpitations d'ailes des anges ; elle écoutait venir les oraisons de son pays, elle se tournait vers Dieu, et toutes les prières des siens émouvaient le Maître. La Campine était aujourd'hui semblable à une châsse d'or vivante pour la réception du corps de sa martyre dont le sang régénérait les enfants de sa race...

... Comme dans un retable, Roek fut une miraculeuse image. Le soleil au zénith, tel un ostensoir d'or dressé sur la Campine, ruisselait de gloires eucharistiques.

Quant à la partie descriptive de cette œuvre elle se garde à égale distance d'une insistance systématique sur les différentiations de la flore et des tons de la garigue campinoise comparés à la flore et aux tons d'alentour, et d'une monotonie qu'eût pu aisément engendrer l'abondance des paysages. Toujours l'ambiance emblématiquement y suggère ce qui se passe dans les âmes. Toujours la terre apparaît comme l'image extérieure et naturellement harmonisée du drame intérieur au point que les acteurs et la scène ne font qu'un, jusqu'à pouvoir intervertir les rôles, jusqu'à voir s'allumer dans les yeux mêmes de Manus l'âme double de cette terre, jusqu'à voir dans cette terre en fleur l'âme parfumée de Mina.

Dès son second roman, mais non sans esprit de retour, Georges Virrès quitte la pleine terre campinoise, délaisse la bruyère ardente pour nous montrer comment l'attente, l'arrivée, le séjour d'un neveu en vacance, la fondation d'une pieuse confrérie et la bataille électorale, peuvent perturber le calme train-train quotidiennement identique des bonnes gens d'une petite ville du Limbourg : *Les Gens de Tiest*. Virrès s'y révèle ironiste, mais en douceur, observateur subtil, romancier consommé, maître désormais de sa forme au point de savoir sans apparente contrainte plier sa langue naturellement mâle et plantureuse aux observances d'une règle rigide qui la veut ici en grisaille; phrases ouatées, nuancées doucement comme les joues un peu fanées — roseurs d'automne! — de la mystique et tardivement amoureuse tante Rose ; phrases distraites et pleines de secrets émus comme celles que balbutie le réciproque amour inavoué du timide Monsieur Demans, le doux rêveur archéologue.

On a souventes fois et non pas sans motif reproché aux romans belges de pécher grièvement par défaut de dialogues. Ce reproche adressé à Virrès au sujet de *La Bruyère ardente* (où par une volonté marquée d'éviter la forme parlée, l'auteur s'ingénia à traduire à la troisième personne les propos de ses personnages) ce reproche ne peut guère se réitérer au sujet des *Gens de Tiest*. Et c'est merveille assurément que tant de « discours directs », comme on dirait au col-

lège, n'aillent pas à l'encontre ici de la placidité provinciale et de l'existence méthodiquement silencieuse des bonnes gens cossus du quartier du Béguinage

Peut-être bien qu'en ce roman la charpente soit moins solidement ajustée que celle que j'admirai pour de telles qualités dans *La Bruyère ardente* Ici comme là c'est dans le morceau épisodique, dans la scène typique, un peu en hors-d'œuvre de l'intrigue, mais capitale au point de vue de l'étude de race et d'étique locale auquel l'auteur se place, c'est dans les pages descriptives des mœurs et coutumes du terroir qu'excelle surtout Georges Virrès.

Les épisodes de la campagne électorale et les libations de la Confrérie sont des croquis brossés d'un pinceau ironique avec cette maîtrise dans le réalisme que seule donne la vérité vécue et pénétrée par un esprit qui voit et qui sait retenir.

Une tendre poésie, très ténue et profonde, se dégage au long des feuillets de ce livre à cause de l'amour secret de deux vieux amoureux naïfs, innocents pieux et craintifs comme des enfants sans taches. Ames vierges des petites villes! Reliques vivantes, immortelles, de ces reliquaires du passé mystique. Survivances insoupçonnées des gloires célestes de jadis, dans l'humilité de leur vieux silence ..

La tante Rose des *Gens de Tiest* est la sœur citadine mais provincialement (et j'entends cet adverbe en son sens le plus élogieux) de Mina, l'âme gardienne, la blanche agnelle protectrice du Manus envoûté par la sœur de Derbat dans *La Bruyère ardente*.

Ah! que nous voilà loin de l'amaturisme qui n'a que trop nui en Belgique à l'expansion des œuvres véritables.

Ici c'est avec toutes les puissances de son cerveau, de son cœur et de son âme qu'un homme jeune et fort obéit à la Joie — laborieuse encore, mais profonde, exclusive de tout autre labeur, et tyrannique impérieusement, — d'écrire.

« Très féru d'intellectualité, appréciant et savourant les expressions d'art les plus diverses et les plus cosmopolites, ce grand garçon élégant et le monocle à l'œil donne un bel exemple de fidélité à son sol et à sa race, en astreignant son beau talent à l'observation de l'humble humanité et à la notation de la rude nature au milieu desquelles il passe sa vie », écrivait naguère Firmin Van den Bosch dans *Durendal*.

D'aucuns trouveront qu'à restreindre ainsi ses paysages et le champ de ses investigations psychologiques au seul terroir est un danger. Et sans doute d'un tel propos, nul ne se dissimule, ni, à coup sûr, Virrès, que le premier écueil est la redite.

Mais objecter qu'à vouloir nous montrer surtout ce qui différencie les hommes d'un seul terroir de la masse des autres hommes, l'écrivain risque en les spécialisant, de nous rendre ses personnages moins humains, et d'abolir en eux par la couleur locale la portée mondiale de leurs errements, voilà qui prête heureusement à controverse.

Depuis le romantisme individualiste — et même avant — toute la littérature occidentale fourmille de types d'exception, cela pour le motif bien simple que Villiers de l'Isle Adam a formulé de cette façon frappante: « Sous le voile de ce qu'il énonce nul ne parla jamais que de lui-même.»

Les romantiques ôtèrent le voile. Et c'est leur moi différencié qu'ils offrirent à l'élite avide de ces différentiations.

La première qualité d'un artiste est en effet l'originalité de la pensée dans l'intensité d'expression. Ce qui revient à dire que plus un esprit amoureux du Beau se différentie dans cet amour des autres hommes plus il a le droit à leur admiration, plus il est assuré de survivre, verbe immortel, en leur mémoire.

Dès lors pourquoi et de quel droit vraiment vouloir interdire à l'écrivain plus particulièrement ému par le sol et la race de se traduire le mieux qu'il peut lui-même, sous le voile — ici transparent — de ce qu'il énonce? Pourquoi lui reprocher surtout d'obéir si pieusement à cette loi primordiale de l'originalité; qui pour lui consiste à nous révéler d'abord un terroir — élément incontestable de pittoresque inattendu — un terroir, c'est-à-dire le milieu qui influe, au dire de Taine, si profondément sur nos âmes?

A nous révéler ensuite tous ceux de sa race, ces hommes par qui s'expliquera pour nous son atavisme et qui nous rendront les tranches de vie où ils apparaissent plus humaines, parceque pour nous les décrire il a dû descendre au plus intime de lui-même, et par deçà lui-même, plonger en ses racines, au plus profond des cryptes de son cœur, dans les caveaux du souvenir.

Et loin de rejeter son œuvre patriale, parce que pour nous étrangère, nous l'aimerons à cause de son étrangeté même, et davantage, ayant connu par elle une face vivante et nouvelle, un visage dont la caractéristique nous demeurait cachée, une âme autre et pourtant si étroitement fraternelle de l'unique et protéiforme humanité.

Et nous l'aimerons, cette race, de toute l'émotion que nous communiquera le verbe ému de qui nous parle d'elle, s'il a comme Georges Virrès pour remuer nos entrailles humaines, outre le prestige de l'Art, la puissance efficace de sa sincérité. Car nous comprendrons alors, en pleurant peut-être avec joie d'ineffables larmes, combien il est saint d'exalter sa race car c'est obéir à la voix des morts. que tous, aux jours d'espoir, de deuil et dans l'exil nous entendons parler et nous appeler, avec quelle tendresse! au fond de nous. Car. c'est obéir au précepte du décalogue

d'honorer son père et sa mère, et les parents des parents.

« Afin de vivre longuement » Georges Virrès obéit au divin précepte. Et c'est ici que sa Foi confère à son œuvre le charme prestigieux, religieux, mystique, qui donne aux œuvres d'Art, leur vraie valeur d'éternité.

Pour Virrès en effet la pensée de la mort remémore aussitôt celle de la survie.

Et s'il s'est agenouillé quelques fois en pleine terre, parmi les bruyères ardentes, si, comme Rodenbach, Verhaeren, Eekhoud, Elskamp, Demolder en Flandre, Mithouard et Barrès en France, Virrès chérit sa race, obéit ainsi à la voix de ses morts, c'est en croyant, c'est plein des adorations catholiques, qu'il s'est agenouillé sur la glèbe ancestrale où dorment les cendres bénies, les cendres baptisées de la Chair éternelle, les cendres des corps limoneux, d'où se sont essorées les âmes immortelles, mais qui, vivifiés eux aussi pour le ciel, — resurgiront — son cœur le veut et son esprit le croit — au Jour de Dieu.

GEORGES RAMAEKERS.



Les Croisés

—

A Mademoiselle CLARA DESALLE.

Vers les rivages d'or de la Judée en fleurs,
Voguait, fendant les flots d'azur et de lumières,
Un rêve sillonné de hautaines galères
Venu du blanc séjour des barbares vengeurs.

Et, lorsque de la nuit tomba la première ombre,
Un frisson fit trembler l'antique Golgotha,
Et les bourreaux du Christ, dans le vent qui monta,
Soudain virent surgir au loin des croix sans nombre...

— Chevaliers de ton Verbe et de ta Volonté,
Tels nous sommes partis en chantant ta Devise,
Vers les cités de feu de la Terre promise.

O Seigneur! fais briller sur nos fronts ta Clarté
Et fais parmi nos cœurs, comme une fleur ardente,
S'épanouir l'Or pur de ta Croix rayonnante!

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.



X L'Esthétique de Mozart

(suite)

Il est en effet, entre l'Art et la Nature, une tangente, un point de contact par lequel les deux sphères communiquent

Par l'équilibre merveilleux de la science et du génie, de l'inspiration et de l'art, Mozart occupe cette place dans la lignée des grands musiciens...; et l'on ne saurait trop dire s'il est plus poète qu'artiste, car il est impossible à la science d'avoir tant de charme, à l'art, d'être plus naturel; à l'élégance d'être plus simple; au génie, d'ajouter tant de perfection. Entre le prolixe et le concis, entre le simple et le rococo, entre le raide et le maniéré, il y a une mesure exacte qui est la preuve du goût, le criterium de la perfection C'est là que Mozart est inimitable et qu'il n'a point de rival. De même, dans le sentiment qui l'a guidé, il reste impénétrable, tant il apporte de noblesse dans la joie, de fraîcheur dans la rêverie. Entre Rossini qui a exprimé le plaisir des sens et non la joie du cœur, entre Mendelsohn qui a poussé plus loin la rêverie et le goût du paysage, Mozart présente un mélange exquis de ces deux sentiments, une combinaison rare et savante de ces qualités extrêmes : l'épicurisme et la mélancolie. Nature simple en apparence, il devient à l'analyse, d'une complexité singulière. On sait de qui procède Bach, de qui Haydn, de qui Beethoven, mais qui nous expliquera Mozart? Il semble qu'une foule d'éléments hétérogènes se soient venus neutraliser pour former « cette merveille de la nature » ainsi que Léopold Mozart appelait son fils.. Par quel ensemble de phénomènes, par quel atavisme lointain, par quelles transfusions des races est venue éclore cette fleur méridionale en pleine terre allemande? Car à part la couleur sérieuse du fond et la profondeur du style, rien n'est allemand chez Mozart; on dirait plutôt un musicien composite, une combinaison de ce que l'art italien a produit de plus suave, l'art allemand de plus profond et de plus réfléchi; l'art français de plus clair et de plus vivant. . C'est la manière candide de Raphaël, dans laquelle se retrouverait le dramatisme ingénu d'un Greuze *(la Violette)*, avec la beauté rêveuse et délicate d'un profil florentin (1). Ce serait l'enjouement de Chénier marié au tour naïf de La Fontaine; c'est aussi dans ses sommets, la beauté racinienne, joignant la pureté de la forme à l'élévation des idées... Ici c'est un air de noblesse et de souveraine majesté, d'une sérénité toute olympienne, qui a fait donner le surnom de Jupiter à une de ses symphonies (en *ut*); ailleurs il évoque la vision de ces figurines sveltes telles qu'en a produit l'art délicat de la Renaissance, ou bien, c'est l'harmonieuse proportion d'un groupe antique, toute beauté, toute grâce, tout amour...

Et pourtant l'œuvre n'a rien de disparate : l'unité esthétique est sauvée. M. De Lenz a montré, avec beaucoup de justesse, que si l'on peut découvrir trois styles différents chez Beethoven, Mozart, lui, n'a qu'une manière qui a subi des transformations lentes et graduelles, et pour ainsi dire insensibles... ; preuve que si l'artiste a pu se perfectionner, le poète était resté lui-même; et ce qui le caractérise parmi tous les grands musiciens, c'est, à nos yeux, avec son attachement profond à la nature, sa sympathie pour l'huma-

(1) *Suite de piano* en *si* bémol.

nité, en un mot, un amour ingénu de la Vie, qui dans les œuvres personnelles, présente une expression de tendresse passionnée ; et dans les œuvres d'objectivité pure, aboutit à la grandeur et au charme incomparables de l'idéal antique.

Ceux qui ont fait de Mozart un artiste purement chrétien se sont trompés : il a trop d'abandon aux joies de la terre, et ne possède pas ce génie de méditation que comporte l'esprit austère du christianisme, ce cachet de gravité que l'on trouve à Bach et à Beethoven. Si ses joies sont pures, elles n'en sont pas moins trop absolues et dénuées de pessimisme, ce qui lui donne ce caractère hybride des artistes de la Renaissance qui, devançant le souhait exprimé plus tard par Chénier, donnaient une forme antique à un idéal moderne, mêlant l'apaisement de l'amour au grand drame du Calvaire pour lequel s'était passionné tout le Moyen-Age. Aussi Mozart nous apparaît comme un réveil des tendances helléniques...

C'est l'Harmonie et la Grâce suprême d'un art de paix et de confiance ; l'amour religieux de la forme et de la proportion ; tout ce que les Grecs avait dénommé l'*eurythmie*. Ici c'est le Royaume des pures harmonies : Les mélodies s'enchaînent aux mélodies pareilles aux muses enlacées ;. . tels aussi les festons de verdure s'enguirlandaient au fronton des temples de l'Hellade, où les volutes mêlaient leurs courbes molles et sinueuses à la grâce ionique des chapiteaux légers... C'est, selon le beau vers plastique de Théophile Gautier :

L'ivresse des couleurs et la paix des contours

qui se trouve traduite musicalement ici ; et l'ineffable sérénité de ces compositions les rapproche de l'art immanent et grandiose de ces sculpteurs de l'antiquité, qui, dans leurs blocs de marbre, avaient éternisé la Joie et divinisé la Volupté.

V

Mais si l'artiste est parfait chez Mozart, l'homme était digne de l'artiste ; où plutôt il semble que l'un fût le prolongement de l'autre et que son œuvre fût le pur reflet de sa conscience..., tant il est vrai que l'art, dans ses sommets, confine à la Vérité et à la Morale ! Issu d'une famille de musiciens et d'artisans, au milieu du faste des cours où il est reçu, on le voit toujours simple et modeste ; gardant pour sa famille et pour la petite ville de Salzbourg une affection et un attachement sans bornes. De Paris, il écrivait à sa sœur : « Tout me semble meilleur le jour où arrivent les lettres d'Allemagne... » C'est dans cette correspondance familière, qu'il faut apprendre à juger l'homme ; c'est dans ces pages, qui ne sont qu'un journal de voyage, que l'on trouvera, avec la vision d'un intérieur bourgeois et paisible, le garçon jovial et expansif, mais affectueux et soumis, qui, non content de briller par le génie, se recommande aussi par sa noblesse de caractère et ses hautes qualités morales.

On a essayé de compromettre cette réputation ; on l'a suspecté de mercantilisme, à cause des préocupations pécuniaires auxquelles il a été toujours en butte... Autant valait lui reprocher sa pauvreté ! On a cru voir des traits de grossièreté dans certaines jovialités hardies qui émaillent ses lettres, alors qu'il faut n'y voir après tout, qu'une preuve de sa franche bonne humeur et des plaisanteries d'Outre-Rhin ; on l'a même accusé de libertinage ! .. M. Victor Wilder, dans son ouvrage très documenté, a fait récemment bonne justice de ces racontars, ainsi que de ces anecdotes invraisemblables et ridicules, qui font les délices habituelles des ignorants, (en particulier celle sur l'Ouverture de *Don Juan*).

Singulier libertin, en effet, qui écrit, dans une lettre à son père où il lui demande la permission de se marier :

« La nature parle en moi... Cependant, il m'est
» impossible de régler ma conduite sur celle des jeunes
» gens de mon âge... Je puis jurer devant Dieu que,
» jusqu'à ce jour, je n'ai eu à me reprocher aucune
» défaillance.... »

« ...Songez, ajoute M. Wilder, que celui qui parle
» ainsi, touchait à sa vingt-sixième année ; rappelez-
» vous qu'il vivait dans un monde libre, au milieu des
» séductions et des mœurs faciles du théâtre, et dites-
» moi si la pureté morale de l'homme n'est pas digne,
» chez Mozart, de la perfection de l'artiste.... Per-
» sonne n'a vécu plus à découvert que lui, et on a
» beau sonder cette nature généreuse, éclairer cet
» homme honnête et simple, on n'y trouve pas un
» vice, pas un défaut grave qui en ternisse la pureté. »

C'est qu'en effet il y avait chez lui un fond très sérieux de mélancolie et de rêverie véritable, une rêverie déjà toute romantique, à la Jean-Jacques, un goût du paysage, une contemplation passionnée de la nature ; de cette mélancolie enfin, qui dans une œuvre édifiée à la Joie et à la Beauté, distinguera toujours un poète d'un jouisseur... On raconte que dans sa tournée d'Europe, il faisait souvent arrêter les diligences pour étudier à son aise les paysages dont la beauté l'avait frappé ; on trouverait peut-être, dans ces brèves contemplations, l'origine de quelque pensée musicale, de quelqu'inspiration gracieuse retraçant les lignes d'un tableautin exquis...

On aurait donc tort de croire après cela, que Mozart fût un faible et un pusillanime, capable tout au plus d'emparadiser les âmes et de les captiver par des visions voluptueuses et des mélodies séraphiques... Déjà, M. De Lenz a fait remarquer l'accent dramatique et parfois même douloureux de certains adagios... J'ai dit qu'il possédait un sens profond de la

vie, et je n'en veux donner pour preuve que les qualités picturales de certaines œuvres, en particulier le *Don Juan*.

(à suivre) VICTOR HALLUT.



Matinales

—

Je chante la bonté des chemins de lumière,
des blancs chemins hantés d'amour et de douceur,
et je vais, lentement, comme au bras d'une sœur,
avec encore un peu de nuit sous ma paupière.

Les fleurs tendent vers moi leurs corolles lascives
que baise en soupirant un vent frais et câlin ;
et des moutons, peureux, aux regards d'orphelin,
me croisent en bêlant tristement vers les rives.

Par les prés et les bois, les côteaux ou la plaine,
sous les premiers baisers d'un soleil de printemps,
je berce ma jeunesse, ivre de ses vingt ans,
au rythme de ma lyre et de sa cantilène.

Je vais, insoucieux, ainsi qu'un éphémère,
de la joie dans la tête et de l'or dans les yeux,
et je bois de la brise en contemplant les cieux,
fier de narguer la vie au cœur de sa chimère!

* * *

Ah! s'en aller ainsi dans l'aube et son sourire,
s'en aller, au hasard, joyeux, tous les matins,
de l'or dans les cheveux et des fleurs dans les mains
sous les accords nouveaux d'un ciel et d'une lyre!

Choisir, en souriant, des amours qui demeurent,
des yeux dont la beauté caresse et ne ment pas,
et ne plus voir passer, hélas! à chaque pas,
un peu de sa jeunesse éparse au fil des heures!

Cueillir parmi ces fleurs que le soleil colore
celles dont le parfum persiste infiniment,
sentir, au fond de soi, vibrer un cœur d'enfant
en l'éclat radieux d'une immortelle aurore!

S'attarder à jamais dans la lumière blonde,
fort de sa confiance et grand de son orgueil,
et brûler les lambeaux de sa robe de deuil
au souffle, incandescent, qui fait agir le monde!

Ah! s'en aller ainsi confiant, l'âme errante,
en semant sa chanson ivre d'amour et d'or,
puis, tendre enfin son front aux lèvres de la mort,
sur le dernier refrain de sa muse expirante!...

* * *

Je chante les matins où les âmes sont bonnes,
où traînent, en frissons d'amour et de parfums,
des souvenirs si doux qu'on les dirait défunts,
beaucoup de joie fondue en des langueurs d'automnes.

Et, sur d'anciens airs d'enfance heureuse et fière,
sur des airs oubliés au seuil des soirs d'antan
je berce ma jeunesse, ivre de ses vingt ans,
parmi l'ardent éclat des chemins de lumière!

CLAUDE GENVAL.



La Saison artistique, à Paris

—

URBS ET LUX.

La Cité toujours m'apparaît, en décor innombrable et pathétique, la divinité de pierre et d'airain que nous sculpterions à notre image intérieure. L'âme des hommes s'y dédouble, pour ainsi dire, exactement, comme au miroir des abstractions les plus précieuses et célèbres, je veux dire l'esprit et le sentiment national; et, si le panthéisme cher aux philosophies paresseuses peut valoir à la façon d'une figure assez précise et légitime, c'est assurément dans la circonstance d'un monde en qui se perpétue, sous le marbre et le bronze et parmi l'acanthe ou la rose, le battement du cœur même des hommes qui l'imaginèrent.

Ainsi les architectures héroïques ou subtiles ont enfermé et gardé pieusement le secret des époques. Les jours passent; les évolutions se parachèvent ou les révolutions interviennent, levées contre les vérités sociales, l'ordre et la hiérarchie; la décadence apparaît, que dénoncent la dispersion des énergies et la ruine de l'unité dans les manifestations de l'intelligence. Les beaux palais d'autrefois ne sont plus même que d'incomparables tombeaux, puisqu'au point de vue d'une analyse plus étroite, ce cœur qui sous l'armure de pierre frémit encore, semble s'y dérober pour jamais.

Toujours, cependant, des hommes fréquentent ces maisons du souvenir; mais leurs gestes sont las ou sans beauté; ils parlent: leur langage exprime un trop factice ou vulgaire sentiment; les formes où, sans scrupule, ils incorporent leurs idées, demeurent insipides ou grossières; le jeu des lignes et des couleurs, ils le désapprirent et s'ils fouillent le cœur du marbre d'un ciseau présomptueux, qu'ils constatent avec désespoir qu'un petit peuple de héros, deux mille ans avant leur ridicule effort, a connu la perfection du mouvement et de la stase dans la pierre, et qu'il est mort, emportant à jamais dans le tombeau de son histoire, le secret de la divine harmonie.

La décadence des villes est plus tragique encore que celle des états, puisqu'elle signifie à l'observateur la disparition d'une élite d'âmes et de cœurs auxquels étaient dévolus, par la logique même des circonstances, la conduite et le salut des nations. Après Thèbes, après Babylone, et l'harmonieuse Athènes et Rome, sombre et magnifique, Paris s'éteint lentement, Paris Ville-Lumière, qui rayonna sur le monde pendant un admirable siècle et sut, quelques années encore, jeter des lueurs éblouissantes, Paris ne sera plus bientôt qu'un immense et déplorable amas des ruines du sentiment et des cendres de l'esprit, si quelque Titan prédestiné ne vient pas, comme l'homme du Nibelung au-delà du Rhin, rallumer le flambeau sacré et, d'un formidable et irrésistible coup de génie, assurer le triomphe définitif des nobles et pures idées, c'est-à-dire, en ces heures de production anarchique et basse, le retour à la fonction traditionnelle de l'Art pour le Divin.

Je n'ignore point qu'ainsi récriminer devient au goût de plusieurs, chose fade et trop peu neuve. Mais il n'importe. Des comparaisons très précises et irréfutables, et d'autre part, les contingences et les phénomènes sociaux qu'il faut attribuer à l'influence de l'esthétique et que la philosophie générale nous permet d'apercevoir, — sans cesse attesteront la théorique hégémonie du dogme le plus classique. Dès lors, quelle désolante aberration que de ne point savoir mesurer son œuvre à l'idéal étalon de tant d'œuvres et de règles si belles et lumineuses ! Voilà la raison trop évidente et légitime d'un tocsin qu'il nous faut sonner sans défaillance, dressés dans la fièvre d'une veille et d'une action perpétuelles, et désireux d'ouvrir la porte du temple non pas tant à d'aimables et éclectiques dilettanti qu'à des croyants passionnés et pieux.

Alors cet artiste qui de nos jours sut avec tant d'élégance se ravaler jusqu'à l'équilibriste et au proxénète, cet artiste que le public s'accoutuma nécessairement de considérer comme un amuseur sans importance ou l'intendant des débauches imaginaires, cet artiste, dis-je, retrouvant enfin la dignité de ses illustres prédécesseurs, reconquerra du même coup le respect des hommes et la direction des esprits. Car, au point d'athéisme et d'incrédulité que les dernières générations ont atteint, il apparaît bien avec quelle évidence, que l'artiste seul, grâce au caractère absolument désintéressé de son œuvre, conserva les moyens de dégager les masses de l'obscur limon où elles pourrissent et de les mener, d'un geste ardent et prophétique, vers le monde de l'idéal et du bonheur. (1)

Aussi, combien impérieusement s'impose cette union de tous les vrais artistes qu'en citant une parole de l'éminent Gabriel Boissy, souhaitait, d'excellente façon, dans un récent numéro du *Thyrse*, M. Léopold Rosy. Hors de là, point de salut. Et c'est ici que vient en jeu l'avenir de l'Art autant que le rachat du monde : quelque point de vue que l'on adopte, les conclusions s'identifient. Aussi bien la nécessité première, c'est de créer dans la beauté, et s'il fallait un cataclysme expiatoire, périssent les hommes plutôt que les œuvres, car, nouvelles Antigones, ces filles de lumière, nos filles, toujours sauront conduire les pauvres âmes damnées jusques au trône de l'Absolu, — véritables et mystérieuses garantes de notre céleste rédemption.

Il ressort, par de telles conjonctures, que les villes, en tant qu'on leur connaît une âme collective (et des Conseils municipaux) se doivent à elles-mêmes de travailler opiniâtrement à la renaissance des races. A Paris, comme à Bruxelles, il s'agit du sort des traditions latines. On sait ce que leur doit déjà une ville où reposent, dans le plus beau musée du monde, les maîtres glorieux de la ligne et de la couleur ; mais Jacobber ou Decamps et Troyon, de nos jours, les avoisinent ; Corneille et Racine ne valent plus à la Comédie-Française ; et le genre italien, à l'Opéra, balance encore, malgré la mode, *Lohengrin* et la *Flûte enchantée*. Eh bien ! quand l'artiste, par un noble et quotidien travail, aura créé au public une mentalité suffisante, tout cela sera changé ! Le plomb redeviendra or, les sophistes seront balayés, la clique des démagogues demeurera confondue dans sa sottise ou sa méchanceté.

Voilà donc pour Paris, roi du monde, un rôle vraiment royal et grandiose. *Urbs, lux orbis terrarum*, selon l'expression de Cicéron. Saura-t-il, quelque jour, se ressouvenir ? Du moins il apparaît riche de grandes et belles énergies, mais — et c'est toujours là le point délicat — mais qui agissent sans conhésion. Péladan, Schuré, Léon Bloy, Huysmans — pour ne citer que les littérateurs — mènent rudement le bon combat, comme le firent ceux de la génération précédente, Hello, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam et Lacuria, cet obscur et sublime vieillard, sur l'œuvre duquel l'*Occident*, de Paris, vient, quoiqu'animé d'excellentes intentions, de disserter déplorablement. — Ils mènent, dis-je, en anciens preux, le pur combat ; mais ils sont mal soutenus par leurs fidèles ; eux-mêmes se défient un peu les uns des autres, je crois, et certes, il faudra une plus rigoureuse concurrence d'efforts pour assurer enfin la victoire.

Une des catégories de l'Art où nous rencontrons les manifestations les plus intéressantes et louables, c'est assurément la Musique. Paris abonde, en ces jours glacés et mélancoliques d'hiver, de grands et moindres concerts où l'on magnifie le Beau sous l'espèce des sons. J'en dirai quelques mots.

(1) Je prie qu'on attribue au terme *idéal* le sens rigoureusement précis et platonicien que son étymologie commande. C'est ici le monde des idées, considérées comme types parfaits et actifs des gestes et faits universels. Mais ce qui n'est, chez le philosophe grec, qu'une théorie, la concordance chrétienne nous en montre, transportée au plan humain, l'application pratique.

(*à suivre*) RENÉ-GEORGES AUBRUN.



Petite Chronique.

—

L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro a Chronique des Revues.



Le jury du monument des *Sources du Bocq* a classé premier, à l'unanimité moins une voix, le projet dû à MM. Kemmerich et Sneyers.



Extension de l'Université libre de Bruxelles. — Comité local de St-Gilles. — *La Grèce de Minos et d'Agamemnon,* cours en six leçons, qui seront données tous les mercredis soirs, à 8 1/2 heures, à partir du 21 janvier, par M. Jean De Mot.

Les 6 leçons que comporte le cours seront illustrées par des projections lumineuses ; de plus, elles auront comme complément une visite au Musée du Cinquantenaire.

Local des cours : rue du Fort, 80.

Prix d'inscription : 1 franc, pour le cours. La première leçon est gratuite.



Musée moderne. — Exposition du Cercle *Pour l'Art*, à partir du 17 janvier.



La Wallonie. — La *Société littéraire de Wallonie* qui vient, à Liége, de se signaler particulièrement, à la suite d'une conférence du maître Edmond Picard sur le rôle de Camille Lemonnier dans notre évolution littéraire, prendra dès à présent le titre de *La Wallonie* en souvenir du brillant cercle d'art qui, pendant une période de sept années, sous la conduite de notre compatriote Albert Mockel, sut attirer l'attention de la Belgique lettrée par le mouvement sérieux qu'il souleva.



Cours de l'Histoire du Chant, organisé par M. Emile Engel et Mme Jane Bathori, à la salle Kevers, rue du Parchemin, 14.

Mardi 20 janvier ; *Les Maîtres classiques du Chant* : 3me époque : Beethoven, Grétry, Méhul ; Mardi 27 janvier, *Schubert* ; Mardi 3 février, *L'Ecole française moderne*, Alfred Bruneau ; Mardi 10 février, *Schumann* ; Mardi 17 février ; *L'Ecole belge moderne* (1er Cours) — Pour faire suite : Haendel, *Les Maîtres Romantiques, L'Ecole française moderne* (suite), *L'Ecole belge moderne* (suite).

Abonnement par mois : 15 fr. Abonnement à dix cours : 30 fr.

Chaque carte d'abonnement est valable pour deux personnes. On peut se faire inscrire chez les éditeurs Schott, Breitkopff et Katto et chez M. Engel, 23, Rue de la Clé.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink rue du Fort, 16.

QUATRIÈME ANNÉE TOME IV 1er FÉVRIER 1903 No 19

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

La fonction sociale de la Pornographie

—

En son numéro de janvier, notre consœur l'*Idée libre* nous apporte le résultat d'une consultation des écrivains et artistes de Belgique au sujet de la loi Woeste. A part quelques approbations fort timides, tout le monde trouve la dite loi mauvaise et attentatoire à la liberté de l'artiste. Chacun proteste, à sa façon, en faisant valoir les arguments qui lui semblent les plus probants. C'est un beau geste de dégoût pour les petites mesquineries de nos grands politiciens, mais hélas! ce n'est qu'un beau geste... Il ne sortira rien de ces unanimes protestations, parce qu'il est dans la nature des choses que la conscience de l'élite soit écrasée toujours sous le poids de la bêtise et de l'inconscience de sa Toute Puissance la grande Foule.

Si, cependant, l'influence de cette enquête de l'*Idée libre* est, au point de vue pratique, restreinte forcément, elle nous apporte, sur la mentalité des lettrés d'aujourd'hui, un enseignement précieux à plus d'un titre. La question des relations de l'Art et de la Pornographie a sollicité des définitions des deux termes en présence, et ces définitions ont trahi, d'une façon générale, un état d'esprit qu'il importe de signaler. Aucun des nombreux contempteurs de M. Woeste et de sa loi célèbre n'a produit de franche profession de foi amoraliste. Aucun n'a jugé les choses froidement, sans préventions, en déterministe. Personne, avant d'émettre son opinion, ne s'est aperçu que ce phénomène de l'intensité croissante du pornographisme avait une signification particulière et possédait une fonction sociale bien déterminée. En condamnant d'un bloc la pornographie, en montrant vis-à-vis d'elle un mépris tout sentimental, en refusant d'admettre qu'elle puisse s'infiltrer dans le grand Art, on s'est montré partisan des principes mêmes de M. Woeste, on les a affirmés au lieu de les combattre, et l'on ne diffère plus de lui que par le degré de rigueur apporté à les faire prévaloir.

S'avouer moraliste, prétendre juger à quelque point de vue absolu de la bonté d'un acte, d'une pensée, d'une œuvre artistique, s'indigner d'une prétendue *immoralité* d'autrui, c'est se condamner à ne pouvoir formuler que des critiques de détail à toute législation *imposant* les *bonnes mœurs*.

Dans le débat suscité, il n'y avait réellement que deux attitudes à prendre, pour éviter de s'enlizer dans la contradiction de soi-même : Approuver, purement et simplement, la violation de la liberté de conscience et d'action qu'est la loi nouvelle, ou la réprouver au nom d'une compréhension particulière du rôle de la Pornographie, compréhension légitimant celle-ci comme une nécessité sociale, temporaire et relative, bien entendu.

Qu'est donc cette Pornographie dont on croit nécessaire la répression? L'immoralité en matière sexuelle traduite par le livre, le journal, le dessin, la chanson, le geste. C'est l'excitation à commettre l'acte de la génération, l'éducation de l'instinct de reproduction. Mais si cette excitation est nécessaire, c'est que l'homme a prétendu combattre cet instinct; c'est qu'on lui a donné l'assurance qu'il est bienfaisant de le détruire le plus possible, et qu'il travaille, ce faisant, à son bonheur, à son salut, dans une autre vie, ou à l'avantage de la société. Toujours l'abstinence charnelle lui fut prêchée par le christianisme et les philosophies dérivées de celui-ci; la loi et les mœurs ont créé un milieu de sentiments hostiles à cette fonction naturelle, et l'ont vouée à toutes les réprobations. Or, la nature s'inquiète peu des morales; la chasteté est un

crime vis-à-vis d'elle. Si les esprits lui sont parfois infidèles et veulent s'affranchir de son joug, elle domine les corps et les soumet à sa loi. Tous les prêches, tous les systèmes éthiques, tous les sentiments moraux peuvent-ils empêcher la secrétion d'une glande? Si demain, les moralistes déclaraient obscène le fonctionnement de la rate, la rate cesserait-elle de fonctionner?

La morale de notre siècle n'a pas borné ses prétentions à réglementer les exigences de l'organisme dans un but social, ce qui était uniquement sa raison d'être. Elle a dépassé son but; elle a imposé le mépris des fonctions sexuelles, elle a condamné la nudité humaine; elle a appelé contre toutes les manifestations libres des instincts le ridicule, le respect humain, la loi. Elle a créé cette idée monstrueuse que la civilisation est un éloignement de la Nature et sa contradiction perpétuelle, non une adaptation plus complète. Or, la Nature ne perd jamais ses droits. Elle est maîtresse de notre organisme et le gouverne en vue de son but propre. En présence de cette hostilité des sentimentalités éduquées par les *bonnes mœurs*, elle a pris sa revanche. Elle a combattu la chasteté, la continence, la pudeur, les *bonnes mœurs* en utilisant toutes les armes que pouvait lui fournir l'état de notre civilisation. Elle a conquis l'Art, oui, l'Art lui-même, à son parti. *Les pornographes n'ont été que les instruments aveugles, inconscients, de son œuvre.* Leurs excès n'ont été qu'une juste compensation des excès du moralisme absolu. Ceux-ci ont engendré ceux-là. Le résultat des lois de restriction comme la loi Woeste est d'augmenter encore la gravité de la situation qu'elles prétendent améliorer. Elles sont emplâtres sur jambe de bois. Elles donnent l'illusion ridicule du Monsieur qui prétend élever la température de son appartement en échauffant de son haleine le mercure d'un thermomètre complaisant.

La pornographie est une forme moderne du culte des élémentaires bienfaisances de la Nature. La condamner absolument, c'est condamner ce culte lui-même. Il n'y a point à rester neutre entre lui et le moralisme outrancier, et c'est une contradiction flagrante que vouloir les concilier. Il faut aller, bravement, jusqu'au bout de ses idées, et, si l'on professe cette opinion que l'acte qui nous donna l'existence n'a rien de honteux et possède quelqu'importance sociale, considérer la pornographie comme le régulateur d'une fonction essentielle, un mal plus nécessaire que nos politiciens, qui ne disparaîtra qu'avec les moralistes qui l'ont engendré.

Mais j'y songe, peut-être ne l'ont-ils engendré que pour, largement, en vivre. Car — quelque grand homme l'a dit, déjà — il est aujourd'hui plus profitable, de beaucoup, d'exploiter la moralité des gens que leurs penchants vicieux.

LÉON ERY.

Le Jongleur

Au parvis de l'église, en plein vent, le jongleur
Quête aux doigts des badauds les sous qui le font vivre,
Et, vil pître, esbaudit ces trognes de peuple ivre
Qui raillent son opprobre, ainsi qu'il rit du leur

Il vieillit dans son rôle, éternel bateleur,
Sans espoir qu'il enserre ou vœu qu'il sût poursuivre,
A moins qu'un soir, nimbé de ses stylets de cuivre,
Leur vol éblouissant ne lui retombe au cœur.

Alors, son front roulant au pavé de la porte
Qu'ont franchi les héros, les penseurs, les martyrs,
Ses yeux se mouilleront de brusques repentirs,

Et, dans l'effondrement de l'heure qui l'emporte,
Pleurant sa vie infâme où rien ne fut tenté,
Il baisera le seuil qu'il avait insulté.

MARCEL BOURCE.



L'Esthétique de Mozart

(suite et fin)

Mozart se sentait attiré vers le théâtre. La voix humaine qui lui semblait le plus beau, le plus expressif des instruments, est celui qu'il a le mieux traité... La vue d'une partition, comme on sait, lui mettait des larmes aux yeux... Mais, des formes alors en usage dans l'opéra, rien n'avait pu le satisfaire complètement, au point de lui servir de modèle... Il cherchait une forme dramatique plus sincère que l'opéra frivole du XVIIIe siècle... Les *Noces de Figaro*, *Idoniénée* et l'*Enlèvement au Sérail* ne sont que des essais et des tentatives sur lesquelles il serait injuste de se baser pour l'apprécier. Cette forme plus sérieuse du drame, à laquelle il aspira toujours, il put la réaliser en partie dans la *Flûte enchantée*, la partition préférée de Beethoven, et dont M. Gevaert écrit qu'elle « constituait à la fois le testament musical du maître » et l'acte de naissance de l'opéra allemand ». (*) Mais l'œuvre qui doit servir de type pour caractériser ses tendances dramatiques, c'est celle où il trouve une fusion entre la mélodie italienne et la déclamation de Glück; celle où il crée ce récitatif pittoresque et ce style dramatique, où l'orchestre, de simple accompagnateur, devient lui-même interprête et acteur; l'œuvre enfin, que M. Wilder appelle le premier opéra romantique : je veux parler de *Don Juan*.

Don Juan est une date dans l'histoire du drame musical. Pour aller de Glück à Wagner, il faut s'arrêter à *Don Juan*. Véritable révélation du sens poétique

(*) *Cours d'instrumentation.*

chez Mozart, l'œuvre suffit à démontrer comment un musicien bien doué, par une interprétation intelligente, peut agrandir et ennoblir un sujet... L'ouverture, avec son lamento tragique, qui reviendra plus tard dans la scène finale de l'apparition du Commandeur, avec sa mélodie brillante interrompue tout à coup par un déchaînement formidable des basses, qui éclate comme un coup du Destin, auquel répond le trait ironique des violons, personnifiant ici le ricanement du libertin, que la pensée de la mort effare et qui veut s'y soustraire par l'ironie et « la blague » ; l'ouverture, dis-je, est d'une force psychologique et d'une hardiesse étonnantes pour une époque qui regardait encore le théâtre comme un pur divertissement. Observez, outre cela, comment les personnages créent autour d'eux, par la couleur locale et spéciale de la musique, une atmosphère et un milieu appropriés à leur caractère : Leporello, le bouffon, pétillant d'humour plaisante et grotesque; Don Juan, incarnant l'insouciante gaîté et la licence enjouée du grand seigneur; Anna, l'abandonnée, poursuivant le meurtrier de ses malédictions implacables; Elvire enfin, l'amante fidèle et passionnée, posée ici par le musicien en véritable dame de Castille, dans un cadre d'élégance et de fine distinction, bien fait pour sa grâce mélancolique et fière.

Camille Saint-Saëns écrit à propos de *Don Juan* : « Nous ne trouvons pas seulement dans cette » œuvre géniale une vraie langue de drame lyrique, » nous y trouvons aussi le symbole, le personnage » élargi jusqu'au type et à la synthèse. Mozart a créé » un autre *Don Juan* par-dessus la tête du librettiste. » Entre la Donna Anna qu'avait esquissée Da Ponte, » et celle dessinée et peinte par Mozart, il y a un » abime ; dans la création de cette étonnante figure, » il a montré qu'il était, non seulement le plus exquis » des musiciens, mais un poète et un psychologue. » Par des moyens tout différents de ceux usités au- » jourd'hui, par l'ampleur du style, par les modula- » tions, par l'instrumentation, il est arrivé à person- » nifier en cette jeune patricienne la Némésis implacable, l'âme de toutes les femmes séduites et trom- » pées poursuivant le coupable jusqu'à la mort... » (*)

Il suffira, pour vérifier ces lignes de Saint-Saëns, de reprendre l'exemple si souvent cité de la célèbre *Sérénade* de *Don Juan*. Ecoutez comment la tournure noble et pathétique de l'air s'accompagne d'un moqueur pincement de guitare, semblant établir une discordance entre les paroles et la pensée du séducteur ; accompagnement qui paraît disparate, tout d'abord, mais qui accuse chez un compositeur un sentiment très profond des situations et l'étude des caractères. ... Quelle leçon de simplicité pour certains de nos contemporains qui, à force de recherches et de triturations, n'aboutissent souvent qu'à une imitation grotesque !

(*) *Souvenirs et Portraits.*

***

Comme on le voit, Mozart, sans avoir créé précisément un genre nouveau, — bien qu'il semble avoir été le premier à mettre en honneur le « lied », cette forme artistique de la chanson — les a traités tous avec la dernière perfection, et ne s'en est servi que pour y déposer la fleur et l'essence de son génie, une esthétique nouvelle qu'il apportait au monde. Pour se faire idée de l'éblouissement qu'il causa tout d'abord, il faut se reporter au jugement des contemporains : c'est le célèbre Hasse, celui que les Italiens appelaient leur « cher Saxon », proclamant que « cet enfant allait les faire tous oublier » ; c'est Niemetschek. écrivant que « tout ce qu'on avait entendu jusque-là n'était pas de la musique ». Ainsi Gœthe, visitant pour la première fois les musées d'Italie, s'écriait que « des écailles lui tombaient des yeux ! »

La mission providentielle de Mozart semble donc avoir été, comme l'a établi Oulibicheff, « de relier le passé à l'avenir, et de constituer définitivement un art resté imparfait jusqu'à lui ». En effet, avec Mozart, la musique instrumentale, comme le théâtre, subit une évolution importante : la symphonie, qui n'était pour Haydn qu'un divertissement, que « la danse harmonisée » (comme l'appelle M. Schuré), va revêtir déjà chez Mozart un caractère d'universalité, exprimer la vie, le rêve et la passion. Ce fut une fenêtre ouverte subitement sur la nature, un retour à l'instinct lyrique, une échappée soudaine vers de clairs horizons. C'est pourquoi Mozart est aimé des poètes et son influence est plutôt d'ordre purement esthétique et moral.

« O Mozart, immortel Mozart, que d'impérissables notions d'une vie meilleure tu fais naître en nous ! » Cette simple note que l'on trouve dans le journal de Schübert, me paraît en faire le résumé fidèle. En effet, sans avoir jamais connu ces orages de la pensée, ces profonds troubles du cœur, traversé les crises du doute et les dures épreuves psychiques du drame intérieur, sans avoir abordé le problème redoutable de la Destinée, en un mot, sans être un idéologue ou un remueur d'idées. Mozart n'en est pas moins un éveilleur d'âmes ; car l'homme a beau faire, il aura beau s'étourdir et raisonner, il ne s'arrachera pas du cœur l'instinct d'Idéal qui s'y trouve déposé, et le jeune maître de Salzbourg nous projette avec lui dans ces sphères de la Survie et du Rêve. où règnent l'harmonie des mondes et l'ordre sublime de l'univers : Mozart, le doux Mozart, par sa merveilleuse science infuse, par l'immortelle jeunesse de son génie, touche aussi à l'Infini. Si Beethoven a mieux exprimé l'âme humaine aux prises avec la passion, Mozart en a mieux donné la note familière et intime qui est la tendresse ; il a

mieux exprimé la confiance, l'apaisement divin et la grâce immuable de la Beauté.

La passion, qui n'est que l'exaspération du sentiment individuel, ou la forme aigüe de la personnalité — comme dirait Brunetière — n'a-t-elle pas d'ailleurs quelque chose de moins pur que cette conception tout antique du Beau ? « Ainsi, dit le poète Charles Baudelaire, le principe de la poésie est strictement et » simplement l'aspiration humaine vers une beauté » supérieure, et la manifestation de ce principe est » dans un enthousiasme tout à fait indépendant de la » passion, qui est l'ivresse du cœur, et de la vérité, » qui est la pâture de la raison. Car la passion est » naturelle, trop naturelle pour ne pas introduire un » ton blessant, discordant dans le domaine de la » beauté pure, trop familière et trop violente pour ne » pas scandaliser les purs Désirs, les gracieuses Mélancolies et les nobles Désespoirs qui habitent les » régions surnaturelles de la poésie ».(1)

Et ce raphaëlisme, loin d'être une mode, car Mozart a survécu à toutes les révolutions du goût, a sa source dans un sentiment intérieur et profond, c'est-à-dire dans la nature même de l'homme, ce qui n'exclut pas les progrès de l'artiste...

Doué d'une facilité extraordinaire d'adaptation au caractère et au milieu, il nous apparaît comme un merveilleux microcosme, miroir où vient se refléter la conscience de plusieurs siècles ; pôle où tendront toujours toutes les formes d'art. Il est le confluent de ces deux grands courants esthétiques venus l'un d'Allemagne, l'autre d'Italie ; et pareil au Messie naissant pour réconcilier les hommes, il est venu en prophète inspiré pour réconcilier la science avec le génie, le fond avec la forme, la mélodie avec le style. Car si l'inspiration est chez lui toujours mélodieuse, son style, à l'analyse, apparaît d'une beauté singulière, avec des richesses et des particularités dignes des plus grands maîtres du contrepoint. Il importe, d'ailleurs, de se rendre compte de l'effort accompli pour apprécier le résultat. Accaparé par son prince-évêque, volé par les éditeurs, tracassé par les cabales de ses rivaux, Mozart n'a jamais été riche que de bonne humeur et de résignation. Jamais la Fortune n'a été si dure, la Destinée si âpre pour un artiste.

Il disparaît du monde à trente-six ans, au moment où son génie, virilisé au contact de Bach et Haëndel, allait entrer en plein épanouissement, semblant marier la saveur mélodique de l'inspiration à l'orchestration riche et massive des vieux maîtres allemands. Il meurt enfin, « avec l'amère conscience de n'avoir pu montrer » au monde ce dont il eut été capable. » (2) Telle est la raison de ces accents déchirants du *Requiem*, composition de haut style restée inachevée sur son lit de mort, œuvre d'un pathétique intense, où il semble avoir concentré les dernières lueurs de son génie, avec les derniers accents de son désespoir.

Or, par une froide après-midi de décembre, des porteurs vinrent enlever sa dépouille pour la jeter dans la fosse commune de la ville de Vienne.... Personne ne suivait le cercueil, et l'on n'a pas même retrouvé la place où on l'a enfoui !

Je ne rapporterais cette histoire scandaleuse, si le XIXe siècle n'avait pas vu les fortunes écœurantes de Rossini, de Verdi et de Meyerbeer, et si l'admiration et l'amour que l'on puisse témoigner aujourd'hui à l'auteur de *Don Juan* et du *Requiem* pouvaient expier l'ingratitude honteuse de ses contemporains.... Mais qu'importent les souffrances terrestres au poète et à l'artiste ? N'est-il pas plus riche de son génie que de tous les trésors du monde ? Platon l'avait déjà proclamé : *La seule chose qui puisse donner du prix à la vie, c'est le spectacle de la Beauté éternelle.* Ce sentiment impérissable de la Beauté, n'est-ce pas aussi la seule vraie richesse de l'Humanité, sa seule consolation et toute son Espérance ?...

VICTOR HALLUT.



Névrose

—

Tu chercheras, en vain, pour ta peine inconnue,
ce que je cherche encor pour tuer mon ennui ;
nous avons voulu vivre une trop longue nuit
et nos baisers n'ont plus leur tendresse ingénue.

Nous marchons vers l'espoir d'une invisible aurore,
poursuivis par l'écho de nos rêves meurtris,
et, d'avoir fui ce qui semble heureux et sourit,
verrons-nous ce qui peut nous enchanter encore ?...

Mais si ton rire est triste et si ton âme est pleine
de tout ce qui s'effeuille et se lamente en toi,
va, ne crains rien, ma Sœur, sois bonne et berce-moi
dans l'ombre où j'ai connu la douceur de ma peine.

Garde, comme un secret, ton cœur et ses tristesses ;
je t'aime pour ton rêve et ses langueurs d'adieux,
et, puisque j'ai l'automne éternel de tes yeux,
peu m'importe l'ennui qui pleure en tes caresses.

Car je te veux ainsi, belle, fatale et sombre,
comme un appel de glas mourant au couchant d'or,
avec ton front, que semble avoir baisé la mort,
et tes lèvres d'enfant sur ma douleur qui sombre !...

CLAUDE GENVAL.

(1) *Notes sur Edgard Poë.*
(2) Wagner : *Beethoven.*

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Au salon du cercle « Pour l'Art »

—

J'avoue, en tout humilité, ne détenir aucun droit de juger des talents et des œuvres au nom de mes contemporains, ni de parler, avec quelque assurance, au nom des postérités. Loin de vouloir imposer une opinion à qui que ce soit, il me serait même pénible — si loin vont mes scrupules ! — d'être pour quelque chose dans l'appréciation d'autrui. J'ai cette certitude que la Beauté est la plus égoïste de toutes les jouissances ; que génie, art, talent, tout cela est relatif à notre *moi*, à ce petit *moi* que malgré tous les moralistes, je ne puis haïr. Nos admirations ne signifient rien en dehors de nous-mêmes. Aussi, ces lignes à propos du salon de *Pour l'Art*, il me déplairait fort qu'on les accusât de quelque dogmatisme. Elles traduisent uniquement des impressions personnelles, et n'ont aucunement cette prétention d'empêcher les gens de penser diamétralement le contraire.

Ceci, pour garder mon entière liberté d'opinion en face de l'œuvre de M. Ciamberlani. *La Vie sereine*, a-t-on dit, est une tentative heureuse dans la voie du grand art décoratif. Soit. Mais je reste sourd aux raisons multiples invoquées par les donneurs d'éloges. Si les exigences de la décoration sont telles qu'elles aboutissent au *quelconquisme* de la pensée inspiratrice, à sa dénaturalisation, imposent le sacrifice de tous les charmes du coloris, enlèvent aux œuvres, avec ce caractère d'étroite intimité qui est leur grande séduction, toute possibilité d'émouvoir profondément, elles condamnent, à mes yeux, les exclusives recherches dans ce domaine. Cette raison, d'ordre tout général, me suffit. Aussi n'irai-je point invoquer, devant M. Ciamberlani, le souvenir de Puvis, ni lui reprocher tel parallélisme, pour diminuer son œuvre.

Plus logiques que cette réalisation *La Vie sereine* — méritoire certes, si l'on consent à quelque considération objective de l'Art — me paraissent les tentatives de M. Fabry. Si le but est identique, les moyens diffèrent considérablement. Ce n'est plus ici, la transposition du tableau à paysages et à sujets. La forme humaine n'apparaît plus pour commenter telle aventure plus ou moins symbolique ou réunir des emblèmes. Elle intervient avec sa valeur propre, au même titre que la fleur, le fruit, la plante. Ainsi, aucune action n'étant contée, aucune pensée évoquée, aucun coin de nature précisé, disparaît la déception qui résulte d'une adaptation aux nécessités décoratives, c'est-à-dire d'une inadaptation aux sensibilités pour lesquelles telles préoccupations restent étrangères.

Les autres œuvres du salon actuel n'apportent aucun imprévu. Elles renouvellent des impressions reçues maintes fois, les unes en les renforçant, les autres en les conservant intactes. D'où parfois, certain sentiment de monotonie, et l'indifférence naissant du déjà vu. Avec plaisir, cependant, je retrouve les tableautins d'Amédée Lynen, le bon imagier brabançon, à la bonne et narquoise humeur. Le voici qui *breughelise* admirablement un petit *Hiver*. J'aime fort, aussi, le genre dans lequel s'est spécialisé M. René Janssens. mais je l'aime à l'expresse condition qu'il communique l'attendrissement vague que dégagent les choses vétustes, usées par les coudoiements humains, conteuses de larmes ou d'allégresses aujourd'hui mortes. Or, un résultat de cette spécialisation de M. Janssens, c'est qu'il oublie totalement, aujourd'hui, de mettre en ces tableaux cette chose essentielle qui est leur raison d'être ; il en oublie l'âme. Et M. A. Verhaeren, lui non plus, ne paraît guère y songer. La couleur, qu'il a savoureuse souvent, le sauvera-t-elle par son unique vertu ?

De MM. H. Smits, Hamesse, Baes, Fichefet, Colmant, Lacroix, que dire ? Il ne me restait aucun souvenir précis de leurs envois, deux heures après ma visite au Salon. C'est là l'indice d'impressions fort superficielles, car la netteté de nos souvenirs n'est-il point le critère de la profondeur des émotions ressenties ? Par contre, j'ai gardé, sur les rétines, certaine tâche d'un bleu intense rencontrée en une petite *Place de village* de très spéciale mise en page due à M. Viérin. Et m'agrée aussi son *Eglise*, silhouettant dans le crépuscule sa masse presque tragique.

La seule flamme d'intellectualité qui brûle en ce temple de *Pour l'Art*, présentement, ce n'est pas un peintre qui l'entretient, mais un sculpteur, M. Rousseau. Cette fois, le grand artiste ne s'est point prodigué, mais il nous suffit de son groupe *Devant la Vie* et de la *Femme au chapeau*, d'attitude si souple, pour évoquer le souvenir précis d'autres œuvres admirées ailleurs. Et ce souvenir peuple aussitôt de tant de grâces et de pensées sereines notre esprit, qu'il faut éviter de regarder d'autres morceaux sculptés, pour ne pas en perdre le charme si précieux...

JEAN LEBLANC.



La Saison artistique, à Paris

—

X LE WALHALL EN HABIT NOIR ET LES SENSATIONS DU BOURGEOIS PARISIEN. L'Or du Rhin

Nous fûmes, il y a quelque temps, à la réouverture de la saison musicale, chez MM. Colonne et Chevillard. Au Nouveau-Théâtre, l'héritier du grand et regretté wagnérien Lamoureux, conduisait, avec l'énergie et la passion que l'on sait, l'*Or du Rhin*. Paysage théorique et toilette de ville... Séance assez fatigante, à la vérité, où tout l'héroïque décor se résout aux habits noirs et plus modernes corsages qu'en quatorze fauteuils si faiblement évocatifs un jeu unique encore qu'alterné, fige — ou redresse tout-à-coup dans le plaisant effort d'un lyrisme un peu trop factice et glacé ! Non point que je m'attaque à la manière : elle se conforme aux circonstances, et tout vrai wagnérien — j'en suis — n'ignore point comment le substante le plus court et immense leit-motiv qu'expose le cor ou chantent les violons. Mais la compréhension d'œuvres si gigantesques se trouve singulièrement gênée, souvent faussée par cette absence de cadre où situer l'action et par l'absence de cette action même que le spectateur doit reconstituer d'imagination, dans tous ses détails matériels et psychiques, et représenter à ses propres yeux en images colorées et vivantes. Travail qui brise nécessairement l'unité d'attention de l'auditeur et lasse vite sa sensibilité.

Si l'on considère encore qu'il manque à ce drame l'unité de signification abstraite réclamée de toute œuvre d'art, (le *Rheingold*, prologue de la *Tétralogie*, nous offrant un mythe dont le sens complet n'est saisissable qu'au final du *Crépuscule des Dieux* ;) que son intérêt philosophique se voit, de ce fait, diminué ; que son expression musicale, extrêmement variée et subtile, touche, avec vraisemblance, les seules personnes auxquelles l'étude antérieure de la partition permit de se l'assimiler suffisamment ;— on doit admettre qu'il est aussi malaisé de ne pas en restreindre la critique aux parties instrumentale et vocale que d'apercevoir exactement ce qu'un tel drame peut exprimer à Bayreuth, suivi des immortels fleurons de la *Trétralogie*.

Un vrai motif d'ailleurs, d'étonnement et d'affligeante ironie, c'est, pour le fidèle de ces messes du son, la patience même que montra le plus bénévole des publics à écouter, que dis-je, l'enthousiasme à acclamer Chevillard et son orchestre (excellents comme il convient) et sa bande de hurleurs (piteux comme il ne convient pas !) n'ayant en définitive, rien entendu, rien compris, rien retenu d'une œuvre si haute et nécessairement au-dessus de sa compréhension *actuelle*, et prétendant sans doute s'être amusé, l'infortuné ! Oh ! les sensations affreuses, le multiple sup-

plice auxquels la mode, ici vengeresse des affronts anciens, a condamné cette éternelle et toujours souriante victime, le bourgeois parisien! Nouveau jeu de bonne société ou le Walhall en habit noir. Monsieur Chevillard, vous êtes un délicieux ironiste, Monsieur Barrès vous félicitera quelque jour parce que vous devez être encore un disciple d'Ignace de Loyola (1) lequel recommande, en conclusion des *Exercices spirituels*, et si du moins mes souvenirs ne me font point infidélité, d'assurer aux ouvrages de Wagner une exécution la plus paradoxale et ennuyeuse, à dessein sans doute, de revigorer les esprits les moins robustes en leur procurant des fièvres aussi glacées qu'il est possible! (2)

SYMPHONISTES ET AUTRES

Au Nouveau-Théâtre, d'ailleurs, on sut nous convier à d'instructives auditions. Les symphonies de Schumann étaient mal connues: il est possible, dès à présent, de porter sur elles un jugement d'ensemble. Toujours pleines de ces accents passionnés et mélancoliques qui font de Schumann, avec Chopin, un musicien si original et de hautaine allure, elles manquent évidemment d'habileté technique: l'orchestration en est assez gauche et pauvre. La première, à ce point de vue et malgré de délicieuses interventions du cor, pèche d'étrange sorte. Mais que de grâce, de délicatesse et d'adorables demi-teintes dans la quatrième! Schumann, comme encore Chopin qui, même, ne sut jamais écrire un quatuor, n'était pas fait pour la polyphonie. Nous connaissons de lui un admirable quintett, mais c'est en résumé dans sa musique à une, deux ou trois parties qu'il faut le chercher, pour le trouver égal à lui-même. (3)

L'*Esquisse sur les Steppes de l'Asie centrale* (un titre assurément suggestif) de Borodine, est curieuse, — d'un agencement un peu convenu, d'ailleurs. M. Gresse, du *Journal*, veut rire, quand, à propos de Brahms, il réclame une symphonie de Borodine.

M. Henri Rabaud connaît très bien son métier. Qu'il ne s'imagine point, pourtant, que son *Eglogue* est virgilienne. Virgile n'était pas un décadent et sa sobre et harmonieuse élégance était bien loin de si mièvres commentaires; et toutes les ressources de l'orchestration moderne ne parviennent pas à donner l'illusion de ce qui manque à cette inspiration chétive: la vie simple et forte. — *La Fin de l'Homme*, de M Charles Rœchlin, poème symphonique sur des vers de Leconte de Lisle, n'échapperait point à d'analogues reproches. C'est bien « formule » encore, malgré que plus vivant et je m'empresse d'ajouter, à la décharge de M. Rœchlin, qu'on ne nous présenta qu'une œuvre mutilée, puisque privée de ses développements choraux. — L'œuvre assez considérable déjà de M. C. A. Debussy vaut qu'on parle d'elle, spécialement. Aujourd'hui je dirai que son *Après-midi d'un Faune* est d'une richesse de couleur sans égale: voilà bien l'impressionnisme de la musique. Mais n'y cherchez point, par cela même, la dimension des lignes et la fermeté des contours: c'est jaseur, fluide, ouaté, polymorphe jusqu'à l'amorphe et d'un souffle assez court, au demeurant. — Simple au contraire et pourtant subtil d'énonciation, riche d'idées fortes et sincères, tel est M. Léon Honnoré, dont nous entendîmes récemment quelques lieder très réussis: *Chant printanier*, *Papillons*, dits, de la plus exquise façon, par la charmante femme du compositeur. Souhaitons, avant de connaître l'ouvrage que l'auteur d'*Aude et Roland*, d'*Isis* et de *Siva* destine — ceci est une indiscrétion — à l'Opéra, souhaitons entendre chez MM. Colonne et Chevillard, la Symphonie ou le Concerto pour alto qu'il a terminés depuis peu.

(*à suivre*) RENÉ-GEORGES AUBRUN.

(1) Esthétiquement parlant, il va sans dire.

(2) A ce qui plus haut est énoncé, je pressens l'objection: que le public applaudisse à la beauté, ce nous est déjà de la satisfaction, et qu'il faut lui compter. Convenons en. Mais la charité intellectuelle exige infiniment plus et montrer le ridicule, la situation pénible même du monsieur qui se pâme pour une œuvre belle à laquelle, en réalité, il demeure complètement étranger, pourrait inciter l'esthète à un plus actif apostolat.

(3) Signalons en outre une méritoire tentative de MM. Lugné-Poë et Chevillard pour remettre à la scène le *Manfred*, de Schumann.

Sonnet

Ah! tu n'as pas connu le meurtre qu'on châtie,
Tes mains sont fièrement pures de sang versé;
Sur ton fervent autel, si mon cœur fut blessé,
Je conviens qu'il était ta volontaire hostie.

Les détresses d'amour eurent ta sympathie:
Tu fus hospitalière au passant harassé;
Ton trésor s'est pour tous, tout entier, dépensé;
Ta féale bonté ne s'est point démentie.

Pourtant ils sont nombreux ceux qui par toi sont morts!
Qu'importe? tu peux vivre heureuse et sans remords,
Qu'importe la souffrance, et qu'importe la tombe?

Va! sois belle toujours et sois bonne à jamais!
Qu'importe si, moi-même, à mon tour je succombe?
Je ne puis oublier le temps où tu m'aimais.

HENRI BELMONT.



CHRONIQUE DES REVUES

DÉCEMBRE

A-t-on jamais songé à l'étendue que peut prendre pareil sujet, à l'ampleur que le chroniqueur avisé pourrait lui donner? J'ai là, devant moi, dix, quinze, vingt revues, peut-être plus, qui représentent ensemble un effort considérable, une réunion d'activités multiples. Et quel effort, quelles activités! Ceux de gens de lettres, d'artistes, de critiques! Ma tâche apparaît ardue, pleine de responsabilités, de danger. Promener la lorgnette de son jugement sur tant de productions diverses, et discerner, avec un égal éclectisme, celles qui valent d'être citées, en bien ou en mal; s'attendre à devoir justifier le jugement établi, — trop brièvement dans les limites étroites de la place qui lui est réservée; — et quelquefois, ô malheur, chatouiller l'épiderme trop sensible d'un auteur irascible, voilà presque invariablement les trois actes du rôle du « chroniqueur des revues ». Heureux celui qui sans compromission et sans parti pris, sans s'attirer quelques ripostes acerbes ou louange trop mielleuse pour ne pas être intéressée, peut émettre impartialement son appréciation sur toutes les revues qui lui sont soumises, depuis les plus importantes, jusqu'à ces innombrables petites publications dont le seul mérite est d'exister.

Et voyez ma veine: La **Renaissance latine** débute par un article d'Emile Faguet: *Menus propos sur la critique*. L'étude est utile à lire et j'en cite la conclusion: « le critique apprend au » public à se donner à lui-même les raisons du plaisir qu'il a eu » ou du déplaisir qu'il a ressenti. Il apprend ainsi à ne pas céder » aux surprises ou à en revenir. Tranchons le mot: *il rend le* » *public difficile*, et c'est une bonne chose pour combattre la » dégradation du goût que de rendre le public difficile. » Me suis-je suffisamment inspiré de cette conclusion dans cette chronique. Je le souhaite, mais je n'affirme rien: c'est plus prudent. Dans ce fascicule de la *Renaissance latine*, Madame la Comtesse

de Noailles commence la publication d'un roman : la *Nouvelle Espérance*, qui précède un article fortement pensé de J. H. Rosny, la *Morale de l'Esclave* dont la dernière phrase me paraît indiquer toute la sagesse : « En acceptant les grands hasards « moraux » » de notre temps, les immenses inquiétudes, les vastes curio- » sités et les devoirs nombreux, subtils et délicats, ne sommes- » nous pas plus près d'être surhommes, que si nous nous propo- » sions des codes de maître et d'esclaves calqués sur le système » des castes ? » Pour ceux qu'intéresse André Chénier — son talent les mérite plus nombreux — ils trouveront des pages inédites du poète, précédées d'une intéressante préface d'Abel Lefranc.

L'**Occident** publie, de son Directeur Adrien Mithouard, une étude attachante : *Le Blanc et le Noir* où l'auteur vante la supériorité de l'art de la Gravure : « édifice de l'Occident »; une correspondance inédite de Jules Laforgue, d'une cordialité touchante et émue ; *La vie de Beethoven, écrite par lui-même dans ses œuvres* où le penseur Lacuria trace d'une plume experte une lumineuse biographie du Maître symphoniste; une satire de Raoul Narsy déchirant à belles dents, trop férocement pour faire impression, la réputation des frères Margueritte.

Et voici les revues de décentralisation : le **Beffroi** qui consacre cette année son numéro spécial à Albert Lantoine, « travail- » leur épris de beauté et tendant littérairement vers une forme » toujours plus harmonieuse, socialement vers une humanité » toujours plus fraternelle » — Dans la **Province,** une bonne étude, trop courte, de Jules Tellier, recommandant la lecture d'un livre de Paul Stapfer sur Rabelais ; un gentil conte de Noël de André Tudesq. La **Revue septentrionale** signale avec un légitime orgueil son entrée dans sa 9e année d'existence et accompagne cette constatation d'un aveu ingénu autant que cruel : « Nous pourrions compter un bien plus grand nombre de » collaborateurs et... d'abonnés, si nous avions voulu accueillir » toutes les proses et toutes les poésies qui nous ont été adres- » sées ». (Le mal existe donc ailleurs qu'en Belgique !) A noter dans la **Tradition** une chanson populaire du Charolais La **Lorraine** présente, avec de belles photogravures, les artistes du salon lorrain. La **Revue du Bien** publie une étude à retenir, car elle nous fait connaître une femme poète polonaise : Marya Konopnicka. Ses poésies insérées par la revue, traduites en vers par Marc Legrand, eussent sans doute eu plus de saveur dans une translation suivant d'une manière plus servile le texte original. Je cueille dans la même revue cette pensée d'Edmond Thiaudière : « En toutes choses à peu près, mais surtout en art, ce » n'est pas ce que font les autres qu'il faut faire, mais ce qu'ils » ne font pas ». Selon vos dispositions d'esprit, Lecteur, épiloguez, concluez, établissez tel paradoxe qu'il vous plaira, si ça vous amuse...

Et quasi toutes ces revues ont sacrifié à l'usage et souhaité à leurs lecteurs une bonne année, qui, avec les mêmes banalités, qui, avec un dessin quelconque, telle la **Critique,** qui n'est pas décentralisatrice, mais internationale. La **Picardie** salue d'un sonnet l'année qui finit et c'est Jean Richepin qui le signe :

Sonnet des adieux de l'année !
J'y sens cette rose fanée
Exhaler ses derniers parfums ;

Et je vois, pendant qu'elle tombe,
Comptant ses pétales défunts
Que de pas j'ai faits vers la tombe.

J'en arrive aux revues de notre bonne Belgique. Elles nous donnent encore un écho bien faible du mouvement que provoqua dans le monde littéraire belge l'enquête d'Ethérel sur la situation du littérateur en Belgique. On sait que de ce mouvement est né une Association des Ecrivains belges. (*) A part l'**Art moderne** dont le Directeur est devenu président de l'Association, je ne crois pas qu'il y ait eu une revue qui applaudit sans réserve à ce bel acte de solidarité confraternelle. On se souvient qu'ici même, André Baillon fut plus que sévère, et j'aperçois, dans les dernières réflexions que suscite l'initiative, le chroniqueur en pantoufles de l'*Idée libre* plutôt railleur; à la **Libre Critique,** C. C. pas plus enthousiaste qu'il ne faut, Edgar Baes, approbateur, mais semblant toutefois hocher la tête d'un air de doute Baes a fait cependant une trouvaille amusante : On demande des lecteurs pour les œuvres belges. Mais pourquoi n'utiliserait-on pas pour cette lecture, les nombreux employés du Gouvernement qui n'ont rien à faire? Au moins l'Etat interviendrait de la sorte efficacement en faveur de la littérature qu'il néglige avec un sans-gêne coupable.

Très éloignées par leurs tendances, **Durendal** et l'**Idée libre** sont nos deux revues qui ont le plus de tenue. *Durendal,* somptueuse à souhait, catholique avant d'être artistique, publie de beaux vers de Fernand Séverin et de Charles de Sprimont, des *Visions de l'Inde,* toujours stylées, de Jules Bois, et une courte prose savoureuse de Eugène Demolder ; l'*Idée libre,* d'ordinaire plus sociale que littéraire, insère sous la signature de son Directeur : Paul Germain des extraits de *Myriam* œuvre dont plusieurs fragments sont connus des lecteurs du *Thyrse,* qui ont pu apprécier leur réelle valeur ; elle nous révèle aussi — et il faut l'en féliciter — l'existence d'un compositeur belge inconnu dans notre pays : Philippe Rüfer, fixé à Berlin, et termine la publication des *Orties,* comédie dramatique en 4 actes, de Sander Pierron.

L'Art moderne rend un hommage bref, mais sincère et mérité à feu Lucien Muhlfeld C'est signé A. Gilbert des Voisins. Elle rend compte, dans une étude très complète, de *l'Etranger* de Vincent d'Indy, dont le succès a été constaté par le monde artistique de Belgique et de France. De Georges Rency cette appréciation si juste du talent de Léopold Courouble : « Le secret » de sa séduction est tout entier dans l'observation vivante de » la réalité qui donne à ces pages sans prétention l'intérêt qu'on » accorde, par exemple, à une conversation surprise en chemin » de fer, ou à une dispute entre gens du peuple, dans la rue. Ce » n'est pas grand chose, direz-vous. Vous croyez ! Essayez donc » de transcrire cette conversation, cette dispute ! Et vous verrez » qu'il est plus difficile d'imaginer, en littérature, que de copier » servilement la vie. » L'article, en entier, est à lire. La doyenne de nos revues : **La Fédération artistique** publie des articles de critique toujours soignés ; **La Ligue artistique** imprime l'écriture de Levêque, qui fait de *Jéricho,* l'œuvre de Picard, un panégyrique violent. Et nous assistons dans cette revue à une querelle de Levêque avec Paul Nocquet.

Voici, pour terminer, **l'Etudiant libéral,** dont le supplément littéraire, à l'occasion de la manifestation en l'honneur du professeur Vanderkindere, est vraiment remarquable : Un article d'Edmond Picard, des vers de belle allure de Gaston Heux, de jolies rimes d'Albert Devèze, une étude de Fernand Urbain (ces trois noms ne sont pas étrangers aux lecteurs de notre revue), de Robert Catteau, une scène extraite d'une comédie en un acte qui sera représentée prochainement au Parc. Réservons jusqu'alors notre appréciation.

Je clos ici cette chronique des Revues et je pense avec mélancolie : Qu'aurait-elle pu être, et qu'en ai-je fait ?

Léopold Rosy.



(*) S'adresser pour tous renseignements au Secrétaire général : M. Robert Sand, rue du Frontispice, 4, Bruxelles.

Livres nouveaux

—

Maurice Maeterlinck par D. Horrent. — Nous avons dit, autrefois, le mal que nous pensions des *Fugitives*, de M. Désiré Horrent. L'étude publiée par lui dans la *Revue de Belgique* sur *Maurice Maeterlinck* nous donne la satisfaction de constater que son talent critique est incontestablement plus développé que son talent poétique.

La méthode de cette étude pêche encore, par de nombreux côtés M. Horrent ne parle guère des maîtres spirituels du dramaturge gantois, et oublie complètement de signaler les influences du milieu qui donnèrent un accent très spécial à sa philosophie. Sa compréhension est encore un peu trop d'*un bloc :* elle manque de finesse et de pénétration — peut-être, aussi, d'originalité. Elle fait la part trop large aux *idées de tout le monde* sur M. Maeterlinck. L'œuvrette de M. Horrent est, au total, l'essai assez méritoire d'un jeune critique, voué encore à l'impersonnalité des débuts.

Léon Ery.



Petite Chronique.

—

NOS SAMEDIS. — Au dernier *Samedi* du *Thyrse*, Monsieur Albert Devèze parla de *La Poésie et l'Amour*. Conférence attrayante faite de pensées fines et délicates, d'aperçus ingénieux, traduite en une langue élégante et fleurie, qui a rencontré franc succès... auprès des dames, surtout.

Dans la partie musicale s'est fait apprécier M. Harper, violoniste, qui a affirmé un beau talent de virtuose dans le *Zigeunerweise* de Sarasate; le talent de Mme Henge-Crickboom a mis en relief les belles qualités des compositions de M. Henge, compositions dont il fut, ici même, fait l'éloge maintes fois.

La salle était décorée de tableaux de Mlle Rucloux, de MM. Gailliard, Roidot et Frison et d'un buste de Weygers, tous d'excellente tenue.



Exposition *des œuvres de MM. Van Houter, sculpteur et Paul Leduc, peintre.* Maison de la Louve, Grand' Place. — Bustes, médaillons, d'une banalité convenable ou à peu près — souhaitons que cela soit ressemblant. — Les peintures, heureusement, valent mieux : M. Paul Leduc brosse très habilement un paysage ou une nature morte. Louons, pour sa fraîcheur, la toile : *Pommiers en fleurs*. Pour la fluidité de l'atmosphère : *Soir de pluie*, *Temps gris*. D'autre part un vigoureux *Retour de chasse* est d'une virtuosité absolument remarquable. En possession d'un tel métier Paul Leduc ne pourra manquer, par son labeur persévérant, d'être bientôt, parmi les jeunes, au nombre des meilleurs paysagistes.



La Libre Esthétique ouvrira à la fin de février, au Musée moderne, son dixième Salon d'œuvres d'art. A l'occasion de cet anniversaire, l'exposition offrira le résumé des diverses tendances qui caractérisent, dans les différents pays, l'art contemporain.



Dans notre prochain numéro, il sera parlé du drame nouveau de M. Edmond Picard : *Fatigue de Vivre*.

A Liège. — Georges Virrès, le jeune et brillant auteur de la *Bruyère ardente* et des *Gens de Tiest,* conférenciait, le jeudi 22 janvier, à Liége, invité par l'Association des étudiants catholiques. Son succès y fut très vif : son élocution facile et colorée et son érudition solide méritent les plus sérieux hommages. L'élégant causeur avait choisi comme sujet : — *Ecrivains et Peintres.* —



Le prochain Samedi du *Thyrse* sera consacré à *François Villon*. Conférencier : M. Bernard.

Il aura lieu fin février.



A nos Collaborateurs. — Nous rappelons à nos Collaborateurs et amis que la copie doit nous arriver, autant que se peut faire, six jours avant la parition du Numéro.

Qu'ils veuillent bien en prendre note, n'est-ce pas ?



Au prochain numéro la suite de *Nofrit,* par Ch. Flarry, et de *La Saison artistique à Paris*, (Johannès Brahms), par René-Georges Aubrun.



Un monument à Hégésippe Moreau. — Une touchante idée est venue aux typographes : celle d'élever un modeste monument à la mémoire d'un charmant et délicat poète qui exerça quelque temps leur métier : Hégésippe Moreau.

Un buste en bronze, œuvre de Mme Coutan-Montorgueil, — où Hégésippe Moreau est représenté avec la blouse classique des typographes et la cravate flottante romantique, — surmonte une stèle.

Ce monument sera inauguré au cimetière Montparnasse, au mois d'avril, à la date anniversaire de la naissance du poète-typographe.



Commune de Saint-Gilles, rue de la Croix-de-Pierre, 73, tous les lundis et jeudis, à 8 heures du soir, cours public et gratuit de littérature générale par M. Georges Eekhoud.





Correspondance

—

Th. Var... — Sommes pas encore parvenus à déchiffrer !... Voulez vous nous envoyer des vers ?

Ed. H... de W... — Le *Thyrse* est moins large que votre pont : ce maudit *Bateau* ne parvient pas à passer!

Léon V... — Et .. nous n'en reparlerons plus, n'est-ce pas, cher Ami ?...

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink rue du Fort, 16.

QUATRIÈME ANNÉE TOME IV 15 FÉVRIER 1903 N° 20

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR • AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

Œdipe et le Sphinx

EUMOLPÉE (*).

—



BRUXELLES a pu récemment assister aux représentations d'*Œdipe-Roi*, chef-d'œuvre de tous les théâtres, dont la beauté s'accroît encore lorsque le surhumain Mounet-Sully y réalise les bas-reliefs d'Egine et en module les vers selon les quatre modes sacrés. *Œdipe et le Sphinx* est le prologue d'*Œdipe-Roi*. Sophocle n'osa l'écrire, sans doute par répulsion à donner voix humaine à un animal — même fabuleux. On ne peut aborder incidemment les causes profondes et hiératiques de cette réserve. Les fragments de valeur culminante dans cette tragédie sont les deux monologues d'Œdipe et sa joûte spirituelle avec le Sphinx. Pour être compris et tenir la place qu'ils occupent dans l'œuvre, ils exigeraient un trop long commentaire. Aussi ne donnons-nous ici qu'un *chœur funèbre,* lamentation après les funérailles de Laïus tué par Œdipe et le *chant d'invocation* d'Œdipe avant son départ pour l'antre redoutable.

(Note de Gabriel Boissy).

(*) Au sortir d'une représentation du *Fils des Etoiles*, le stupide Sarcey était scandalisé d'avoir entendu un langage qui n'était « ni vers, ni prose »; ce Jourdain ne s'y retrouvait plus. De la création du mode eumolpide français ou *eumolpée* datera une renaissance de notre langue. L'avenir aura des poètes qui useront de ce nouvel instrument; la pensée moderne ainsi libérée des formes fixes de la prose et des factures poétiques accaparées toutes par quelque génie, s'exprimera selon la sensibilité actuelle.

L'Eumolpée est un rythme sans rimes, qui n'a d'autre règle que le sentiment même du personnage Comme un graphique de physiologiste suit en leurs diverses amplitudes, les pulsations d'une artère, ce rythme suit les ondulations de l'âme et les mouvements du cœur. Il est à la fois une psychologie, une musique et un témoignage de la sensibilité de l'écrivain.

Chœur funèbre

(ACTE II, SCÈNE I)

Décor d'Œdipe-Roi ; — chaque choreute éteint sa torche sur les degrés du palais.

STROPHE PREMIÈRE.

Arbre déraciné, foyer éteint,
source tarie, moisson perdue,
seuil désert, épée brisée,
ville orpheline et peuple abandonné !
O vaisseau sans pilote, ô troupeau sans berger,
pleure, ô Thèbes, pleure ton roi !

ANTISTROPHE.

Il a péri, le fils de Labdakos,
victime du sphinx, lui aussi ;
il allait implorer Apollon,
obtenir le moyen de confondre le monstre !
La massue des brigands l'a couché sur la route.
Venge, ô Thèbes, venge Laïus !

DEUXIÈME STROPHE.

Le père est mort, ô fils de la Kadmée !
Guerriers de l'Isménos, le chef a succombé !
Pour quel crime thébain
a-t-elle ainsi surgi, la Kère?
Les Dieux nous ont frappé tous, par ce seul coup !
Quelle est ta faute, ô Thèbes?

ANTISTROPHE.

Les enfants sont devenus des hommes
depuis que le monstre odieux
a paru sur la route et l'interdit, autre Cerbère !
Il règne encor le fléau vivant
et la ville aux sept portes n'a plus d'espoir !
Pitié pour Thèbes, ô Dieux, pitié !

Invocation d'Œdipe

(ACTE II, SCÈNE XV)

Toi qui seras demain mon épouse ou ma veuve,
ne te lamente pas; j'ai foi en Apollon!
Le salut de tous ayant la même issue que mon destin,
Thébains, prions ensemble, et moi, la phorminx à la
[main!

(Œdipe prend la phorminx à l'autel d'Apollon Lycien : tous s'agenouillent.)

Je t'invoque, ô Phoïbos, sans hécatombe;
quand ta sœur Artémis te succèdera dans les cieux,
je te sacrifierai, ô vainqueur du Python, un monstre.

Au bord castalien, il vomissait des flammes
l'affreux dragon,
ta flèche inévitable l'atteignit,
Divin archer, envahis-moi de ton esprit!

Au combat que je vais livrer,
que serait le glaive d'Arès ou la massue d'Alcide?
Il faut, comme Persée,
résister au stupéfiant regard de la Gorgone;
il faut, comme Ulysse,
opposer la sagesse et le calme à la ruse méchante;
il faut être inspiré par toi,
Eubolos, pour deviner l'énigme;
ô brillant illuminateur de nos esprits et de nos yeux,
Apollon Lykéios! Apollon Hélios!

Je t'invoque en chantant, Musagète:
quand aura lieu le terrible colloque
ferme mes sens au vertige; ô Nemertès,
toi qui vengeas ton fils Esculape
en exterminant les Cyclopes de Zeus.
Laisse-moi guérir cette belle cité
de l'angoisse incessante et la purifier,
en m'exposant, moi pur, aux coups du monstre.

Toi, fils de Sémélé, Dionysos, étends sur mon effort
ton thyrse protecteur!
Toi aussi, fils d'Alcmène, fils de Thèbes, Grand
[Alcide, et toi, enfin,
Kadmos, favori de Pallas, et vainqueur du Dragon.
Vous, nymphes Isméniques, toi-même Terre que je
[vais délivrer,
soyez propices, assistez-moi, bénissez-moi!—Allons...

SAR PELADAN.



Romance à la Lune

—

Pâle sœur de mon pâle cœur, au charme mol et qui change, bénis de tes rayons si blancs mon amour délicat et lent comme ton sourire d'argent, parmi les amoureux nuages.

Parmi les amoureux, j'ai choisi un poète livide et las. A l'éclat des étoiles d'or, il préfère se pencher sur l'âme qui dort dans ma beauté blême.

Blême, je suis une napée au baiser froid; j'enchante par ma peau glacée, mes cheveux flaves, la cœrulée de mon regard : et mon amour pâlit sans m'empourprer moi-même. Verse-nous des plaisirs Lune, et de traînantes caresses, je veux aimer très doucement, ne sentir que l'effleurement du cœur, comme des lèvres.

Vois ma main qui tremble dans l'eau : elle est heureuse; ainsi je veux être mouillée et non pas noyée de caresses. Va chez les filles du Midi, élis la banalité brune, ton cœur est solaire, je crois: moi, je veux des voluptés de lune.

SAR PELADAN.



L'Emeraude

—

Verte comme la mer et la forêt pieuses,
Claire comme les yeux où Dieu mit son espoir,
Evoquant, dans la paix des plaines bienheureuses,
La Lumière des jours sur les gazons du soir.

Joyau des esprits purs, incorruptible hommage
Que rend le premier règne à l'Esprit radieux,
Gemme du front brillant des anges et des mages
Courbés à Bethléem au pied de l'Enfant-Dieu.

Eclat des profondeurs, majesté du mystère,
Gage de fermeté dans la marche au salut,
Don de mysticité, fête des yeux austères,
Pénétration de Dieu par le savoir élu.

Récompense de ceux qui fuient l'ombre d'Hérode;
Fanal dans la détresse et la nuit découvert;
Promesse d'un ombrage immortellement vert;
Miroir du double abîme, œil de l'âme, Emeraude!

Pierre qui verdoya parmi les douze pierres
Sur l'éphod brodé d'or des vieillards de Lévi,
Pierre ornant aujourd'hui la tiare de Pierre
Et l'âme du Pontife assis sur le parvis.

Bar Jonas, le temps vient de la clarté dernière! (*)
Ta main tient les clés d'or du Cénacle inconnu.
Ah! que s'ouvre la Porte d'or, et la Lumière
Avivera nos cœurs des splendeurs du Ciel nu!

Et toi joyau, sur qui sa Science est fondée,
Ta gloire apparaîtra dans les Tours de Sion
Le Feu de Pentecôte en son effusion
Embrasera d'amour la Terre émeraudée.

GEORGES RAMAEKERS.

(*) *Bar Jonas*, mots hébreux qui formaient le nom patronimique de Simon-Pierre, le premier Pape, et qui signifient « fils de Jonas », ou mieux « fils de la Colombe ».
Ici, l'allusion donne au mot *Jonas* (colombe) le sens mystique d'emblème du Paraclet.

Les Chevaliers de la Table-Ronde

—

Le Monde psychique (*)

LA COUR DU ROI ARTHUS

Un orageux soir de pourpre et d'or tombait, illuminant d'une immense auréole le hautain palais féodal du roi Arthus.

L'on était à la fin de l'automne. Un vent frais, avant-coureur des nocturnes tourmentes, soufflait du nord, apportant de lointaines clameurs héroïques, mêlées aux mystérieux murmures des tombées de nuit.

Au pied du seigneurial manoir dont la masse tragique s'érigeait au haut d'un tertre, s'étendait la petite ville de Kerléon-sur-Osk. C'était là qu'Arthus, le prince breton, le chef des Chevaliers de la Table-Ronde, réunissait sa cour deux fois chaque année.

Une foule compacte s'agitait au bas de la colline, semblable à une onde multicolore; des voix, des chants, des appels retentissaient, clairs et sonores. Un insolite frisson montait dans la splendeur du couchant, frisson de gloire et d'ivresse belliqueuse, frisson d'attente et d'enthousiasme juvéniles. Car c'était en cette fin de jour qu'Arthus devait arriver, accompagné de sa jeune épouse, la belle Geneviève, et de l'élite de ses preux et féaux Chevaliers.

La ville de Kerléon avait été la capitale du pays des Silures à l'époque où les Romains occupaient les Gaules. Depuis, libérée par l'ancestral guerrier Uter, penteurn de Cornouailles, elle était devenue le séjour favori des rois bretons. Au haut de ses remparts, la couronne d'or du royaume de Galles avec son blanc panache de plumes ondoyantes et les étendards cambriens avec leurs dragons rouges flamboyaient aux feux des soirs épiques, alors que le synode des bardes chantait dans les vents apaisés : « Qu'Arthus soit béni par le Grand Etre, qu'Arthus soit béni selon les rites sacrés des bardes réunis. Gloire à sa face qui rayonne dans la mêlée quand tout s'agite autour de lui ! »

(*) Dans l'économie générale de l'œuvre, ce roman, quoiqu'isolement entier et complet en soi, constitue la seconde partie d'une épopée chevaleresque à forme symbolique et d'essence occulte qui comprendra trois cycles : *le Monde des Formes*, *le Monde psychique* et *le Monde spirituel*, que l'auteur réunira sous le titre générique : *Les Chevaliers du Saint-Graal*.

Chacune de ces parties correspondra à un des trois plans universels : tandis que le monde spirituel apparaîtra incarné dans le céleste Temple de Montsalvat que gardent les purs Chevaliers du Graal, la Cour du roi Arthus fréquentée par les Chevaliers de la Table-Ronde enfermera la partie médiane existante entre le monde des Idées et le monde des Formes

Dans le plan d'action de ce roman se refléteront donc effectivement les deux plans opposés : d'où un dualisme incessant qui ne se résorbera qu'en la troisième partie.

Comme clef majeure aux symboles nous pourrions dire que Parsifal synthétise « l'Evolution » tout comme dans l'œuvre wagnérienne puisée à la même tradition légendaire, avec cette différence toutefois que nous tenterons d'établir et de marquer partout en ses rapports cette évolution dans son origine ternaire.

Ce sera donc l'histoire de la montée d'un être vers l'Etre, par sa triple harmonisation à Dieu, ou, si l'on préfère, par son identification à Jésus-Christ.

Arthus passait pour être le roi le plus valeureux et le plus glorieux de son temps. Un halo de légende s'était attaché à son nom et au miraculeux prestige de ses prouesses. L'on disait qu'une céleste Main avait jadis guidé ses pas de jeune prédestiné; partout il avait passé dans une immuable apothéose de gloire, et tout se courbait devant lui quand étincelait comme un éclair dans la tempête, sa magique et radieuse épée Excalibur.

C'est cette arme que Richard Cœur-de-Lion trouva, raconte la tradition, au fond d'un tombeau. Le roi-ménestrel la retrempa, la dora, en regarnit de diamants la croix, et, réalisant la fiction qui la faisait toucher du pommeau à la Scandinavie et de la pointe aux Colonnes d'Hercule, il la promena rayonnante d'un bout de l'Occident à l'autre.

Mais Arthus s'était surtout illustré en instituant sur les conseils de l'enchanteur Merlin le mystérieux Ordre de la Table-Ronde.

Cet ordre se composait de douze adeptes à la tête desquels se trouvait Arthus. L'on disait que dans leurs assemblées secrètes, ces chevaliers avaient l'habitude de se réunir autour d'une table de forme ronde afin de supprimer toute distinction de rang. Mais on attribuait aussi à la Table-Ronde une origine symbolique et astrologique. Des bardes racontaient que Joseph d'Arimathie, le premier possesseur du Saint-Graal, avait dressé une table pour placer ce Vase miraculeux en lequel était recueilli le Sang divin du Christ et qu'il avait rangé autour de cette table douze sièges en souvenir des douze apôtres, en ayant soin de réserver une place vide pour figurer celle que Jésus avait occupée le jour de la Cène. Il avait prévenu les fidèles qui étaient venus à lui que nul ne pourrait occuper sans péril cette place, jusqu'à ce que Dieu eût suscité un Héros digne d'être préposé à la garde du Saint-Graal.

C'était à l'exemple de Joseph d'Arimathie qu'Arthus, aidé de Merlin le Magicien, avait fondé son ordre Mais il manquait à la table du roi breton le précieux calice même que les Anges avaient emporté au ciel à la mort de l'archevêque Joseph et qu'ils avaient ensuite déposé — selon une légende — dans le lointain et mystérieux Temple de Monsalvat, sous la protection d'un prince spirituel du nom de Titurel et de purs Chevaliers.

Or c'était pour la conquête de cette céleste relique qui devait conférer à qui la possédait le plus sublime des pouvoirs que s'étaient armés les chevaliers de la Table-Ronde. Arthus avait choisi ses disciples parmi la fleur de ses guerriers. L'ordre était composé des preux les plus accomplis de l'époque, parmi lesquels on citait au premier rang Lancelot du Lac, Gauvain à la Langue d'or, Yvain le Chevalier au Lion et le beau Tristan de Cornouailles. Leur renom avait fait le tour de la Bretagne et des Gaules. Aussi des étran-

gers venus de tous les coins du pays s'étaient rendus sur les hauteurs de Kerléon pour assister au retour de la cour d'Arthus.

Et par ce glorieux soir, le ciel même semblait s'être pavoisé pour décorer d'un dais de flammes la joyeuse entrée du royal cortège. L'occident s'incendiait davantage, les massifs donjons carrés aux fronts crénelés et les hautes tourelles du palais paraissaient s'enfoncer plus profondément dans l'infini.

La foule s'était massée, impatiente et vaguement inquiète.

Cependant une rumeur lointaine grandissait peu à peu.

Tout à coup le ciel se déchira, tragique : un appel de fanfare s'éveilla et de puissants et brefs éclats de cuivres crevèrent, montant vers les nues ouvertes comme de sanglantes blessures. De féeriques paysages aériens se découpèrent dans les nuages irisés, des temples éthérés où se fondaient harmonieusement des éclats d'innombrables pierres précieuses et que hantaient de subtils cortèges de lumières, transparurent resplendissants ; des clochers d'opale s'élancèrent, calmes et vertigineux, dans la phosphorescente magnificence de l'espace.

Et plus haut, dans l'azur violacé, des monstres et des lions de feu se cabrèrent, transpercés des flèches du soleil.

Un jet de sang jaillit de l'occident et l'aveuglante clarté de l'astre mourant dans son apothéose suprême ruissela, en ébullition.

La fanfare guerrière retentit. Les échos frémirent, comme réveillés par quelque augural souffle d'épopée. La foule s'agita, ardente ; un unanime cri de joie et d'admiration s'éleva : Arthus et sa cour venaient de surgir du lointain.

De sveltes hérauts d'armes, haut sur leurs fringants coursiers, parurent. Des bannières frissonnèrent glorieusement au vent du soir et lentement se déployèrent, toutes larges. Le grand dragon cambrien resplendit au rouge baiser du soleil et ses écailles se transmuèrent en myriades d'escarboucles.

Puis, dans un vaste mirage d'acier, le vieux Roi apparut suivi de ses Chevaliers.

La lumière en se réverbérant sur les armures semblait jaillir de la blanche légion et la baigner d'une atmosphère de feu. Ça et là des éclairs plus éblouissants fulguraient par instants, pareils à des fleurs de cristal écloses dans cette houle de fer que surmontaient les panaches écumeux des casques. Le bruit assourdi de la chevauchée grandit peu à peu, s'éleva en cliquetis sonores mêlés au galop furieux des chevaux. et bientôt le roi et ses paladins se dressèrent, géants, dans la splendeur du crépuscule.

La multitude s'était rangée pour leur livrer passage. Lorsque leur suzerain fut devant eux, les fervents vassaux bretons mirent genoux en terre et des acclamations enthousiastes retentirent.

Le vieux prince s'avança, debout au milieu des éclairs, et les Chevaliers passèrent avec un bruit de tonnerre.

Mais soudain le royal coursier se cabra et s'arrêta.

Un frisson parcourut le peuple. Le souverain voulait saluer ses fidèles sujets réunis pour lui souhaiter la bienvenue.

Arthus apparaissait maintenant à tous les regards. Sa face de vieil et beau patriarche rayonnait encadrée et par sa vaste chevelure et par sa longue barbe de neige. De son casque surmonté de la couronne d'or semblait émaner une calme et pâle auréole et une atmosphère de cordiale et franche bonté imprégnait son être. Un large manteau d'hermine tombait de ses épaules, couvrant les flancs caparaçonnés de son haut destrier.

A son côté se tenait la belle Geneviève, vêtue d'une robe de brocart, la taille ceinte d'une légère écharpe de pourpre bleue. Sa longue chevelure dénouée flottait sur ses épaules en ondes fauves dont les clartés avivaient de chaudes couleurs la douce pâleur de son visage. Ses mains fines et longues caressaient son palefroi d'un geste noble et gracieux. Elle sourit avec déférence au peuple de son époux et suzerain.

Cependant Arthus avait éperonné son coursier qui passait, lent et majestueux, au milieu de la foule émerveillée. La reine le suivit et le couple royal se dirigea vers le palais.

Le cortège un instant arrêté se remit en marche.

Deux pages vêtus de courts tabars ornés du blason seigneurial et des écuyers portant d'opulents trophées passèrent.

Puis les Chevaliers de la Table-Ronde défilèrent, un à un.

Ce fut d'abord Lancelot du Lac, le bel et clair chevalier qu'une légende avait sacré d'un mystérieux prestige. L'on disait qu'une fée protectrice l'avait élevé dans un palais de cristal enfoui sous les ondes d'un lac de merveilles, l'assistant depuis sa plus tendre enfance et lui prodiguant tous les dons du cœur et de l'esprit. Sa voix était douce comme le chant des harpes sous-marines. Le baiser des sirènes avait paré son front d'une couronne de fleurs surnaturelles dont l'empreinte frissonnait encore sous le lourd armet empanaché de plumes blanches. Son visage rayonnait la sérénité, et de lointaines visions semblaient avoir laissé leurs caresses de lumière sur sa cuirasse miroitante.

Derrière lui s'avançait le fier Yvain, le Chevalier au Lion, casqué d'un heaume sommé d'un monstre ailé qui flamboyait au soleil. Il maintenait, cabrée, sa puissante monture qui s'ébrouait superbement sous le

lourd harnois guerrier.

Puis venait, somptueux et pâle, le beau Tristan de Cornouailles, le gracieux héros que l'on disait follement épris d'une Dame lointaine que jamais il n'avait nommée. Sa chevelure onduleuse flottait sur ses épaules, son front plus livide et ses yeux plus soucieux que de coutume étincelaient d'une joie sombre et fatale

Suivait Béduier, le joyeux échanson, verseur de vins exquis et de rêves ineffables, ménestrel dont la voix vibrait claire comme une aube d'avril ou coulait, savoureuse comme le nectar et l'ambroisie que devait jadis verser l'inépuisable Jouvence.

Et c'était Boort, le guerrier géant, rude et bon. Nul n'était à la fois plus brave et plus généreux. Son regard avait l'acuité des glaives; mais un cœur d'enfant dormait sous son épaisse cuirasse.

Puis c'était Gauvain à la Langue d'or. Une âme d'apôtre s'épanouissait sur sa face de jeune conquérant. Sa parole était d'une magie telle qu'on la disait plus sûre que les armes les plus effilées et Gauvain avait triomphé mille fois par la pensée là où d'autres avaient échoué par le fer. Aussi Arthus l'aimait et le vénérait comme son plus sage conseiller.

Derrière eux chevauchaient Kai, le sénéchal du roi, long et maigre guerrier bardé d'une sombre armure, et le mystérieux Galaad appelé le prince de la Lumière, tant ce qui émanait de lui était vivifiant et pur. Il était versé dans les sciences occultes et sacrées ; longtemps il avait vécu au milieu des bardes et des devins qui l'avaient initié aux secrets de l'harmonie des astres et des êtres Puis l'agile Ghéraint, le cavalier au faucon, monté sur un étalon, renommé rapide comme l'éclair. qui dévorait l'espace au contact des éperons enchantés de son maître, et Meliot de Logres, noble paladin et trouvère altier dont la voix avait l'éclat magique et vibrant des épées. Enfin suivait Mélians de Danemarck, rigide et roide dans sa resplendissante armure fleuronnée de savantes arabesques où s'endormait la clarté. Ses épaules étaient ceintes du Collier d'Or et il portait suspendu à son baudrier un estramaçon à la garde incrustée de pierreries qui scintillaient de cent lueurs étranges.

Derrière les cavaliers venait à pied la horde des guerriers armoricains et cambriens, hommes puissants et farouches dont les yeux gardaient figé en leur azur verdâtre l'orageux reflet du ciel et de la mer de Bretagne.

Le disque du soleil qui sombrait à l'horizon illuminait leurs traits rudes et fiers qu'on eut dit taillés dans le roc. Ils passaient, géants ignorés des fabuleuses conquêtes, humbles et fidèles serfs heureux de prêter toute la force de leurs corps musculeux pour l'érection du pouvoir spirituel de ce presque légendaire roi de rêve qu'était Arthus.

Les éclairs des casques pointaient sinistrement dans l'obscurité qui envahissait la sauvage nature. Le cortège avait atteint l'entrée du manoir. Dans un dernier reflet crépusculaire Arthus et Geneviève franchissaient la herse du pont-levis, suivis des chevaliers.

L'astre diurnal avait disparu Les suprêmes éclaircies rougeâtres s'effacèrent peu à peu sous les tempétueux nuages qui se ruaient dans l'espace. Une rafale cinglante passa, rasant le sol, et un calme augural se fit.

Les derniers guerriers venaient de franchir le seuil du palais. Le lourd portail de fer roula sur ses gonds puissants et se referma avec fracas ; puis ce fut tout. Un solennel silence, lourd d'orages, tomba avec l'ombre de la nuit.

(à suivre)

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.



Matin clair

Dans la lumière d'or du matin qui s'éveille,
Tout au loin, par delà les champs et les forêts
Où l'horizon frileux s'étire et s'émerveille,
L'émouvant pays noir dresse ses minarets.

Au fond des bourgs troublés par le travail en veille,
Dans les corons vautrés au seuil des cabarets,
La splendeur du levant sur les toits fait merveille
Et met un rire à l'huis des pauvres lazarets.

Il semble qu'il descend de ce ciel de décembre
Sur le sol convulsif que sillonne la Sambre,
La clémente bonté des jours de messidor.

Et dans les puits ronflants, où l'aurore magique
Engouffre à flots houleux le fleuve humain tragique,
Halète le labeur qui jamais ne s'endort.

PAULIN BROGNEAUX.



X La Saison artistique, à Paris

Brahms

Mais voici venir le dernier des classiques, le maître de la symphonie et de la musique de chambre, le grand manieur du rythme vocal depuis Bach et Beethoven, — l'apôtre de la pensée noble et des formes parfaites.

JOHANNÈS BRAHMS.

To my perfect friend Adrian-J.-E. Collins.

Longtemps ignoré en France (connaissez-vous Brahms? — parbleu ! l'auteur des *Danses hongroises...)* alors que de longue date, dans tous les centres artistiques, il triomphait à l'étranger, voilà qu'il vient furieusement à la mode, ainsi que dans une Revue parisienne, il y a tantôt deux ans, je le prédisais. Les programmes ne se passent plus de son nom — et c'est leur honneur. Mais incompris jusqu'ici, il faut craindre, malgré la mode, qu'il ne le demeure quelque temps encore, auprès de mes superficiels et trop sceptiques concitoyens !

Esprit méditatif et hanté de grandes visions, sans cesse il analyse avec minutie les prestigieux états de conscience que lui fait traverser son rêve. Toujours nous le sentons préoccupé que sa psychologie garde contact avec un *moi* qu'il a lancé à la recherche du Divin. De là l'extrême subtilité des nuances sentimentales que nous apercevons dans son œuvre et qui nous mènent, par une progression insensible, jusqu'à l'extase dans l'idée pure(1). Cette évolution émotionnelle et spirituelle du musicien poète et philosophe ne va pas généralement sans une certaine vague et rêveuse mélancolie dont s'emplit le cœur de celui qui cherchant l'Absolu à travers les voies relatives, ne parvient pas exactement au but de sa queste idéale.

Ainsi cantonné dans sa tour d'ivoire, Brahms exige qu'on hausse sa compréhension jusqu'à lui-même. Point délicat. Car il faut le suivre à travers les évolutions compliquées de sa pensée, traduites selon une richesse extrême de moyens techniques qui demeurent toujours parfaitement adéquats aux états de conscience qu'ils expriment. Or il est bien certain que plus héroïques et affinés seront les idées et les sentiments animateurs d'une œuvre d'art, moindre sera le nombre d'individus capables de comprendre une telle œuvre. Plusieurs s'y sont perdus, déclarant Brahms ennuyeux. Certes, *Joséphine elle est malade*, me paraît infiniment plus farce; mais certains critiques de certaines revues littéraires me semblent encore, à tout le moins, de prodigieux plaisants. Il faut parler avec compétence — ou ne point parler. Ces messieurs qui sommeillent à Brahms, lequel a renoué exactement la tradition beethovenienne brisée par la mort de Robert Schumann, — renvoyons-les à Offenbach! Aussi bien les personnes dont l'éducation musicale est incomplète éprouveront nécessairement de la difficulté à apercevoir chez Brahms, plus que chez tout autre, à travers les thèmes et les développements successifs, le processus logique et l'unité de l'œuvre; elles ne saisiront peut-être point toujours le sens exact de l'expression employée, verront peut-être encore une défaillance d'inspiration là où le compositeur suit, musicalement, une subtilité psychique... (2) Mais pour les gens paradoxaux ou de mauvaise foi, qui ne les connaît? J'en sais qui n'ayant jamais, de Beethoven ou de Wagner, connu le moindre motif, protestent à l'égard de ces génies, d'une admiration sans bornes — qu'ils ont apprise dans les salons — ou les gazettes. Qu'ils viennent, *pour la première fois* à la *Neuvième* ou aux quatuors, dès l'introït ils crient à la béatitude. Oublieux d'une seule chose, qui est de comprendre ou même de sentir — et de connaître un émoi réel. Ceux-là sont les paresseux et les tapageurs. Devant Brahms, hélas, leur religion ne saurait mieux s'éclairer: mais ils croient devoir distiller quelque venin. C'est probablement une des nécessités du *struggle for life* que de s'opposer aux forces non consacrées. Mais cet homme n'est plus, Messieurs les sycophantes! Persuadez-vous que son œuvre est bien terminée et que d'ailleurs — votre front de bandière, dès longtemps il se disloqua! Vous ressemblez précisément à ces soldats mal avertis et obstiné qu'un vieux sergent, dans un gros drame populaire, apostropha au soir d'un combat fameux: « Encore des Cosaques! mais ne savent-ils point qu'ils ont perdu la bataille, depuis deux heures! »

Non — la bonne volonté ne suffit pas, la mauvaise non plus. La compréhension des maîtres exige une longue et patiente étude. Il conviendrait que chacun s'y soumît de bonne grâce: qui se rebute dès l'abord est un mauvais esprit. Or, tous les maîtres, sans exception, — ne serait-ce pas, aux yeux des citoyens égalitaires, la rançon même du génie? — tous les maîtres. Beethoven entre autres avec sa *Symphonie divine* et plus près de nous Wagner avec son non moins divin *Parsifal*, ont été d'abord niés de la foule, et, ce qui est plus remarquable, des critiques mêmes à qui l'on accordait volontiers la plus grande compétence. Tant la compréhension des grandes œuvres est une chose singulière et délicate!

Brahms, en France, se trouve placé dans une situation de même genre. Mais j'ai quelques raisons de croire que l'heure approche où l'œuvre de volonté brisera les mauvaises volontés et les résistances dernières. Alors les vrais amants de l'art noble et subtil, tous les féaux de l'éternelle beauté seront bien aises de convenir qu'un homme a paru, après les cinq maîtres sublimes, Sébastien Bach et le chevalier Gluck, Mozart, Beethoven et Wagner, un homme qui ne les égale peut-être point en puissance d'expansion, mais qui, témoignant avec eux d'une étroite parenté, sut les approcher sans défaillance et même les surpasser par certains rythmes du génie qu'ils possédèrent en commun et dont nous retrouvons chez lui le caractère intensifié (1); cet homme enfin, que j'aime à comparer dans mon souvenir et mon admiration, non pas, comme quelques-uns y inclinent, non pas à M. Saint-Saëns le vide, le factice, l'impuissant, mais bien à notre grand et mystique César Franck; j'ai dit: Johannès Brahms. (2)

(*à suivre*) RENÉ-GEORGES AUBRUN.

(1) En d'autres termes, ici l'on nous conduit vers l'au-delà par un chant de mystique amour, divine expansion du cœur, là par quelque grave et fier cantique, témoignage de l'esprit.

(2) N'inférez point de ceci que la manière de Brahms ait le moindre rapport avec celle de M. Richard Strauss. Le premier traduit des idées, le second rien que des mots.

(1) Ce qui caractérise, par exemple, bien des pièces de Brahms, c'est une certaine *suavité* d'un caractère si angélique et intense, que chez nul des plus grands maîtres, même Mozart auquel il faut songer ici, je ne trouve *rien* qui soit, en inspiration, comparable.

(2) Il serait injuste de ne pas applaudir au très bel effort artistique de l'excellent chef d'orchestre qu'est M. Colonne, chez qui nous ouïmes successivement les quatre symphonies du Maître. L'exécution en fut impeccable.



Evocation

J'évoque les bonheurs innocents et lointains
Que mes rêves d'enfance ont jadis attendus,
Sous des cieux souriants et par de clairs matins,
Et la sérénité des paradis perdus;

Celle qui doit venir, tremblante et virginale,
Les mains pleines de lys et l'âme de clémence,
Et qu'un trouble, un frisson intime vous signale
Et qu'annonce la joie de l'avil qui commence;

J'évoque en soupirant la douceur d'être aimé,
De partager son cœur, sa gaieté, ses douleurs,
L'espoir dont le chemin pour nous s'est parfumé,
Et le calme attentif de tout l'éden en fleurs.

... Et toi seule réponds à mon appel, Sirène,
A l'appel anxieux qui s'élève en mon être,
O toi, femme damnée et beauté souveraine,
En qui mon songe croit et s'obstine à renaître!

HENRI BELMONT.



CHRONIQUE DES REVUES

Janvier et Février

L'Occident, (Paris). M. Fernand Griegh a lancé l'*Humanisme*, doctrine d'une des écoles nouvelles qui prétendent enterrer le *Symbolisme*. Mais il paraît que cela ne prend guère, l'*humanisme*. Pas plus que le *naturisme* de M. de Bouhélier, que le *somptuisme* de M. Fleischman, la formule de M. Griegh n'engendre quelque vitalité artistique. Elle n'apporte aucune force aux jeunes, pour la bonne raison qu'elle est vétuste elle-même, et depuis longtemps vidée de sa moëlle. Et, en ce moment où s'affirme excellemment le nationalisme esthétique, elle arrive un peu comme mars en carême. Fort bien s'exprime, à ce propos, Adrien Mithouard, et ce m'est une joie de le citer.

« Les bénéfices de la Renaissance nous ont en somme coûté assez cher pour qu'il semble dangereux de consentir encore a vouloir acquérir ce qui demeure acquis pour toujours. C'est depuis la Renaissance que nous avons pris la funeste habitude de considérer abstraitement la beauté, de la séparer de la notion de l'utile, de la chercher dans des tableaux, dans des statues, dans des objets de luxe, en fragments et en morceaux. C'est de ce prix que nous avons payé la connaissance de l'homme éternel. Ce fut la condition de notre pensée moderne. Mais à présent que nous avons bu et mangé l'antique et que notre sang s'en est réconforté, il y a du labeur plus utile, et ce qui importe, c'est de remettre de l'ordre dans notre esprit, de l'unité dans nos travaux; ce qui presse, c'est de ne pas laisser nous échapper, ni s'affaiblir notre tradition des matières, notre grâce et notre rigueur, notre goût et notre probité d'Occident, c'est d'assurer enfin nos résistances. A l'humanisme, les artistes n'ont plus guère à demander... »

La Revue septentrionale. Un article de M. Ernest Laut : *Le Réveil poétique dans le Nord,* nous initie aux mouvements littéraires auxquels s'affilient les poètes Albert Lantoine, Paul Maison, H. de Braisne, feu Léon Duvauchel — Alphonse Capon, A. De Guerne, Massy, Segard, Théo Varlet. Génération d'écrivains intéressants à plus d'un titre, qui travaille à la décentralisation intellectuelle de la France avec une belle ardeur.

La Critique. M. Armand Bourgeois donne une partie de son étude sur *Théroigne de Méricourt.* Il signale l'origine belge de l'héroïne du drame d'Hervieu. D'Emile Strauss, des pages spirituelles à propos de la pièce de Donnay, *L'autre Danger.*

La Revue du Bien, il faut l'en féliciter, ne patauge pas trop dans le moralisme. La reproduction des *Baigneuses* du peintre idéaliste J. M. Sevestre montre un esprit de tolérance très large vis-à-vis de la nudité, qui éloigne toute appréhension de *bérengisme.*

La Province, (Le Havre). M. Pierre Brun passe en revue les diverses incarnations littéraires de Don Juan, de Molière à Lavedan.

L'Idée libre. Numéro consacré entièrement aux résultats de l'enquête sur l'Art et la Pornographie.

En voulez-vous, quelques bonnes petites contradictions?

Edm. Cattier : L'Art et la Pornographie sont choses *si différentes* qu'on ne peut les confondre sans y mettre beaucoup de bonne volonté.

Eug. Gilbert : Il y a entre l'Art et la Pornographie de si profondes antinomies, qu'il est *évidemment possible* de les délimiter l'un vis-à-vis de l'autre.

Pierre-M. Olin : Il est *très difficile* (pour ne pas dire impossible) de délimiter la frontière entre l'Art et la Pornographie.

Ed. Ned : Il n'y a *rien de plus opposé* à l'Art que la Pornographie.

Luc. Solvay : La Pornographie commence là *où finit l'Art.*

Lemonnier : Presque tous les grands peintres de la Renaissance furent des érotiques...

Van Lerberghe : L'Art a le droit d'être pornographique si c'est son plaisir.

A méditer longuement, cette phrase de M. Solvay :

« L'Art devient de la pornographie quand il cesse d'être de l'Art. »

Durendal. L'*Oblat,* fragment d'un roman de K. J. Huysmans. Des vers quelconques de M. Mussche. Une étude de Fermand sur un drame de l'espagnol Guevara.

La Tradition, en sa galerie traditionniste, donne une biographie du liégeois Eugène Monseur, le folkloriste bien connu en Belgique.

La Gerbe Normande (Le Havre) parle du poète Paul Harel en ces termes : « Ah! P. Harel n'est pas un sculpteur patient de coffrets vides. On peut l'ouvrir, on trouvera autre chose qu'un jeu de rimes au grand complet » (?)

La Revue bibliographique belge consacre une notice biographique au prêtre et poète Guido Gezelle

A **L'Art moderne,** polémique à propos de *Nietzsche* entre MM. Ruyters, Rency et d'autres. Ces messieurs ont oublié, sans doute, le caractère individualiste de l'enseignement nietzschien, car on les voit fort occupés à en tirer des déductions moralistes. — Maurice le Blond enfourche ingénument le dada de *l'Art social* pour chanter les louanges des gens qui veulent faire, de la Beauté, *un merveilleux moyen de propagande.* (!)

La Ligue Artistique nous défend de ne pas admirer Ciamberlani et sa *Vie sereine.* Nous sommes ainsi avertis que les gens qui ont le malheur de penser autrement que M. Jean de la Senne sont des *paltoquets, des esthètes grimaçants et ignares,* des peintres de *théories de navets* (?). Pauvre moi !

La Lorraine (Nancy). Article sur les exposants du Salon lorrain et reproduction d'œuvres de Ed. Petitjean, Manchablon, Ronga, etc.

Accusé de Réception : *La Picardie, La Libre Critique, Le Petit Messager, L'Etudiant libéral, La Fédération Artistique, La Verveine, La Belga Sonorilo, Revue Franco-Italienne, L'Eveil,* etc.

J. Leblanc.



Livres nouveaux

Fatigue de Vivre, *drame en quatre actes,* par M. Ed. Picard, (Lacomblez, édit.). — Le drame nouveau de M. Ed Picard, n'a pas eu, comme *Jéricho* son aîné, la bonne fortune d'exciter l'esprit polémiste des gazettiers d'ici et d'ailleurs Je dis bonne fortune, car c'en est une pour les livres de l'éminent avocat belge de fixer l'attention et de la retenir sur la thèse qu'ils développent, de provoquer à son sujet d'ardentes discussions. Ces préoccupations qu'ils créent autour d'eux — et qui resteraient identiques si la pensée, au lieu de prendre la forme du drame ou du roman, s'affirmait en un essai de sociologie, de politique ou de philosophie générale — ces préoccupations, dis-je, éloignent de l'esprit du critique la tentation de juger uniquement du mérite littéraire de l'œuvre lui-soumise et lui rappellent, fort à propos, que M Picard est adversaire de cet Art là qui a la seule Beauté pure pour finalité et n'engendre rien en dehors d'elle.

A telle analyse exclusivement esthétique, il faut cependant recourir en présence d'un livre comme *Fatigue de Vivre*. Car semblent disparaître, ici, des préoccupations d'ordre philosophique ou social. Ce drame prétend intéresser par la vie qu'il crée, par le heurt des passions qu'il peint, par le sentiment général qu'il dégage. Il fait des efforts pénibles pour arriver à cet accent de vérité supérieure que donne une science claire des âmes. Mais hélas! en tout cela, *Fatigue de Vivre* échoue, lamentablement. Il meut des fantoches, non des hommes. Ces fantoches s'agitent, minuscules, juchés, comme à Guignol, sur les doigts d'une même main; et ils bavardent tous d'une voix même, à peine travestie selon les âges et selon les sexes. Tout le temps, tout le temps, c'est M. Picard qui parle, qui plaide, qui déclame. Et, si attrayante que soit la parole du maître, il est un moment où elle fatigue terriblement. Ce moment vient d'autant plus vite, ici, que la voix de M. Picard oublie ses accents des beaux jours. Elle trahit les lassitudes qu'elle veut dire. La fatigue de vivre ressentie si vivement par l'auteur de *Vie simple* eut dû, logiquement, s'aggraver d'une fatigue d'écrire qui nous épargnât le présent drame. Les heures de pessimisme n'engendrent point les œuvres fortes, et il est prudent de les dérober le plus possible, comme des faiblesses, aux gens qui vous regardent vivre. M. Edmond Picard n'eut point cette sagesse, et c'est regrettable.

LÉON ERY.

—

Sourires perdus par le COMTE D'ARSCHOT. (P. Lacomblez, éditeur. Bruxelles). — « Il se mit à écrire, se servant des troubles de son cœur, pour animer avec une sincérité déconcertante de fictifs personnages... » dit avec justesse l'auteur dans un des contes de ce volume.

En effet, s'étudier soi-même, fouiller ses souffrances et, décrochant son propre cœur, le fixer dans la poitrine d'un héros imaginaire me semblent d'excellents moyens de créer du Beau en faisant du Vrai. Mais encore faut-il que ces souffrances soient réelles, qu'elles puissent donner du ressort à ce cœur, sans quoi le « Héros » ne sera jamais qu'un cadavre ou un mannequin. C'est ce qui advient à la plupart des personnages de *Sourires perdus*. Celui qui les imagina — jeune ou vieux, il n'importe — semble détenir une âme fraîche, velouteuse, insuffisamment écorchée par la vie pour être sensible: elle n'est encore que sentimentale: c'est une âme de fiancé, de poète, non de psychologue.

De là, dans ses créations, une impression de fausseté et de non-existence. Ses personnages sont en cire: ils ont des « troubles », des « amours », des « tristesses » et autres *vocables* sentimentaux que ne définit même pas la longueur des considérations psychologiques où ils nagent. Mieux vaudrait un geste ou un cri que la complication trop voulue de ses hommes ou la pâleur conventionnelle de ses femmes toujours belles! et phtisiques!! et languissantes!!! et qui crachent — pardon! qui soufflent leur âme à tous les coins de pages.

Cependant quelques nouvelles mieux venues veulent être exceptées de ces critiques: *Enigme*, la symbolique *Vision du vieux Roi*, *Un Homme considéré*, ironique et concise, montrent que l'auteur, lorsque la vie l'aura mordu davantage, pourra fournir autre chose que le ruissellement sentimental de larmes fictives. Alors il ne recourra plus, pour « corser » ses contes, à des caractères étranges, faussement d'exception et entrechoqués par des coïncidences invraisemblables. La complication n'est pas la profondeur: l'Art est simple; l'existence la plus calme a ses ressorts cachés: il est intéressant de les découvrir. Mais voilà, c'est plus dur! Il faut vouloir, travailler et fouiller jusqu'au fond à s'en casser les ongles.

ANDRÉ BAILLON.

Petite Chronique.

—

Notre prochain numéro, dédié à Camille Lemonnier, paraîtra le 8 mars, afin de coïncider avec la manifestation en l'honneur du Maître.



La Libre Esthétique. — Au cours du prochain Salon de la *Libre Esthétique*, des auditions hebdomadaires initieront le public au mouvement musical d'aujourd'hui. Les concerts auront lieu tous les jeudis de mars, à 2 h. 1/2, avec le concours de M. Vincent d'Indy, du Quatuor Zimmer, des pianistes Blanche Selva, Th. Ysaye, Emile Bosquet et Ricardo Vinès, de Mlles E. Delhez et J. Weyrich, cantatrices, des barytons Henri Seguin et Stéphane Dubois, de MM. Chaumont, Van Hout, J. Jacob, etc.

On y entendra notamment des quatuors à cordes inédits de J. Jongen et de G.-M. Witkowski, le quatuor inachevé de Chausson (œuvre posthume), un trio inédit de V. Vreuls, une sonate pour piano et violon d'A. Magnard, une *Rapsodie basque* de Ch. Bordes, une *Fantaisie* pour deux pianos de Th. Ysaye, des *Variations sur un thème de Rameau* par P. Dukas des compositions vocales d'H. Duparc, G. Fauré, C. Debussy, E. Chausson, L. de Serres, D. de Sévérac, R. de Castéra, B. Lucas, etc., exécutées en première audition.

La direction est en pourparlers au sujet de plusieurs conférences littéraires.



Musique. — *Cours de Mme Jane Bathori et M. Emile Engel.* Tous les mardis à 4 1/2 heures, salle Kevers, 14, rue du Parchemin. *Histoire du Chant, ancien et moderne.*

Prochainement: Alfred Bruneau. — Schumann: *les Grands Classiques.* — Bach, Haendel, Gluck, Mozart, Beethoven: *l'Ecole française et belge moderne.*







Bruxelles. — Imp. N. Dekonink rue du Fort, 16


Au maître
Camille Lemonnier
F. GAILLIARD

Quatrième Année TOME IV 8 mars 1903 Nos 21-22-23

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration : 16 — RUE DU FORT — 16 BRUXELLES

ABONNEMENT : Un An. . 5 francs | Six Mois fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE tirée sur Hollande Van Gelder Par An : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

Camille Lemonnier

—

Le Thyrse qui n'a cessé de propager le culte des Lettres et qui, tout particulièrement, a voulu susciter un remous de sympathie et d'admiration en l'honneur de notre littérature nationale — (si périodiquement mise à l'index comme entretenant un péril pornographique !) — le *Thyrse*, dis-je, cette revue d'hier et de demain, était marqué pour s'associer, dans un cordial élan d'allégresse, à cette fête jubilaire que provoque la publication du 50me livre de Camille Lemonnier.

Aussi se met-il en ligne et tient-il à honneur de participer au cycle de démonstrations solennelles qui se déroule depuis un mois pour la glorification du grand Artiste.

Qu'il nous soit donc permis de jeter, dans le tumulte des acclamations en l'honneur du Maître, la fraîche aubade de nos vivats et de nos bravos, et que notre jeunesse nous vaille le privilège de guider, à travers la Wallonie et les Flandres la farandole des enthousiasmes.

C'est une œuvre de géant qu'il nous faut célébrer ici, une œuvre qui témoigne d'une ivresse de création si intense, d'une si féconde discipline de vie et de travail, d'un si débordant amour de l'art, qu'à l'évoquer, on pense à Balzac, à Hugo, à Zola, ces grands reclus, qui au sein d'une retraite volontaire, pâlirent, tels des bénédictins, dans l'observance hermétique d'une consigne de labeur et de recueillement.

Et cette œuvre, si ample qu'elle nous apparaisse, s'allume à nos yeux d'un intime rayonnement, elle prend une signification de document vivant : elle résume toutes nos énergies esthétiques ; elle s'offre comme le schéma d'une évolution douloureuse, qui est celle de notre mouvement intellectuel, elle est la claire attestation que notre Pays, longtemps enivré de ses seules richesses matérielles accumulées, s'est enfin éveillé à de plus hautes ambitions, a élargi son patrimoine de pensées et d'émotions, jusqu'à se confesser et s'exalter en des livres originaux, émanés du cœur battant de la race. Le plus impérissable titre de gloire dont puisse s'enorgueillir Lemonnier, c'est d'avoir perçu, dès avant 1860, que l'âme nationale était en travail d'émancipation, qu'elle voulait, après un sommeil si long, soulever la dalle sous laquelle d'épais béotiens la tenaient emprisonnée. Chez lui la notion de ce mouvement ne fut pas platonique : elle s'accompagna d'une ferveur batailleuse, elle s'arma de la volonté d'aboutir et Lemonnier assuma l'initiative anoblissante de se constituer l'artisan de notre affranchissement spirituel. Malgré le milieu d'indifférence et de persiflage qui règnait alors, malgré les habitudes de plagiat et d'imitation qui sévissaient, malgré les ukases d'une critique rogue et incompréhensive, immolée aux conventions et fermée aux tressaillantes réalités, Lemonnier se jeta dans la lutte et prophétisa l'avènement d'une Belgique éprise de belles lettres, enfin orientée vers de plus hautes visées. Et depuis ce jour, déjà si lointain, où il se faisait l'annonciateur des futures moissons, pour lesquelles de jeunes artistes surent bientôt se grouper autour de lui dans une même pensée d'indépendance, depuis ce jour, il est demeuré le vaillant ouvrier, l'amoureux de vie militante et le merveilleux prêcheur d'optimisme, en qui la jeunesse d'aujourd'hui salue encore un guide et un ami. Et la bonté d'accueil, l'élan de bon secours et l'humeur cordiale du grand Ecrivain demeurent en opposition aux incessants renouvellements de son talent, à la déconcertante souplesse de son esthétique,

le trait fondamental, la grâce immuable, le caractère de fixité et de sympathie de son exubérante personnalité.

Je laisse aux mémorialistes que le présent Jubilé ne manquera pas d'inspirer, le soin de rééditer la biographie de Lemonnier. Quant à moi, je ne considère, aujourd'hui, en Lemonnier, que le *poète,* et à ce titre, je me dispense d'aligner ici les misérables détails d'origine et les futiles circonstances de la vie particulière qui jamais ne suffisent à définir un poète.

Seule l'intensité suprême de l'œuvre me requiert et parmi l'œuvre si féconde du Maître, il me paraît d'une méthode judicieuse, en raison des limites imposées à mon étude, de fixer mon admiration sur les livres que je suis tenté d'appeler les plus significatifs.

En procédant de la sorte, j'use en toute fantaisie d'un moyen qui me permet d'approprier mon apport de collaboration à l'économie générale de ce numéro, où d'autres que moi — et de mieux qualifiés — éprouvent le besoin d'énoncer leur estime et leur admiration à l'adresse de Camille Lemonnier. Mon plan ne comporte donc aucune intention de classement systématique ou d'étiquetage arbitraire, mais bien un cadre défini, qu'il fallait déterminer dès ce début, pour ne pas contrarier l'expansion des autres enthousiasmes, qui, pour être à l'unisson du mien, n'en méritent pas moins de choisir un autre mode d'expression.

C'est dans cet esprit que je parlerai, en cet article, de *Un Mâle,* du *Mort,* de *L'Homme en Amour,* et de la série des œuvres naturistes de Lemonnier : *L'Ile Vierge, Adam et Ève,* et *Au Cœur frais de la Forêt.*

En 1880, Camille Lemonnier n'a encore donné que ses prémices, environ huit ou neuf livres de mérite inégal, que *Les Charnièrs* dominent de toute la hauteur d'un chef-d'œuvre. *Les Charniers* n'étaient cependant qu'une œuvre de circonstance, un vibrant anathème jeté à la guerre stupide, une condamnation de ce délire de conquêtes et d'invasions qui hante les potentats. A bon droit, on attendait une œuvre d'observation plus générale, où le jeune romancier pût illustrer la vie coutumière, qui s'écoule, en marge des tueries et des hécatombes, et la regarder passer, cette vie familière, sans rien perdre de la belle sérénité olympienne que l'artiste se doit à soi-même. Le livre si ardemment désiré parut et s'imposa.

Cet impérissable chef-d'œuvre qui valut à Lemonnier une prééminence indiscutée non seulement parmi nos compatriotes mais encore parmi les écrivains français, fût bâptisé un *Mâle* et ce titre sonore, jeté comme un défi aux réfrigérants pédagogues qui maintenaient chez nous les traditions serviles d'une littérature d'emprunt et de plagiat, semble aussi résumer toute la robustesse et toute l'entraînante combattivité de Lemonnier. Ce livre s'offre, du reste, à nous comme une des plus merveilleuses manifestations du réalisme moderne qui, selon la méthode expérimentale, a fait du roman un instrument d'enquête et d'analyse — et, souvent, les personnages, qu'il jette dans l'action, accusent si intensément leur humanité distincte qu'ils se haussent à la signification du « type ».

Aussi Lemonnier récuse-t-il hautainement toute formule d'école et soucieux avant tout de documentation rigoureuse, d'observation immédiate, va-t-il se fixer dans la forêt de Soignes — cadre de son sujet — et même dans le dessein d'entrer en contact plus intime avec la destinée de son héros (le braconnier Cachaprès) il fait choix d'une hutte s'ouvrant de plain-pied sur l'ombre et le mystère des taillis.

De là, il pourra mener son enquête à travers la forêt, en étudier la faune et les hôtes, y épier, d'un œil amusé, la ruse des gardes toujours déjouée par les subtils chercheurs de proie et puis, il rayonnera dans les villages d'alentour pour y observer la vie rustique et l'alternement de ses travaux, pour y hanter les vide-bouteilles, où, aux jours de kermesse, dansent les filles et leurs galants, où les braconniers se complaisent, après boire, à raconter leurs prouesses, avec des airs de nargue et de parade.

Ainsi élaborée, l'œuvre devient une ample synthèse de vie, où l'humanité des personnages se marie aux enchantements de la nature pour ne faire qu'un grandiose poème d'émotion et de vérité.

Car Lemonnier ne fut pas seulement un strict observateur, poussant ses investigations dans tous les sens, il sut rehausser la solide matérialité de son art par un coloris prodigieux, par un verbe expressif et éclatant et par ce lyrisme épandu, qui en ses livres, anime les moindres évocations sans pour cela nuire à leur relief.

Dès les premières lignes, tyranniquement, ce livre s'empare de vous ; il vous berce dans la plénitude de son rythme et grâce à son extraordinaire puissance d'empreinte il vous associe aux péripéties qu'il déroule. Voici, tout au début, en un tableau inoubliable, le soleil qui se lève et l'on sent, sous la magie des mots et la vigueur des images, sourdre les premières lueurs du jour et s'irradier l'ivresse parfumée du printemps.

« La rigidité des formes dormantes fut secouée d'un frisson qui s'étendit, se posa sur les choses comme un attouchement de mains éparses, et la terre trembla. Les arbres semblaient étreindre le matin dans leurs ramures étendues comme des bras. »

Dans ce rayonnement de la terre et du ciel, notre héros, le braconnier Cachaprès, qui a dormi « sous les voussures glauques des taillis » s'éveille et l'on voit

luire « ses yeux gris et pleins de ruse ». Au même moment Germaine, la fille aux Hulotte, comme on l'appelle, apparaît et s'encadre dans la baie d'une fenêtre de la ferme, dont elle accroche les ferrures « ses bras nus au soleil » et, tandis que « baignée dans la magnificence du jour » la belle fille s'immobilise là, mal éveillée encore, de l'autre côté du verger « derrière la rondeur fleurie des pommiers » le braconnier, vautré dans l'herbe haute, l'observe « debout sur ses poings ». Dès cet instant, les voici aux prises pour l'irrésistible bataille d'amour, lui, le vagabond, le fils de la terre, né au milieu d'un campement de bûcherons, épris de chasse et de maraude et elle, la fermière savoureuse, attachée à la maison où ses soins diligents entretiennent l'ordre et l'harmonie et que ses instincts autant que ses antécédents inclinent à une vie confortable, dans quelque métairie entourée d'emblavures.

Je n'ai pas l'intention de vous résumer ce livre aux épisodes variés. que certainement vous avez lu et relu. Je pense du reste que l'histoire amoureuse de Germaine et de Cachaprès — si émouvante qu'elle soit en ses tableaux familiers et vrais — n'a d'autre valeur dans la trame de l'œuvre que celle d'un thème dramatique et secondaire tandis qu'à mon sens il faut surtout admirer, ici, le poëme panthéïste, où les mystères de la nature, l'ambiance des vastes campagnes et la vie rumorante de la forêt sont évoqués en des pages immortelles, pleines de souffle lyrique et de puissance objective

Lemonnier s'est aussi révélé, en ce livre. un admirable coloriste. qui en face du paysage, a toujours la vision immédiate des polychromies, des tons et des nuances et qui trouve des mots précis et rares pour la notation des empâtements violents ou des demi-teintes délicates.

Feuilletez ce livre, au hasard, vous verrez qu'il reluit comme une palette, qu'il rutile comme une verrière au soleil.

C'est bien là, en effet, la caractéristique de *Un Mâle* d'être une œuvre de coloris forcené et d'évocation plastique. Des personnages, nous voyons la silhouette et le geste plus que la psychologie intime et les ressorts cachés; du paysage : l'opposition des couleurs plus que la perspective des plans. Et de ce procédé, exploité avec les ressources supérieures d'une inspiration enthousiaste et d'une virtuosité verbale étonnante, découle un art « homérique » tellement concret et descriptif, si apte à fixer le côté tangible et pittoresque des choses que *Un Mâle* demeurera, pour la postérité, une frise tressaillante, un monument à la fois granitique et éclatant!

Lemonnier vient d'atteindre la pleine maturité de son talent. Les chefs-d'œuvres ne semblent pas tarir sa veine abondante. A son *Mâle* dont les audaces — ou ce qu'on appelait ainsi — avaient eu pour effet de secouer l'apathie du public, succède *Le Mort*, livre dont la donnée sévère exige une forme adéquate : aussi, l'auteur atténue-t-il sa phrase sensuellement descriptive, réfrène-t il son rythme trop musical, pour se forger une langue lapidaire, de sonorité brève mais de peinture expressive.

La chaude couleur et le blond soleil que Lemonnier a écrasés sur sa palette à propos de son *Mâle* ne peuvent aucunement convenir pour l'étude des sordides paysans que l'on va évoquer ici. Au lieu d'or fauve et de vermillon, c'est de l'encre noire et du bistre qu'il faut pour interprèter l'âpre réalisme de l'œuvre nouvelle!

Parmi tous les livres de Camille Lemonnier, *Le Mort* jouit d'une popularité exceptionnelle, car les moins informés des choses de notre littérature nationale le connaissent, sinon sous sa forme initiale de roman, certainement en tant que pantomime, avatar heureux, dû à la collaboration des Frères Martinetti et d'où est résultée pour l'œuvre une puissance de rayonnement peu commune.

Deux fois, en effet, sur la scène bruxelloise, les mimes fabuleux que sont les Martinetti, ces représentants attardés d'un art dont la haute spiritualité confond l'orgueil de nos rhétoriques, au point qu'on souhaiterait désapprendre les mots insistants et malhabiles pour y substituer le doux magnétisme du geste et la subjugante mécanique des muscles et des nerfs, deux fois, dis-je, les Martinetti sont venus nous révéler l'horreur qui frissonne en ces pages de meurtre et d'épouvante et symboliser, à nos yeux, la cupidité, la violence et la ruse qui s'affirment les tares de ceux de la glèbe.

Mais le livre, plus que la pièce, nous importe : *Le Mort*, c'est l'histoire de deux paysans, Bastian et Balthazar Baraque qui, reclus dans le célibat et l'isolement, occupent une maison en ruines, plantée au carrefour des quatre chemins, où ils vivent comme des bêtes.

Ils possèdent bien quelque pécule, mais l'avarice les maintient dans un état de gueuserie et de fausse indigence.

Ils mènent une existence de privations et de lésine, s'éreintant aux durs travaux de la terre, trompant leur faim au lieu de l'assouvir, pour ajouter ainsi quelques écus au petit tas d'or qu'ils cèlent jalousement en lieu sûr. Voici en quels termes d'une acre crudité, Camille Lemonnier décrit leur morne train de vie, dans le silence des champs, sans intimité ni détente, toujours défrichant, toujours déchirant la terre :

« Rarement une parole s'échangeait entre eux, et elle était rapide, dite une fois, pour n'y plus revenir. On n'entendait dans la maison, quand ils s'y tenaient, que le claquement des sabots, le bruit de l'ouvrage en

train, le souffle de Balt à cause de son chancre, et les accès de toux effrayants de Bast.

» Leur vie s'était réglée dès la première heure, et ils la continuaient, sans désir de changement, ayant une haine commune des voisins, de tout le prochain, du mariage, un même amour sordide de l'argent, une égale lésine à laquelle ils sacrifiaient les appétits de leur ventre. Ils prenaient le matin un repas à la chicorée, à midi passaient de l'eau sur le marc et mangeaient du pain d'épeautre sans beurre, le soir se sustentaient de pommes de terre cuites sous la cendre ou bouillies à l'eau, auxquelles s'ajoutait, une fois la semaine un morceau de lard. Pas de bière, si ce n'est au cabaret, le dimanche; ainsi ils vieillissaient, leurs boyaux crevant la faim, leurs membres tremblant la fièvre, avec des claquements de dents et des grelottements de fausse misère. Ils couchaient sur des paillasses de feuilles sèches, choquant leurs maigreurs contre le châlit, mal abrités par des lambeaux de couvertures et sentant le gel mordre leur nez, leurs poils se durcir au givre.

» En réalité, les Baraque avaient de l'aisance. La maison, le pré qui était derrière, un champ aux acculs des bois de la commune, d'autres parcelles encore leur appartenaient; ils vendaient chaque année leurs pommes de terre, leur froment, leur avoine, une vache, un ou deux porcs; et le produit grossissait l'épargne ancienne, dans des cachettes.

» Des paysans affirmaient qu'ils auraient pu tenir une ferme, louer des domestiques, se payer un ménage, prendre leurs aises, sans se gêner. Au lieu de cela, ils s'éternisaient dans la misère, la crasse, une puanteur de vieilles gens, comme des loups dans leur tanière ».

Mais voici qu'un soir, veille de Toussaint, par un temps de pluie et de rafales, un hôte inattendu vint frapper à la porte.

C'était Hein Zacht. Le garçon meunier, un vague cousin des Baraque, qui s'en retournait chez lui, le gousset sonore, car il revenait de la ville où il avait gagné un lot de 20,000 francs. Porteur d'une telle fortune et mis en belle humeur par les rasades de la journée, le joyeux drille cède au plaisir de confesser son aubaine et même, pris d'un besoin de jactance, il fait cliqueter ses écus et étale « joyeux comme une chair », les larges bilets bleus. A la vue du trésor, une convoitise étreint les frères Baraque; il leur semble, qu'un efflux se dégage de cet argent et leur monte au cerveau. « Balt regardait devant lui, profondément, voyant venir à lui l'idée du crime ». Et Balt, « étourdi, sentait ses mains travailler sous lui comme celles d'un autre homme entré dans sa peau ». Et, en leur délire de posséder le magot ils étranglent le pauvre Hein, dont ils jettent ensuite le corps dans la mare au fumier.

Et puis, l'assassinat consommé, ce sont les affres et les transes de la peur, le qui-vive frissonnant de toutes les minutes, la cautèle du paysan qui se laisse démonter par une parole, par un sourire, et un grand besoin de taciturnité et de labeur qui les fait plus proches encore de la brute.

De la brute, ils ont aussi l'inconscience stupide, l'indifférence pétrée; en eux, le remords ne darde pas ses langues de feu ni n'enfonce ses griffes acérées, car ils n'éprouvent que la peur superstitieuse du mort, dont l'âme offensée pourrait s'armer de vengeance et venir troubler leur vie, y déchaîner des fléaux, en représailles d'outre-tombe, et, à leurs noires terreurs se mêle, comme un souvenir de catéchisme, la pensée des peines éternelles de l'enfer, qui les attendent dans l'autre vie.

Tel m'apparaît *Le Mort* un roman de mœurs rurales, conçu très sobrement, exécuté avec une stricte économie de moyens où s'accuse aussi un penchant à outrer la note pessimiste, à exagérer, comme de parti-pris, les tares des personnages et les laideurs du milieu, mais pourtant une étude bien vivante, d'une grande intensité d'évocation, écrite, dirait-on avec du bitume et de la poix et qui nous montre la passion immodérée du lucre, le vertige de posséder, se révéler comme l'empreinte de ces paysans, aux mœurs rudes et allumer quelquefois en eux la folie du crime et l'horreur du meurtre.

L'Homme en Amour, le livre de Lemonnier mis en vedette (je ne puis pas dire en quarantaine, n'est-ce pas?) par les maladroites poursuites du parquet de Bruges, envisage l'amour comme une force d'envoûtement et de perdition, une embûche diabolique, comme un facteur d'avilissement, un ferment mauvais, animé d'une vertu délétère pour certaines consciences et en partant de cette donnée, Lemonnier a écrit un magnifique plaidoyer — que n'eût pas désavoué Diderot — en faveur de l'éducation de l'Amour.

L'éducation de l'amour, oui, au même titre que l'éducation des autres sentiments (de la bonté ou de la reconnaissance, par exemple) et une éducation d'autant plus vigilante, conduite avec d'autant plus d'opportunité, de méthode et de prudence, qu'il s'agit, en l'espèce, d'un sentiment où toutes nos facultés sont en jeu, qui est, par excellence, le produit complectif de toutes les énergies de notre organisme; voilà ce à quoi Lemonnier nous conjure de penser et de méditer, si nous voulons éviter à nos enfants la honte de descendre, comme le triste héros de son livre, « toute la spirale des déchéances ».

Et ce livre, à propos duquel les poursuites engagées tentaient d'accréditer la version d'un outrage aux mœurs, s'est révélé un livre d'alarme, où l'auteur a voulu évoquer, en son amertume suprême, la des-

tinée promise à ceux qui, maintenus dans l'ignorance ou dans le mépris des intentions de la nature, cèdent à la poussée de leurs instincts et abusent de la vie.

Le héros de Lemonnier traverse le livre avec la rougeur de la honte au front. Il se résigne à incarner à nos yeux l'ilote ivre de la débauche pour nous suggérer l'horreur de lui ressembler. Il confesse longuement sa dégradation, mais ses aveux humiliés ne se bornent pas à la plainte et au regret, ils «accusent» la famille, l'école et la société, où règnent, touchant l'amour, à côté des initiations brutales, des préjugés de pudeur, des conventions d'hypocrisie et des routines de pédagogie, et, en même temps qu'ils accusent, ils « s'attendrissent » sur les victimes possibles des mêmes égarements et ils prennent ainsi une valeur d'exhortation secourable et de bon conseil.

« Cependant si au lieu du hasard malfaisant qui me fit à la fois découvrir l'amour et ses plaies, de prudents éducateurs m'avaient enseigné que mes organes secrets, symboles d'éternité, possédaient une beauté égale à celle des mains qui sèment et labourent, du front qui pense et des yeux qui reflètent la clarté du ciel, je n'aurais pas été le jeune homme égaré et malheureux qui, dans la douleur, ne cessait pas d'être harcelé des plus troubles désirs. »

Tel est l'enseignement qui découle de ce livre. Et si, par endroits, il reflète l'horreur de l'enfer dantesque, si certaines de ses peintures y prennent un glacis de soufre et de salpêtre, si, cruellement elles évoquent le troupeau des avariés de la conscience, dont la personnalité humaine a sombré aux gouffres des luxures, si elles font deviner les grincements de dents de ces hommes à l'imagination salie, qui jamais plus, jamais plus ne sentiront germer en eux la petite fleur bleue de l'illusion, au moins, pouvons-nous proclamer qu'il n'a rien de commun, ce livre, avec tant d'œuvres affriolantes, dont la perversité chatouilleuse et l'érotisme élégant s'adressent à une clientèle de collégiens précoces, de snobs et de vieux marcheurs. Ici, vous ne trouverez rien des agréments et des piments propres à cette littérature de boudoir; l'œuvre, au contraire, se revêt de gravité et de tristesse. Lemonnier n'y farde pas les plaies, il les met à nu et les sonde.

Et à voisiner tant d'abaissement et de souffrance, une mélancolie l'envahit. « Ce livre, dit-il, est triste et nu comme la famine, comme une salle d'hôpital, comme une étude d'après l'écorché. Je l'ai écrit amèrement afin qu'il fût lu avec amertume ».

La haute moralité de l'œuvre, la pensée généreuse dont elle témoigne, sa forme, son rythme douloureux d'une si triste appropriation au sujet, rien ne trouva grâce devant le pharisaïsme de l'accusation de Bruges. Celui qui avait rêvé de libérer l'éducation d'un préjugé néfaste devint un perturbateur que l'on livra, d'un cœur léger, à la vindicte des lois.

Le même homme cependant, avait glorifié son pays, en un livre inoubliable, *La Belgique*, annales immortelles où vibre, éperdûment, l'amour du sol natal; le même homme avait cependant soutenu et réconforté, de tout temps, les artistes, préparant ainsi, sans défaillance, malgré l'hostilité du milieu, l'admirable floraison de beauté, dont, aujourd'hui, les indifférents d'hier s'improvisent, si facilement, les panégyristes enthousiastes, eh bien! ces titres sacrés, que toute une vie de probité et de labeur illustrait encore, on les méconnut, que dis-je, on les désavoua presque, tant s'ameutaient de haine contre celui qui «avait osé porter la main à l'arche sainte des pudeurs routinières.»

« Le reproche d'immoralité qui n'a jamais failli à l'écrivain courageux, dit Balzac, est d'ailleurs le dernier qui reste à faire quand on n'a plus rien à dire à un poète. Si vous êtes vrai dans vos peintures; si, à force de travaux diurnes et nocturnes, vous parvenez à écrire la langue la plus difficile du monde, on vous jette alors le mot immoral à la face. Quand on veut tuer quelqu'un, on le taxe d'immoralité. Cette manœuvre, familière aux partis, est la honte de tous ceux qui l'emploient. »

A ses calomniateurs, Lemonnier répondit fièrement par un livre : *Les deux Consciences*. Un honnête artiste met ses recours dans l'intégrité de sa pensée, leur dit-il en substance, et tranquillement il reprit le fil de son œuvre, un moment interrompue.

La meute gronde et s'évertue à mordre, mais la caravane passe indifférente et lente, bercée dans la noble cadence de son pas, enveloppée d'aurore ou de crépuscule.

Avant de finir, il me reste à vous parler, brièvement sans doute, des tendances communes aux œuvres naturistes de Lemonnier, tendances qui se manifestent dans les derniers livres de l'auteur et que je puis formuler ainsi :

Exaltation systématique de la nature et de l'instinct, aboutissant à une sorte de panthéisme religieux; effort pour dégager des choses, les significations profondes d'éternité qu'elles contiennent; pour voir derrière l'éphémère des contingences l'absolu des permanences.

Ici, plus que jamais l'aptitude merveilleuse au lyrisme qui distingue Lemonnier s'est révélée et elle s'est notamment dépensée dans *L'Ile Vierge*, *Adam et Eve* et *Au Cœur frais de la Forêt*, où nous allons du reste retrouver les caractéristiques que je viens d'énoncer.

Pour constater les premiers indices de cette orientation vers la nature, il faut remonter à *L'Ile Vierge*, œuvre d'un tour mythologique, empreinte par endroits de naïveté un peu laborieuse, où, entre beaucoup d'autres de même portée, je relève cette courte phrase : « Toute délivrance vient de la nature », phrase qui pourrait servir d'épigraphe, me semble-t-il, à tout ce que Lemonnier a produit depuis.

« Toute délivrance vient de la nature », voilà la foi irréductible qui anime Lemonnier ; voilà le dogme primordial que tout le cycle de cette littérature atteste et proclame Aussi dans les livres de cette époque, Lemonnier répudie-t-il l'emploi des procédés naturalistes, selon lesquels l'auteur s'ingénie à tout circonstancier et détailler, à raffiner sur les points de vue, à alambiquer des états d'âme, etc... et désormais ses livres deviendront d'amples paraboles d'une documentation sommaire, où les personnages se réduiront à n'être qu'un homme ou qu'une femme, sans antécédents ni filiation ; homme et femme qu'il associera à l'aventure de son roman pour la seule fin de les arracher à une existence d'orgueil de fatigue et de misère, c'est-à-dire à la fièvre et à la corruption des villes et de les guider ensuite, d'une main amie, du côté de l'orient, vers la nature qui sourit, accueille et réconforte.

Ouvrez *Adam et Eve* à la première page, vous verrez le héros quitter la ville, trop longtemps témoin de ses épreuves, et aller à la nature comme à un abri sûr, plein de fraîcheur et de parfum, avec un sentiment de délivrance.

Ouvrez ensuite *Au Cœur frais de la Forêt*, c'est d'un pauvre qu'il s'agit, il fuit les vices et les hontes de la ville, et, du tablier des ponts, où hier encore il dormait son sommeil de brute, il va vers les arches de la forêt.

Dans *Adam et Eve*, le héros oublie et renie tout de sa vie antérieure. Il a soif de liberté et d'apaisement. Il a hâte de « boire à larges gorgées le vin de silence et d'oubli. Nature, s'écrie-t-il ondoie du lait de tes sèves, ce vieil orgueil! Baigne-le de fraîcheur et de simplicité ! »

Sa maison, il la bâtit de ses mains avec des planches abouties et du bousillage Il exerce les industries rudimentaires, celles qui répondent aux besoins impérieux de la vie, convaincu de la vanité des autres sciences. Il abat des proies et déniche des couvées pour assouvir sa faim et boit l'eau des sources, dans des coupes d'écorce, pour étancher sa soif. Mais à parcourir la forêt, dans le rythme éternellement beau des saisons, à se griser de l'arome subtil des sèves et des essences, il dépouille le vieil homme, pour devenir l'époux de la terre, celui qui participe au rajeunissement de la silve, celui qui comprend comme à « l'âge charmé du matin du monde », les prédications d'innocence et de simplicité de la nature. En même temps, une grande tendresse lui monte au cœur, qui lui révèle le prix de la vie et le détourne du massacre des animaux qui hantent ces solitudes. Il renonce aux proies vivantes ; il ne tuera plus pour se nourrir ; les fruits de la terre suffiront à son appétit. Et plus tard, quand il aura façonné la hûche et récolté le blé de ses semailles, il mangera avec transport de ce « pain vermeil qui n'a plus le goût de la mort ». Celui qui rêve ainsi la fraternité des hommes et des bêtes, comme au temps d'Arcadie, va sentir bientôt son cœur se gonfler d'amour Et voici qu'une douceur d'églogue mêle ses tendres pipeaux au concert de la vie forestière.

Les instincts amoureux peuvent s'éveiller, ils ne subissent aucune contrainte, dans ce cadre de nature. Ils accomplissent leur fin avec ingénuité ; ils s'accordent avec le plan harmonieux des choses, avec l'heure et avec le ciel ; et le chant des oiseaux, la turbulence des nids et des gîtes, se mêlent à la houle des orgues du vent pour improviser une musique nuptiale en l'honneur de ceux qui répètent religieusement le geste sacré des races.

Mais la nature qui l'enveloppe de toutes parts, s'embellit, pour lui, d'un tel charme de protection et de poésie, d'une telle allégresse de renaissance, qu'il sent naître en lui la ferveur d'un culte à l'adresse des forces bienfaisantes, que cette nature résume en elle.

« J'allais tremblant avec mon cantique dans la grande église aux mosaïques fleuries ».

Derrière les arbres musclés de siècles, il croit surprendre dans son délire la main divine qui fait « glisser les gonds de la nuit et rouvre les écluses du jour ». Et il se prosterne devant la puissance mystérieuse qui anime tant de prodiges de son souffle infini ; ne pouvant communier avec elle, il presse sur sa poitrine les chênes rugueux de la forêt et il balbutie d'éperdues litanies d'action de grâce au dieu inconnu. Et son enthousiasme religieux lui dévoile l'inconnu de l'avenir : « Je vois les temps, dit-il Il viendra un jour où les âmes, plus proche du vrai Dieu, se reconnaîtront barbares et futiles pour avoir déserté tes voies, ô nature bienveillante. Alors les hommes sortiront des cités immondes et avec simplicité ils s'en iront vers toi, mère, écoutant le vent et les oiseaux. »

Fort à propos, j'ai retrouvé, ces jours derniers, un cahier de sciences naturelles, où il y a une dizaine d'années, j'ai résumé, d'une écriture monumentale, des leçons sur la digestion, sur les globules rouges et les globules blancs et autres matières de cette importance Sur la première page de ce cahier, j'avais écrit. d'une calligraphie patiente, enjolivée de fioritures, cette pensée, sous laquelle les mots « traduit de l'allemand », accusent, seuls, une vague origine :

« Un homme vivait au milieu de la nature verdoyante ; il buvait l'eau fraîche et limpide du ruisseau, il mangeait le fruit que sa main cueillait aux arbres, il couchait sur un lit de fleurs; sa montre c'était le soleil ; le bois était sa volière, les oiseaux chantaient, le soir, au-dessus de sa tête et l'éveillaient au matin. Cet homme devint fou : il se bâtit des maisons de briques et de pierres et voilà que nous habitons dans des villes. Dehors ! Dehors ! Tous au bois ! »

Aujourd'hui, je bénis l'inspiration qui me fit buriner cette devise là où, sans doute, elle ne rimait à rien, mais où je la retrouve, si providentiellement, pour l'adapter à ce que je vous dis de Camille Lemonnier, écrivain naturiste. Et, en effet, ces quelques mots définissent étonnamment le caractère de cette série de livres où la nature cesse de s'ordonner dans la trame de l'œuvre, comme l'arrière-plan que réclame l'optique du roman, mais s'institue le thème dominant, le motif-conducteur, déborde en force souveraine, noie tout dans son efflux immense et devient l'objet d'un culte aussi fervent que celui rendu autrefois, chez les grecs, à Cérès, la bonne déesse des fécondations.

Tout, dans l'œuvre naturiste de Lemonnier, prend une signification de synthèse générale et d'éternité; en chaque homme, c'est l'humanité qui agit et la vie d'un seul devient comme le pouls battant de la vie universelle. La grande force cosmique du monde s'y irradie en lumière et en amour et le plus petit d'entre nous en devient une émanation sympathique, un clair rayon réfracté. Si la nature y déroule, d'un rythme tranquille, l'enivrant poème de ses saisons, si, jamais, elle ne s'épuise à recommencer ses rites et à nous nourrir de ses moissons renaissantes, c'est qu'en un parallélisme fécond, elle associe ainsi ses destinées aux nôtres, dont une providence impénétrable veut aussi la continuité dans le temps et dans l'espace pour des destins obscurs. Et de même que le soleil rallume ses feux, chaque matin, et rayonne à travers les siècles, de même chacun de nous fait le geste de transmettre la vie et la perpétue ainsi d'âge en âge, et le soleil et l'homme collaborent à l'harmonie universelle et à l'accomplissement du monde.

Ma tâche est terminée.

Dans sa complexité, dans son charme de loyauté et d'art pur, j'ai évoqué, devant vous, l'une des plus nobles figures littéraires de notre pays: l'écrivain fécond qui, après tant d'œuvres, trouve en lui assez de souffle et de lyrisme pour chanter encore les louanges de la vie, la poussée des instincts et l'ivresse de la nature, en des accents d'une poésie vraiment sacerdotale, qui témoignent d'un renouveau merveilleux d'inspiration et de jeunesse.

Je voudrais vous avoir montré combien Lemonnier s'atteste l'ouvrier subtil et rare qui, dans ses brasiers, jette l'acier clair et l'or vif des vocables, pour les marteler à l'unisson de son âme de feu et les sertir ensuite, d'une sûre empreinte, dans la ferme tessiture des phrases. Je voudrais vous avoir montré, dans quelle généreuse mesure, il s'avère le semeur magique qui, par larges secousses, épand les rythmes, dont la chanson tour à tour s'attendrit et gronde, berce et exalte ou s'enfle en un plain-chant émouvant pour la célébration de tous les attributs de la terre nourricière.

Il y a quelques mois, lors d'une démonstration solennelle, qui a eu son écho parmi nous, Lemonnier disait à Edmond Picard: « Vous avez réalisé le prodige de réchauffer à votre ardeur une nation qui assistait avec indifférence à la déréliction de ses poètes. Vous lui avez persuadé qu'elle était mûre pour l'acceptation respectueuse d'une race d'esprits nobles et fervents à côté de ses peintres, de ses sculpteurs et de ses musiciens ».

Eh bien! nous pouvons décerner le même éloge à Lemonnier et lui répéter, faute d'en trouver de plus éloquentes, les paroles dont il usa pour honorer l'un de ses compagnons d'armes.

Lui aussi est un de nos pères spirituels et nous lui devons de voir briller sur l'autel de la patrie la plus durable couronne de clartés que jamais mains d'artiste aient pu tresser.

Aussi le glorifions-nous, en ce jour, un peu jubilaire, de toutes nos ferveurs filiales et exaltons-nous son nom et son œuvre en les confondant dans une égale admiration.

Sois glorifié, lui disons-nous. ô toi pour qui, selon le conseil du poète, nous avons «allumé d'or nos cœurs et nos fenêtres» et sois relevé de l'excommunication des envieux et des pleutres.

Et puisque nous en sommes à rappeler des souvenirs de triomphe et d'apothéose, laissez-moi, pour finir, vous dire les vers immortels que notre cher Emile Verhaeren prononça, le 3 juin 1883 à l'occasion du banquet organisé, alors, par toute la Belgique littéraire, en l'honneur de Camille Lemonnier.

Les voici:

A CAMILLE LEMONNIER.

« En Flandre, lorsqu'on a récolté le méteil,
Sur le dernier charroi, lourd d'épis tassés ferme,
Qui s'en revient, couleur de gloire et de soleil,
Un gars, le plus râblé parmi ceux de la ferme,
Reste debout, comme un vainqueur sur la moisson.
On le conduit gaîment sous les drèves superbes
Qui balancent au vent du soir leur frondaison;
Les arbres font la haie au passage des gerbes;
Là-bas, vers le couchant, l'horizon, rouge encor,
Pavoise de ses feux buisson, arbuste et plante.
Des javelles, ainsi que des crinières d'or,
Flottent sur le sommet de la meule roulante;
Et tout autour des blés et devant les chevaux,
De jeunes paysans, qu'un coup de bière enflamme,
Chantent, marchant au pas, sous l'acier bleu des faux;
Et lui, le gars aimé, dans son bourg qui l'acclame,
Royalement porté sur ce grand trône roux,
Hautainement campé sur son œuvre agrandie,
Et planté dans le grain, à hauteur du genoux,
Passe, tenant en l'air, une gerbe brandie.

Maître, il me semble à moi, ton fervent, qu'à bon
La fête des blés murs rappelle notre fête : [droit,
Sur ton œuvre debout, orgueilleusement droit,
Tu m'apparais aussi, haut le cœur, haut la tête,
Toi, l'âpre travailleur, l'écrivain rude et fort.
Ton art robuste et sain est comme un char qui bouge,
Traîné par des bœufs noirs. et ton *Mâle* et ton *Mort*,
Flambent dans ta moisson de cette lueur rouge
Qu'allume le grand style aux livres qui vivront !
Et nous, nous t'acclamons comme ces gens des plaines,
Tandis que ton char passe et que les bras des chênes
Tendent d'un geste vert leurs rameaux sur ton front! »

G. VAN DE KERCKHOVE.



Quattrocento

—

A CAMILLE LEMONNIER

O Jahrhundert, die Geister erwachen, die Studien blühen ; es ist eine Lust zu leben !
Ulr. von Hütten.

Jours bénis ! Au penchant des coteaux italiens
D'harmonieux jardins rouvraient leurs avenues
Où l'if noir alternait, comme aux siècles latins,
Avec la nudité divine des statues.

Car l'heure était clémente et douce... Et, par instants,
Il semblait que la voix des cloches de Fiésole
Voulût se marier, sous les rameaux flottants,
Au chant voluptueux qu'exhalait la viole.

L'amour se réveillait au fond des cœurs pensifs;
D'heureux couples, songeant aux heures incertaines,
S'en allaient, enlacés, vers l'ombre des massifs
Où sanglotait tout bas la chanson des fontaines.

Cependant, sous les pins et les myrtes en fleur,
De beaux adolescents, unis en joyeux groupes,
Buvaient, en écoutant quelque gentil conteur,
Le vin qui pétillait dans l'or léger des coupes.

Au milieu d'eux, le calme après-midi d'été
Caressait le sein nu des sveltes Florentines
Qui, sentant ce jour-là naître leur royauté,
Rêveuses souriaient aux paroles mutines....

Et plus d'un, qu'attendait un immortel laurier,
S'égayait avec eux, dans la pourpre et la soie,
Sans se croire infidèle au rêve familier;
Tant l'ardeur du désir ennoblissait la joie !

Mais les plus fiers, heureux de la beauté du jour,
Conversaient, à l'écart, avec de nobles femmes,
Sur la vie et la mort, et leur aîné, l'amour,
Et la Muse assistait à ce rendez-vous d'âmes...

FERNAND SÉVERIN.

Moisson

—

Au Maître CAMILLE LEMONNIER.

Les blés murs et jaunis sont couchés dans la plaine;
Le joyeux moissonneur, sous les rayons de feu,
Tasse les gerbes d'or et sa voix large et pleine
En hymne réjoui monte vers le ciel bleu!

La meule s'édifie et lorsqu'à l'Occident,
Dans la pourpre du ciel, le soleil va descendre,
Puissante elle apparaît et son cône imposant
Fixe sur l'horizon une tache de cendre.

Vois, moissonneur, la grande œuvre de ton labeur,
Sens l'allégresse émue envelopper ton cœur !
L'Angelus, au loin, tinte...

Demain, tu reviendras, dès l'aube, heureux et fort,
Jeter sans te lasser, de ta robuste étreinte,
En amas triomphant, d'autres gerbes encor!

LÉOPOLD ROSY.



Le Ballon

—

A CAMILLE LEMONNIER.

Si le père veut écrire, il lui reste comme écritoire le dessus d'une caisse vide, dans la chambre de débarras de l'entresol. Mademoiselle Bée, fille unique, âgée de deux ans trois mois, avec ses jouets, sa mère et sa bonne occupe, tout entier, le premier étage de la maison : chambre à coucher, cabinet de toilette, bibliothèque et petit salon.

Boîtes vides, boîtes pleines, poupées bariolées, moutons crépus, ménages liliputiens, pianos hauts d'un pied, albums d'images, vaisselles de bois, mère, enfant, nourrice, chants, cris, pleurs couvrent le plancher, défoncent les fauteuils, mouillent les tapis, gagnent, un à un, les rayons des livres, grimpent à l'assaut des étagères, offrent, enfin, à l'ami malheureux de la paix et du silence, le coin le plus calamiteux de l'univers, le cahos

Or. un visiteur vient d'apporter à Bée le seul jouet qui manquât encore, un ballon de baudruche énorme, rond, rouge et qui présente au bout d'un fil blanc l'air d'un malicieux faux-bonhomme satisfait d'avoir trouvé le moyen, tout le plancher occupé, d'encombrer ce qui restait de place au-dessus.

Bée, en apercevant cet objet nouveau, a bondi sur ses quatre pieds et crié :

— Oh, Madame Bâbe ! » ainsi qu'elle nomme sa balle de gomme et la lune.

Miss, la chienne, est venue flairer le nouvel hôte; et le chat, Mémenne, est descendu un peu après, de

son coussin, avec circonspection. A peine Madame Bâbe a-t-elle daigné répondre à ces honnêtetés en dodinant lourdement sa grosse tête bouffie de vanité. Au bout du fil passé au poignet de Bée, elle danse d'un air important, monte, descend, mais si lourdement, en attendant si manifestement qu'on le lui ait commandé, qu'il apparaît bien qu'elle croit indigne de son volume d'amuser si petit que Bée. Et souvent, devant la menotte de l'enfant qui veut la caresser, Madame Bâbe s'éloigne, choquée, plus brusquement que ne le ferait ma Sœur supérieure menacée d'un sous-officier.

Mais Bée ne lui en veut pas. Elle est radieuse comme une maîtresse obéie au doigt et à l'œil. Elle goûte toute l'émotion du départ quand le ballon bondit en l'air ; puis toute l'émotion du retour et de la possession quand elle le touche de nouveau et l'embrasse.

— Ah ! dit la maman, avec un tel jouet, Bée va me laisser reprendre ma broderie au tambour ! »

Cris, pleurs ! Bâbe ! Où est Madame Bâbe ? Plus de Madame Bâbe !

Bée hurle. Les yeux hors de la tête, elle montre, au plafond, la boule qui vient de s'enfuir en saisissant l'occasion d'un moment de confiante tendresse, et tandis que l'enfant croyait se la voir unie par un lien plus cordial que la ficelle. Bâbe est filée. Sombre, muette, têtue, elle révèle enfin entière son âme mauvaise. Elle demeure immobile, collée dans un coin du plafond, juste au dessus de l'honnête amphore de Majorque, la blanche amie pleine de grâce et au cou délicat, dressée sur son étagère. Un bout de fil pend au nombril de Madame Bâbe ; il flotte, et c'est tout ce qu'il reste d'espoir de la rattraper.

Le père est requis. Docile comme il convient au père d'une fille, unique enfant, il se hisse sur la chaise la plus haute, fait des signes. appelle le ballon, guère tant pour le ravoir que pour mériter le sourire de Bée. Bibles vêtues de cuir amadou, pesantes Vies des Saintes gainées de planches, sont échafaudées. L'Atlas neuf lui-même est sous ses pieds, quoique allemand, et de Justus Perthes. Les pincettes à la main, du haut de ces tréteaux, il s'étire, tend le cou, tâche à saisir le fil du ballon, avec la mimique d'un acteur adjurant l'Infini. En vain. Il faudra l'échelle.

On court emprunter l'échelle du charcutier voisin, qui est celle aussi du quartier. Pour reconnaître l'emprunt, on devra, demain, manger de la viande de cochon aux repas, d'abord chaude et puis froide. Et cela aussi c'est la faute au ballon. La machine vient avec bruit et importance. On l'entend cogner aux murs ses montants gras au toucher autant que de la couenne de lard. Or, elle est si haute que ses pieds sont encore au palier quand sa tête heurte le plafond de la chambre. On a beau l'incliner, l'insinuer, la pencher, la tordre, vouloir la prendre en traître, elle ne veut pas entrer plus loin. Et puis elle se retire avec le tumulte d'un domestique renvoyé.

Que faire ? Bée dont l'âge est religieux essaie de la prière.

— Oh viens, Madame Bâbe ! Viens, Madame Bâbe !

Mais il vaudrait mieux, pour l'enfant, demander la lune qu'implorer cette glabre face ronde. Pour apaiser ses cri, ou du moins lui fermer la bouche, on prend le parti d'y fourrer la réserve des bonbons du ménage, ainsi qu'on jette sans compter, quand il le faut, un lest précieux.

Le ventre rond, Bée se calme, Bée sourit, Bée s'endort. Le lendemain les rideaux tirés, personne ne pense plus à l'infidèle Madame Bâbe, quand on aperçoit roulant sur le tapis, en guise d'épave, une boule ridée, terne, molle, donnant l'idée d'une laide maladie qui va peler. La chienne vient, du museau, pousser Bâbe la décatie. Mémenne, plus délicat, fait un bond pour ne pas la toucher.

— Houe ! dit Bée. Partez, vilaine ! » et d'un coup de pied crève Bâbe qui meurt avec un bruit honteux Bée sans pitié pétrit ensuite les restes de son idole d'hier ; et elle en roule une boulette qu'elle colle soigneusement sur le poêle brûlant.

En un instant la chambre est empestée. La vieille servante vient ouvrir les fenêtres.

— Ah, c'est le jouet d'hier, dit-elle. Il fallait encore celui-là... Et il y en avait déjà une brouette !... De mon temps (la vieille Thérèse a de la barbe) de mon temps, les enfants avaient, pour s'amuser, les rats morts trouvés au grenier, et quelquefois une taupe des champs, une taupe de velours... Et quel plaisir ! »



M. le Curé

—

Un jour, Monsieur le Curé avait été chanter une belle messe à la chapelle du Tri-de-Bretagne, par delà la rivière Ernelle, pour l'inauguration d'un Saint-Quirin neuf. Il s'en revenait à la brune ayant, à la ferme voisine, bien dîné, bu mieux encore.

Les jambes molles, mais sûrement des fatigues et des rhumatismes gagnés au service de Dieu dans la vallée, la face rouge mais par l'effet du serein frisquet, si M. le Curé parlait tout seul c'est qu'il récitait un patrenôtre, et si M. le Curé changeait brusquement de côté sur le chemin, c'est qu'après avoir dit ce qu'il avait à dire à tel arbre d'une rangée, il en voulait ensuite à tel arbre de l'autre.

Ayant descendu en cette guise toute la côte, M. le Curé arriva à l'Ernelle dont la crue des jours derniers avait enlevé le pont de bois en ne laissant, pour le

passage, qu'une maîtresse poutre, un tronc d'arbre mal équarri qu'il fallait franchir à califourchon.

M. le Curé, du bord, trouva l'arbre bien long; et M. le Curé, de l'arbre, trouvant le tronc bien rugueux, bien noueux et à la fois bien étroit, bien glissant.

Il s'épongeait le front, reprenait courage, avançait les deux mains et s'y appuyant, sautait un petit saut en avant. Son embonpoint si florissant naguère à table, était bien lourd à mouvoir, à présent. Ses pieds trempaient dans l'écume et sous ses yeux, les pierres irritaient de menaçants tourbillons. Et de nouveau M. le Curé s'abandonnait au désespoir.

— Sainte Vierge, disait-il, aïe, ô mes reins! .. Ah! Jésus, je ne boirai plus!... Aïe, on ne m'aura plus si tard!... Aïe, c'est la faute au fermier!... Aïe, non, je ne boirai plus! Ah!... »

Il saute, il saute M. le Curé. Il soufle, geint, ahane, tandis que la peur et la saccade émeuvent, en son ventre, toutes sortes de bruits. Brusquement il a cru chavirer et que son heure était venue. A grand peine il s'est remis droit à cheval. Et il se le jure de nouveau, jamais plus il ne boira du vin à table.

« Non, je ne boirai plus! »

Enfin il va toucher à la rive.

« Je ne boirai plus! »

Enfin sa main atteint à la souche de bouleau du bord.

« Je ne boirai plus! »

Son pied touche à terre.

« Je ne boirai plus! »

Il est debout.

« Je ne boirai plus... autant, du moins! dit M. le Curé en secouant les plis de sa soutane.

Ensuite, la nuit était claire, la route bonne, le village proche. Et on entendit la voix en bombardon de M. le Curé qui chantonnait aux étoiles.

LOUIS DELATTRE.



Tristan et Yseult

—

LE PHILTRE

Emporté par le vent qui gémit à travers
Ses cordages et gronde en ses voiles gonflées,
Un navire orgueilleux fend le grand flux des mers.

Le sombre sang du jour pourpre l'onde apaisée,
Des nuages pesants remontent vers le Nord;
Et voici tomber l'heure où la terre épuisée
Se pâme et s'abandonne au baiser de la mort,
L'heure où l'immense amour épars dans la nature
S'éveille sourdement comme un ancien remords.

La mer mystérieuse exhale un long murmure;
La brise siffle et pleure, enflant au loin les flots
Où le jour a baigné sa fauve chevelure.

Un chant fait de baisers, d'aveux et de sanglots,
Voix de l'âme qui souffre et de la chair qui crie,
Monte, gronde, se meurt et renaît sans échos.

Vogue, royale nef, sur la mer infinie;
Livre au flot ton étrave et tes voiles au vent,
Au rythme des buccins haussant leur harmonie;

Bondis dans la tempête ou chemine en rêvant;
L'onde t'emportera vers la plage lointaine
Où l'invincible Amour mène ton vol vivant.

Les destins ont lié d'une étreinte certaine
Le couple libre et fier que tu conduis au port:
Elle, étrangement belle en sa grâce hautaine,

Lui, conquérant marqué du sceau noir de la mort,
Sous la pourpre portant le haubert d'acier sombre
Et le casque sommé de la chimère d'or.

Les harpes et les luths chantent un lai dans l'ombre;
Tous les désirs déçus dont palpita la chair,
Les aveux, les adieux et les serments sans nombre,

L'antique volupté des premiers univers,
Ont composé pour eux dans la coupe fatale
Le Philtre inévitable où dort l'Amour amer....

Et plus grave, Tristan contemple Yseult plus pâle....
Puis au bord de la coupe il a soudain posé
Ses lèvres... il a bu la flamme qui s'exhale.

Dans son cœur largement le Philtre s'est versé
Et l'Amante, mordant l'empreinte de sa bouche,
Avec le vin mortel boit son premier baiser...

L'âme des flots s'exalte en un hymne farouche,
La nuit tend son manteau de crêpe, l'océan
Gonfle ses houles d'or vers l'Astre qui se couche.

Mais le monde à leurs yeux n'est plus rien que néant;
Etonnés, enlacés et les lèvres unies
Ils tombent éperdus dans leur amour béant.

Loin des réalités que l'idéal renie,
Vers les calmes pays du rêve et du sommeil,
Captivés par le chant d'une lyre infinie,

Dans l'ombre antérieure étrangère au soleil,
Coéternelle à Dieu, née avant la lumière,
Leurs esprits emportés par un désir pareil

Se confondent au sein de l'Essence première
Dont le puissant vouloir conçut au premier jour
Se contemplant en eux, l'Esprit et la Matière,

Et qui, pour qu'un lien les unît à leur tour
Et ramenât le monde épanouï vers elle,
Entre l'Ame et la Chair fit s'éveiller l'Amour....

Mais, tandis qu'absorbés par l'ombre originelle
Ils ont franchi, vivants, les bornes de la mort,
Comme un cygne hautain ouvrant ses larges ailes

Aux clameurs des guerriers le navire entre au port.

CHARLES DE SPRIMONT.



Avril

—

pour CAMILLE LEMONNIER.

Avril, toi qui remplis mon cœur comme la sève
Dont s'enfle un raisin mûr au soleil des midis,
Verse ta jeune force en ces mains que j'élève
Vers ton ciel matinal et tes pommiers fleuris,

Verse-la sur mon front, sur ma bouche et mes yeux,
Car mes yeux et ma bouche et mes tempes sont ivres
De s'éveiller de leur sommeil pernicieux,
De vivre, de jouïr et de jouïr de vivre.

Devenant à la fois le geste et la chanson,
Que mes sens et mon cœur pour toi s'identifient
Et qu'ils vibrent pour mieux te dire à l'unisson

Comme la double voix des flûtes d'Arcadie.

ISI COLLIN.



Un Saint

—

Au Maître CAMILLE LEMONNIER.

CONTE DU VEILLEUR DES MORTS

—

A la vesprée, la vieille Royêne, la *femme aux chaises*, frappa à l'huis et entra.

— Nôl, il faudra venir, ce soir, veiller l'abbé Maron.

Royêne s'assit, regarda l'heure au coucou : — Hô, Nôl, j'ai du temps encore, avant l'office. — Elle toussota, longuement, d'une toux sèche qui secoua son long corps maigre et caduc, ployé par les ans.

— Nôl, quand j'aurai recollé les *censes* des chaises, je repasserai vous prendre. Nous irons ensemble à la veillée. Surtout, Nôl, n'oubliez point votre *platte*, n'est-ce pas ? Une bonne gorgée, ça ravigote tout de vieux corps comme les nôtres, et ça tient éveillé comme un écureuil. Et cela réchauffe aussi le cœur, Nôl !

Les vieilles gens, comme Royêne, et moi, bavardent volontiers. Les incidents les plus menus de la vie les intéressent. Regarder vivre les autres les fait participer un peu à leurs joies et à leurs tristesses, et c'est là le lien frêle qui les rattache encore à l'existence.

Mais, aujourd'hui, Royêne, contrairement à son habitude, est peu diserte. A son air inaccoutumé, je vois que quelque idée la tracasse. Elle est fébrile et silencieuse. Elle s'arrête longuement à fixer tantôt les aiguilles d'ébène du coucou, tantôt la flamme vascillante de la lampe. Puis son regard suit, sur les vitres embuées, le dansottement des ombres que projette, de la rue, la clarté d'une lanterne proche.

— Nôl, nous avons veillé bien des morts, déjà ! Nous avons veillé bien des morts, et vu des choses étranges, des choses étranges que nous n'avons point comprises. Les choses de la mort sont pleines de mystère, Nôl !

Mais dites, Nôl, quelle est votre idée sur l'abbé Maron ? Un homme autrefois si bon et si doux ! Quand il arriva dans la paroisse, il avait l'air d'un saint, avec sa grande figure pâle comme de la cire, et ses yeux qui regardaient toujours au-dedans de lui-même. N'est-ce pas, il ressemblait au seigneur peint dans le chœur, vous savez, Nôl, le Jésus avec ses brebis, et qui a l'air si doux et si triste, si infiniment triste. Et il était si charitable aux pauvres gens comme nous. Et quand il vous parlait, c'était comme une musique qui vous remettait le cœur. Quelle vie, après cela ! Quelle vie de scandale ! Il faut croire, Nôl, que le Malin y fut pour quelque chose !

En prononçant le nom du Malin, Royêne fit un

signe de croix; puis elle prisa longuement, toussota et reprit haleine.

— N'est-ce pas votre idée, Nôl, que le Malin fut pour quelque chose là-dedans? Un aussi saint homme! Devenir, du jour au lendemain, la fable de toute la paroisse! Oui, Nôl, on l'a vu souvent passer, en plein jour, ivre comme un maçon qui s'en revient d'avoir *mis le bouquet*! Et il courait les mauvais lieux, sans se cacher, sans en avoir honte. On eut même dit qu'il cherchait à provoquer la réprobation des gens. Oui, Nôl, il a fauté avec la grande Madeleine, la garce aux Martin, une coureuse de mâles, une publique! O, mon doux Jésus! Comprenez-vous une telle vie, Nôl? Il est vraiment des êtres étranges dans le monde. Ils vivent sous nos regards, il nous parlent, et nous savons leurs habitudes et leurs gestes. Nous les connaissons, et cependant ils nous restent toujours étrangers. Ils déconcertent notre pauvre jugement Me croiriez-vous, Nôl? Eh bien, malgré cette vie mauvaise, l'abbé Maron avait gardé cette même figure pâle et triste, et ces mêmes yeux toujours fixés au-dedans de lui-même. Vous le verrez, Nôl, couché sur son lit de mort; on dirait un homme endormi dans la paix du Seigneur, et voyant dans son sommeil s'ouvrir pour lui les portes des glorieuses félicités. Oui, il a un air surnaturel, et l'on n'ose penser que le Malin a posé sa griffe sur lui! Que pensez-vous donc, Nôl?

— Royêne, dis-je, nous sommes bien vieux, déjà; voilà bien des ans que nous nous efforçons de comprendre ce qui se passe autour de nous. Nous sommes bien vieux, et cependant nous n'avons pas encore vu clair en nous-mêmes. Comment pourrions-nous pénétrer le mystère des âmes qui nous frôlent à peine, dans la vie? Il ne faut point juger les autres. Il est si peu de vérité dans notre cœur que nous pourrions condamner ceux qui sont plus purs et plus saints que nous.

La voix faussée et vieillotte du coucou jeta son cri grêle par sept fois dans la chambre, et Royêne s'en partit, vers l'église proche.

* * *

— Voyez, Nôl!

Royêne a poussé la porte du taudis. La maigre clarté de quelques débris de cierge qui se consument péniblement fait deviner, dans l'ombre, le lit funèbre. Royêne trempe un rameau de buis sec dans un verre rempli d'eau bénite et le secoue, en signe de croix, vers le mort.

Tout est morne dans la chambre. L'odeur de la cire brûlée se mêle aux senteurs de remugle et prend à la gorge.

Tout est silencieux. Personne ne s'en vient prier pour l'âme du trépassé. Qui donc se soucie de l'abbé Maron, du prêtre rejeté par l'église, dont la vie fut impure et honteuse; qui donc s'en soucie autrement que pour outrager à sa mémoire? Qui donc fut l'ami de l'abbé Maron? Demain, au petit matin, il s'en ira, porté par le corbillard des pauvres. Personne ne suivra le convoi. On enfuira le corps dans un coin de cimetière, à la hâte, comme on se débarrasse du cadavre d'une bête.

Ce n'est point la première fois que je vois cela.

Assise dans un coin, Royêne égrène son chapelet.

— Nôl, ce sera votre tour de veillée, vers la minuit. Passez-moi votre *platte*, Nôl. Je vous éveillerai quand le sommeil me montera aux yeux.

Avant de fermer les paupières, mes regards tombent sur la figure du mort. Elle est maigre et diaphane, et sa blancheur nacrée se détache sur l'ombre qu'allongent vers elle les plis du drap mortuaire. Elle respire une telle sérénité, une telle extase que je ne sais en détourner les yeux. Oui, elle a quelque chose que je n'ai point vu encore; oui, elle a quelque chose de surnaturel.

Je clos les paupières, et songe aux paroles de la vieille Royêne. La face du mort persiste, sur mes rétines ..

. . . .

Par delà les formes,
Par delà le temps,
Par delà l'espace.

Au sein d'une atmosphère baignée de lumières d'infinie douceur et d'infinie pureté, rayonnant de sources invisibles.

Des choses se meuvent, de matière si subtile que leur présence se devine à peine. Puis, lentement, des voiles de vapeurs légères se déchirent; et se précisent les gestes et prennent un sens les attitudes. Maintenant, l'esprit reconnaît son domaine; ses yeux s'habituent aux clartés inaccoutumées, et se désillent en face de l'Absolu Ils perçoivent l'Evénement.

Devant l'éternelle Justice, une âme s'est présentée. L'arrêt va se prononcer, dont ses destinées essentielles dépendent. Toutes les consciences qui furent témoins de son existence terrestre se sont absentées des corps envahis par le sommeil, et les voici, accusatrices. Les voici qui défilent, les unes après les autres; et par fragments se reconstitue la vie qu'autrefois, aveuglément, elles jugèrent.

C'est, d'abord, l'enfance rêveuse de l'abbé Maron, puis son adolescence méditative. Un grand désir de perfection absorbe toutes les forces de son être et les oriente vers la bonté et la pureté. Et ce désir croît avec les ans et se fortifie. Il envahit l'âme entière et la gouverne. C'est, en des jardins d'élection, fertilisés par l'abondante et chaude pluie de la Grâce, la riche floraison de parterres de lys sans tache.

L'homme est celui qu'annoncèrent l'enfant et l'adolescent. Il a vaincu glorieusement les tentations de l'Orgueil et de la Chair. Il s'est dépouillé de son humanité, il a rompu tout commerce avec le monde. Son esprit participe déjà à la vie radieuse de l'Idée pure, et il s'unit à l'Absolu en une constante extase.

Voici, maintenant, la crise effroyable qui ravagea cette âme et la brisa, la laissant dans la déréliction, la jetant comme une proie dans la gueule du Mal. Voici la chute du Saint dans la boue du ruisseau. Les consciences, humaines encore et aveugles, montées du monde vers les limbes pour remplir leur tâche accusatrice, retracent l'existence ignominieuse de l'homme qu'elles condamnèrent. Elles en content les hontes, les scandales et les crimes avec des mots d'indignation et de mépris. Et parmi elles, il en est dont la réprobation s'abaisse, plus cruelle encore, jusqu'aux paroles de pardon et d'oubli.

Mais, chose étrange. l'âme qu'elles chargent d'impureté et d'infamie conserve sa sérénité et sa blancheur liliale. Et chaque crime qui s'ajoute au monceau de ses crimes la fait resplendir plus glorieusement. Une lumière radieuse en émane, dont l'éclat augmente jusqu'à devenir aveuglante. — Et cette lumière pénètre les consciences accusatrices et les inonde, et brusquement, prises du vertige de l'Absolu, elles s'ouvrent à la Justice et comprennent.

Elles comprennent que la vertu, que la bonté et la pureté ne valent point par elles-mêmes, et sont de misérables gestes humains sans aboutissement en dehors du monde terrestre. Seul est méritoire l'*effort* qu'exige leur constante et complète pratique. Seul est méritoire l'*effort*, l'effort persévérant. obstiné, surhumain, et non son objet. Et la sainteté de l'abbé Maron, en lui rendant aisée et familière l'observance des règles édictées pour les âmes vulgaires et faibles, transforma complètement pour lui toutes les valeurs et toutes les choses du monde moral Et sa perfection ayant créé un abîme entre son âme et le Mal, vers celui-ci devait tendre sa volonté, et s'exaspérer son effort. Ainsi, chacun de ses crimes devenait un fleuron à sa couronne de sainteté, et devant l'absolue Justice, tous les jugements des hommes s'effondraient, misérables et aveugles ..

. . . .

— Nôl ! Nôl ! Voici votre heure de veillée ! Nôl ! Comme vous avez le sommeil agité, aujourd'hui ! Mon Dieu ! vous êtes tout pâle ! vous êtes si pâle, Nôl !

LÉON ERY.



Eros

—

Au Maître CAMILLE LEMONNIER.

Décorant une plate-bande,
Orgueil du vieux parc,
Un Eros de marbre débande
Son arc.

A ses pieds de pur pentélique,
Un oiseau blessé
Expire, auprès d'un symbolique
Flambeau renversé.

Il semble, le divin éphèbe,
Crispant les sourcils,
Venir des confins de l'Erèbe
Chargé de soucis.

Pourtant, lumière, tu ruisselles
Des cieux abyssins
Et fais danser mille étincelles
Dans l'eau des bassins

Où la flotte en gloire des cygnes,
Conduits par Zéphyr,
Promène ses blancheurs insignes
Sur fond bleu-saphyr.

Une aimable foule chemine
Sous les frondaisons :
C'est d'abord, en troupe gamine,
Babets et Suzons.

« Vive l'amour ! lui disent-elles —
Voyez nos atours,
Nos fichus de fines dentelles
Et nos bas à jours,

Les fleurs ornant notre corsage,
Nos coiffes de lin
Que peut enlever — bon voyage ! —
L'aile du moulin. »

*
* *

Suivant, avides de connaître,
Le galant sillon
Cher à Gentil-Bernard, leur maître,
Comme à Crébillon,

Dans leurs joyeux habits de fête,
Soie et satin clairs,
Défilent, sûrs de la conquête,
De tout jeunes clercs.

Arrières-petits-fils d'Orphée,
Chantant et rêvant,
Ils vont, perruque ébouriffée
Et la queue au vent.

Un soldat du roy, mine altière,
Mais combien épris,
Lorgne Fanchon la bouquetière...
Fanchon, tu souris!

Et glisses, faisant volte-face,
Un mystérieux
Message à la Manon qui passe...
Pauvre des Grieux!

Des roués, mûrs pour la Bastille,
Dans ce Paradou
Courent la brette et la castille
— Et le guilladou.

Deux abbés d'opéras-comiques
Et verlainisant,
Avec d'amusantes mimiques,
Mêlent, en causant,

Carême, danseuses, prébende...
Au fond du vieux parc,
Indifférent, Eros débande
Son arc.

*
* *

Tandis que se dissipe en la nuit des allées,
L'âme exquise de Flore et la poudre d'iris,
Les Dames, soulevant leurs traînes étalées,
Quittent les chers bosquets où triompha Cypris.

Un fantôme attardé les fait, toutes peureuses,
Se blottir dans les bras de charmants cavaliers.
Tout bruit s'éteint : soupirs des belles amoureuses
Et serments. Le silence envahit les halliers.

Le silence profond. Puis un vague murmure,
De longs chuchotements, le merveilleux accord
Des grandissantes voix vibrant sous la ramure.
Et ces chants, alternés, émeuvent le décor.

C'est le Péan sacré qui monte et se déploie.
Comme les flots bénis enlaçant l'Archipel,
Il célèbre la vie et la sereine joie
Et jette vers Hellas un radieux appel.

Les dieux marmoréens, gardiens des avenues,
Fuyant le socle étroit que la mousse a rongé,
Des nymphes au front blanc, lumineuses et nues,
Etreignent doucement le beau corps défigé.

*
* *

Evohé! quelle sarabande
Etonne le parc
Où, royalement, Eros bande
Son arc.

A vos traits d'or, enfant de Cnide,
Archer diligent,
Artémis joint le vol rapide
Des flèches d'argent.

Echo vocalise et s'égaie.
Un faune au poil roux
Parmi les bacchantes essaye
Sa flûte à sept trous.

Dans l'eau bouillonnante des vasques
Riches de cyprins,
Gronde le réveil des fantasques
Demi-dieux marins.

Tordant leurs croupes souveraines,
Les tumultueux
Tritons et les folles sirènes
Plongent deux à deux.

Les flèches font tourner les têtes,
Agacent les reins!
(Que de chûtes et que de fêtes
Aux verts boulingrins!)

Conque bruyante, aveux de lyre,
Et cystre moqueur,
Pour exaspérer le délire,
Célèbrent en chœur

L'illustre reine de Cythère
Et son Eros blond,
Dont le bras a vaincu la terre
Et le panthéon !

***

Evohé ! quelle sarabande
Etonne le parc
Où l'infatigable Eros bande
Son arc !

MAURICE J. LEFEBVRE.



L'Infante

—

Au Maître CAMILLE LEMONNIER.

Dans l'ombre recueillie et grave des couloirs,
Belle du morne deuil de ses vêtements noirs
Et de la sombre ardeur de son visage pâle,
Elle erre lentement, d'une lenteur royale.
Sa taille frêle penche à chacun de ses pas,
Trop frêle sous le poids trop lourd de son corps las.
Sur son front inquiet, chargé de rêves vagues,
Elle passe ses longs doigts fins cerclés de bagues,
Et, sous le velours brun des paupières, ses yeux
Se consument, brûlés par des éclairs fiévreux.

Solitaire, elle passe, étrangement hautaine,
Plus svelte dans la courbe exquise de sa traîne,
Ainsi qu'un songe riche, orgueilleux et fatal,
Parmi l'air assoupi du sombre Escurial ;
Car le voluptueux ennui donne à ses lignes
La grâce paresseuse et sévère des cygnes.

L'Infante passe, lente, en la douceur des soirs,
Dans l'ombre recueillie et grave des couloirs.

MAURICE DRAPIER.



Décadence et Renaissance

—

On a beaucoup dit que le XIXe siècle était une époque de décadence, et les poëtes des écoles qui succédèrent au Parnasse ont quelque responsabilité dans la propagation de cette opinion aventureuse. Elle est née dans les grandes villes où le milieu humain remplace l'ambiance énorme de la nature. Les arbres n'y apparaissent que prisonniers, dans les parcs publics et les jardins, ou bien semés le long des avenues de pierre dans lesquelles la plante respire à peine et se nourrit péniblement d'une sève appauvrie. Il ne reste plus, dans ce domaine, comme sujet d'étude, que les soubresauts d'une chair neurasthénique et dégénérée ; la sensation s'y informe aux choses qui se dévoilent lorsque, dans le désert des villes et des foules, les réverbères s'allument au sein du crépuscule et jettent leur clarté blafarde sur des visages fardés. Alors, c'est tout un monde étrange, épileptique et demi-fou qui surgit tout à coup. Il s'écoule dans une rumeur nocturne, s'éclairant au passage des lueurs que projettent les vitrines où s'étalent des splendeurs artificielles, s'illuminant des blêmes éclats de la lumière électrique et des globes qui flamboient sous les feuillages, dans les jardins traversés par des femmes de cauchemar, en une lourde atmosphère de parfums aphrodisiaques et violents. Au milieu de tout cela naissent des visions d'alcooliques et des rêves de décadence et leurs fantômes obsédants peuvent se revêtir de quelque maladive beauté.

Mais l'avenir n'est point dans ces milieux où vacillent les derniers reflets d'une flamme qui s'éteint. L'œuvre qui fit crier à l'agonie provient d'une minorité. Elle ne formule pas la tendance de l'âge moderne, ni le désir ni la pensée de l'Humanité nouvelle. Depuis des ans déjà, elle a quitté l'ombre artificielle des villes ; ils appartenaient à la génération de 1830 ces peintres qui, tout à coup, découvrirent le paysage et s'enivrèrent de ses apparences éparses, de ses harmonies multiformes, de ses triomphes et de ses joies. C'est lorsque les grandes doctrines dogmatiques s'écroulent, lorsque les religions meurent que l'homme aperçoit, au-dessus de ses systèmes fragiles et de ses cadres passagers, la nature qui baigne toutes choses de ses vagues lointaines et dont l'essence à demi-voilée appelle l'adoration.

Ce sont là des mouvements de renaissance ; non point des présages de chute et de mort. Ce qui

commence entraîne ce qui finit. Le futur et le passé s'entremêlent mais les heures s'écoulent, et de ce que les jours nouveaux ont transformé, il ne reste bientôt plus qu'un spectre insubstantiel qui se perd en vapeurs indécises. Aux prières impossibles, aux désirs stériles, s'opposent les cris d'espérance et les volontés fécondes. Certains portent en leur chair la sève sacrée qui vient de la terre maternelle, certains marchent à l'avant-garde et jettent la semence d'où doit monter la moisson des aubes prochaines : le dos tourné au couchant, ils dirigent la pointe acérée de la charrue vers cette partie du ciel où s'allument les premières lueurs.

Camille Lemonnier est de ceux-là. Il s'est inspiré aux sources éternelles et ses étreintes passionnées ont tenté de saisir la Nature insaisissable. A la déesse qui domine, il a élevé le temple que son œuvre exprime ; sa robuste fécondité chante le poëme éternel. C'est pourquoi, en un moment où l'on glorifie en lui l'artiste amoureux des choses et créateur d'une idéale vie, l'émotion qui me vient jaillit de l'inspiration profonde de sa pensée, de l'effort altier par lequel il montre la route et qui, plus que cent travaux littéraires et mille études critiques, donnent la part d'Humanité qui s'est incarnée en lui.

R. Petrucci.



Les Bâtisseurs de Villes

—

A Camille Lemonnier.

Bâtisseurs, Titans aux mains fortes,
Remueurs de monts et de blocs,
Faites surgir, des plaines mortes,
Les villes de fer et de rocs.

Villes d'amour, villes heureuses,
Où, pareils à des fruits charnus,
Les impudiques amoureuses
Offrent aux amants leurs seins nus ;

Villes d'Angelus et de prêches
Et de lithurgiques refrains,
— Ascension des âmes fraîches, —
Villes saintes des pèlerins ;

Villes d'émeutes, de discordes,
De tocsins à tous les beffrois,
Villes où de farouches hordes
Traînent des cadavres de rois ;

Villes de meurtres, de folie,
Toutes sont votre œuvre, Titans !
La tâche énorme est accomplie :
Dressez vos torses haletants,

Et plantez, d'un geste de fête
Dans la splendeur du soir vermeil,
Le drapeau rouge sur le faîte
Igné des palmes du soleil !

*
* *

Bâtisseurs de rêves, nous autres !
Atteindrons-nous jamais, comme eux,
Malgré nos courages d'apôtres,
Aux fiers sommets vertigineux ?

Rêves d'amour, parmi les roses,
— Flammes des cœurs, éveils des chairs, —
Villes d'ardentes gemmes roses
Où règnent nos dieux les plus chers ;

Rêves de foi, rêves mystiques,
Villes d'émeraude, au matin,
Où l'encens pur des saints cantiques
Monte vers l'astre levantin ;

Rêves de combats et de gloires,
Ces villes de rubis et d'ors
Où l'orgueil sonne les victoires,
Debout sur des monceaux de morts ;

Bâtisseurs d'œuvres téméraires,
Architectes de l'Irréel,
Quand pourrons-nous, comme nos frères,
Planter nos drapeaux dans le ciel ?

Charles Viane.



L'Absence

—

Au Maître Camille Lemonnier.

Aux pentes de l'Othrys, où sa blanche maison
Met à ses murs, suivant le temps et la saison,
La gaieté de la viorne ou des glycines claires,
Il ne gravira plus les sentiers solitaires.
La demeure est déserte et désert le jardin ;
L'herbe et la feuille morte ont caché le chemin.
Nul n'a cueilli, joyeux de leur couleur vermeille,
Le fruit de l'espalier et le fruit de la treille,
Car voici deux hivers que le vallon natal
Un jour vit s'éloigner — jour à jamais fatal —
Le maître hospitalier de la cabane agreste.
A l'heure où le bœuf rentre à l'abri du bupreste
Et que l'ombre du soir monte du Sperchios,
Voulant à l'horizon voir surgir Ilios,
Il partit, pour aller vers la Ville Lointaine,
Avec les Akhaiens reconquérir Hélène.
Il partit, plein d'espoir, jeune et vaillant guerrier,
Délaissant le pays et le toit familier.
Au bord du Simoïs il est tombé sans doute
Dans le combat glorieux ou la sombre déroute,
Frappé, malgré le casque à panache de crin,
Par la flèche acérée ou la lance d'airain.
La tranquille maison maintenant silencieuse,
Au fond du jardin mort sous la ronce et l'yeuse,
Garde le souvenir de celui qui n'est plus.
Le mur, qu'ombrage encor l'orme aux rameaux feuillus,
S'effrite et se revêt du deuil sombre des lierres.
De la cour et du seuil se disjoignent les pierres,
Et la porte, où sa main jadis laissa la clé,
N'ouvre plus le loquet que le temps a rouillé.
Seule, comme pleurant la tristesse des choses,
La source, que l'Avril couronne encor de roses,
Dit, pour le Voyageur parti vers d'autres bords,
Le regret de l'absence et le regret des morts.

Henri Liebrecht.



Oraison solue

—

Pour le Maistre.

Adoncques vivoit es beau pays de Flandres ung maistre es lettres, et escrivoit de si mirificque façon que faisoit plourer ou rire chascun selong l'humeur que luy plaisoit suivre.

Souloit passer heures de vesprées es parlottes doulcereuses emmy bons gaultiers et compaings de sa sorte, mais tant savoit et si bien conter ses contes, que les tenoit tous bouche bée et surprins es enchantement.

Ainsi doncques le prinrent moult ignares et guilmins, coquefredouilles et cervaux à bourlets, pour magicien et suppost du diable ; bernardines et sornettes, bourdes, menteries et cassades, cen pousselrent caphartz de cagots, et moynillons, gens à barbe raze et pieds ferrats. Pour lors vinrent bestes infectes, puantes, gluantes, baveuses comme pots à moustarde, lesquelles ne connaissoient rien es beau languaige et, pour preuderie infasme, vouloient arder es place publicque les paiges merveilleuses du maistre.

Et mentirent comme soulent faire vilaines gens qui querrent nuire à aultruy et distillent venin de calomnie.

Dirent qu'il avoit vendu son asme à Satanas, puisoit son encre es sang de bacelles es male semaine, dont lui venoit ralent d'obscène, et qu'il le falloit brusler, tenailler, cizallier, empasler, espaultrer, exenterer, escarbouiller, escarteler, débeziller. dehingander, carbonader comme meschants héréticques, décrétalictones du diable.

Quant à luy, ne pensoit de bon hait qu'à son beau pays brabançon, qu'il visitoit et descrivoit pour mémoire des plus jeunes, et descendoit souventes fois emmy les paoures et loqueteux, paillards, gens bottés de fein. pouïlleux et calamiteux des impasses et cours de mirascles, d'où revenoit chargé de contes neufs et d'amour lamentable pour les esclopés du sort, résidus de lhumain lignaige.

Pourtant, oyant icelles clamours, s'eschauffoit-il es son harnois et pensoit-il mélancholiquement :

« Bon droict ha mestier d'aide », et, chef ouvert, rebroussant rousse moustaiche, assoyant bésicles es hault du nez, parla herbaument à la populace et conta pour parabole l'histoire de Quiqu'engrogne :

« Pour lors, Messire Louis deuxième, seigneur et duc de Bourbonnois, bastissoit le castel de Bourbon l'Archambault; et ja, des vingt et quatre tours, ne restoit qu'une unique à parachever. Ains, quand il

voulust enfouir les basements d'icelle, virent les bourgeois de Bourbon que ceste tour battroit la ville et si, mirent la tourbe es esmoy. Messire Louis, tant rude et vilain, es la conjoncture, que souloit estre bon pour l'ordinaire, vint, au déjucher, bardé de fer des esperons jusques au heaulme, suivi des vieilles barbes de routiers, et si dict à son peuple :

» — Oyez, oreilles de Bourbonnois! A bon enten-
» deur ne fault qu'une parole: Peu me chauld couste et
» vault qu'icelle tour ploise ou déploise; on la
» bastira, qui qu'en grogne! »

» Et feust bastie la tour!

» Ainsi, fist le maistre, caphartz, cagots, moynillons, retrayeurs de rentes et bourgeois imbéciles, peu me chauld vostre ire : ma tour aussi la bastirai-je, qui qu'en grousse! »

Si doncques s'enfeurent confuez, cagots, caphartz, moynillons et bestes puantes, tous hurlants, criaillants, se heurtant aux coins, comme font hiboulx, chouettes et chats-huants, es rays du grand soleil.

Et le maistre très bon, s'esbaudissant de sa victoire, retourna devers ses amys et dict : « Ainsi, à ces diables, cependant que ilz durent! » Et, reprenant sa calame et son escritoire, se remit à escrire pour le plaisir et contentement de nos yeulx et espéritz.

. . . .

Adoncques vivoit es beau pays de Flandres ung maistre es lettres, et escrivoit de si mirificque façon que faisoit plourer ou rire chascun selong l'humeur que luy plaisoit suivre.

Souloit passer heures de vesprées es parlottes doulcereuses emmy bons gaultiers et compaings de sa sorte, mais tant savoit et si bien conter ses contes, que les tenoit tous bouche bée et surprins es enchantement.

. . . .

ÉMILE LE JEUNE.



Désir des Humbles

à l'auteur du *Vent dans les Moulins.*

Les hommes des hameaux, joints au peuple des bourgs,
Eventrant le troupeau des reîtres qui recule,
Allègres, d'un élan hardi, que l'œil calcule,
Pointent le fer des socs aux ors des brandebourgs.

Sifflant un vieux refrain rythmé par les tambours,
Ils besognent sans hâte aux feux du crépuscule,
Et, n'ayant point souci de gloire ou de pécule,
Font gaiement leur trouée à travers les labours.

Dans le soir leur faux rouge élargit son vol d'aigle,
Et, tandis que le sang pleut et s'égoutte au vent
Vers les sillons, où dort le germe obscur du seigle,

Sur l'immense charnier ils passent, en rêvant
A la moisson future, au cœur des morts surgie,
D'où naîtra le bon pain qui fait leur énergie.

MARCEL BOURCE.



A DEUX CHERS ETRANGERS

Adjuration

A CAMILLE LEMONNIER,
j'offre ces vers.

Vous êtes survenus, tels de vibrants rayons
De clair soleil, en l'Ombre humide, lourde et terne,
De la Maison reclose où, d'ennui, nous rayons
— Mon âme et moi — l'orgueil que l'existence berne!

Vous m'avez imposé votre Emoi virginal,
Epris et conscients des splendeurs de la vie,
Et touché de vos doigts le travail machinal
Où s'annule mon cœur, où ma raison dévie!

Par transports lumineux vous avez combattu
— En vain — mon dur esprit: comme un remords têtu
Ce travail machinal le mord et le maîtrise.

Oh! fuyez ma Maison! fuyez ce mauvais lieu
Où l'Ennui cénobite append sa coule grise
Et fait douter de la sérénité de Dieu!



Vers Elle...

de mystique aspiration...

L'âme vainc notre orgueil, notre désir charnel;
Son vouloir hypnotique a des clartés vibrantes
Qui révulsent le cœur : ce piteux criminel
Goûte, à leurs éclairs blancs, de saintes épouvantes!

Et j'ai la vision d'un lumineux héros
Terrassant avec gloire, au flamboiement du glaive,
Un monstre membraneux, surgi du vieux chaos,
Et qui, bavant d'horreur, se tord et se soulève....

L'âme élit la force et la grâce — la beauté!
Mais, vois ces rouges soirs: par leur silence morne
Règne la plaine grise, et l'esprit agité
S'effraye aux vagues bruits dont l'ombre sourde corne.

Sens-tu l'oppression, l'angoisse où se dément
L'âme superbe, ardente aux jeux immensément
Devant ces rouges soirs de deuil expiatoires,
Que brûlent les splendeurs d'accablantes victoires!

GEORGES LEBACQ.



Notre Chair

—

A CAMILLE LEMONNIER.

La séance levée, le comité de rédaction descendit au café. Les aînés n'y accompagnèrent pas les jeunes, sauf Mathieu, le plus vieux de la bande, un doux anarchiste de quarante ans qui écrivait tous les deux mois six beaux vers pieux et résignés. A peine attablé, Coquard, le cadet de la revue, qui n'avait soufflé mot tout à l'heure, dans la crainte d'être exclu par les fondateurs de la maison, Coquard s'emporta tout à coup:

— On discute, on discute, dit-il, et finalement, on reste dans le cul de sac désolant du *statu quo*. Qu'avons-nous dit? Rien. Nous avons promis une collaboration plus assidue, c'est tout! Où allons-nous? Nulle part. Nous sommes *éclectiques!* Un fameux mot...C'est bête comme une anthologie...» D'une voix lente, Mathieu l'interrompit: « Vous manquez d'initiative, voilà tout. Moi, je ne vois rien à redire que votre lâcheté. Vous êtes lâches. Vous avez des idées, des amitiés et des maîtresses monotones, impossibles et surannées: elles vous trompent toutes et vous les conservez, par lâcheté. Vous êtes religieux aussi par une habitude méprisable et malsaine: cela vous débarrasse du vide opprimant de l'athéisme et vous sauve de bien des choses encore, vu que vous résolvez, sans trop de compromission, grâce à cette vieille tangente, des problèmes moraux très difficiles et des questions d'honneur où le duel n'a plus que faire. Vous préférez le plus souvent, par esprit de conciliation, vous confondre en excuses, vous dérober derrière une philosophie altruiste, plutôt que de compliquer votre existence par des blessures ou des brouilles salutaires mais fatigantes. Vous vivez le plus *facilement* possible. Vous apportez dans votre commerce avec autrui, une sereine insouciance qui ne vous crée plus de lien et qui vous donne un avant-goût de l'irresponsabilité consciente. Vous ne lisez jamais que des livres un peu gris, pernicieux et caressants où l'action court à la dérive sans qu'on s'en aperçoive. La réaction des pensées fortes vous fait mal et vous les évitez. Vous aimez beaucoup les musiques anciennes, les peintres primitifs et les vers, les vers libres, cette forme de la lâcheté poétique. Vous ne trouvez rien à dire en dehors d'un vocabulaire courant et misérable, vous ne parlez jamais qu'avec les mêmes mots usuels, toujours employés, usés jusqu'au sens par des millions de lèvres, des mots ingrats, effacés, insipides, passant partout, des mots qui ne sont que le billon terni de notre belle langue. Vous ne tenez d'ailleurs à posséder aucun talent bien caractéristique: cela vous donnerait plus d'ennemis, n'est-ce pas, que la méchanceté qui vous est inconnue, car elle procède de l'énergie. Le monde vous prend pour des timides avertis et très fins et vous savourez à vos heures, avec dépravation, le remords de vous connaître cyniques et indolents, comme vous êtes et c'est là une volupté essentielle et déprimante qui vous agrée plus que tout. Je vous le répète vous êtes tous lâches ici, si lâches qu'aucun de vous ne se lèvera pour me demander raison...

— Pourquoi veux-tu qu'on se fâche?

— Ça nous amuse ce que tu nous dis-là...

— Voyons, où te plaît-il d'en venir?

— A votre cœur.

— Présent!

— Il est noyé d'un vice inerte votre cœur. Cela ramène parfois à la santé que d'être confronté avec son mal. Je vais vous conter une histoire qui vous ressaisira peut-être par la pitié.

— Une histoire ?

— Aïe !

— Ça s'intitule ?

— Si l'on éteignait les lampes afin de mieux dormir?

— Voici. Vous savez que je suis commerçant. Or, une après-midi de décembre, j'enrageais a Momignies ne sachant que faire avant l'heure de mon train. Je n'avais rien vendu, aussi ne pouvant contenir mon impatience, j'allai droit devant moi dans la campagne dévastée par l'hiver et au bout de dix minutes, pestant contre tout, la clientèle, le froid, l'horaire des chemins de fer et la solitude du pays, j'entrai dans un café. Il était désert mais propre, un poêle ronflait au milieu. Je commandai une chope et m'assis dans un coin, près de la porte.

Une jeune femme en noir qui pleurait près de la cheminée vint me servir en s'essuyant furtivement les yeux. Sa démarche était comme retenue, empreinte d'une résignation émouvante mais exquise. Ses trente ans n'avaient point dû l'épanouir, cependant sa beauté qui fleurissait à peine transparaissait délicate et meurtrie sous des riens imperceptibles comme une convalescence sous le rythme du pouls et la tiédeur des mains. Un deuil récent lui donnait sans doute cette distinction. Très gauchement, je lui parlai du ciel gris, de Bruxelles, des trains espacés et lui dis combien j'étais morfondu d'attendre, car je me sentais d'une indiscrétion flagrante à force de détailler, sans souffler mot, le charme de son front maladif, de son teint pâle et de la ligne amère de ses lèvres où semblait se glacer un baiser mort. Elle sourit et voulut me consoler en m'assurant qu'elle pouvait se plaindre plus que moi, puisqu'elle vivait toute seule avec son fils à Momignies.

Un enfant d'une dizaine d'années se renversait sur elle qui avait repris nonchalamment sa place, près de la cheminée.

— C'est votre garçon, ce petit ?

Elle fit « Oui » de sa jolie tête pensive en le couvrant d'un regard amoureux et doux.

Elle fixait parfois la porte avec un air impatient.

Tout à coup, un jeune homme entra qui devait être de la ville, car sa mise correcte et son allure élégante n'avaient rien d'un villageois endimanché.

En le voyant, la patronne se leva et sans s'attarder à ma présence, l'apostropha avec une nuance de supplication singulière :

— Tu n'es pas parti ?

— Mais non... après notre entrevue, j'ai été dire bonjour à ce vieux Morville qui vit ici en sauvage comme un sanglier. Il s'occupera de toi et tu ne manqueras de rien, grâce à lui... c'est un ami sûr... Il m'a promis qu'il te tiendrait plus souvent compagnie et surveillerait les progrès de l'enfant... Tu seras moins seule, comme cela...

— C'est parfait, dit-elle d'une voix contractée... Et puis, qui sait ? Morville te remplacera peut-être et m'épousera, n'est-ce pas? Tu arrangeras ce mariage, tu te moqueras de tout, ensuite, tu seras libre...

— Tu m'en veux bien.

— Tu me tortures en me montrant combien est vide la place où fut ton cœur. Mais je ne t'en veux pas. Je me révolte de la malhonnêteté où tu crois que je plierais à force de détresse. Je me révolte de te trouver ainsi avec des paroles cruelles, mais je t'excuse. Il faut avoir beaucoup souffert pour devenir méchant. Tu as beaucoup souffert et l'on doit pardonner à la souffrance. Fais-en de même si tu reconnais que ton abandon m'a rendue méchante.

Subitement, elle fondit en larmes, écroulée sur sa chaise. L'inconnu s'était assis en face d'elle. Le tuyau du poêle les séparait. Le petit debout et tout pâle près de sa mère sanglotante, regardait la scène de ses yeux clairs où tremblait l'innocence. L'inconnu ne bougeait pas, affreusement isolé, comme s'il venait de proférer des choses odieuses sans convenir tout haut de son remords. Il se ressaisit pourtant :

— Écoute, dit-il, tout à l'heure, tu t'es emportée injustement

— Injustement ?

— Mais oui, la colère empoisonne tes mots. Je sais que tu es bonne et brave et je t'aime comme jadis. Pourquoi ramènes-tu tout à toi. sans comprendre, avec un égoïsme obscur? Ton existence est simple et n'a rien, en somme, de redoutable, car tes jours sont faciles n'était leur solitude : aussi bien y es-tu pour ainsi dire accommodée maintenant...

Elle voulut l'interrompre, mais il continua :

— Enfin, tu chéris ton fils et j'entends qu'il est d'un grand secours à ton âme meurtrie. ., ton fils .. il a bien changé... c'est presque un homme, maintenant. . Tu ne lui parles jamais de moi, sans doute... Il est beau comme toi, mais ne me connaît point. Tu jouis de ses caresses naïves et confiantes... Moi, je n'ai rien de lui. Vois comme ma présence lui paraît étrangère... Tu parles de souffrance. Tu n'as pas celle-là .. L'ai-je voulue ! J'ai été détourné de tes bras malgré ma volonté. Toute ma faute est dans ma faiblesse même. Mes parents, mes amis, ma.. lâcheté m'ont ensemble empêché de vivre près de toi. J'étais étudiant lorsque tu m'as connu ici, à Momignies, où je passais mes vacances près de Morville. Tu ignores combien il est difficile à un jeune homme de gagner sa vie, lorsqu'il n'a rien qu'un peu d'intelligence, les mains honnêtes, inaptes à tout métier et un père, ambitieux et avare qui, après vous avoir fait instruire supérieurement, exige qu'on rapporte tout de suite, comme un capital bien placé. J'ai donc biaisé et j'ai mis à profit des relations de famille pour épouser une femme riche, qui n'est ni jeune, ni laide, ni jolie, mais bête, coquette et stérile. Grâce à sa dot, j'ai repris une industrie que mon père se serait toujours refusé à acquérir pour moi Mes affaires prospèrent admirablement. Je suis malheureux. Je vis dans une sorte d'insomnie accablante et fièvreuse. Il n'est rien au monde pour me reposer que ton cœur confidentiel et doux et mon fils, notre chair, qui te ressemble comme un ange Et je n'ai ni l'un, ni l'autre, je suis seul. Il y a des jours où je suis comme un fou à désirer la mort de ma femme, une mort qui nous unirait, enfin ! C'est odieux .. Comment veux-tu, après ceci, que je sois l'ingrat que je semble ? Je prends une heure d'expiation et de franchise et viens te voir, toi... et l'enfant qui ne m'appellera jamais

son père!... Est-ce ma faute à moi, dis, est-ce ma faute si la vie m'a biseauté le cœur comme une carte de tripot?

Durant ce discours incohérent, la patronne avait été comme distraite, suivant des yeux la pointe d'une de ses pantoufles. Inlassable, elle la faisait aller et venir sur les chaussures de son amant qui avait les jambes étendues et croisées devant elle. Elle s'arrêta tout à coup et soupira :

— Tu n'aurais pas dû revenir, je n'aurais jamais rien su... Je me serais peut-être consolée en te haïssant dans l'ombre. Cela me sera désormais impossible. Je n'aurai pas cette volupté mais seulement l'amertume de t'aimer toujours Ne parle plus, va-t-en, j'en ai assez...

Il y eut un silence, puis lentement, tous deux pleurèrent toutes leurs larmes devant l'enfant qui restait interdit au seuil de ce grand désespoir.

Tout sombrait misérablement par la force des choses et rien n'était plus humainement triste que cette liaison défunte qui se détachait, tombait d'elle-même, sans bruit, comme une feuille morte tombe, comme une cendre qui se consumerait. Furtivement, sans être aperçu, après avoir vidé ma chope, j'ouvris la porte et m'échappai.

— Et c'est fini? demanda l'un des auditeurs narquoisement?

— C'est fini. J'ai appris qu'avec son pauvre enfant cette femme s'asphyxia et je sais que le séducteur expie son crime dans une force intérieure, virtuelle et rongeante qui tourne peu à peu au poison des plus amers regrets! Ah! s'il pouvait recommencer sa vie, celui-là. Avec quel espoir, avec quelle énergie fortifiante, avec quelle fierté dédaigneuse, il affronterait toutes les misères et travaillerait sans merci entre cette compagne qui serait *sa* femme et cet enfant chéri qui serait légalement *son* fils. Son fils reconnu aux yeux de tous, son fils à lui! Il en aurait fait un homme, un grand homme sage et glorieux... Hélas, c'est la juste rançon des lâches que ce courage rêveur, terrible et décuplé qui ne peut plus agir...

— C'est ça, ton histoire, ce n'est que ça ?

— C'est ça. C'est un simple fait divers, n'est-ce pas, un peu fade, un peu banal comme les douleurs d'autrui qui nous semblent toujours ridicules... tandis que les nôtres...

Le narrateur se tût un instant, puis reprit, avec un accent brusque et voilé, qu'un sanglot tout à coup déchira comme un éclair :

— Eh oui, Messieurs, mon histoire... ce n'est que ça, mais... c'est *mon histoire!*

GABRIEL DE SART.



Le dernier Blasphème

—

Au Maître CAMILLE LEMONNIER.

L'anathème divin précipite la nuit
Sur le suprême jour que connaîtra la terre,
Et le ciel rongé d'ombre est comme un grand cratère
Ouvrant son précipice au soleil qui s'enfuit.

De son rêve de gloire, abattu, reconstruit
Sous les feux que crachaient la révolte et la guerre,
De son immense orgueil dans le marbre traduit,
L'homme garde à ses pieds quelques grains de [poussière.

Le sombre bâtisseur de tours et de cités
Qui fit boire le sang des siens à ses fiertés
Voit s'écrouler les bois, les monts, les cieux, les astres.

Puis écoute la voix de Javêh retentir
Comme un coup de tonnerre au travers des désastres :
— Le monde renaîtra, mais tu dois m'obéir.

II

L'enfant né de Kaïn, l'héritier des faux anges,
Ne s'est pas incliné sous les mots du pardon ;
Il se dresse et s'écrie : — O, Dieu, toi qui te venges
Des pères dans les fils, quel est ce nouveau don ?

Je n'ai jamais goûté de plaisir sans mélange,
Tout fruit qui vient de toi m'est un mortel poison,
Cherche ailleurs tes jouets, je sais ta trahison
Et ne veux plus manger ma douleur en tes fanges.

Je suis le criminel façonné de tes mains,
Si tu m'avais créé vers de meilleurs destins
J'espèrerais en toi mais non pas en moi-même.

Meure donc mon vieux cœur, cet abîme béant
Rempli de désespoir, de haine et de blasphème :
— Maître, je suis mon maître et j'aime le Néant.

CHARLES GOVAERT.



Imprimerie M. Dekonink, rue du Fort, 16, — Bruxelles

QUATRIÈME ANNÉE — TOME IV — 15 AVRIL 1903 N° 24

LE THYRSE

Revue de Littérature, d'Art et de Critique

SEMI-MENSUELLE

Rédaction et Administration :
16 — RUE DU FORT — 16
BRUXELLES

ABONNEMENT :
UN AN. . 5 francs | SIX MOIS fr. 2.75
Pour l'étranger le port en plus.
L'abonnement annuel part du 1er mai.

EDITION DE LUXE
TIRÉE SUR HOLLANDE VAN GELDER
PAR AN : 10 francs

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviendront à la Rédaction.

Un Incident artistique

—

Il est plaisant de voir avec quelle condescendante ironie et quelle prudhommesque suffisance les journaux relatent et commentent tout événement artistique. Quotidiens et revues ont fait ces jours derniers un certain bruit autour d'un fait qui s'est imposé à leur sereine indifférence. Comme l'on sait, Mme Sarah Bernhardt a donné à son théâtre le chef-d'œuvre racinien, la plus traditionnelle peut-être et à coup sûr la plus purement archaïque des tragédies françaises. Jusqu'à présent, dans les œuvres où elle joue des rôles coupés à sa taille de moderne comédienne par un Sardou ou un Rostand. Mme Bernhardt s'était montrée digne de la tâche qui lui était assignée. Mais son habituel à-proprio appliqué à Racine devenait esthétiquement attentatoire et séditieux. Il avait semblé cependant, en dépit de l'indignité même, que l'impeccable actrice bourgeoise fût inviolable. Tout artiste a eu maintes fois l'occasion de constater le relatif talent de celle que les neveux sarceyens ont pompeusement affublée du titre de « grande tragédienne »; mais nul n'avait eu la franchise, l'on pourrait dire le courage, de protester contre les présomptueuses prérogatives et certains droits par trop abusifs dont Mme Bernhardt assumait la responsabilité. De fait, à une époque d'endémiques bassesses et d'obligatoires lâchetés, il faut plus de pure fierté et de conscience qu'on ne semble le supposer pour secouer par un acte de libre volonté, si futile soit-il, la morne torpeur qui nous enveloppe et nous imprègne. Le Porte-Verbe a oublié le temps où il était Porte-Glaive et Porte-Croix. Il s'est accoutumé aux plus flagrantes injustices, aux plus évidentes déraisons, aux plus repoussantes laideurs; son noble mais funeste dédain, né d'un siècle pusillanime, l'a insensiblement amené à tolérer la profanation du Beau et du Vrai. Le *genus irritabile vatum* s'est endormi en une indifférence qui aujourd'hui est devenue moralement subversive puisqu'elle menace l'essence même de l'art. Quelqu'un cependant, en cette circonstance, devait se dresser pour attester qu'il n'était point impunément permis d'outrager Racine et le grand Art des maîtres d'antan. Quelqu'un s'est dressé qui a protesté et flagellé, comme il convenait, la fantaisiste interprète du sublime rôle qu'est celui d'Hermione dans *Andromaque*. Inutile de dire l'indignation de la foule adulatrice qui assistait à la première avec cette obséquieuse et servile admiration béate que témoigne ingénûment toute foule au spectacle d'une vilénie ou d'une grotesque stupidité. Nous n'entreprendrons non plus de relever les insanités auxquelles nous a accoutumés la gent journalistique. La presse, en cette occasion, s'est maintenue au niveau que nous savons. Nous nous bornons ici de commémorer le fait en son mobile et en son effet esthétiques.

L'on connaissait Mme Sarah Bernhardt dans *Phèdre* : elle y donne de la fille de Minos une figurine languissante et frêle, pleine d'un charme morbide, séducteur certes, mais qui demeure contradictoire à la tragédie où les défaillances et les morts même conservent de la force et de la sérénité. Tout y doit être héroïque et la mort d'un héros épouvante encore la multitude.

La tragédie est l'art souverain puisqu'il crée vivante l'humanité idéale, et c'est le plus activement moral puisqu'il figure l'existence du Divin dans le monde et sa réalité. L'interprétation doit conserver le triple caractère de majesté dans la tenue, de beauté dans la mimique, de lyrisme dans l'élocution. Le moindre geste doit être grand sous peine de ne pas être. Fille

du ciel, la tragédie nous parle d'un séjour d'harmonie et d'ineffable beauté : l'eurythmie est sa vie même.

On pouvait espérer que Mme Bernhardt réaliserait une Hermione, qui ne serait pas racinienne, mais qui conserverait néanmoins assez de fragile beauté pour être subie. Le premier acte fut joué en mélodrame, avec des violences et des éclats de voix : on ne devait guère exiger plus de la troupe habituelle de la Place des Nations. Mais à partir du second acte, ce fut pour le spectateur une stupéfaction qui s'accrut jusqu'à la fin du quatrième. Mme Bernhardt était couchée dès le lever du rideau ; elle parlait — si l'on peut appeler parole un gazouillis indistinct — elle parlait à Cléone ; elle reçut Oreste dans cette même attitude, se levant sur son séant parfois, se rasseyant, puis félinement s'allongeant et pétrissant les coussins. Avec quelques variantes et un éclat de rage — brisé et rauque d'ailleurs — à la scène du quatrième acte où Oreste sur le poing d'Hermione devient un faucon, elle continua de la sorte. Elle marmottait les vers. Cette poésie sublime où la mélodie autant que la moindre épithète concourrent à susciter l'émotion, elle la réduisait, dans chaque tirade, à un ou deux vers qu'il lui plaisait de souligner. Elle avait des joies de fillette et des gamineries de geste : en un mot une parisienne à qui prendrait la fantaisie d'adapter le langage de Racine à ses scènes d'intérieur.

Mais l'abomination atteignit son comble à la scène finale du 4me acte. Dès lors il fut aisé de voir que la prétendue « interprétation nouvelle » était un prétexte, masque de faiblesse et d'incapacité. Couchée encore, Mme Bernhardt gémit avec lenteur et mièvrerie les deux réponses formidables et terribles lancées à Pyrrhus. On eut dit une flûte au son argentin ironisant dans quelque galant concerto. Le résultat était exactement celui qu'offrirait un peintre à tempérament de Boucher agrémenté d'une pointe de Gavarni s'il osait copier ou imiter Michel-Ange Le rôle d'Hermione s'enlisa dans cette interprétation sénile. Enfin pour prononcer les quatre derniers vers de la dernière réplique, Mme Bernhardt se leva et dit, tendant le bras, cette fois avec une véritable furie :

Ces dieux, ces justes dieux, n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec toi m'ont lié,
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne :
Va, cours, mais crains encor d'y trouver Hermione !

Mais sur le dernier hémistiche la voix, conduite hors de son diapason, creva littéralement. Le rideau tomba : un tonnerre d'applaudissements retentit. A cet instant un coup de sifflet strident, prolongé et repris coupa le tapage admiratif. Ce fut un tumulte indescriptible, tel celui d'*Hernani* ou cet autre, si merveilleusement décrit dans la fameuse « Emeute au théâtre » du *Vice suprême*.

La représentation d'*Andromaque* par Mme Sarah Bernhardt constituait un défi lancé à la tradition sacrée de l'art par une actrice sans scrupule et sans idéal. Et nous ne pourrions mieux le combattre qu'en reproduisant la spontanée et éloquente défense esthétique — j'allais dire l'exécration véhmique, de Gabriel Boissy, récemment publiée par un quotidien.

« ...Comme directrice et comme actrice, Mme Sarah Bernhardt s'égare. L'ignorance archéologique n'est plus permise aujourd'hui, surtout une ignorance qui tient du défi. A ce théâtre, la cour du premier des Eacides (environ XIVme et XIIIme siècle avant Jésus-Christ) évolue dans un palais persépolitain (VIme ou IVme siècle avant Jésus-Christ) et ce palais s'orne de vases dits *à figures noires* qui sont du Xme. Des nègres figurent dans la suite d'un ambassadeur hellène ! M. Faguet a dit le ridicule de la disposition scénique. La tragédie y devient drame.

» Les poètes tragiques ne précisent généralement pas le décor, l'accessoire, ni le costume. La tragédie est un art de synthèse ; ce qui disperse l'intérêt, ce qui ne concourt pas au jeu psychologique, ce qui localise l'action, elle l'écarte. C'est un art où les sentiments et les situations humaines se présentent seulement en leurs caractères de permanence et d'universalité. L'exactitude du détail y est inutile, la vérité psychologique devant absorber l'attention. Le vêtement doit simplement être beau, permettre des lignes harmonieuses et expressives ; il faut écarter tout accent de temps et de lieu ; aussi la draperie grecque, en sa sobriété, est-elle indiquée.

» Les attitudes doivent être sculpturales ; l'élocution lyrique et hiératique et la voix un commentaire musical.

» Le tort essentiel de Mme Sarah Bernhardt est de ne s'adapter jamais à un rôle, de les adapter à elle-même et de *se* jouer toujours. Son interprétation vaut s'il existe quelque rapport entre son naturel et le rôle.

» Or, l'Hermione frivole, capricieuse, décadente, qu'est Mme Sarah Bernhardt est un personnage de Musset, de Marivaux parfois, jamais de Racine ! C'est une Hermione de boudoir. Les gestes sont courts, saccadés, brisés, nerveux. Le nerf est maladif : il caractérise notre époque ; les statues grecques ont des muscles qui signalent la force calme et constante. Elles se meuvent avec lenteur et assurance. La colère chez Sarah est un tapotement de mains, la rage un haussement de croupe ; elle assure ses coussins avec des mouvements de salon et menace Pyrrhus comme une Montmartroise menace son amant d'une cruelle rosserie.

» Les attitudes sont parfois jolies en elles-mêmes ; mais joli n'est pas une épithète de tragédie. Sarah joue couchée, avec des poses d'odalisque. Elle est couchée ou assise, une heure et demie sur deux. En

outre, Sarah déblaie, elle déblaie Racine, cette femme! Et dans Racine, elle cherche des effets.

» Après la seconde manifestation, pour laquelle cette fois quelques amis me secondaient, Mme Sarah Bernhardt désira voir les siffleurs. Elle nous remercia ironiquement des ovations que lui valaient nos sifflets. Elle ne parut pas comprendre la défense esthétique que nous présentions. La gloire de Mme Sarah Bernhardt rendait nécessaire cette protestation. La jeunesse studieuse et ardente ne lui laissera pas moderniser Racine. Le présent est notre œuvre, le passé doit rester immuable dans ses conceptions et dans ses formes. »

De telles paroles mériteraient un écho parmi ceux qui croient encore à une pure et traditionnelle, à une immuable et intransgressible doctrine de Beauté : nous ne pouvons que louer la Rose + Croix qui, ces derniers jours, rayonna encore une fois d'un fugace mais splendide éclat par le verbe ardent d'un de ses nouveaux et futurs défenseurs.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS.



L'Ephèbe

—

A CHARLES VIANE, cordialement.

Le soir s'est alourdi de languissants parfums....

A l'horizon, là-bas, où les soleils défunts
Ont disparu baignés de pourpre et de lumières,
Etouffant l'hallali vainqueur dans les clairières,
Un voile de vapeurs se traîne sur les bois;
Et l'ombre est, maintenant, pleine de vains effrois.

Au milieu de la nuit énervante et perverse,
L'Ephèbe se promène, et sa marche se berce
A la fanfare étrange et frêle des odeurs
Qu'exhale en frémissant l'âme triste des fleurs.
Dans ses grands yeux profonds et meurtris d'insomnie,
On voit se dérouler la longue théorie
Des rêves douloureux et des espoirs lassés
Que l'Ange des plaisirs mauvais a dispersés.

Pourtant, au loin, s'élève un chœur de voix heureuses
Qui chante la douceur des sentes amoureuses
Et le plaisir de vivre et le bonheur d'aimer
Dans le silence que l'heure vient embaumer.

Mais rien ne le distrait des scènes qu'il évoque
De volupté cruelle et d'amour équivoque
En des jardins brûlés de désirs épuisants,
Par des soirs alourdis de parfums languissants.

MAURICE DRAPIER.

Le Verbe de la Haine et de la Volupté

—

L'Être s'éveilla, dans cette maladive aurore, à l'heure où les flammes rouges d'un primitif soleil brûlaient d'une lueur malsaine son lit de glaise. Il étira longuement ses membres terreux où dormaient encore les virilités, insoupçonnées de lui-même, et son œil inconscient dévora lentement les rayons inconnus de l'astre qui mordaient violemment sa face, comme des baisers cruels.

Les rêves n'avaient point assailli son sommeil, et la brute sentait tressaillir ses entrailles dans une grande faim.

Dans son cerveau, voilé de brumes et où dormait la joie des désastres, la mémoire était disparue des proies sanglantes. A ses ongles de pierre, pourtant, les dépouilles y étaient attachées encore. Ses yeux s'ouvraient sur des lumières ignorées, et ne reflétaient pas la lueur douteuse des étoiles des soirs amers. Car les heures s'écoulaient dans un éternel oubli. En vain, autour de lui, aux antiques jours du monde, les premières splendeurs se déroulaient devant ses regards, fermés aux mirages.

Les bruissements convulsifs des eaux sous l'étreinte du grand vent des tempêtes primordiales, le déchirement des foudres, les immenses hurlements des monstres, solennelles évocations de la planète où s'exerçaient autour de lui les fatalités, faisaient se terrer la bête humaine, mais n'avaient pu planter dans son cerveau le dard brûlant de la pensée. Car son âme plongée dans l'éternité, restait solitaire aux gouffres du silence.

Et les joies n'étaient point nées sur la terre, où vivait le sombre enfant des voluptés futures.

Autour de lui, sur les limons, où fourmillaient les germes, des lueurs écarlates couraient comme des serpents de feu, et faisaient resplendir la puissante verdure des plantes étranges, dont les feuilles s'allongeaient comme des mains et dont les fleurs aux couleurs ardentes surchargeaient l'air de fauves parfums.

Sur la terre en travail, fécondée du feu des astres, s'échappaient des vapeurs lourdes et empoisonnées, dans cette matinale langueur. De longs remous convulsaient les eaux profondes, où s'agitaient les premières formes.

Le silence régnait dans les êtres et dans les choses, sur la terre où le rêve n'était point né.

Cependant, dans les fleurs et les magies douloureuses de l'aube, sous les lentes vibrations d'une monotone lumière, les eaux s'entrouvrirent et les monstres informes et splendides apparurent.

Dans les vagues tièdes et troubles, ce fut un déroulement fauve et lumineux de dragons glauques, dont les cuirasses métalliques et flexibles lançaient des

volcans d'éclairs. Tordant leurs croupes pleines d'étincelles, les uns coulaient sur les vagues comme des fleuves d'horreur et de feu, d'autres, lançant vers le ciel morne leurs têtes vipérines, s'avançaient sur les flots comme de lents navires. D'autres, ouvrant des gueules pleines d'une rouge faim, trouaient la lourdeur de l'air de leurs grands hurlements. De larges tortues mouvaient sur les rivages, parmi les glaives des joncs puissants et durs, leurs carapaces d'où jaillissaient des torrents de pierreries.

Tous, poussant d'énormes rauquements, s'éveillaient comme de rêves monstrueux, pour la recherche des proies.

Et l'homme, caché dans les roseaux des rives, vit avec terreur la grande bataille des bêtes sublimes.

Dans l'émerveillement du pourpre matin, elles se ruèrent, soulevant les flots de la mer sombre, entrelaçant leurs queues torses et sonores. Des flammes jaillirent de leurs naseaux et les ongles de corne s'enfonçèrent dans les flancs fleuris de grandes blessures. De pourpres ruisseaux rayèrent bientôt la mer et l'air retentit de cris éclatants. Et tandis que, sur les carnages, attendant la curée, des oiseaux étranges aux yeux sanglants, planaient comme des aigles d'épopée, en répandant le somnolent vertige de leurs ailes, l'homme sentant trembler sous une peur ignoble ses lourdes mammelles velues, aperçut un immense lézard à tête d'oiseau qui, immobile sur ses pattes trapues, le regardait fixement de ses larges yeux d'or.

Alors, d'une fuite éperdue, il s'enfonça dans l'ombre de la forêt boueuse, ensanglantant ses membres nus aux lames tranchantes des roseaux.

La bête cherchait la proie qui calmerait ses entrailles irrassasiées; l'Être allait, humant de ses narines de fauve les pesantes émanations qui lui apportaient l'attractive odeur des nourritures terrestres. C'est pourquoi la peau de ses pieds dure comme de la corne reconnaissait le sentier frayé dans la chasse quotidienne, à l'abri des clameurs redoutables et loin du mugissement des monstres ; son bras n'avait pas encore aiguisé le couteau ni taillé la hache de pierre.

Il allait, sombre, morne et sans voix, dévorant les restes des festins des bêtes farouches, la nature l'ayant fait le plus faible et nul, parmi les êtres de sang et de mort qui peuplaient les savanes primitives, ne le redoutait.

L'amour n'avait point encore délié son âme ni fait planer sur lui ses rêves et son orgueil sacrés, en en faisant jaillir les flammes dévorantes du verbe. Aussi, allait-il par la terre muette pour lui, dans la torpeur d'un éternel silence et marchait-il dans les forêts barbares. plein d'un bestial effroi.

Nulle voix dans ce monde inconnu ne s'était fait entendre et ne lui avait parlé de sa divinité future; nulle main n'avait clos ses paupières pour les longs sommeils. Aussi restait-il indifférent aux gloires des aurores et aux sacres des sublimes crépuscules, et il s'endormait chaque nuit, repu et sanglant, rempli de puissants frissons.

Il avait, jusqu'à ce jour, vécu dans l'ignorance des malédictions; rien ne l'avait encore averti du grand réveil futur de son âme, enveloppée dans sa gaine de fugitive animalité. Les cieux étaient restés moroses et son âme, pure des péchés, n'était point encore sanglante.

Il porta donc sa course aveugle par la sonore forêt de roseaux, hantée des monstres, sous l'ombre humide des fougères qui protégeait sa fuite.

Les fortes lueurs du soleil faisaient craquer les tiges et il entendit beugler autour de lui des clameurs de rut et de sang. Un long tremblement le secoua et ses nerfs se crispèrent de détresse, car il sentit ressurgir en lui, matériellement, les antérieures et lassantes images des bestiales possessions.

Aucun éveil de tendresse n'avait jusqu'alors brillé sur ses sauvages embrassements.

Le souvenir des âges d'amour s'était fané aussitôt, comme les fleurs puériles d'un frivole printemps.

Bravant alors la terreur qui mordait ses flancs, l'Être aspirant à pleins poumons la joie de vivre, dans les terribles aromes des bois se mit, comme les bêtes de la forêt dont il entendait monter autour de lui les cris de passion sinistres, à errer plein de faim et d'amour. Une fièvre rouge le tordit et sous les flèches empoisonnées d'un sourd et lent désir, il mordit en d'angoissants baisers ses dures mammelles, où se résumait une ancestrale féminité.

Maintenant les cieux flamboyaient et des effluves mortels s'élevaient des marais spongieux de la forêt nuptiale; la brute, qu'enveloppait encore le sombre manteau de l'éternité, marchait, faisant rouler sous ses pieds qu'ils déchiraient les durs silex. Il se traînait pensif et sanglant dans le mystère de son noir silence et les flammes du radieux midi.

Pour lui, rien n'existait des fallacieux Edens où l'âme des êtres s'affranchit et s'unit sous le mouvant parfum des roses pleines de rosée, et nul astre n'avait éclairé de son espoir son exil. Parfois, pourtant, ses sens meurtriers s'étaient enivrés dans des amours sinistres comme ceux des bêtes qui rugissaient autour de lui, et voilà que ses yeux avides et sans pensée, ses regards où son âme en sommeil ne parlait pas encore, cherchaient dans les aromes des bois et la senteur des larges fleurs, la mâle et barbare compagne qui apaiserait la fureur de ses flancs.

Il la rencontra parmi la lumière et les parfums exaspérés, le front ceint de fleurs sauvages et vierges, quand les monstres lassés avaient enfin fait taire leurs furies. Et des râles montèrent et retombèrent sourde-

ment des mystères de la forêt, des splendeurs du ciel, du lourd calme des eaux.

Il la vit, traînant comme lui ses membres blancs qu'avaient souillés les limons mais où dormaient les virilités, les douleurs et les gloires. Ils se regardèrent de leurs yeux aux lueurs mortes et une haine réciproque et soudaine, gonfla leurs cœurs, comme si l'humanité prête à briser le cercle éternel, protestait par une suprême révolte contre les fatales et inévitables sanctions. Mais tandis que la soif de leurs lèvres les dévorait, et comme il la regardait ainsi qu'une proie promise et attendue, un sourire d'enfant, vain et cruel, erra sur la bouche sanglante de l'Eve sombre.

Leurs bouches, muettes encore, ne pouvant proférer la force auguste des désirs, les cercles vertigineux de leurs volontés promptes à s'unir s'emmêlaient vainement en des vagues de souffrance et des éclairs de feu, tandis que leurs yeux se cherchaient, dans l'orage de leurs cerveaux, remplis de joies obscures et de malédictions.

Alors, saisissant de sa main velue un lourd caillou tranchant, l'homme, d'un geste de rage abattit à ses pieds la tentatrice advenue.

Et ses lèvres coururent violemment sur le front sacré et meurtri, burent le sang pourpre de l'immortelle blessure, et les deux corps se tordirent en une affre voluptueuse, dans le même baiser, arrachant enfin de leurs bouches le sceau qui masquait la source rédemptrice du verbe.

Le sommeil de l'éternité disparut de leurs âmes vibrantes où s'engouffrèrent les désirs, et ils perçurent de lentes heures d'amour. Pour la première fois, ayant conçu le Temps qui, de sa forte main, s'emparait d'eux ils frémirent longuement, les yeux chargés de lumière.

Puis, à genoux, dans les rayons de gloire, tournant leurs yeux d'amour vers le Midi radieux, ils adorèrent avec des gestes graves — le Soleil.

JEHAN MAILLART.



La Douleur de Don Juan

—

au Docteur VICTOR MENG.

I

O mon cœur trop souffrant, voici comme naguères
les départs merveilleux pour les bleues oasis ;
maintenant vers quelle âme ou quel jardin de lys
orienteras-tu tes campagnes amères ?

Oh ! j'évoque parfois en un blanc paradis
des Anges qui seraient nos anciennes chimères :
qu'ils viennent, ô mes sœurs, de leurs ailes légères,
selon le jeu subtil des robes à longs plis,

orner ce vieil ennui d'un mystique décor,
resplendir parmi vous en vols allégoriques :
hélas ! je laisserai mon destin ironique

ceindre mon front blanchi de son clair laurier d'or
et je veux élever à ma douleur passée
le pur tombeau secret des mortes fiancées.

II

Solitudes du cœur ! Ombres accoutumées !
Jardin de la mémoire éternelle et tragique
où s'est agenouillée ma gloire nostalgique
parmi le souvenir des pauvres bien-aimées !

O triste et charmant souvenir ! Quel viatique
rayonnera sur ces blessures non fermées ?
Quelles rives enfin, tout de mort parfumées,
accueilleront cette âme ardente et splénétique ! —

O bleus lacs de silence où luisent taciturnes
et prolongés en noirs festons, d'urnes en urnes,
tous mes pensers dessous quelles profondes eaux !

Un soir immédiat a chassé l'aube brève
et voilà que, figée aux ruines de son rêve,
ma douleur se survit parmi de neufs tombeaux !

RENÉ-GEORGES AUBRUN.



La Spiritualité dans l'Art

—

Depuis que le souci de vérité matérielle s'est réimplanté dans l'esthétique, on semble parfois oublier que la matière a de l'action sur l'intelligence. Sans même admettre la mission sociale de l'art, on doit lui attribuer un rôle dans l'évolution, et, que ce soit dans une simple imitation ou bien dans un effort personnel d'invention, il est certain qu'il met en œuvre la conscience humaine. L'état d'âme de l'artiste et son degré de réceptivité peuvent donc occasionner un accroissement de vérité esthétique ou un préjudice à cette vérité.

Au point de vue social, il paraît logique de croire que l'œuvre ayant une influence psychique ne doit point s'écarter de la pureté des mœurs.

La contemplation extatique ne doit pas égarer le spectateur dans une région malsaine. Si l'art, au contraire, n'a *rien* de social, il peut s'affaisser et disparaître sans inconvénient apparent pour la civilisation.

S'il n'a rien que de matériel, il est à peine utile à l'évolution car celle-ci ne peut se borner à l'exclusive recherche du bien-être physique.

Sans mépriser l'art des *magots* ou du *morceau de peinture,* on peut reconnaître que l'effort qui transporte notre âme dans des sphères inconnues, vraiment extra humaines, nous semble supérieur à celui

qui ne nous arrache pas à la sensation des réalités. A-t-il plus de valeur? La question peut être tranchée en deux sens, selon qu'on accorde l'autorité aux principes moraux, sociologiques ou intellectuels, ou bien qu'on les nie au profit de la sensation, du jeu, de la passion ou de la fantaisie.

Pourtant, une œuvre peut provoquer notre extase sans s'étayer de matérialité, et les maîtres les plus *véristes* (il est facile de citer des noms), dans leur travail technique même recherchent souvent un aspect immatériel.

Dès que l'art se tourne vers le rêve, il doit avoir la liberté de négliger le palpable pour mieux nous transporter dans un monde supérieur. Or, qui oserait cantonner l'art dans le simple domaine de la matière, lui qui est essentiellement psycho-physiologique?

Le mystique a droit aux jouissances d'art comme l'homme sensuel et brutal, et c'est un désir légitime chez l'artiste que de *rechercher* la perfection adéquate. L'homme étant variable dans ses impressions et par suite dans ses convictions, aucune de ces dernières n'étant vraiment inébranlable, il faut certainenement respecter l'œuvre réaliste, triviale même si elle traduit la conscience momentanée de son auteur; mais il ne faut point rejeter celle qui nous mène loin de la vérité tangible, dans un mystère tout psychique qui échappe à la critique.

L'artiste à coup sûr le plus immatériel, ce fut Fra Giovanni de Fiésole. Même pour un incroyant, il apparaît surprenant, phénoménal de pureté et de désir divin; et cependant, il apprit son métier, s'initia à tous les secrets professionnels et étudia le modèle vivant. Mais il était poète, comme le Dante. Il se formait des Béatrix, des cercles d'élus, et dans ses prières ou ses sommeils, au fond de sa cellule, il repoussait loin de lui les échos de la terre et rassemblait toutes les forces de son cerveau vers un mirage canonique. L'esprit, dans son art, se détachait du corps.

Certaines peintures de Giotto nous procurent cette impression à un degré moindre, et les autres *gothiques,* surtout les Flamands, quelle que fût leur piété, nous ont parlé de façon plus familière et nous retiennent sur terre par leur objectivité même. Fra Lippi lui-même ne parvint jamais à une expression bien mystique, parcequ'il voyait dans la nonne, la femme désirable, et dans le Bambino, le fils de sa chair.

C'est donc la matière, le relief palpable, la vie, qui dénature l'impression de pureté surhumaine, dont le désir doit avoir animé tous les artistes catholiques qui œuvraient franchement au nom de la Religion « dans le but de rendre les hommes meilleurs et de glorifier Dieu » ainsi que le proclamaient les peintres siennois. Cette tendance dévote était contrebalancée en eux comme en tout artiste par le sentiment de la vérité objective, de cette illusion des sens qui semble le comble de la perfection technique. Et cependant l'art des Italiens du XVme siècle, qui furent plus naturalistes que Fra Beato ne peut, sous prétexte de vérité, être considéré d'une essence supérieure à celui du moine de Saint-Marc; le contraire paraît plus exact.

La Madone de Saint-Sixte qui, au Musée de Dresde, resplendit en une apparition vaporeuse, à quelques pas de la *Courtisane,* de Delfstsche Vermeer (qui est un miracle de coloris, de *patte* et d'expression réaliste) ne témoigne certes pas d'un art inférieur à l'œuvre hollandaise, malgré l'extraordinaire émotion que produit celle ci chez le connaisseur qui sait ce que vaut la palette!

Que serait-ce si cette Vierge était absolument idéale? Car elle montre une certaine morbidesse qui dénote le modèle. C'est une beauté que l'on peut rencontrer, un relief sculptural qui évoque le souvenir charnel. C'est de l'art humain à prétention divine, mais déjà cette prétention le relève en notre esprit.

Un art vraiment surhumain devrait effacer l'idée de la vie réelle, de ses jouissances, de ses vices, de ses bassesses et de ses défauts. Les grands peintres de la vie, eux-mêmes, à l'exemple de Shakespeare, dès qu'ils veulent atteindre la suprême expression, s'efforcent de synthétiser, de créer une Vérité écrasante mais insaisissable parcequ'elle est sublime.

Tout ce qui nous rappelle la matière que nous frôlons est un acheminement vers la sensualité. Les maîtres les plus chastes, s'ils ont cru devoir revêtir leurs figures d'os et de chairs, nous distrayent de l'immatérialité totale qui, seule, permet l'extase mystique. Ainsi, le Poussin, Le Sueur lui-même dans sa *Vie de Saint-Bruno,* Overbeck, nous laissent dans une inquiétude de vérité et ne confient pas notre âme aux ailes des anges.

Bien plus, un simple contour, pourtant conventionnel, peut nous fermer l'éclaircie céleste ou au contraire, diriger nos idées vers la pureté!

Les Byzantins comme les anciens Pontifes ne savaient que trop qu'il ne faut laisser aucune prise à la chair et que la forme hiératique seule convient pour inciter à la prière et à l'absolue piété. Les figures des mosaïques ne vivent pas; les sculptures des portails sont de la pierre sanctifiée, la plupart des cariatides égyptiennes, religieuses malgré le sensualisme oriental, s'écartent de l'aspect de la vérité charnelle et surtout de la passion.

Il y a donc lieu de se demander si, dans les données modernes, il est encore possible de songer à la pureté mystique. La piété ne peut y faire appel qu'aux formes harmonieuses, entrelacées, symboliques, aux fleurs peut-être, mais point du tout à la faune et bien plutôt, chose étrange, au paysage, qui en effet rafraîchit

l'âme qu'elle met en contact direct avec les éléments, donc avec la puissance cosmique.

Mais il faut remarquer que la laideur, la mort, tout ce qui a une influence réfrigérante sur les sens, tout ce qui tend à la dissolution, à nous rapprocher du Mystère futur, traduit aisément l'idée religieuse.

La vie animale est foncièrement impure. L'esprit n'est pur que lorsqu'il ne traduit pas cette vie qui nous est relative, mais plane en dehors.

Dès que l'art revêt l'apparence corporelle, il perd de son influence épuratrice.

Ne réveillez pas la bête qui sommeille!

Seul, l'art mystique peut être absolument purificateur parcequ'il nous offre des images qui nous projettent dans des milieux étrangers à notre nature.

La modernité n'a plus la Foi; elle conserve l'action morale, philosophique ou sociale qui résulte de toute forme significative, et surtout quand cette dernière est intensive, c'est-à-dire dans la satire, la caricature, la comédie ou le drame. Mais ici encore, elle peut répudier toute initiative tendancieuse. La spiritualité ne concorde pas avec l'essence de l'art moderne dont le fond est jouissance, jeu stérile ou décor.

EDGAR BAES.



A Telle apparue...

A toi qui m'apparus et que j'aime déjà,
Vierge aux yeux clairs d'espoir, descendue en ce monde
Pour consoler l'enfant du rêve qu'affligea
Le fantôme trompeur des modernes Joconde,

Je murmure ces vers dans la pénombre blonde
Des ineffables soirs où mon âme plongea
Vers ta voix, dont l'azur s'épanchait comme une onde
Sur mon cœur déchiré que le siècle rongea.

Tu traversas mon ombre en ouvrant ta prunelle,
Et depuis j'ai connu qu'une aurore immortelle
A commencé de luire en chacun de mes jours,

Car, sœur de la clarté limpide, tu dois être
Quelque songe divin que je vis apparaître
Versant de la lumière au long de son parcours.

CHARLES GOVAERT.



CHRONIQUE ARTISTIQUE

A la Libre Esthétique : MAURICE DENIS

Il fut un temps où les critiques parvenus aux journaux qui font l'opinion de la foule retardaient lamentablement. Les artistes d'avant-garde durent lutter longtemps et courageusement pour vaincre cette incompréhension manifestée à leur égard, et cette obligation fut, à tout prendre, un grand bienfait pour eux. Sans elle, peut-être, leur talent se fut atrophié prématurément.

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi, et c'est chose malencontreuse. On a si bien fait la leçon aux critiques officiels que, pris soudain d'une belle audace, ils ont rajeuni leur esthétique jusqu'à la ramener aux premiers vagissements de l'enfance. On les voit, maintenant, s'intéresser avec une noble ardeur aux novateurs les plus infimes et s'appliquer, avant même leur sortie de l'œuf, à les imposer à l'admiration des masses.

C'est grâce à cette évolution que Maurice Denis a conquis promptement une petite célébrité qui ne demande qu'à grandir. Les circonstances l'ont servi admirablement, et c'est là, pour lui, un grand malheur. Si le talent qui perce, ça et là, en ses œuvres actuelles, est capable de se développer complètement, de parvenir à la santé et la robustesse, il devra surmonter ces obstacles de trop vive sympathie accumulés devant lui, et ce sera tâche pénible. Plus tard, M. Maurice Denis maudira ses amis

J'ai cherché, chez un critique enthousiaste, les raisons qui permettent l'admiration des toiles cimaisées cette année à la *Libre Esthétique*. Ce critique y découvrit, dans les nus, une grâce exquisement ingénue, dans les colorations une extrême finesse, et une aisance extraordinaire des mouvements. Et bravement il conclut : « il n'est à l'heure actuelle aucun peintre qui paraisse mieux doué pour la grande peinture décorative ». Ces qualités exceptionnelles et ces promesses, j'avoue ne point les avoir découvertes, sauf une seule : la préoccupation d'ingénuité, mais je ne lui reconnais absolument rien de fort remarquable. La simplicité est, moralement, une belle chose. Mais cette vertu, pratiquée esthétiquement, ne suffit pas, seule, à assurer l'intérêt d'une œuvre.

En présence des *simplicités* de M. M. Denis j'ai pensé — et la comparaison me semble assez juste — à certain mouvement poétique — particulièrement gantois et liégeois — qui ne se rappelle plus guère à nos souvenirs littéraires que par quelques rares imprudences de jeunes attardés. En cette époque — proche encore et si lointaine, déjà! — on vit les poètes piocher les folklores et s'ingénier à faire passer, en leurs vers, la naïveté des chansons populaires. On fit des variations ingénues sur les thèmes du *Sergent Renaud*, de *La Tour prend garde*, de *La Mère Michel*, et de *Sur le Pont d'Avignon*. Puis, un beau matin, on s'aperçut que toutes ces préoccupations de rendre une âme à ces momies étaient, elles-mêmes, d'une naïveté trop grande. Et l'on évita d'en parler davantage, de cette renaissance à la simplicité.

Durera-t-elle, picturale, plus longtemps que littéraire? J'en doute. On finira par remarquer que, peindre une mer d'un violet uniforme agrémenté de petites stries jaunes, est vraiment trop primitif et fort aisé; que la peau humaine n'affecte point les tons si ingénument roses des maillots de la *Course au canard* et du *Bain;* que des colorations parfois crayeuses, toujours froides et crues, ne réalisent point de bien heureuses harmonies. Et puis, la mode tuera la mode. Car M. Maurice Denis, j'en suis sûr, fera école. Plus d'un jeune, averti par son succès, se trouvera bientôt de merveilleuses dispositions à peindre naïvement. Il jugera très simple de l'être. Il remontera même, sous prétexte d'originalité, aux images d'Epinal. Peintre militaire, il alignera sur ses toiles des quinconces de petits troupiers de plomb; paysagiste, il s'inspirera des *bergeries* que l'on donne aux petits enfants bien sages...

Non. Si quelqu'élément intéresse dans l'art de M. Denis, ce n'est point la naïveté. Il s'égare certainement à vouloir imiter les balbutiements d'une peinture primitive. Une science très sûre et un métier raffiné n'ôteraient en rien, à ses œuvres — peu nombreuses — dignes d'attention, la qualité qu'il est juste de leur reconnaître : l'accent intimiste. C'est à cet accent particulier que le tableau *Les deux Mères* emprunte le meilleur de son charme, et non à la gaucherie du métier. Si cette gaucherie est volontaire il n'est point de raison pour que la conserve encore plus longtemps M. Denis. En persistant, malgré tout, à ne pas l'abandonner, il laisserait sous-entendre, à certaines gens défiants par nature, que c'est là manifestation d'impuissance et non volonté précise et raisonnée, ou, peut-être aussi, un moyen facile d'attirer l'attention sur son nom. La queue du chien d'Alcibiade repousse si rapidement!

LÉON ERY.

Livres nouveaux

—

Les Orties, comédie en 4 parties, par M. Sander Pierron. — Un drame — disons, plus exactement, un mélodrame — campagnard. Peut-être quelqu'adaptation patoise de l'œuvre, en lui donnant une couleur locale plus intense, ajouterait-elle beaucoup à ses mérites. Car, sous un vêtement français, le sujet du drame apparaît bien gros, bien genre *ambigu*, et le talent dépensé ne le sauve guère de cette quasi-banalité.

—

Sonnets intérieurs, par M. Léon Deubel. — La définition de M. Deubel est aisée : M. Deubel est un poète remarquablement doué sous le rapport de l'impropriété des termes. Ainsi, sa pensée, presque toujours intéressante, prend fréquemment une forme qui prête à plaisanteries. Cet exemple, entre dix :

Je voudrais tant pleurer parmi ta robe noire
Un soir que je pourrais tomber à tes genoux
Et qu'elle serait à nos lèvres, notre histoire.

Des vers de ce genre suffiraient à ridiculiser définitivement tout autre écrivain que M. Deubel. Mais celui-ci les fait oublier vite et complètement. Une première lecture, sans méthode, de ces *Sonnets*, m'incita à quelque bêchage du talent de leur auteur. Une lecture seconde a changé du tout au tout mon appréciation. En maint petit poême se rencontre l'accent d'un Laforgue, et à côté de ceci, fréquent aussi, un autre accent que je juge très personnel, très spécial, pas banal du tout.

Je m'arrête au plaisir de citer :

LA CHIMÈRE.

... Oh! mes mains de chimère haletante, prends-les ;
Vois le destin qui dort aux routes de leurs leurs lignes,
Et garde saintement la science de leurs signes
Pour les beaux jours de gloire où je les éploierai.

VOIX.

... Partir pour mendier loin d'un espoir fallace
Une vérité bonne et douce à la raison
Et le soir de retour au seuil de sa maison
Voir qu'un astre toujours persiste en sa besace.

Léon Ery.



Petite Chronique.

—

Nous mettrons, sous peu, en recouvrement les quittances d'abonnement pour la cinquième année du Thyrse, *commençant le 1er mai prochain.*

—

Au Cercle Artistique. — *Exposition des œuvres de Mme Jenny Bernier-Hoppe et M. Géo Bernier* (du 9 au 24 avril). — Y admirer des fleurs charmantes de Mme Bernier. Quant à M. Bernier, il affirme une fois de plus un beau talent d'animalier.

Au même Cercle, du 20 au 29 avril, exposition d'œuvres de Mlle Henriette Calais et de M. S.-J. Detilleux, ainsi que de notre collaborateur F. Gailliard..



A Mons. — Pour célébrer le 25e anniversaire directorial de M. J. Van den Eeden, une audition de ses œuvres sera donnée à Mons, le 19 avril à 4 heures, par l'orchestre du Conservatoire.

On y entendra la *Marche Triomphale*, les airs de ballet de *Numance*, la *Marche des Esclaves*, les épisodes symphoniques : *Au XVIe Siècle*. — *Le Coffret* (baryton et orchestre), *Mignon* (soprano et orchestre).

La seconde partie du programme sera consacrée à l'exécution de l'oratorio *Jacqueline de Bavière* (soli, chœurs et orchestre).



Vient de paraître : *La Roulotte*, littéraire et artistique illustrée. — *Editeur :* E. Delattre, 10-12, rue des Orphelins, Soignies. *Secrétaire de Rédaction :* notre sympathique collaborateur Louis Moreau (dont le *Thyrse* publiait dernièrement deux beaux sonnets).

La Roulotte a donné déjà trois numéros, très intéressants.

Beau départ, donc ; souhaitons-lui aussi bon voyage!



Cours de Mme Jane Bathori et M. Emile Engel, les mardis, à 4 1/2 heures, Salle Kevers, 14, rue du Parchemin. *Histoire du Chant ancien et moderne.* Abonnement : 15 francs par mois, valable pour deux personnes. On peut se faire inscrire chez les éditeurs Schott, Breitkopff et Katto et chez M. Engel, 23, rue de la clé.



A l'association des Etudiants russes. — En la coquette salle de l'Ecole allemande avait lieu dernièrement le concert organisé par l'association des étudiants russes à Bruxelles.

Programme copieux et d'un agréable éclectisme, où voisinaient les noms de Chopin, Berlioz, Massenet, Schubert, quelque peu étonnés de se trouver ensemble.

Mais le grand intérêt de cette soirée résidait surtout dans l'audition des chansons populaires de la Russie, chansons au caractère à la fois grave et naïf, dont se sont inspirés si heureusement tant de maîtres de la jeune école russe.

De tout jeunes artistes s'y faisaient entendre également : M. Bolotine, un pianiste de grand talent et d'une technique sûre a mis de belles et vibrantes sonorités dans une *Fantaisie* d'Ignatieff.

La toute ravissante Mlle Casantzis, dont la grâce exotique s'harmonisait à merveille avec la musique, a détaillé avec un charme exquis l'élégance précieuse et raffinée de la *Fantaisie en fa mineur* de Chopin. Elle y a montré une belle compréhension de son art, et son jeu, en s'assouplissant, en fera une remarquable artiste.

M. Casantzis, violoniste virtuose, s'est fait beaucoup applaudir dans une suite de Goldmark, dans une polonaise de Weniawski et dans l'*Abeille* de Schubert.

Enfin, M. Schwiller, violoncelliste, et M. de Busscher, baryton à la voix chaude et sympathique, ont recueilli une large part des applaudissements ainsi que Mlle Kampers qui a très bien dit la superbe *Chanson du Faucon* de Maxime Gorky.

Le public (extrêmement nombreux) a fait aux artistes et amateurs un grand et légitime succès.



L'Idée Libre. — Le fascicule de mars qui vient de paraître est un extraordinairement intéressant souvenir des fêtes Lemonnier. On y trouve la reproduction des pages qu'ont écrites spécialement pour chacun des cinquante volumes offerts au jubilaire les meilleurs de nos écrivains. En outre des articles inédits sur Lemonnier par Edmond Picard, Camille Mauclair, Léon Balzagette, les toasts portés aux banquets par Mmes Lala Vandervelde, Judith Cladel, MM. Maurice des Ombiaux, Georges Eekhoud, Jules Destrée, Emile Claus, Charles Van der Stappen, Camille Lemonnier et enfin une piquante chronique de Henri Vandeputte.

Correspondance

—

Em. Dant. — *Huy.* — Vos vers sont plutôt faibles. Soyez plus clair ; la forme est assez bonne.

Bruxelles. — Imp. N. Dekonink rue du Fort, 16.

Table des Matières

CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME



Des presses de

Nicolas DEKONINK, Maître-Imprimeur

BRUXELLES